A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

≠DM
MERCURE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

JANVIER 1756.

PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335290
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1925

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'en-

Digitized by Google

voyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

Digitized by Google

AVIS.

On trouvera le Mercure aux Adresses ci-après.

ABbeville, chez Levoyez.
Amiens, chez François, & Godard.
Angers, chez Jahier.
Arras, chez Nicolas, & Laureau.
Auxerre, chez Fournier.
Bâle en Suisse, à la Poste.
Beauvais, chez Desaint.
Besançon, chez Briffault, & à la Poste.
Blois, chez Masson.
Bordeaux, chez Chappuis l'aîné, à la nouvelle Bourse, Place royale; & chez Jacques Labottiere, Place du Palais; L. G. Labottiere, rue S. Pierre, vis-à-vis le puits de la Samaritaine, J. P. Labottiere, rue S. James, & à la Poste.
Brest, chez Malassis.
Brie, chez Lefevre.
Bruxelles, chez Pierre Vasse.
Caen, chez Manouri.
Dijon, à la Poste, chez Mailly & Desaint.
Callais, chez Gilles Nee, sur la grande Place.
Châlons en Champagne, chez Briquet.
Charleville, chez Thezin.
Chartres, chez Gobelin, & Festil.
Falaise, chez Pistel Préfontaine.
Fribourg en Suisse, chez Charles de Bosse.
La Rochelle, chez Salvin, & Desbordes.
Liege, chez Bourguignon.
Lille, chez la veuve Pankouke, & la veuve Cramé.

Digitized by Google

Limoges, chez Barbou, Imprimeur du Roi.
Lyon, à la Poste, chez J. Deville; & chez Laroche, ayant la direction du Bureau d'Avis.
Manheim, chez Charles Fontaine.
Marseille, chez Sibié, Mossy, & Boyer sur le Port.
Montargis, chez Bobin.
Moulins, chez Faure, & la veuve Vernois.
Nancy, chez Nicolas.
Nantes, chez Joseph Vatar.
Nîmes, chez Gaude.
Noyon, chez Brocher fils.
Orléans, chez le Pelletier, Aubry, & Roseau de Monteau.
Poitiers, chez Faulcon l'aîné, & Félix Faulcon.
Provins, chez la veuve Michelin.
Rennes, chez Vatar pere, Vatar fils, Julien Vatar, & Garnier & Compagnie.
Rheims, chez Godard.
Rouen, chez Hérault, & Fouques.
Saint Malo, chez Hovius.
Saint Omer, chez Jean Huguet.
Senlis, chez Des Roques.
Soissons, chez Courtois.
Strasbourg, chez Dulsecker, Phole & Konig.
Toulouse, chez Robert, & à la Poste.
Tours; chez Lambert, & Billaut.
Troyes, chez Bouillerot.
Versailles, chez Fournier.
Vitry-le-François, chez Seneuze.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
JANVIER. 1756.
PREMIER VOLUME.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

VERS FAITS A LA CAMPAGNE.

*A Mademoiselle le ***, qu'on appelloit la Bergere; en la voyant passer, très parée, pour aller dîner à la ville, chez Madame de *** qui donnoit très-souvent des diners que l'on disoit très-ennuyeux.*

Par M. de Bastide.

POurquoi tant de parure?
Iris, On plaît tout naturellement;

Digitized by Google

L'art devient imposture
S'il cache l'agrément.

Souvenez-vous qu'une Bergere
N'a point d'autre art que l'art de plaire
D'autres rubans qu'une chaîne de fleurs,
D'autre miroir qu'une onde claire,
Et d'autre tein que ses propres couleurs.

Voulez-vous renoncer à notre bergerie ?
Vous faites mal plus que vous ne pensez ;
Iris, le bonheur de la vie
Dépend de cet état auquel vous renoncez.

Quel est le ton du monde où l'on vous associe ?
Rien n'est si sot dans l'Univers.
Pour juger de votre folie,
De ce monde, entre nous, connoissez les travers.
Se lever dans la certitude
D'avoir beaucoup de gêne & beaucoup plus d'ennui,
Vieillir à sa toilette & se faire une étude
D'un art simple autrefois, fatiguant aujourd'hui,

Faire un dîner où l'on s'ennuie,
Manger beaucoup, sans appétit,
Se servir avec simétrie,
Se complimenter sans esprit ;
Entendre des propos inspirés par l'envie
Auxquels tout le monde applaudit

Digitized by Google

Par contenance ou bien par jalousie ;
Médire, enfin, parce que l'on médit.

Après un long repas, une longue partie,
Et jouer comme on a dîné,
Se voir placer par fantaisie,
Ou par un motif raisonné,
A la table de ceux dont le triste génie
Vous a le plus assassiné ;
Etre maudit par compagnie,
Si, par malheur, on n'est ruiné.

Raisonner pesamment sur une bagatelle,
Raisonner sans être d'accord ;
Déchirer d'une dent cruelle
Une connoissance nouvelle,
Quoiqu'on la voye avec transport,
Avec l'amitié la plus vive ;
La caresser dès qu'elle arrive,
Et la noircir dès qu'elle sort.

Après un long martire
Se retirer chez soi, triste, avec de l'humeur,
En détestant au fonds du cœur
Les dîners où l'on ne peut rire ;
Iris, voilà le monde, & voilà le malheur,
Où, malgré moi, j'ai peur
Que la foule ne vous attire.

Digitized by Google

Que le sort des Bergers est un sort différent.
Ils n'ont point de toilette à faire ;
La nature est leur art, ils plaisent en aimant ;
Leurs repas n'ont rien d'éclatant,
Aussi chaque Berger digere
Le dîner qu'il fait sagement.

Ils ne sont point jaloux, ils ne sçavent point feindre,
Se déguiser c'est se contraindre,
Et la contrainte est un tourment.
Ils ne sont point d'histoire, & n'en ont point à craindre,
Cet art toujours honteux, & toujours fatiguant,
Est étranger, lorsque l'on vit content.

Sur un gazon naissant,
Leurs jeux sont des chansons & des danses légeres ;
Ils n'y perdent point leur argent,
Ils y gagnent souvent le cœur de leurs Bergeres.

De ces états si différens entr'eux,
Comparés les plaisirs, les motifs & l'usage ;
Pourrez-vous balancer à saisir l'avantage
De préférer celui qui vaut le mieux.
Choisissez pour jouir, c'est le droit de votre âge.
Sçavoir choisir, c'est être sage,
Sçavoir jouir, c'est être heureux.
Il est vrai que la bergerie
Ne souffre pas les cœurs indifférens ;

Digitized by Google

Le vôtre l'est, & c'est votre folie ;
Pourquoi craindre l'amour ? Iris, quelle manie !
Les plus sages mortels sont les heureux amans.

N'écoutez pas tout ce que l'on publie
Contre ce Dieu, contre ses traits charmans !
Ah ! seroient-ils le bonheur de la vie
S'ils n'étoient innocens.

LA NAVETTE D'AMOUR,

OU

L'ORIGINE DES NAVETTES.

NOus ne sommes plus dans le siecle de la science ; cela m'afflige & ne m'étonne pas ; il est plus aisé de dire vingt bons mots, que de faire une découverte, je l'ai bien éprouvé par ce qu'il m'en a coûté pour devenir sçavant ; l'on me sçauroit quelque gré, si l'on voyoit les volumes immenses que j'ai parcourus pour découvrir l'origine des navettes ; je ne l'ai trouvé dans aucun, le hazard me l'a procuré en feuilletant un Manuscrit Chinois dans la bibliothéque d'Avignon : en voici la traduction fidele.

C'étoit au tems d'étrennes, tems abusif, où la tromperie fait son trafic, où la fausseté

Digitized by Google

court les rues & donne ses premiers à compte. Il n'y avoit aucune maison dans Tunquin où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats, & des magots de porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avoient donnés.

Je ne parle pas des parens ; les cousins du jour de l'an sont bien plus importuns que les cousins du mois de Mai.

La ville étoit remplie de femmes sensibles qui attendoient pour quitter leur amant, qu'elles en eussent reçu les étrennes. L'amour se vendoit chez les Joalliers, & sa valeur courante suivoit celles des diamans.

L'amour pur, l'amour vrai, étoit dans un asyle champêtre à deux lieues de Tunquin. Il habitoit avec le Princesse Zirzis & le Prince Myrza. Zirzis étoit devenue veuve trois mois après son mariage ; ils lui avoient parus longs. Cet hymen qui s'étoit fait au préjudice de l'amour, avoit tourné à son profit ; il rendoit Zirzis maîtresse de ses actions ; c'est une grande facilité pour ne pas rester longtems maîtresse de son cœur.

Myrza étoit son plus proche voisin, il ne dépendoit que de lui. Il étoit joli, il étoit riche, il étoit Prince. Voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il sentit combien un Prince court de ris-

Digitized by Google

ques étant livré à lui-même. Il étoit sans parens qui pussent le conduire. Quand il en auroit eus, c'est un foible secours : l'autorité qu'ils ont, détruit presque toujours la confiance qu'on leur doit. Myrza méritoit des amis ; mais qu'est-ce que les amis d'un Prince ? souvent des piéges.

Tout homme indépendant n'a d'autres moyens que l'amour pour s'éclairer & pour s'instruire ; c'est le parti que prit Myrza sans s'en douter lui même. Il vit Zirzis & l'admira.

Elle se tenoit toujours à la campagne, elle se connoissoit. Elle avoit une beauté modeste, un esprit simple, une raison douce, une ame tendre ; qu'auroit-elle fait à la ville ?

Elle reçut les visites de Myrza, elle étudia son caractere, elle vit que ce n'étoit encore ni un sot, ni un fat, mais qu'il ne tiendroit qu'à la femme qu'il auroit, qu'il devint l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir, & d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles ; le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée.

Zinris convint avec Myrza qu'ils se verroient souvent ; mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleroient que sur la

raiſon & l'amitié, & que jamais on n'y feroit entrer les mots de beauté ni d'amour.

J'y conſens répondit Myrza; le mot de beauté ne ſortira pas de ma bouche, mais je diray ſouvent, belle Zirzis. A l'égard du mot d'amour, je vous avoue qu'il ne me ſera pas difficile de ne le point prononcer; c'eſt un ſentiment que je redoute. Je ne veux connoître que l'amitié, c'eſt un ami que je cherche, je crois l'avoir trouvé en vous, charmante Zirzis, vous me donnerez des conſeils; ils ſe graveront dans mon cœur. Mes perfections, ſi j'en acquiers, deviendront votre ouvrage, elles m'en ſeront plus cheres. La différence de notre ſexe ne ſervira qu'à jetter des nuances plus douces ſur notre amitié, elle en deviendra plus intéreſſante; permettez, belle Zirzis, permettez, pourſuivit-il, avec tranſport, que je ſerre & que je baiſe vos mains pour vous marquer toute ma reconnoiſſance.

Zirzis étoit enchantée de voir dans le Prince une amitié ſi vive.

Tandis qu'ils s'occupoient à ſe jurer ainſi une renonciation totale à l'amour, on vint leur annoncer qu'un jeune Marchand demandoit s'ils ne vouloient rien. On le fit entrer; il étala bien des fanfreluches, bien des colifichets qui ſéduiſoient les yeux, & n'étoient bons à rien.

Digitized by Google

Pourquoi tant de choses inutiles dit Zirzis ? C'est ce qui me fait vivre, repartit le Marchand : les jeunes gens en donnent bien davantage que des choses qui leur sont nécessaires. Il semble qu'ils se fassent un plaisir d'acheter leur portrait. Tenez, poursuivit-il, voici un bijou qui deviendra bien à la mode, on appelle cela une navette, c'est la premiere qui paroît ; je l'aime d'autant plus, dit Zirzis qu'elle est toute simple. Elle n'est que de bois. Il est vrai qu'il est bien poli & bien beau ; comment appellez-vous ce bois-là ? c'est du myrthe, répondit le jeune Marchand, d'un ton tout ingénu ; il jetta cependant de certains regards malins sur la Princesse qui la firent rougir.

C'est une galanterie trop médiocre, reprit Myrza, pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire, quel en est le prix ? Je la donnerai pour rien à la Princesse, répliqua le Marchand, acceptez-la de grace, je ne vous fais que crédit ; un temps viendra où vous me la payerez bien, je vais seulement vous en montrer l'usage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la soye gris de lin pareil à cet écheveau. Lorsque vous serez seule & même dans le monde vous formerez un petit nœud comme celui-ci toutes fois que vous songerez à la

Digitized by Google

personne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous serez bien-aise à son retour de lui prouver par la quantité de nœuds que vous aurez faits, combien vous y avez pensé, vous m'avouerez que c'est un amusement bien innocent.

Zirzis prit la navette, essaya de s'en servir, & réussit très-bien.

A présent, dit le Marchand, il est juste que je donne aussi des étrennes à ce joli Prince. Daignez accepter cette plume avec ces petites tablettes; vous avez sans doute, aussi bien que la Princesse, de l'amitié pour quelqu'un; quand vous serez absent, vous écrirez toutes les remarques que cette bonne amitié-là vous aura fait faire. Adieu, leur dit-il, dans un an je vous donne rendez vous à pareil jour dans la ville de Tunquin.

A peine fut-il parti que Myrza alla à la chasse, & Zirzis resta seule; elle voulut prendre l'air dans ses jardins, elle entendit un rossignol, elle s'arrêta, tomba dans la rêverie, & fit des nœuds. Elle poursuivit sa promenade, elle apperçut deux papillons qui se tournoient, se caressoient, & se joignoient: ce spectacle l'amusa, elle fit des nœuds. A quelques pas delà, elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs se touchoient, cette rencontre l'occupa, elle fit des nœuds.

Digitized by Google

En revenant, elle remarqua des fleurs doucement agitées par les caresses de Zéphir, elle fit des nœuds. Elle rentra pour ordonner le souper. A chaque plat qu'elle commandoit, elle ne manquoit pas de dire, il me semble que le Prince aime ce ragoût-là; (ce que c'est que l'amitié) elle fit encore des nœuds. Myrza trouva la navette faite. Elle le questionna sur sa chasse; elle étoit moins bonne que de coutume, il avoit perdu presque tout son tems à écrire sur ses tablettes: c'étoit des observations qu'il avoit mises en vers. Cela m'empêchera de les rapporter. Ce n'est pas que je n'aye beaucoup de respect pour des vers de Prince, mais je craindrois que cela ne fît longueur.

Ils passerent leur soirée à dire du mal de l'amour; ils convinrent que pour avoir ce plaisir-là, il seroit permis de le nommer. L'amour rioit de leurs injures. Tout ce que demande ce Dieu, c'est qu'on parle de lui. Zirzis employoit ses journées à faire des nœuds; & Myrza à écrire sur ses tablettes. Il étoit attentif, dès que la Princesse étoit éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimoit le mieux; elle avoit la même attention à les placer près de son cœur; elle en mêloit aussi dans sa coëffure; des fleurs qu'on tient d'une main chere va-

Digitized by Google

lent bien mieux que des diamans. Venoit-il des visites du voisinage, Zirzis quoique polie, paroissoit ennuyée, & cet ennui trop marqué les abrégeoit toujours; Zirzis ne se plaisoit qu'avec Myrza; ils étoient trop heureux lorsqu'ils se trouvoient seuls pour déclamer contre les amans.

Tandis qu'ils passoient leur vie dans cette indifférence; le jeune Marchand vint les chercher pour les mener à Tunquin; Pourquoi sortir d'ici, dit Zirzis? nous y sommes si bien; cependant, répartit le jeune Marchand, la saison est bien avancée. Les soirées sont si longues. Ah! répondit Zirzis, c'est le plus beau tems de l'année, Myrza n'est pas si longtems à la chasse.

Ce sentiment d'amitié, reprit le jeune Marchand, m'assure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. Je n'ai pas cessé un instant, répondit-elle ingénuement. Et les tablettes de Myrza? Il n'y a plus de blanc du tout, reprit il, tenez, examinez. Le Marchand les prit & les parcourut, il y a, dit-il, dans ces vers-là plus de sentiment que de poésie, mais n'importe, j'approuve qu'un Prince fasse des vers médiocres pour se mettre en état de connoître les bons & de protéger ceux qui les font. Je voudrois à présent, poursuivit-il, voir tous les nœuds qu'a fait Zirzis. On les

Digitized by Google

apporta, ils ne pouvoient pas tenir dans la salle. Allons dans le jardin, dit le jeune homme; nous ne manquerons point d'espace. L'étalage de ce travail pourra faire un spectacle assez intéressant. On se transporta dans le bosquet le plus vaste; le Marchand mit la main sur les nœuds. Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela sert. Dans l'instant l'air qui étoit froid, s'adoucit; une chaleur tempérée parut sortir de la terre, les oiseaux se crurent au printemps, & se firent l'amour, les arbres mêmes furent émaillés de fleurs, & leurs rameaux se rapprocherent.

Que veulent dire ces prodiges, s'écrierent Zirzis & Myrza? Ils signifient, répondit le jeune homme, qu'il n'y a aucun jour d'hyver pour les gens qui s'aiment de bonne foi.

Zirzis & Myrza se regarderent, mais leur surprise augmenta bien davantage lorsqu'ils virent tous les nœuds se devider, s'étendre, & former un rezeau qui les enveloppa tous deux.

Le jeune Marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'aîles. La piété, le respect & le zele de Beaucis & de Philémon firent moins d'impression sur leur cœur, lorsqu'ils s'apperçurent que leur hôte étoit un dieu. Qui

Digitized by Google

êtes-vous donc, dit Zirzis en tremblant ? l'Amitié, répondit l'Amour. L'Amitié, reprit Zirzis ! Oui, repartit ce dieu ; voilà à peu près comme elle est faite lorsqu'elle regne entre homme & femme. Vous êtes certains d'être amis ; voilà comme on se rend dignes d'être amans. A présent devenez époux, augmentez votre bonheur en affermissant de plus en plus cette gaze qui vous environne, il ne faut qu'un rien pour la déchirer, je ne vous quitterai pas, & je choisis vos deux cœurs pour azyle.

Zirzis & Myrza s'unirent, & par amitié, passerent la nuit ensemble ; ils furent heureux pendant toute leur vie ; le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La navette de bois parut plate & ignoble aux yeux de la sotte vanité qui en fabriqua d'or. La mode les adopta & leur donna la vogue. Depuis ce tems, elles ont pris le dessus, la navette de myrthe n'ose plus former des nœuds qu'en cachette pour unir deux cœurs vrais entre mille. C'est la navette de l'amour ou du sentiment qui se fixe au bonheur particulier. La navette d'or tourne seule en public pout lier tout le monde & n'attacher personne ; c'est la navette du ridicule qui circule sans cesse pour l'amusement général.

Digitized by Google

VERS

*Pour accompagner un Manchon donné à Mlle****.*

IL faut aller suivant chaque saison,
En été l'éventail, en hyver le manchon;
Triste nécessité qu'impose la froidure!
Que j'ai regret à pareil don!
Ah! revenez bientôt agréable verdure!
De cette épaisse & maudite fourrure
Vous tirerez deux bras faits pour tout enchaîner.
Votre regne est celui des *Graces*.
Je les verrai légerement orner
Thémire, dont sans cesse elles suivent les traces;
Les longues coëffes tomberont;
Œil séduisant de donner dans la vue;
Les Zéphirs attirés sur tout voltigeront,
Les badins se demanderont
Depuis quand donc *Flore* est-elle vétue?
Et de toute leur force à l'envi soufflleront;
Les manches se releveront,
Et l'une & l'autre main paroîtra presque nue.
Ma bouche à ce charmant aspect
Dérobera maints baisers de tendresse,
Qu'elle fera passer pour baisers de respect,
Si d'elle-même alors elle est assez maîtresse!
Je vivrai moins en sûreté,

Digitized by Google

Peut-être l'instrument qui rafraîchit ma belle
Me punira d'être trop enchanté.
On ne sçait ce qu'on fait dans un excès de zele :
Mais souffrirai-je autant que de rester trois mois
Sans lui voir seulement le petit bout des doigts ?

J. F. G. * * *

De Chartrait, près Melun.

Députation de Vœux à Mlle V * *, pour le premier jour de l'An 1756.*

C'Est au temple de l'innocence,
Séjour des plus beaux sentimens,
Qu'il faut, mes vœux, par préférence
Fixer aujourd'hui votre encens.

Approchez du trône des sens,
Ou siége, l'aimable Déesse,
Caressez ses charmes naissans,
Mais sur l'aîle de la sagesse.

Dignes enfans de ma tendresse,
Offrez-lui mes premiers soupirs,
Qu'enfanta la délicatesse
Au sein des plus chastes désirs.

Dites-lui que tous mes plaisirs
A ce commencement d'année,

Digitized by Google

Sont de consacrer mes loisirs
A son heureuse destinée.

Qu'à son char mon ame enchaînée
Ne brula des plus nobles feux,
Qu'autant qu'elle fut couronnée
Par l'espoir ... mais silence ... Allez, partez mes vœux.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE,
Sur une nouvelle traduction de Lucrece.

MOnsieur, étant sur le point de donner au Public, une traduction en prose de *Lucrece*; je vous serois fort obligé, si vous vouliez mettre dans votre *Mercure* quelques réflexions, que je veux lui communiquer sur le plan de cet ouvrage; persuadé qu'on ne peut trop le consulter avant de se faire imprimer.

Je n'ignore pas l'impuissance où se trouve tout Traducteur, de faire passer dans la prose françoise, les beautés poétiques d'un Auteur latin. Aussi n'est-ce pas là mon but? Ce n'est point *Lucrece* comme Poëte, que je veux faire connoître à ceux qui n'entendent pas assez sa langue pour

Digitized by Google

le lire dans l'original, mais comme Philosophe, en faisant connoître l'esprit qui l'animoit, & dans quel sens l'on doit expliquer ses pensées.

Ce grand peintre de la nature ne patoîtra plus que dans de foibles estampes; mais mon burin tâchera de vous exprimer correctement les contours de ces tableaux si naturels, que le pinceau latin a enrichi des plus vives couleurs.

J'ajouterai à ma traduction des notes d'une espéce singuliere; elles serviront indifféremment à relever les erreurs de l'Auteur, & à en faire voir les beautés, surtout elle découvriront ces premieres sources d'un très-grand nombre de pensées philosophiques, souvent copiées & même défigurées par nos Auteurs modernes, qui se flattent auprès du Public du mérite de l'invention.

Il y a peut-être moins de pensées primitives, & pour ainsi dire génératrices, que l'on ne pense communément. Qu'on se donne la peine d'examiner, l'on trouvera qu'une réflexion d'une certaine espéce suffit pour donner naissance à un volume, dont les pensées prises en détail se trouveront renfermées dans cette même réflexion. Ceci bien entendu, nous n'aurons pas de peine à trouver dans *Lucrece*,

les

Digitized by Google

les premiers principes de la physique générale ou systématique de nos Philosophes modernes. *Les atômes élémentaires de Descartes, qui en se mouvant en tous sens, ont pu donner la forme à l'univers*, s'y trouvent expliqués dans un grand détail; sa *matiere subtile*, son *systême sur les couleurs*, &c. les *forces vives de Leibnitz*; le *vuide de Newton* si nécessaire pour expliquer le mouvement, &c. en un mot le poëme de ce grand homme est un magasin fort riche, où les Physiciens systématiques ont choisi les matériaux qui leur convenoient, ou du moins en ont imaginés de si semblables, qu'on pourroit les accuser de les y avoir pillés.

Nous avons vu nouvellement un systême d'un grand Naturaliste sur la génération, conforme à celui de notre Poëte; qui eût pensé qu'après toutes les découvertes des Anatomistes modernes sur la génération, on eût encore été obligé d'en revenir au systême de *Lucrece*.

Pour la physique de détail, l'on sent bien que malgré tout son genie, il doit y jouer un petit rôle vis-à-vis les Modernes qui ont trouvé le moyen de perfectionner leurs sens & d'en reculer les limites, par un si grand nombre de machines ingénieuses. C'est principalement

ici où l'on doit avoir égard au temps ou vivoit notre Philosophe Romain, & surtout à l'état ou étoit alors la physique ; Newton lui-même ou Leibnitz, n'eussent peut-être pas été plus grands Physiciens que lui, s'ils eussent été ses contemporains. Les grands hommes sont égaux dans le fonds : les temps où ils vivent & les circonstances font leurs destinées.

La morale de notre Auteur est vraiment philosophique : il y prêche la médiocrité, & le renoncement aux prétendues grandeurs de la maniere la plus persuasive, mais ce seroit lui faire tort que d'en détacher ici quelques pensées ; parce que ce ne seroit pas le tout-ensemble.

C'est surtout par rapport à la religion, que Lucrece s'est fait une si grande réputation dans le monde sçavant. Nous ne dissimulerons point qu'il n'étoit d'aucune ; il s'en étoit fait une d'après nature.

Il n'étoit guere possible qu'il eût cru de bonne-foi les absurdités de la religion payenne ; d'ailleurs étant venu au monde avant J. C. il ne pouvoit pas être éclairé de la lumiere du christianisme. Que pouvoit-il donc faire de mieux que de détromper les hommes ?

Il respecte cependant en partie les erreurs établies. Mais en admettant les faux

Digitized by Google

dieux, il leur ôte le gouvernement de l'univers, & leur accorde seulement une tranquille inaction. Sans cette précaution son systême eût été renversé.

Les enfers des Romains, où des ombres impalpables étoient tourmentées à la maniere des corps vivans, n'étoient pas de nature à épouvanter notre Poëte, aussi prétend-t'il délivrer l'imagination de ses contemporains de ces erreurs qu'il regarde comme les plus grandes maladies de l'esprit humain. Mais loin de nous consoler, il nous effrayeroit bien davantage s'il eût pu réussir à nous prouver que l'ame meurt avec le corps. Il est vrai que de son temps l'on croyoit l'ame matérielle, & il ne pouvoit guere, en suivant ses principes, lui donner d'autre immortalité qu'au reste de la matiere, laquelle consiste dans la qualité inaltérable de ses premiers élémens. J'examinerai dans mes notes la nature des fausses religions; je tirerai des lignes de communication des unes aux autres, pour les comparer ensuite avec le systême de Lucrece, d'où nous inférerons que sans les lumieres de la révélation, nous n'aurions rien de mieux à faire qu'à suivre celles de la nature.

Je tâche de conserver le précieux enchaînement des pensées de l'Auteur; elles

Digitized by Google

s'éclairent mutuellement : elles perdroient beaucoup de leur lumiere en les séparant.

L'on peut voir par ce que je viens de dire, que mon plan n'est pas tant de traduire Lucrece, que de faire une analyse exacte de ses ouvrages, qui fera voir distinctement tous les matériaux philosophiques, dont il s'est servi pour composer son poëme, & nous mettre à portée de les reconnoître dans les édifices qu'ont élevés ses successeurs.

Si nous pouvions avoir une espece de dictionnaire de pensées philosophiques dans ce goût-là, ce livre aideroit beaucoup Messieurs les esprits forts dans la composition de leurs brochures ; les esprits foibles seroient en même-temps mis par-là en état de découvrir ce qui est nouveau d'avec ce vieux poison qui nous a été transmis depuis Epicure, par la voie de l'impression.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE VILLENEUVE.

Au Croisic, ce 17 Novembre.

Digitized by Google

ODE

Au nouvel An.

TEmoin des souhaits du vulgaire ;
Nouvel an, Dieu des complimens,
Des présens vains, des faux sermens ;
Viens recommencer ta carriere.

Que dis-je, hélas ! suspens ton cours ;
Différe un moment de paroître ;
Vois si ces jours qui vont renaître,
Seront filés par les amours.

Si, fatal augure du crime,
Et sourd à nos justes soupirs,
Tu n'amenes pas les plaisirs,
Rentre dans le sein de l'abîme.

Mais si plus tendre & plus flexible,
Tu nous rends les ris & les jeux,
Redouble ta marche insensible,
Cours, vole, & reviens avec eux.

Retrace-moi ces jours heureux,
Où, près de l'objet que j'adore,
Je ne pouvois former des vœux
Que pour oser l'aimer encore.

Rends-moi ces trop courtes journées
Que je prenois pour des momens ;

Digitized by Google

Peins-moi ces heures fortunées
Qui couronnent les vrais amans.

Oui, sous son adorable empire,
Si tu peux enchaîner mes jours,
Puisse durer ton heureux cours
Autant que l'ardeur qui m'inspire !

Mais, hélas ! ton regne est compté ;
Chaque jour fuit avec vîtesse :
Il n'est qu'un tems pour la tendresse,
Qu'un instant pour la volupté.

Plus heureux que toi, mon amour
N'aura de terme que ma vie ;
Et si dans l'éternel séjour
On aime, j'aimerai Sylvie.

Hâte donc cette heure trop lente,
Où doit commencer mon bonheur :
Ma tendresse s'impatiente
De voir triompher mon ardeur.

Chaque jour nos cœurs enchaînés
T'offriront mille sacrifices,
L'Amour & l'Hymen couronnés
Croiront te devoir leurs délices.

A ce prix ta place est aux cieux :
Etre heureux & sçavoir en faire,
Doit être l'immortelle affaire
Des tendres amans & des Dieux.

L. N. Guillemard, de Rouen.

Digitized by Google

RÉPONSE

De M. Des... Gendarme Ecossois, A M. Du L.....

TU me reproches la paresse,
Dans laquelle coulent mes jours.
Plaisirs trop vifs, sombre tristesse,
Au moins n'en trouble point le cours.

Je serois en suspens peut-être,
S'il me falloit choisir des deux.
Sort trop à plaindre, ou trop heureux,
Nous empêche de nous connoître.

Ainsi que les infortunés
Qui gémissent dans l'indigence,
Dans les plaisirs dès leur naissance,
Les Grands sont des aveugles nés.

Il est beau que de la nature
On sçache admirer la grandeur,
Quand de son cœur d'une main sure
On peut sonder la profondeur.

Quand on peut faire dans soi-même
Regner la justice & la paix,
C'est là le vrai bonheur suprême,
Ce sont les seuls plaisirs parfairs.

Digitized by Google

Si tu crois que c'eſt ne rien faire
Que de chercher à vivre ainſi ;
Pour l'abandonner, cher ami,
Cette oiſiveté m'eſt trop chere.

La nature m'a fait réveur,
Et d'une humeur mélancholique ;
Trop franc pour être politique,
Trop fier pour être adulateur.

Le ſort me fut toujours contraire ;
De ſes coups j'ai ſçu me parer :
La fortune toujours légere,
Je l'éprouve ſans murmurer.

J'ai paſſé de la ſolitude
Juſques dans les bras du plaiſir.
Des hommes j'ai fait mon étude,
Je les plains tous ſans les hair.

Pour moi le jeu n'a point d'amorce ;
Je trouve Bacchus ſans attraits.
De l'amour juſqu'ici les traits
Sur mon cœur n'ont point eu de force.

J'aime tous ces objets divers
Sortis du ſein de la nature ;
Ces bois, cette eau, cette verdure :
J'aime la muſique & les vers.

Encor tel plaiſir que me donne
L'objet dont je ſuis affecté,

Digitized by Google

La réflexion l'empoisonne,
Et j'en vois la futilité.

De mon bizare caractere,
Voilà donc, puisque tu le veux,
Le portrait fidele & sincere :
Apprend-moi si je suis heureux ?

Inpromptu de M. du L..;

La réflexion te tourmente ;
Il vaudroit mieux de ton printems
Mettre à profit tous les instans :
L'avenir pour toi m'épouvante.
Un Philosophe de vingt ans
Est un misantrope à quarante.

A Corbie, ce 17 Novembre 1755.

LETTRE

D'une jeune Dame Hollandoise, à l'Auteur de la Toilette des Dames ; *ouvrage périodique qui paroît toutes les semaines à la Haye.*

LE titre de votre nouvel ouvrage, me donne droit sur tout ce qui le compose. Je vois avec plaisir que la science ne vous a point gâté comme tant d'autres,

Digitized by Google

puiſque vous ne dédaignez pas de contribuer à nos délaſſemens. Vous avez donc déja fait un pas vers notre eſtime, il ne tient qu'à vous de prétendre à notre reconnoiſſance. Nous ne doutons point de la fécondité de votre imagination, & je ſuis perſuadée en mon particulier, que dans votre eſprit, vous trouverez des reſſources ſuffiſantes pour nous plaire. Mais, Monſieur, voudriez-vous nous inſpirer ce goût de frivolité ſi juſtement reproché aux Françoiſes ? ſi c'étoit votre intention, je crierois à l'allarme : je prémunirois toutes mes compagnes contre le ſéducteur. Je ſuis dangereuſe ; & avant peu, vous ſeriez perdu de réputation. Choiſiſſez donc, ou de la guerre, ou de la paix. Nous déſirons vivre avec vous en bonne intelligence, mais c'eſt à des conditions ; je ſuis chargée de vous les annoncer ; c'eſt à vous d'en ſigner les articles.

1°. Vous ne nous entretiendrez point dans nos foibleſſes.

2°. Vous ne les expoſerez pas trop fréquemment à la malignité de nos complices, c'eſt-à-dire, que les hiſtoriettes & les romans ſeront la plus courte partie de votre ouvrage.

3°. Nous attendons de vous le même ſervice, qu'autrefois le Spectateur Anglois

Digitized by Google

rendoit à sa patrie. Vous nous indiquerez avec exactitude tous les bons livres nouveaux, capables de former les mœurs, d'orner l'esprit, de nourrir le cœur, & d'élever l'ame, la plus noble partie de nous même, dont les hommes, par une rivalité mal entendue, ont négligé jusqu'à présent la perfection.

4°. Vous nous amuserez, enfin, par la critique que vous ferez de tous les Auteurs qui mériteront votre censure, & sur cet article, nous nous engageons toutes solemnellement, à vous prêter main-forte, dans nos conversations scientifiques.

5°. Enfin si vous jugez à propos de soutenir notre curiosité par quelqu'autre aliment, nous apprendrons sans regret, les anecdotes intéressantes qui se débitent dans la capitale du monde lettré.

Ces propositions sont raisonnables, nous espérons que vous y accéderez. C'est dans cette idée flatteuse que je suis.

Monsieur,

Votre admiratrice***

A la Haye.

P. S. Avant de vous envoyer cette lettre, j'en ai fait la lecture à M. Guiard, qui m'a assuré que vous aviez trop de mérite pour n'en pas profiter

Digitized by Google

VERS

A Madame la Baronne de Poncardin.

D'Une voix flexible & légere,
Venus t'entendoit l' autre jour
Dans une chanson téméraire,
Te déclarer contre l'amour.
Ciel ! c'en est donc fait de Cithere ;
S'écria la Déesse en pleurs,
Si Poncardin nous fait la guerre,
Trouverons-nous des défenseurs ?

Le Marié.

VERS DU MÊME AUTEUR,

A Mlle .... en lui envoyant un ruban dans une bourse.

DAns cette bourse que veut dire
Ce ruban mis en guise d'or ?
Le voici, charmante Thémire.
Le lien qui m'attache à votre doux empire
Est ma richesse & mon trésor.

Digitized by Google

BOUQUET.

CE Bouquet est pour une absente.
Elle est jeune, elle est belle, & l'amour dans ses yeux,
A mis le trait dont il enchante
Le cœur qui craint le plus de brûler de ses feux.
Cette Enigme n'est pas énigme embarrassante,
Et sans être devin, ni chercher dans les cieux,
Chacun dira, c'est pour notre (1) Intendante.

ENVOI.

JE voudrois ..... quoi? je voudrois être
Où ce Bouquet va se placer.
Sans cesse, sous vos yeux, j'apprendrois à penser;
Je jouirois des biens dont je deviendrois maître.
On ne s'y fane point; je sçaurois m'y fixer.
Est-ce donc-là tout l'avantage
Qui flatteroit & mes yeux & mon goût?
Non, je voudrois encore davantage:
Je serois près du cœur, & le cœur mene à tout.

(1) *Madame de Caumartin, Intendante de Metz. M. Vallier est auteur de ce joli Bouquet, ainsi que des Vers suivans, qui sont de son état, & qui font son éloge, puisqu'ils peignent ses sentimens.*

Digitized by Google

VERS

Sur les dangers de la guerre qu'il faut affronter par devoir.

Nous voyons le Couvreur gravir les plus hauts toits ;
Le *Carreyeur* au fond d'une carriere,
S'enterre tout vivant au centre de la terre.
Ce sont-là leurs dangers ; les braver, leurs exploits.
Mais le guerrier pour servir sa patrie,
Doit chercher un trépas certain ;
Et pour un seul instant conserver un terrein,
Au fond duquel il sçait qu'une mine enfouie
Doit décider de son destin.
Cet instant à son roi peut sauver la couronne.
Qu'après, la terre s'ouvre & vomisse ses feux ;
C'est Samson qui du Temple ébranle la colonne,
Et dont la mort encor rend le nom plus fameux.
C'est un héros qui périt sur son trône,
Et son corps & son nom sont portés jusqu'aux cieux.

Digitized by Google

Lettre à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, je voudrois faire parvenir la lettre que vous trouverez dans celle-ci à M. Rousseau de Genève. Comme j'ignore son adresse, je vous prie de la joindre au Mercure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre à M. J. J. Rousseau de Genève.

Monsieur, votre réponse à M. de Voltaire vous procure cette lettre : Vous serez étonné d'y voir un inconnu vous parler avec autant de franchise ; mais comme je m'adresse à un ami de la vérité, je ne crains point de la lui montrer toute nue.

Vous remarquez dans une de vos notes que vous avez appris à ne point juger de l'homme par ses écrits, c'est à votre exemple que j'agis ; & pour sçavoir si l'esprit philosophique qui éclate dans vos ouvrages regnoit dans votre ame, j'ai examiné les motifs qui vous ont fait écrire. Est-ce pour rendre les hommes meilleurs? Vous convenez vous-même, avec M. de Voltaire, que la réforme est impossible. Est-ce pour les rendre plus heureux que vous leur étalez un nouveau tableau de leur misere ?

Digitized by Google

d'autant plus mortifiant qu'il eſt peint par main de maître ? Je n'apperçois dans votre démarche que des motifs tout contraires. Puiſque la ſociété ne peut changer de face, les arts lui ſont néceſſaires, & l'inégalité des conditions inévitable. Pourquoi donc en troubler l'ordre, en portant dans ſes membres le découragement & l'eſprit d'indépendance ? Puiſque l'homme ne peut revenir à ſa condition primitive (ſelon vous, plus heureuſe), pourquoi augmenter le nombre de ſes maux connus par ceux qu'il ignoroit ? Vous avez donc rendu les hommes moins heureux ſans les rendre meilleurs.

Un homme tel que vous, quand il écrit pour les autres, ne doit le faire que pour amuſer, ou pour inſtruire. Ainſi, ſi au lieu d'avoir perdu votre tems à faire deux diſcours (qui vous font des admirateurs ſans vous faire des partiſans), vous euſſiez fait un Opéra, comme le *devin du Village*, il vous auroit une ſeconde fois gagné les cœurs de tous ceux qui l'auroient connu. Si vous aviez voulu employer plus utilement votre éloquence, & vos recherches, vous auriez encouragé les arts, au lieu de les détruire.

Vous dites, Monſieur, dans votre lettre à M. de Voltaire, que les lettres vous

Digitized by Google

font gouter les douceurs de l'amitié, vous apprennent à jouir de la vie, à mépriser la mort, en un mot, quelles font le bonheur; & cependant vous voudriez qu'elles ne fussent cultivées que par de grands génies & de vrais sçavans, vous bornez trop le nombre des heureux, Monsieur. Quoi! vous voulez priver les autres d'un avantage dont vous jouissez, & qui peut être commun! cela est injuste. Je conviendrai bien avec vous qu'un particulier à qui la nature a refusé des talens, qu'un homme inutile à sa patrie ne doit point se produire au grand jour, mais je ne l'empêcherois pas de travailler pour lui & sur lui. Le vrai Philosophe même se contente de cet exercice: dédaignant une vaine réputation, il s'occupe seulement à régler son cœur & son esprit, pour bien vivre avec lui-même & avec ses semblables.

Les consolations que vous donnez à l'illustre M. de Voltaire, font mieux connoître votre cœur que vos discours. Ce grand Poëte, depuis son aurore jusqu'à son déclin, a trouvé sans cesse des Zoïles attachés à noircir sa réputation. Ce n'est pas le seul trait qui le rend semblable à Homere; mais en admirant dans sa nouvelle Tragédie le rôle d'Idamé, les gens délicats y remarquent aussi quelque négli-

Digitized by Google

gence dans la poésie & le langage, reproche nouveau que M. de Voltaire, jusqu'à ce jour, n'a point mérité.

Je finis en revenant à mes premieres réflexions. Croyez-vous, Monsieur, avoir rendu un grand service à l'humanité, en l'éclairant sur des malheurs inévitables, en lui faisant sentir le désagrément de sa condition ? Ne sçauriez-vous pas mauvais gré à quelqu'un qui vous annonceroit un péril, en vous ôtant les moyens de l'éviter. Ainsi, Monsieur, laissez aller le monde comme il va : il n'arrivera jamais que ce qui est contenu dans l'etat des choses.

J'espere que vous me pardonnerez ces réflexions en faveur de leur vérité ; c'est une bien petite revanche que je prends au nom de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Bordeaux, ce 15 Novembre 1755.

AVIS

A un Anonyme, par J. J. Rousseau

J'ai reçu le 26 de ce mois une lettre anonyme datée du 28 Octobre dernier, qui,

Digitized by Google

mal adressée, après avoir été à Genève, m'est revenue à Paris, franche de port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défense que je ne puis donner au Mercure comme l'Auteur le désire, par des raisons qu'il doit sentir, s'il a réellement pour moi l'estime qu'il m'y témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains au moyen d'un billet de la même écriture, sans quoi sa piece restera supprimée.

L'Auteur ne devoit pas croire si facilement, que celui qu'il refute, fût citoyen de Genève, quoiqu'il se donne pour tel; car il est aisé de dater de ce pays-là: mais tel se vante d'en être qui dit le contraire sans y penser. Je n'ai ni la vanité ni la consolation de croire que tous mes concitoyens pensent comme moi; mais je connois la candeur de leurs procédés; si quelqu'un d'eux m'attaque, ce sera hautement & sans se cacher; ils m'estimeront assez en me combattant ou du moins s'estimeront assez eux-mêmes pour me rendre la franchise dont j'use envers tout le monde. D'ailleurs, eux pour qui cet ouvrage est écrit, eux à qui il est dédié, eux qui l'ont honoré de leur approbation ne me demanderont point à quoi il est utile: il ne m'objecteront point, avec beaucoup d'autres, que quand tout cela seroit vrai, je n'au-

Digitized by Google

rois pas dû le dire, comme si le bonheur de la société n'étoit fondé que sur les erreurs des hommes. Ils y verront, j'ose le croire, de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement, des moyens de le conserver, & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon & vertueux citoyen, ils ne mépriseront point un écrit qui respire partout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, & l'obéissance aux loix.

Quant aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amusant, il seroit mieux, ce me semble, de leur demander pourquoi ils le lisent que de leur expliquer pourquoi il est écrit. Qu'un bel esprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laisser les discussions politiques pour faire des Opéra, attendu que lui, bel esprit, s'amuse beaucoup plus à la représentation du Devin de village qu'à la lecture du Discours sur l'inégalité, il a raison sans doute, s'il est vrai qu'en écrivant aux Citoyens de Genève je sois obligé d'amuser les Bourgeois de Bordeaux.

Quoiqu'il en soit, en témoignant ma reconnoissance à mon défenseur, je le prie de laisser le champ libre à mes Adversaires, & j'ai bien du regret moi-même au tems que perdois autrefois à leur répondre. Quand la recherche de la verité dégénere

Digitized by Google

en disputes & querelles personnelles, elle ne tarde pas à prendre les armes du mensonge; craignons de l'avilir ainsi. De quelque prix que soit la science, la paix de l'ame vaut encore mieux. Je ne veux point d'autre défense pour mes écrits que la raison & la vérité, ni pour ma personne que ma conduite & mes mœurs : si ces appuis me manquent, rien ne me soutiendra; s'ils me soutiennent, qu'ai-je à craindre ?

A Paris, le 29 Novembre 1755.

ODE

Sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence.

Quelle bouche d'airain, émule du tonnerre,
Soudain se fait entendre aux mortels, comme aux Dieux ?
Que veut-elle apprendre à la terre ?
Que veut-elle annoncer aux cieux ?
Pourquoi d'un feu léger les vives étincelles,
Du zéphir devançant les aîles,
S'envolent dans les airs, & tombent avec bruit ?
Pourquoi, tant de flambeaux nous offrent leur lumiere ?

Digitized by Google

Phébus, poursuivant sa carriere,
Semble porter le jour dans le sein de la nuit.

❀

Que présente à nos yeux cette brillante scene ?
Peut-on le méconnoître à ces transports nouveaux ?
Les Dieux, Protecteurs de la Seine,
Nous ont fait présent d'un Héros.
Quoi ! toujours des Bourbons ! Cette tige féconde
Veut-elle embrasser tout le monde,
Enfanter elle-seule, & donner tous les Rois ?
Ce n'étoit pas assez de regner sur la France ;
L'Ibérie est sous sa puissance,
Et bientôt l'univers ira prendre ses loix.

❀

Tel qu'un chêne orgueilleux, que respecte l'orage,
Et qui produit toujours quelqu'utile rameau,
Couvrant lui seul, par son ombrage,
Le bois qui le vit au berceau,
Pousse sans cesse, étend ses profondes racines,
Au loin, dans les forêts voisines
Il va faire fleurir de nombreux rejettons.
Tel toujours plus fécond, l'espoir de la Couronne,
Destiné pour remplir le trône,
Fera partout regner un essain de Bourbons.

❀

Digitized by Google

Il naît l'aimable Comte. Aussi-tôt la nature
Ouvre son sein prodigue, & pare son berceau ;
Venus lui prête sa ceinture,
L'amour, son arc & son flambeau :
Les graces, que la joie accompagne sans cesse,
Ces amantes de la jeunesse,
Se hâtent de sourire à ce Prince naissant.
Mais, quel objet me frappe, & quel bras le couronne ?
Garde tes lauriers, ô Bellonne !
Les Myrtes & les fleurs sont les jeux d'un enfant.

❀

Vous, Minerve, accourez. Ce nouveau fils d'Ulisse
Doit servir de modele à la postérité.
Formez son cœur à la justice,
Et sa voix à la vérité.
De ce bouton de lys, qu'à peine on voit éclore,
Soyez le zéphir & l'aurore :
Qu'il exhale en tous lieux ses parfums, son odeur;
Et que les passions, ces trompeuses Sirenes,
Par leurs meurtrieres haleines,
Ne puissent renverser ni flétrir cette fleur.

❀

Mais, où suis-je à l'instant ? Quelle lumiere pure,
S'échappant tout-à-coup de la voute des cieux,
Vient éclairer la nuit obscure,

Digitized by Google

Dont l'avenir couvre mes yeux ?
C'en est fait. J'ai franchi les bornes éternelles ;
Du tems j'ai précédé les aîles,
J'arrive, je pénétre au temple des Destins.
Quels triomphes brillans ! quels autels je découvre !
Quel livre redoutable s'ouvre,
Où sont écrits les jours, & le sort des humains !

❀

Je lis : France, écoutez. « Le Comte de Provence,
» Issu du sang Bourbon, si fertile en grands Rois,
» Sera chéri par sa clémence,
» Et rédouté par ses Exploits.
» Sage pendant la paix, Héros pendant la guerre,
» D'une main lançant le tonnerre,
» De l'autre il répandra mille bienfaits divers.
» Il doit être l'image & l'amour de son pere,
» L'appui du trône de son frere,
» Le rempart de l'Etat, l'effroi de l'Univers.

❀

Telles sont, Prince heureux, tes belles destinées.
Tu dois vivre longtems au gré de nos souhaits,
Et tu dois compter tes journées ;
Par tes exploits & tes bienfaits.
Quand aux enfans de Mars Janus, au front horrible,
Ouvrira son temple terrible ;

Alors

Digitized by Google

Alors te signalant par mille faits guerriers,
L'équité conduira le char de la victoire ;
L'Amour sera près de la gloire,
Et les lys bienfaisans à côté des lauriers.

Par Teisserenc, de Lodeve, Garde du Roi.

REMERCIMENT du même Auteur à M. le Duc de Bethune, après qu'il lui eut fait l'honneur de le recevoir dans sa Compagnie des Gardes-du-Corps du Roi.

L'espoir dont j'ai long-tems enrichi mon idée,
N'est donc pas une douce erreur ?
Tu daignes couronner la noble & vive ardeur
Dont mon ame étoit possédée.
Je sens tout ce que vaut une telle faveur.
Je suis membre d'un Corps qui, soigneux de sa gloire,
Veille à la sureté du plus puissant des Rois,
Et qui dans les combats dirigé sous tes loix
Balance le destin, & fixe la victoire
Par les plus éclatans exploits.
Grand Bethune, pour prix de cette grace insigne,
Un autre bruleroit un encens mérité,
Traceroit tes vertus, ta grandeur, ta bonté,
Et s'en croiroit peut-être digne.

Digitized by Google

Pour moi j'ai moins de gloire, ou moins de vanité,
Je n'ose peindre cette image.
Il faut trop charger ton portrait ;
Il faut représenter le héros & le sage,
Le bel esprit, l'homme parfait,
J'aime mieux dire moins, & sentir davantage.
Le sentiment du cœur est le prix du bienfait.

LETTRE A M. DE B.

Sur le Roman Anglois intitulé : Histoire du Chevalier Charles Grandison.

VOus avez vu, Monsieur, régner sur notre Scene la *Comédie édifiante*. A peu près dans le même tems, naquit en Angleterre un nouveau genre de *Roman vertueux*.

M. Richardson en fut le Créateur. Tout le monde connoît *Pamela* & *Clarisse*.

Le succès de ces deux Romans nous en a valu un troisieme du même Auteur. C'est l'*Histoire du Chevalier* (1) *Charles Grandison*. Il en va paroître, dit-on, une traduction. Vous serez peut-être bien-aise, Monsieur, d'en avoir, & d'en donner une idée aussi succincte que l'ouvrage est prolixe.

(1) Ou *Sir Charles*, selon la maniere Angloise.

Digitized by Google

Le sujet de *Pamela*, est la vertu récompensée dans une jeune fille sans naissance & sans biens, qui épouse un Seigneur opulent. Celui de *Clarisse*, la désobéissance punie dans une fille de condition, riche, sage, & spirituelle, mais qui périt pour s'être imprudemment jettée du sein d'une famille injuste dans les bras d'un scélérat. Dans *Grandison* enfin, on a voulu nous étaler les caracteres de deux Amans égaux par la naissance, par la fortune & par le mérite, tous deux charmans, tous deux accomplis, fidéles à tous les préceptes de la Religion, & de la Morale, & dont la flamme vertueuse est enfin couronnée par un heureux mariage.

Ce Roman est donc comme la troisieme & derniere (1) partie d'un Sermon en vingt-cinq ou trente volumes, dans lequel *M. Richardson* a parcouru à sa maniere toutes les situations & tous les devoirs de la vie.

C'est, si vous l'aimez mieux, une espece de Drame formé, au lieu de Scenes, d'une suite de lettres. Les interlocuteurs, ou plutôt les *interscripteurs* sont en très-grand nombre. L'Auteur en a prudemment donné le Catalogue, avec leurs titres &

(1) L'Auteur a l'attention de nous en assurer.

Digitized by Google

qualités à la tête du premier volume. La Scene est principalement en Angleterre, souvent aussi en Italie, quelquefois même ailleurs; car notre Romancier use très-amplement du privilege de l'Episode. Par la même raison, elle offre dans les personnages une grande diversité d'Etat, de Nation & de Religion. Des Seigneurs Anglois, des Comtes Italiens, des Evêques, des Moines, des Ministres Anglicans, des Dames, & des Chevaliers courans les aventures, des filles enlevées; d'autres, qui s'enfuient de chez elles, & qui passent les Mers pour aller trouver leurs amans, tout cela cependant en tout bien & en tout honneur; ce n'est, Monsieur, qu'une partie des différens Acteurs de ce Roman dramatique.

Les premieres lettres servent de Prologue. Des voisins de campagne, & des cheres cousines de *Miss Henriette Byron*, ont pris la peine de les écrire exprès, pour nous faire le portrait de cette héroïne. On nous y peint sa beauté, ses graces, son esprit, ses talens, ses vertus; on nous conte sa vie, son âge, son bien, ses prétentions, ses espérances, ses conquêtes. On nous apprend que la tête en tourne à tous les *Country Squires* (1) à vingt lieues

(1) Gentilshommes Campagnards.

Digitized by Google

à la ronde. En un mot, la désolation est dans le pays à la nouvelle d'un voyage qu'on lui fait faire incessamment pour la montrer à la Capitale.

C'est à son arrivée dans Londres que *Miss Byron* ouvre la Scene. Elle l'occupe ensuite pendant plusieurs volumes ; car ses lettres à sa cousine *Miss Lucie Selby*, ne contiennent pas seulement sa propre histoire, mais celle du Chevalier Grandison, de son pere, de sa mere, de ses sœurs, de ses beaufreres, de ses parens, de ses amis morts & vivans, de ses pupilles, de ses protégés, & de toutes leurs familles, en ligne directe & collatérale.

Logée à Londres, chez des parens dont la vie étoit assez retirée, la nouvelle beauté y attire, sans le vouloir, le torrent des visites & la foule des soupirans. Les peres, les oncles, les riches vieillards en deviennent amoureux pour le compte de leurs fils ou de leurs héritiers. Les amans de Province viennent défendre leurs anciens droits : les *agréables* de la ville accourent tous dans la confiance de l'enlever aux campagnards. De ceux-ci le plus obstiné sur la défensive, est un *M. Granville*, jeune, aimable, riche, & donnant le ton dans trois ou quatre *Shires* (1), mais trop liber-

(1) *Comtés* ou petites Provinces d'Angleterre.

Digitized by Google

tin, & surtout point assez sérieux, assèz composé, au gré de la précieuse & dévote Henriette. Parmi ceux-là, le plus ardent à l'attaque est *Sir Hargrave Pollexfen*, jeune aussi, plus riche encore, avec de la figure, du maintien, des propos, des airs, des *coudes en ailes de pigeon*, & des *épaules élégantes*, le tout à la derniere mode, & rapporté tout fraîchement d'un voyage en France.

Tant d'avantages réunis manquent leur effet auprès de *Miss Byron*. Elle ne veut de *Sir Hargrave* ni pour amant, ni pour époux. La vanité du petit Maître blessée de ce mépris, plus encore que sa passion, lui fait prendre un parti, dont les graces Françoises dispensent ordinairement ceux qui ont le bonheur de les posséder : c'est d'enlever la Belle au sortir du bal de l'Opera. L'Auteur ne manque point ici de déclamer, sous le nom d'Henriette, une pieuse invective contre ces profanes divertissemens, & d'avertir qu'elle s'étoit laissée entraîner à celui-ci par pure complaisance.

Des porteurs, gagnés par le ravisseur, la livrent entre ses mains, au lieu de la remettre chez sa parente ; on la conduit bien loin dans une maison écartée où *Sir Hargrave* lui propose de l'épouser sur le

Digitized by Google

le champ, si elle ne veut s'exposer à tous les transports d'un amant furieux. Un Ministre paroît, & sans la consulter, commence la cérémonie. La belle prisonniere pleure, crie, proteste, & fait tant de bruit, que les gens de la maison refusent de se prêter à cette violence; le ravisseur outré, jette la désolée Henriette dans un carrosse à six chevaux, y monte avec elle, la serre dans ses bras, & pour l'empêcher de crier, lui met un mouchoir dans la bouche. Il ordonne en même tems qu'on le mene *ventre à terre* pour arriver avant le jour à une maison de campagne, où il compte bien d'apprivoiser son inhumaine.

Quelque diligence qu'on fasse, le jour paroît & avec lui *Sir Charles Grandison*. Il alloit à Londres, suivi de quelques domestiques. A la vûe de son équipage, *Miss Byron* qui depuis longtems se démenoit en vain dans celui de *Sir Hargrave*, fait un dernier effort. Ses cris à demi étouffés, un store qu'elle trouve moyen de lever, & les mouvemens violens qu'elle laisse entrevoir dans le carrosse, en apprennent assez au généreux Chevalier. Aussitôt en vrai *redresseur de torts*, il saute du sien, vole à la portiere, l'ouvre, & pendant que ses gens tiennent en respect l'escorte du ravisseur, il lui arra-

che sa proie, après l'avoir désarmé. Le Héros déconfit, n'en est pas quitte pour la honte : il reçoit, en se débattant, un coup de pommeau de sa propre épée, qui lui fait sauter deux dents de devant. Il les avoit belles, ou du moins s'en piquoit. Qu'on juge de son désespoir.

Cependant l'heureux *Grandison* prend dans ses bras la belle inconnue pâmée de frayeur à la vûe du combat, la porte dans son carrosse, & retournant sur ses pas, la conduit à *Colnebroke*. Il avoit-là une maison où il demeuroit avec ses deux sœurs à qui il remet entre les mains, *Miss Byron* toujours évanouie. A peine par leurs soins a-t'elle repris connoissance, qu'en vainqueur modeste, il s'éclipse, & reprend la route de Londres.

Les attentions & les caresses de *Mylady L**** & de *Miss Charloite*, rendent bientôt la vie à notre dolente Héroïne. Mais c'est pour lui faire sentir la plus vive inquiétude sur tout ce que ces Dames & son libérateur pourront penser de son aventure. Elle étoit encore en habit de masque. Nouveau sujet de confusion pour la prude Henriette ! Elle n'a pourtant pas de peine à faire son apologie ; ses juges sont gagnés. Le sage *Grandison* a été frappé de ses charmes expirans, & les deux sœurs

Digitized by Google

en sont déja éprises ; car une des choses où l'Auteur a le mieux observé la vraisemblance, c'est que toutes les femmes se prennent de tendresse pour *Miss Byron*, précisément parce qu'elle est la plus belle.

Sir Charles a bientôt fini les affaires qui l'appelloient à Londres. Il reparoît à tems, & c'est pour se montrer encore plus à son avantage aux yeux de la difficile Henriette. Les belles choses qu'elle apprend du Chevalier par ses sœurs & toute sa maison ; ce qu'elle en a vu elle-même ; la reconnoissance..... surtout l'amour de la vertu, tout cela commence à la décider sans qu'elle croye l'être. C'est un sentiment nouveau, inconnu, qu'on prend d'abord pour de l'estime, & bientôt il se trouve qu'on préfere *Sir Charles* à tout ce qu'on a jamais vu. Ce n'est point parce qu'il a 26 ans, qu'il est fait à peindre, qu'il a les plus beaux yeux, les plus belles dents, les plus beaux cheveux du monde ; on fait bien en passant, toutes ces petites remarques : mais qui est-ce qui se soucie de ces miseres-là ? C'est parce qu'on croit voir en lui le plus honnête homme, le plus modeste, le plus vertueux de toute la Grande-Bretagne.

Caressée, adorée dans cet heureux asyle, quoique *Miss Byron* ait la force d'écrire des lettres infinies à tous ses parens & amis,

Digitized by Google

ſurtout à la chere *Lucie*, elle n'eſt pas encore en état de voyager. Les violences de *Sir Hargrave* l'avoient miſe aux abois ; il faut du tems pour s'en remettre. D'ailleurs on l'aime, on la chérit trop à *Colnebroke* : le moyen de quitter des gens à qui elle a tant d'obligations ? Cette *Mylady L**** eſt d'un ſi excellent caractere ! *Miſſ Charlotte* eſt ſi aimable, ſi enjouée, ſi ſpirituelle ! & puis on eſt là ſi tranquille ! on y goûte ſi bien le contraſte du tourbillon de Londres ! Point d'hommes ſurtout, quel plaiſir ! Quelquefois ſeulement *Sir Charles Grandiſon*, mais pas ſouvent, ni fort longtems. Ce pauvre Chevalier a tant d'affaires, ſa belle ame eſt ſans ceſſe ſi occupée du bonheur d'autrui ! Il part à tous momens pour Londres !

Dans un de ces voyages, la vertu du Héros eſt miſe à une ſinguliere épreuve. Il reçoit un cartel de l'édenté *Pollexſen*. L'accepter & tuer ſon homme, ſeroit une choſe triviale. Le fin de l'affaire, eſt de ne point ſe battre, & d'en ſortir couvert de gloire ; c'eſt ce que fait *Sir Charles*. Quoiqu'il n'exige aucun ſacrifice, qu'il nie même les prétentions & les avantages que *Sir Hargrave* lui ſuppoſe auprès d'Henriette, il ne peut empêcher cet honnête rival de lui ſacrifier les ſiennes. En un

Digitized by Google

mot, ils dînent ensemble, & se quittent les meilleurs amis du monde.

Vous jugez bien, Monsieur, que ce n'est pas l'affaire d'un moment, la seule relation de cet exploit pacifique, tient au moins un demi-volume. L'aventure n'est mise à fin qu'après un long enchaînement de rendez-vous, de visites & de conférences où la doctrine des injures, des duels, & du point d'honneur, est discutée à fonds par les interlocuteurs. Ils étoient quatre, les deux parties & deux seconds de *Sir Hargrave*. Pour nous conserver en entier ce Traité de morale, un témoin obligeant écrit tous ces dialogues dans la même forme que des Scenes de Comedie. Il les envoye à *Miss Byron* qui recopie le tout pour la chere cousine, & grace à son admiration pour les *sentences dorées* du sage *Grandison*, on n'en perd pas une syllabe.

Ce n'est pas ici seulement que *M. Richardson* a employé cette forme de dialogue. Elle se retrouve généralement dans tout son ouvrage. Rien n'étoit pour lui plus commode, même plus nécessaire. Ses conversations ne finissent point, & s'il avoit fallu les renouer sans cesse avec des *dit-il*, *répondit-elle*, *répliqua-t'il*, *reprit-elle*, *interrompit-il*, ce fréquent retour de trois ou quatre mots auroit achevé de le

rendre insoutenable au Lecteur le plus intrépide. Franchement, vous devriez, Monsieur, proposer son exemple à quelques-uns de nos Romanciers célebres. Avec beaucoup plus de finesse, de légereté, de saillie, dans leurs entretiens, ils y montrent le même goût pour la prolixité. La morale de l'écrivain Anglois se noye dans un long *verbiage*. L'esprit des nôtres, est délayé dans un long *persiflage*. Qu'à son imitation, ils s'épargnent du moins l'embarras monotone de ces liaisons parasites. Ils en seront plus libres, & le Lecteur plus à son aise. Mais retournons à *Colnebroke*, où j'ai laissé notre Héroïne.

Jusqu'ici tout sembloit aller le mieux du monde pour sa naissante flamme. Des nouvelles d'Italie arrivent fort mal à propos au Chevalier *Grandison*. Il n'en dit point le contenu, mais il en paroît si touché. Il annonce si subitement un prochain départ pour ce pays-là, que la fiere Henriette commençe à connoître l'amour par un accès de jalousie. En vain elle cherche à se déguiser tout ce qu'elle éprouve, sa curiosité redouble sur la vie passée de *Sir Charles*, & elle apprend trop-tôt qu'il avoit eu en Italie une affaire de cœur, dont il n'étoit point dégagé.

Quoique notre Héros n'eût pu cacher à

cette Belle un estime fort tendre, qu'il ne cessât pas même de lui marquer les soins les plus empressés, & les attentions les plus délicates, il ne lui avoit point fait encore de déclaration dans les formes; il avoit même paru extrêment réservé dans ses expressions & dans ses démarches.

Jugez, Monsieur, de l'agitation que cette découverte doit causer chez une beauté accoutumée à des triomphes certains. Son Chevalier est dans la regle des procédés. Le moyen de s'en prendre à lui? Elle lui doit tout, il n'a aucun tort. Le cœur d'Henriette n'est fait ni pour l'injustice, ni pour l'ingratitude! Continuer à le voir, cela est dangereux: nourrir, fortifier un sentiment qu'il faut détruire; un amour sans espoir, l'idée en fait frémir! Quelle honte! quelle humiliation! Elle en mourroit de douleur. La situation est embarrassante. Quel parti prendre? *Miss Byron* s'y résout avec beaucoup de larmes. C'est de retourner à Londres, & d'en repartir aussitôt pour aller se renfermer avec une grand'mere au fond d'une terre écartée; car elle ne veut plus voir le monde: elle en a fait en peu de tems une trop funeste expérience; elle y renonce sans regret; & comment souffrir des hommes après le Chevalier *Grandison*?

Digitized by Google

Ces petits combats de l'amour & de la vertu, ou si vous voulez de l'orgueil blessé, perçent dans les lettres de *Miss Byron* à sa chere *Lucie*; celle-ci ne se contente pas de lui en faire une petite guerre; ce qui passe la raillerie, c'est qu'elle lit un peu ces lettres à toute la parenté, de sorte que l'amour de la fiere *Henriette* pour le miraculeux *Grandison*, devient un *secret de famille*, dont on lui fait déja d'assez sots compliment; car vous sçaurez, Monsieur, que dans cette race des *Selbys*, il y a de très-mauvais plaisans; un certain oncle entr'autres, qui pour égayer la matiere, nous régale par-ci par-là de ses *facéties*, elles me feroient soupçonner que le grand art du *persifflage* est encore loin en Angleterre du point de perfection où nous l'avons porté en France.

De retour à Londres, la triste *Henriette* voudroit s'aller précipiter dans les bras de cette grand'mere. Mais fait-on jamais ce qu'on veut? d'abord elle est chez des parens qui en sont engoués comme tout le monde: ils ne veulent point la laisser aller; *Sir Charles* & ses sœurs sont aussi à Londres: ils faut recevoir leurs visites & remplir, vis-à-vis de toute cette famille, les devoirs de la bienséance. D'ailleurs *Miss Charlotte* ne veut plus quitter sa nouvelle

Digitized by Google

amie : elle propose un expedient. Le Chevalier est sur son départ, & pendant son absence, *Miss Byron* reviendra passer quelque temps à *Colnebroke*. *Miss Grandison* est vive, absolue : il faut faire ce qu'elle veut ou se brouiller avec elle. Il est donc décidé, qu'on ne se jette point encore tout-à-fait dans la retraite.

Cependant *Sir Charles* part pour l'Italie. *Miss Byron* restée vis-à-vis des deux sœurs de son Chevalier, leur fait conter l'histoire de ses amours dans ce pays-là. Il s'étoit un peu plus ouvert sur le motif de son voyage; il en avoit même dit un mot à notre Héroïne, mais l'amour & l'amour jaloux veut toujours des détails; c'est la punition de sa curiosité. Les sœurs de *Grandison* n'en sçavoient pas assez pour contenter celle de notre Héroïne; mais ce qu'elles ignorent, le révérend M. *Bartlet* le sçait heureusement par cœur.

Ce M. *Barlet* est un vieux Ministre qui avoit accompagné le Chevalier dans ses voyages, qui tient registre de ses vertus, de ses exploits, qui, à l'imitation du fidele *Feraulas* (1), sçait le compte juste des soupirs de son patron, & qui plus est, de ceux qu'on a poussés pour lui.

(1) Ecuyer d'*Artamene*, dans le Roman de *Cyrus*.

Digitized by Google

C'eſt ici, Monſieur, que commence le prodigieux épiſode *de la Signora Clementina.* Pour tâcher de le rendre auſſi court qu'il eſt long, vous ſçaurez que *Sir Charles* étant en Italie, avoit ſauvé par ſa valeur des mains des aſſaſſins, un Comte *Jeronimo della porreta*, frere de cette Demoiſelle ; que ſa famille, une des plus conſidérables de Bologne, en avoit témoigné ſa reconnoiſſance à notre voyageur par toutes les marques d'attention & d'amitié imaginables ; que devenu intime & familier dans la maiſon, on l'avoit prié de donner quelques leçons d'Anglois à la jeune *Clementina ;* qu'il s'en étoit fait un amuſement, & cette pauvre enfant une affaire trop ſérieuſe ; qu'elle avoit caché ſa paſſion juſqu'au départ de ſon aimable maître, & reçu même ſes adieux avec fermeté : mais qu'après ce dernier effort, elle avoit ſuccombé à la violence de ſa douleur ; qu'elle étoit tombée dans une alternative continuelle d'évanouiſſemens & de tranſports terribles, en un mot devenue folle, & folle d'amour. Que le mal étant connu, on avoit couru au remede, en rappellant bien vîte le Chevalier *Grandiſon ;* que ſa ſeule préſence avoit fait diſparoître tous les accidens, & qu'afin de guerir radicalement la jolie

Digitized by Google

malade, on la lui avoit offerte en mariage ; que la Demoiselle étant jeune, belle, riche, de qualité, vertueuse, pleine d'esprit, parfaitement bien élévée, ayant même inspiré au Chevalier des sentimens que la différence de nation, de religion, & quelques autres motifs lui avoient fait étouffer par prudence ; enfin son malheur même la rendant plus chere à un cœur sensible & généreux, il avoit accepté cette offre avec joie ; mais qu'un *Pere Marescotti*, le Confesseur & l'oracle de la famille, avoit tout gâté en exigeant que *Sir Charles* se fît catholique ; que celui-ci piqué de la proposition, avoit rompu là-dessus, laissant à regret la pauvre *Clementina* retombée dans ses accidens à la nouvelle de cette rupture ; qu'il avoit cependant promis de revenir, & de renouer dès qu'on renonçeroit à cette prétention ; que depuis le retour du Chevalier en Angleterre, l'état de *Clementina* n'avoit fait qu'empirer, qu'il y alloit même de sa vie, qu'en dernier lieu la famille avoit écrit au Chevalier, pour le supplier d'accourir au secours de cette infortunée, & que c'étoit l'objet de son voyage en Italie.

Sir Charles arrivé à Bologne, y trouve un rival sur les rangs ; c'est le Comte de

Digitized by Google

Belvedere, grand Seigneur du pays ; que la passion & la folie de *Clementina*, n'empêchent point de la demander en mariage ; mais l'obstacle toujours le plus insurmontable, c'est le Confesseur, qui a rempli l'esprit de sa pénitente de scrupules & de terreur, au point qu'avec tout son amour, elle préfere un cloître, à un époux protestant.

Vous concevez dès-lors combien ce voyage étoit inutile. Aussi ne sert-il qu'à l'Auteur qui ne veut point finir, & qui promene le Heros d'aventures en aventures dans toute l'Italie, pour présenter sous plus de faces différentes, son hérotisme de courage, de morale & de religion.

Cela ne jette pourtant pas beaucoup de variété dans ses peintures : le coloris en est triste, monotone, les attitudes forcées, les figures mal grouppées & sans ordonnance. *La Signora Olivia*, autre fille de condition, riche héritiere de Florence, maîtresse de son bien & un peu trop de sa personne, presqu'aussi jeune & aussi belle, pas tout-à-fait si sage que *Clementina*, mais aussi pas si folle, se contente de courir les champs après notre Chevalier, & de le suivre jusqu'en Angleterre. Il paroît que l'Auteur a voulu faire contraster ces deux caracteres de femme.

Digitized by Google

Cette opposition, s'il y en a, ne fait aucun effet. *Olivia* est un personnage qui ne produit rien, qui n'empêche rien, qui ne mene à rien, qui ne fait qu'entrer par une coulisse & sortir par l'autre, comme presque tous ceux que M. *Richardson* présente sur la scene. Il n'en résulte qu'une tentation de plus, à laquelle il expose sans nécessité la vertu de son Chevalier, pour l'en faire triompher sans mérite.

De retour en Angleterre, *Sir Charles* retrouve *Henriette* un peu rassurée sur le compte de la *Signora Clementina* : elle avoit sçu de temps en temps, une partie de ce qui se passoit en Italie : elle l'écrivoit à mesure, à *Miss Lucie Selby*. Son Chevalier lui raconte le reste, & cela fait une seconde édition déja fort augmentée ; mais ce n'est pas encore assez : pendant son voyage, il avoit écrit fort régulierement, & de très-longues lettres à son Mentor *Barlet*. Pour satisfaire pleinement l'ardente curiosité de *Miss Byron*, ce Ministre les lui confie : elles les envoie, pour les lire à sa chere correspondante ; on ne manque point de nous en faire part. C'est la troisiéme édition, & assurément la plus complete. Ah, Monsieur ! quelle mémoire que celle de notre Hé-

Digitized by Google

ros ! il a retenu mot pour mot non-seulement toutes ses conversations avec *Clementina*, avec ses parens, mais encore tous les discours qu'elle a tenus dans son délire. Tout ce qu'il n'a point entendu, on le lui a rapporté si exactement, qu'on n'en perd pas un soupir, une exclamation, & c'est de ce délire que M. *Richardson* a trouvé le secret de former environ deux volumes.

Aprésent, Monsieur, vous croyez peut-être que l'histoire est finie & qu'il n'y a plus qu'à marier nos deux principaux personnages, point du tout : *Sir Charles* a bien d'autres affaires. D'abord il n'est pas décidé a rompre sans retour ses engagemens avec *Clementina* ; sa délicatesse du moins exige qu'il donne à cette famille quelque temps encore pour prendre un parti. *Miss Byron* elle même est plus touchée des malheurs de sa rivale, qu'empressée d'en profiter ; elle l'aime tendrement, verse un torrent de larmes au recit lamentable de ses amours infortunées, & quoiqu'il en coûte à son cœur, elle estimeroit moins son amant, s'il étoit capable d'oublier sitôt une si rare maîtresse. D'ailleurs, des soins œconomiques, les affaires d'une tutelle, la mort d'un ami qui l'a nommé exécuteur testamentaire, le mariage de sa

Digitized by Google

ſœur cadette, la converſion d'un vieux oncle libertin dont il doit hériter, & qu'il marie auſſi exprès par cette raiſon, tout cela exige de notre Héros pluſieurs courſes en Angleterre & un voyage en France.

Henriette cependant n'eſt rien moins que tranquille. Outre la pauvre *Clementina* elle a encore à redouter une foule de rivales. Il n'y a à cet égard que trop de conformité, entre ſon étoile & celle de ſon Chevalier. Si parmi la jeuneſſe Angloiſe, tout ce qu'il y a de grand, de beau, de riche, de brillant, forme pour *Miſſ Byron* des vœux légitimes, les jeunes Myladis, les riches héritieres, les veuves opulentes ne peuvent entrevoir *Sir Charles*, ſans pouſſer pour lui de chaſtes ſoupirs. Il eſt accablé de propoſitions, il n'en accepte aucune; mais enfin il n'en a pas fait encore d'aſſez claires à la fiere *Henriette*; elle qui en a tant rejettées, attendoit celle-ci avec une ſecrete impatience. Sa beauté célebrée, ſon mérite affiché, une fortune honnête, & des eſpérances conſidérables lui en attirent tous les jours de nouvelles; elle refuſe tout, juſqu'à des Pairs du Royaume. Le manteau & la couronne, ſont des trophées pour *Grandiſon*. Il eſt temps enfin de ſe payer de part & d'autre ces brillans ſacrifices.

Digitized by Google

Je ne suivrai point l'Héroïne dans ses différentes courses à Londres, à la campagne, dans sa province. Elle écrit de partout, & partout elle reçoit des lettres. C'est un enchaînement qui a dû être pénible pour notre Romancier. Toutes les lettres sont datées; il a fallu faire quadrer exactement ces dates avec les circonstances du temps & la distance des lieux. Vous voyez, Monsieur, que c'est un chef-d'œuvre de chronologie.

Mais revenons à *Miss Byron*, je la retrouve à *Selbyhouse* (1), dans le sein de sa famille; elle y apprend enfin des nouvelles plus décisives: le Chevalier en avoit reçues d'Italie, qui le dispensoient désormais de songer d'avantage à *Clementina*. Depuis quelque temps, lui écrivoit-on, elle paroissoit plus tranquille, mais toujours remplie de ses anciens scrupules: elle parloit sans cesse de se faire religieuse. Ses parens vouloient aucontraire la marier au Comte de *Belvedere*, & se flattoient d'y réussir; ils rendoient à *Sir Carles* toute sa liberté.

Le premier usage qu'il en fait, c'est de demander à *Henriette* sa permission, & aux parens leur agrément, pour se rendre au-

(1) C'est-à-dire, Maison ou Château des *Selbys*.

Digitized by Google

près d'elle. Il est reçu à bras ouverts, & dans peu de jours la cérémonie met le comble à leurs vœux. Dans *Pamela* c'est un mariage presque clandestin ; dans *Clarisse* il n'y en a point du tout. Ici l'Auteur se dédommage, en déployant tout son talent pour la description d'une noce ; il n'en omet aucune circonstance possible : il en suit pas à pas tous les préliminaires, & n'oublie pas les petites façons d'une mariée, moitié commere, moitié précieuse ; & le plus singulier, c'est que c'est elle-même qui se retire à tout moment pour écrire à mesure cette importante relation : c'est apparemment pour donner à tous ceux qui se trouveront à pareille fête, commes acteurs ou comme spectateurs, un modéle de la conduite qu'ils doivent y tenir.

Avec un autre Auteur que M. *Richardson*, il sembleroit que tout est dit, mais il ne quitte pas ainsi des gens dont il est si content. Il accompagne les mariés dans la tournée de leurs terres. Il les ramene à Londres, reçoit avec eux les visites, retient copie des complimens & des conversations, les fait disserter gravement sur divers sujets de morale, assiste au testament & à la mort édifiante de *Sir Hargrave*, converti & exhorté par le Cheva-

Digitized by Google

lier *Grandison* ; & enfin, ne prend congé de la nouvelle mariée, qu'après s'être duement assuré de sa grossesse. Auriez-vous désiré, Monsieur, qu'il eût attendu après ses couches, pour vous en faire le récit ? Si vous étiez curieux de ce genre d'histoire, notre Romancier y a pourvu d'avance, il avoit eu soin de marier *Miss Charlotte Grandison*, avec Mylord *G****, neuf ou dix mois avant son frere ; elle est précisément en couche dans le temps de la cérémonie, & c'est à elle que l'Auteur en fait adresser la relation ; cette maternité lui fournit mille jolies choses. Mylady *G**** quoique très-vertueuse, étoit une éveillée, une petite philosophe, qui traitoit fort légérement & son mari & le mariage. Mais à peine elle se voit mere, qu'elle prend bien un autre ton, & devient tout bourgeoisement ce qu'on appelle *une bonne femme*. Elle caresse son mari, elle est folle de son enfant, elle remplit des lettres entieres de ses petits jeux & de ses gentillesses.

Mais une apparition à laquelle on ne s'attend point, c'est celle de la folle & vertueuse *Clementina*. Peu de temps après ce mariage, elle se dérobe à la vigilance de ses parens, & arrive *incognito* en Angleterre. Elle ne sçait pas trop pourquoi.

Dans

Digitized by Google

dans ſon état cela eſt ſimple, mais on ne trouve pas auſſi facilement l'excuſe de l'Auteur, pour lui avoir fait faire après-coup cette ſinguliere équipée.

Quoiqu'il en ſoit, le Chevalier trop ſûr du caractere de ſa femme, pour lui en faire un myſtere, lie entr'elle & ſa rivale une amitié fort tendre, & quoique *Clementina* ne ſoit rien moins que guérie de ſon mal ni de ſon amour, M. *Richardſon* accommode fort bien tout cela avec le ſecours de la vertu. C'eſt ſon remede univerſel, & qui entre ſes mains ne manque jamais ſon effet. C'eſt par-là qu'il étouffe le germe du déſir dans le cœur d'une amante, & le levain de la jalouſie dans celui d'une épouſe, & qu'il tient ſon Héros renfermé entre ces deux femmes, dans les limites chatouilleuſes de l'amour & de l'amitié.

Ces trois perſonnages ne ſuffiſent pas pour remplir la ſcene, au gré de notre Romancier. Il y amene de la Romagne aux bords de la Tamiſe, la famille entiere *della Parreta*, pere, mere, freres, juſqu'au Confeſſeur, & au très-humble ſoupirant le Comte de *Belvedere*. Ils retrouvent enfin, la chere *Clementina* : ſon eſcapade eſt bientôt pardonnée ; perſonne ne s'aviſe de ſoupçonner ſa conduite, & d'ailleurs *Sir Charles* en répond. Il promene dans Lon-

dres, & mene ensuite dans ses terres cette ambulante famille. Mylady *Grandison* leur en fait les honneurs : tout se passe le mieux du monde; & tout jusqu'au Ministre *Bartelet*, devient ami intime du Moine *Marescotti*; après quoi toute la caravane s'en retourne avec *Clementina*, à peu près comme elle étoit venue; & l'histoire finit parce qu'il faut que tout finisse.

Voilà, Monsieur, tout le sujet & le principal épisode; je vous en ai déja indiqué quelques autres, tous subalternes & isolés. Il ne tiennent à rien qu'au dessein de l'Auteur, qui étoit de bien charger le caractere de son Héros, de le barder, pour ainsi dire, de toutes les vertus divines & humaines. C'est ainsi qu'à chaque pas il fait trouver sur le chemin du brave & pieux *Grandison*, d'honnêtes gens à qui il sauve la vie, des scélerats qu'il met en fuite, des rodomonts qu'il subjugue, des débauchés qu'il convertit, des malheureux qu'il soulage, des ennemis qu'il reconcilie, des mourans qu'il exhorte, des donations, des legs qu'il refuse ou qu'il distribue aux héritiers légitimes, des familles entieres qu'il prend sous sa protection, des jeunes filles qu'il marie ou qu'il prend le soin désintéressé d'élever lui-même; telle est une pupille de

Digitized by Google

quatorze ans, *Miss Emilie Jervis*, jolie, tendre, touchante & innocemment amoureuse de son jeune tuteur.

Tout cela fait le remplissage de sept gros volumes *in*-12. en très-petit caractere, sur lesquels je ne prétends point prévenir votre jugement. Quelque peu connue que soit encore en France ce Roman de bibliothéque, les avis y sont déja partagés. Au gré de beaucoup de Lecteurs sensés, le nombre & la combinaison de tant d'exploits vertueux & de tentations surmontées, entassés dans deux ou trois ans de la vie d'un jeune homme, ne sont pas plus vraisemblables que les aventures gigantesques des *Rolands* & des *Mandricarts*(1). Ils trouvent dans le caractere de *Grandison*, un *Amadis dévot*, & dans celui de *Miss Byron*, une *Cléopatre* de campagne. Ils soutiennent, d'après des Anglois du grand monde, que M. *Richardson* en a totalement ignoré le costume, que même il l'a mal observé dans des aventures bourgeoises & triviales. D'autres au contraire, ne voient dans le plan & dans l'exécution de cet ouvrage, que le bon sens, la vertu & la saine morale, personnifiés d'une maniere aussi ingénieuse qu'in-

(1) Héros du *Berni*, de l'*Arioste*, &c.

Digitized by Google

téressante. Ce livre même pourroit bien avoir parmi nous, comme tant d'autres, sa cabale & ses fanatiques, Paris surtout est plein de ces beaux esprits *en sous-ordre*, *Jurés-crieurs* de certaines sectes littéraires, Auteurs à peu de frais, qui sçavent mal leur langue & point du tout les autres, gens qui ne lisent ni ne jugent, mais qui proclament fierement les décisions de leurs coriphées. J'en ai déja vu quelques-uns préconiser l'histoire du Chevalier *Grandison*, sur la foi d'un bel esprit *en chef* qui ne l'avoit pas lue.

Si vous desirez, Monsieur, de sçavoir ce qu'on en a pensé en Angleterre, je m'en rapporte à l'article suivant. Je l'ai trouvé dans le meilleur & le plus impartial des Journaux de Londres (1).

J'ai l'honneur, &c.

HISTOIRE.

Du Chevalier Charles Grandison.

IL seroit superflu de nous étendre sur un ouvrage que tout le monde lit, dont tout le monde parle, qu'une moitié du monde approuve, & que l'autre censure.

(1) Monthly Rewiew, *ou* Revue du mois. Janvier 1754.

Digitized by Google

Cette différence est fort naturelle : chacun blâme ou loue un ouvrage selon le rapport ou l'opposition de goût & de sentimens, qui se trouve entre l'Auteur & lui. Ainsi les esprits vifs, prompts & saillans, condamnent la prolixité qui caracterise notre Romancier, & crient qu'au moins par pitié, il leur abrege sept ennuyeux volumes; d'autres plus froids, plus tournés à la réflexion & à l'*anatomie* du *sentiment*, chantent encore plus haut les louanges de l'Auteur. Ils ne se lassent point d'admirer, d'exalter ces innombrables minucies, cette infinité de petits détails, ces soigneuses énumérations de legeres circonstances, ces fleurs de description, ces beautés d'attitude, ces délicatesses de situation, que l'on trouve si fréquemment dans *tant de milliers de pages très-amples.*

Dans cette diversité de jugement, peut-être nos Lecteurs ne s'attendent point à nous voir garder un profond silence. Cependant nous observerons que notre fonction est plutôt de rendre compte des ouvrages nouveaux, que d'en décider. Nous sommes dispensés de faire l'analyse d'un livre aussi répandu; nous prétendons encore moins en porter aucun jugement.

Mais pour ne parler que de l'impression que nous a fait cette lecture, nous avoue-

rons qu'elle a produit alternativement & du plaisir & du dégoût. Nous devons l'un au bon sens de l'Auteur, à ses excellens sentimens, ses judicieuses observations, ses réflexions morales; l'autre à l'absurdité d'un plan qui suppose une société entiere, passant toute sa vie à écrire des lettres & à publier des secrets de familles, à l'abus continuel que l'Auteur a fait de notre patience, par l'extrême *verbosité* qui régne dans tout son ouvrage; à la gêne étudiée où sa méthode l'assujettit; à la fréquente affectation qu'on remarque dans son langage, & à l'*inconstance* de caractere & de conduite, qui défigure quelques-uns de ses principaux personnages.

CHANSON.

Pour Mlle F.... sur sa nouvelle demeure dans l'isle S. Louis.

Air : *La Musette de Desbrosses.*

Divinité (1) de l'isle où ma Bergere
Vient de fixer son aimable séjour,
Sois-moi propice; écoute ma priere:
J'adore Iris, l'ornement de ta Cour.
Que nul mortel n'aborde ton rivage;

(1) *La Seine.*

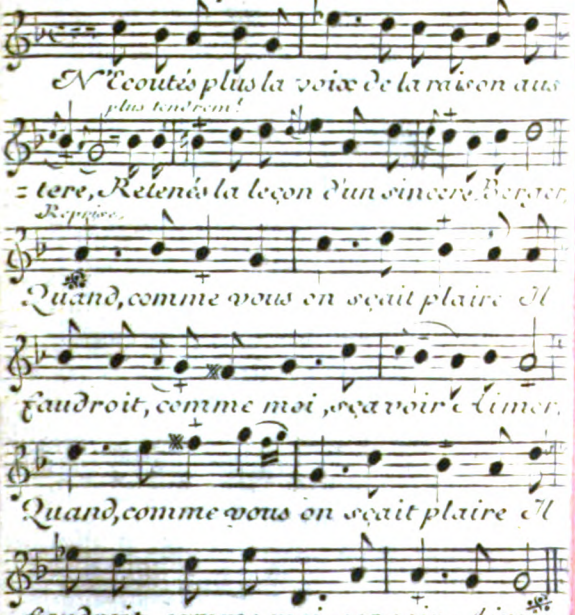
Digitized by Google

Conseil a Mlle. L'Ev...de la Rav...

Impromptu Poëtique & Musical.

Par Mr. Roualle de Boisgelou, Mousquetaire Noir.

Air Tendre, un peu animé et louré.



Dans ce vers, Quand, comme vous, on sçait plaire, Il faut en chantant faire une espece de petit silence aprés le mot Quand, pour sauver la dureté de ce vers. Janvier 1756

HE NEW YORK
UBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

Que de ta nymphe on respecte la loi :
Cache sa grotte : ouvre-m'en le passage,
Et le refuse à tout autre qu'à moi.

MADRIGAL.

De M. de Relongue de la Louptiere, à une Dame déguisée en Chevalier de Malthe.

GEnéreux Chevalier, qui dans vos caravanes ;
N'avez jamais admis de cœurs faux & profanes,
Vous que la nature a formé
Sur les plus aimables modeles,
Ah ! que vous êtes bien armé
Pour combattre les infideles !

LE mot de l'Enigme du second volume du Mercure de Décembre est *Pelotte de Neige* ; celui du Logogryphe, *Peur*, dans lequel on trouve *peu*, *rue*, *pur*, *ver*, *pure*. Ce même mot se trouve en Acrostiche dans les quatre premiers vers.

ENIGME.

TRès-disposée à la hauteur,
Presque toujours je rampe à terre.
Ce pour & contre, Ami Lecteur,
N'a pourtant rien que d'ordinaire.

Digitized by Google

Je ſçai donner l'air de grandeur
A la Bourgeoiſe, ainſi qu'à la Princeſſe.
Sans avoir part à la faveur,
J'éleve & ſoutiens la nobleſſe :
Qui croiroit après cet honneur,
Que pour avoir quelque mérite,
Il faille me montrer petite.

LOGOGRYPHE.

JE porte main,
Je porte nain,
Je porte bain,
Je porte ſain,
Je porte coin,
Je porte ſoin,
Je porte biais,
Je porte niais,
Je porte bois,
Je porte mois,
Je porte mi,
Je porte ſi,
Je porte mis,
Je porte Bis,
Je porte anis,
Je porte amis,
Je porte ſon,
Je porte mon,

Digitized by Google

Je porte anon,
Je porte non,
Je porte mion,
Je porte fion,
Je porte Siam,
Je porte jam,
Je porte Boc,
Je porte foc,
Je porte Bac,
Je porte fac,
Je porte ac,
Je porte mac,
Je porte Bas
Je porte cas.

Poiſſon, à Pomard, près Beaune, en Bourgogne, le 4 Décembre 1755.

ENIGME.

JE ſuis craint à la fois des filles, des filoux,
Du turbulent bourgeois, des ſervantes, des foux,
On n'entre point chez moi, qu'une nombreuſe eſcorte
Au peuple curieux ne défende la porte.
Mon habit en impoſe, il eſt tout mon ſoutien,
Avec lui je peux tout, ſans lui je ne puis rien.

Par le Roux, domeſtique chez M. le Duc d'Ollonne.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE

En Sonnet, par B. D. B.

L'Humaine ambition me donna la naiſſance:
Mes ſervices d'abord étoient de peu d'effets;
Mais ayant reconnu quelle eſt ma réſiſtance,
On m'employa depuis à de très-grands projets.
Par mon ſecours les Rois conſervent leur puiſ-
ſance,
On peuple quelquefois des déſerts, des forêts,
L'Artiſan s'enrichit, le Militaire avance,
Enfin je ſuis utile aux Princes, aux Sujets.
Huit lettres font mon nom; pour peu qu'on les
déplace,
Le Lecteur trouvera de l'homme une boiſſon,
Un fer propre à tenir, & glace, & lit en place.
Il peut trouver encore une graine, un poiſſon,
Un Saint du mois de Mai, du Monde une partie,
Ce que la mort détruit, un gros bourg d'Italie.

CHANSON.

Par M. Roualle de Boiſgelou, Mouſquetaire noir, à Mlle L'Ev.. de la Rav..

N'Ecoutez plus la voix de la raiſon auſtere,
Retenez la leçon d'un ſincere Berger:
Quand, comme vous, on ſçait plaire,
Il faudroit, comme moi, ſçavoir aimer.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DISCOURS

Prononcé en présence de Sa Majesté Polonoise, Stanislas I, dit le Bienfaisant, le 26 Novembre 1755. jour de la Dédicace de la Place & de la Statue de Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XV, dit le Bien-Aimé; par le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Grand Maréchal-des Logis du Roi de Pologne, Commandant en Toulois, Barrois, & Lorraine-Françoise, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Berlin, des Sociétés Royales de Londres, d'Edimbourg, de Nancy, de Montpellier, & de l'Academie des Belles-Lettres de Caën.

CE Discours est trop intéressant par la grandeur du sujet, & par le mérite de l'Orateur, pour n'en donner qu'un simple Extrait. Nos Lecteurs y perdroient trop: nous n'en pourrions rien ôter, sans en

Digitized by Google

retrancher des beautés. Cette raison nous détermine à l'insérer ici tel qu'il a été prononcé.

SIRE,

QUE toutes les Nations applaudissent au grand spectacle que VOTRE MAJESTÉ donne à la terre ! Spectacle vraiment nouveau pour elle ! Monument éternel de la plus généreuse reconnoissance & du plus parfait amour ! Dessein sublime, qui ne pouvoit être conçu que dans l'ame la plus élevée, la plus tendre & la plus philosophe !

Sur un Trône où VOTRE MAJESTÉ nous rappelle sans cesse la sagesse de Licurgue & la bienfaisance de Titus, Elle paroît vouloir suspendre les respects & les vœux que nos cœurs aiment à lui offrir ; Elle ne s'occupe dans ce grand jour que de la gloire de LOUIS ; Elle nous anime à la célébrer ; Elle nous en donne l'exemple ; & cette pompe solemnelle nous retrace les triomphes de Paul Émile & de Scipion. Mais, SIRE, les fêtes préparées par un Peuple vainqueur des plus grands Rois, ces fêtes furent toujours troublées par le bruit des chaînes & par les gémissemens des Captifs ; souvent elles

Digitized by Google

consternerent la nature & l'humanité ; souvent on vit le Sage frémir & leur refuser ses regards.

Un spectacle bien différent rassemble aujourd'hui vos Sujets fortunés ; LOUIS reçoit ici des hommages dignes du Pacificateur de l'Europe : ses Trophées, les images de tant de Provinces & de Villes conquises, de tant de Forteresses détruites, sont voilés par les mains de la paix ; tout concourt, tout contribue à la splendeur de cette auguste fête ; une joie pure remplit tous les cœurs, une Cour brillante, un Peuple heureux, le Citoyen & l'Etranger font également éclater leur transports !

Que ces vœux ardens, ces cris de joie ; que ces expressions naïves de l'admiration & de l'amour, s'élévent jusqu'au Trône de VOTRE MAIESTÉ ! Que ce jour, à jamais célébre dans les annales de l'Univers, rende la gloire de LOUIS & celle de STANISLAS inséparables (1) ! Que gravés & réunis sur le même bronze, leurs images & leurs noms adorés passent ensemble à l'immortalité !

Le temps fuit, il entraîne, il renverse

(1) La Ville de Nancy a fait frapper une Médaille, où on voit les images des deux Rois, avec cette Légende : *Utriusque immortalitati.*

Digitized by Google

dans sa course rapide les monumens les mieux affermis ; il couvre de sable ces fastueuses Pyramides qui n'ont pu transmettre jusqu'à nous le nom des Souverains qui les éleverent ; il cache sous l'herbe ces monstrueux Colosses que Néron crut faire passer à la postérité ; il efface jusqu'aux noms, jusqu'aux traces de ces Villes triomphales, cimentées par le sang de tant de Peuples ; les Palais, les Temples prophanes, élevés à leurs Fondateurs, n'offrent plus que des débris dispersés ! Cependant, au milieu des ruines de la capitale du Monde, malgré la fureur des barbares & les ravages des temps, il semble qu'une Divinité se plaise à soutenir de sa main les monumens consacrés aux Bienfaiteurs de la terre ; les Colonnes de Trajan & d'Antonin subsistent encore ; on contemple avec une sorte de respect & d'amour l'Arc-de-Triomphe de Titus ; & la Statue de Marc-Aurelle sera toujours le plus bel ornement du Capitole ! (1)

Quel augure plus certain & plus cher à nos cœurs pour les monumens que VOTRE MAJESTÉ consacre en ce jour !

(1) Les seuls monumens entiers de l'ancienne Rome qui subsistent aujourd'hui, sont ceux qui sont ici rapportés.

Digitized by Google

Toutes les vertus se rassemblent pour en affermir la base ; elles paroissent élever de leurs mains la Statue d'un Héros qu'elles ont formé ; leur présence nous devient sensible ; elles pénétrent nos ames, elles unissent tous nos vœux ! O jour à jamais mémorable ! jour heureux, si digne du beau régne de STANISLAS ! Tu resserres encore les nœuds sacrés qui réunissent les François & les Lorrains ; tu rappelles sous le même Empire une Nation que nos Rois durent toujours regretter.

Nation illustre & toujours passionnée pour vos Maîtres ! le Ciel récompensoit leurs vertus ; il surpassoit vos espérances, lorsqu'il écouta les vœux que vous formiez pour leur gloire ! L'Eternel qui couronne, éteint ou change à son gré les dynasties, éleva sur le trône des Césars cette Maison si féconde en Princes magnanimes, & le meilleur des Citoyens ; un Sage couronné, le pacificateur de sa patrie, le bienfaiteur de la vôtre, STANISLAS vous fut accordé.

Non, ce n'étoit plus à la Victoire à faire briller sur vos remparts les Lys si souvent unis aux Alérions ; l'Hymen & la Paix, les Traités les plus solemnels se réunissent pour vous les rendre aussi chers qu'il sont respectés ; c'est STANISLAS

Digitized by Google

qui les éleve aujourd'hui dans vos murs, c'est ce Prince vertueux, éprouvé par les revers, toujours grand dans l'une & l'autre fortune, cher à la Religion, ami des Arts & de l'Humanité ; c'est le Pere de la Lorraine qui vous appelle aux pieds du Monarque de la France ; c'est STANISLAS qui vous met sous la protection de LOUIS, & qui lui répond de votre fidélité.

C'est du haut de ce Trône, où nous voyons briller sur son front auguste la force & la douce sérénité ; c'est de ce Trône même qu'il vous montre le Héros qui doit un jour vous donner des Loix. LOUIS, du sein de son Empire applaudit à votre amour pour STANISLAS : il forme les mêmes vœux que vous, pour le long cours d'une si belle vie. Tous les deux vous annoncent, tous les deux vous assurent que les mêmes loix, les mêmes soins paternels veilleront à jamais sur vous, sur vos enfans & sur vos derniers neveux.

Antique Austrasie, appanage des fils de nos premiers Rois, tu n'as plus à craindre de tristes vicissitudes : la France heureuse & réunie sous l'Empire des Bourbons, voit régner hors de ses plus anciennes limites les augustes rejettons de LOUIS le Grand : mais elle ne connoît plus ces partages dangereux, qui divisant

Digitized by Google

un Etat, en énervent quelquefois la puissance & menacent toujours des plus cruelles révolutions les Provinces aliénées qui s'en séparent.

Des frontieres encore moins redoutées par leurs places formidables, que par le Monarque puissant qui sçait les faire respecter, ces barrieres impénétrables assurent ta tranquillité, ton commerce, tes Villes & tes moissons. Des Traités solemnels & scelés de l'aveu de toute l'Europe garantissent tes derniers engagemens; rien ne peut altérer les sentimens qu'ils ont fait naître en toi : la force ne peut rien aujourd'hui contre tes sermens écrits déja dans les Cieux; & le bruit des armes ne se fera plus entendre dans ton sein.

Jouis de ton bonheur! Vois le Laboureur cultiver sans crainte tes fertiles campagnes, les Muses & les Arts habiter & décorer tes Villes (1)! Vois ces remparts ouverts & couronnés par des Arcs-de-Triomphe! Vois ces bastions s'applanir & devenir des ornemens pour ta Capitale! Tout respire ici les douceurs de la paix;

(1) On a ouvert le milieu d'une Courtine pour y placer l'Arc-de-Triomphe; les orillons des Bastions ont été enlevés, & font place à deux fontaines magnifiques; un autre bastion sert de promenade publique.

Digitized by Google

tout annonce aux yeux de l'Etranger ; & la fidélité de tes Peuples & la confiance de ton Souverain.

Contemple cette Statue du plus juste & du plus aimé des Rois (1) ; les Muses, la Justice, les Arts & l'Abondance entourent la Place où STANISLAS vient de l'élever, c'est dans cette Place, dans cette vaste carriere (2) que les jours de fête vont se multiplier pour toi ; tu verras tes Peuples s'y rassembler pour célébrer les bienfaits de STANISLAS, les victoires de LOUIS, & la naissance de leurs augustes Enfans.

Au milieu de ces monumens de l'amour de ton Roi, sous ces portiques embellis & consacrés par les attributs de LOUIS, tes Citoyens (3) viendront se délasser de leurs travaux, & s'entretenir de leur bonheur ; c'est ici que la Nation trouvera toujours des secours présens dans les malheurs publics ; tout est prévu par la sagesse de STANISLAS, tout est

(1) Le Palais de la Cour Souveraine, celui de l'Hôtel de Ville, ceux de l'Académie, des Marchands, du Concert & des Spectacles entourent la Place Royale.

(2) Cette Carriére immense, aujourd'hui très-décorée, servoit autrefois aux Joûtes & aux Carrousels, & conserve l'ancien nom de Carriere.

(3) *O Mœlibœe, Deus nobis hæc otia fecit.*

Digitized by Google

assuré par ses soins les plus tendres, & nul membre de l'Etat ne doit plus craindre de demeurer inutile ou malheureux.

Ah ! Grand Roi, qu'il est doux de vous obéïr ! Qu'il vous est aisé de faire naître les talens & d'élever les ames ! Que votre génie supérieur connoît bien le grand art de former des Sujets utiles pour vos augustes descendans !

A peine les Nations voisines pourront-elles croire ce que nous voyons exécuter sous votre regne ; on les entendra s'écrier avec surprise, en admirant ces ouvrages où brillent la magnificence & le goût du siecle d'Auguste. « Nul Etranger ne » fut appellé pour les construire & pour » les embellir ; tous les ornemens qui » les décorent furent une source de ri- » chesses pour les Lorrains ; éclairés par » STANISLAS, ses Sujets parvinrent à la » perfection de tous les Arts, & les tré- » sors prodigués pour ces ouvrages im- » menses ne sortirent point de l'inté- » rieur de ses Etats. C'est ainsi (diront- » elles encore) que l'émulation, l'indus- » trie & l'amour du travail naissent sous » l'Empire des Grands Rois ; c'est ainsi » que les vraies richesses d'une Nation » s'accroissent par les soins prévoyans » du Sage ».

Digitized by Google

Cette même émulation, SIRE, ce sentiment, ce beau feu si naturel à cette noblesse illustre qui soutient dignement la gloire de tant de noms révérés; c'est cette émulation, animée sans cesse par vos regards, qui caractérise déja les Lorrains parmi les autres nations de l'Europe: attachés à vous plaire, puisans leurs sentimens dans votre cœur, déjà l'on ne distingue plus les Lorrains des anciens Sujets de LOUIS; tous s'empressent également à participer à la gloire d'un aussi beau regne.

Déja les noms inscrits depuis tant de siecles dans les fastes de l'Austrasie, parent la liste des Chefs de nos Guerriers; nos Cohortes les plus formidables s'honorent de voir à leur tête les neveux de ces braves Chevaliers qui combattirent sous les ordres de Godefroi & sous les étendarts de Philippe (1); cette Phalange si digne par ses actions brillantes de porter le nom de son Maître; cette école d'une haute noblesse destinée aux premiers emplois, s'applaudit de voir leurs enfans sous ses drapeaux.

Déja la Cour de Louis voit les Lorrains partager avec nous les regards & les fa-

(1) Les Chevaliers Lorrains se sont fort distingués dans les anciennes Croisades.

Digitized by Google

veurs de ce grand Roi ; ils accourent aux pieds de notre auguſte Reine : ils jouiſſent du bonheur de la voir & de l'entendre ; ils adorent avec nous les vertus céleſtes & toujours aimables que le Ciel prodigue pour elle de ſes tréſors, ſe plût à verſer dans une ſi belle ame.

Ils cherchent, ils aiment à reconnoître les traits chéris de leur Bienfaiteur dans ce grand Prince, que l'eſprit de ſageſſe éclaira dès l'enfance, & dont les premiers pas dans les ſentiers de la gloire l'annoncerent à l'Univers comme le digne fils d'un Héros, ſuivant LOUIS dans ſes campagnes, marchant à ſes côtés dans les batailles, intrépide comme lui dans les périls, comme lui modéré dans la victoire. Heureux fils ! Heureux époux ! Pere fortuné ! Ce Prince Auguſte eſt l'amour, il eſt ſans ceſſe l'exemple des fideles ſujets de LOUIS ; ſes Enfans aſſurent le bonheur de la France ; ils font notre félicité. Il n'eſt plus de pere aujourd'hui qui puiſſe ſoupirer en ſecret ſur la charge trop péſante d'une nombreuſe famille ; il ne doit plus penſer qu'au bonheur de l'élever pour ſervir des Princes qui nous ſont ſi chers.

A leur vue, au milieu d'une Cour parée par cette Auguſte famille, qui raſſemble les graces les plus touchantes & les

Digitized by Google

vertus les plus ſublimes ; attaches à ſon ſervice ; à l'aſpect des honneurs, des emplois éclatans, des récompenſes qui nous attendent ; aujourd'hui membres, d'un Etat libre & floriſſant, gouverné par l'autorité la plus légitime, par les loix les plus ſages, par le plus grand & le plus aimé des Maîtres, on entend les Lorrains s'écrier avec nous : Que nos ſermens nous ſont chers & ſacrés ! Que nos liens ſont doux ! ils ne ſe font ſentir que par notre bonheur!

Telle eſt la voix du cœur, ce cri ſi tendre de la nature que l'amour ſeul peut exciter. Tels ſont les tranſports que nous font éprouver nos maîtres, lorſque nous approchons de leur perſonne ſacrée. Mais qui pourroit exprimer ceux de notre ame, lorſque nous les voyons combattre à notre tête, & voler à la victoire ? tout notre ſang enflammé dans nos veines, brule alors de ſe répandre pour eux, nous ne formons de vœux que pour des têtes ſi cheres, nous ne voyons point les traits qu'on nous lance; nous ne voyons que les lauriers que nous ſommes ſûrs de cueillir ſur leurs pas.

Aujourd'hui, prêts à voler au premier ſignal de LOUIS, je l'avoue, SIRE, peut-être une trop grande ardeur nous fait-elle déſirer de le recevoir ; mais, digne image de la Divinité, le Vainqueur de

Digitized by Google

Fontenoy ne lance qu'à regret son tonnerre, tel que Henri IV, dans le feu des combats; mais humain comme lui dans le sein de la victoire, desintéressé dans la paix, fidele à la foi des traités, LOUIS par la douceur de ses regards, tempere le beau feu qui nous anime; nous n'osons former des vœux que pour les desseins que sa haute sagesse lui fait concevoir. Soumis, pénétrés de confiance, pourrions-nous douter que ce héros ne sçache maintenir la plus ancienne Monarchie de l'Europe dans toute sa gloire, & le bonheur & la réputation dont une nation belliqueuse jouit sous son empire,

Mais ne troublons point par l'image d'une guerre, que des troupes aguerries & disciplinées, que des trésors immenses, la sagesse des Conseils & des projets, & que l'expérience & l'audace des Généraux de LOUIS rendroient glorieuse à ses armes... Ne troublons point les asyles sacrés, où STANISLAS veille sans cesse au bonheur de l'humanité. Qu'il y goute le plaisir si pur pour les grandes ames de voir des enfans heureux dans ses sujets! Que les Muses, enrichies par ses dons & par ses travaux, obéissent à sa voix! Qu'elles célébrent LOUIS dans leurs concerts! Que leurs fleurs immortelles s'entrelacent avec les palmes de ce

Digitized by Google

Héros ! Que leurs lyres, que leurs trompettes laissent quelquefois entendre autour de sa statue les sons champêtres de nos peuples heureux ! Et que des cris de joie mille fois répétés, portent jusqu'à l'Eternel les vœux ardens que nous formons pour nos Maîtres !

Lettre à l'Auteur du Mercure.

MOnsieur, quoique je ne sois pas le Traducteur de la vie de Bacon, comme je me suis chargé d'en revoir les épreuves, je dois prendre sur mon compte une faute considérable que je n'ai pas corrigée. C'est à la page 71, ligne 6, au lieu de *Jeux communs*, il faut lire des *Plaidoyers communs*. Une autre faute moins pardonnable, & qui m'est uniquement personnelle, se trouve à la page 254 du même volume, dans l'essai sur la Reine Elisabeth, à qui j'ai donné Catherine d'Arragon pour mere, tandis que c'étoit Anne de Boulen. Il faut mettre la note au nombre des errata. D'autres vous écrivent pour se justifier, & je le fais aussi volontiers pour me condamner, persuadé que l'unique moyen d'expier ma bévue, est d'avouer que je l'ai faite ; c'est autant de besogne épargnée à la critique, qui aura sans doute bien d'autres reproches à me faire,

Digitized by Google

faire, dans le cours des deux volumes de l'analyse du Chancelier Bacon. Si tous les Auteurs étoient de bonne foi, cette animosité qui divise les Gens de Lettres s'amortiroit bientôt, & les précepteurs du genre humain ne se querelleroient pas comme des enfans. Mais qu'on leur laisse la vanité de s'exécuter eux-mêmes, ils se corrigeront plus vîte, & ne perdront pas du temps & des volumes à se défendre. C'est à vous monsieur, qui recevez avec tant d'impartialité les plaintes & les apologies des Ecrivains, à faire de cette lettre l'usage qui vous paroitra le plus convenable au bien public. Si je n'obtiens pas grace à ses yeux, je suis quitte envers moi même, & c'est une grande avance pour mon repos. J'ai l'honneur, &c.

L'aveu que renferme cette lettre, nous paroît trop louable pour ne pas le publier, & nous osons même le donner pour modele.

PROJET d'une Histoire des Juifs, par M. de Boissi fils.

L'Ouvrage qu'on annonce ici, comportera environ 12 volumes dont on se flatte de donner les premiers au public dans quelques années. Comme l'Auteur s'applique à l'étude des Langues Orientales, & principalement de la Langue Hébraïque, dont il a tâché de pousser la connoissance jus-

qu'à pouvoir feuilleter les productions Thalmudiques & Rabbiniques ; une lecture combinée de ces écrits, réunie à celle des Historiens, tant Ecclésiastiques que Profanes ou Mahométans, & des Peres de l'Eglise, l'a mis en état de le composer : Voici le titre sous lequel il doit paroître : *Histoire des Juifs dispersés en Orient, & des Peuples au milieu desquels ils ont vécu, depuis la ruine de Jérusalem jusqu'au douzieme siecle inclusivement ; contenant, outre des Eclaircissemens Critiques & Chronologiques, des Remarques sur les antiquités de cette Nation, & des Discussions Théologiques relativement à quelques-uns de ses Dogmes, & de ses Rits, & à certains points de la Créance & de la Discipline de l'Eglise primitive dérivés de la Synagogue.* Elle aura pour objet la description de tout ce qui est arrivé de particulier dans cet intervalle, soit à la forme, ou pour mieux dire, à une ombre de gouvernement dont ils y ont joui, soit à leur religion, après avoir passé successivement sous la domination des Rois de Perse de la Dynastie des Sassanides, & des Califes.

Ce fut sous celle des derniers que la Nation Juive établie dans ces Régions Orientales, ayant perdu l'entiere jouissance des Privileges qu'elle y possédoit depuis long-

Digitized by Google

tems, vit dépouiller ses *Princes de la captivité* de titres fastueux qu'ils portoient, & les priver de l'autorité absolue qu'on leur avoit permis jusques-là d'exercer sur elle : ce qui obligea ses Docteurs de chercher une retraite dans les différentes parties de l'Europe. C'est-là où finira cette Histoire, qui, comme elle est surtout destinée à l'usage des Sçavans & des Théologiens, sera accompagnée de beaucoup de discussions, tant par rapport à la Critique, que par rapport à la Chronologie, & à quelques-uns des Dogmes & des Rits propres au Judaïsme, comparés avec ceux qui sont communs au Christianisme. Conséquemment elle sera utile pour l'Eglise, par le jour qu'elle répandra sur une partie de sa Doctrine. Il suffit de ce simple exposé pour se former une idée de la grandeur du plan de cet Ouvrage, & par cela même de la difficulté de son exécution. Ce n'est pas ici le lieu de circonstancier le détail des parties qui entrent dans sa composition : on le réserve pour la Préface que l'on y mettra à la tête, où on aura soin de les spécifier. On sent bien que les recherches profondes, on ose dire immenses, qu'exige un travail de cette nature, demandent plusieurs années pour le conduire à sa perfection.

On doit avertir qu'on auroit tort de

335290

Digitized by Google

s'étonner de ce qu'on traite une matiere qui fait partie de l'Histoire des Juifs, que nous devons aux veilles de l'illustre M. Basnage. Comme son plan est plus général, puisqu'il embrasse le récit des événemens qui sont arrivés aux Juifs, soit en Orient ou en Occident, depuis J. C. jusqu'à son tems, il n'a souvent parlé que d'une maniere fort succincte, des affaires des Juifs en Orient; quoiqu'elles fournissent des matériaux assez abondans pour en composer une Histoire particuliere, indépendamment de ce qui s'est passé parmi ceux qui s'étoient établis dans l'Occident. On ne sçauroit décider si son but a été de s'étendre principalement sur ce qui regarde leur dispersion dans les pays Occidentaux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a pas apporté les mêmes soins pour la partie qui concerne les bons ou mauvais traitemens que cette Nation a essuyés dans les Régions Orientales. C'est pourquoi on a pris à tâche de les décrire avec plus d'ordre, & de les exposer dans un plus grand jour. Car qu'on y prenne garde on ne trouvera rien de ce qu'il dit sur cet article, de fort suivi ni de fort détaillé. Il péche même quelquefois par l'exactitude; de sorte qu'il est tombé dans des fautes assez considérables, qu'on aura occasion

Digitized by Google

de relever : non pas qu'on veuille par-là affoiblir l'estime qu'on doit avoir malgré l'injuste censure de M. de la Croze, & que l'Auteur a lui-même pour l'ouvrage de ce sçavant Théologien, que l'on peut regarder comme un des plus habiles Critiques de son siecle, & un des plus fermes appuis de la Réforme. D'ailleurs on aura lieu de profiter de quelques-unes de ses observations. Mais malgré la justice qu'on lui rend, ce seroit mal connoître les bornes de l'esprit humain, que de croire qu'un seul homme soit capable, en fait d'un travail qui est propre à occuper la vie de plusieurs, de porter tout d'un coup les choses qu'il a pour objet à leur dernier dégré de perfection. Au reste, on ne se bornera point à donner une simple Histoire des Juifs. On a senti que le récit des événemens qui y appartiennent, seroit trop sec & décharné dans les circonstances qu'il nous offre. Cela vient de ce que les Historiens Juifs qui sont en très petit nombre, tels que R. *Scherira*, *Gaon*, l'Auteur du *Seder Olam Zoutah*, *R. Abraham Ben Dior*, *R. Abrâham Zacouth*, *Salomon Ben Virga*, *R. Gedaliah*, *Ben Jachiah*, & *R. David Ganz*, ne se sont attachés la plûpart du tems, qu'à marquer le nom des Docteurs de leur Nation, qui ont conduit les Aca-

démies, qu'elle avoit fondeés en Orient, & de ses Princes de la captivité. C'est ainsi que dans la servitude où elle s'y voyoit réduite, elle appelloit des especes de Magistrats qui achetoient du Prince dont ils dépendoient, le droit de gouverner tous les Juifs répandus dans les lieux de son obéissance, qui se faisoient un honneur de les reconnoître pour leurs Chefs. Ils administroient la justice parmi leurs freres dont ils recevoient les contributions nécessaires pour soutenir avec éclat leur dignité, & pour payer le tribut que les Rois de Perse en premier lieu, & ensuite les Califes exigeoient d'eux; de sorte que toutes les causes criminelles & les cas de conscience, qui survenoient à la Nation, avoient coutume de ressortir à leur tribunal. Enfin ils régloient avec un plein pouvoir tout ce qui a rapport à la pratique des usages de la loi des Juifs, qui influant nécessairement sur leur état civil, les sépare par-là des Peuples Etrangers. Les Ecrivains que je viens de nommer ont pourtant eu soin dans quelques endroits de particulariser les disputes qui se sont élevées dans les Écoles de cette partie de la Nation fixée en Orient, entre les Docteurs qui en ont eu la direction, & ces Princes de la captivité, avec les démêlés qui les ont divisés. On ne pou-

Digitized by Google

voit compenser ce défaut de sécheresse, qu'en incorporant dans cette Histoire, qu'on rendra plus instructive, le détail des affaires importantes des Peuples Orientaux, avec lesquels les Juifs ont été mêlés : ce qui procurera les moyens de lier avec la leur celle des Princes, sous la dépendance desquels ils ont vécu, & d'éclaircir l'une par l'autre, à l'exemple du Docteur Prideaux, qui dans son Histoire des Juifs, qu'il a commencée un peu avant le regne d'Achaz, Roi de Juda, & qu'il a finie à la mort de J. C. a employé cette méthode qu'on a généralement goutée. En effet elle tend à intéresser davantage les Lecteurs, par la variété qu'elle jette dans le plan de l'Ouvrage qu'elle agrandit, & dont elle augmente l'importance, & par cela même l'utilité. L'Auteur a cru devoir annoncer au Public cette Histoire, dans l'espérance où il est que les Sçavans voudront bien lui communiquer leurs lumieres qui contribueront à donner une plus grande perfection à son Ouvrage. Ils peuvent être persuadés qu'il se fera un vrai plaisir de suivre leurs conseils.

NOUVEAU ZODIAQUE réduit à l'année 1755, avec les autres étoiles dont la latitude s'étend jusqu'à dix dégrés au

Digitized by Google

Nord & au Sud du plan de l'Ecliptique, dont on pourra se servir pour en mesurer les distances au disque de la lune, ou aux planetes. *A Paris*, de l'Imprimerie royale. 1755.

On souhaitoit depuis long-tems en France une nouvelle édition du Zodiaque de Senex. Les exemplaires en étoient devenus rares. Les étoiles d'ailleurs commençoient à avoir une position trop différente de celle que leur avoit assigné Senex. Les Navigateurs conçoivent facilement de quelle importance il est sur mer de connoître avec précision le vrai lieu des étoiles. La lune, ce satellide si rapide en son mouvement propre, nous offre le moyen le plus général & le plus assuré de parvenir à la connoissance des longitudes, tant sur mer que sur terre. Mais comment déterminer les mouvemens de la lune, si ce n'est en la comparant avec les étoiles ? & comment faire cette comparaison, si le lieu des étoiles est lui-même indéterminé ou incertain ? On peut juger delà combien est important le service que M. de Séligny vient de rendre à l'Astronomie, à la Géographie & à la Navigation. Ce jeune Officier des vaisseaux de la Compagnie des Indes, donne lieu d'esperer tout de ses connoissances déja étendues, & d'un zele absolument dé-

Digitized by Google

cidé, qui n'attend pas la maturité des années pour paroître.

Le Zodiaque que nous annonçons, est parfaitement bien exécuté par M. d'Heulland, dont le Public connoît le mérite & l'habileté dans l'exécution de tout ce qui regarde les Méchaniques, la Géographie & la Navigation. Ce Zodiaque s'étend à plus de dix dégrés de part & d'autre de l'écliptique. On y a tracé, non-seulement les cercles de longitude & de latitude, mais encore ceux d'ascension droite & de déclinaison. Il est accompagné d'un catalogue de toutes les étoiles zodiacales. Ce catalogue est tiré du troisieme volume de l'Histoire céleste de Flamsteed. M. de Séligny y a fait cependant les corrections nécessaires pour le réduire au commencement de l'année 1755.

Dans la constellation du Taureau il y a deux amas considérables d'étoiles. L'un au nord de l'écliptique est nommé *les Pléïades*; l'autre au sud a été appellé *Hyades*. Tous les neuf ans la lune rencontre l'un de ces deux amas, & en éclipse à chaque lunaison plusieurs étoiles. Ces occultations durent deux ou trois ans. Il étoit donc essentiel de pouvoir les déterminer sur la carte. Mais la trop grande proximité de ces étoiles ne le permettoit pas. Pour remédier à

cet inconvénient, M. de Séligny a fait joindre au Zodiaque deux cartes particulieres, sur lesquelles les Pléïades & les Hyades sont représentées en grand. Il a calculé celle des Hyades sur des observations qui lui ont été communiquées. Celle des Pléïades est de M. l'Abbé Outhier. M. de S. s'est contenté de la réduire au commencement de l'année 1755.

Ces cartes sont accompagnées de divers mémoires imprimés, comme nous l'avons dit, à l'Imprimerie royale.

Le premier de ces mémoires a pour titre: *Exposition historique des principaux usages du catalogue des douze constellations, & de la carte du Zodiaque qui l'accompagne, avec des remarques sur les moyens qui ont été employés pour completer ce catalogue.* Ce mémoire fait sentir l'utilité d'une détermination exacte du lieu des étoiles, & renferme d'excellens préceptes sur le choix des observations qu'on peut faire pour découvrir la longitude des lieux.

Le second mémoire roule sur les élémens du mouvement de Mercure, & sur l'utilité qu'on pourroit retirer de cette planete pour la détermination des longitudes, lorsque les circonstances empêchent de recourir à la lune.

Le troisieme mémoire est de M. de Sé-

Digitized by Google

ligny. Il est intitulé *Discours que l'on peut joindre au catalogue & à la nouvelle carte céleste du Zodiaque, gravés par le Sieur d'Heulland, & destinés à l'usage des Officiers de marine, pour servir à la recherche des longitudes.* Ce mémoire est suivi d'un *avis* sur les différentes méthodes de déterminer les longitudes. On conçoit que c'est ici la partie la plus essentielle de l'ouvrage, comme ayant un rapport plus direct avec la nouvelle carte. C'est l'explication de la carte même, & de son principal usage.

Le dernier mémoire est sur la nouvelle carte des Hyades, sur son utilité, sur les moyens que M. de Séligny a employé pour la construire, &c. Ce mémoire a été lu par M. de S. à l'Académie des Sciences, le 15 Janvier 1755, & jugé digne de l'impression le premier Février suivant. Il est suivi d'une table des principales étoiles des Hyades, & d'une pareille des Pléïades. Dans ces deux tables on donne la différence en ascension droite, & en déclinaison entre chaque étoile, & la principale de chaque amas. On suppose avec raison la position d'*Aldebaran*, ou *Œil du Taureau* exactement connue, ainsi que celle de la luisante des Pléïades.

Enfin ce recueil est terminé par un catalogue, ou liste des variantes, de la pre-

miere édition du catalogue de Flamsteed.

Ce nouveau Zodiaque extrêmement utile, nécessaire même à ceux qui veulent cultiver avec succès l'Astronomie ou la navigation, se trouve *à Paris*, chez M. *d'Heulland*, rue Saint Hiacynthe, près la porte S. Jacques, vis-à-vis le Jeu de Paume. Prix neuf livres en feuilles, compris la grande carte.

ETAT DU CIEL pour l'an de grace 1756, bissextile, calculé sur les principes de M. Newton, rapporté à l'usage de la marine, par A. G. Pingré, Chanoine Régulier, & Biblothécaire de Sainte Geneviéve, ancien Correspondant de l'Académie royale des Sciences, Associé de celle de Rouen. *A Paris*, chez *Durand* & *Pissot*. 1756, *in*-8°.

Dans les mémoires dont nous venons de rendre compte, M. de Séligny donne de grands éloges à l'état du Ciel de M. Pingré, & il a raison. Ces deux ouvrages qu'un zele égal, pour l'utilité publique a enfantés, semblent faits l'un pour l'autre. Les deux ensemble font ce que l'on pourroit appeller *les Comptes faits* du Navigateur & de l'Astronome. M. Pingré, dans l'état du Ciel, représente deux fois par jour, & l'on pourroit dire à toutes les

Digitized by Google

heures & à tous les instans du jour & de la nuit, la position de la lune dans le Zodiaque. M. de Séligny présente ce Zodiaque aux yeux de l'observateur, lequel peut en conséquence rapporter sur la carte le lieu de la lune observé, & le comparer avec le lieu calculé dans l'état du Ciel.

Ce rapport est nécessaire, mais il ne suffit point. L'Observation ne donne que le lieu apparent de la lune, & ce lieu apparent differe presque toujours du vrai lieu de cet astre. Il faut donc du lieu apparent observé conclure le lieu vrai; & cette conclusion demandoit des calculs longs, pénibles, & surtout extrêmement délicats. Aussi voyons-nous qu'on a assez peu profité jusqu'à présent des secours que la lune ne cessoit de nous offrir pour la détermination des longitudes. M. Pingré remedie à cet inconvénient. Le nombre des calculs est considérablement diminué, si l'on fait usage de son ouvrage. On peut à tout instant, pour peu que la lune paroisse, conclure d'une seule observation de cet astre, la différence entre le méridien de l'Observateur & celui de Paris. M. P. dans l'état du Ciel de 1755, proposoit l'observation d'une hauteur de la lune. Il convenoit que cette méthode n'étoit pas toujours praticable sur mer. En conséquence,

Digitized by Google

non ſeulement il préſente en 1756 cette même méthode éclaircie & miſe dans le jour le plus évident : il en propoſe de plus une ſemblable pour déduire la différence des méridiens d'une ſeule obſervation de la diſtance de la lune au ſoleil, ou à quelque étoile dont la poſition ſoit bien connue. Or quoi de plus facile que de connoître exactement la poſition, au moins de toutes les étoiles zodiacales, avec le nouveau Zodiaque de M. d'Heulland. Il ſemble donc qu'il ne reſte rien à déſirer ſur cet article.

L'état du Ciel eſt annoncé comme calculé pour l'uſage de la marine. Il ſemble donc qu'il ſeroit à propos qu'il parût plutôt, afin qu'au moins les Navigateurs qui partent au commencement de l'automne, ou à la fin de l'été, puſſent en recueillir les avantages que M. Pingré fait profeſſion de vouloir leur procurer. Nous faiſons d'autant plus volontiers cette remarque, que nous ſçavons qu'il n'a point tenu à l'Auteur que l'ouvrage ne ſortît de deſſous la preſſe dès le mois de Juillet. Il avoit dès la mi-Juin l'approbation verbale de l'Académie des Sciences. Il ne s'eſt point preſſé de la demander par écrit à cauſe des délais de l'Imprimeur. Celui-ci avoit des Romans à imprimer, & le pu-

Digitized by Google

blic achete plus volontiers les Romans que des ouvrages utiles.

NOVA TABULARUM lunarium emendatio, auctore J. d'Alembert.

CE nouvel ouvrage de M. d'Alembert étant principalement destiné aux Astronomes de toutes les nations, l'Auteur a jugé à propos de le composer en Latin. Il n'est que de 18 pages *in*-4°, & contient plus de chiffres que de discours. Voici la traduction d'une partie de la préface très-courte que l'Auteur a mise à la tête; elle servira à donner une idée de l'objet que M. d'Alembert s'est proposé.

» Au commencement de 1754, je mis » au jour un ouvrage intitulé *Recherches* » *sur différens points importans du systême* » *du monde*, dans lequel je donnai de nou- » velles tables de la lune, déduites d'une » théorie jointe à ces tables. Depuis ce » tems ayant réduit à un calcul encore plus » exact & plus facile quelques-unes des » équations contenues dans ces tables, en- » sorte que ces tables peuvent acquerir par- » là de nouveaux dégrés de simplicité & » de perfection, j'ai cru devoir exposer à » l'examen & au jugement des Astronomes » ce nouveau fruit de mon travail dans » l'ouvrage très-court que je publie: on

» n'y trouvera point les principes sur les-
» quels mes nouvelles tables sont fondées ;
» j'exposerai ces principes plus au long
» dans un ouvrage que je mettrai incess-
» samment sous presse. De plus, comme je
» crois qu'il est plus utile à l'Astronomie
» de chercher à corriger les anciennes ta-
» bles dont les Astronomes font usage de-
» puis long-tems que d'en donner d'abso-
» lument nouvelles dont l'exactitude seroit
» incertaine, je me contente d'exposer
» dans cet ouvrage les corrections que l'on
» doit faire (du moins suivant ma théorie
» & mes calculs) aux tables que M. le
» Monnier a publiées dans ses *Institutions*
» *astronomiques*. Ainsi, après qu'on aura
» trouvé par les tables de ces *Institutions*,
» le lieu de la lune pour un tems quelcon-
» que, on trouvera très-promptement par
» les tables que je donne ici la correction
» que l'on doit faire suivant ma théorie à
» ce lieu déja trouvé. Par-là on sera en état
» de juger si en effet mes tables de correc-
» tion donnent le lieu de la lune plus exac-
» tement ; avantage qui ne peut être assuré
» à quelques tables que ce soit que par une
» longue épreuve. »

M. d'Alembert ajoute ici les raisons qui
lui font préférer pour cette correction les
tables des *Institutions* à toutes les autres, &

il finit par prier tous les Astronomes de l'Europe d'éprouver ses nouvelles tables de correction, dont le calcul demande à peine quelques momens.

Cet ouvrage dont on n'a tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires, se trouve chez *David* l'aîné, Libraire, rue des Mathurins, vis-à-vis l'église.

ERREURS sur la Musique dans l'Encyclopédie. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Augustins, près le Pont S. Michel, 1755. Cette brochure est du célébre M. Rameau.

ETRENNES HISTORIQUES à l'usage de la Bresse, dans lesquelles on trouve les événemens remarquables de l'histoire de cette Province, son état actuel, son gouvernement, sa Jurisprudence, & une description des principales villes qui s'y trouvent, pour l'année bissextile 1756, chez *Jombert*.

L'ETRE PENSANT en deux parties; *à Amsterdam*, & se vend *à Paris*, chez *Hochereau*, à la descente du Pont-neuf, au Phénix, 1755.

M. de Bastide en est l'Auteur. Il nous a paru que l'ouvrage justifioit le titre, & qu'il étoit celui d'un homme qui joint au talent d'écrire le mérite de penser, quoique ce ne soit pas toujours à la gloire des

Digitized by Google

femmes. Nous sommes forcés de convenir que la premiere partie contient en général une Satyre un peu trop vive de leurs mœurs actuelles, mais nous dirons pour sa défense, que la seconde offre dans un objet accompli une exception qui honore le beau sexe, & qui le venge du nôtre. Nous ajouterons à la louange de cette brochure, qu'elle commence par l'esprit, & finit par le sentiment. Nous en donnerons au plutôt l'extrait.

La nouvelle édition des discours politiques de M. Hume qui vient de paroître en Saxe, est imprimée *à Pfoerten* (1), chez Jean-Tobie *Siefard*; & se vend avec privilege du Roi *à Dresde*, chez Michel *Groell*, Libraire & Marchand d'Estampes.

(1) Cette ville qui appartient à M. le Comte de Bruhl, premier Ministre de Sa Majesté le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, est la ville capitale du Comté de ce nom. Elle est située dans la basse Lusace, dans la partie qui confine la Pologne. Les différentes manufactures que ce Ministre y a établies, & les Arts que l'encouragement qu'il leur donne y fait fleurir, doivent l'en faire regarder comme le véritable fondateur. Le livre de M. Hume est le premier ouvrage qui ait été imprimé en cette ville, & c'est assurément un témoignage éclatant du progrès que font en Allemagne, & les Arts & la langue Françoise.

Digitized by Google

Cette édition est vraiment digne de cet excellent ouvrage, & comparable à tous égards aux belles éditions que l'on a données des Auteurs classiques à Glascouw. La traduction françoise mérite aussi de grands éloges, & fait honneur à M. l'Abbé Le Blanc qui en est l'Auteur. Notre sentiment sur ce point se trouve conforme avec celui de M. Hume lui-même. La lettre suivante en est la preuve.

Traduction d'une lettre écrite en Anglois par M. Hume à M. l'Abbé Le Blanc.

Monsieur, il y a quelque tems que j'ai reçu & lu avec un extrême plaisir la traduction dont vous avez honoré mes discours politiques. J'ai eu la plus grande satisfaction de trouver mes pensées rendues partout avec tant de justesse, & en même tems embellies par la propriété & l'élégance de vos expressions. Je vous ai envoyé, comme un témoignage de ma reconnoissance, le premier volume de mon Histoire de la Grande-Bretagne; je regarderois comme un très-grand bonheur, si vous le trouviez digne de votre approbation; & je serois au comble de mes vœux si je pouvois vous engager à faire à cet ouvrage le même honneur que vous avez

Digitized by Google

fait aux discours politiques. Il y a plusieurs endroits dans cette histoire, que les Etrangers peut-être ne pourront entendre sans des notes, & je ne connois personne aussi capable de cette entreprise que vous. La parfaite connoissance que vous avez de la constitution de notre gouvernement & des mœurs de notre nation, fera que vous n'y trouverez aucune difficulté : cependant, s'il se trouvoit dans le cours de l'ouvrage quelque endroit qui pût vous arrêter, faites-moi la grace de m'écrire, & je tâcherai de vous communiquer toutes les lumieres que j'ai été capable d'acquerir par une longue application à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DAVID HUME.

D'Edimbourg, ce 5 Novembre 1755.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES sur la science de la Guerre, analogies, combinaisons, portraits, tableaux, deux volumes *à Berlin*; & se vend *à Paris*, chez *Robustel*, quai des Augustins.

Ce livre nous paroît la production d'un Officier instruit, & d'un Partisan zélé du siecle de Louis XIV & du nôtre. Il est composé d'une instruction, & de dix-sept chapitres, ou *aspects*. Nous allons seulement citer quelques endroits de la

Digitized by Google

Préface qui les précéde. Le grand nombre d'écrits que nous sommes obligés d'annoncer, & les bornes resserrées que nous nous prescrivons, ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur celui-ci. Nous croyons que ces traits suffiront pour donner une idée du dessein de l'ouvrage, ainsi que du coloris, qui peut-être arrêtera nos lecteurs. Ils y trouveront des expressions trop hazardées. Mais un Militaire qui écrit, doit être jugé avec moins de rigueur; & si le langage de l'Auteur est souvent singulier, on peut dire qu'il est conforme à l'essor nouveau qu'il a pris. D'ailleurs ses pensées n'en sont pas moins justes, ses portraits moins ressemblans, ses éloges moins vrais, ni ses vues moins louables: en un mot il a rempli son titre.

L'affiche de cet ouvrage, dit l'Auteur, en m'ouvrant une route nouvelle dans la science de la Guerre, me ménage la liberté de m'étendre & d'embrasser le terrein qui me conviendra le mieux. Je n'abuserai point du privilége; je me fixe *irrévocablement* sur le siecle de Louis XIV, le bel âge de l'Univers, le chef-d'œuvre des modernes....

La science de la Guerre, avant le regne de Louis XIV ne forme que des nuages,

Digitized by Google

des entreprises vastes, de grandes fautes, des combinaisons jettées au hazard, défectueuses, soit dans le cabinet, soit sur le local, destituées de préceptes, & *manquantes* dans les fondemens. . . .

Les Généraux de Louis XIV sont plus soutenus; leurs plans appuient davantage sur l'uniformité; leurs vues sont plus saillantes; moins de *soufre* dans l'esprit, ils jettent plus de *nerf* dans leurs procédés.

M. le Prince de Condé, vaste avant le combat, est terrible dans la mêlée géometre dans la conduite de la Guerre, & créateur dans toutes ses situations.

M. de Turenne, par la profondeur de de ses résolutions, place chaque objet à son point. Ce n'est point un commandant d'armée qui tranche du premier bond, c'est un Général patient, qui devine les événemens par sa constance à les considérer, & qui ne se trompe jamais dans ses arrêts.

M. le Maréçhal de Luxembourg est inimitable un jour de marche, de bataille & de grande entreprise.

M. de Vendôme n'observa rien au-dessus de ses forces; chaud dans sa détermination, son ardeur fut *maniable*, ses moyens plus vifs que le danger.

Digitized by Google

M. le Maréchal de Catinat dut à lui-même ses exploits, à l'obligation d'obéir le début malheureux de la guerre d'Italie, 1701. ce fut un général que l'on devoit échauffer par une pleine liberté d'*assortimens*, & non *suffoquer* par une multiplicité d'instructions.

M. le Maréchal de Villars *piquant* dans toutes les *attitudes* de sa vie, souverain à la tête des armées, est *magnifique* à Denain. Quels ressorts ! quels grands interêts ! quelle journée ! après de tels *artistes*, est-ce le cas pour persuader, de transporter les esprits sous un ciel étranger, & de *regratter les décombles* de l'antiquité, pour en arracher des vérités & des preuves.

L'objet principal de l'Auteur est le plan d'une Académie de la science de la Guerre : il regarde cet établissement *comme le seul & unique bien qui put parer contre les abus dangereux qui se sont glissés dans le corps militaire, qui en énervent le dogme, & qui s'opposent à la pureté de sa circulation.* (c'est l'auteur qui parle :) J'avertis, dit-il, à ce sujet, ceux qui soupirent après des manœuvres d'exercice, de s'adresser ailleurs. J'ai fait profession de foi à cet égard; je préfére de combiner à la suite du Grand Condé, de Monsieur de Turenne,

Digitized by Google

de Mylord Malborough, que d'analiser les rapports instrumentels de la science de la Guerre. Mon plan, ajoute-t'il, & nous finirons par là, mon plan d'une académie de la science de la Guerre, affaire uniquement d'ordre, qui ne jettera dans aucune maniere de dépense, ne prendra point; je prévois son sort, les tems ne sont point arrivés, on n'en est encore qu'à l'exercice. Que de chemin à faire pour arriver au but!

MEMOIRES de Lucile, par M. le Baron de V. S. & publiés par M. le Chevalier N. *à Londres*, & se trouvent *à Paris*, chez *Jorry*. 1756.

LA COMEDIENNE fille & femme de qualité, ou Mémoires de la Marquise de *** écrits par elle-même, 3. partis, *à Bruxelles*, 1756. Nous parlerons plus au long de ces deux Romans qui sont de différens auteurs, & qui ont chacun leur caractere particulier.

ŒUVRES DE THÉATRE de MM. de Bruéys & Palaprat, nouvelle édition, revue & augmentée, 5. vol. *à Paris*, chez *Briasson*, à la Science, 1756.

ELOGE

Digitized by Google

ELOGE de M. de Montesquieu, par M. de Maupertuis, *à Berlin*, & se vend *à Paris*, chez *Brunet*, Libraire-Imprimeur de l'Académie Françoise, rue S. Jacques. Il a été lu dans l'Assemblée de l'Académie Royale de Berlin, le 5 Juin 1755.

Après avoir été si bien loué en France par M. d'Alembert, M. de Montesquieu ne pouvoit l'être plus dignement en Prusse que par M. de Maupertuis. Eloge qui mérite d'autant plus d'estime, qu'il est l'ouvrage de l'amitié. Rien ne manque plus à la gloire de ce grand Homme. l'Europe entiere retentit du bruit de ses louanges. Elles s'étendent, se multiplient & se répetent sans cesse : mais on ne se lasse point de les entendre ; & nous dirons d'après M. de Maupertuis lui-même, qu'on ne sçauroit trop parler, ni parler dans trop de lieux d'un homme qui a tant fait d'honneur à la science & à l'humanité ; qu'on ne sçauroit trop présenter l'image de M. de Montesquieu dans un siecle surtout où tant de gens de lettres paroissent si indifférens sur les mœurs ; où ils ont voulu persuader, & n'ont peut-être que trop persuadé que les qualités de l'esprit & celles du cœur devoient être séparées, si même, elles n'étoient pas incompatibles. Qu'ils se retracent

Digitized by Google

M. de Montesquieu; quand ils verront tant de vertus réunies dans l'homme dont l'esprit fut le plus juste & le plus sublime, quand ils verront les mœurs les plus pures jointes aux plus grandes lumieres, ils penseront peut-être que les vices ne sont que la suite de l'imperfection de l'esprit. Ce trait seul contient un panégyrique parfait, & nous nous y renfermons. Nous ajouterons seulement que dans l'impression de cet ouvrage, il s'est glissé les fautes suivantes, qu'il faut corriger ainsi. Pag. 16. lig. 5. des vues & des ridicules, lisez, des vices & des ridicules. Pag. 21, lig. 16. ce qui nous manque de Tacite, ajoutez ou ce qui manquoit dans Tacite. Page 28, lig. 3. devroit égaler le sort, lisez devroit régler le sort.

Dans ce moment je reçois encore un Eloge de M. de Montesquieu. Il a été prononcé à l'Assemblée publique de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, le 20 Octobre 1755. par M. le Chevalier de Solignac, Secrétaire perpétuel. Nancy veut se montrer en ce point noble émule de Paris & de Berlin. Les Académies qui ont eu le bonheur d'avoir M. de Montesquieu pour membre, se disputent à l'envi l'honneur de le célébrer. Il rencontre partout des Panégyristes, &

Digitized by Google

pour comble de gloire des Panégyristes dignes de lui. Cet éloge est imprimé à *Nancy* chez Pierre *Antoine*, Imprimeur ordinaire du Roi, & peut se trouver à *Paris*, chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoise.

Réponse d'un Aveugle à Messieurs les Critiques des Tableaux exposés au Sallon, 1755.

Le ton de cette plaisanterie, qui contient à peine dix pages, nous a paru assez bon. Pour mettre le Lecteur à portée d'en juger, nous allons en transcrire le commencement qui est conçu en ces termes :

Vous serez sans doute étonnés, Messieurs, de recevoir une lettre d'un Aveugle sur les Tableaux du Sallon, & quelque mauvais plaisant (car il y en a plus d'un parmi vous) ne manquera pas de me demander si je les ai vus. Le peu de personnes qui ont lu vos Brochures, ne pourroient-elles pas vous faire la même question ? En effet, quelle différence y a-t'il de vous à moi ? Ne point voir, ou voir comme vous voyez, n'est-ce pas absolument la même chose ? Quoiqu'il en soit, je n'ai eu besoin pour l'objet que je me suis proposé que de la faculté d'entendre. Je vais être l'écho du public ; ce sont ses réfle-

Digitized by Google

xions, non les miennes que je vous communiquerai : en cela je ſerai plus raiſonnable & plus modeſte que vous qui haſardez de lui donner les vôtres ſur des choſes dont vous ne vous doutez pas plus que moi.

Nous ſommes fachés de ne pouvoir mettre ici cette réponſe dans ſon entier, comme l'Auteur nous en avoit prié, mais le terrein nous manque ; d'ailleurs elle ne contient que les éloges des différens Peintres qui ont décoré le ſallon, & nous leur avons donné le même tribut de louanges dans notre Mercure de Novembre : cela auroit eu l'air d'une répétition.

ASSEMBLÉE PUBLIQUE

De l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille, tenue dans la Grande Salle de l'Hôtel de Ville, le 25 Août, jour de S. Louis, 1755.

M. Le Duc de Villars, Protecteur de l'Académie, préſida à la ſéance, & en fit l'ouverture en peu de mots.

M. Guy, Directeur, prononça un Diſcours ſur l'utilité réciproque du commerce pour les Lettres, & des Lettres pour le commerce.

On lut le Poëme couronné, dont le ſu-

Digitized by Google

jet est : *la réunion de la Provence à la Couronne*, & dont l'Auteur est M. Barthe, fils, de Marseille, qui au mois de Mai dernier avoit remporté le prix du Poëme à l'Académie des Jeux Floraux, par un Poëme intitulé *le Temple de l'Hymen* : il reçut le prix de la main de M. le Duc de Villars, & prononça un Remerciement en vers.

On lut le Discours couronné, dont le sujet est : *L'homme est moins grand par ses talens, que par l'usage qu'il en fait*, & dont l'Auteur est le R. P. Mene, de Marseille, Docteur en Théologie, & Prieur du Couvent des RR. PP. Dominicains de cette Ville. Il reçut le prix de la main de M. le Duc de Villars, & prononça un Remerciement en prose.

M. de Chalamont de la Visclede, Sécrétaire perpétuel, lut les éloges de M. Cary, de M. Guriu, & de M. de Belsunce, Evêque de Marseille, Académiciens, morts depuis l'Assemblée publique du 25 Août, jour de S. Louis, de l'année derniere 1754.

L'Académie avertit le Public que le 25 Août, fête de S. Louis de l'année prochaine 1756, elle adjugera le prix à un Discours d'un quart d'heure, ou tout au plus d'une demi-heure de lecture, dont

Digitized by Google

le sujet sera : *Le bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les petits ?* & elle déclare aux Auteurs que tout Discours qui excédera ces bornes, sera par cette seule raison exclu du concours.

Le prix qu'elle décerne, est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant d'un côté le buste de M. le Maréchal Duc de Villars, Fondateur & Protecteur de l'Académie, & sur le revers ces mots : PRÆMIUM ACADEMIÆ MASSILIENSIS, entourés d'une couronne de laurier.

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs Ouvrages, mais une Sentence tirée de l'Ecriture Sainte, des Peres de l'Eglise, ou des Auteurs Profanes. Ils marqueront à M. le Sécretaire une adresse, à laquelle il enverra son récépissé.

On les prie de prendre les mesures nécessaires pour n'être point connus avant la décision de l'Académie, de ne point signer les Lettres qu'ils pourront écrire à M. le Secrétaire, de ne point lui présenter eux-mêmes leurs Ouvrages, en feignant de n'en être pas les Auteurs, ni se faire connoître à lui ou à quelqu'autre Académicien ; & on les avertit que s'ils sont connus par leur faute, leurs Ouvrages seront exclus du concours, aussi-bien que tous ceux en faveur desquels on aura

Digitized by Google

sollicité & tous ceux qui contiendront quelque chose d'indécent, de satyrique, de contraire à la Religion ou au Gouvernement.

L'Académie, en priant les Auteurs de ne pas se faire connoître, doit aussi les avertir de se précautionner contre le zele indiscret, qui en sollicitant pour de bons Ouvrages, les expose à être exclus du concours. C'est trahir un ami que de le nommer, & il suffira qu'un Auteur, avant la décision de l'Académie, soit connu dans le Public par la Devise qu'il aura prise, pour qu'on suive à son égard avec rigueur la loi qu'on s'est imposée.

On en usera de même envers les Auteurs plagiaires, lorsqu'ils seront découverts, & à moins que l'Ouvrage ne soit absolument mauvais, l'Académie le fera imprimer, en désignant les endroits qui auront été pillés. Elle s'est contentée jusqu'à présent d'exclure ces ouvrages du concours, & elle seroit obligée à regret de les traiter à l'avenir avec moins d'indulgence.

On adressera les Ouvrages à M. de Chalamont de la Visclede, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, rue de l'Evêché. On affranchira les Paquets à la Poste, sans quoi ils

Digitized by Google

ne feront point retirés. Ils ne feront reçus que jufqu'au premier May inclufivement.

L'Académie n'exige qu'une feule copie des Ouvrages qu'on lui envoie ; mais elle la fouhaite en caracteres bien lifibles & point trop menus, & avertit les Auteurs qu'ils perdent beaucoup, quand l'efprit eft obligé de fe partager entre l'attention qu'exige une lecture pénible, & l'impreffion que doit faire fur lui ce qu'il lit.

S'ils fouhaitent que leur nom foit imprimé à la tête de leur Ouvrage, ils doivent l'envoyer avec leurs titres à une perfonne domiciliée à Marfeille, qui les remettra à M. le Secrétaire, dès qu'on apprendra que le prix eft adjugé.

L'Auteur qui aura remporté le prix, viendra, s'il eft à Marfeille, le recevoir dans la falle de l'Académie, le 25 Août, fête de Saint Louis, jour de la féance publique dans laquelle il eft adjugé ; & s'il eft abfent, il enverra à une perfonne domiciliée en cette Ville, le récépiffé de M. le Secrétaire, moyennant lequel le prix fera délivré à cette perfonne.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

OBSERVATIONS sur une Lettre du Tome IV. de l'Année Littéraire, du 30 Juin 1755, par M. Olivier de Villeneuve D. M. de Montpellier.

ISolé dans une province, je ne lis les ouvrages des grands hommes que par lambeaux & par extraits. D'ailleurs je suis dans un âge qui ne me permet plus la même application que me permettoient mes années précédentes, lesquelles, pour remplir les devoirs indispensables de mon art, s'écouloient plus dans les rues que dans le cabinet.

Je ne me suis exercé que dans un genre de sciences, dans lequel, lorsqu'il s'éleve quelques contestations, je crois pouvoir, sans attaquer personne, exposer tout uniment ce que j'en pense : dans ce genre se trouve renfermée la dissertation sur l'irritabilité qui fait le sujet de la lettre ci-dessus annoncée.

Digitized by Google

L'Auteur de cette Lettre se demande ce qu'on entend par l'irritabilité, si elle est une découverte nouvelle, en quoi elle differe de l'élasticité, & de la sensibilité, &c.

Ces questions sont conséquentes de la dissertation de M. Haller sur les parties irritables & sensibles des animaux. Ce sçavant Académicien appelle partie irritable celle qui devient plus courte quand quelque corps étranger la touche un peu fortement.

Si c'est une propriété des muscles de s'accourcir, elle l'est aussi des fibres musculaires, qu'on a de tout tems regardées comme les petits muscles de plus grands muscles, & quoiqu'elles n'en soient en apparence qu'un tas de parties séparables, elles n'ont pas moins l'avantage de pouvoir être considerées comme autant de muscles ou de tout charnus, quelque commerce qu'elles aient entr'elles pendant la durée de la vie.

L'action remarquable qu'on reconnoît dans les muscles ou dans leurs fibres, a toujours été qualifiée de contraction, ou mouvement musculaire : on a également avoué de tous les tems des vésicules fibreuses ou musculeuses destinées à recevoir le liquide qui leur est propre. Le seul qui puisse gon-

Digitized by Google

fler ces vésicules, c'est un air plus ou moins éthéré, qu'on connoît dans les écoles sous le nom d'esprits animaux.

Dans les expériences de l'électricité, lorsqu'on détermine ou qu'on dévoie une abondance insolite de ce liquide vers plusieurs bras tendus, il s'ensuit autant de flexions promptes, violentes & inopinées de ces mêmes bras. Cette contraction inespérée des muscles fléchisseurs, cette raréfaction explosive de leurs vésicules, est une action du courant électrique dévoyé, qu'on auroit tort de confondre avec un ressort. L'élasticité en exercice, n'est à proprement parler, qu'une action seconde ou une réaction; or toute réaction, toute répulsion, tout ressort, toute résistance, pour être une seconde action n'est pas moins une action organique que celle qui l'a précédé; elle dépend par conséquent d'une cause tout-à-fait semblable.

La diastole des vaisseaux est antérieure à leur systole, & l'on peut appeller à juste titre celle-là la premiere action des conduits sanguins, comme on appelle celle-ci la seconde: le flux de la mer précéde son reflux. La motion du cœur devance celle des arteres; la premiere introduction de la matiere magnétique dans le pole d'entrée de l'aimant, est avant sa sortie & son re-

Digitized by Google

flux : le ſang eſt pouſſé hors du cœur avant d'y retourner ; & ce ſeroit, ce me ſemble, inſulter la loi unique, la ſimplicité & l'uniformité de la nature, que de recourir à différentes cauſes pour expliquer ces allées, ces venues, ces flux, ces reflux, ces admirables circulations qu'on y obſerve.

Tout doit être proportionné pendant que l'action & la réaction conſervent entr'elles une parfaite égalité. Il s'agit donc d'examiner de quel côté eſt la ſupériorité, lorſque l'alternative cloche, ſi elle eſt plus ſenſible dans l'action qui ſe préſente, ou ſi elle ſe déclare mieux dans la réſiſtance qui tient lieu de réaction.

Dans un âge moyen, ſi la ſanté eſt de la partie, tout ſe paſſe avec une certaine proportion. L'eſpace, qui eſt deſtiné dans les véſicules fibreuſes ou muſculeuſes à l'entrée d'un air éthéré, s'y prête plus aiſément que dans un âge trop avancé. Ici ces véſicules ſont rétrecies, leurs parois ſont durcies, la réſiſtance eſt plus conſidérable ; là les véſicules ſont dociles, leurs parois ſont ſouples, la réſiſtance eſt des plus vincibles ; d'où l'on a inféré que l'action organique étoit plus grande dans les jeunes gens que dans les vieillards ; c'eſt ce que j'avouerai volontiers, pourvu qu'on avoue en même tems que la réſiſtance ou la réac-

Digitized by Google

tion organique est telle dans les vieillards qu'elle empêche la premiere action de luire, le mouvement musculaire d'éclater, l'alternative des organes de se déclarer, & tout cela prouve que là où la force est plus réunie, (soit action, soit réaction) on y doit reconnoître cette surabondance, cette supériorité qui constitue la seule regle, la loi unique, l'uniformité que la nature prend plaisir à suivre dans tous ses effets, dans toutes ses opérations, dans toutes ses merveilles.

Il s'agit maintenant d'expliquer la propagation de cette surabondance d'air éthéré ou d'électricité naturelle, depuis les organes externes jusqu'à l'organe commun, pour occasionner les sensations, & pour réunir ou faire succéder la sensibilité à l'irritabilité.

J'avouerai ingénument que ce dernier mot me paroît impropre, lorsque l'air éthéré, quelque ravage qu'il fasse dans les fibres ou dans les muscles, ne continue pas sa progression jusqu'aux fibres cérébrales. Cette communication ne se trouve ordinairement interrompue que par la section des nerfs ou par tous les embarras qui les saisissent dans les différentes maladies.

Je dois maintenant, pour me conformer à l'Auteur de la lettre, expliquer pourquoi

Digitized by Google

le tact est si exquis aux extrémités des doigts. Tout le monde sçait que non seulement les filamens nerveux y fourmillent, mais encore que la peau s'y trouve en tout âge plus resserrée & plus tendue que dans les autres parties du corps, dont les rides sont les appanages des vieillards & des morfondus : cela étant, l'électricité naturelle, qui se présente aux extrêmités des doigts, trouve plus de résistance à gonfler leurs fibres & leurs muscles, qu'à parcourir un si grand appareil de nerfs jusqu'aux fibres cérébrales, pourvu cependant que ces nerfs soyent exemts dans toute leur continuité des susdits embarras, qu'on ne sçauroit trop attentivement démêler dans la conduite des maladies. La sensibilité des tensions inflammatoires, & l'insensibilité des œdémateuses confirment cette explication.

Nos expériences de l'électricité font encore mieux toucher au doigt ce méchanisme admirable. Les rotations du globe farcissent l'athmosphere de l'électricité. L'air de la chambre où elles se pratiquent, en acquiert une agitation & un trémoussement qui ne lui sont point ordinaires. Voilà comme s'exerce le jeu des muscles & des fibres qui ne rencontre aucun nerf favorable pour se transmettre jusqu'au cerveau. Etablissez ensuite une barre de fer &

Digitized by Google

des fils d'archal pour servir de conduits au courant électrique, vous verrez aussitôt éclorre toutes les expériences qui font l'objet de votre admiration. Les nerfs dans le corps humain répondent à ces barres & à ces fils d'archal, & ils aboutissent à un nombre presque infini de vésicules fibreuses de tous les organes du corps. Si l'électricité se transmet trop abondamment, soit de l'organe commun, soit des corps étrangers à quelque partie de votre corps que ce puisse être, vous y découvrirez des secousses, des trémoussemens, des convulsions, des mouvemens convulsifs, des éréthismes, & toute cette kyrielle de maladies, que vous désignez par mille noms superflus, & par des expressions propres à voiler la simplicité & l'uniformité de la nature; mais l'électricité émanée des corps étrangers ne produira aucune sensation, si les nerfs qui doivent la conduire jusqu'au cerveau, se trouvent, ou coupés, ou embarrassés, comme je l'ai déja insinué, ou si le courant électrique se porte plus librement çà & là, qu'il ne suit la route que les nerfs lui présentent.

Il est inutile d'établir ici les parties du corps animal qui dans leur état naturel sont plus ou moins susceptibles de contraction ou de mouvement musculaire; leur

Digitized by Google

ſeule inſpection, avec les principes que je viens de poſer, ſuffira pour déterminer ce plus & ce moins.

Qu'il me ſoit permis d'obſerver, avant de finir, que l'idée d'irritation renferme celle d'un ſentiment douloureux, & que celle de l'irritabilité conduit à l'idée d'une ſenſibilité proportionnée. La contraction au contraire peut être ou ne pas être ſuivie d'un ſentiment qui lui réponde. Il faut que la contraction des fibres cérébrales ſe joigne, ou ſuive telle autre contraction que ce ſoit, pour pouvoir donner naiſſance à la ſenſation. Pour la ſanté donc, ſi la contraction des organes qui ne ſont point ſenſifères, jouit d'une alternative naturelle & aiſée, volontaire ou involontaire, libre ou non libre, que la ſenſation lui ſuccede ou non, c'eſt ce qui doit ſe pratiquer pour le maintien de la vie corporelle; mais ſi elle eſt exceſſive & permanente, ſi elle eſt trop violente, quoique ſucceſſive, ſi elle dépend d'une raréfaction inſolite des véſicules fibreuſes ou muſculeuſes, ſi elle eſt une ſuite d'une raréfaction outrée du tiſſu véſiculaire, membraneux ou vaſculeux, l'on y trouve de quoi expliquer clairement les déſordres qui arrivent à l'économie animale, ſans recourir à de nouveaux termes qui,

Digitized by Google

outre qu'ils surchargent la mémoire, semblent insinuer aux aspirans qu'il y a autant de mysteres à approfondir qu'il y a de termes inventés pour les énoncer. Ce méchanisme de contractions prendra, ce me semble, un nouveau jour des réflexions physiques, dont je vais couronner ce précis d'observations sur la lettre ci-dessus mentionnée.

Quoique je ne connoisse aucun état des corps qui leur soit essentiel, à l'exclusion de tout autre, je veux bien admettre avec tous les Physiciens un nombre de portions de la matiere qui constituent un corps dans un lieu donné avec une certaine pesanteur. Je consens de plus avec eux, qu'on appelle ces portions les parties propres de ce corps, quoique toute électricité survenante lui devienne autant naturelle, pendant qu'il en jouit, que toutes ces parties qu'on lui assigne dans tel ou tel rapport avec les corps qu'on lui suppose étrangers. Une telle nature de corps qu'il doit à son électricité spéciale, ne sçauroit varier en quelque sens qu'elle varie, que par l'abord d'une électricité plus abondante que ne l'est celle qui l'y assujettissoit jusqu'alors. Il faut donc, si son électricité croît pour un nouveau lieu, qu'elle décroisse à proportion pour le lieu où on l'a d'abord sup-

Digitized by Google

posée. S'il devient, par exemple, plus léger, il cesse d'avoir le même rapport avec le centre commun des graves, & son électricité croît pour un lieu opposé à celui qu'il affectoit par sa premiere gravité. Il s'accourcit par conséquent, & s'éloigne des graves pour s'étendre, & s'allonger en un sens contraire dans la même raison que sa légereté l'augmente.

Le reste de la lettre ne contient que des faits qui méritent l'attention des Chirurgiens dans les pansemens des plaies & des blessures.

MEDECINE ET MÉTALLURGIE.

NOus déclarons au Public que nous ne sommes que Littérateurs & Nouvellistes, & qu'ainsi nous aurons toujours la plus forte répugnance à insérer dans le Mercure les Lettres les mieux faites, quand il y sera question de quelques objets litigieux. Nous ne nous sommes prêtés à l'impression de celle-ci, que parce qu'elle contient des faits essentiels, & dignes de l'examen de tous les Citoyens de Paris, auxquels les eaux de Passy sont ordonnées; nous annonçons, mais nous ne décidons pas, & ce n'est en effet qu'avec crainte que

Digitized by Google

nous donnons notre avis sur les matieres même les plus indifférentes.

Lettre de M... à M. le Prieur de C.. au sujet des Eaux Minérales de Passy.

VOus ne vous êtes point trompé, Monsieur; je crois pouvoir au moins contribuer à faire cesser votre indécision par rapport aux Eaux de Passy. Ceux qui vous en ont conseillé l'usage, n'ont point fait de distinction entre les anciennes & les nouvelles, parce qu'apparemment ils ne les connoissent que par cette réputation vague qui doit s'apprécier sur les lieux. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être Médecin, je n'entreprendrai pas sans doute sur les fonctions des gens du métier; je sçais me tenir à ma place: mais je suis Historien fidele & surtout fort impartial; de plus je suis très à portée de vous faire un rapport exact du succès de ces différentes eaux & de l'idée, qu'en ont les plus habiles gens. C'est donc simplement à l'Histoire des anciennes & des nouvelles Eaux de Passy que je veux ici me borner; j'en décrirai sommairement l'origine, la fortune, & l'état actuel: ce détail pourra fixer votre choix, & vous.

Digitized by Google

n'essuierez point le conflit des préjugés ou des opinions qui partagent nos Praticiens.

Les anciennes Eaux de Passy sont connues depuis près de 300 ans. Le terrein dans lequel est située la fontaine qui les distribue, étoit anciennement une tuilerie, & l'endroit s'appelloit expressément *les Eaux salutaires*. Ce nom qui peut-être aujourd'hui paroîtroit un peu fastueux, étoit fort simple dans des tems plus simples; il leur avoit été donné par l'expérience des habitans. La réputation de ces Eaux réveilla il y a 50 ans l'attention des Médecins du Roi; ils les visiterent, & après un mûr examen ils les ordonnerent à Madame la Duchesse de Bourgogne. Le bien qu'elles firent à cette Princesse, engagea le Roi à faire construire à ses dépens l'aqueduc qui sert à faire écouler les eaux de la source dans la riviere, & qui traverse sous terre le chemin de Versailles.

Depuis cette heureuse expérience, les anciennes Eaux de Passy, en possession de la confiance publique, devenoient de jour en jour plus célebres; un incident leur suscita des rivales, & fit éclorre tout-à-coup les nouvelles Eaux. Les premieres dans leur plus grande vogue, étoient affermées pour très-peu de chose à un par-

Digitized by Google

ticulier dont je tais le nom par considération pour sa famille. Le produit considérable que le Sieur M..... tiroit de ces Eaux, fit ouvrir les yeux au Propriétaire : il voulut augmenter le prix du bail, & le sieur M..... n'ayant pas voulu souffrir la moindre augmentation, le premier bail expiré, ce Propriétaire prit le parti de faire valoir ses Eaux par lui-même. Le Sieur M.... piqué de perdre un profit peu juste, mais sûr & auquel il étoit accoutumé, jura qu'il détruiroit les eaux. L'effet suivit bien-tôt la menace ; en quittant il jetta dans la fontaine une quantité de vif-argent suffisante pour faire crevasser le puits, & y introduire l'eau de la riviere. Cette noirceur lui réussit ; le vif-argent fit tout le ravage qu'il en attendoit, & l'eau douce pénétra dans le puits. Dans le même tems (c'étoit celui du systême en 1720) il alla trouver l'Abbé *le Ragois*, & il lui proposa d'acheter en billets de banque, une maison située près des anciennes eaux, pour en établir de nouvelles qui feroient tomber les premieres. L'Abbé le Ragois gouta son projet, & il acheta cette maison qui appartenoit au Duc de Lauzun ; il s'y trouva un filet d'eau qui fut érigé en Eaux minérales ; & comme alors les anciennes s'affoiblissoient sen-

Digitized by Google

ſiblement par l'abominable expédient du ſieur M..... bien des Médecins les abandonnerent & accréditerent les nouvelles. Voilà, Monſieur, exactement l'origine de ces nouvelles eaux; je tiens ces faits de perſonnes ſûres qui ont connu le ſieur M..... Lui-même à l'article de la mort avoua tout à la Propriétaire des anciennes eaux, ce qui la mit en état de réparer le mal. En effet, auſſi-tôt qu'on ſçut d'où provenoit cette altération, dont, ſans l'aveu du coupable, on n'auroit jamais deviné la cauſe, on fit d'abord combler le puits qui d'ailleurs étoit trop profond, & l'on conſtruiſit un baſſin de pierre où tombent les eaux de la ſource auſſi pures qu'en ſortant de la mine, ſans courir le riſque d'aucun mêlange avec des eaux étrangeres.

Depuis ces réparations, les anciennes & les nouvelles eaux ont eu à peu près le même concours. Cependant nos plus grands Médecins MM. *Molin*, *Senac*, *Pouſſe*, *Vernage*, & bien d'autres, ont toujours préféré les anciennes; ce ſont toujours les anciennes eaux qu'on ordonne à la Famille Royale. Madame la Dauphine & Meſdames de France les ont priſes l'année derniere avec tout le ſuccès poſſible. Si j'oſe joindre mon témoignage

à de pareilles considérations, j'ai remarqué plus d'une fois dans la façon dont se distribuent les anciennes & les nouvelles eaux des circonstances qui m'ont frappé. On voit la source des anciennes précisément au même état où elle étoit il y a 200 ans : rien n'est changé à cet égard ; l'eau coule librement & sans art dans le bassin qui la reçoit ; on vous laisse examiner à loisir la fontaine & ses dépendances, chacun peut s'assurer par ses propres yeux que ces eaux sont réellement telles *que Dieu les donne*, suivant l'expression de M. *Molin* qui ne les désignoit pas autrement.

Il n'en est pas de même des nouvelles eaux. Premierement elles sont troublées par les moindres inondations de la Seine, ce qui n'arrive point aux autres, parce que leur bassin est plus élevé. Secondement il n'est pas aisé d'en voir la source ; elle est soustraite aux regards profanes de tous les curieux inutiles. On me mena dîner il y a quelques années chez M. Belami, Propriétaire de ces eaux. J'étois avec deux Médecins leurs Protecteurs déclarés, & par conséquent tout nous fut ouvert. Nous descendîmes dans les caves ; j'y vis différens réservoirs qui avoient tous leur robinet ; ces robinets m'étoient suspects ; mais je fus bien plus surpris, lorsque j'ap-

Digitized by Google

perçus dans le coin d'une cave un fort gros tas de machefer; j'allois demander bonnement à quoi servoient là ces scories; la réflexion me fit supprimer une question qui pouvoit être indiscrette, & je me contentai d'en soupçonner l'usage.

Pour revenir à notre objet, on ne peut nier que les nouvelles eaux de Passy n'ayent eu pendant quelque tems la supériorité de la vogue sur les anciennes eaux. Mais il est évident qu'elles ne l'ont due qu'à la beauté des Jardins qui font une promenade agréable, & à la commodité des logemens qui facilitent les moyens de prendre ces eaux sur les lieux. Ce qui peut encore avoir beaucoup contribué à la célébrité des nouvelles eaux, est l'analyse qui en fut faite il y a 15 ou 16 ans par M. Bolduc, & qu'un Médecin de la Faculté (M. Baron) a mise en these.

Les anciennes eaux de Passy dont la longue possession & les bons services auroient dû seuls leur attirer l'attention de nos Chymistes, n'étoient encore connues que par leur succès. M. *Brouzet*, Médecin Ordinaire du Roi & de l'Infirmerie Royale de Fontainebleau, en fit l'analyse il y a deux ans, & son mémoire après avoir été présenté à l'Académie des Sciences, est actuellement imprimé. Comme le Volume n'est

n'eſt pas gros, au lieu de vous en faire un extrait qui vous feroit perdre bien des choſes, j'ai cru devoir vous l'envoyer. Ce qui vous intéreſſe le plus, la comparaiſon des anciennes eaux avec les nouvelles y eſt faite, & de main de maître. Cette piece ſuffiroit ſeule pour vous décider; mais quelques réflexions ſur les faits que je rapporte en homme inſtruit & parfaitement déſintéreſſé, jointes à la préférence que les Médecins du Roi donnent conſtamment aux anciennes eaux, lorſqu'il s'agit des ſantés les plus précieuſes, acheveront de terminer votre irréſolution ſur ce point.

Je ſuis avec tous les ſentimens que vous me connoiſſez, Monſieur, votre &c.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale des Sciences.

L'Académie des Sciences tint le 12 Novembre la ſéance publique d'après la S. Martin. M. de Fouchy, Secrétaire perpétuel, lut les éloges de feu M. le Maréchal de Lowendalh, Académicien Honoraire, & de feu M. Helvetius, Aſſocié Vétéran. M. l'Abbé Nolet lut enſuite un

Digitized by Google

Mémoire intitulé, *Examen de deux questions sur l'Electricité.* M. le Gentil de la Galaisiere termina la séance par la lecture d'un Mémoire sur le diametre apparent du Soleil.

SÉANCE PUBLIQUE
De l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

LE 14 du même mois, l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres tint aussi son assemblée publique d'après les vacances. Après l'annonce des Prix, M. le Beau, Secrétaire perpétuel, lut les éloges du Cardinal Querini & du Marquis Scipion Maffei, avec l'approbation générale. M. l'Abbé Belley donna l'explication d'un Camée antique du Cabinet de Monseigneur le Duc d'Orléans, & prouva que cette Pierre à été gravée à l'occasion des jeux Séculaires, que l'Empereur Domitien fit célébrer. Selon cet Académicien, elle représente une cérémonie, dans laquelle, suivant l'usage, on distribua des parfums au Peuple Romain, quelques jours avant la solemnité. A la fin de la séance, M. l'Abbé Batteux fit la lecture d'un second Mémoire historique sur le principe actif de la nature.

Digitized by Google

Cette Académie désirant que les Auteurs, qui composent pour ses Prix, ayent tout le temps d'approfondir les matieres, & de travailler les sujets qu'elle leur donne à traiter, avertit dès à présent, que le sujet, pour le prix qu'elle doit distribuer à Pâques en 1757, consiste à examiner *quel fut l'état des Villes & des Républiques situées dans le Continent de la Grece Européene, depuis qu'elle eût été réduite en Province Romaine, jusqu'à la bataille d'Actium* ? La même Académie avoit proposé pour le sujet du prix qu'elle devoit adjuger à la Saint Martin de cette année, de rechercher, *quels sont les attributs distinctifs, qui caracterisent dans les Auteurs, & sur les monumens*, OSIRIS, ISIS & ORUS ? *Quelles pouvoient être l'origine & les raisons de ces attributs? S'il avoient tous également rapport aux dogmes de la religion Egyptienne ? Sils ont éprouvé, soit en Egypte, soit dans les pays où cette partie du culte Egyptien s'est introduite, des altérations propres à déterminer à peu près l'âge des monumens où ils sont représentés* ? Aucune des pieces envoyées pour le concours n'ayant paru satisfaisante, l'Académie à jugé à propos de remettre le Prix, & elle propose de nouveau le même sujet pour la Saint Martin de l'année 1757. Comme

Digitized by Google

un des objets de la fondation faite de ce prix par M. le Comte de Caylus est d'instruire les Artistes sur le *costume*, on recommande aux Auteurs qui voudront concourir, de déterminer chacun des attributs par les textes des anciens Auteurs & par les monumens, de les expliquer avec précision, & d'en suivre les changemens successifs, sans s'écarter du sujet. Le prix sera double, c'est-à-dire, de deux médailles d'or, chacune de cinq cens livres.

PRIX proposé par l'Académie Royale de Chirurgie, pour l'année 1757.

L'Académie Royale de Chirurgie propose pour le Prix de l'année 1757 le sujet suivant :

Dans les cas où l'amputation de la cuisse dans l'article, paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade ; déterminer si l'on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés des les écrire en François ou en Latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les Auteurs mettront simplement une

Digitized by Google

devise à leurs Ouvrages; mais pour se faire connoître, ils y joindront dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs noms, demeures & qualités, & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ils adresseront leurs Ouvrages, francs de port, à M. Morand, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au prix; on n'excepte que les Membres de l'Académie.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de cinq cens livres, fondée par M. de Lapeyronie, qui sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur mémoire sur le sujet proposé.

La médaille sera délivrée à l'Auteur même qui se sera fait connoître, ou au Porteur d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1756 inclusivement; & l'Académie, à son Assemblée publique de 1757, qui se tiendra le

Digitized by Google

jeudi d'après la quinzaine de Pâques, proclamera la piece qui aura remporté le prix.

L'Académie a annoncé dans les nouvelles publiques, que sur les fonds qui lui ont été legués par M. de Lapeyronie, elle donneroit tous les ans une médaille d'or de la valeur de deux cens livres à celui des Chirurgiens étrangers ou Regnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura mérité par un ouvrage sur quelque matiere de Chirurgie que ce soit au choix de l'Auteur. Ce prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique 1756 pour ceux qui ont travaillé en 1755.

L'Académie distribuera de plus tous les ans, cinq Médailles d'or de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens, soit Académiciens de la classe des libres, soit simplement Regnicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année un mémoire, ou trois observations intéressantes. Les Regnicoles qui auront mérité une de ces médailles, en seront informés par des lettres particulieres du Secrétaire

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

M. Duphly vient de mettre au jour *son troisieme livre de pieces de Clavecin*, qui se vend aux adresses ordinaires. Son talent & son mérite sont trop connus pour avoir besoin d'être prônés. Le nom seul de l'Auteur fait l'éloge de l'ouvrage.

Le Cabriolet, Cantatille, avec accompagnement de violons & basse-continue, dédiée à M. de R*** par M. Papavoine; prix 1 liv. 16 sols, *à Paris*, chez l'Auteur, rue S. Honoré, vis-à-vis l'Hôtel de Noailles, & aux adresses ordinaires.

Digitized by Google

PEINTURE.

Suite des Mémoires d'une Société de Gens de Lettres, publiés en l'année 2355.

LE Mémoire dont nous allons rendre compte, & qui eſt le ſixiéme dans le volume, eſt de M. *Truthlover* déja connu par pluſieurs ouvrages. Son objet eſt la peinture des anciens François, qu'il juge en général tant ſur les fragmens qui nous en reſtent dans les monumens publics, que ſur ceux qui ſe trouvent dans les cabinets des Curieux; il a fallu ſans doute un zéle infatigable pour ſuivre une recherche auſſi pénible & auſſi déſagréable par la difficulté d'appercevoir le mérite de ces peintures noircies par un long eſpace de tems, & en partie détruites.

M. *Truthlover* remarque d'abord que les Peintres de ces ſiecles n'ayant pas encore trouvé la liqueur inaltérable dont nous nous ſervons maintenant, & qui aſſure à nos tableaux une durée éternelle, ſe ſervoient de quelques huiles pour lier les couleurs, & que c'eſt à cela qu'on doit attribuer la ruine de leurs ouvrages; c'eſt ce qui les a fait noircir, & les a briſés en

Digitized by Google

petites écailles. Non seulement il le prouve par quelques citations d'anciens livres, mais encore ce curieux observateur a cru nécessaire de s'en assurer par une décomposition chimique dont il a fait l'expérience sur les tableaux qu'il a cru les moins estimables du côté de l'art; on ne sçait ce qu'on doit le plus admirer de son zele pour les découvertes importantes, ou de la générosité qui le porte à sacrifier au bien public des morceaux toujours de grand prix par leur rareté & par leur antiquité. Il observe que les Peintures du dix-huitieme siecle sont beaucoup moins noircies que celles du dix-septieme, ce qui ne présente d'abord aucune difficulté, par la raison qu'il y a un siecle de différence entr'elles; mais M. *Truthlover*, qui ne se contente pas des premieres idées qui satisfont le commun des hommes, a porté ses recherches plus loin. Il prétend que la différence de noirceur qu'il y a entre les tableaux de ces deux siecles, est trop considérable pour être attribuée simplement à l'effet d'un espace de tems si court en comparaison des siecles qui se sont écoulés depuis, mais qu'en effet il s'étoit établi dans le dix-huitieme siecle une mode de peindre clair & avec très-peu d'ombres fortes, & que c'est ce qui est cause que nous

voyons encore avec plaisir plusieurs beaux tableaux de ce tems-là : ce qui appuie le plus fortement son sentiment, ce sont quelques citations de Livres anciens extraordinairement rares, par lesquels il paroît qu'on reprochoit à ces Peintres, comme un défaut, de peindre clair. Il est bien singulier qu'on ait attaqué d'excellens hommes sur ce qui les a conduit à une durée infiniment plus longue, & ce qui nous fait jouir encore du plaisir de voir leurs ouvrages, & d'admirer leurs talens.

Il entre ensuite dans des détails pour faire connoître l'empire que la mode avoit dans ces tems sur la Peinture : il remarque que l'école qui florissoit au commencement du dix-huitieme siecle, s'assujettissoit dans la composition de tous les sujets d'Histoire, à mettre toujours aux deux coins du tableau deux grouppes de figures ombrées & bien noires, pour faire paroître le milieu du tableau plus enfoncé & plus lumineux ; que c'étoit une loi si fondamentale, qu'on y auroit plutôt mis des figures inutiles & hors de vraisemblance que de s'en priver. Vers le milieu de ce même siecle, cette mode changea entierement, tellement qu'on eût mieux aimé supprimer des figures nécessaires, que

Digitized by Google

de se résoudre à en placer dans les coins. C'est encore à la mode qu'il rapporte cette façon de colorier les ombres de la chair de tons olivâtres ou jaunâtres, que cinquante ans auparavant on faisoit toutes de tons rougeâtres. Mais il fait une distinction bien judicieuse entre les choses peu naturelles établies par la mode & celles qui ne nous paroissent telles, que parce que nous ne connoissons plus de nature semblable à celle des hommes de ce tems-là : c'est par cette imitation d'une nature inconnue maintenant, qu'il justifie ces demi-teintes sensiblement violâtres, bleuâtres, ou verdâtres, qu'on trouve dans plusieurs de ces tableaux ; elles ne nous semblent fausses qu'en ce qu'elles sont au-dessus de la nature présente. Il rapporte quantité de preuves qui démontrent qu'elle étoit alors de cette agréable couleur. En effet, on trouve tant de tableaux de divers Auteurs qui se ressemblent en ce point, qu'on ne sçauroit douter que leur différence d'avec ceux que nous faisons à présent, n'ait sa source dans les variations de la nature. C'est à cette même cause qu'il attribue la différence des visages que nous voyons de nos jours à ceux que présentent ces tableaux ; ces derniers sont unis & presque sans dé-

Digitized by Google

tails. Deux ou trois teintes brillantes ont suffi pour les colorier; la nature étoit plus belle étant plus près de sa création : tous les visages étoient encore agréables de forme & de couleur; au lieu que de notre tems la quantité de tons de couleur peu sensibles & si variés que nous voyons dans la chair, & qui nous donne tant de peine à imiter, est la preuve d'une nature flétrie. Dans ces anciens tableaux on voit à presque toutes les têtes, des nés aquilins, des phisionomies nobles & des traits réguliers, même lorsqu'on a voulu représenter le plus bas peuple, ce qui y répand un air de fraternité, & les fait paroître en quelque façon de la même famille. Selon M. *Truthlover*, on ne doit point s'en étonner : la Ville de Paris étoit alors fort petite, elle ne pouvoit contenir au plus qu'environ un million d'habitans. Si peu de monde dans un petit espace, donne lieu de croire que les habitans se connoissoient tous, la grande habitude de se voir faisoit que tous leurs enfans se ressembloient, & cette conformité continuoit dans l'âge d'homme fait. D'ailleurs tous ses habitans étoient naturels du païs, ce qui augmentoit encore l'uniformité des caracteres, au lieu que maintenant Paris est presque aussi peuplé d'Etrangers de

Digitized by Google

tous les païs de l'Univers, que la grandeur de son commerce & sa puissance y attirent, que de ses habitans naturels; delà une race mêlée & une infinité de caracteres de visages différens. Il en résulte à la vérité une richesse avantageuse à la Peinture, par la variété que cela répand dans le tableau; mais en même-tems l'Art en est devenu plus difficile. Il pouvoit suffire à un Peintre dans ces tems-là, d'avoir appris à bien dessiner une douzaine de têtes; elles lui servoient à tout, & il n'avoit plus qu'à travailler de mémoire, au lieu que maintenant nous ne pouvons rien produire qui soit approuvé, que nous n'ayons continuellement la nature devant les yeux: c'est encore de l'exacte imitation de la nature que s'ensuit la différence sensible qu'on voit entre les tableaux de la fin du dix-septieme siecle, & ceux du milieu du dix-huitieme; dans les premiers toutes les figures d'hommes sont d'une nature courte, musclée, fort sensiblement & partout presque également; d'ailleurs leur chair est généralement d'une couleur rouge. Le dix-septieme siecle ayant été long-tems exposé à des guerres, les hommes allant tous en Campagne s'y fortifioient, & étant exposés aux injures de l'air, y perdoient

leur couleur naturelle, au lieu que dans le siecle suivant en ayant été moins troublé, les François élevés à l'ombre & dans le repos des Villes, devinrent d'une nature plus élégante, plus coulante, & leur blancheur naturelle fut moins altérée.

M. *Truthlover* rapporte un fait singulier & qu'on ne peut révoquer en doute, quoiqu'il ait négligé de citer les Auteurs qui l'autorisent. Ce fait lui sert à prouver combien les Arts étoient déja protégés & soutenus. Il dit qu'on faisoit choix dans toute la Ville des plus belles personnes des deux sexes de toute qualité, & condition; pour servir de modeles aux Peintres; qu'elles tenoient à grand honneur d'être de ce nombre & avec raison, puisque c'étoit en effet obtenir le prix de la beauté, chose si importante pour les femmes, qu'elles faisoient mille brigues auprès des Peintres pour obtenir leurs suffrages. O tems heureux, s'écrie M. *Truthlover*! afin de faciliter les moyens de traiter les sujets saints, on avoit choisi un nombre d'hommes pour représenter les douze Apôtres. Ces hommes laissoient croître leur barbe, & cette marque caractéristique leur attiroit le respect & la considération de tout le monde; en même tems il étoit expressément défendu aux Peintres de se servir d'aucun

Digitized by Google

autre modele. En effet ſans cette regle, comment ſe pourroit-il que toutes les têtes d'Apôtres que nous voyons dans ces tableaux, ſe reſſemblaſſent auſſi exactement qu'elles le ſont. Il faut voir comme à l'appui de cette découverte hiſtorique, M. *Truthlover* foudroie quelques Auteurs qui ont prétendu que cette reſſemblance de têtes étoit ſeulement une convention parmi les Peintres, & qu'ils étoient obligés de tirer ces têtes de leur cerveau ſans en avoir de modele devant les yeux. » Quelle abſurdité ! ne ſçait-on pas qu'il » eſt impoſſible de rien faire qui porte un » caractere de vérité ſans le ſecours de la » nature : c'eût été la perte de l'Art. « Combien plus refute-t'il l'erreur que quelques-uns ont avancée, en diſant que les Peintres d'Hiſtoire faiſoient toutes leurs têtes ſans preſque conſulter la nature ; qu'ils ſe formoient l'idée vague d'une nature imaginaire, à laquelle ils aſſujettiſſoient celle de leur païs. « Qu'on conçoive, » dit-il, que les Peintres ayent pu étudier » ſur une nature étrangere ou ſur des ou- » vrages anciens, pour apprendre à ano- » blir celle de leur païs ; mais qu'on en » conclue qu'ils ne faiſoient plus rien que » ſur ces idées acquiſes, & ſans y ajouter » les vérités que la nature préſente, &

» qui seules peuvent faire naître l'illusion
» nécessaire dans la Peinture, c'est ce
» que je ne puis accorder.

Cependant qu'il nous soit permis de n'être pas entierement de l'avis de M. *Truthlover*, & de dire qu'il a affoibli l'objection en supprimant les raisons que ces Auteurs apportent pour excuser les Artistes. Appuyés sur quelques Livres anciens, ils disent que la Nation Françoise étoit alors montée sur un ton critique, qui l'empêchoit de se livrer au sentiment & qui gênoit infiniment les Peintres; qu'à force d'analyser tout & de n'approuver que ce qui étoit hors de toute répréhension, on donnoit des entraves au génie qui le fatiguoient & souvent le détruisoient entierement; que le plus grand nombre ne pouvant arriver à la connoissance de ce qui fait le mérite essentiel de la peinture, c'est-à-dire, le dessein & le coloris, se rejettoit sur le *costume*, comme étant ce sur quoi l'éducation commune donne le plus de lumiere; que les Gens de Lettres célebres ou non, ne manquoient pas d'attacher toutes leurs réflexions & toute leur sensibilité à cette partie accessoire de l'Art, qui leur paroissoit la plus importante, parce que c'étoit celle dont ils étoient le mieux instruits.

Digitized by Google

Qu'en conséquence la plûpart des sujets qu'on représentoit, étant des faits arrivés dans d'autres pays que la France, & même hors de l'Europe, on exigeoit que les caracteres des têtes fussent absolument étrangers & différens de la nature connue dans le pays. Quelque mérite de vérité & d'illusion qu'eût eu un tableau, s'il n'eût pas rempli cette idée vague de la vraie beauté que les Lettrés célebroient, il se seroit élevé de leur part un cri de désapprobation qui eût bientôt entraîné le public, malgré le plaisir qui suit d'abord irrésistiblement de la représentation vraie d'une nature connue.

Quoiqu'il en soit, de cette explication qu'apparemment M. *Truthlover* n'a pas trouvée aussi solide qu'elle nous le paroît, il conclut que si nous ne trouvons pas dans ces tableaux anciens, toute la vérité de détail que nous exigeons dans les nôtres, c'est qu'en effet la nature étoit alors fort différente de ce qu'elle est maintenant. Il ajoute au sujet de ces hommes désignés pour servir d'Apôtres, qu'ils portoient des habits tels que nous les voyons dans ces tableaux : en effet, ces vêtemens sont trop peu naturels, pour supposer qu'ils n'ayent pas été faits exprès. Quelle apparence que les Apôtres fussent assez ri-

Digitized by Google

ches pour porter des manteaux où il entre quatre fois plus d'étoffe qu'il n'en faut pour envelopper un homme, & quand il seroit possible qu'ils eussent eu cette espece de luxe, comment peut-on supposer que des hommes qui travailloient de leurs mains, s'incommodassent d'un poids aussi lourd que l'est une piece d'étoffe grossiere de cette grandeur ? De plus on a tâché de nos jours de trouver la coupe de ces manteaux, & jamais on n'a pu en tailler qui fournissent la quantité de plis & dans les mêmes endroits que ces tableaux les font voir. On en doit conclure que ce sont des vêtemens fictifs, taillés d'une maniere singuliere & qui n'est nullement naturelle : il n'ont pas plus de rapport avec les conjectures qu'on peut tirer sur une nation telle que les Juifs, qui ayant été florissante pendant tant de siecles, devoit avoir perfectionné ses manufactures, & ne s'être pas bornée à ne faire que de grosses étoffes rouges, bleues, vertes ou jaunes, qui sont presque les seules couleurs qu'on trouve dans ces vêtemens, & sans aucune rayure, ornement dans les étoffes dont l'invention est si simple, & qu'il a toujours été naturel de trouver agréable. On sçait de plus que les nations Orientales ont toujours eu une

Digitized by Google

coëffure, & l'on n'en voit aucune dans ces tableaux.

M. *Truthlover* entre ensuite dans des détails intéressans sur la nature des femmes d'alors, qui avoient toutes le nez enfoncé à la hauteur des yeux ; au contraire des hommes qui avoient tous le nez aquilin : elles étoient toutes un peu camuses, ce qui produit des personnes plus agréables que belles : leur taille étoit élegante, & il n'y avoit point de ces personnes grasses que nous voyons si fréquemment de nos jours : autrement il s'en trouveroit dans les tableaux du moins pour varier. Cette nature étant celle qui produit le plus beau coloris, il n'est pas raisonnable de penser que les Peintres se fussent voulu priver de cette source d'agrémens dont nous tirons un parti si avantageux dans nos tableaux.

Il paroît aussi que les anciens François étoient des gens fort doux, & qui se passionnoient peu, car on ne voit que rarement de la passion dans les têtes de ces morceaux.

M. *Truthlover* porte cette réflexion plus loin, & remarque que presque tous les tableaux de ce temps-là sont des sujets agréables ou indifférens, qui ne donnent point lieu à des expressions de passions

Digitized by Google

fortes ; il lui ſemble même entrevoir quelque affectation à fuir tous les ſujets qui peindroient des ſentimens de douleur. Ce ſont cependant ceux qui ſont les plus propres à affecter l'ame, & à porter la peinture à ſon plus haut période.

M. *Truthlover* ne ſçait à quoi attribuer ce choix de ſujets inſipides ; eſt-ce une fauſſe délicateſſe de la Nation, qui l'empêchoit de ſupporter ces ſpectacles forts & tragiques ? eſt-ce une foible condeſcendance pour le beau ſexe, qui ſemble toujours tendre à énerver le courage de l'homme ? peut-on penſer que ſon empire s'étendit juſques ſur la peinture ? Croirons-nous que cette raiſon ait ſuffi pour donner des entraves aux Artiſtes excellens, que leur génie devoit porter naturellement aux ſujets qui leur donnoient lieu d'en déployer toute la force, ou bien ſuppoſerons-nous que ces Artiſtes eux-mêmes les évitaſſent par l'incapacité de les rendre avec toute l'expreſſion qu'ils exigent ? Ce qui engage M. *Truthlover* à jetter plutôt cette faute ſur le goût dominant de la Nation, c'eſt qu'outre qu'il ſe trouve quelques tableaux d'Egliſe repréſentant des Martyres exprimés avec force, & qui juſtifient les Artiſtes, il remarque que dans le nombre des catalo-

Digitized by Google

gues de tableaux des Curieux de ce temps-là, (tableaux maintenant perdus) on ne trouve presqu'autre chose que des sujets agréables ou indifférens : ils tiroient cependant les principaux objets de leur curiosité de l'ancienne Italie & de la Flandre. On sçait par tradition que la plûpart des morceaux d'Italie, représentoient de ces sujets d'expression, & que c'étoit en quoi ces admirables Peintres, si vantés dans l'histoire, faisoient consister leurs plus grands talens. Aussi se trouve-t'il très-peu de tableaux Italiens dans ces catalogues, mais en récompense une quantité innombrable de tableaux Flamands, dont il paroît par les descriptions qui en sont faites, que les sujets étoient pour la plûpart des Fêtes champêtres, ou autres objets de nature commune, qui pouvoient être agréables par quelque coloris, & par une verité qu'il est plus facile de rendre que d'imaginer ces situations touchantes qui sont l'aliment de la grande Peinture d'Histoire. Si cette supposition a lieu, M. *Truthlover* ne craint pas d'avancer que les François étoient alors plus curieux de meubles agréables que de Peinture.

M. *Truthlover* passe ensuite à quelques réflexions générales sur le dégré de mérite

Digitized by Google

de ces tableaux : il remarque qu'on n'y trouve presque point de défauts, que ceux d'entre ces Peintres qui semblent les plus coloristes, conservent néanmoins assez de régularité dans le dessein, & que ceux qui peuvent passer pour les plus sçavans Dessinateurs, présentent un coloris agréable, & dont on ne peut absolument se plaindre. Cette réflexion sur la réunion de toutes les parties de la Peinture dans le même Peintre, n'avoit pas échappé à M. *Followscent* dans son Traité de *l'origine & des progrès de la Peinture en France*; mais il en faisoit un mérite aux Artistes du dix-huitieme siecle. Ici au contraire M. *Truthlover* le leur reproche comme un défaut. Il prétend que le caractere de la médiocrité est de réussir presque également à tout; que si le Peintre né pour être Dessinateur exact & correct, force son caractere pour devenir coloriste, il ne portera pas la partie du dessein aussi loin qu'il l'auroit pu, & quelque effort qu'il fasse, ne sera que très-médiocre coloriste; que de même celui que sa disposition naturelle entraîne vers le coloris, sera retenu dans des entraves, s'il s'efforce à s'assujettir à la correction du trait, & que cette servitude est tout-à-fait contraire à l'enthousiasme & à la chaleur

Digitized by Google

d'imagination avec laquelle le coloriste doit opérer; que les sentimens intérieurs qui portent le Peintre vers l'une ou l'autre de ces parties de la Peinture, sont absolument différens & opposés l'un à l'autre; qu'ils ne peuvent se rencontrer dans le même sujet que foiblement & qu'autant qu'il n'a point d'aptitude particuliere à rien; qu'ainsi il n'en résulte que du médiocre. Aussi, dit-il, que quoique la vûe de plusieurs de ces tableaux anciens cause un sentiment de plaisir général, on n'y voit que rarement de ces traits de sublimité qui excitent l'admiration, & qui transportent le Spectateur. Si l'on y loue l'absence des grands défauts, on est forcé de convenir qu'on l'achete trop cher par l'absence des grandes beautés.

M. *Truthlover* croit pouvoir rejetter ce tort sur le Public, chez qui la vraie connoissance de la peinture n'étoit pas aussi universellement répandue qu'elle l'est maintenant. De quelques inductions qu'il tire d'anciens livres, il assure que dès qu'un Peintre paroissoit avec des talens distingués dans quelques parties de l'Art, il se formoit une espece de conjuration d'Ecrivains obscurs & aussi méprisables qu'importuns, contre les moin-

Digitized by Google

dres défauts qu'on pouvoit lui reprocher ; que si on lui accordoit quelques foibles éloges pour les beautés qui se rencontroient dans ses ouvrages, le zele qu'on témoignoit pour lui faire perdre ses défauts le plus souvent imaginaires, alloit jusqu'à la persécution ; qu'on le tourmentoit par des comparaisons désagréables de ses ouvrages avec ceux de ses Contemporains, en qui l'on prétendoit ne pas trouver les mêmes fautes ; que quelques beautés à lui particulieres qu'il pût présenter, elles ne pouvoient obtenir son pardon ; qu'enfin il a pu arriver souvent que l'Artiste lassé de cet acharnement, abandonnât la route particuliere que son naturel lui indiquoit pour suivre le chemin battu, & perdit ce qui le distinguoit, pour n'acquérir que ce qui le rendoit l'égal ou plutôt le Copiste de tous les autres. Quoiqu'il en soit, de ces conjectures de M. *Truthlover*, on ne peut se refuser à l'éloge qu'il fait des Peintres de nos jours, & à l'encouragement qu'il leur donne, en les exhortant à oser hardiment avoir des défauts, mais à se souvenir qu'ils doivent les racheter par des beautés. Une beauté sublime, dit-il, paye pour mille défauts. Enfin il prie ceux qui aiment & qui connoissent la peinture,

de

Digitized by Google

de faire paroître dans leurs jugemens plus de sensibilité pour le vrai beau, & moins de sévérité dans leur critique.

Voilà ce que nous avons cru devoir rapporter de l'excellent Mémoire de M. *Trathlover :* les bornes que nous nous sommes prescrites nous ont obligés de supprimer quantité de détails intéressans dans lesquels il est entré, tels que les jugemens particuliers qu'il porte sur les ouvrages de plusieurs Peintres anciens dont il cite les noms. Notre but a été simplement d'exciter une louable curiosité de consulter l'original qui nous paroît mériter les plus grands éloges.

GRAVURE.

NOus annonçons une seconde fois (1) *le Supplice de Prométhée & le repos de Bacchus*, deux Estampes gravées par le sieur Chenu, pour instruire le Public qu'on les trouve chez lui, rue de la Harpe, près la Place S. Michel, vis-à-vis le Caffé de Condé. Ces deux morceaux dont on ne sçauroit trop louer la précision & la beauté,

(1) Nous en avons fait mention dans le second volume du mois passé.

Digitized by Google

ſont dédiés à M. le Comte de Vence, Protecteur éclairé des Arts.

Nous avertiſſons que l'Eſtampe repréſentant *Jeſus-Chriſt reſſuſcité*, gravée par Salvador, ſe vend chez la veuve de F. *Chereau*, rue S. Jacques, aux Piliers d'Or.

Le Sr Patte, Graveur, rue des Noyers, la ſixieme porte cochere à droite en entrant par la rue S. Jacques, vient de mettre au jour quatre ſuites de différentes maiſons de Plaiſance, avec leurs diſtributions, décorations, jardins de propreté & dépendances, compoſées par M. Cuvilliers, premier Architecte des Electeurs de Baviere & de Cologne; ces quatre ſuites dont les unes ſont dédiées à S. A. S. l'Electeur de Baviere, & les autres au Prince de Heſſe-Caſſel, compoſent ſeize planches de la grandeur de la demi-feuille du nom de Jeſus: elle ſe vendent 9 liv. 12 ſ. & en détail à proportion.

De plus, il vend auſſi du même Architecte un livre de plafonds à l'uſage des intérieurs des appartemens, lequel eſt compoſé de ſept planches, & vaut 1 liv. 16 ſ.

Digitized by Google

ARTICLE CINQUIEME.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

LEs Comédiens François ont eu l'affluence pendant tout le mois de Décembre sans le secours d'aucune nouveauté. Leurs Pieces courantes ou remises, ont suffi pour l'attirer. *Mérope*, *les Dehors trompeurs*, *Héraclius*, & *Cénie*, ont successivement rempli la Sale. *Jodelet* même n'a pas été moins suivi. La premiere fois on l'a trouvé mauvais, peut-être avec raison, mais la seconde on y a beaucoup ri sans sçavoir pourquoi, & tout bien considéré, je crois qu'on a mieux fait. Il est très-agréable de rire, & l'on ne rit bien que de cette façon. Vive les Pieces où il n'y a pas le sens commun pour nous bien divertir! il est vrai qu'il faut qu'elles soient excellemment jouées. Cette Comédie de Scarron a cet avantage. On peut dire, sans être injuste, qu'elle doit son succès au talent de M. Préville qui prête au rôle de Jodelet un agrément

Digitized by Google

qu'il n'a point par lui-même. Cet Acteur charmant dans le Comique où il s'est renfermé, pouvoit seul nous consoler de la perte de Poisson. Sans être sa copie, il est son digne successeur, peut-être même plus agréable par la finesse du jeu, & surtout par les graces de la figure. L'*Astianax*, de M. de Châteaubrun, est ainsi retardé jusqu'au sept ou au huit de ce mois. Nous aurons après lui *la Coquête corrigée*, Comédie nouvelle en vers en cinq Actes de M. de La Noue. Ces deux nouveautés viennent de si bonne main, qu'il est à présumer qu'elmettront cet hyver le comble à la prospérité du Théâtre François, & le feront briller dans les deux genres.

COMEDIE ITALIENNE.

LE Samedi 27 Décembre les Comédiens Italiens ont donné pour la premiere fois *Roland*, ou le *Médecin amoureux*, Parodie de l'Opéra de *Roland*. Nous en rendrons compte le Mercure prochain. Ils n'ont point discontinué l'*Epouse suivante*, & les *Fêtes Parisiennes* du même Auteur. On voit toujours la premiere avec le même plaisir, & M. de Chevrier a tiré de la seconde tout le parti qu'il en pouvoit tirer. La Scene de

Mlle Silvia qui se trouve justement veuve, & qui se remarie à chaque heureux événement qui survient à la France, nous paroît à bon droit applaudie, & vraiment comique. Nous sommes encore obligés de retarder l'Extrait de ces deux Pieces pour insérer dans l'article des nouvelles la *Rélation de ce qui s'est passé cette année en Canada*, & pour y mettre une Lettre que nous avons reçue de Lisbonne, datée du 25 Novembre, & qui nous vient d'une main sûre.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 24 Décembre, veille de Noël, le Concert Spirituel commença par *Fugit nox*, Motet à grand chœur de M Boismortier, mélé de Noëls, dans lesquels Mlle Fel & Mlle Chevalier chanterent, & M. Balbastre joua de l'orgue. Ensuite Mdme Vestris de Giardini chanta deux airs Italiens. On executa une symphonie. Mlle Fel chanta *Regina Cœli*, petit Motet de M. Mondonville. M. Canavas joua un Concerto de violon. Le Concert finit par *In exitu*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

Digitized by Google

Le 25, jour de Noël, le Concert fut brillant par l'assemblée, & par les morceaux qu'on y exécuta. On commença par la premiere sonate des piéces de clavessin de M. Mondonville, ensuite *Cantate Domino*, Motet à grand chœur, de M. de Lalande. Mdme Vestris Giardini chanta deux airs Italiens. Mlle Fel chanta un petit Motet de M. Madin, dont la musique parut très-agréable, & l'exécution parfaite. M. Balbastre joua sur l'orgue son nouveau Concert qui reçut de nouveaux applaudissemens. Le Concert finit par le sublime *Venite exultemus*, Motet à grand chœur, de M. Mondonville.

Digitized by Google

ARTICLE SIXIEME.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, *le 2 Novembre.*

LE 25 du mois dernier, Nischangi Pacha; Grand Visir, fut mandé par le Grand Seigneur, qui sur le champ lui ôta les Sceaux de l'Empire, & le fit conduire entre les deux portes intérieures du Palais. Il y demeura jusqu'au lendemain après-midi, qu'on lui apporta le fatal cordon. Ce Grand Visir n'étoit âgé que de trente-quatre ans. Son corps a été exposé à la vue du peuple avec un écriteau conçu en ces termes : *Voilà le corps du pervers Nischangi, qui a trahi la confiance du Sultan son maître, & qui a mérité l'indignation de Sa Hautesse par les forfaits dont il s'est rendu coupable. Que chacun profite de cet exemple.* Saïd Effendi, dont le mérite & la probité sont généralement reconnus, a été déclaré Grand Visir; & la place de Kiaya qu'il occupoit, a été donnée au Reis Effendi.

ALLEMAGNE.

DE BERLIN, *le 6 Decembre.*

Selon les avis reçus de Templin, ville située à douze lieues de cette capitale, & à trente de la mer Baltique; le premier Novembre, entre onze heures & midi, le tems étant fort calme, les

Digitized by Google

eaux des Lacs Netzo, Muhlgast, Roddelin & Libbesé, commencerent à bouillonner avec un mugissement effrayant. Peu après elles s'éleverent tellement au-dessus de leur niveau ordinaire, qu'elles submergerent les campagnes voisines. Elles s'y arrêterent quelques minutes, & se retirerent ensuite dans leur lit avec la même rapidité qu'elles en étoient sorties. Ce flux & reflux se répéterent six fois pendant l'intervalle d'une demi-heure. Au dernier reflux il se répandit dans l'air une puanteur qu'il étoit difficile de supporter. Des Pêcheurs qui se sont trouvés sur le bord du Lac Netzo, dans les premiers momens du phénoméne, ont rapporté qu'à plus de cinquante pas du Lac ils avoient eu de l'eau jusqu'au-dessus de la génouillere de leurs bottes, & qu'ils avoient couru risque d'être entraînés par la violence du reflux.

ESPAGNE.

DE MADRID, *le 27 Novembre.*

Le Roi a envoyé ordre aux Gouverneurs des provinces limitrophes au Portugal, de fournir aux Portugais tous les secours de vivres & d'argent qu'on pourroit leur procurer. Indépendamment de cela, Sa Majesté a fait expédier plusieurs couriers avec des sommes considérables, afin que le Secrétaire du feu Comte de la Perelada les distribuât aux habitans de Lisbonne, qui ont été ruinés par le désastre qu'a essuyé cette ville. Il n'y a presque aucune partie des deux Royaumes de Sa Majesté Très-Fidele, qui ne se soit ressentie des effets du tremblement de terre. Les villes de Porto, de Santarem, de Guimaraens, de Bragance, de Viana, de Lamego, de Sintra, de Villaréal,

Digitized by Google

de Castellobranco, de Beja, de Portalegre, d'Elvas & de Taveira, présentent, chacune en particulier, de tristes vestiges du dégât que les secousses y ont causé. Plusieurs montagnes, entre autres l'Estrella, l'Arrabida, le Marvan, & le Monte Junio, ont été fortement ébranlées. Quelques-unes se sont entr'ouvertes. La crue extraordinaire des eaux du Tage, de la Guadiana, du Minho & du Douro, a produit des inondations, qui ont interrompu presque toute communication entre les différentes provinces.

DE TARIFFA, *le 19 Novembre,*

Si l'on en croit diverses lettres, les secousses ont été encore plus violentes à Gibraltar que dans toutes les autres villes de cette côte. Une partie de la montagne voisine du port s'est écroulée sur la ville, & y a causé un grand dommage.

ITALIE.

DE ROME, *le 15 Novembre.*

On essuya ici la nuit du 7 au 8 un orage furieux. Le tonnerre tomba sur le Monastere de Ste Anne *de Catenari*, & y fit beaucoup de ravage. Il tomba aussi dans la Galerie du Palais Colonna di Sciarra; mais le dommage qu'il y a causé, est peu considérable. Deux Ecclésiastiques sont venus de la province de la Capitanate pour faire approuver par le Pape le dessein qu'ils ont d'établir une nouvelle Congrégation de Missionnaires. Le Corsaire Algérien, dont le Chevalier de Polastron s'est emparé, étoit monté de quatorze canons & de vingt pierriers. Son équipage étoit composé de cent dix Turcs ou Mores. Trente-

Digitized by Google

quatre ont été tués. Les autres, parmi lesquels il y a trente-six blessés, ont été faits esclaves. Le Chevalier de Polastron n'a eu sur son bord que deux hommes tués, & quatre blessés.

De Naples, *le* 15 *Novembre.*

On essuya ici ces jours derniers un orage si terrible, qu'on ne se souvient point d'en avoir vu de semblable. La grêle étoit d'une grosseur extraordinaire, & il s'est trouvé des grains qui pesoient jusqu'à dix onces.

De Milan, *le* 18 *Novembre.*

On reçoit journellement les tristes détails du ravage, que le débordement du Po a causé dans la Lombardie Autrichienne & dans les pays voisins. La ville de Cazal-Major a couru risque d'une submersion totale. Il a fallu que la Garnison, pendant plusieurs jours, luttât contre l'impétuosité des eaux; soit en leur opposant des digues, soit en faisant des coupures, pour leur procurer des écoulemens. Il en a été presque de même à Ferrare. Dans le Parmesan & le Plaisantin tout le plat pays a été inondé. Plusieurs personnes ont été noyées, & dans une seule maison il en a péri quatorze. Les villages de Montecelli, de Pancegiano, de San Lazaro, de San Pedretto, de Castelrettro & de San Giuliano, sont sous les eaux.

De Schaffouse, *le* 20 *Novembre.*

Les vents du Sud & d'Ouest ont fait fondre si subitement les neiges, qu'il est tombé des montagnes une infinité de torrens, qui ont emporté dix-neuf moulins & plus de trente ponts. Cet ac-

Digitized by Google

cident a couté la vie à un grand nombre d'habitans de la campagne.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 11 Decembre.*

Les Communes délibérerent le 21 Novembre en grand Comité sur le subside, & elles accorderent au Roi cinquante mille Matelots, en y comprenant cinq mille cent trente-huit soldats de marine. Le 26, cette Chambre régla qu'on leveroit quatre schelings par livre sterling sur les revenus des terres dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, & que les droits sur la Dréche seroient continués pendant l'année prochaine. Les traités conclus avec l'Impératrice de Russie & avec le Landgrave de Hesse-Cassel furent remis à la Chambre des Seigneurs par le Comte de Holdernesse, & à celle des Communes par M. Fox. L'une & l'autre Chambre ont renvoyé à la quinzaine l'examen de ces traités, & elles ont ordonné que tous les membres seroient sommés d'y assister.

Plusieurs des Ministres Etrangers furent le 25 Novembre en conférence avec les Ministres du Roi. La Compagnie des Indes Orientales tint le 26 une assemblée générale. Il y fut décidé que le Dividende sur son fonds capital, à compter du commencement du mois de Janvier 1756, seroit réduit de huit à six pour cent. Dans une assemblée que le Corps de la Bourgeoisie de cette ville tint le 25 Novembre, on proposa de supplier le Parlement d'établir en Angleterre une milice générale. Mais la négative l'emporta à la pluralité de quatre-vingt-six voix contre soixante-six. La Milice particuliere des provinces méridionales

Digitized by Google

se leve avec toute la diligence possible. Le Duc de Marlbouroug partira dans peu pour aller prendre le commandement des troupes dans la province de Kent. Suivant l'arrangement proposé par le Général Ligonier, chaque Bataillon aura désormais deux pieces de campagne. Quelques Bataillons des Gardes à pied & une Compagnie des Gardes du Corps ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher. Le Duc de Bedfort a fait offre au Roi d'entretenir à ses dépens pendant une année un Corps de dix mille hommes. Des Commissaires sont chargés d'aller visiter les fortifications de toutes les places d'Irlande, & de faire réparer celles qui en auront besoin.

Quelques vaisseaux & plusieurs chaloupes croisent le long de la côte du Comté de Sussex, afin de s'opposer aux descentes qu'on pourroit tenter dans cette province.

En divers endroits de la Grande-Bretagne on a observé dans les eaux la même agitation qui s'est fait remarquer en Hollande, en Allemagne & en Italie, & qui a causé de si terribles ravages à Cadix & dans le Portugal.

On proposa le 2 de ce mois à la Chambre d'encourager les Matelots par quelques récompenses extraordinaires, & de requérir que le Roi déclarât légitimes les prises faites sur les Francois. Ces deux propositions exciterent de longs débats, & furent enfin rejettées.

On a embarqué ces jours-ci vingt-cinq mille livres sterlings, & une grande quantité de toutes sortes de provisions pour le Portugal. En faveur de ce Royaume désolé on a levé l'*embargo* qui avoit été mis dans tous les ports d'Irlande sur les bestiaux & sur les grains.

Le 5, le Comte de Holdernesse remit à la Chambre

les copies qu'elle avoit demandées de plusieurs anciens Traités. Elle résolut de supplier le Roi de lui faire communiquer les Mémoires respectifs de ce Ministere & de celui de France au sujet des différends qui regardent l'Amérique. Le Roi se rendit à la Chambre le 10, & S. M. ayant mandé les Communes, donna son consentement au Bill de la Dréche. Lorsque le Roi se fut retiré, les Seigneurs prirent en considération les deux Traités faits avec l'Impératrice de Russie & avec le Landgrave de Hesse-Cassel. L'un & l'autre furent approuvés à la pluralité de quatre-vingt-cinq voix contre douze. Le 5, le 6 & le 8, la Chambre des Communes examina en Committé le Bill de la taxe sur les terres. Il fut ordonné de porter un Bill pour recruter plus promptement les troupes. La Chambre a accordé neuf cens trente mille six cens trois livres sterlings pour l'entretien des troupes employées dans la Grande-Bretagne ; deux cens huit mille cinq cens trente-quatre pour les troupes d'Amérique, ainsi que pour les garnisons de Gibraltar & de Port-Mahon ; cent cinquante-deux mille quatre cens trente-cinq pour l'artillerie de terre ; cent quarante-six mille pour les dépenses extraordinaires que ce département a exigées, & auxquelles le Parlement n'avoit pas pourvu ; cent mille pour secourir les malheureux qui ont été ruinés par la catastrophe de Lisbonne.

Le vaisseau de guerre *la Hamptoncourt*, de soixante-dix canons, a fait voile de Portsmouth pour Lisbonne, chargé de provisions, & de cinquante mille livres sterlings. Plusieurs autres vaisseaux partiront successivement avec de semblables secours pour la même destination. Le Capitaine & l'équipage d'un navire, appartenant à MM. de Godwill & Cotterel ont déclaré que le 8 No-

Digitized by Google

vembre ils avoient essuyé en pleine mer, à plus de soixante lieues des côtes du Portugal, une secousse aussi violente que celle du plus fort tremblement de terre.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LETTRE A L'AUTEUR DU MERCURE.

JE m'empresse, Monsieur, à vous faire part d'un nouveau phénoméne, afin que les Sçavans en étant instruits, veuillent bien nous en donner l'explication.

Plusieurs personnes du voisinage, des étrangers même, & surtout les Médecins du pays, à qui la considération en appartient plus particuliérement, ont vu ce phénoméne; ils en ont été étonnés, comme les plus ignorans, mais ils n'ont pas voulu, ou plutôt ils n'ont pu nous en donner aucune raison, & nous ont laissé dans l'étonnement sans pouvoir nous en tirer.

Voici, Monsieur, quel est ce phénoméne, ou si vous voulez, ce prodige. C'est une fille qui a vécu plus de trois ans sans manger, près de six mois sans boire, & qui vit encore.

Entrons dans le détail. Pour une plus grande intelligence, il faut en faire l'histoire, & vous en marquer le commencement, le progrès & la fin; en un mot toutes les circonstances qui ont précédé & accompagné la maladie de cette fille, qui n'est pas entierement rétablie, puisquelle ne peut encore marcher qu'avec des potences.

Une nommée Michelot, âgée d'onze ans, née

Digitized by Google

en 1741 à Ponsard, village situé à une demi-lieue de Beaune, au Diocèse d'Autun, fille d'un Vigneron dudit lieu, fut surprise en 1751, quelque tems après la vendange, à laquelle elle avoit travaillé à couper quelques raisins, autant que son âge le permettoit, fut surprise, dis-je, environ vers la Toussaint, d'un évanouissement considérable, qui dura long-tems. Pour la faire revenir, quelques-uns du village s'érigeant en médecins, & donnant leur avis à tout hazard, dirent qu'il falloit écorcher un mouton, & envelopper l'enfant dans sa peau : on le fit, elle revint de son évanouissement ; mais il lui prit des tremblemens par tout le corps, qui lui durerent près d'un mois, & si violens, qu'il falloit la tenir ou l'attacher.

Depuis sa chute jusqu'au commencement du Carême de 1755, cette fille n'a rien mangé exactement, n'a pas même pu prendre du bouillon. Tout ce qu'on vouloit lui faire avaler par force, elle le rejettoit. Dans les six premiers mois de sa maladie, elle n'a bu ni eau ni vin ; elle trempoit seulement de fois à autre son doigt dans de l'eau, & le suçoit. La plûpart de ceux qui la voyoient, & ses parens même, crurent que c'étoit un sort qu'on avoit jetté sur cet enfant. Comme ce sont des gens de la campagne, il n'est pas étonnant qu'ils ayent donné dans cette idée, qui est assez ordinaire aux villageois, quand ils ne connoissent point une maladie, & qu'elle a quelque chose de singulier dans son principe & dans ses effets. Au bout de six mois elle a commencé à boire de l'eau, mais en petite quantité ; elle a toujours uriné, mais elle n'alloit pas à la selle.

Elle devint très-maigre, son ventre étoit appla-

ti, & même enfoncé comme celui d'un levrier, cela est tout simple ; mais elle avoit toutefois le visage assez plein, un beau teint, avec toutes les couleurs de la jeunesse : ce qui est surprenant.

Elle perdit en même tems avec l'appétit & le besoin de manger, la parole & l'usage de ses jambes. Du commencement, pour aller d'un endroit de la chambre à l'autre, elle se traînoit sur son ventre, à l'aide de ses mains, ensuite sur le derriere ; & long-tems après elle a marché sur ses genoux, & enfin avec des potences ; actuellement même elle ne marche pas autrement.

Ses parens n'oublierent rien pour lui donner tous les secours imaginables, autant que le permettoit leur petite faculté. On envoya chercher les Médecins, les Chirurgiens, toute la Pharmacie fut appellée, mais en vain. Voyant que les remedes naturels étoient inutiles, & que les Maîtres de l'Art n'y connoissoient rien, & l'avoient abandonnée dix-huit mois après ils, eurent recours aux prieres & aux remedes surnaturels ; ils implorerent le secours du médecin des Médecins, celui qui d'une seule parole guérit tous les maux. Touchés du triste état où étoit leur fille, la piété & la tendresse paternelle leur suggéra la pensée de s'adresser au Seigneur par l'intercession de la Sainte Vierge ; ils la menerent à cet effet en dévotion à sept ou huit lieues delà, à une Notre-Dame, qu'on appelle N. D. d'Etang, à deux lieues de Dijon, où il y a un couvent de Minimes. Il y firent leurs prieres, & y firent célébrer une Messe pour la guérison de leur fille. Au retour de leur pélérinage, & pendant le chemin, la malade recouvra la parole ; & voici comment. Les gens qui la conduisoient sur une petite voiture, comme il faisoit chaud, s'arrêterent sur le

Digitized by Google

bord d'un ruisseau pour étancher leur soif; quand le premier eut bu, la fille demanda à boire à son pere, qui pleura de joie d'entendre que sa fille avoit recouvré la parole, & en rendit graces au Seigneur. Dès ce moment elle a toujours parlé; mais toutes les prieres & les remedes qu'on a pu faire, n'ont pu lui rendre l'appétit, ni la faculté de marcher.

Pendant tout le cours de sa maladie, elle n'a pas eu de fievre. Il y apparence que ses jambes étoient attaquées de paralysie; car on les avoit piquées, sans qu'elle en eût rien senti: enfin, après avoir vécu plus de trois ans en cet état, elle a commencé à manger au mois de Février 1755.

Quoique bien des personnes soient allées voir cette fille par curiosité, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire, personne n'a encore pu jusqu'ici nous expliquer ni la cause, ni les effets d'une maladie aussi extraordinaire. Personne n'a pu rendre raison de ce qu'elle a pu vivre si longtems sans manger, & près de six mois sans boire. Il ne paroît pas d'abord à l'esprit que cela puisse se faire sans miracle; on ne peut cependant pas dire qu'il y en ait eu, si ce n'est peut-être dans le recouvrement de la parole, car il ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité. Comme la maladie de cette fille probablement est venue naturellement, & non par un sort, comme le croyoient ces bonnes gens, il y a toutes les apparences du monde que la guérison s'est faite de même. Mais comment a-t-elle pu subsister naturellement pendant près de quarante mois sans manger? *Hoc opus, hic labor est*

Ce prodige, tout singulier qu'il est, n'est pas unique en France. La même chose est arrivée à

Digitized by Google

peu-près à une femme de Moisy, village de Beaune, il y a déja quelques années. La maladie, & surtout la guérison de cette femme fit beaucoup plus de bruit, que celle de notre fille de Pommard. Là on crioit au miracle, ici personne ne dit mot. On m'a pourtant assuré que M. Piloye, un des plus accrédités Médecins de Beaune, en avoit écrit à la Faculté de Médecine de Paris, pour sçavoir là-dessus son sentiment; mais je ne sçais ce qu'elle a répondu, ni même si elle a répondu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F..... D....

A Beaune, ce 24 Juillet 1755.

CAMP DE VALENCE.

Le Camp formé près de cette Ville, étoit composé des Régimens d'Infanterie de Navarre, de Bretagne, de Bigorre, de Nice de Vaubecourt & de la Roche-Aymon, & des Régimens de Dragons, Dauphin & de Languedoc. M. le Marquis de Voyer; Maréchal des Camps & armées du Roi, & Inspecteur général de la Cavalerie, commandoit ce camp. Il avoit sous ses ordres le Marquis de Monteynard, aussi Maréchal de Camp; les Comtes de la Queuille & de la Roche-Aymon, Brigadiers d'Infanterie; & M. Severac de Jusses, Brigadier de Dragons. Le Chevalier de Soupire remplissoit les fonctions de Maréchal Général des Logis.

Le 22 Août, le Marquis de Voyer fit la revue générale des troupes, qui étoient sous ses ordres. Tous les Corps étant en bataille sans alignemens tracés, qui étoient défendus pendant la durée du Camp, les Brigades d'Infanterie se

Digitized by Google

porterent sur le centre. Au signal d'un coup de canon, la Ligne d'Infanterie se trouva rompue, à droite, par tiers de rang, & à gauche, jusqu'à la droite du Camp. Chaque division fit ensuite un quart de conversion à gauche, marcha quarante pas en avant, fit un second quart de conversion à gauche, & marcha jusqu'à la droite du Camp, d'où par des quarts de conversion à droite, chaque Corps se trouva sur le front de son terrein, & y rentra par un demi-tour à droite. Les Régimens de Dragons Dauphin & de Languedoc, qui s'étoient rompus par Compagnies, l'un à la droite, l'autre à la gauche, rentrerent aussi dans le Camp, peu après l'Infanterie. Le Marquis de Voyer visita ensuite tous les postes avancés. Avant-hier, les troupes firent en sa présence, d'abord par Régiment, & ensuite par Brigade, tous les feux prescrits par l'Ordonnance du 6 Mai de cette année. Les deux Brigades de la gauche se serrerent sur celle de Navarre. Elles marcherent en bataille, au pas ordinaire & au pas redoublé, environ deux cens toises en avant des fleches qui couvrent le Camp. Les Bataillons, qui dans la marche avoient trouvé des obstacles, comme Cassines, Haies, Redents, s'étoient placés, par le pas de côté, derriere les Bataillons qui avoient trouvé le chemin libre. Ils les avoient suivis jusqu'au de-là de l'obstacle. Alors, par le pas de côté, ils s'étoient replacés vis-à-vis des intervalles, & par le pas redoublé ils avoient repris leur rang dans la Ligne. Vis-à-vis des obstacles, quelques-uns des Bataillons se formerent en colonne derriere les Bataillons, dont le chemin n'étoit point embarrassé, & quand l'obstacle étoit passé, ils rentroient dans la ligne à pas redoublé. Sur les onze heures, le Marquis de Voyer fit rompre

Digitized by Google

la ligne par un quart de conversion à gauche par Bataillon. La colonne marcha, jusqu'à ce que chaque Bataillon se trouvât vis-vis de son Camp, où il rentra. L'objet de cette manœuvre fut d'exercer les troupes à faire les pas perscrits par l'Ordonnance, & de leur apprendre à s'en servir selon les différentes occasions & les différens terreins.

Le 3 Septembre, le Marquis de Voyer supposa que des troupes ennemies, qui couvroient la ville de Valence, s'en étoient écartées pour inquietter l'armée, Il se proposa de leur dérober une marche, & de se poster entr'elles & la Ville, dans le dessein de les éloigner, ou de les combattre. Selon cette idée, six Bataillons & la moitié des Dragons, destinés à représenter l'armée ennemie, partirent à cinq heures du matin sous les ordres du Marquis de Monteynard, & se porterent sur deux colonnes vers la Ville, entre les hauteurs de l'Auragne & la droite du Camp. Une heure après, le Marquis de Voyer se mit en marche avec sept Bataillons, le reste des Dragons & l'artillerie, & il s'avança aussi sur deux colonnes vers la Ville par la cense de Faventine. L'artillerie étoit à la colonne de la droite, qui étoit composée de deux Bataillons, & précédée des Dragons & de quelques Piquets. Le reste de l'Infanterie formoit la colonne de la gauche. Le Marquis de Monteynard, informé de la marche du Marquis de Voyer, se mit en bataille dans les Prez le long d'une naville profonde & pleine d'eau, & dont la digue couvroit le Soldat par un parapet. La droite des ennemis appuyoit à un chemin étroit, qui formoit un retranchement, & leur gauche à la cense de la Palla. Ils jetterent leurs troupes legeres avec quelque Infan-

Digitized by Google

terie dans des navilles à sec, & derriere des haies, & ils placerent leur Cavalerie dans une petite, plaine, à côté de la Cense. Le Marquis de Voyer, ayant reconnu cette disposition, forma la sienne en conséquence. L'armée devoit arriver par un plateau, qui déroboit ses manœuvres aux ennemis. Il eût été désavantageux de les attaquer par leur front de bataille, parce que les troupes se seroient trouvées obligées de se former sous le feu d'une Infanterie, qui auroit tiré à couvert. Ainsi le Marquis de Voyer se détermina, à diriger sa principale attaque sur le flanc gauche. Profitant de la supériorité de son artillerie, il fit faire feu. Il déposta les piquets & les troupes légeres, & il fit attaquer le gros de l'armée ennemie par les Grenadiers, par les Dragons à pied, & par quatre Bataillons. Les troupes, qui étoient à la gauche & au centre sur le plateau, étoient suffisantes pour contenir la droite & le centre des ennemis, & pour les empêcher de se dégarnir, & de se porter en force sur la gauche. Par-là on les mit hors d'état de soutenir la cense, qui fit beaucoup de résistance, mais qu'à la fin on emporta. Les ennemis, voyant le Marquis de Voyer dans leur flanc, abandonnerent le terrein sur lequel ils vouloient combattre. Leur Infanterie fit demi-tour à droite, marcha en bataille, & se porta lentement vers une naville parallele; & leur droite se trouva appuyée au même chemin, qui l'appuyoit dans leur premiere position. Le Marquis de Monteynard couvrit cette manœuvre par des Grenadiers & des Piquets de son centre & de sa gauche, qui firent ferme sur la naville abandonnée, & il se retira à petits pas vers la cense de Thibert, qu'il occupa. Les Grenadiers & les Piquets de la droite s'avanç-

Digitized by Google

rent sur le chemin, & inquiéterent assez la gauche du Marquis de Voyer, pour la contenir. Ils se replierent ensuite le long du chemin sur la droite de leur armée. Dans l'intervalle, la Cavalerie, l'artillerie & les troupes legeres du Marquis de Voyer, avancerent pour attaquer la Cavalerie des ennemis, & pour l'éloigner de la cense, d'où il vouloit les déposter. La nature du terrein obligea la colonne de son artillerie & de la Cavalerie, de se séparer de l'Infanterie. Alors les ennemis firent glisser entre les colonnes leurs troupes legeres, leurs Dragons à pied & quelques Grenadiers, qui firent feu sur le flanc de la Cavalerie du Marquis de Voyer. Elle fut en même-temps chargée par la Cavalerie du Marquis de Monteynard, & obligée de se replier. Les ennemis tomberent sur l'escorte de l'artillerie, & s'emparerent même de quelques pieces de canon ; mais le Marquis de Voyer y ayant promptement porté des Grenadiers, des Dragons, des Piquets & deux Bataillons, reprit son artillerie, & força les ennemis de se remettre dans leur premiere position. Il fit pour lors canonner la cense, qu'on prit à revers. Les Ravins, dont elle est entourée, furent attaqués par les troupes, que le Marquis de Voyer avoit portées à sa droite ; & le Marquis de Monteynard se retira en bon ordre derriere une troisiéme naville, la Cavalerie en échiquier, par la tête d'un Ravin garni de troupes legeres, qui tinrent assez longtemps pour favoriser sa retraite, & qui se replierent ensuite sur le corps de l'armée. Dans cette troisiéme position, les ennemis se retirerent sur deux colonnes, & le Marquis de Voyer, dont l'objet étoit rempli, ne les inquiéta plus que par de foibles détachemens. Nous nous bor-

Digitized by Google

bons à ce Camp faute d'espace ; d'ailleurs celui de Richemont a été suffisamment décrit par l'extraît du Journal de M. Vallier, que nous avons donné dans le premier Mercure de Decembre.

RELATION de ce qui s'est passé cette année en Canada.

La frégate du Roi *la Syrene*, partie de Québec le 8 Novembre, & arrivée à Brest le 10 Décembre, a apporté des lettres qui contiennent les détails de ce qui s'est passé cette année en Canada, rélativement aux entreprises des Anglois contre cette Colonie.

Indépendamment des forces navales que les Anglois ont envoyées dès le commencement du printemps dans les mers de l'Amérique septentrionale, afin d'intercepter les Vaisseaux François qui seroient destinés pour le Canada & pour l'Isle Royale ; ils avoient rassemblé dans leurs Colonies plusieurs corps de troupes, pour attaquer le Canada tout à la fois par les frontieres de l'Acadie, par le Lac Champlain, par le Lac Ontario, & du côté de la Belle Riviere.

Le corps de troupes destiné à agir contre les frontieres du côté de l'Acadie, & composé d'environ dix-huit cens hommes, se rendit dans les premiers jours du mois de Juin avec un train considérable d'artillerie de toute espece, au fond de la Baye Françoise, & attaqua tout d'un coup le Fort de Beausséjour, qui, par les effets du canon & des bombes, se trouva en peu de jours hors d'état de défense. La garnison, qui n'étoit que de deux compagnies de cinquante hommes chacune, fut obligée de capituler, aux conditions qu'elle sorti-

Digitized by Google

roit avec armes & bagages, tambour battant; qu'elle seroit transportée à Louisbourg, & qu'elle ne porteroit point les armes en Amérique pendant le terme de six mois. Les Anglois sommerent tout de suite l'Officier François qui commandoit à Gaspareaux, poste situé à quelques lieues de Beauséjour, & où il n'y avoit qu'un détachement de vingt hommes, & cet Officier se rendit aux mêmes conditions de la capitulation de Beauséjour. Après cette expédition, les Anglois marcherent du côté de la riviere Saint-Jean. Il n'y avoit sur cette riviere qu'un petit Fort très-anciennement bâti. L'Officier qui y commandoit & qui n'avoit que quelques soldats, prit le parti de le brûler & de se retirer chez des habitans établis dans ce canton, où il s'est maintenu; & il n'y a eu de ce côté là que quelques escarmouches, dans lesquelles les Anglois ont toujours été battus par les François & les Sauvages qui ont joint cet Officier.

Le corps de troupes qui avoit été rassemblé pour agir du côté de la Belle Riviere, étoit composé des Régimens de troupes reglées, qui avoient été envoyés d'Angleterre à la Virginie, & des régimens de Milices, qui avoient été formés tant dans cette Colonie que dans les Colonies voisines. Il se trouvoit composé de trois mille hommes, lorsque le Général Braddock en prit le commandement pour marcher contre le Fort du Quesne. Le sieur de Contrecœur, Capitaine dans les troupes du Canada, qui commandoit dans ce Fort, avoit été informé qu'on faisoit des préparatifs en Virginie; mais il ne s'attendoit pas à devoir être attaqué par des forces si considérables. Ayant envoyé différens détachemens sur la route des Anglois, il apprit le 8 Juillet qu'ils n'étoient qu'à

six

Digitized by Google

ſix lieues du Fort, & qu'ils marchoient ſur trois colonnes. Il forma ſur le champ un détachement de tout ce qu'il crut pouvoir mettre hors du Fort pour aller à leur rencontre. Ce détachement ſe trouva compoſé de deux cens cinquante François & de ſix cens cinquante Sauvages ; & M. de Beaujeu qui le commandoit, avoit avec lui MM. Dumas & Ligneris, tous deux Capitaines, & quelques autres Officiers ſubalternes. Il partit à huit heures du matin, & dès midi & demi, il ſe trouva en préſence des Anglois à environ trois lieues du Fort. Il les attaqua ſur le champ avec beaucoup de vivacité. Les deux premieres décharges de leur artillerie firent un peu reculer ſa petite troupe ; mais à la troiſieme où il eut le malheur d'être tué, M. Dumas, qui prit le commandement, M. de Ligneris & les autres Officiers, ſuivis des François & des Sauvages, tomberent avec tant de vigueur ſur les Anglois, qu'ils les firent plier à leur tour. Ceux-ci ſe défendirent encore quelque tems en faiſant très-bonne contenance ; mais enfin après quatre heures d'un grand feu, ils ſe débanderent, & la déroute fut générale. On les pourſuivit pendant quelque tems ; mais M. Dumas ayant appris que le Général Braddock avoit laiſſé à quelques lieues de-là un corps de ſept cens hommes ſous les ordres du Colonel Dumbar, il fit ceſſer la pourſuite. Les Anglois ont perdu dans cette affaire près de dix-ſept cens hommes. Preſque tous leurs Officiers ont été tués, & le Général Braddock eſt mort peu de jours après de ſes bleſſures. On a pris tous leurs équipages qui étoient fort conſidérables, leurs vivres, leur artillerie, qui étoit compoſée de huit pieces de canon, ſept mortiers & uſtenciles de toute eſpece, beaucoup d'armes & de munitions de guerre,

Digitized by Google

leur caisse militaire, & généralement toutes leurs provisions. On a trouvé aussi les instructions qui avoient été données en Angleterre au Général Braddock, avec plusieurs lettres qu'il avoit écrites aux Ministres du Roi de la Grande-Bretagne, pour leur rendre compte des dispositions qu'il faisoit pour l'exécution des projets dont il avoit été chargé en sa qualité de Commandant en chef de toutes les troupes de Sa Majesté Britannique dans l'Amérique septentrionale. M. de Contrecœur est resté ensuite sur la défensive dans son Fort, après s'être assuré de la retraite du corps de troupes du Colonel Dumbar. Mais quelques partis Sauvages ont fait des incursions sur les frontieres des Colonies Angloises.

Les deux autres corps de troupes Angloises s'étoient aussi mis en marche, l'un composé d'environ cinq mille hommes vers le Lac Ontario pour attaquer le Fort de Niagara & le Fort Frontenac, & l'autre encore plus considérable vers le Lac Champlain pour assiéger le Fort Saint-Fréderic. M. de Vaudreuil, Gouverneur & Lieutenant Général de la Nouvelle France, ayant d'abord été informé que le sieur Shirley, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, étoit déja rendu avec une partie du premier de ces deux corps à Choueguen, poste Anglois établi depuis quelques années au Sud du Lac Ontario, il prit le parti de faire marcher un Détachement des Troupes & des Milices de Canada, les quatre Bataillons de la Reine, de Languedoc, de Guyenne & de Béarn, que le Roi a fait passer cette année à Quebec, & un certain nombre de Sauvages, pour aller couvrir les Forts de Niagara & de Frontenac, & il donna le commandement du tout au Baron de Dieskaw, Maréchal de Camp. Mais ayant été

Digitized by Google

instruit peu de jours après, que le Colonel Jonhson étoit en pleine marche à la tête de l'autre Corps, pour attaquer le Fort Saint-Frederic, & qu'il avoit même déja établi plusieurs postes d'entrepôt sur la route, il envoya un courier au Baron de Dieskaw, pour l'informer de ces avis, & du parti qu'il prenoit de faire marcher en diligence un Détachement de Troupes & de Milices avec des Sauvages, pour aller au secours du Fort Saint-Frederic. Le Baron de Dieskaw y marcha lui-même, & amena avec lui les Bataillons de la Reine & de Languedoc, qui ne se trouvoient composés que de neuf Compagnies chacun. A son arrivée au Fort Saint-Frederic, il jugea à propos d'aller au-devant des Anglois, & le 1r de Septembre il se trouva à huit lieues en avant de ce Fort, à un endroit appellé Carillon. Il s'arrêta-là, & ayant envoyé à la découverte de différens côtés, il apprit que les Anglois étoient occupés à construire un Fort à quelques lieues de-là; qu'il y avoit déja dans ce Fort, qui se trouvoit très-avancé, une Garnison de cinq cens hommes; qu'on y attendoit incessamment un renfort considérable de troupes; & que le Colonel Jonhson étoit avec son Corps d'armée au fond du Lac Saint-Sacrement. Sur ce rapport le Baron de Dieskaw prit le parti de marcher en diligence, pour tâcher de surprendre ce même Fort à la tête de quinze cens hommes; sçavoir, six cens Sauvages sous les ordres de M. de Saint-Pierre, six cens Canadiens sous les ordres de M. de Repentigny, & trois cens hommes de troupes, y compris les deux Compagnies de Grenadiers des Bataillons de la Reine & de Languedoc avec trois Piquets de la Compagnie de Canonniers de la Colonie. Il envoya le reste de ces deux

Digitized by Google

Bataillons sous les ordres de M. de Roquemaure, Commandant de celui de la Reine, à l'endroit nommé *les Deux Rochers*, afin de se replier sur lui en cas qu'il fût obligé de se retirer ; & il fit marcher M. de Celoron Major, commandant les Troupes & Milices de la Colonie, avec le restant de son Corps, vers la chute du Lac Saint-Sacrement, pour empêcher les Anglois de tenter une entreprise de ce côté-là. En conséquence de ces dispositions, il marcha depuis le 4 jusqu'au 7 Septembre qu'il se trouva à environ une lieue du Fort Anglois. Comme la fin du jour approchoit, il s'arrêta avec sa troupe, & envoya un Détachement de Sauvages, commandé par le sieur de Saint-Pierre, pour reconnoître les lieux. Les Sauvages tuerent un courier que le Colonel Jonhson envoyoit au Commandant du Fort pour l'avertir de la marche des François. Ils s'emparerent aussi de quelques charriots, qui y portoient de l'artillerie & des munitions, mais dont quelques-uns des conducteurs se sauverent. Comme il n'étoit plus douteux que le Fort Anglois étoit averti, le Baron de Dieskaw fit proposer aux Sauvages l'option, ou de suivre le projet d'aller attaquer ce Fort, ou de marcher contre le Camp du Colonel Jonhson, qui, suivant tous les avis qu'on avoit eus, n'étoit qu'à cinq ou six lieues de-là avec un Corps de troupes de trois mille hommes. Les Sauvages opinerent tous pour cette derniere entreprise.

Le 8 on partit de grand matin sur cinq colonnes dans l'ordre suivant ; les troupes de France, & les canonniers au centre, une colonne de Canadiens, & une autre de Sauvages à la droite, & deux autres Colonnes semblables à la gauche. Dès dix heures du matin, on ne se trouva qu'à

Digitized by Google

une lieue du Camp. Des prisonniers qui furent faits par les Sauvages, déclarerent que, par le chemin où marchoit l'Armée, il venoit des charriots que les Anglois envoyoient à leur Fort, & que ces charriots étoient escortés par un Détachement considérable. Le Baron de Dieskaw fit passer sur la gauche du chemin les Canadiens & les Sauvages, avec ordre de laisser engager les Anglois, & de ne tirer sur eux que lorsque les troupes reglées, qui continueroient leur marche par le chemin, auroient commencé l'attaque. Quelques minutes après, on entendit des coups de fusil, & le feu s'anima entre les Sauvages qui marchoient devant, & les Anglois. Les Canadiens coururent sur le champ à leur secours. Les Anglois prirent la fuite. On les poursuivit jusqu'à la vue de leurs tentes; & ce détachement qui étoit de huit à neuf cens hommes, fut presque tout détruit: il en rentra fort peu dans le Camp; & c'est dans ce choc que M. de Saint-Pierre fut tué.

Le Baron de Dieskaw marchoit toujours par le chemin, pendant que l'Ennemi se battoit en retraite. Quoique les Canadiens & les Sauvages se trouvassent fort fatigués, il crut que le meilleur moyen de les engager à le suivre étoit de hâter sa marche, pour profiter de la confusion que la défaite de ce détachement devoit occasionner parmi les troupes du Camp du Colonel Jonhson. Il ne fut pas longtems sans être en présence. On lui fit remarquer qu'il n'avoit point de colonne à la droite pour le soutenir. Alors une petite troupe de Canadiens s'étendit de ce côté-là, & fit un très-grand feu sur les Anglois. Mais le Camp se trouvant retranché avec des bateaux, des charriots & de gros arbres: l'infanterie des François, qui étoit en front, eut un si grand feu d'artillerie & de

Digitized by Google

mousqueterie à essuyer, qu'elle fut obligée de reculer, & de s'emparer de quelques arbres : elle y resta pendant deux heures à fusiller avec le reste des troupes, qui ne consistoit pas en plus de cinq cens hommes dans cette attaque, parce qu'il n'y avoit qu'une partie des Canadiens, qui avoit suivi, & que les Sauvages s'étoient arrêtés. Ce fut-là que le Baron de Dieskaw fut d'abord blessé à la jambe, & que peu de tems après il reçut une balle qui lui perça le genouil droit, & lui passa dans les chairs de la cuisse gauche ; ce qui l'obligea de se laisser porter à quelques pas de-là pour s'asseoir. Il ordonna au Chevalier de Montreuil, Major général, & Commandant en second, de le laisser là, & d'aller voir si on ne pouvoit pas pénétrer dans le Camp. Le Chevalier de Montreuil en vit l'impossibilité : les troupes étoient trop fatiguées, en trop petit nombre, & trop maltraitées par le feu qu'elles avoient essuyé. Il prit le parti de la retraite. Il y eut d'abord quelque confusion ; mais la Troupe se rendit en bon ordre au lieu où l'on avoit laissé les bateaux. La perte des Anglois a été de plus de sept cens hommes dans le détachement qui a été attaqué par les Sauvages & les Canadiens, sans compter les blessés qui sont rentrés dans le camp, & l'on ignore la perte qu'ils ont dû faire dans les retranchemens. Celle des François n'a été que de quatre-vingt-quinze hommes tués, tant officiers, soldats, que Canadiens & Sauvages, & cent-trente blessés de tous ces différens corps. Le Baron de Dieskaw a été pris & conduit à Orange avec le sieur Bernier son Aide-de-Camp, & deux officiers de milice, tous trois blessés comme lui.

Il ne s'est rien passé depuis de ce côté-là. La perte que le Colonel Jonshson avoit faite, & la présence des troupes Françoises, qui se sont en-

Digitized by Google

ſuite retranchées aux environs du FortSaint-Frédéric, lui ont fait abandonner l'exécution de ſon projet contre ce Fort.

Les ſecours que M. de Vaudreuil avoit envoyés aux Forts Frontenac & de Niagara, en ont impoſé auſſi au Gouverneur Shirley, qui s'eſt retiré avec ſes troupes, à l'exception d'une Garniſon nombreuſe qu'il a laiſſée à Chouegen avec un train conſidérable d'artillerie. La défaite du Général Braddok, & le mauvais ſuccès du Colonel Jonshſon doivent avoir contribué à lui faire prendre ce parti; car toutes ces différentes entrepriſes avoient été combinées enſemble.

Dédicace de la Statue du Roy, dans la Place Royale de Nancy.

Sa Majeſté Polonoiſe, Duc de Lorraine & de Bar, ayant conçu en 1752 le deſſein de faire élever un monument de ſa tendreſſe à Sa Majeſté Très-Chrétienne, a dreſſé elle-même le plan d'une place, dont l'exécution confiée à M. Heré de Corny, ſon premier Architecte, répond à la magnificence des idées de Sa Majeſté & à la grandeur du ſujet. Les édifices qui environnent cette place, ſont d'une ſymmétrie parfaite. Celui du fond eſt deſtiné à l'Hôtel de Ville. Ceux de droite & de gauche forment quatre pavillons. La place eſt terminée par un Corps de bâtimens à un étage, qui fait retour pour donner une rue de communication de la Ville Neuve à la Ville Vieille. Au fond de la rue eſt un arc de triomphe, compoſéde trois portiques. Dans les quatre angles de la place, dont l'extérieur eſt decoré

Digitized by Google

d'une architecture d'ordre Corinthien en pilastres, on a mis quatre grands grillages sur un plan ceintré. Les deux du fond sont employés à masquer les bastions. Ils forment chacun un grand portique & deux petits. Le portique du milieu est une cascade, où l'on voit la figure de Neptune sur son char tiré par des chevaux marins; d'un côté, un fleuve & une Nayade; & de l'autre un dragon. Toutes les eaux que jettent ces différentes figures, se répandent en nappes dans un vaste bassin. Les fontaines des petits portiques sont ornées de grouppes d'enfans qui jouent avec des poissons. Les deux autres grands grillages sont aux angles de l'Hôtel de Ville, & ils forment deux especes de portes Flamandes, de vingt-deux pieds d'ouvertures, destinés pour donner entrée à quatre rues.

Au milieu de la place s'éleve un piedestal de marbre blanc, sur lequel est la statue pedestre de Louis XV habillé à la Romaine, cuirassé & revêtu du manteau royal. Cette figure de bronze est haute de onze pieds. Quatre bas reliefs aussi de bronze décorent les quatre faces du piedestal, & représentent, le premier le mariage du Roi Très-Chrétien; le second la paix conclue à Vienne; le 3e la prise de possession de la Lorraine; le quatrieme l'Academie des Sciences & Belles-Lettres établie dans cette ville. Aux quatre angles du piedestal, sur le pallier des marches sont quatre figures colossales, qui représentent la prudence, la justice, la valeur & la clémence.

Sa Majesté Polonoise ayant fixé le jour de la Dédicace de la statue au 26 Novembre, vingt trois jours auparavant à la Malgrange. La fête ne pouvoit mieux commencer que par des actions de graces, pour la naissance de Monseigneur le Com-

Digitized by Google

te de Provence. Le Roi se rendit le 25 à l'église primatiale, pour y assister à une Messe solemnelle, & au *Te Deum*. Le Primat revêtu de ses habits pontificaux, reçut Sa Majesté à la porte de l'église, où les Compagnies supérieures, les autres Corps de Justice, & le Clergé séculier & régulier s'étoient rendus.

Le lendemain 26, Sa Majesté entendit dans l'église de Bon-Secours une Messe célébrée par le Primat. Vers midi, Sa Majesté arriva ici avec toute la pompe de la Royauté. Le Régiment d'Infanterie du Roi Très-Chrétien en garnison dans cette ville, bordoit en haie les rues depuis la porte Saint Nicolas jusqu'à la place royale. Sa Majesté Polonoise fut saluée de trois décharges de l'artillerie des remparts. A la porte de l'Hôtel de Ville, elle fut complimentée par M. Thibault, Lieutenant-Général de Police, à la tête des Magistrats.

Sa Majesté s'étant placée sur le balcon du grand sallon de l'Hôtel de Ville, un Héraut d'Armes, précédé des Timballiers & Trompettes des plaisirs, & monté sur un cheval richement caparaçonné, sortit de dessous l'arc de triomphe, & en s'avançant par la droite, il fit le tour de la place. Devant chaque pavillon, il fit à haute voix la proclamation de la Dédicace de la statue. La Noblesse & le peuple répondirent à l'envi par des acclamations réitérées. Alors on ôta de dessus la statue le voile qui la couvroit, & de nouvelles acclamations en couronnerent la Dédicace. Pendant la cérémonie, l'artillerie des remparts & la mousqueterie du Régiment du Roi Très-Chrétien firent des salves continuelles.

Au lieu d'eau il coula du vin des Fontaines de la place pendant le reste du jour. Quatre Conseil-

Digitized by Google

lers de l'Hôtel de Ville jetterent à pleines mains de l'argent par les fenêtres des quatre pavillons, & l'on distr bua en même-tems dans toute la ville des largesses considérables aux pauvres honteux. Sa Majesté reçut les complimens de sa Cour supérieure, de sa Chambre des Comptes, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres, & des quatre Chapitres de Chanoinesses de Remiremont, d'Epinal, de Bouxieres & de Poussay.

Sur les quatre heures elle se rendit à la salle de la Comédie, où elle entendit un prologue relatif à la cérémonie du jour. L'Auteur des paroles est M. Palissot de Montenoy, & la Musique est de M. Surat. Après le spectacle, Sa Majesté passa à la salle du bal paré que donnoit la Ville. Il étoit composé de toute la haute Noblesse de Lorraine, & d'Etrangers de la plus grande distinction, que le désir de faire leur cour à Sa Majesté avoit attirés de toutes parts. Le Roi y demeura une demi-heure, & partit ensuite au bruit de l'artillerie, & au milieu des acclamations dictées par l'allégresse générale.

En passant près de la grande place de la Ville Neuve, Sa Majesté y vit les Soldats & Sergens des quatre Bataillons du Régiment du Roi, assis à de longues tables, où la Ville leur avoit fait servir un repas dans lequel il régna autant d'ordre que d'abondance. Les tables formoient un quarré. Elles étoient éclairées par cinq pyramides, dont quatre de vingt-trois pieds, & celle du milieu de quarante, toutes surmontées de fleurs de lys couronnées, ayant dans leurs corps les armes de Sa Majesté Polonoise, & celles de la Ville en feu transparent. Le devant & le derriere des tables étoient ornés des faisceaux d'armes du Régiment, sur chacun desquels il y avoit une

Digitized by Google

fleur de lys illuminée. Les drapeaux étoient déployés autour des tables, sur lesquelles veilloit le Corps des Officiers, le Marquis de Guerchy, Colonel-Lieutenant, à la tête.

A la suite du bal paré il y eut grand bal masqué à l'Hôtel de Ville.

Sa Majesté revint ici le 27. La Place royale étoit illuminée suivant l'ordre de l'architecture. Après avoir considéré l'illumination, le Roi descendit du grand sallon de l'Hôtel de Ville pour se rendre sous le peristile de l'arc de triomphe.

Avant sa sortie, M. Thibault lui présenta sur le seuil de la porte une médaille d'or. Elle porte d'un côté la tête de Sa Majesté Polonoise avec cette inscription : *Stanislaus I, Rex Polonia, Magnus Duc Lithuania, Lotharingia & Barri.* Au revers est la statue pedestre de Louis XV sur son piedestal, avec cette légende : *Usque usque immortalitati.* Et pour exergue, *Civitas Nanceiana. MDCCLV.*

En recevant cette médaille, qui a été gravée par la Dame de Saint Urbain, Sa Majesté eut la bonté de dire aux Magistrtas : *Messieurs, sur ce médaillon est mon effigie, mais les vôtres sont gravées dans mon cœur.*

On tira ensuite le magnifique feu d'artifice, qui avoit été préparé. Sa Majesté après le feu, retourna à la place royale, pour voir une seconde fois l'illumination, & elle partit enfin au bruit de nouvelles salves d'artillerie & de mousqueterie.

Pendant les trois jours qu'ont duré les réjouissances publiques, les habitans de Nancy ont fait les honneurs de la Ville, en tenant table ouverte pour les Etrangers, qui, après avoir admiré les magnificences dont ils ont été témoins, ont remporté la plus haute idée de l'amour sincere & respectueux des Lorrains pour leurs Majestés Très-Chrétienne & Polonoise.

Digitized by Google

Cette fête n'a point été particuliere à la ville de Nancy : elle a été générale dans toutes les villes & dans les bourgs de la Lorraine & du Barrois.

Le 14 Décembre, les Députés de la Ville de Nancy eurent l'honneur de présenter au Roi les Médailles d'or & d'argent, qui ont été frappées à l'occasion de cette Dédicace. Le Roi pour leur donner de sa satisfaction une marque distinguée, les reçut dans son cabinet. Ils furent présentés à Sa Majesté par M. le Duc de Fleury, premier Gentilhomme de la Chambre, Gouverneur & Lieutenant-Général de Lorraine & du Barrois, & par M. le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire d'Etat. Les Députés eurent le même honneur chez la Reine, chez Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, & Monseigneur le Comte de Provence, ainsi que chez Madame, & chez Mesdames Victoire, Sophie & Louise, étant présentés de même par M. le Duc de Fleury, & M. le Comte d'Argenson. La Députation étoit composée de M. Thibault, Lieutenant-Général de Police, & Chef du Magistrat de Nancy ; de M. Breton, Conseiller pour la Noblesse ; de M. Puisseur, Conseiller pour le Tiers-Etat ; & de M. Richer, Conseiller, Trésorier de l'Hôtel de Ville de Nancy. M. Thibault porta la parole.

Le 12, la rentrée de la Cour des Aides se fit avec les cérémonies ordinaires. Après la Messe célébrée, selon la coutume, dans la salle de la Cour, les trois Chambres s'assemblerent dans la premiere, & l'on fit la lecture des Ordonnances & des Réglemens. Les Huissiers ayant prêté ser-

Digitized by Google

ment, M. de Lamoignon de Malesherbes, Premier Président, prononça un discours *sur le choix des Etudes*. Ensuite M. Boula de Mareuil, second Avocat Général, prit la parole, & harangua *sur l'emploi du Tems*.

M. de Landreville, Maréchal de Camp & chef de Brigade des Gardes du Corps, vint le 17 Novembre, de la part du Roi, annoncer la naissance de Monseigneur le Comte de Provence au Corps de ville qui s'étoit assemblé sur la premiere nouvelle que Madame la Dauphine avoit ressenti quelques douleurs. M. le Marquis de Dreux, Grand Maître des cérémonies, a remis en même tems au Corps de ville une lettre de Sa Majesté sur le même sujet. Aussi-tôt les Prévôt des Marchands & Echevins firent annoncer à toute la ville, par une salve générale de l'artillerie, & par la cloche de l'Hôtel de ville, qui a sonné jusqu'à minuit, la nouvelle faveur qu'il a plu à Dieu d'accorder à la France.

A six heures du soir on fit une seconde salve de l'artillerie, après laquelle les Prévôt des Marchands & Echevins allumerent, avec les cérémonies ordinaires, le bucher qui avoit été dressé dans la Place devant l'Hôtel de ville. On tira ensuite une grande quantité de fusées volantes; on fit couler dans les quatre coins de la place des fontaines de vin, & on distribua au peuple du pain & des viandes. Plusieurs Orchestres remplis de Musiciens, mêlerent le son de leurs instrumens aux acclamations dictées par l'alégresse publique. La façade de l'Hôtel de ville fut illuminée le soir par plusieurs filets de terrines, ainsi que l'hôtel du Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, celui du Prévôt des Marchands & les maisons des Echevins & Officiers du Bureau de la ville.

Digitized by Google

Le Roi ayant écrit à l'Archevêque de Paris pour faire rendre à Dieu de solemnelles actions de graces à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Comte de Provence, on chanta le 23 Novembre le *Te Deum* dans l'église Métropolitaine, & l'Abbé de Saint Exupery, Doyen du Chapitre, y officia. Le Chancelier & le Garde des Sceaux, accompagnés de plusieurs Conseillers d'Etat & Maîtres des Requêtes, y assisterent, ainsi que le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, & le Corps de ville, qui y avoient été invités de la part de Sa Majesté par le Marquis de Dreux, Grand Maître des cérémonies.

On tira le même jour dans la place de l'Hôtel de ville, par ordre des Prévôt des Marchands & Echevins, un très-beau feu d'artifice. La décoration représentoit un Temple de *Lucine*, formant par son plan un quarré régulier de marbre blanc. Une ordonnance composite, portée sur un socle & terminée par un attique, présentoit sur chaque face du quarré quatre colonnes isolées, embrassées par des branches de lys, & grouppées deux à deux, qui soutenoient un fronton triangulaire. A côté des colonnes étoient des figures de sept pieds de proportion, représentant des *Vertus*. Le milieu des façades étoit ouvert par un portique élevé sur des dégrés de marbre blanc, qui conduisoient jusqu'à l'autel, sur lequel étoit placée la *Déesse*. Les colonnes, les frontons, les panneaux du socle & de l'attique étoient de marbre serancolin. L'intérieur du temple étoit de bréche violette. Les chapiteaux, la frise, les moulures, les bas reliefs & les figures étoient en or. Au-dessus du fronton étoit le médaillon des armes du Roi, supporté par le *Génie* de la France, & par

Digitized by Google

une *Renommée*. Des *Amours*, soutenus sur des nuages, formoient différens jeux, & servoient de couronnement à tout l'édifice. Le temple avoit ving-cinq pieds de largeur sur quarante de hauteur. Il portoit sur une terrasse de quarante-huit pieds de base, dont les appuis formoient autour de l'édifice principal, une enceinte décorée dans tous les angles par des acroteres qui soutenoient des vases de fleurs. On montoit sur la terrasse par des perrons distribués sur toutes les faces.

Après l'artifice, la façade de l'Hôtel de ville fut illuminée avec autant de goût que de magnificence. Toutes les colonnes dans leur pourtour étoient garnies de lampions. Des filets de terrines regnoient le long des entablemens. Plusieurs lustres formés de lanternes de verre éclairoient les autres parties. La place vis-à-vis de l'Hôtel de ville étoit entourée d'Ifs, portant chacun plus de cent cinquante lumieres.

Il y eut aussi de magnifiques illuminations aux hôtels du Duc de Gesvres & du Prévôt des Marchands, ainsi qu'aux maisons des Echevins & des principaux Officiers du Corps de Ville.

Des fontaines de vin coulerent dans ces différens endroits, de même que dans la place de l'Hôtel de ville, & dans les autres principales places de Paris; & l'on distribua du pain & des viandes au peuple. On avoit placé des orchestres partout où se faisoient ces distributions.

La cloche de l'Hôtel de ville sonna en tocsin depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit. Pendant la journée il y eut quatre salves d'artillerie; une à cinq heures du matin, une à midi, une pendant le *Te Deum*, & la derniere avant le feu d'artifice.

Le 23, la Vicomtesse de Cambis fut présentée à leurs Majestés.

Digitized by Google

Le 24, le Corps de ville alla à l'Eglise paroissiale de Saint Jean en Greve, pour rendre ses actions particulieres de graces ; & il assista à un *Te Deum* qu'il fit chanter en musique L'Hôtel de ville, les hôtels du Duc de Gesvres & du Prévôt des Marchands, & les maisons des Echevins & des principaux Officiers du Corps de Ville furent de nouveau illuminés.

Le Marquis de Brassac, un des Chambellans du Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, est venu de la part de Sa Majesté Polonoise pour complimenter leurs Majestés & la Famille royale sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence ; & le 24 Novembre il s'acquitta de cette commission.

M. Séguier, Avocat Général du Parlement, ouvrit le 24 les Audiences de la Grand'Chambre, par une harangue *sur l'Emulation*. Cette harangue fut suivie d'un discours de M. de Maupeou, premier Président, *sur le Vice de la Jalousie*.

Selon les lettres de Bordeaux, on y essuya le premier Novembre une secousse de tremblement de terre qui dura quelques minutes. Elle fut accompagnée d'une agitation extraordinaire des eaux de la Garonne. Heureusement la ville n'a souffert aucun dommage.

Conformément à l'ordre que le Roi avoit donné, le Régiment des Gardes Suisses s'assembla à Versailles le 29 de Novembre dans la place d'armes vis-à-vis de la grille du château, & il forma un bataillon quarré. A midi & demi M. le Comte d'Eu ayant averti le Roi, que le Régiment étoit sous les armes, Sa Majesté monta à cheval, accompagnée de M. le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le département de la Guerre, ainsi que de M. le Marquis de Paulmy, Secrétaire

Digitized by Google

d'Etat en survivance de M. le Comte d'Argenson. Le Bataillon quarré s'ouvrit à l'arrivée du Roi ; Sa Majesté y entra avec sa suite & avec les Officiers des Gardes du Corps, & le Bataillon se referma sur le champ, les Gardes du Corps restant en dehors. Les Capitaines des Gardes Suisses firent un cercle autour de Sa Majesté ; les Lieutenans formerent un second cercle, & les Sergens un troisieme. Après que les tambours eurent battu le ban, le Roi ordonna au Régiment de reconnoître le Comte d'Eu pour Colonel Général des Suisses & Grisons, & de lui obéir en tout ce qui concerne le service de Sa Majesté. Ensuite le Roi sortit du Bataillon, & alla se placer vis-à-vis de la petite Ecurie, d'où Sa Majesté vit défiler le Régiment. Le Comte d'Eu étoit à la tête. Lorsque la premiere ligne fut passée, ce Prince se plaça auprès de Sa Majesté. Il donna le même jour dans son château de Clagny un somptueux dîner aux Officiers du Régiment, & il fit distribuer du pain, de la viande & du vin à tous les soldats.

Sur ce qui a été représenté au Roi, qu'entre les différens moyens qui peuvent concourir avec ceux que Sa Majesté s'est déja procurés, pour subvenir aux dépenses extraordinaires auxquelles les circonstances présentes l'obligent, il n'en est point de plus facile & de plus désiré qu'une nouvelle Loterie ; Sa Majesté s'y est d'autant plus volontiers déterminée, que l'augmentation du bail de ses Fermes la met en état d'y satisfaire, sans rien prendre sur ses autres revenus. En conséquence, par un Arrêt du Conseil d'Etat, du 11 de Novembre, elle a établi une troisieme Loterie royale. Cette Loterie dont l'exécution durera douze ans, à compter du premier Avril 1756, & dont le Roi a fixé le fonds à la somme de trente mil-

Digitized by Google

lions de livres, fut ouverte le 1r de Décembre au Trésor royal. Elle sera composée de 50 mille billets, chacun de six cens livres. Il y aura cent mille lots, dont cinquante mille, dits de remboursement, qui éteindront & amortiront le capital des billets & cinquante mille de faveur, ausquels les billets amortis par le remboursement qui leur sera parvenu, participeront nonobstant ledit remboursement. Les cent mille lots seront distribués en quatorze Tirages pendant le cours des douze années que durera la Loterie. Le premier tirage du premier semestre se fera le 15 du mois d'Avril prochain, & les cinq autres d'année en année au même tems. Ces six premiers tirages seront de lots de remboursement. Le septieme qui sera de faveur, se fera un mois après. Le premier des six tirages du deuxieme semestre qui seront également pour lots de remboursement, se fera le 15 Avril 1762, les cinq autres aussi d'année en année, & le quatorzieme & dernier qui sera de faveur, un mois après le sixieme du second semestre. Les vingt-quatre mille deux ceux quarante-huit billets, qui auront obtenu les lots de remboursement dans les six tirages du 1r semestre, participeront seuls au tirage de faveur qui les suivra. De même les vingt-cinq mille sept cens cinquante-deux billets ausquels seront échus les lots de remboursement des six tirages du deuxieme semestre, auront seuls part au quatorzieme tirage, qui formera la clôture de la Loterie. A chacun des douze tirages pour lots de remboursement il y aura un premier lot de vingt mille livres, un second de dix mille, un troisieme de quatre mille, deux autres de deux mille. Dans le premier des deux tirages de faveur le premier lot sera de cent vingt mille livres, & le second de cinquante mille. Le princi-

Digitized by Google

pal lot du quatorzieme & dernier tirage sera de deux cens mille livres, & le second de quatre-vingt mille. Sa Majesté attribue pendant chacune des deuxieme & subséquentes années de l'exécution de la Loterie, jusques & compris la onzieme, vingt-quatre livres à chacun des billets qui entreront dans la roue, pour concourir en chaque semestre au gain des lots de remboursement, & ce jusqu'à ce qu'il leur en soit échu un à chacun; laquelle attribution sera payée, même pour l'année révolue, au tems que lesdits lots échoiront sans aucune réduction desdits lots.

Il paroît une Ordonnance du Roi pour augmenter de dix Maîtres chaque Compagnie des Régimens de Cavalerie, tant Françoises qu'Etrangeres, même celles des cinq Brigades du Régiment des Carabiniers.

Sa Majesté a accordé des lettres d'ennoblissement à M. Daran, l'un de ses Chirurgiens, qui s'est acquis un nom célébre dans toute l'Europe.

Le Marquis de Soragna, Gentilhomme de la Chambre de l'Infant Duc de Parme, & qui est venu de la part de ce Prince & de Madame Infante pour complimenter leurs Majestés sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence, s'acquitta le 16 de sa commission. Il fut présenté par Don Jaimes Masones de Lima & Sotomayor, Ambassadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire du Roi d'Espagne.

Six cloches de la nouvelle Eglise Paroissiale de Saint Louis à Versailles furent bénites le 15. M. le Duc de Fleury & Mc. la Duchesse de Luynes, Dame d'honneur de la Reine, les tinrent au nom de leurs Majestés & de la Famille royale. Le Curé de la Paroisse fit la cérémonie. Il y eut musique, illumination, feu, & plusieurs salves de mousqueterie.

Digitized by Google

Le 14, Mdme la Marquise de Gamaches fut présentée à leurs Majestés & à la Famille royale. Dans ces présentations elle prit le tabouret, comme Grande d'Espagne, ayant hérité de la Grandesse par la mort du Maréchal de la Mothe-Houdancourt, dont elle est fille unique.

Madame la Marquise de Brehant fut présentée le même jour.

Le 17 M. le Marquis de Marigny, Directeur Général des Bâtimens, Arts & Manufactures, présenta à Leurs Majestés plusieurs pieces de Tapisserie en haute-lisse, de la Manufacture des Gobelins. Quatre de ces pieces représentent : la premiere, Jason assoupissant le Dragon, enlevant la Toison d'Or, & partant avec Medée : la deuxieme, le mariage de Jason & de Creüse, fille du Roi de Corinthe : la troisieme, Creüse consumée par le feu de la robe fatale, dont Medée lui a fait présent : la quatrieme, Medée poignardant les deux fils qu'elle avoit eus de Jason, & embrasant Corinthe. Ces morceaux ont été exécutés sur des Tableaux de feu M. de Troy, & ils sont les trois premiers de M. Cozette, & le dernier de M. Audran. Trois autres Pieces sont de M. Audran. Les sujets sont la Scene 5 du quatrieme Acte de l'Opera de Roland : la Scene 4 du cinquieme Acte d'Armide, d'après feu M. Coypel : & l'Entrée de Marc-Antoine à Ephese, d'après M. Nattoire, Directeur de l'Académie de Peinture à Rome. Une huitieme Piece de l'exécution de M. Cozette, est une copie d'un Tableau de M. Parrocel, d'Avignon, représentant *la Sainte-Famille*, & qui a trois pieds deux pouces de haut, sur deux pieds cinq pouces de large.

Par une Ordonnance du 8 de ce mois, le Roi a réglé que les Bataillons du Régiment Royal

Digitized by Google

Artillerie, les Compagnies de Mineurs & d'Ouvriers qui servent à leur suite, les Officiers d'Artillerie & les Ingénieurs, ne feroient dorénavant qu'un seul & même Corps, sous la dénomination de *Corps Royal de l'Artillerie & du Génie.*

On a répandu mal-à-propos le bruit, que le Coche d'eau d'Auxerre avoit péri. Cette Voiture n'a pas couru le moindre danger, & celles de cette espece ne vont que lorsque la riviere est navigable.

Le 18 Décembre les Actions de la Compagnie des Indes étoient à quatorze cens quatre-vingt livres: les Billets de la premiere Loterie Royale à huit cens quarante-quatre; ceux de la seconde Loterie à sept cens vingt-huit, & ceux de la troisieme Loterie à six cens vingt-trois.

BENEFICES DONNÉS.

LE Roi a donné l'Abbaye de S. Amand, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Cambrai, au Cardinal d'Yorck.

Sa Majesté a accordé l'Abbaye de S. Vandrille, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Rouen, au Cardinal de la Rochefoucauld.

Elle a aussi donné l'Abbaye d'Aumale, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Rouen, à l'Abbé de Savary de Breves, Vicaire Général de l'Archevêché de Vienne; celle de Chezi, même Ordre, Diocèse de Soissons, à l'Abbé Thierri, Chancelier de l'Eglise Métropolitaine & de l'Université de Paris; celle de Beaulieu, Ordre de Saint Augustin, Diocèse de Boulogne, à l'Abbé de Mons, Vicaire Général de l'Evêché de Saint-Flour; & celle de Ferrieres, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Poitiers, à l'Abbé de Fretat de Sarra, Vicaire Général de l'Evêché du Puy,

Digitized by Google

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

De Lisbonne, ce 25 Novembre, 1755.

VOus serez sans doute informé, Monsieur, du malheur que vient d'essuyer le Portugal. Le premier de Novembre à neuf heures quarante-cinq minutes du matin, par un temps calme & le ciel le plus serain, le mercure étant à vingt-sept pouces sept lignes, & le termometre de M. de Réaumur à quatorze degrés, la terre trembla par trois reprises. La premiere secousse fut si foible qu'elle n'épouvanta presque personne, & dura à peu près une minute : mais après un intervalle de trente à quarante secondes, la terre trembla de nouveau, mais avec tant de violence que la plûpart des maisons commencerent à crouler. Cette seconde secousse dura à peu près huit ou dix minutes. Il y eut encore un intervalle de deux minutes à peu près ; ce que je présume, parce que la poussiere que causa l'écroulement des maisons, & qui étoit si épaisse que le soleil en étoit totalement obscurci, baissa peu à peu, & rendit au jour assez de clarté pour que l'on pût s'envisager & se reconnoître.

Digitized by Google

Une troisieme secousse reconfondit tout de nouveau; les maisons qui avoient résisté jusqu'alors, tomberent avec fracas. Le ciel s'obscurcit, & la terre sembloit vouloir rentrer dans le cahos. Les gémissemens des mourans, les cris de ceux qui étoient exposés au danger, les secousses réitérées de la terre, l'obscurité du jour augmentoient le trouble, la confusion, l'horreur & l'effroi. Enfin, après dix à douze minutes, tout se calma. Mais notre malheur n'étoit pas encore à son comble. A peine commençions-nous à respirer, le feu parut dans différens quartiers de la Ville. Le vent qui souffloit avec violence, excitoit la flamme. Personne ne pensa à empêcher sa voracité, on ne songea qu'à sauver sa vie, & à fuir vers la campagne : les tremblemens de terre se succédoient toujours foibles à la vérité, mais trop violens pour des gens qui avoient échappé à une mort qui sembloit inévitable. Ainsi Lisbonne devint en peu de tems une seconde Troie.

On auroit pu sans doute apporter quelque remede au feu, si la mer n'eût menacé de submerger la ville; ou du moins le peuple effrayé par une si horrible catastrophe, se le persuada, en voyant les flots entrer avec fureur dans des lieux ou il sembloit impossible que la mer pût jamais parvenir.

Digitized by Google

Dans le commencement du tremblement, quelques personnes croyant trouver un asyle sur les eaux, s'y exposerent; mais la mer ne leur fut pas plus favorable : car le flux portoit vaisseaux, barques, batteaux contre le rivage, les écrasoit les uns contre les autres, & bientôt les retirant avec violence, sembloit vouloir les engloutir avec les malheureux qu'ils portoient.

Ce flux & reflux dura toute la nuit, & se faisoit sentir plus fortement de cinq en cinq minutes. L'effroi n'a pas encore cessé; car il n'y a pas de jour que nous n'ayons senti deux ou trois secousses.

J'ai remarqué que les plus fortes, que l'on peut comparer à un coup de canon tiré dans un souterrein, se font toujours sentir à la sortie de la Lune, & vers le crépuscule du matin.

Le 8. vers les cinq heures & demie du matin, nons avons senti une secousse de peu de durée, mais très violente. Le 16. à trois heures & demie après midi, la terre baissa & fit le même effet que le corps d'un navire à la cape.

On assure que la mer a surpassé de 9. pieds le plus grand débordement dont on se souvienne en Portugal.

Le tremblement & le feu ont détruit

Digitized by Google

18 paroiſſes, preſque tous les couvens, & les plus beaux Palais de Liſbonne, tels que le Palais du Roi, celui de Bragance, le Tréſor, les Hôtels des Ducs de Cadaval, de Lafoens & d'Avéiro, ceux des Marquis de Valence, de Lourical, de Tavora, de Marialva, de Limiares, de Frontiere, d'Anjeja, des Comtes de Vimieiro, d'Atouguia, das Galvéas, de Saint Jacques, d'Alva, de Coucoulin : l'Hôtel de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne l'a enſeveli ſous ſes ruines. Le chantier, toutes les douanes pleines de marchandiſes, les Magaſins publics du bled ont été conſumés. Les environs de Liſbonne ont preſque tous été détruits. Les Bourgs d'Alverca, Alandra, Villa Franca, Caſtanheira, Povos, Alenquer, Sétuval, ſont preſque entierement ravagés. La partie baſſe de Santarem a beaucoup ſouffert, de même que Peniche & la forteresse de Caſcaes. Quelques villes du Royaume des Algarves ont été détruites, moins par le tremblement de terre, que par la mer qui a inondé une lieue de Pays. La pointe du Cap de la Boque s'eſt affaiſſée. La fameuſe bibliotheque de S. Dominique, celle du Comte de Ericeira & celle du Comte de Vimieiro, célébres

Digitized by Google

par leurs manuſcrits rares, ont été la proie des flammes.

On ne ſçait pas encore le nombre des morts. On conjecture qu'il doit monter de 30. à 40. mille perſonnes. Tout le monde campe, depuis le Roi juſqu'au dernier membre de la République.

Pedegache.

MARIAGES ET MORTS.

François-Martial Comte de *Choiſeul-Beaupré*, Brigadier, Inſpecteur général de l'Infanterie, & Menin de Monſeigneur le Dauphin, veuf depuis 1753 de Charlotte-Roſalie de *Romanet*, épouſa le 24 Juin Demoiſelle N... *Thiroux de Mauregard*; la bénédiction nuptiale leur a été donnée à Paris dans la chapelle de la maiſon de la Dame de Lailly: le Roi avoit ſigné le 22 leur contrat de mariage.

Raymond-Pierre, Marquis de *Beranger*, Comte du Guat, Chevalier d'honneur de Madame la Dauphine en ſurvivance, & Colonel dans le corps des Grenadiers de France, épouſa le 2 de Juillet Marie-Françoiſe de *Saſſenage*, fille de Charles-François, Marquis de Saſſenage, ſecond Baron du Dauphiné, Commiſſaire né des Etats de cette province, Brigadier de Cavalerie, Chevalier des Ordres du Roi; & Chevalier d'honneur de Madame la Dauphine, & de Marie-Françoiſe-Camille de Saſſenage, Baronne de Saſſenage, Marquiſe de Pont-en-Royan, Comteſſe de Montallier. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par

Digitized by Google

l'Archevêque de Sens, dans l'Eglise de la Paroisse du château, à Versailles. Le Marquis de Beranger est fils de feu Pierre, Comte de Beranger, Lieutenant général des armées du Roi, & Chevalier des Ordres de sa Majesté, & de Dame Antoinette-Françoise *Boucher d'Orsay*.

Voyez sur les Maisons de Beranger *& de* Sassenage, *les Tablettes historiques, IV. Part. page 54 & suivantes.*

Messire René-Théophile de *Maupeou*, Marquis de Sablonieres, Colonel du Régiment d'Infanterie de Bigorre, fils de feu Messire René-Theophile de Maupeou, Marquis de Sablonieres, Lieutenant général des armées du Roi, Inspecteur général d'Infanterie, & de Dame Jeane-René Blanchard de Banneville, épousa le 13 Juillet dans la Chapelle du château de Paris-Fontaine, Damoiselle Marie-Julie de Caqueray de Maucomble.

Messire Claude-Etienne *Bidal*, Marquis d'Asfeld, Maréchal des camps & armées du Roi, fut marié le 14 à Damoiselle Anne-Louise-Charlotte *Pajot de Villeperot*, fille de feu Messire Pierre-Maximilien Pajot de Villeperot, Maréchal de camps, & de Dame Louise-Génévieve Pajot. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Paris par l'Archevêque de Narbonne, dans l'Eglise de S. Germain l'Auxerrois. Leur contrat de mariage avoit été signé le 8 par leurs Majestés. Le Marquis d'Asfeld est fils de feu Claude-François Bidal, Marquis d'Asfeld, Maréchal de France, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or, Commandeur de celui de S. Louis, Gouverneur des

Digitized by Google

ville & citadelle de Strasbourg, Directeur général des fortifications de France, Lieutenant Général des armées du Roi ; & de feu Dame Anne *le Clerc-de-Lasseville.*

Voyez la VII. Part. des Tablettes historiques, page 84.

Messire Anne-Joachim-Annibal Comte de *Rochemore*, fils de Messire Jean-Louis-Annibal de Rochemore & de Dame Catherine-Pauline de *Fays-de Rochepierre*, épousa le 31 Juillet à Viviers, Damoiselle Judith de *Bouschet*, fille de Messire Louis de *Bouschet*, Marquis de Sourches, Comte de Montsoreau, Lieutenant général des armées du Roi, Prevôt de l'Hôtel de sa Majesté, & Grand Prevôt de France, & de feue Charlotte-Antonine de *Gontaut de Biron.* La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Evêque de Viviers.

Claude-Antoine-Cleriadus Comte de *Choiseul*, Lieutenant général de la Province de Champagne & de Brie, Guidon de Gendarmerie, Mestre de Camp de Cavalerie, Chambellan & Capitaine des Gardes du Corps du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, épousa le 11 Sept. au château de Haroüel en Lorraine, Diane-Gabriele, Marquise de la *Baume-Montrevel*, ci-devant Chanoinesse de Remiremont, fille de feu Charles-Ferdinand-François, Marquis de la Baume Montrevel, Mestre de Camp de Cavalerie & de Elisabeth-Charlotte de *Beauvau.* La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Abbé de Choiseul, Vicaire général & Grand Archidiacre de Châlons sur Marne. Le Comte de Choiseul est fils de Charles-Marie, Marquis de Choiseul Beaupré, Lieutenant général des armées du Roi, & ci-devant Chevalier

Digitized by Google

d'honneur de la feu Reine de Pologne, & de Henriette-Charlotte de *Bassompierre*, Dame du Palais de cette Princesse.

François-Jacques *Damas d'Antigny*, Comte de Ruffey, Baron de Chevreau, Gouverneur de la souveraineté de Dombes, fils de Joseph-François Damas, Marquis d'Antigny, Comte de Ruffey & de Commarin, Baron de Chevreau, Colonel du Régiment de Boulonnois, Brigadier des armées du Roi, mort en 1736, & de Marie-Judith de *Vienne*, Comtesse de Commarin, a épousé le 6 Octobre Zephirine-Félicité de *Rochechouart*, fille de Charles de Rochechouart, Lieutenant Général des armées du Roi, Ambassadeur de sa Majesté auprès de l'Infant Don Philippe, Duc de Parme, & de Marie-Françoise de *Conflans d'Armentieres*, Dame de Madame la Dauphine. Monseigneur l'Evêque Duc de Laon, son oncle paternel, leur a donné la bénédiction nuptiale dans la Paroisse de S. Sulpice.

Ces maisons sont trop connues pour avoir besoin d'en donner la généalogie. Nous renvoyons à tous les Généalogistes qui en ont parlé Voyez pour la maison de Damas le P. Anselme. Généalogie des Grands Officiers de la Couronne, troisiéme édition en 1733, tome 8, page 339, à l'article des Grands Maîtres de la Maison du Roi. Pour la maison de Vienne, l'article des Amiraux de France, même édition, page 804: & pour la maison de Rochechouart, le même ouvrage, tome IV. page 649.

Demoiselle Catherine-Henriette *Canonville de Raffetot*, est morte à Paris le premier Juin.

Digitized by Google

Messire Charles-Pierre-Joseph de *Castagnet de Tanchoue*, Brigadier des Gardes du Corps, est décédé le 12 à Paris.

Messire Jean-Baptiste *Duval de Morgny*, fils de Messire Yves-Michel Duval de Morgny, Président à la Chambre des Comptes de Rouen, est mort à Paris le 26.

Eleonore-Marie de *Montmorenci-Luxembourg-Tingry*, épouse de Messire Louis-Leon *Potier de Gesvres*, Comte de Tresmes, Lieutenant-Général des armées du Roi, Gouverneur des ville & château de Ponteau de Mer, & Lieutenant pour Sa Majesté au Bailliage de Rouen & pays de Caux, est morte le 3 Juillet dans la quarante-neuvieme année de son âge.

Jacques-Nompar de *Caumont*, Duc de Caumont, Pair de France par la démission du Duc de la Force son pere, mourut à Bagnieres le 14, âgé de quarante-un ans.

Louis-Benigne, Marquis de *Baufremont* & de Listenois, substitué aux noms & armes des maisons de Vienne Listenois de Villelume & de Gorrevod, Seigneur héréditaire du Duché de Pontdevaux, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or, Grand Bailli d'Aval & Lieutenant-Général des armées du Roi, mourut à Paris le 18 Juillet, âgé d'environ soixante-treize ans.

Voyez les Tablettes historiques, *IV partie*, *p.* 388; *& la Ve*, *p.* 269.

Messire Louis Hardouin-Jacques-Auguste de *Grout-de Beaufort*, pensionné du Roi, ci-devant Capitaine au Régiment de Briouze, Infanterie, est décédé dans le mois de Juillet dernier

Digitized by Google

à la terre de la Harie en Basse-Normandie, âgé d'environ soixante-dix-huit ans. Il eut l'honneur d'avoir beaucoup de part dans les bonnes graces de feu Louis XIV, & de Monseigneur le Grand Dauphin, & fut toujours de leur Cour jusqu'à leur mort. Il étoit fils de feu Louis-Hardouin de Grout-de Beaufort, Capitaine au Régiment Dauphin, qui avoit été nommé par Mlle de Montpensier, dite Mademoiselle, & petit fils de feu Louis-Hardouin de Grout, ou Groulth-de Beaufort, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, nommé Major des Gardes du Corps. Il vint en France sur la fin du regne de Louis XIII, & éprouva les bontés de la Reine-Mere Anne d'Autriche. Louis Hardouin, qui donne occasion à cet article, laisse deux fils & une fille; sçavoir, Anne-Ange-Gabriel de Grout de Beaufort, Président en la Cour des Monnoies à Paris; Louis de Grout-de Beaufort, Religieux de l'ancienne Observance de l'Ordre de Cluni, Prieur en titre de Notre-Dame de Mainsat; Marie-Magdeleine de Grout de Beaufort, Religieuse Bernardine à l'Abbaye de Villers-Cannivet, près Falaise en Normandie. Cette famille qui est originaire d'Allemagne, s'est bien alliée depuis qu'elle est en France.

Messire Louis-François *Vivet de Montelus*, Evêque d'Alais, & Abbé de l'Abbaye Royale & séculiere de S. Gilles, Diocése de Nisme, est mort à Alais le 21 dans la soixante-seiziéme année de son âge. Il avoit été nommé en 1727 à l'Evêché de S. Brieux, & en 1744 à celui d'Alais.

Messire N... *Soucelier*, Abbé de l'Abbaye de S. Paul-lez-Sens, & Doyen de Bray-sur-Seine,

Digitized by Google

est mort en cette derniere ville le 24, âgé d'environ cinquante-sept ans.

Messire Christophe, Marquis de *Custine*, grand Bailli de Nanci, mourut à Nanci le 26 dans sa quatre-vingt-quinziéme année. Après avoir servi en France jusqu'au siége de Bonne, & avoir obtenu le grade de Lieutenant-Colonel, il passa au service de l'Empereur Léopold, & fit toutes les campagnes de Hongrie contre les Turcs, depuis 1683 jusqu'en 1697. Il revint alors en Lorraine avec le Duc Léopold, qui le nomma d'abord son premier Chambellan, ensuite Colonel de son Régiment des Gardes, Commandant en Lorraine, Gouverneur des ville & citadelle de Nanci, & Conseiller d'Etat d'épée. Le Marquis de Custine à la cession de la Lorraine, resta attaché à la France malgré les offres avantageuses de l'Empereur Charles VI. le Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, lui donna le grand Baillage de Nanci, & le Roi le gratifia d'une pension de 4000 liv. que Sa Majesté a bien voulu continuer à sa famille.

Louise-Françoise de *Rohan-Rohan*, veuve de Gui-Paul-Jules *Mazarin*, Duc de Mazarin & de la Meilleraye, Pair de France, Prince de Château-Porcien, Gouverneur des villes du Port-Louis, de Hennebont & de Quimperlay, mourut à Paris le 27 Juillet, âgée de soixante ans.

Demoiselle Petronille-Elizabeth *Masson de Meslay*, fille de Messire Antoine-Lambert Masson de Meslay, Président en la Chambre des Comptes, est morte à Paris le 6 Août.

Demoiselle Julie-Apolline-Géneviéve *Huberti*

Fontenu, Baronne d'Evon, Vicomtesse de Prémartin, est morte à Paris le 12, & a été inhumée le lendemain à S. Sulpice.

Dame Bonne *Barillon*, veuve de Messire François-Germain *le Camus*, Marquis de Bligny, Maréchal de Camp, est morte à Paris le 13, & a été inhumée à S. Sulpice.

Dame Marie-Magdelaine *de la Vieuville*, veuve de Messire César-Alexandre *de Baudéan*, Comte de Parabere, est morte le 14 à Paris, âgée de soixante-deux ans.

Messire Jean-Gabriel *de la Porte du Theil*, Chevalier des Ordres de N. D. du Mont-Carmel & de Saint-Lazare, Secrétaire de la chambre & du cabinet de Sa Majesté & des commandemens de Monseigneur le Dauphin & de Mesdames de France, est mort à Paris le 17 Août âgé de soixante-douze ans. Il avoit été ci-devant premier Commis des affaires étrangeres : il fut chargé en différens temps de la part du Roi, de commissions importantes dans plusieurs Cours de l'Europe : en 1747 il assista aux conférences de Breda en qualité de Ministre Plenipotentiaire, & fut revêtu du titre d'Ambassadeur extraordinaire & Plenipotentiaire à celles qui se tinrent en 1748 à Aix-la-Chapelle. Les talens & le zéle avec lesquels il s'est acquitté de ces différens emplois, lui ont mérité les marques de satisfaction & de bonté dont le Roi a bien voulu l'honorer.

Messire Jean-Baptiste *Bosc*, Chancelier & Garde des Sceaux des Ordres Royaux, Militaires & Hospitaliers de Notre Dame du Mont Carmel &

Digitized by Google

de S. Lazare, de Jérusalem, & Conseiller d'honneur de la Cour des Aides, dans laquelle il a été pendant quarante-sept ans Procureur-Général, est mort le 18 Août à Paris, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Messire Jean-François *Boyer*, ancien Evêque de Mirepoix, Abbé de l'Abbaye de Corbie, Ordre de S. Benoît, Diocèse d'Amiens, l'un des quarante de l'Académie Françoise, honoraire de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & de l'Académie royale des Sciences, mourut à Versailles le 20 dans sa quatre-vingt-unieme année. Il avoit été Précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite premier Aumônier de Madame la Dauphine. En 1743, à la mort du Cardinal de Fleury, le Roi chargea l'ancien Evêque de Mirepoix du détail des affaires qui concernent la nomination aux Bénéfices.

Claude-Lamoral-Hyacinthe-Ferdinand, Prince de *Ligne*, & du S. Empire, Chevalier de l'Ordre de S. Hubert, mourut à Paris le 30, âgé de soixante-douze ans.

Voyez les Tablettes historiques, *III. part. pag. 70; & la V e, p.* 158.

Messire Guy-Michel *Billard de Loriere*, sous-Doyen des Conseillers du Grand Conseil, Seigneur de Charenton, est mort à Paris le 31, âgé de soixante-quinze ans. Il a été présenté à S André des Arts, & transporté en l'église paroissiale de Charenton.

Damoiselle Claire-Françoise *de Roncherolles de Heuqueville*, est morte le 4 Septembre à Paris.

Digitized by Google

Joseph-Marie *d'Hostun*, Duc d'Hostun, Pair de France, Comte de Tallard, Chevalier des Ordres du Roi, Brigadier d'Infanterie, Gouverneur de Franche-Comté, & Gouverneur particulier des Ville & Citadelle de Besançon, mourut à Paris le 6 Septembre, âgé de près de soixante-onze ans. Par sa mort est éteint le Duché de Hostun, qui avoit été érigé par Lettres-Patentes, du mois de Mars 1712, en faveur de Camille *d'Hostun*, Comte de Tallard, Maréchal de France, & qui fut déclaré Pairie, par Lettres-Patentes du mois de Mars 1715, en faveur du Duc qui vient de mourir, & qui étoit fils du Maréchal de Tallard.

Messire Edme-Marie *Duval de Sainte Marie*, Grand Prévôt Général de la Cavalerie de France & Etrangere, est mort à Baubigny, près de Pantin, le 7, & a été inhumé dans l'Eglise paroissiale de ce lieu.

Messire Charles-Nicolas *Rouillé d'Orfeuil*, Enseigne au Régiment des Gardes Françoises, est mort à Paris le 11.

Messire Charles-François *Renouard*, Doyen des Conseillers honoraires à la Grand'Chambre de Parlement de Paris, est mort le 20 en son Château de Fleuri, près d'Auxerre, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Messire Louis-Etienne *Jobal*, second Président du Parlement de Metz, est mort à Paris le 24 âgé de soixante-huit ans.

Messire Jean-Prosper *Goujon de Gasville*, Maître des Requêtes honoraire & ancien Intendant de Rouen, est mort à Paris le même jour, âgé de soixante-quatorze ans.

Digitized by Google

Louis-Charles-Antoine de *Saint Simon* de *Courtomer*, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, Lieutenant au Régiment du Roi infanterie, fils de feu Messire Guy-Antoine de Saint-Simon, Chevalier Seigneur Marquis de Courtomer, Comte de Montreuil-Bonnin, Mestre de Camp de cavalerie, Capitaine des Gardes de feu son Altesse Royale Madame Duchesse de Berry; & de Dame Marie-Magdelaine de Saint Remi, Marquise de Courtomer, Dame de la Motte-Fouqué & Mongoubert, Dame Chateleine de Pecoux; est décédé le 3 Novembre au Château de la Motte-Fouqué en Normandie, âgé de vingt-un ans huit mois.

Messire Jean de Mailly, Marquis de Mailly-Haucourt, mourut le 7 Décembre au Château de la Roche de Vaux, dans le Maine, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le Comte de Mailly, son fils, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Inspecteur de la Cavalerie, ayant perdu deux freres, dont l'un étoit Ecclésiastique, & l'autre Chevalier de Malte, est le seul qui reste de cette Branche. Le Chevalier est mort à Vienne en Autriche après la derniere campagne de Hongrie, où il étoit allé finir ses Caravanes.

Le nommé Marais est mort à Honfleur, dans la cent-sixieme année de son âge. Il n'a connu aucune des infirmités de la vieillesse.

Dom Jacques-Nicolas Maumousseau, Supérieur Général de la Congrégation de Saint Maur, mourut le 12 Décembre, à Paris, en l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés, dans la soixante-onzieme année de son âge, & dans la cinquante-troisieme de sa Profession Religieuse.

Digitized by Google

Dame Marie-Louise Henriette de Beaumanoir-Lavardin, veuve de Messire Jacques-Louis, Marquis de Beringhen, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Premier Ecuyer de Sa Majesté, & Gouverneur des Ville & Citadelle de Marseille, mourut en cette Ville le 14 Décembre, âgée de soixante-cinq ans.

AVIS

LE BON JARDINIER. Almanach pour l'année 1756, contenant une idée générale des quatre sortes de Jardins, les régles pour les cultiver, & la maniere d'élever les plus belles fleurs. *A Paris*, chez *Guillyn*, quai des Augustins. 1756.

On trouve chez le même Libraire, chez *Ganeau*, rue S. Severin, & chez *Desventes*, *à Dijon*, les Tablettes historiques, topographiques & Physiques de Bourgogne, pour l'année 1756.

Catalogue des Livres de la Bibliotheque de feu M. Bernard de Chantant, Conseiller au Parlement de Dijon, dont la vente se fera dans cette ville. L'on trouve ce Catalogue à Paris, chez Guillyn, quay des Augustins, qui donnera les éclaircissemens nécessaires : il se chargera de faire

Digitized by Google

acheter les Livres que l'on lui commettra, & de les remettre aux acquéreurs à Paris : on peut aussi s'adresser chez Desventes à Dijon.

AUTRE.

LE Sieur Compigné, Marchand Tabletier, Privilegié du Roi, qui demeuroit ci-devant dans le Temple, donne avis au Public qu'il a transporté ses fabriques de Tabatieres d'écaille & de carton, rue Grenetal, à l'enseigne du Roi David, où le vaste emplacement lui a permis de l'augmenter considérablement : pour mériter dans son art, les éloges du Public & des gens de goût, il travaille tous les jours à le perfectionner.

Depuis plusieurs années, il exécute avec ses tours des desseins d'étoffe de toute espece.

Il va incessamment mettre au jour différens desseins de sa composition, qu'il exécute sur l'écaille & sur le carton ; l'effet de ce travail est d'autant plus frappant qu'il représente le naturel.

Ceux qui désireront les avoir sur or & sur argent, ou autres métaux, pourront les lui commander : il les rendra avec autant de précision que tels desseins Chinois, de fleurs, d'architecture, de païsage, & autres qu'on voudroit se procurer.

Il double en écaille les tabatieres de carton : il raccommode les unes & les autres, & vend des deux especes à très-juste prix, en gros & en détail.

On trouvera encore chez lui des assortimens de toutes especes, en ce qui concerne la Tabletterie.

Digitized by Google

AUTRE.

LE sieur Georges Douay, Marchand fabriquant de Gazes, demeurant rue moufetard, vis-à-vis le Bon Pasteur, Fauxbourg S. Marceau à Paris, donne avis aux Négocians qu'il possede le secret de faire le Marly d'Angleterre, de toutes les façons qu'il puisse se faire; sçavoir, à carreau, rayé & uni, noir & blanc, & du plus beau blanc qu'on puisse le désirer.

AUTRE.

ON a fait depuis plusieurs années différentes tentatives en Horlogerie, pour simplifier les pendules, & surtout celles d'observation; mais le haut prix auquel on étoit obligé de les mettre, a toujours assez prouvé au Public, & fait sentir à leurs Auteurs mêmes, qu'elles n'étoient rien moins que simples.

En voici une dont la précision & la solidité sont à toute épreuve, & dont on n'a voulu faire part au Public, qu'après des expériences réitérées depuis environ huit années par des Astronomes & autres Connoisseurs en ce genre. La nouvelle construction de celle-ci en est une preuve satisfaisante, puisqu'elle offre l'avantage d'une machine perfectionnée principalement par des voies très-peu dispendieuses: sa simplicité ne peut échapper à quiconque voudra l'examiner & faire attention à la modicité du prix de ces pendules, qui n'est que de vingt pistoles tout ajustées dans leurs caisses de transport. Ce motif d'œconomie joint à leur exactitude, en a fait débiter un assez grand nombre.

Digitized by Google

Ces pendules sont renfermées dans des boëtes de cuivre, ajustées d'une façon nouvelle par des vis qui les font mouvoir, & qui servent à les fixer dans leurs échappemens, d'une maniere aussi simple que solide. On les place à six pieds environ de hauteur, ce qui suffit pour les faire aller à peu près quinze jours; elles marquent les heures, les minutes & les secondes, & toutes leurs aiguilles sont placées concentriquement. Elles ne sonnent point, mais on sçait d'ailleurs qu'une sonnerie est inutile aux Pendules d'observation. Le pendule se brise en trois parties d'une façon nouvelle, & cela sans se séparer, afin de diminuer le volume de la caisse, & rendre par-là ces machines plus portatives. La caisse qui leur sert d'enveloppe, a environ dix-huit pouces de longueur sur sept à huit pouces de largeur & d'épaisseur.

On donne à ceux qui prennent de ces Pendules, une petite instruction sur la façon de les conduire & de les placer; & ces Pendules se trouvent chez leur Auteur M. Gallonde, Horloger du Roi, rue Quincanpoix.

Le sieur Gallonde avertit aussi qu'il a fait une Loterie d'une Pendule singuliere & unique en son genre; cette Loterie est composée de mille billets à raison de six livres le billet, & qu'il ne lui en reste plus que très-peu. Le jour du tirage est fixé au 27 de Janvier prochain, l'après-midi, au College de Navarre. Ceux qui souhaiteront prendre de ces billets, auront la bonté d'envoyer chez M. Gallonde.

Digitized by Google

AUTRE.

LE Sieur MAILLARD au College des Trois-Evêques, Place de Cambray, près la rue Saint-Jacques, fait & vend différens sujets d'Etrennes gravés & enluminés, ornés de vignettes. Il mérite la préférence par le choix qu'il a fait de tout ce qui peut amuser & instruire; Emblêmes sacrés, petites Fables, Devises, Complimens, Souhaits heureux, Bouquets, &c. avec lesquels on peut composer ou orner des Tabatieres, Ecrans, Almanachs, &c. Il continue de faire & vendre toutes sortes de caracteres, desseins, vignettes, & papiers à lettres peints en vignettes. On le trouve tous les jours jusqu'à midi.

AUTRE.

MAdemoiselle COLLET continue de vendre pour l'utilité du Public, une pomade de sa composition qui soulage dans l'instant, & guérit radicalement les Hémorroïdes tant internes qu'externes, fussent-elles ulcérées & fistuleuses; cette pomade est si connue qu'elle n'a pas besoin de recommandation, la preuve en a été faite à l'Hôtel Royal des Invalides, par ordre de feu Monsieur de Breteuil, Ministre d'Etat, M. Morand, Chirurgien, lui a délivré son certificat après avoir vu les guérisons des personnes qui en étoient affligées, de même que M. Peirard, Chirurgien Accoucheur de la Reine, & plusieurs autres Chirurgiens & personnes de distinction. Cette Pomade ne peut produire aucun mauvais effet. Ceux qui craignent par un préjugé mal

Digitized by Google

fondé de se faire guérir radicalement, pourront en user seulement pour se soulager dans leurs souffrances. Toutes les personnes qui feront usage de cette pomade, ne doivent avoir aucune crainte de la fistule, au contraire elle la détourneroit.

Cette Pomade se garde autant de tems que l'on veut, & se peut transporter par tout, pourvû qu'on ait soin de la garantir de la chaleur & & du feu Elle avertit le Public qu'il n'y a qu'elle seule qui débite sa Pomade, & son nom est au-dessus de chaque écrit de sa main.

Les moindres pôts sont de 3 liv. de 6 liv. de 10 liv. de 12 liv. de 18 liv. de 20 liv. & de tous les prix que l'on souhaitera, on donnera la façon de s'en servir aux personnes qui voudront en faire usage ; on aura la bonté d'affranchir les ports de Lettres.

Mademoiselle Collet demeure rue des Petits-Champs, vis-à-vis la petite porte S. Honoré, dans la maison de M. Jollivet, Marchand Papetier, à l'enseigne de l'Espérance.

AUTRE.

LE public est averti que M. Seignette Conseillier au présidial de la Rochelle y demeurant rue des Augustins, continue de composer & débiter le véritable sel polychreste ainsi qu'il a toujours fait depuis la mort de son pere Medecin de S. A. R. Monseigneur le Duc Dorléans. Il met comme ci-devant son parafe dans chaque paquet, ceux qui auront besoin de son sel peuvent s'adresser directement à lui a l'adresse c'y dessus on trouve à Paris du sel de sa composition chez le sieur le Fébvre

Digitized by Google

Marchand Epicier, rue des Arcis au coin de la rue de la Vannerie, à côté de la petite vertu.

Le Public est aussi averti que la Demoiselle Ester Seignette, Marchande Droguiste à la Rochelle, continue de composer & débiter le véritable sel Polichreste, ainsi qu'elle a toujours fait depuis la mort de son pere. Elle met son parafe dans le dedans de chaque paquet, & tous ceux qui ne l'ont pas, sont faux & supposés aujourd'hui. Ceux qui en auront besoin, pourront s'adresser directement à elle, à l'adresse ci-dessus. Elle en envoie à tous ceux qui lui font l'honneur de lui en demander.

AUTRE.

LE Sieur d'Ardel ancien Echevin de Chamberri, donne avis au Public que son Bureau pour la distribution général de son Eau Royale, est toujours chez le sieur Bertaut, rue S. Antoine, au coin de la rue Percée, à Paris.

Les freres Alice Sommini, de Lunéville, Distillateurs du Roi de Pologne, donnent aussi avis, qu'ils viennent d'établir chez ledit sieur Bertaut, un entrepôt général de toutes leurs liqueurs; le Public y trouvera le même avantage de les prendre audit entrepôt, que s'ils les tiroient directement de Lunéville, tant pour le prix que pour la qualité.

AUTRE.

LE sieur d'Offemont qui a inventé des corps d'une ingénieuse structure, tant pour prévenir que pour corriger le défaut de la taille des enfans, en a présenté deux, un de chaque sexe, au Cabi-

Digitized by Google

net des Curiosités, au Jardin du Roi, qui y ont été agréés pour y être vus au nombres des Curieuses inventions. Il en fait pour le jour & pour la nuit ; ceux de la nuit ne nuisent aucunement au repos. Tous ces corps servent un jour d'un côté & l'autre de l'autre côté, afin que la taille ne prenne aucune forme contraire à la santé & à l'ordre naturel, pour empêcher le dérangement des os, ou opérer le parfait rétablissement de ceux qui pourroient être dérangés. Ces corps sont droits dans toutes leurs parties, ont une parfaite solidité, sans aucuns ferremens qui sont toujours très-dangereux, & causent souvent de très-grands dérangemens dans la taille.

Le sieur d'Offemont distribue chez lui un Livre contenant les détails des différentes formes de ses corps : pour en prouver l'utilité, il a l'approbation de plusieurs personnes illustres qui en ont fait usage, & celle de Messieurs du Collége & Accadémie Royale de Chirurgie, qui en ont reconnu la bonté & la perfection : il a le privilége du Roi de faire imprimer ses livres.

Sa demeure est rue de la Verrerie, vis-à-vis l'Eglise S. Meri, à côté du Coq lié de Perles, au second sur le devant, à Paris.

AUTRE.

CHERVAIN, ci-devant Officier de maison, actuellement Négociant à Paris, donne avis que depuis vingt ans qu'il a imaginé les bijoux en sucre, ayant toujours travaillé dans le dernier goût, il est parvenu encore à se faire connoître avantageusement par les nouvelles piéces qu'il a composées cette année, lesquelles réunissent

l'utile & l'agréable tout ensemble ; il ose se flatter d'avoir poussé les ouvrages en sucre au dernier degré ; il a surtout une piece surnommée le Palais de Bacchus, couronné d'un treillage rempli de raisins ; le petit tonneau sur lequel Bacchus est en triomphe, répand toutes sortes de liqueurs les plus fines & les plus excellentes, sans que la liqueur ne gâte ni n'humecte le sucre ; ses barils sont de différentes façons.

Il a aussi une botte d'asperges, imitant le naturel à s'y méprende.

Un grouppe d'enfans portans une corbeille de fleurs.

Une corbeille nouvelle, garnie de fleurs les mieux choisies avec de l'artifice aux quatre coins, fait & exécuté par le sieur Gautier, Artificier ordinaire du Roi & de ses menus plaisirs.

Un pot d'ornement en façon de la Manufacture Royale de Vincennes, des petits paniers à jour, des petits buffets, de trente-deux façons de tabatieres en sucre, tant rondes que quarrées, peintes en miniature dans le dernier goût, des Tabatieres de Bergamotte peintes aussi en toutes sortes de beaux camayeux ; toutes sortes d'ouvrages au Cabriolet, & autres que l'on ne peut détailler ; vingt-neuf à trente façons de petits pastillages des plus excellens, pour remplir les ouvrages qu'il vend. Il tient chez lui magasin de dragées de Verdun, toutes sortes de fruits, figures, & ouvrages à devises, toutes sortes d'attrapes dans quelque genre qu'elles puissent être.

Ces sortes de bijoux s'envoient dans les Provinces, par la précaution que l'on a de faire faire des étuis pour chaque piece. Il est connu pour vendre en conscience. Il fait aussi les envois

Digitized by Google

de toutes les marchandises qu'on lui demande : le tout à juste prix.

Il demeure rue Montmartre, au coin de la rue du Jour, près S. Eustache, la porte cochere vis-à-vis le Notaire, à Paris.

ERRATA.

Dans les Exemplaires de ce Mercure où il y aura *décombles*, page 119, ligne 16, lisez *décombres*.

Page 174, ligne 9, *M. Madin*, lisez *M. Martin*.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier volume du Mercure de Janvier, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 27 Décemb. 1755.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VErs faits à la campagne, par M. de Bastide, *page* 7

La Navette d'amour, ou l'origine des Navettes, 11

Vers pour accompagner un manchon donné à Mademoiselle ***, 21
Députation de vœux à Mademoiselle V***, pour le premier jour de l'An 1756. 22
Lettre à l'Auteur du Mercure sur une nouvelle traduction de Lucrece, 23
Ode au nouvel An, 29
Réponse de M. Des.. Gendarme Ecossois, à M. du L... 31
Lettre d'une jeune Dame Hollandoise, à l'Auteur de la Toilette des Dames, 33
Vers à Madame la Baronne de Ponçardin, par M. Lemarié, 36
Vers du même Auteur, à Mademoiselle *** en lui envoyant un ruban dans une bourse, *ibid.*
Bouquet, 37
Vers sur les dangers de la guerre, 38
Lettre à l'Auteur du Mercure au sujet de M. Rousseau de Genève. 39
Avis d'un Anonyme par M. Rousseau, 42
Ode sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence, par M. Teisserenc, de Lodève, 45
Remerciement du même, Auteur à M. le Duc de Béthune, après qu'il lui eut fait l'honneur de le recevoir Garde-du-corps, 49
Lettre à M. de B. sur le Roman Anglois intitulé: *Histoire du Chevalier Charles Grandison*, 50
Chanson, 78
Madrigal, à une Dame déguisée en chevalier de Malte, 79
Explication du mot de l'Enigme & du Logogryphe du second volume du Mercure de Decembre, *Ibid.*
Enigmes & Logogryphes, *ibid.*
Chanson, 82

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Discours prononcé le jour de la Dédicace de la

Digitized by Google

Place Royale de Nancy, 83
Lettre à l'Auteur du Mercure au sujet de la vie de Bacon, 96
Précis, annonces & indications des livres nouveaux, 97
Assemblée Publique de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, 124
ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.
Physique. Observations sur une Lettre de l'Année Littéraire, 129
Médecine & Métallurgie. Lettre au sujet des Eaux Minérales de Passy, 138
Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, 145
Séance publique de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, 146
Prix proposé par l'Académie de Chirurgie, 148
ART. IV. BEAUX ARTS.
Musique. 151
Peinture. Suite des Mémoires d'une Société de Gens de Lettres, publiés en l'année 2355, 152
Gravure. 169
ART. V. SPECTACLES.
Comédie Françoise. 171
Comédie Italienne. 172
Concert Spirituel. 173
ARTICLE VI.
Nouvelles étrangeres, 175
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 182
Camp de Valence, 186
Relation de ce qui s'est passé en Canada, 191
Bénéfices donnés. 213
Lettre de Lisbonne. 214
Mariages & morts. 216
Avis. 219
La Chanson notée doit regarder la page 82.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

JANVIER 1756.

SECOND VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Le Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays

Digitized by Google

étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

JANVIER. 1756.

SECOND VOLUME.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

VERS SUR LES COQUETTES,

par M. de Baſtide.

Coquettes ſont l'écueil du Sage :
Dès qu'une fois l'on apperçoit
Certain minois, certain corſage,
On a bientôt répondu, ſoit.
Coquette n'eſt jamais ſauvage ;
Dans ſes regards, dans ſon langage,

Digitized by Google

Elle peint l'amoureux desir :
Toujours un air d'apprentissage,
Cache avec soin l'art du plaisir.
Dans tous ses goûts elle est volage;
Tout l'enchante, tout la séduit,
Mais on l'en aime davantage,
Son inconstance vous engage,
Un nouveau charme en est le fruit.
Son retour marque de l'estime,
Et l'estime à son tour le suit;
Elle paroît voir en victime
L'œil pénétrant qui la poursuit :
Elle revient humble & sincere,
Elle s'accuse, elle rougit,
On lui croit plus de caractere,
Et l'on sent mourir le dépit.
Le désir l'offre avec des charmes
Que trop d'usage avoit détruit,
Qui vous consolent de vos larmes,
Et que son crime reproduit.
Vous pardonnez malgré vous-même;
Vous songez qu'il faut la punir :
Mais vous croyez qu'elle vous aime
Et la raison cede au plaisir.

Digitized by Google

LES MEMOIRES
d'un homme à bonnes fortunes. par le même Auteur.

Si j'avois donné mes mémoires il y a dix ans, ils auroient eu douze volumes, au-lieu de douze pages. J'avois écrit tous les soirs, pendans trente années de vogue, & je donnois à tout le nom trop prodigué d'aventure. Aujourd'hui que l'âge m'apprend à juger, je relis & j'efface, mes songes disparoissent d'eux-mêmes.

Je vais donc réduire ce qui m'est arrivé à ce que j'en pense. Le récit en sera court. C'est un exemple que je donne, mais qui ne sera point suivi & ne doit pas l'être. Depuis que la lecture remplit les vuides, il faut des volumes & non pas des livres.

J'ai vécu avec toutes les femmes que j'ai rencontrées dans le monde, parce que toutes m'ont plu, & que j'ai plu à toutes. Le temps ne me manquoit pas, j'en avois même beaucoup de reste. La galanterie n'occupe plus : un regard renferme tout ce qu'une femme exige, & tout ce qu'elle inspire.

Heureux sans plaisir, parjure sans amour, je vivois dans le mouvement par habi-

Digitized by Google

tude, par besoin de m'exercer, précisément comme un homme fait tous les jours sa promenade dans un jardin varié de fleurs, sans être jamais frappé d'aucune.

J'étois quelquefois quitté, & alors je sentois quelque chose. Ce n'étoit pas l'infidélité qui me remuoit, c'étoit le manege de l'infidelle. Tant que ce manege duroit, j'étois presque amoureux; il étoit à peine disparu, soit qu'on revînt, soit qu'on cessât de feindre, que je retombois dans mon indifférence.

L'excessive facilité des femmes m'avoit frappé à mon début, mais je n'avois pas tardé à la trouver ce qu'elle étoit, très-naturelle, comme on trouve bientôt très-simple un secret qui étoit dans la nature & dont la découverte a d'abord étonné. Je raisonnois leurs systêmes d'après l'esprit du monde; je regardois leurs faveurs & leurs avances à de certains hommes, à peu près comme on doit regarder ces offres de service & ces protestations d'amitié que les égards exigent, dans un certain rang, & dont la probité même ne dispense pas.

Je pense encore de même aujourd'hui. L'âge m'a poussé vers la retraite, mais j'ai toujours devant les yeux ce tableau du monde d'où je suis effacé, & il conserve ses mêmes couleurs. Plus je l'examine,

Digitized by Google

plus les femmes ſont juſtifiées. Leur facilité eſt l'eſprit de leur état. Ce n'eſt pas à elles à ſe réformer ; ſi les hommes les veulent autrement, qu'ils le diſent, ils n'auront qu'à parler. Leur plus grande paſſion ſera toujours de nous plaire. Nous leur montrons nos goûts, & elles obéiſſent.

J'ai réuſſi auprès de vingt femmes qui n'ont eu que la peine de m'écouter ; j'en ai eu vingt autres qui ont eu la peine de ſe rendre. La réſiſtance de ces dernieres ne venoit pas d'une vertu plus réelle ; elles n'étoient défendues que par l'expérience qui leur avoit appris à placer une faveur.

De toutes ces aventures la ſeule qui mérite ce nom, eſt celle que je vais écrire. Elle eſt d'autant plus digne de la diſtinction que je lui accorde, qu'elle a le caractere intéreſſant de la vraiſemblance, & le mérite rare de l'utilité.

La Marquiſe de Préancour venoit de faire un mariage de ſituation. Peu de femmes réuniſſoient autant de beauté & autant de graces. Elle eût mérité d'avoir un amant dans un mari, ſi cela avoit été permis.

Il y avoit à peine trois jours qu'elle étoit mariée. Je m'apperçus qu'avec un cœur ſenſible elle vouloit reſpecter ſes devoirs. Je frémis, pour elle, d'un avenir inévi-

Digitized by Google

table, & ne consultant que ses intérêts, je lui écrivis cette Lettre.

« Permettez, Madame, que je vous » rende un service. Le cas est pressant, & » tout mon zele peut à peine suffire au » danger de votre situation. Il n'y a que » trois jours que vous existez, & vous » avez déja tous les torts de la raison. » Vous débutez par montrer deux foiblesses que l'accord général a proscrites, le » respect de vos devoirs & l'amour pour » votre mari. C'est braver le public, & » vouloir vous faire autant d'ennemis qu'il » y a d'hommes qui ont des égards à attendre & de femmes qui n'ont plus une réputation à perdre. Ce monde inexorable & point injuste, réunira contre vous » autant de forces que vous avez de charmes : il vous demandera compte de tous » les amans que vous n'aurez pas eus, & » de toutes les femmes que vous aurez enlevées à votre mari ; ses cris continuels » vous frapperont enfin, vous vous trouverez surchargée de dettes à payer, & » vous vivrez encore dans le remors de » ces dettes longtemps après vous être acquittée. Une lettre ne permet pas, Madame, le détail dans lequel je voudrois » entrer, mais il suffit de présenter la lumiere à l'esprit, & cela me rassure ».

Digitized by Google

Cette démarche n'eût pas suffi. Madame de Préancour telle que je la représente, ne pouvoit se rendre qu'aux raisons. Il n'y a que l'expérience qui apprenne que la meilleure raison, c'est l'usage.

Je gagnai du moins par cette premiere tentative de me faire écouter. Lorsque je lui parlai, elle me dit qu'elle me trouvoit singulier, & je vis qu'elle le pensoit. Je compris que je pouvois tout espérer.

Elle n'avoit jamais aimé, & elle étoit née pour l'amour : contrariée par mes conseils, dans ses premieres émotions elle étoit dans le cas de la privation ; aussi fus-je dispensé de persuader.

Ce bonheur alloit avoir des suites que je ne pouvois me dispenser de prévenir. La Marquise étoit de tout point un objet à former. Je sentois ce que sa passion exigeoit de moi. Depuis huit jours que je l'avois mise dans le monde, elle s'y étoit affichée : j'entendois des murmures ; je songeai à éviter l'usurpation.

Je lui appris ses devoirs & les miens. Vous êtes belle & vous m'aimez, lui dis-je ; toute la Cour, par cette raison me déteste déja, vous condamne & vous adore. Vos charmes ni votre cœur n'étoient point à vous, vous en avez disposé, c'est déja une injustice ; vous annoncez que vous ne

Digitized by Google

voulez aimer que moi ? c'eſt un crime dont l'accuſation eſt dans tous les cœurs. Vos attraits ont fait votre dépendance dès le moment qu'on vous a vue ; vous deviez votre reconnoiſſance à tous les empreſſemens, & vous ne pouviez accorder votre cœur à perſonne ; c'eſt un mot qui bleſſe les oreilles, c'eſt un don qui trouble les plaiſirs. Jugez donc de votre poſition, repris-je, connoiſſez en tout le danger. Ridicule, parce que vous avez fait un choix ; criminelle, parce que vous avez pris un engagement, vous n'avez plus qu'à opter entre le reſſentiment univerſel, & la réparation univerſelle : j'ai déja eſſuyé des plaintes, j'ai entendu des murmures, ils ſont le ſignal du traitement dont nous ſommes menacés l'un & l'autre. Prononcez il faut choiſir, il faut nous perdre, ou nous ..... ou nous ſéparer, me dit-elle triſtement. Pas tout-à-fait, répondis-je ; on peut s'aimer dans le ſecret des cœurs. Avec beaucoup de prudence, nous pouvons conduire cette affaire heureuſement : mais, à vous parler franchement, je ne vous crois pas propre à tant de myſtere. Vous avez une ame avec laquelle on ne croit ſentir qu'en prouvant, & ces ames-là, trop tendres pour n'être pas indociles, trop jalouſes de leurs plaiſirs pour n'y pas renfer-

Digitized by Google

mer leurs devoirs, perdent un amant sans retour.

J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre raison ; j'y réussis pourtant. Enfin, Monsieur, me dit-elle, il est décidé que vous me maîtriserez en tout : j'obéis, parce que je vous aime, mais ne vous flattez pas que je remplisse avec esprit un rôle cruel. La coquetterie n'est pas mon talent : elle est si naturelle dans tant de femmes, que l'on s'appercevra aisément ..... Il n'importe, répondis je, on vous verra du moins de la bonne volonté, & vos charmes feront le reste.

Elle me tint parole. Bientôt tous les agréables s'attrouperent autour d'elle : ce que j'avois prévu arriva ; on la soupçonna, mais on ne la jugea pas à la rigueur : l'impression de sa beauté étoit si forte, qu'un seul de ses regards suffisoit à la vanité du fat le plus couru.

Je ne la laissai pas longtemps tranquille ; c'étoit peu qu'elle ne mît pas assez d'art dans son jeu ; elle ne mettoit pas même assez de régularité dans sa conduite.

Il y a des petits maîtres de toute espece : elle ne supportoit que ceux qui avoient un agrément vrai ; les autres lui étoient odieux, & elle leur refusoit jusqu'aux politesses.

Digitized by Google

Je ſçavois que les moins aimables ſont les plus difficiles ; je craignis leur pénétration, & je la grondai de faire des exceptions qui m'expoſoient horriblement.

Elle obéit encore : mais elle ſupportoit très-impatiemment cette eſpece de tyrannie. Une circonſtance déciſive fut le terme de ſa docilité ; un grand Prince éprouva tout le pouvoir de ſes charmes ; il lui fit connoître qu'il l'adoroit ; elle pouſſa l'imprudence juſqu'à lui refuſer ſa porte, dès qu'il ſe fut expliqué clairement. Le Prince peu fait pour trouver une cruelle, nous fit épier, & comprit très-bien que c'étoit l'amour qu'elle avoit pour moi, qui l'empêchoit d'en prendre pour lui. Il traita publiquement notre commerce de ménage : il ajouta le faux au vrai, fit cent contes, & le bruit s'en répandit ſi bien, que j'eus à endurer mille avanies terraſſantes : épigrammes, chanſons, eſtampes, rien ne me fut épargné.

Accablé de l'aventure, je ne vis qu'un moyen de me réhabiliter, & j'oſai l'employer. J'allai trouver la Marquiſe, & après l'avoir préparée par mon air déſolé à ce que j'avois à exiger d'elle, vous m'avez perdu par un amour étourdi, lui dis-je ; je ſuis la fable de la cour & de la ville : il n'y a plus qu'un remede, j'oſe

Digitized by Google

vous le proposer : si vous me refusez, il faut que jaille m'enfermer pour jamais dans mes terres.

Quel est ce remede me demanda-t-elle avec douceur : il vous paroîtra épouvantable, repondis-je ; mais les plus grandes douleurs n'ont qu'un temps. C'est que vous receviez le Prince chez vous autant qu'il lui plaira d'y venir .... Et s'il veut absolument que je l'aime, me demanda-t-elle. Eh bien, lui dis-je, vous l'aimerez, vous céderez au torrent qui nous entraîne.

Elle ne répondit rien. Je jugeai de son dépit profond ; mais je ne la menageai pas davantage. Je lui dis tout ce qui me vint à l'esprit, je me mis à ses genoux, je fis cent folies. Dans mes plus vifs transports, je n'avois jamais paru si tendre.

Elle retrouva enfin l'usage de la parole, & elle me répondit que mes menaces devant décider de sa destinée, elle demandoit quelque temps pour y refléchir. Je reçus le lendemain cette lettre.

» Si je ne tenois au respect de ma passion que par le respect de la vertu, je » pourrois consentir au sacrifice barbare » que vous exigez de moi ; mais je vous » aime avec une violence de sentiment, » qui ne me permet pas de rien retrancher

Digitized by Google

» de mon attachement extrême. J'ai fait
» ce que j'ai pu pour vous plaire ;
» vous exigiez des efforts violens, &
» je n'ai consulté que mes forces ; si
» j'avois celle de vous obéir encore,
» vous seriez déja satisfait ; mais la gé-
» nérosité n'est point inépuisable. Vous
» me menacez de vous éloigner si je vous
» refuse ; j'y vois un remede ; je ne vous
» le propose pas, car il est déja employé.
» Il n'est pas juste que vous quittiez un
» monde où je juge, par ce qui arrive,
» que vous êtes un objet nécessaire ;
» c'est à moi de m'exiler, à moi dont les
» sentimens sont des outrages, & qui
» ne pouvant jamais me corriger d'aimer,
» ne pourrois jamais me corriger de dé-
» plaire. Aussitôt que vous fûtes parti,
» je dis à mon mari que je voulois aller
» passer quelques jours à la campagne ; il
» m'aime & il met à me plaire tout le
» plaisir de sa tendresse, que vous m'avez
» privée de sentir ; il a consenti que je
» partisse ce matin, & je serai déja ar-
» rivée lorsque vous reçevrez cette lettre.
» Vous voilà donc tranquille du côté de
» ma passion ; elle n'obscurcira plus vo-
» tre gloire, elle ne troublera plus vos
» plaisirs ; je souhaite qu'ils durent au-
» tant qu'eût duré votre bonheur si vous
» l'aviez mis à être adoré. »

Digitized by Google

Cette lettre me pénétra jusqu'au fonds du cœur ; le sentiment fut toutes mes réflexions ; il eut bientôt l'appui solide du repentir & de la raison. Je volai sur les traces de la Marquise ; quel moment enchanteur ! Je sentis combien l'amour profite de ce qu'il a à réparer.

Voilà la seule de mes aventures qui offre quelque réalité ; toutes les autres sont parfaitement oubliées, & ce qui ne laisse rien dans l'esprit, n'est rien. Combien de mémoires seroient encore plus courts, si le plat amour-propre & le mauvais goût se passionnoient moins pour ce qui les caractérise.

Ma sincérité déplaira aux femmes ; je n'ai pourtant pas dessein de les attaquer. Ce n'est pas leur faute si leurs fantaisies & leurs préférences ne sont plus des faveurs ; c'est la faute de la nature qui a mis un terme à tout.

Dans cette révolution des sensations & des choses, elles ont du moins conservé un mérite & presque une vertu : c'est leur bonne-foi dans le point dont il s'agit. L'artifice pourroit cacher leur caractere, elles pourroient nous assujettir à des soins, à des peines, & nous faire acheter des caprices sans valeur ; il est beau qu'une facilité déclarée nous immole leur der-

Digitized by Google

nier droit ; il eſt beau, dis-je, qu'elles ne ne nous vendent pas ce qu'elles ne nous donnent point.

VERS

A M. Monin, Secrétaire de Son Alteſſe Sérêniſſime Monſeigneur le Prince de Conty.

Sage Secrétaire d'un Prince
Qui t'eſtime, & qui te chérit ;
Toi qui, des bords lointains d'une obſcure Province,
Sur les aîles de ton eſprit,
As ſçu, ſi jeune encore, prendre un eſſor ſublime,
Et, pouſſé d'une noble ardeur,
T'élever, ſans guide, à la cime
De la fortune & de l'honneur ;
Toi, de qui les talens auſſi brillans qu'utiles,
Connus, éprouvés tant de fois,
Dans une Cour féconde en connoiſſeurs habiles,
T'ouvrent le cœur des Grands & l'oreille des Rois;
Toi, qu'à Paris enfin, au ſein de la molleſſe,
Des plaiſirs & des jeux la troupe enchantereſſe
Pourſuit partout, flatte, careſſe,
Obſede, & peut-être ſéduit ;
Quoi ! tu penſes à moi, moi Curé de village,

Digitized by Google

Et Curé du plus bas étage,
Qui, sous le toit rampant d'un rustique hermitage,
Qu'habitent la faim & l'ennui,
Dans une ignorance profonde
De Paris, de l'Europe, & du reste du monde,
Croyois n'être connu dans la machine ronde,
Que du seul receveur de notre don gratuit.
Quoi! Monin, tu voudrois, par ton puissant appui,
M'arrachant de ce lieu de peine & de souffrance,
Me procurer ailleurs, avec un peu d'aisance,
Le mérite flatteur d'observer l'abstinence,
Et de gagner le Paradis
Sans le secours de l'indigence!
Ah! cher Monin, tes vœux sont accomplis!
Ton souvenir, ta bienveillance,
Sont pour moi d'un aussi grand prix
Que le meilleur bénéfice de France.

Par un Curé des Amognes en Nivernois, le 12 Décembre 1755.

Si l'on mesure la bonté du Bénéfice à celle des vers qu'on vient de lire, nous croyons que ce Curé doit être pourvu d'un bon Prieuré.

Digitized by Google

ENVOI

D'une branche de Laurier cueillie sur le Tombeau de Virgile, par Son Altesse Royale Madame la Margrave de Bareith, au Roi de Prusse son frere.

Sur l'Urne de Virgile un immortel Laurier
De l'outrage des tems seul a sçu se défendre,
Toujours verd & toujours entier.
Je voulois le cueillir, & n'osois l'entreprendre.
Prevenant mon effort je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre :
» Approche, Auguste Sœur du moderne Alexandre;
» Frédéric de ma lyre est le digne héritier ;
» J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre.
» Déja son front par Mars fut cinq fois couronné ;
» Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
» Du Laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.

Digitized by Google

ESSAI

Sur le Caractere des Nations, par M. Hume, Gentilhomme Ecossois, traduit de l'Anglois, en 1754, par M. ***

. . . *Omnis fert omnia tellus.* Virg.

LE vulgaire est très-sujet à donner trop d'étendue au caractere des Nations. Quand il a une fois établi comme un principe, qu'un tel peuple est fourbe, lâche ou ignorant, il n'admettra plus d'exception, & comprendra chaque individu sous le même caractere. Les gens de bon sens condamnent ces jugemens sans distinction, quoiqu'ils conviennent en même-tems que chaque Nation a une forme & une habitude de mœurs & d'usages qui lui sont propres, & qu'on rencontre plus souvent quelques qualités particulieres chez un peuple que parmi ses voisins. Ensuite on trouvera certainement plus de probité dans le commun des hommes qu'en Irlande. Ainsi par cette raison seule tout homme prudent mesurera les degrés de confiance qu'il sera obligé d'avoir avec les uns & les autres. Nous attendons avec raison plus d'étendue & de gaieté d'es-

Digitized by Google

prit d'un François que d'un Espagnol, quoique l'Espagne ait produit le célebre *Cervantes*. On supposera toujours plus de connoissances dans un Anglois que dans un Danois, quoique le sçavant *Tichobrahé* ait pris naissance en Dannemarc.

On donne différentes raisons de ces caracteres des Nations, que les uns rapportent à des causes morales, d'autres à des causes physiques. Par causes morales, j'entends toutes les circonstances qui sont capables d'exciter dans l'esprit autant de motifs que de raisons pour nous rendre habituelles & propres une suite de mœurs & d'usages. La nature du gouvernement, les révolutions dans les affaires publiques, l'abondance ou la disette dans lesquelles vit une Nation, sa situation par rapport à ses voisins, & d'autres semblables circonstances sont de cette espece. Par causes physiques j'entends ces qualités de l'air & du climat, qui sont supposées agir insensiblement sur le tempérament, en modifiant la composition du corps, & en lui donnant telle complexion particuliere, qui peut être quelquefois surmontée par sa raison & les réflexions, mais qui néanmoins prévaudra toujours dans la généralité des hommes, & influera sur leurs mœurs & leurs coutumes.

Digitized by Google

Il doit être évident à ceux mêmes qui observent le plus superficiellement les choses, que le caractere d'une Nation est dans une étroite dépendance des causes morales, puisqu'une Nation n'est autre chose qu'une assemblée d'individus, & que leurs mœurs sont souvent déterminées par ces causes, comme la pauvreté & la fatigue du travail abaissent l'esprit du peuple, & le rendent incapable d'aucun sçavoir & d'aucune profession ingénieuse. Tout gouvernement qui opprime beaucoup les sujets, doit nécessairement avoir un effet proportionné sur leur caractere & leur esprit; il en doit bannir absolument tous les arts libéraux. Le monde est plein d'exemples qui le prouvent.

Le même principe des causes morales fixe le caractere des différentes professions, & change même la disposition que ceux qui les exercent ont reçue de la nature. Les Militaires & les gens d'une autre profession ont des caracteres différens dans toutes les Nations & dans tous les âges, & cette différence très-constante est fondée sur des circonstances dont l'influence doit durer & se soutenir.

L'incertitude où les Militaires sont de leur vie les rend généreux, prodigues même, autant que braves. Leur oisiveté,

Digitized by Google

aussi-bien que l'habitude de vivre toujours en grande société dans les camps, ou dans les garnisons, les portent au plaisir & à la galanterie. En fréquentant le monde ils acquierent le sçavoir-vivre, la politesse & l'air aisé. N'étant employés que contre l'ennemi public & déclaré, ils ont de la candeur, de l'honnêteté & de la bonté. Enfin comme pour l'ordinaire ils exercent plus leur corps que leur esprit, ils pensent peu, & n'ont pas beaucoup de connoissances (1).

Pour ce qui est des causes physiques, (2) je suis porté à douter de leur concours à cet égard, & je ne crois nullement que les hommes doivent quelque chose de leur tempérament; ou de leur génie, à l'air, à la nourriture ou au climat : j'avouerai que l'opinion contraire peut justement paroître très-probable au premier coup-d'œil,

(1) Le Militaire actuel, du moins en France, ne mérite plus ce reproche. Il lit, il étudie, il écrit même avec succès, & compose des livres sur l'art qu'il professe.

(2) Nous croyons que l'Auteur va dans cet endroit non seulement plus loin qu'il ne faut, mais au-delà même de son opinion : car dans la suite il accorde quelque chose au climat, & c'est avec raison. Il est vrai que M. de Montesquieu de son côté paroît y avoir trop donné, comme M. de Maupertuis en convient page 43.

puisque

Digitized by Google

puiſque nous voyons que ces circonſtances influent ſur tout autre animal, & que même ceux qui peuvent vivre en tous climats, comme les chiens, les chevaux & autres, ne parviennent jamais en tout à la même perfection. Le courage des dogues & des coqs de combat ſemble particulier à ceux d'Angleterre. Les chevaux de la Flandre ſe font remarquer par leur maſſe & leur peſanteur. Au contraire ceux d'Eſpagne ſont diſtingués par leur légereté, leur ardeur & leur courage; & ſi quelques races de ces animaux ſont tranſplantées d'un pays dans un autre, elles perdent en peu de tems les qualités qu'elles tenoient du lieu de leur origine. (1) Il eſt donc très-permis de demander pourquoi il n'en ſeroit pas de même à l'égard de l'eſpece humaine.

(1) Céſar dans le premier Livre de la Guerre des Gaules, dit que les chevaux des Gaulois étoient très-bons, & ceux des Germains très-mauvais. Nous liſons dans le Livre VII, qu'il fut obligé de remonter une partie de ſa Cavalerie Germanique avec des chevaux des Gaulois: à préſent il n'y a aucun Pays en Europe où il y en ait d'auſſi médiocres qu'en France, & l'Allemagne abonde de l'eſpece la meilleure pour la guerre. Ces obſervations peuvent fort bien faire ſoupçonner que les animaux mêmes ne dépendent pas abſolument du climat, mais bien plutôt du mélange des races, &

Digitized by Google

Il y a peu de questions plus dignes de curiosité que celle-ci, & qui mérite plus nos recherches, puisqu'elle intéresse l'humanité ; c'est pourquoi il me paroît très-à propos d'en faire un examen approfondi.

Strabon dans son second Livre, rejette fort loin l'influence du climat sur les hommes. Il dit positivement que la coutume & l'éducation font tout, que ce n'est point par la nature, que les Athéniens étoient ingénieux & éclairés, les Lacédémoniens grossiers & ignorans, & même les Thébains, quoiqu'ils fussent encore plus voisins d'Athenes. Il en est de même des animaux, ajoute-t'il ; leur différence ne dépend point du climat.

L'esprit de l'homme est de sa nature extrêmement porté à l'imitation : il n'est pas possible à des hommes en société de converser souvent les uns avec les autres, sans contracter une grande conformité de sentimens, d'avis & de manieres, & sans se communiquer leurs vices, aussi-bien que leurs vertus. Rien n'est plus fort que le

de l'industrie & du soin de les élever. Le Nord d'Angleterre produit les meilleurs chevaux de toute espece qui soient dans le monde. Cependant dans les contrées voisines, le long de la riviere de Tweede, il n'est pas possible d'en trouver de bons d'aucune espece que ce soit.

Digitized by Google

penchant à la ſociété dans toutes les créatures raiſonnables ; & la même diſpoſition qui nous donne cette inclination, nous fait pénétrer profondément dans nos ſentimens réciproques, & fait circuler des paſſions & des déſirs dans une troupe de gens aſſemblés. Comme la contagion ſe communiqueroit des uns aux autres partout où il y a un peuple aſſez nombreux pour former un corps politique, les occaſions de s'unir deviennent ſi fréquentes pour veiller à ſa défenſe, au maintien du commerce & du gouvernement, que les membres de ce corps diſcourant toujours enſemble dans la même langue, ils doivent contracter une grande conformité dans les manieres, & former un caractere commun & National, nonobſtant la diſtinction particuliere à chaque individu.

Or malgré la fécondité de la nature à créer toutes ſortes de tempéramens & d'eſprits, il ne s'enſuit pas qu'elle les produiſe toujours en pareille proportion, & que dans chaque ſociété les germes de l'induſtrie & de la pareſſe, de la valeur & de la lâcheté, de la douceur & de la brutalité, de la ſageſſe & de la folie, ſoient répandus & mêlés de la même façon.

Dans l'établiſſement d'une ſociété, ſi quelqu'une de ces diſpoſitions ſe trouve

Digitized by Google

abonder davantage que toute autre, elle dominera naturellement dans la composition de cette société, & le caractére National en recevra une forte teinture : ou si on prétendoit qu'il n'est pas à présumer qu'aucune sorte de caractere ait dominé sur une autre, & que les mêmes proportions ont dû se conserver dans leurs mêlanges, il est néanmoins certain que les personnes en crédit, & en autorité faisant un corps plus rapproché & plus serré, ne peuvent pas toujours être censées du même caractere, & leur influence sur les mœurs & les usages du peuple doit dans tous les tems être fort considérable.

Si dans l'établissement d'une République un Brutus revêtu de l'autorité, étoit transporté d'enthousiasme pour la liberté & le bien de la patrie, au point de mépriser les liens de la nature, autant que son intérêt particulier, un exemple aussi illustre fera naturellement son effet sur toute la société, & allumera la même passion dans tous les cœurs.

De tout ce qui forme les opinions & le caractere d'une génération, la suivante doit encore prendre une plus forte teinture de la même couleur, les hommes étant plus susceptibles de toutes les impressions durant l'enfance, & retenant ces impres-

Digitized by Google

ſions tant qu'ils ont à reſter dans le monde.

Je conclus donc que tous les caracteres nationaux, quand ils ne dépendent pas des cauſes purement morales, tirent leurs ſources d'accidens ſemblables à ceux dont nous venons de faire mention, & que les cauſes phyſiques n'ont point ſur l'eſprit humain d'opération certaine, & qu'il ſoit facile de diſcerner.

Si on veut parcourir toute la terre, & examiner tous les monumens hiſtoriques, on découvrira partout des ſignes de la ſympathie & de la communication des mœurs & des uſages, & rien qui puiſſe faire admettre les influences de l'air & du climat.

1°. On peut obſerver que partout où s'eſt établi un gouvernement très-étendu, & qui s'eſt maintenu pendant pluſieurs ſiecles, il forme & répand à la fin un caractere national dans tout l'Empire, & il communique à chaque partie une reſſemblance de mœurs & d'uſages : auſſi les Chinois ont la plus grande uniformité de caractere qu'on puiſſe imaginer, quoique l'air & le climat, dans les différentes parties de ce vaſte Empire, admettent de très-conſidérables variations.

2°. Dans les petits gouvernemens qui

Digitized by Google

ſont très-contigus, chaque peuple a, nonobſtant la proximité, un caractere fort différent, & ces petits Etats ſont ſouvent auſſi différens dans leurs opinions & dans leurs coutumes que les Nations les plus éloignées. Les Villes d'Athenes & de Thebes n'étoient diſtantes l'une de l'autre que d'une petite journée; cependant les Athéniens étoient auſſi renommés pour l'eſprit, la politeſſe, la gayeté & la vivacité, que les Thébains pour la ruſticité, la ſtupidité & la froideur. Plutarque diſcourant des effets de l'air ſur l'eſprit des hommes, obſerve que les habitans du Pirée avoient un caractere très-différent de ceux qui occupoient le haut de la Ville d'Athenes, qui n'étoient éloignés du Pirée que de quatre milles. Mais je crois que perſonne aujourd'hui n'attribuera la différence des mœurs & des manieres entre de fameuſes Capitales & des lieux qui en ſont auſſi voiſins, à la différence de l'air & du climat.

3°. Le même caractere National ſe plie ordinairement ſi fort ſous l'autorité du gouvernement, & ſi préciſément, qu'en paſſant une riviere, ou une montagne, on trouve d'autres mœurs & d'autres caracteres avec un autre gouvernement. Les Languedociens & les Gaſcons ſont de tous

Digitized by Google

les habitans de la France les plus gais; mais à peine est-on sur les Pyrennées qu'on trouve des Espagnols graves & sérieux. Est-il concevable que les qualités de l'air changeroient si exactement avec les limites de deux Empires, dont l'arrangement dépend si fort du sort des batailles, des négociations & des alliances ?

4°. Dès qu'une société d'hommes répandue parmi des Nations fort éloignées les unes des autres, restera liée par les mêmes sentimens & les mêmes intérêts, elle entretiendra, malgré les distances immenses qui les séparent, une grande conformité de mœurs & de coutumes, & n'aura presque rien de commun avec les Nations parmi lesquelles elle subsiste. Ainsi les Juifs en Europe, & les Arméniens dans le Levant, ont chacun leur caractere distinctif, & les premiers sont aussi notés pour leur mauvaise foi, que les autres pour leur franchise.

5°. Quand quelque cas fortuit, malgré la différence du langage & de la religion, rassemblera deux Nations qui habiteront le même pays sans aucun mélange de l'une avec l'autre, elles conserveront chacune une forme de mœurs & de manieres distinctes & opposées, & cela pendant plu-

Digitized by Google

ſieurs ſiecles. L'intégrité, la gravité & la bravoure des Turcs, forment un parfait contraſte avec la fourberie, la légereté & la lâcheté des Grecs d'aujourd'hui.

6°. Les mêmes mœurs, les mêmes manieres accompagnent une Nation, quelque partie du globe qu'elle aille habiter, & ne la quittent point, non plus que ſes loix & ſon langage. Les Colonies des Eſpagnols, des François, des Hollandois & des Anglois, ſont toutes très-reconnoiſſables, même entre les Tropiques.

7°. Les mœurs & les uſages d'un peuple changent très-conſidérablement d'un ſiecle à l'autre, ſoit par les révolutions du gouvernement, ſoit par le mêlange d'un nouveau peuple, ou bien par cette inconſtance à laquelle toutes les choſes du monde ſont ſujettes. L'eſprit & l'induſtrie des anciens Grecs n'ont plus rien de commun avec la ſtupidité & l'induſtrie de ceux qui habitent préſentement ces mêmes régions. La candeur, la bravoure & l'amour de la liberté formoient le caractere des anciens Romains, comme l'artifice, la poltronerie, & une diſpoſition à l'eſclavage, forment celui des Italiens. Les anciens Eſpagnols étoient inquiets, remuans & ſi adonnés à la guerre, qu'ils ſe tuoient eux-

Digitized by Google

mêmes quand ils étoient privés de leurs armes par les Romains; (1) il seroit bien difficile à présent, ou du moins il l'auroit été il y a cinquante ans, d'exciter un pareil esprit guerrier dans la Nation Espagnole. Les Bataves étoient tous des soldats de fortune, & s'engageoient eux mêmes dans les armées Romaines à prix d'argent; leurs descendans se servent des étrangers, de même que les Romains se servoient de leurs ancêtres. Quoiqu'on trouve encore aujourd'hui dans les François quelques-uns des traits dont César a peint les Gaulois, cependant quelle comparaison de la politesse, de l'humanité & des connoissances de ceux qui habitent aujourd'hui tout ce pays, & de l'ignorance, de la barbarie & de la grossiereté des hommes de ce tems-là! Et sans insister sur la différence qui se trouve entre les Anglois d'à-présent & ceux d'avant la conquête des Romains, on peut observer que nos ancêtres, il y a quelques siecles, étoient plongés dans la plus absurde superstition, & que le dernier siecle en fit des enthousiastes furieux, tandis qu'à présent ils sont la nation du monde la plus indifférente sur les matieres de Religion.

8°. Quand différentes nations voisines

(1) Tite-Live, Liv. 34. ch. 17.

Digitized by Google

ont de fréquentes relations par des objets de politique, de commerce & de curiosité, elles acquierent dans leur caractere quelque conformité proportionnée au plus ou moins d'habitude qu'elles ont de communiquer ensemble. Ainsi les Francs paroissent avoir un caractere uniforme avec les peuples du Levant : les différences entre eux ne sont que comme des accens particuliers à diverses provinces, qui ne sont discernés que par une oreille exercée parmi elles, & qui échappent communément toujours à celle d'un étranger.

9°. Nous pouvons souvent remarquer un mêlange surprenant de mœurs & de caracteres dans la même nation, parlant le même langage, & soumise au même gouvernement; & à l'égard de cette singularité, les Anglois sont de tous les peuples qui ont jamais été sur la terre le plus remarquable. Cela ne doit pas être attribué à la variation & à l'inconstance de leur climat, ni à aucune des autres causes physiques, puisque ces mêmes causes regarderoient également le Royaume d'Ecosse, qui est si proche, & où on ne voit pas le même effet. Partout où le gouvernement sera entierement républicain, il sera propre à produire une conformité de mœurs & d'usage : s'il est entierement

Digitized by Google

monarchique, il sera encore plus propre à former cette conformité. L'imitation des Supérieurs étendant plus vîte les manieres nationales parmi le peuple, si un Etat consiste entierement en Négocians, comme la Hollande, la profession commune & dominante fixera un caractere général pour le reste de la nation. S'il est composé de grands Seigneurs & de Noblesse, comme l'Allemagne, la France & l'Espagne, le même effet s'ensuit. Le génie d'une Secte ou d'une religion particuliere est aussi très-capable de former les mœurs & le caractere d'un peuple; mais le gouvernement Anglois est un mêlange de Monarchie, d'Aristocratie & de Démocratie. Le peuple comprend les Gentilhommes & les Marchands; toutes les Sectes & Religions s'y trouvent. La grande liberté & l'indépendance dont elles jouissent, permettent à chacun de développer les qualités qui lui sont particulieres. Delà les Anglois ont moins de caractere national qu'aucun peuple qui soit dans l'univers, à moins que cette singularité qui leur est propre ne leur en tienne lieu.

Si les caracteres des hommes dépendoient de l'air & du climat, on s'attendroit que la chaleur & le froid à un dégré plus ou moins considerable, auroient une

Digitized by Google

forte influence sur eux, puisque rien n'agit plus puissamment sur les plantes & sur les animaux ; cependant il y a quelque raison de croire que toutes les nations qui habitent au-delà des cercles polaires, ou entre les tropiques, sont inférieures au reste de leurs semblables, & qu'elles sont entierement incapables des plus grands progrès de l'esprit. La pauvreté & la misere des habitans du Nord, l'indolence & la paresse de ceux du Midi provenant de leur peu de besoin, peuvent peut-être rendre raison de cette grande différence, sans avoir recours à des causes physiques. Il est cependant certain que les caracteres des peuples des climats tempérés, sont fort confus & peu frappans, & que presque toutes les observations générales que l'on a faites sur les nations des extrêmités du Midi, & sur celles qui sont au fond du Nord, passent pour être fort incertaines & fort trompeuses. (1)

(1) Je suis fort porté à soupçonner que les Negres, & en général toutes les autres especes d'hommes, car il y en a de quatre ou cinq sortes différentes, sont naturellement inférieures aux Blancs. Il n'y a jamais eu de Nation civilisée que parmi ceux de cette couleur de teint. On ne trouve parmi les autres ni Manufactures, ni Arts, ni Sciences, ni même quelque homme éminent, ou par ses actions, ou par ses spéculations; tandis que les plus

Digitized by Google

Dira-t'on que la proximité du soleil échauffe l'imagination, & donne un tour particulier d'esprit & de vivacité ? Les François, les Grecs, les Egyptiens & les Persans sont cités pour leur gaieté. On parle d'un autre côté de la gravité des Espagnols, des Turcs & des Chinois, sans observations de différence de climat pour produire cette variété de caractere.

Les Grecs & les Romains, qui qualifioient de Barbares toutes les autres nations, accordoient du génie & de l'intel-

barbares & les plus féroces parmi les blancs, tels que les anciens Germains, & les Tartares d'aujourd'hui, se trouvent remarquables par leur valeur, par quelque partie du Gouvernement, ou quelque qualité singuliere. Une différence aussi uniforme & aussi constante ne seroit pas arrivée dans tant de Pays, & pendant tant de siecles, si la nature n'avoit pas, dans l'origine, distingué ainsi ces races d'hommes. Car sans parler des Negres esclaves qui sont répandus dans toute l'Europe, aucun ne s'est jamais fait remarquer en donnant des signes d'industrie. Quoique parmi nous, on voie dans le bas-peuple sans éducation certains hommes s'élever & se distinguer dans leur profession, il est pourtant vrai qu'on parle beaucoup aujourd'hui d'un Negre de la Jamaïque, singulier par l'esprit & les connoissances qu'il fait voir : mais n'est-il pas probable qu'il est peut-être admiré pour quelques légeres perfections, comme un perroquet qui parle avec facilité & assez distinctement ?

Digitized by Google

ligence aux peuples les plus méridionaux, & décidoient que les nations du Nord étoient tout-à-fait incapables de sçavoir & de politesse ; mais l'Angleterre n'a-t'elle pas produit d'aussi grands hommes dans la guerre & dans les sciences que la Grèce & l'Italie peuvent se vanter d'en avoir eu?

On prétend que les sentimens des hommes deviennent plus fins & plus délicats à mesure qu'ils sont plus voisins du soleil, & que leur gout pour le beau & la perfection a des progrès proportionnés en chaque latitude. On peut observer particulierement dans les Langues que celles des peuples du Midi sont douces & mélodieuses, tandis que celles des habitans du Nord sont dures & sans harmonie. Cependant cela n'est pas universel. La Langue Arabe est rude & désagréable. La Moscovite est douce & sonore. L'énergie, la force, & quelquefois la dureté forment le caractere de la Langue Latine, tandis que l'Italienne est si coulante, si douce, & même si pleine de mollesse.

Chaque Langue tiendra bien quelque chose du caractere d'un peuple, mais elle dépendra beaucoup plus du fonds original de sons & de mots qu'il aura reçu de ses ancêtres, & qui ne changent point, même lorsque son caractere admettra les

Digitized by Google

plus grands changemens. Qui peut douter que les Anglois ne soient à présent plus polis & plus sçavans que les Grecs ne furent pendant plusieurs siecles après le siege de Troye. Cependant il n'y a point de comparaison entre le langage de Milton & celui d'Homere. Plus les changemens & les progrès qui se font sentir dans les caracteres & les mœurs d'une nation sont considérables, moins on en doit attendre dans sa Langue. Quelques grands & singuliers génies communiqueront leur gout & leur sçavoir à tout un peuple, & occasionneront un infinité de progrès en conséquence; mais ces esprits distingués fixent la Langue par leurs écrits, préviennent & diminuent en quelques degrés les changemens qu'elle éprouveroit.

Milord Bacon a observé que les peuples du Midi sont généralement plus ingénieux que ceux du Nord, mais que le génie qui a pris naissance dans un climat froid, s'élevera à un dégré où ne pourront jamais atteindre les plus grands esprits des pays chauds. Un célébre Ecrivain moderne (1) a confirmé cette observation par une comparaison commune, mais très-ingénieuse. Il dit que les esprits du Midi sont comme

(1) Le Docteur Berkeley.

Digitized by Google

les concombres qui ſont bons dans leur eſpece, mais dont le meilleur n'eſt jamais qu'un fruit aſſez inſipide, tandis que les génies du Nord ſont comme les melons, dont parmi cinquante il n'y en aura peut-être pas un de bon; mais ſi on vient à le trouver, il ſera d'un gout rare & exquis.

Je crois qu'on peut ſentir la juſteſſe de cette remarque, en l'appliquant aux nations de l'Europe, au ſiecle préſent, ou plutôt même au précédent, mais auſſi je penſe qu'on en peut rendre raiſon par les cauſes morales.

Toutes les ſciences & tous les arts nous ont été apportés du Midi; & il eſt facile d'imaginer que dans la premiere ardeur de l'application qu'on y porta, le petit nombre de ceux qui ſe livrerent à l'étude, animés par l'émulation & par la gloire voulurent ſe diſtinguer, & employerent tous leurs efforts & leurs talens pour atteindre le point de perfection. Des exemples ſi fameux répandirent partout le ſçavoir, & firent naître une eſtime univerſelle pour les ſciences & pour les arts. Mais dès qu'on ceſſa de trouver des encouragemens proportionnés, & que les bons eſprits déſeſpererent de parvenir à quelque diſtinction par leurs entrepriſes & leurs travaux, il n'eſt pas étonnant que l'in-

Digitized by Google

duſtrie & la curioſité ſe ſoient ralenties. Quand une fois les connoiſſances & le ſçavoir ſont multipliés & répandus dans une nation, & qu'on en a chaſſé l'ignorance & la rudeſſe, on ne doit pas s'attendre à voir ſouvent paroître des hommes célébres par quelque ouvrage d'une certaine perfection. Anciennement, dit Juvenal, les ſciences étoient fixées en Grece & en Italie; préſentement le monde entier diſpute de ſçavoir avec Athenes & Rome. Le Gaulois qui eſt éloquent, inſtruit le Breton qui eſt légiſte, & juſqu'au fond du Nord à Thulé, on eſt occupé de faire venir des Maîtres de Rhétorique (1).

Cet état où étoient les ſciences eſt remarquable, parce que Juvenal eſt lui-même le dernier des bons Ecrivains parmi les Romains qui ait eu du talent & du génie juſqu'à un certain point. Ceux qui lui ont ſuccédé, ne ſont eſtimés que pour nous avoir tranſmis quelques matériaux hiſtoriques. Je ſouhaite que l'étude des ſciences qui ſont depuis quelque tems ſi fort encouragées en Moſcovie & chez d'autres Puiſſances du Nord, ne nous pronoſtique pas quelque choſe de pareil, vu l'état où les ſciences ſont actuellement parmi nous.

(1) Juvenal, Sat. 15.

Digitized by Google

Le Cardinal Bentivoglio donne la préférence aux peuples du Nord sur ceux du Midi, pour ce qui regarde la candeur & la sincérité. Il cite d'un côté les Espagnols & les Italiens, de l'autre les Flamans & les Allemands; mais je suis persuadé que ce changement n'est qu'accidentel. Les anciens Romains ont toujours été francs & sinceres, comme sont les Turcs d'aujourd'hui; & si nous avions besoin de supposer que cela est venu de causes fixes & essentielles, nous pouvons seulement en conclure que toutes les extrêmités sont propres au concours des mêmes conséquences, & en sont communément suivies; la fourberie est la compagne la plus familiere de l'ignorance & de la barbarie; & quand les nations civilisées ont eu recours à une politique subtile & compliquée, c'est par une fausse délicatesse qui leur a fait mépriser la voie simple qui mene à la puissance & à la gloire.

La plûpart des conquêtes ont procédé du Nord au Sud, & on en infére que les Peuples du Nord avoient un degré supérieur de courage & de valeur. Mais n'auroit-il pas été plus juste de dire que les conquêtes se font par la pauvreté & le besoin sur l'abondance & les richesses? Les Sarrazins abandonnant les deserts de

Digitized by Google

l'Arabie, porterent leurs conquêtes du côté du Nord dans les fertiles provinces de l'empire Romain, & rencontrerent en leur chemin les Turcs qui quittoient les parties Méridionales des deserts de la Tartarie.

Le Chevalier Temple a remarqué que tous les animaux courageux sont en même temps carnassiers, & qu'il se doit trouver bien plus de courage dans un Peuple, tel que les Anglois, dont la nourriture est forte & cordiale, que dans la populace presque affamée des autres Nations. Mais les Suédois, nonobstant une nourriture moins forte, & plus frugale, ont l'ame aussi guerriere qu'aucun Peuple qu'il y ait jamais eu dans le monde.

En général on peut considérer que le courage est de toutes les qualités nationales, celle qu'il faut le plus exercer pour l'acquérir, parce qu'elle n'est exercée que par intervalles & par un petit nombre dans chaque Nation ; tandis que l'industrie, le sçavoir & la politesse peuvent être d'un usage constant & universel, qui peut devenir familier à tout un Peuple. Si le courage se maintient, il faut que ce soit par la discipline, l'exemple & l'opinion. La dixiéme légion de César, & le régiment de Picardie ont toujours été

Digitized by Google

composés d'une maniere confuse & au hazard de tout ce qui s'est rencontré parmi les Citoyens. Mais ces corps ayant une fois bien saisi la notion qu'ils étoient les meilleures troupes qu'il y ait jamais eues au service, cette opinion s'est réalisée & les a rendus tels.

On peut donner comme une preuve que le courage dépend de l'opinion, cette remarque, que des deux peuples Grecs, les Doriens & les Ioniens, les Doriens furent toujours estimés les plus braves & les plus vigoureux ; & quoique les Colonies sorties de ces deux Peuples fussent dispersées & mêlées dans l'étendue de toute la Grece, dans l'Asie mineure, la Sicile, l'Italie & les isles de l'Archipel, les Athéniens furent les seuls des Ioniens qui se distinguerent par les armes, quoique leur réputation cedât à celle des Lacédémoniens estimés les plus braves d'entre les Doriens.

La seule observation sur les différences des hommes par rapport aux climats, sur laquelle on puisse raisonnablement insister est la remarque générale, que les Nations du Nord ont un plus grand penchant pour le vin & les liqueurs fortes, & celles du Midi pour l'amour & pour les femmes. On pourroit assigner, ce me sem-

Digitized by Google

ble, à cette différence, une cause physique très-probable. Le vin & les liqueurs distillées échauffent le sang qui se glace dans les climats froids, & fortifient les hommes contre la rigueur de l'air, de même que la chaleur féconde du soleil dans les pays les plus exposés à ses rayons, enflamme le sang, & excite à l'amour l'un & l'autre sexe.

Au reste cette matiere peut être aussi expliquée par les causes morales. Toutes les liqueurs fortes sont plus rares dans le Nord, & conséquemment y sont plus désirées. Diodore de Sicile (1) rapporte que les Gaulois, dans son tems, étoient grands buveurs, & fort adonnés au vin, particulierement pour sa rareté & sa nouveauté. D'un autre côté la chaleur dans les climats du Midi, obligeant les hommes & les femmes d'être à demi-nuds, rend par-là plus dangereux leur commerce, & ajoute un aiguillon à leur penchant naturel. Les parens & les maris en sont & plus jaloux & plus précautionnés, ce qui aiguise encore davantage les passions. Et sans

(1) Liv. V, le même Auteur taxe aussi de taciturnité cette même Nation; nouvelle preuve que le caractere national s'altere & change infiniment. La taciturnité, comme caractere de Nation, implique peu de disposition à la société, ou une humeur insociable.

Digitized by Google

parler d'ailleurs des femmes dont le tempérament est beaucoup plus avancé dans ces régions, il est nécessaire d'y montrer une plus grande jalousie, & d'observer plus d'attention dans leur éducation, étant évident qu'une fille de douze ans ne peut pas avoir la même discrétion qu'une autre jeune personne qui ne ressent les feux de l'amour qu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, pour moderer les excès de cette passion.

Peut être aussi n'est-il pas vrai que la nature ait distribué ces différentes inclinations aux différents climats, selon les causes physiques ou morales. Les anciens Grecs, quoique nés dans un pays chaud, semblent avoir été fort livrés au vin : leurs parties de plaisir n'étoient que des gageures & des défis de boire entre hommes qui passoient leur temps dans l'éloignement des femmes. Cependant quand Alexandre conduisit les Grecs en Perse, climat encore plus proche du midi, (1) ils multiplierent leurs débauches de vin à l'imitation des mœurs Persannes. Le caractere de grands buveurs parmi les Perses étoit si honorable que le jeune Cy-

(1) Babylonii maximè in vinum & quæ ebrietatem sequuntur, effusi sunt. *Quint-Curt. Lib.* 5. c. 1.

Digitized by Google

rus sollicitant le secours des sobres Lacédémoniens contre son frere Artaxercès, le reclame particulierement, en faveur de ses grandes qualités, comme étant le plus brave, le plus généreux des Princes, & en même-temps le meilleur buveur. (1) Darius Hystaspide fit mettre en inscription sur son tombeau que parmi ses autres vertus & ses talens de Prince, personne ne pouvoit porter autant de vin que lui; on peut obtenir des Negres tout ce qu'on veut en leur offrant des liqueurs spiritueuses, jusqu'à leur faire vendre, non-seulement leurs parens, mais même leurs femmes & leurs maîtresses pour un barril d'eau-de-vie. En France, en Italie on ne boit guere généralement de vin pur, si ce n'est dans les grandes chaleurs de l'été. Cette boisson est presque alors aussi nécessaire pour rétablir la trop grande dissipation des esprits, comme elle l'est en Suede pour réchauffer les corps congelés & engourdis par la rigueur excessive de l'hyver.

Si la jalousie est regardée comme une preuve de disposition à l'amour, aucun Peuple ne fut plus jaloux que les Moscovites, avant que leur communication

(1) Plutarq. des Banquets, Liv. I. Quest. 4.

Digitized by Google

avec l'Europe eût un peu changé leurs mœurs sur ce point.

Mais en supposant qu'il soit vrai que la nature, par des principes physiques, ait régulierement distribué ces deux passions, l'une aux régions du Nord, l'autre à celles du Midi, nous en pouvons seulement inférer que le climat peut affecter les organes les plus grossiers de notre machine, & qu'il ne peut pas agir sur les plus fins & les plus délicats, dont dépendent les opérations de l'esprit & de l'entendement : ceci est entierement conforme à l'analogie de la nature. Les races d'animaux ne dégénerent jamais quand elles sont soigneusement maintenues ; & les chevaux particulierement font bientôt connoître leur origine par leur forme, leur feu & leur légereté ; mais un sot peut engendrer un grand philosophe, comme un homme de mérite & de courage peut laisser après-lui une race de poltrons.

Je concluerai donc, en observant que, quoique la passion pour le vin soit plus brutale & plus avilissante que l'amour pour les femmes, qui, lorsqu'il est renfermé dans de certaines bornes, devient une source de politesse & d'agrément, cependant celui-ci ne donne pas un si grand avantage aux climats du Midi, comme

Digitized by Google

comme on pourroit se l'imaginer au premier coup d'œil ; car quand l'amour n'est point modéré, il engendre la jalousie, & détruit la liberté du commerce entre les deux sexes, d'où la politesse d'une Nation dépendra toujours. Deplus, si on vouloit examiner & développer davantage ce sujet, on pourroit découvrir que les Nations des climats tempérés ont le plus d'avantages pour toute sorte de progrès & d'avancement dans les sciences & dans les arts, parce que leur sang n'est pas assez enflammé pour les porter aux fureurs de l'amour, & que cependant il est assez animé pour leur faire connoître les charmes & les agrémens qui résultent du commerce des femmes.

VERS A MADEMOISELLE ***

Pour le renouvellement de l'année.

LE Printems rend hommage à Flore
Par tous les dons qu'il fait éclore.
Lorsque le blond Eté colore nos guérets,
Ses trésors jaunissans enrichissent Cerès.
Le rival de Pomone,
Reçoit les tributs de l'Automne.
L'Hyver qui de son sein voit sortir les amours ;

Répare par les jeux la perte des beaux jours,
Un nouvel an commence ;
Assurez ma félicité ;
Donnez-moi votre cœur, qu'il soit la récompense
De ma fidélité.
Vos appas seront mes richesses.
Livrés aux plus douces tendresses
Nos cœurs moissonneront dans les champs des plaisirs ;
Vos faveurs ne feront qu'accroître mes désirs,
La saison la plus belle
Voit terminer son cours ;
Une constance mutuelle
Sera le fruit de nos amours.
Les mains toujours cruelles,
De cet inexorable tems,
Bornent la carriere des ans.
Sans la mort, vous verriez nos ardeurs éternelles.

Ad... d'Arp...

RONDEAU
en style de Marot.

AU nouvel an maint courtisan s'empresse
(& c'est raison) de vous vouloir du bien ;
Tout au rebours honteux, Dieu sçait combien !
Je vois mes vœux au fond pleins de tendresse,

Digitized by Google

Tout bien compté, ne se réduire à rien.
Car que vouloir en vous ? beauté, sagesse,
Gentil esprit, agréable maintien,
Que sçai-je moi ? l'ordinaire entretien
Au nouvel an ?

Or avez tout, ne le sçais que trop bien.
Que dire donc ? Suis en grande détresse
Je l'avouerai, & ne vois plus moyen
De souhaiter ..... Or sus, m'y voici ; Qu'est-ce ?
Qu'en mil huit cens lisiez cet œuvre mien,
Au nouvel an.

L. N. G. D. R.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

MOnsieur, depuis que je me suis avisé de faire quelques mariages pour obliger des personnes auxquelles je prenois un véritable intérêt, j'ai la réputation d'être le premier homme du monde pour former de pareils nœuds ; en conséquence je suis inondé de lettres qui m'arrivent de toute part. J'ai recours à vous, Monsieur, pour vous prier d'insérer cette lettre dans votre Mercure, afin que le public s'adresse dorénavant ailleurs. Je joins ici quelques-unes de celles que j'ai reçues, pour que ceux

qui s'y reconnoîtront, ne comptent plus sur moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

C. D.

A Montreuil, ce 12 Decembre 1755.

La premiere que j'ai reçue, étoit d'un jeune Seigneur dont l'inconduite avoit dissipé en partie le bien qu'il avoit hérité de ses pere & mere. Il m'engage à lui trouver une Demoiselle dont la dot puisse réparer ses torts & débrouiller ses affaires. » Quoique né d'un sang illustre, dit-il, » je regarderai peu à la naissance : on est » aujourd'hui revenu du sot préjugé qui » empêchoit les maisons de se relever. » Quant à la figure elle ne sera jamais un » obstacle. S'il se trouve du caractere, à la » bonne heure, mais j'insisterai sur la for- » tune, étant nécessaire que j'en trouve » pour soutenir le rang où je suis placé. » Il n'y a pas de Financier qui ne soit flat- » té de celui où mon alliance élevera » sa fille, ni de Demoiselle qui ne l'am- » bitionne. Comptez, Monsieur, que je » proportionnerai ma reconnoissance au » mérite de celle que vous me ferez trou- » ver : ceci devient donc votre affaire au- » tant que la mienne. S'il pouvoit y avoir

» de l'argent comptant, il m'accommode-
» roit d'autant plus que si la guerre avoit
» lieu, il m'en faudroit nécessairement
» pour former mon équipage.

» Monsieur, j'ai été au couvent avec
» Mdme la Duchesse de.. Nous étions liées
» de l'amitié la plus étroite. Une conformi-
» té d'état & de façon de penser, avoit for-
» mé entre nous la plus parfaite union. Cet-
» te Dame est sortie du couvent pour se ma-
» rier, & moi pour revenir avec une mere
» qui n'a rien à me refuser. Etant en der-
» nier lieu aux Tuileries avec elle, nous
» rencontrâmes ma camarade de couvent:
» à peine voulut-elle me reconnoître. Après
» une révérence de protection, qui flattoit
» autant son amour-propre qu'elle humi-
» lioit le mien, elle nous quitta. Ma mere
» s'étant aperçue de mon désespoir, voulut
» me consoler en m'assurant que j'avois
» une fortune qui me permettoit de pré-
» tendre à devenir un jour son égale. Dans
» la crainte, Monsieur, qu'elle ne chan-
» ge de sentiment, & qu'elle ne veuille
» tout uniment me marier à un galant
» homme qui ne seroit pas Duc & Pair,
» je vous prie de m'indiquer à quelques-
» uns de ces Messieurs, même à un Prince,
» comme il y en a qui ne sont pas riches.

Digitized by Google

» J'ai un million de bien de mon pere, &
» j'en aurai encore autant de ma mere ;
» je ne suis pas mal de figure, & j'ai assez
» d'esprit pour mettre dans tout son jour
» un très-bon caractere.

» Monsieur, je suis un Gentilhomme
» de province, né avec douze mille livres
» de rente. Mon pere a eu pour moi l'agré-
» ment d'une Compagnie de Dragons au
» commencement de la derniere guerre
» que j'ai faite en entier. A la paix vou-
» lant me distinguer de mes égaux, & me
» croyant tout ce qu'il falloit pour compo-
» ser un homme à la mode, je suis venu
» habiter Paris. J'avois dans les commen-
» cemens les plus beaux projets d'arrange-
» ment qui soient jamais sortis de la tête
» d'un homme sensé. Dans la suite j'ai
» voulu aller de pair avec tout le monde :
» ayant enfin compté avec moi-même j'ai
» trouvé mon capital absorbé par mes
» dettes : en un mot, je suis noyé si je ne
» trouve pas une femme dont la fortune
» puisse réparer mes sottises. Travaillez,
» Monsieur, à me la faire avoir ; annon-
» cez-moi comme ayant douze mille li-
» vres de rente, sans parler de ce que je
» dois : ces sortes de choses-là se font tous
» les jours. Je compte, Monsieur, sur vos
» bons soins.

Digitized by Google

Monsieur, j'ai eu le malheur de perdre
» mon mari il y a trois mois. Je suis res-
» tée encore jeune, avec un fils & une
» fille. Le premier est aux isles, & la se-
» conde est à marier. Les projets que j'ai
» sur mon salut, m'engagent à ne rien
» négliger pour l'établir. Elle aura du
» bien de son pere deux cens mille livres,
» & j'y en joindrai cent mille du mien.
» Si vous trouvez à m'en débarrasser, le
» plutôt sera le mieux : vous aurez d'au-
» tant moins de peine, qu'elle est jolie de
» figure, & fort aimable de caractere.

» Monsieur, le Duc D... m'a dit qu'il
» s'étoit adressé à vous quand il avoit vou-
» lu se marier ; vous avez réussi pour lui
» à un point, qui m'engage à avoir re-
» cours à vous. Le Ministre vient de m'ac-
» corder l'agrément d'un Régiment ; j'ai
» trois semaines à me décider, soit pour
» l'accepter, soit pour le refuser. Je ne
» puis prendre le premier parti qu'autant
» que je trouverai un Financier qui soit
» flatté de marier sa fille à un Colonel.
» Voyez, Monsieur, & tâchez de me dé-
» terrer la personne dont j'ai besoin ; n'ou-
» bliez pas sur toutes choses de faire va-
» loir ma naissance, mon grade, & les
» protections que j'ai à la Cour : ce qu'il

» y a de plus grand signera mon contrat
» de mariage, & ma femme sera présen-
» tée.

» Monsieur, j'étois jadis Capitaine
» d'Infanterie; j'ai épousé une femme sans
» bien, mais fort jolie. Son attachement
» pour moi l'avoit engagée, afin de m'avoir
» auprès d'elle, à aller à la Cour faire
» valoir au Ministre mes longs services;
» ses vives sollicitations m'ont fait obtenir
» la Lieutenance de Roi de... Je jouissois
» depuis un an des agrémens de la tran-
» quillité & des douceurs de l'Hymen,
» quand la mort m'enleva celle à qui je
» devois mon aisance & ma félicité. A
» présent veuf avec plusieurs enfans, ce
» seroit en vain que je chercherois une
» femme qui pût me faire oublier la perte
» que j'ai faite. Je me borne donc, Mon-
» sieur, à trouver une personne d'un cer-
» tain âge, avec assez d'usage du monde,
» pour représenter avec dignité dans la
» place que j'occupe. Il vous sera d'au-
» tant plus facile de me satisfaire que je
» n'exige point de biens, je demande seu-
» lement qu'elle soit d'âge à ne pas aug-
» menter le nombre de mes héritiers.
» Comme Paris est fait pour trouver une
» telle personne, je m'adresse à vous, Mon-
» sieur, avec confiance.

Digitized by Google

» Monſieur, j'ai eu le malheur de me
» voir trois fois veuve dans douze années
» de tems. Je voudrois bien me conſoler
» de mon dernier mari avec un quatrie-
» me, & je ne vois rien dans ma ſociété
» qui puiſſe me convenir. J'ai vingt mille
» livres de rente en douaires, & quelques
» biens de patrimoine. Si vous connoiſſiez,
» Monſieur, un jeune homme ſuſceptible,
» de reconnoiſſance, bien ſain, qui eût
» des mœurs, je vous prie de me l'adreſſer.
» Je conſens à lui faire des avantages ſur
» mon bien. J'ai un équipage & trois ſou-
» pers par ſemaine chez moi; je demeure
» à la vérité dans la rue S. Louis; mais à
» cela près je ſuis très-décemment logée.
» J'exige, Monſieur, de celui qui m'é-
» pouſera qu'il quitte le ſervice, s'il y eſt.

» J'habite Paris depuis 15 ans, où je ſuis
» répandu dans la plus élégante compagnie.
» Mon nom, Monſieur, eſt depuis long-
» tems en tête du catalogue des gens à
» bonnes fortunes. Ma ſanté ſe ſent de
» la vie que j'ai menée. Je voudrois la
» rétablir: je cherche pour cela un prétex-
» te honnête; je ne vois que le mariage.
» Je veux en deux mots faire une fin, &
» me retirer de la vie fatiguante des ruel-
» les, ennuié de la coquetterie des fem-

Digitized by Google

» mes & de leurs caprices. Tâchez, Mon-
» sieur, de m'en trouver une qui n'ait au-
» cun de ces défauts, & qui soit d'âge à
» me donner quelques enfans. Ne pré-
» voyant pas, quoiqu'Officier Général, que
» je sois employé la prochaine guerre,
» je compte m'en aller dans mes terres
» faire succéder à la vie bruyante de ce
» Pays-ci toutes les douceurs de l'Hymen
» & de la philosophie.

» Monsieur, je me suis mariée à qua-
» torze ans avec un homme aussi maussa-
» de par la figure que par l'esprit & le ca-
» ractere. Je suis restée au couvent jus-
» qu'à seize. J'y suis rentrée à dix-huit par
» la mauvaise humeur de mon mari. J'en
» sors une seconde fois, parce qu'il vient
» de mourir, pour n'y plus rentrer, à ce que
» j'espere. Je cherche présentement un
» époux commode qui, sans être homme
» de Cour, en ait la façon de penser, &
» soit l'ennemi décidé des tracasseries
» bourgeoises; c'est-à-dire, Monsieur,
» que je voudrois faire de l'Hymen un
» état libre & non un esclavage; car mon
» pauvre mari (Dieu veuille avoir son
» ame), pensoit à cet égard comme un
» bourgeois du Marais: nous logions ce-
» pendant au fauxbourg S. Germain. Je

Digitized by Google

» veux de plus me séparer de bien, &
» mettre dans le contrat que nous serons
» réciproquement maîtres de nous retirer
» où bon nous semblera.

» M. je suis Cadet de bonne famille,
» originaire de Pezenas : un de mes proches
» parens au neuvieme degré, m'avoit ame-
» né avec lui dans le Régiment. Les diffé-
» rentes affaires où je me suis signalé pen-
» dant cette derniere guerre, n'ont pas
» empêché que je n'aye été compris dans
» le nombre des malheureux qui ont
» été réformés avec de petites pensions.
» Ayant donc mangé ma légitime au ser-
» vice, je me vois forcé à prendre un parti
» violent. Si donc encore vous connois-
» siez quelque Demoiselle qui voulût
» prendre un état, & m'en faire un autre,
» je ne m'informe pas qui elle est, ni ce
» qu'elle a fait ; quant à moi je n'ai que
» vingt-cinq ans ; je me porte bien, &
» j'aime la bonne chere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Chevalier de Mizeras

Digitized by Google

BOUQUET.

PArmi la neige & les frimats,
On ne voit plus de fleurs nouvelles.
L'hyver a détruit leurs appas;
Recevez donc ces immortelles;
Leur peu d'éclat & d'agrément,
N'a que la durée en partage.
Elles triompheront du tems,
C'est-là leur unique avantage.
Thémire, de mes sentimens,
Ces fleurs sont la fidelle image.

A Mets, par Madame M... de R. femme d'un Conseiller au Parlement.

MADRIGAL

De M. de Relongue de la Louptiere, Membre de la Société des Sciences & Belles-Lettres de Châlons sur Marne, aux aimables parentes de saint Hubert, qui prétendent avoir le don miraculeux de guérir les enragés.

QUand vous reçûtes dans vos veines
Le sang illustre & renommé
Du pieux, Patron des Ardennes,

Digitized by Google

Je ne ſçais ſi ſon tact vous fut bien confirmé ;
Mais ſi j'en crois l'ardeur dont je ſuis conſumé,
Ce trouble, cet ennui, dont tous mes ſens gémiſſent,
Vos yeux font plus de mal que vos mains n'en guériſſent.

A la Louptiere, en Champagne.

FABLE.

UN Mouton tant ſoit peu curieux de ſa laine,
Sentit par un buiſſon arracher ſon habit
Qu'il ne devoit quitter qu'à la Saint Jean prochaine.
Il eſt même aux moutons des momens de dépit
Vil arbuſte, dit-il, trois fois ſois-tu maudit,
A quoi ſers-tu, réfuge de vipere ?
Le malin te fit naître, ou ſi le ciel te fit,
C'étoit, ſans doute, en un jour de colere.
Comment ! Robin devient brutal,
Repart paiſiblement la ronce.
Dans peu tu verras ma réponſe,
Mais apprends qu'ici-bas rien n'eſt fait pour un mal.
En effet à l'inſtant viennent à tire-d'aîle,
Voltiger au tour du buiſſon,
Et la Fauvette & le Pinçon,
Et la chanteuſe Philomele,

Digitized by Google

Tapissiers amoureux, chacun met à profit
Le duvet que l'épine étale,
Et par la providence autant aidé qu'instruit,
Il en garnit sa couche nuptiale.
Eh bien, dit l'arbrisseau, le ciel avoit-il tort ?
Tu vois, ami: mon petit ministere
Contre lequel tu déclamois si fort,
Unit les habitans des airs & de la terre.
Je fais plus, j'offre encor leçon très-salutaire,
A qui dans un état tient l'empire absolu ;
J'enleve au riche un superflu,
Pour rendre au pauvre un nécessaire.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

LEs hommes, Monsieur, sont en vérité bien étranges ; depuis le temps que vous les étudiez, vous devez en être persuadé. Cependant je vais vous en fournir une nouvelle preuve. Lorsque j'ai paru dans le Public, quelques gens mal intentionnés me traitant de seconde Malcrais de la Vigne, ont voulu douter que je fusse l'Auteur de mes premiers ouvrages. Aujourd'hui par une erreur toute contraire, & plus dangereuse, on me donne même

ceux des autres. J'apprens que quelques personnes m'attribuent des Stances précédées d'une Lettre, qui ont été imprimées dans le Journal de Verdun, Novembre 1755, signées la Bergere Annette. Permettez-moi de dissuader ici ces personnes, & de déclarer en même temps au Public, que comme j'espere ne produire aucun ouvrage capable de me faire rougir, mon nom sera toujours à la tête de tous ceux que je croirai dignes de lui être présentés. C'est une méthode que j'ai suivie jusqu'à présent, & que je compte suivre à l'avenir.

Ainsi je prie ce même Public de ne point croire dorénavant des gens malignement officieux qui voudront me faire l'Auteur de pieces anonymes, ou qui ont paru sous des noms empruntés; je les désavoue d'avance, fussent-elles capables de me porter au faîte de la gloire. Quant aux personnes qui me donnent les vers en question, j'ose avancer qu'elles n'ont pas lu avec attention les quatre ou cinq dernieres lignes de l'annonce que le sçavant & judicieux Auteur du Journal de Verdun en a faite. Souffrez, Monsieur, que je les transcrive. Après avoir dit que M. de la L.... lui avoit envoyé ces Stances accompagnées d'une Lettre qui ne l'a pas inf-

Digitized by Google

truit de la patrie & de l'état de la Bergere Annette, il ajoute : « Nous allons donner la Lettre & les Stances, afin que » l'on voye que cette Bergere sçait écrire » également bien en prose & en vers, & » l'on sentira aisément que quand elle » auroit eu pour secrétaire M. de la L... » elle n'auroit pu mieux réussir. » Un esprit d'équité m'oblige encore de désabuser le Public d'une erreur qui tourne, je le sçais à ma gloire, mais aussi qui en prive ceux à qui elle appartient légitimement. La Bergere, auteur, ou le Berger, comme quelques-uns le prétendent, trouveroit mauvais avec raison, si je souffrois sans mot dire, que l'on me mît en possession d'un bien qu'elle a, ou qu'il a si justement acquis par ses veilles & son travail. Je devois donc à la bonne foi dont je fais profession ce témoignage. Mais si j'aime l'équité, je ne chéris pas moins la vérité ; or pourrois-je dire sans la blesser:

Passant ma vie au fond d'un hameau solitaire,

Puisque j'habite une Ville assez considérable, & raisonnablement peuplée ? D'ailleurs on me fait dire dans ces Stances des choses que je ne pense point du tout. On me fait faire un procès au sort de ce qu'il n'a pas placé le berceau de mes jours, auprès de celui de M. de la L... afin

Digitized by Google

que sa Muse agréable & légere le rendît florissant & fameux pour toujours. Enfin on veut que je sois fâchée de n'être pas née Champenoise,

Hélas ! il n'en est rien, Messieurs, je vous assure:
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

En effet je suis fort contente de ma patrie que je chéris, de mes compatriotes que je considere, de ma Province qui est agréable & fertile. Je finis cette Lettre peut être déja trop longue, en vous suppliant, Monsieur, de la rendre publique; vous m'obligerez infiniment. Je vais travailler à la suite de la Promenade de province; trop heureuse si je puis par ce petit ouvrage, mériter votre estime & vous être de quelque utilité. C'est l'unique ambition d'une personne qui vous admire, & qui a l'honneur de se dire avec toute la considération possible,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

PLISSON.

A Chartres, ce 10 *Décembre* 1755.

Digitized by Google

Portraits de six fameux Peintres de l'Ecole d'Italie.

François Cecco, dit *Salviati.*

IL dut mille enemis à sa causticité.
L'amour-propre lui fit autant de ridicules.
D'un puissant protecteur se trouvoit-il fêté ?
L'inconstant le quittoit sans honte & sans scrupules.
Enfin de la fortune il devint le jouet,
Jaloux d'un meilleur sort il expira de rage.
Les graces sur son urne expriment leur regret,
Et la peinture en pleurs s'écrie : Ah ! quel dommage !

Jean-François Grimaldi, dit *le Bolognese.*

CE paysage est bien dans le goût du Carrache.
Le *Site* en est heureux, le *Feuillet* enchanté.
A l'espace qu'il crée, il m'attire, il m'attache.
De quel objet réel pourrois-je être tenté ?
Trop séduisante erreur, tu satisfais mon ame.
De ce riche palais le dehors me suffit.
Ce ton frais, vigoureux dont l'art ourdit sa trâme,
Efface la nature, elle s'en applaudit.

Digitized by Google

Barthelemi Murillo.

L'Espagne a son Vandick, Velasqués l'a formé.
Sur la toile étonnée il imprime la vie.
Quelle fraicheur de chair ! Ah ! si j'ai tant aimé,
C'est que de tels attraits annonçoient ma Silvie.
La vigueur, la clarté dominent son pinceau.
Mon œil est réveillé par ce coup de lumiere ;
La prudence l'amene ; Amour, prends ce flambeau,
Il ne peut qu'embellir ta riante carriere.

Benoist Castiglione, dit *le Benedete.*

HEureux imitateur des plus grands coloristes,
Ce maître sçait charmer par ses précieux tons.
En lui le clair-obscur étonne les Artistes,
Ils admirent surtout ses bergers, ses moutons.
Du genre pastoral, c'est le plus grand modele.
Quel dessein élégant ! quelle touche ! quels feux !
Où brillent ses travaux, le génie étincelle ;
Et pour l'état champêtre il fait faire des vœux.

Eucas Jordans.

QUelle facilité ! sa main expéditive
S'étend sur chaque école, & moissonne partout.
A composer son miel l'abeille est moins active
Qu'il ne l'est à former sa maniere & son goût.
De sa fécondité le Tintoret s'étonne.
Il puise sa pensée où l'aigle va planer.

Digitized by Google

L'harmonie avec ſoin lui treſſe une couronne
Que ſa fougue dérange, & ſemble abandonner.

Louis de Vargas.

BRiller dans le portrait autant que dans l'hiſtoire,
Eſt ton partage heureux, trop auſtere Eſpagnol.
Tous tes rivaux ſurpris, te cedent la victoire,
Ils n'oſent aſpirer à ton ſublime vol.
De ta gloire, Vargas, Seville eſt le théâtre.
Ton chef-d'œuvre y ravit l'éclairé ſpectateur,
De la mere commune on devient idolâtre,
La Scene où tu la peins, rend le cœur bon acteur.

Dès que Perez de Alexio célébre Peintre Eſpagnol, eût vû le fameux tableau d'Adam & d'Eve, il dit en l'admirant, la jambe qui s'y voit en raccourci, vaut mieux que tout mon ſaint Chriſtophe. Ce dernier tableau de ce maître jouit cependant d'une grande célébrité. Alexio ſe voyant éclipſé par Vargas retourna en Italie.

LE mot de la premiere Enigme du premier volume du Mercure de Janvier eſt la *Mule* des Dames; celui du premier Logogryphe, *Combinaiſon*; celui de la ſeconde Enigme, *Commiſſaire*, & celui du ſecond Logogryphe, *vaiſſeau*, dans lequel on trouve *Eau*, *vis*, *veſſe*, *vive*, *Yves*, *Aſie*, *vie*, & *Suſe*.

Digitized by Google

ENIGME.

Rien n'est égal à moi sous la voute des cieux;
L'on m'admire partout, mais pourras-tu bien croire
Que mon destin brillant puisse être plein d'horreurs.
Apprens donc, cher Lecteur, que de cruels malheurs
Me conduisent toujours à ce faîte de gloire,
Poussés par l'intérêt, les avides humains
Courent pour me trouver dans des climats lointains,
Malgré le simple habit dont la sage nature
Semble m'avoir couvert pour tromper ces tyrans,
Je ne puis échapper à leurs yeux pénétrans,
Me trouver est pour eux une heureuse aventure.
On les voit, animés d'un plaisir sans égal,
M'arracher sans pitié de mon païs natal,
Et forcer mes pareils, ô comble d'infortunes!
A m'ôter mon habit, à me charger de coups,
Dont la marque à jamais paroît aux yeux de tous.
Alors je suis chéri des blondes & des brunes,
Par mon mérite seul sur le trône placé,
Des Rois les plus puissans j'orne la majesté.
Du tems qui détruit tout, je crains peu les outrages,

Digitized by Google

Esclave sans retour, dans ma captivité,
Si je joins mes attraits à ceux de la beauté,
Je lui fais dans les cœurs causer mille ravages,
Si l'on ne me plaint pas, Lecteur, apprends pourquoi,
C'est que dans l'univers rien n'est plus dur que moi.

Par Mademoiselle Genin, de Rouen.

LOGOGRYPHE.

J'Ai différens emplois;
On me fait servir à la guerre,
Soit par mer, soit par terre,
Pour venger le courroux des Rois.
Tu me vois avec moins d'allarmes,
Décorer l'homme & relever ses armes;
Mais quittant les honneurs, je suis avec dédain
Travaillé par un vil humain.
Avec sept pieds on me compose,
Si de l'un à l'autre on transpose,
On trouvera d'abord un mortel couronné,
De Courtisans environné;
Une ville en Héros féconde,
Ce qui porte un vaisseau de l'un à l'autre monde,
Deux Saints fort connus à Paris,
Un mot d'Eglise, un métal de grand prix.

Digitized by Google

Un terme négatif, deux notes de musique,
Le nom d'un habitant d'Afrique,
Le présent incivil d'un estomac glouton,
Un jeu la moitié d'un tricon,
D'un livre entier une partie,
La fin & l'agrément des vers,
Un air chanté dans les concerts,
La Nymphe en vache convertie,
Un des sept péchés capitaux,
Une plante qui très-fort pique,
Une étoffe de soye, une Cour Papistique,
Un animal, qui ronge les manteaux,
Ce que tu dois faire à la chasse,
Si tu veux remplir ta besace :
Admire mon dernier effort,
Tu me vois rire en t'annonçant la mort.

Par D. P. S.

Nous allons placer ici la chanson alternativement chantée par un paysan des Vosges, & par un Citoyen de Nancy, à l'occasion de la Statue élevée dans la Place Royale de Nancy, le 19 Novembre 1755. Pouvons-nous en donner une meilleure & sur un plus beau sujet? Son mérite particulier nous fait passer par-dessus sa longueur. Un ouvrage est toujours court quand il est intéressant. Les paroles sont sur l'air du Devin de village, *Ici de la simple nature.*

Digitized by Google

CHANSON EN DIALOGUE.

Le Paysan.

AH voici bian d'une autre affaire,
Et j'allons voir un biau fracas;
Il n'est, ma foi, rien sur la terre
A comparer à STANISLAS;
Aussi l'on s'écrie,
D'une ame ravie,
Dès qu'on en parle, ou qu'on le voit:
C'est un grand Roi, c'est un bon Roi!

Le Citoyen.

Est-il un seul trait dans l'Histoire
Semblable à cet événement!
Un Roi consacre la mémoire
D'un autre Roi de son vivant:
Dans sa capitale,
Lui-même il l'instale,
Sur l'airain il grave la foi,
Qu'on doit au Roi, qu'on doit au Roi.

Le Paysan.

Palsangué, le joli vacarme!
Quand monté sur un biau cheval,
En habit d'or le zéro d'arme
Entonnera le chant Royal!

Déja

Déja l'on s'écrie,
D'une ame ravie,
Vive le Roi, vive le Roi;
Vive le Roi, vive le Roi!

Le Citoyen.

On bat aux champs, le Roi s'avance:
La joie est peinte sur son front;
Tout s'embellit par sa présence,
Et tout retentit de son nom;
La France attendrie,
L'Europe ravie,
Le monde entier dit comme moi:
C'est un grand Roi, c'est un bon Roi.

Le Paysan.

J'aimons d'entendre la fanfare
De la trompette & du tambour,
Mousquets, canons, qual tintamare!
Allons, crions à notre tour,
D'une ame ravie,
D'une ame attendrie,
Vive le Roi, vive le Roi!
Oh! le grand Roi! oh le bon Roi!

Le Citoyen.

Au nom de l'heureuse Austrasie,
Nos Magistrats vont dignement
Faire au pere de la Patrie
Un solemnel remerciment;

Digitized by Google

D'une ame ravie,
Comme eux l'on s'écrie,
Qu'il est doux de suivre la loi
De ce grand Roi, de ce bon Roi !

Le Paysan.

Par respect tous nos gens de guerre
Baissont devant lui leurs drapiaux,
Et nous, ne sçachant comment faire,
Je jettons en l'air nos chapiaux;
D'une ame ravie,
D'une ame attendrie,
Tout chacun crie ainsi que moi;
Vive le Roi, vive le Roi !

Le Citoyen.

(1) De notre docte Académie,
Je vois l'un & l'autre Orateur,
Avec une grace infinie,
Plaire à l'esprit, parler au cœur,
Aussi l'on s'écrie
D'une ame ravie,

(1) M. le Comte de Bressey, Mestre de Camp de Cavalerie, ancien Capitaine des Gardes du Corps, Directeur actuel de la Société Royale de Nanci, harangua le Roi au nom de la Compagnie.

M. le Comte de Tressan, Lieutenant Général des Armées du Roi, prononça le Discours relatif à la solemnité de la Dédicace. Ce Discours est imprimé dans le Mercure précédent.

Digitized by Google

Tous ensemble, & tous d'une voix,
Ainsi l'on doit parler aux Rois !

Le Paysan.

Que notre Gendre a bonne mine,
Sur son pié d'étal tout mâbré !
Du haut de sa gloire il domine
Où son biau pere est adoré ;
Aussi l'on s'écrie
D'une ame ravie,
En bon Lorrains, en vieux Gaulois,
Vivent nos Rois, vivent nos Loix !

Le Citoyen.

Quelle touchante symphonie !
J'entens les vieillards, les enfans,
Joindre leurs vœux à l'harmonie
Des plus beaux sons, des plus doux chants ;
Leur ame ravie,
Leur ame attendrie
Chante les plus chéris des Rois,
Tous d'une voix, tous d'une voix.

Le Paysan.

L'allégresse seroit parfaite,
Si les deux Rois étion présan,
Ne pouvant être de la fête,
LOUIS envoy son Régiman ;
Aussi l'on s'écrie,
D'une ame ravie,

Digitized by Google

Tout comme aux champs de Fontenoi,
Vive le Roi, vive le Roi!

Le Citoyen.

Pour faire aimer dans tous les âges,
Le doux empire des Titus,
En bronze on grave leurs images,
Leurs noms, leurs bienfaits, leurs vertus;
C'est sur ce modèle,
Qu'aujourd'hui le zèle
Grave les traits de notre Roi,
De ce grand Roi, de ce bon Roi.

Le Paysan.

Sur un biau tiatre en dorures,
J'ons vu des Dames, des Monsieux;
Qui dansiont comme des peintures,
Qui discouriont, on ne peut mieux;
D'une ame ravie,
D'une ame attendrie,
Tretous disiont de notre Roi,
C'est un grand Roi, c'est un bon Roi.

Le Citoyen.

Il retrace le caractere
De tous nos Princes bienfaisans;
La Patrie en lui trouve un pere,
Tous ses sujets sont ses enfans:
Aussi l'on s'écrie,
D'une ame attendrie,

Digitized by Google

Qu'un peuple est heureux sous la loi
D'un si bon Roi, d'un si bon Roi !

Le Paysan.

Morgué, c'est un grand politique,
Je sons heureux, il est content :
Pour cela voici sa rubrique,
Il a nos cœurs, j'ons son argent ;
Aussi chacun crie,
D'une ame ravie,
Que béni soit notre bon Roi !
C'est un vrai Roi, c'est un vrai Roi !

Le Citoyen.

(1) Faut-il parler, faut-il écrire ?
Faut-il converser finement ?
Tout ce qui vient de lui respire
L'esprit, le gout, le sentiment ;
Aussi l'on s'écrie,
D'un ame ravie,
Qu'il pense en sage, & parle en Roi !
L'habile Roi, l'aimable Roi !

Le Paysan.

J'avons compté (chose incroyable)
(2) J'avons compté cent bâtimens,

(1) Voyez *la voix libre du Citoyen*, *le Discours d'un anonyme à la Société Royale de Nancy*, *la Réfutation du Citoyen de Genève*, *&c.*

(2) Il y a ici une erreur de calcul dans le comp-

Digitized by Google

Très-vastes, d'un gout admirable,
Finis & payés dans trois ans;
Aussi l'on s'écrie,
Est-ce par magie,
Que l'on voit tout ce que l'on voit!
Le riche Roi, qu'un sage Roi!

Le Citoyen.

(1) C'est lui, qui de ces édifices,
Fit les desseins, traça les plans;
Ce n'est que d'après ses esquisses,
Qu'on vit éclorre les talens:
Aussi l'on s'écrie,
Quoi! jusqu'au génie,
Jusqu'aux Arts il donne la loi!
C'est plus qu'un Roi, c'est plus qu'un Roi.

Le Paysan.

Jarni, l'on dit qu'il est Chimiste,
(2) Tout ce qu'il fait est surprenant,

te du Paysan, car on ne compte que quatre-vingt dix-neuf Edifices nouvellement construits par le Roi, même en y comprenant les deux nouvelles Portes de la Ville, les deux Arcs de triomphe & les Bâtimens pour loger tous les Officiers de la Garnison.

(1) C'est le Roi de Pologne qui conçut l'idée, & donna de sa main l'Esquisse du Kiosque & du Treffle de Luneville, du Château & du Sallon de Chanteux, du Pavillon Royal & du Pont de Commercy.

(2) Voyez le Rocher organique & hydrauli-

Digitized by Google

Qu'avec l'Artiste il est Artiste,
Qu'il boute à quia le Sçavant ;
Aussi sans envie,
Chacun d'eux s'écrie,
Certe, il en sçait plus long que moi !
En tout, ma foi, c'est un grand Roi !

Le Citoyen.

Mais quel éclat ! mille fusées
Changent la nuit en un beau jour !
En soleils, en pluie, en trophées,
Des feux renaissent tour à tour ;
Aussi l'on s'écrie,
D'une ame ravie,
Tout brille au gré de notre Roi,
De ce grand Roi, de ce bon Roi !

Le Paysan.

Pargoy, j'ons fait bonne jornée,
Sans travailler, j'ons de l'argent ;
Ils le jetiont à la poignée ;
J'ons attrapé dix écus blan.
Çà, chantons victoire,
Voici de quoi boire :
Buvons à la santé du Roi,
De ce grand Roi, de ce bon Roi.

que de Luneville, le Bateau de nouvelle construction, qui par le moyen du feu remonte les Rivieres, les diverses machines pour varier la chute des eaux & faciliter l'élévation des poids.

Digitized by Google

Le Citoyen.

Que l'arbitre des destinées,
Veille sur ses précieux jours !
Et qu'aux dépens de nos années,
Il en prolonge l'heureux cours !
D'une ame ravie,
Que long-tems on crie,
Dans la Lorraine & le Barrois,
Vivent nos Rois, vivent nos Rois !

Le Paysan.

Vive la France & la Lorraine !
Vive LOUIS plus de cent ans !
Vive la chere & digne Reyne !
Ses enfans & petits enfans !

Le Citoyen.

D'une ame attendrie,

Le Paysan.

D'une ame ravie,

Le Citoyen.

Chantons,

Le Paysan.

Crions,

Les deux ensemble.

Tous à la fois,
Vivent nos Rois, vivent nos Rois !

Digitized by Google

VERS

DE M.... A MADAME DE ***

En lui envoyant des lacets de Constantinople.

JE reviens du Sérail, adorable Daphné,
Et filou téméraire ou galant fortuné,
Que ce soit adresse ou mérite,
Je rapporte ce beau lacet,
Jadis l'ornement du corset
De la Sultane favorite.
Il se vante d'avoir serré
Le plus beau corsage du monde.
Qu'il vous serve, & je l'avouerai,
Sa premiere gloire, à mon gré,
N'aura pas valu la seconde.

Avis de l'Auteur du Mercure.

Nous prions l'Auteur qui nous a envoyé un Enigme qui commence par ces deux vers

Je suis, ami Lecteur, un être original,
Je fais le bien, jamais le mal, &c.

de nous en faire parvenir le mot qu'il a oublié. Si nous le recevons promptement,

Digitized by Google

nous lui promettons de la mettre dans le prochain Mercure. Plusieurs tombent dans cette omission, & nous obligent par-là de les laisser dans l'oubli. D'autres nous adressent des vers qui ont seize ou dix-sept pieds, quoique les plus longs n'en doivent avoir que douze ou treize, quand la derniere syllabe est féminine. Ils sont même les plus empressés à voir paroître leurs productions. Mais nous les supplions d'y employer moins d'étoffe, ou de ne trouver pas mauvais qu'elles soient mises au rebut. Quelques-uns portent la licence plus loin ; ils nous envoient des vers, qu'ils appellent libres. En effet ils le sont au point, soit pour le fonds, soit pour la forme, qu'on ne peut les lire. Comme ils blessent l'honnêteté autant que la rime & la raison, nous sommes doublement autorisés à les priver du jour. Le Mercure de France est un Mercure chaste ; ou s'il lui est encore permis d'être galant, ce n'est qu'avec la plus exacte décence.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LETTRE

DE M. DE M... A M. DE S...

Au sujet des Ecrits Anglois sur les limites de l'Amérique.

JE me donnerai bien de garde, Monsieur, de répondre à l'Ecrit annoncé dans la Gazette d'*Utrecht* du 4 de ce mois, & rapporté dans celle de *Cologne* du 28 du mois dernier; il n'est qu'un tissu de faits démentis par les Auteurs mêmes dont on veut l'autoriser. Il faut être bien aveugle ou bien hardi pour traiter la discussion présente, après la publication des *Mémoires des Commissaires du Roi, & de ceux de S. M. Britannique, sur les possessions & les droits respectifs des deux Couronnes, en Amérique, &c.* Ces Mémoires consacrent à jamais à la postérité les prétentions des deux Puissances. C'est dans cet ouvrage que M. le Marquis de la *Galissoniere* & M. de *Silhoüette*, pour la France, MM. W.

Digitized by Google

Shirley & W. *Mildmay*, pour l'Angleterre, chargés d'établir les titres réciproques, ont traité & discuté la matiere ; elle y est tellement éclaircie, que tout Lecteur impartial pourra juger la question. Ce n'est point ici de ces Ecrits anonymes où l'on peut hazarder impunément les faits les plus faux, comme dans la plûpart des Ouvrages que l'on voit éclorre tous les jours à Londres, dictés par la passion & par l'infidélité ; mais si les ressources de la calomnie sont inépuisables, celles de la vérité ne le sont pas moins. Rien ne seroit plus aisé que de réfuter ces Ecrits : il faudroit entrer pour cela dans une discussion trop longue ; il me suffira seulement de vous citer, Monsieur, une de ces Brochures, qui a pour titre *the Conduct of French, &c. Conduite des François par rapport à la Nouvelle Ecosse, &c.* L'Auteur, sans égard pour la vérité, y avance des faits démontrés faux, & y débite les injures les plus grossiéres : on vient d'en donner une traduction, avec des notes où l'on détruit les paralogismes de l'Ecrivain Anglois, & ses fausses assertions. Ces notes puisées dans l'Ouvrage même de MM. de la *Galissoniere* & de *Silhoüette*, font un corps complet de Titres & de Faits plus forts les uns que les autres, qui fixent & dé-

Digitized by Google

terminent les *véritables & anciennes Limites de l'Acadie*, telles qu'elles ont été entendues par le Traité d'*Utrecht*. C'est à ces autorités respectables qu'il faut répondre. Les Anglois n'ont pu y opposer que des faits altérés, des titres falsifiés ou sans autorité, & des concessions abusives. N'est-il pas singulier, Monsieur, qu'ils se croyent en droit de se dire les Maîtres d'un Pays, parce qu'il a plu à un de leurs Rois, de le donner à un Particulier de leur Nation, sans s'embarrasser du véritable propiétaire? Ne voudroient-ils pas quelque jour réaliser le titre chimérique de *Roi de France*, que leur Monarque s'obstine à prendre? Je ne suis point surpris que quelques plumes passionnées se livrent aux excès les plus condamnables, pour soutenir le systême Anglois, mais je ne conçois pas qu'il se trouve des Journalistes assez peu jaloux de la confiance & de l'estime du Public, pour insérer dans leurs Ouvrages ces écrits capables de les leur faire perdre. L'aigreur qui y régne, la grossiereté de leurs injures doit mettre en garde contre ce qu'ils y avancent. Ce n'est pas sur des productions qui ne sont avouées de personne, & qui ne peuvent l'être, que l'on peut juger des différends de l'une & de l'autre Nation; il faut inter-

Digitized by Google

roger les Traités, examiner les conventions, n'en point altérer le sens, ni tronquer les passages, & juger cette cause de deux grandes Puissances, comme on jugeroit celle de deux Particuliers au tribunal de la Justice. Il ne faut avoir aucune idée de la bonne-foi, ou convenir qu'elle est ouvertement violée aujourd'hui dans ces écrits. L'injustice des prétentions qu'on y soutient, les moyens qu'on y emploie pour les appuyer, sont entiérement détruits & prévus dans les Mémoires des Commissaires François. Je ne vous parlerai point de l'étrange conduite du Gouvernement Anglois depuis dix huit mois; c'est un tableau effrayant pour l'humanité, de présenter une Nation estimable à tant d'égards, oubliant ses vertus, violant à la fois la paix, le droit des gens & celui de la guerre; les faits seuls déposent à l'univers ce que j'avance ici. Puisse la modération de l'auguste Monarque qui nous gouverne, faire ouvrir les yeux à cette fiere Nation, & dissiper cet esprit de vertige & d'iniquité, qui semble être l'ame de ses Conseils & de ses résolutions, & faire renaître dans tous les cœurs la voix de la justice, étouffée depuis quelque temps par des motifs particuliers, qui doivent disparoître aujourd'hui dans cette

Digitized by Google

illustre Assemblée qui va décider de la paix ou de la guerre !

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE M...

Le 9 Novembre 1755.

EXTRAIT du Discours prononcé devant MM. les Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, par M. Dienert, Docteur-Régent de la même Faculté, touchant une liqueur fondante, en l'Assemblée tenue le 4 Novembre 1755. aux Ecoles de Médecine pour le primâ mensis.

CEtte liqueur fondante est plus efficace que tout autre médicament, contre les maladies qui dépendent du vice de la lymphe ; les obstructions du bas-ventre ; les dartres & autres affections de la peau ; les pâles couleurs ; les tumeurs dures, certaines cataractes, & même les maladies qui dépendent du virus vénérien ou du vice écrouelleux.

La découverte surprend les Sçavans ; parce que la liqueur est une dissolution d'un demi-métal connu & très-usité par le moyen de quelque substance tirée des plantes ; ce qui est plus ami de l'homme que les autres préparations qu'on avoit

Digitized by Google

pu faire. La liqueur est très-douce dans son opération, tant intérieurement qu'extérieurement ; car on l'emploie & par la bouche, & en topique, quand le cas le requiert.

TRAITÉ des Maladies de l'Urétre, contenant l'origine, le progrès, la guérison radicale des carnosités, callosités, retentions d'urine, & la composition des bougies de toute espece, par M. Alliés expert Lithotomiste, reçu à S. Côme. *A Paris*, chez *Desprez*, Imprimeur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, à S. Prosper, 1755.

Mélanges de maximes, de réflexions & de caracteres, par M. DD. . . licencié en droit. On y a joint une traduction des *Conclusioni d'Amore*, de Scipion Maffey, avec le texte à côté. *A Bruxelles*; & se vend *A Paris* chez *Hochereau l'aîné*, quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf; *Lambert*, rue de la Comédie Françoise, & *Duchesne*, rue S. Jacques, 1755.

Nous rendrons compte de cet ouvrage le plutôt qu'il nous sera possible.

CONSEILS pour former une Bibliothéque peu nombreuse, mais choisie, nouvelle édition corrigée & augmentée, suivie de

Digitized by Google

l'introduction générale à l'étude des Sciences & Belles-Lettres, par M. de la Martiniere. *A Berlin*, chez *Haude & Spener*, 1755; & se trouve *à Paris*, chez *Briasson*, rue S. Jacques.

L'Avis de l'Editeur nous apprend que ce livre est de M. Formey, secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Prusse. Nous dirons comme lui que son nom seul annonce le goût & le sçavoir. M. Formey, dans un avertissement qui suit cet avis, nous donne lui-même succinctement une idée du plan de son ouvrage, en nous déclarant qu'il n'a voulu simplement qu'indiquer les meilleurs livres d'un usage à peu près universel, qui peuvent entrer dans un cabinet, & qu'il laisse aux bibliothécaires le soin de dresser des bibliothéques.

De la Canonisation des Saints; Discours tiré des ouvrages de N. S. P. le Pape Benoît XIV. *A Avignon*, chez *Giroud*, Imprimeur de Sa Sainteté, & se trouve *à Paris*, chez *Briasson*, rue S. Jacques.

Histoire de M. Constance, premier Ministre du Roi de Siam, par M. Deslandes, ancien Commissaire général de la Marine. *Telluntur in altum, ut lapsu gra-*

vivre ruant. Claud. in Rufi. *A Amsterdam*, & se trouve *à Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756.

On peut compter sur la fidélité de cette Histoire. M. Deslandes, dont la droiture est aussi connue que le mérite littéraire, l'a composée, comme il nous l'apprend, sur les Mémoires de M. le Chevalier Martin, Gouverneur de Pondicheri, & Directeur général de la Compagnie des Indes Orientales. Ce dernier a vu de près la Révolution arrivée à Siam; il a connu tous ceux qui y ont eu part. M. Deslandes, qui a ces Mémoires entre les mains, nous assure qu'ils sont aussi vrais qu'ils sont curieux, & que l'Auteur étoit incapable d'employer la fiction; mais ce qui donne à cette Histoire un degré de vérité de plus, c'est qu'elle a pour solide fondement plusieurs Lettres & Mémoires de M. Deslandes, pere de l'Auteur, qui avoit demeuré à Siam dans une étroite liaison avec M. Constance, & qui voyant sa conduite peu mesurée, aima mieux le quitter & s'en aller à Surate. Il avoit épousé la fille de M. le Chevalier Martin, & la même probité, le même désintéressement unissoient le beau-pere & le gendre. Voilà les sources où l'Auteur a puisé les traits de la vie de M. Constance; sources pures, & qui méritent la croyance du Public.

Digitized by Google

Poesies del Signor Abate Pietro Metastasio. Cette édition contient toutes les Œuvres de M. l'Abbé Metastaze. Elle est faite avec autant de soin que d'élégance, & nous la devons à M. de Calsabigi, qui l'a dédiée à Madame de Pompadour. Son Epître est en Vers Italiens : elle est suivie d'une lettre de remerciement de M. l'Abbé Metastaze à son Editeur, & d'une Dissertation de M. de Calsabigi sur les Ouvrages Dramatiques de ce Poëte célebre. Ces Œuvres sont en neuf volumes, & se vendent chez la veuve *Quillau*, rue Galande, chez *Tillard*, quai des Augustins, & chez M. de *Calsabigi*, rue de Richelieu.

Explication Physique des sens, des idées, & des mouvemens tant volontaires qu'involontaires, traduite de l'Anglois de M. Harley, M. A. par M. l'abbé Jurain, Proffesseur de Mathématiques à Reims, correspondant de l'Académie des Sciences ; deux volumes. *A Reims*, chez *de Laistre Godet*, Libraire, à Saint Hubert & Saint Ignace, rue de l'Ecrevisse, 1755.

Extrait de la premiere partie du traité de l'Art de la Guerre, de M. le Maréchal de Puiségur, avec des observations &

Digitized by Google

des réflexions traitées en abrégé, premiere partie. Essai sur divers principes de l'art de la Guerre en partie extrait des commentaires de M. de Folard, sur Polybe, & de différens Auteurs, seconde partie, par M. le Baron de Traverse, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Capitaine au Régiment des Gardes Suisses, & Brigadier des armées du Roi. *A Basle* chez *Emanuel Tourneisen*, 1755; & se trouve *à Paris*, chez *Briasson*, rue S. Jacques.

ETRENNES aux Dames pour l'année 1756, tomes troisiéme & quatriéme, dans lesquels on continue Abdeker ou l'Art de conserver la Beauté, l'an de l'Hegyre 1170. Ces deux volumes se trouvent chez *Ganeau*. Il y a deux ans que les deux premiers ont été annoncés dans le Mercure, & reçus favorablement du Public. Nous souhaitons à ceux-ci la même fortune.

A propos d'Almanachs, nous devons avertir ici que dans celui des Beaux Arts ou de la France Littéraire, on attribue faussement à M. de Boissy les Filles Femmes, conte qui n'en est pas un, & les quinze Minutes. Il n'a jamais travaillé dans ce genre licencieux, & rougiroit même d'y réussir. On ne doit mettre sur le compte des Auteurs que les Ouvrages qu'ils avouent

Digitized by Google

eux-mêmes. Nous prions l'Approbateur de cet Almanach d'y faire attention une autre année.

ESSAI sur la génération de la chaleur dans les animaux, traduit de l'Anglois de Robert Douglas, Docteur en Médecine. *A Paris*, chez *Prault pere*, quai de Gêvres, au Paradis, 1755.

NOUVEAUX Dialogues des Morts, se trouvent chez *Durand*, rue du Foin, 1755. Ils sont précédés d'une Epître à M. Toussaint, & d'une Préface aux petits Maîtres & aux Précieuses.

L'OBSERVATEUR Hollandois continue ses Feuilles avec succès. La sixiéme a surtout beaucoup réussi ; le ton en paroît d'autant meilleur, que la force est dans les raisons, & non pas dans les expressions qui sont très-ménagées.

TCHAO-CHI-COU-EULH, ou *l'Orphelin de la maison de Tchao*, Tragédie Chinoise, traduite par le R. P. de Prémare, Missionaire de la Chine ; avec des éclaircissemens sur le Théâtre Chinois, & sur l'Histoire véritable de l'Orphelin de Tchao, dédiée à Mme D* H***, par M. Sorel des

Digitized by Google

Flottes. *A Pekin* 1755, & se trouve à *Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

Plan général des Traités de Mathématiques les plus relatifs à la navigation, qui seront enseignés par le P. Chardin, Jésuite, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caën, & Professeur de l'Ecole Royale d'Hydrographie & de Mathématiques de la ville de Nantes, avec l'ordre qu'il suivra en les enseignant pendant les années 1756 & suivantes. *A Nantes*, de l'Imprimerie de *Joseph Vatar*, Imprimeur du Roi, 1755.

On se plaint de la multiplicité des méthodes nouvelles. Est-ce qu'il ne manqueroit rien aux anciennes, & celles-là même n'ont-elles pas été nouvelles dans leur tems, eu égard à celles qui les ont précédées ? Que l'on soit en garde contre les nouveautés, c'est-à-dire contre tout ce qui est absolument opposé aux pratiques ordinaires dont on s'est bien trouvé jusqu'à présent, à la bonne heure. Souvent une chose nouvelle ne l'est que comme nouvellement donnée, ou sous une meilleure forme ; mais que l'on rejette sur ce seul énoncé des plans rectifiés, augmentés, plus Autrement, simples, faciles, y a-t'il en

cela ombre de raiſon & de juſtice ? Les arts & les ſciences ne s'accroiſſent & ne ſe perfectionnent que par cette voie, à force de critique, de combinaiſons & de vues nouvelles.

Les Philoſophes, les Mathématiciens, & preſque tous les Artiſtes ne donnent-ils pas des théories ou neuves, ou nouvelles, des ſyſtêmes, des eſſais, des hypothèſes ?

Pourquoi les Grammairiens, les Poëtes, les Rhétoriciens, & tous autres Maîtres d'Hiſtoire, de Géographie, &c. n'auroient-ils pas le même privilége ? n'auroit-on pas pu dire aux Lock, Montagne, S. Ciran, Le Vayer, Boſſuet, Fénelon, Fleuri, Buffier, Rollin, Girard, Lenglet, Dumas, Pluche, Du Marſais, & autres illuſtres Méthodiſtes, que leurs ouvrages n'étoient point néceſſaires, & qu'avant eux on ſçavoit bien enſeigner, & faire des ſçavans ? Si cet argument étoit valable, on ſent bien quelles conſéquences il auroit, tant pour le paſſé que pour l'avenir, & qu'il n'eſt au fonds qu'un paralogiſme, & le ſeul effet de l'habitude & du préjugé. Rien ne pourroit être plus nuiſible à tout progrès ſucceſſif & poſſible.

Que l'on n'innove point en matiere de religion, de politique & de loix fonda-

Digitized by Google

mentales, quant à ce qui constitue leur essence, &, si l'on veut même, la forme de leur exposition; ce sont des choses sacrées & délicates auxquelles il doit être défendu de toucher; mais que sur tout autre sujet, des additions, des machines destinées à faciliter l'éducation de la jeunesse, loin de prévenir personne contre leur titre de nouveauté, soient au contraire permises, & même agréées par cet endroit là-même, sans préjudice de l'examen rigoureux & de toute épreuve.

Pourquoi décourager ceux qui cherchent & qui travaillent pour la société. Il y a des Charlatans, des plagiaires, de pauvres compilateurs, des chiffonniers, n'importe, discutez toujours, défiez-vous, mais ne condamnez rien indistinctement.

C'est pourtant ce que l'on a fait, entre autres au sujet de la Typographie de feu Monsieur Dumas, & d'autres méthodes, non moins estimées, dont les Auteurs ont eu la modestie de ne se point faire connoitre, non pour se soustraire à la censure & à l'envie, mais dans la vue d'une plus grande liberté, à tous égards, d'écarter tout soupçon d'intérêt & de vanité, & de livrer enfin leurs ouvrages à leur bonne ou mauvaise fortune.

Je ne suis point en peine de sçavoir

si

Digitized by Google

si tôt ou tard on parviendra à mettre du Latin, du Grec, des Vers, de la Rhétorique, de l'Histoire, de la Géographie, &c. dans la tête des enfans, mais comment & en combien de tems on trouvera le moyen de leur faire aimer sincérement toutes ces choses, parce qu'on aura sçu les leur rendre familieres & agréables : car en vérité la vie n'est pas assez longue pour en passer toujours par les anciennes institutions. Quoi! trois ou quatre années pour apprendre à lire; autant & plus pour le Latin, & puis cinq ou six ans pour le cours des grandes études, ou plutôt pour se mettre en état de les commencer par soi-même! N'y a-t'il donc pas des moyens pour abréger sans y rien perdre?

On a déja invité le public à voir une école où se trouve un assez grand nombre d'élémens recueillis dans cette vue, & particuliérement les méthodes du sieur Mahaux pour l'Histoire, la Géographie, les Généalogies, le Blason, l'Histoire naturelle, &c. dont le succès prouve l'utilité, & donne à son Auteur la hardiesse de renouveller ses instances à cet égard. Il en est de même des exercices que le sieur Viard fait faire à ses Eleves sur la poésie Latine & Françoise, l'Eloquence & les Instituts du Droit François & Romain. Ces

Digitized by Google

deux Maîtres associés demeurent rue de Seine, Fauxbourg S. Victor; & leur maison a pour titre *Académie des Enfans*, digne objet de la curiosité des peres & meres intéressés à s'assurer de la vérité de cet exposé. Il vient de paroître un second *Prospectus* raisonné de cet établissement, qui a été bien reçu, & qui fait connoître le véritable esprit dont ces deux Maîtres sont animés.

On croit aussi devoir rappeller au public le souvenir d'un ouvrage intitulé *Epoques élémentaires principales d'Histoire universelle*, suivant la Chronologie vulgaire, par le sieur Mahaux, annoncée avec éloge l'an passé par tous les Journaux périodiques. Il n'y a rien de plus simple, de plus facile, & de plus expéditif que cet ouvrage pour l'instruction des enfans.

On le trouve chez l'Auteur & chez les Libraires *Pissot*, quai de Conty, & *Lambert*, rue de la Comédie Françoise. On doit remarquer surtout que le mérite de cet ouvrage consiste à être en trois grandes feuilles, formant chacune un tableau, dont l'œil saisit continuellement l'ensemble & le rapport de toutes les parties. Si on le met en livre, ce ne doit être que pour le rendre portatif, & s'en faire ce qu'on appelle un *vade mecum*. On

Digitized by Google

en trouvera de cette maniere, mais en petite quantité, aux endroits ci-dessus indiqués.

Les Amours du Bon vieux temps : *On n'aime plus comme on aimoit jadis. A Vaucluse & à Paris*, chez *Duchesne*, rue saint Jacques, 1756, avec une très-jolie gravure qui est enchâssée dans le titre.

Cette Brochure contient deux Romances, ou deux Fabliaux, composés du temps de Saint Louis. L'avis du Libraire nous apprend que le premier qui a déja paru dans le Mercure, obtint alors des suffrages distingués. Nous croyons qu'il les a mérités par la naïveté charmante qui le caracterise, & qui peint si bien nos mœurs anciennes. Ce Fabliau est mêlé de Vers & de Prose. Les Vers mis en Musique étoient chantés & accompagnés par les Jongleurs. La Prose a été mise en François intelligible, & l'on a tâché de conserver la simplicité ingénue du Dialogue qui est dans l'Original. La seconde Romance qui a pour titre *la Châtelaine de Saint Giles*, est toute en Vers ; elle nous paroît inférieure à celle de Daucassin & de Nicolette, mais elle a pour le Lecteur l'avantage de la nouveauté, que l'autre n'a pas.

Nouveau Dictionnaire Universel des

Digitized by Google

Arts & des Sciences, François, Latin & Anglois, contenant la signification des mots de ces trois Langues, & des termes propres de chaque état & profession, avec l'explication de tout ce que renferment les Arts & les Sciences, traduit de l'Anglois de Thomas Dyche, 2. vol. in-4°, *à Avignon*, chez la veuve de *Fr. Gerard*, place S. Didier; & se vend à *Paris*, chez *Guillyn*, quai des Augustins, 1756.

Nouveaux Amusemens Poétiques de M. V. in-12. prix 30. sols. A *Amsterdam*, & se trouvent *à Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756.

On lit après le titre, ce petit avis au Lecteur.

L'entreprise de l'Auteur
Seroit plus que téméraire,
S'il aspiroit à vous plaire
Dans ce présent si petit
Que sa muse vient vous faire;
Mais pour délasser l'esprit,
L'amuser & le distraire,
Il ne faut pas un Voltaire,
Tout est bon, un rien suffit.

Nous croyons l'Art d'amuser plus diffi-

Digitized by Google

cile. Bien loin que tout soit bon, & qu'un rien suffise pour y réussir, nous sommes persuadés qu'il y faut beaucoup d'agrément, de finesse & d'esprit. Nous souhaitons pour l'Auteur que ses Lecteurs pensent comme lui, & qu'il en obtienne toute la bienveillance que sa modestie mérite.

ESSAI Physique sur l'heure des Mareés dans la Mer Rouge, avec l'heure du passa-des Hébreux. *A Cologne*; & se vend *à Paris*, chez *Lambert*, rue de la Comédie, au Parnasse, 1755.

SUITE du Catalogue des Livres tant de France que des Pays Etrangers qu'on trouve chez *Guillyn*, quai des Augustins, Bibliothéque curieuse Historique & critique, ou Catalogue raisonné de Livres difficiles à trouver, par David Clement, *in*-4° cinq vol. on donnera le tome sixiéme incessamment. *Bartholini* (*Thomæ*) *Historiarum Anatomicarum Centuriæ*, *in*-8°. fig. *Bartholini* (*Thomæ*) *Epistolarum Medicinalium Centuriæ*, 5. vol. *in*-8°. *Beccheri* (*Joan. Joachimi*) *Physica subterranea, profundam subterranearum genesim è principiis hucusque ignotis ostendens. Accedit Georgii Ernesti Stahl specimen Beccherianum fundamentorum*, da-

Digitized by Google

cumentorum experimentorum, 1742. *in-4°*. *Boehmeri* (*Philippi-Adolphi*) *Observationum Anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circà uterum humanum continens, cum figuris*, 1752. *in-fol. Boneti* (*Theophili*) *Polyalthes, sive Thesaurus Medico-Practicus Pathologiam veterem & novam exhibens*, *in-fol.* 3. *vol. Boreli* (*Joannis-Alphonsi*) *de motu animalium*, *&c. in-4°.* figures. *Boyle* (*Roberti*) *Physica, quaqua extant opera*, 5 vol. *in-4°. Camerarii* (*Joachimi*) *Symbolorum, ac Emblematum Ethico-politicorum Centuria IV. &c. opus* 400 *figuris aneis adornatum*, *in* 8°. *Conradii Gesneri Opera Botanica*, *&c.* 1753. figures enluminées. *Canisii* (*Henrici*) *Thesaurus Monumentorum Ecclesiasticorum & Historicorum, ex editione Jacobi Basnage*, 7 vol. *in-fol. Cave* (*Guillelmi*) *Scriptorum Ecclesiasticorum Historia Litteraria, nova editio*, 1741. *in-fol.* 2 vol. *Cypriani* (*Johannis*) *Historia animalium*, *&c. in-4°.* 6 vol. *Codex Diplomaticus*, *&c.* 1543. *in-4°.* Corps universel Diplomatique du droit des Gens, &c. par Jean Dumont, 16 vol. *in fol.* Supplément au corps Diplomatique, continué jusqu'à présent par Rousset, &c. 10 vol. 1739. Négociations secretes touchant la paix de Munster & d'Osnabrug, depuis 1642. jusqu'en 1648, &c. 4 vol. *in-fol.* Histoire des Traités de paix, & au-

Digitized by Google

tres négociations du dix-septieme siecle, depuis la paix de Vervins, jusqu'à celle de Nimegue, par Jean-Yves de S. Prest, 2 vol. *in-fol. Conradi (Christophori) Sicelii, aliàs Sikel, exercitationes casuales Chimico-Medicæ, &c.* neuf parties *in-8°. Casaubonii Epistolæ, in-fol.*

EXTRAIT de l'Etre pensant, annoncé dans le premier volume de ce mois.

LE Héros de ces Mémoires est un homme du monde, qui joue à peu près le même rôle que le Comte D... dans les confessions; il ébauche rapidement plusieurs intrigues volages, & finit par une passion véritable pour un objet digne d'être aimé. Il déclare d'abord son âge; il est dans sa cinquantiéme année, & dit, qu'il quitte *un monde qui commençoit à l'ennuyer, & qu'il va dans sa retraite s'amuser & rire à ses dépens, afin qu'il lui soit bon encore à quelque chose*: il fait à ce dessein un petit journal de sa vie. Je ne suis point méchant, ajoute-t'il; mais on peut me croire singulier. Je pense d'après le fonds des choses & non d'après l'opinion des hommes.... Ma sorte de philosophie est un mépris général des préjugés & des

Digitized by Google

usages : un défaut me choque moins qu'un préjugé. Pour mieux établir son caractere, notre Héros nous apprend que les grands Seigneurs & les femmes, sont les premiers objets qu'il a soumis à sa raison, & qu'en vivant avec eux, il les a envisagés dans le point de vue juste, pour jouir de ce qu'ils ont d'agréable, sans risquer de s'avilir par une lâche servitude. Sa façon de penser sur les femmes n'étoit pas d'abord tout-à-fait décidée ; quoiqu'il les sçût fausses, légeres, faciles, il regardoit toujours intérieurement leur défaite comme une faveur, & leur inconstance comme une injure. Mais une aventure qui lui arriva, eut bientôt perfectionné son esprit, & achevé son caractere. Il alloit dans une maison où il vit une femme dont il fait un portrait estimable sous le nom d'Aminte. N'ayant jamais été ni coquette ni galante, elle avoit vécu dans la dissipation, parce que la solitude n'eût convenu ni à son état ni à son âge. N'attachant point de la vanité à n'avoir plus un Amant, ne prétendant à aucune considération, voulant mériter l'estime & n'exigeant point le respect, n'étant point prude enfin, n'ayant aucun faux air, aucun ridicule, & quoiqu'avec beaucoup d'esprit, paroissant

Digitized by Google

presque bonne femme. Un jour que notre Héros faisoit avec elle une partie de jeu, il sentit le pied d'Aminte s'appuyer deux ou trois fois de suite sur le sien, & les yeux de la Dame paroissoient être de concert avec ses pieds. Cette action imprévue fit une si forte impression sur lui, que son étonnement l'empêcha d'y répondre; qu'un violent battement de cœur succéda à la surprise, & qu'il devint rêveur dès qu'elle fut sortie; il soupire & craint de parler. Dans cette position délicate, pour s'éclaircir s'il est véritablement aimé, après plusieurs autres traits marqués d'un feu voilé qui perce dans Aminte, il lui écrit ses doutes, & lui demande conseil en ces termes: *Tout malheureux que ma passion m'a rendu, je ne veux pas risquer de déplaire à Aminte. Si vous croyez qu'elle puisse s'offenser, je suis prêt à me condamner à un éternel silence. Conseillez-moi comme vous voudriez conseiller un homme, qui seroit avec vous dans le cas où je suis avec elle.* Elle lui répond qu'Aminte a eu de l'amour pour lui, mais que c'est un amour de premier mouvement, qu'elle l'a combattu dès qu'elle l'a connu, qu'il n'est sacrifié qu'à la vertu; mais qu'il l'est vraisemblablement sans retour, & que le meilleur conseil qu'elle puisse lui donner,

eſt de paroître ne s'être apperçu de rien. Notre Amant prend cet arrêt à la lettre : outre les plaiſirs que lui promettoit une femme aimable, il regrette en elle les avantages de la raiſon, les douceurs de l'amitié, les agrémens de la ſociété ; il ſe guérit d'abord de ſa paſſion par une doſe de miſantropie : il prend le cruel parti de fuir le monde & de haïr toutes les femmes. Les hommes partagent cette haine, mais elle perd peu à peu de ſa force, il rentre dans le tourbillon, où il ſe fait un nouveau ſyſtême, il ſe borne au mépris pour les deux ſexes, & fait ſervir les uns & les autres à ſon amuſement ; il vit avec eux, mais il ne vit que pour lui. Animé de ces ſentimens, il reparoît ſur la ſcene du monde avec éclat. Il plaît à trois femmes à la fois, l'une coquette, l'autre galante, & la troiſiéme femme à ſentimens. Il triomphe de la premiere ; la ſeconde capitule ſans ſe rendre, & Lucinde la derniere, ne lui inſpire pas un goût aſſez vif pour la tromper. Je ſupprime une affaire qu'il eut avec un jeune homme de robe, qui ſe traveſtit en militaire pour ſe battre contre lui, & dont il punit la fatuité & corrigea la mal-adreſſe par un coup d'épée. Pour me ſervir de ſes expreſſions que je gagne à tranſcrire, il devient enſuite non

Digitized by Google

pas amoureux, mais ſenſible pour Julie, qui réuniſſoit toutes les graces & tous les talens. Elle étoit du nombre de celles que l'on paye parce qu'elles ſont cheres, que l'on prend parce qu'elles ont été priſes, & que l'on garde ſouvent parce qu'elles ſont infidéles. Mais Julie n'avoit de commun avec elles que l'état. Folle à l'excès, mais capable d'attachement; ſans art lorſqu'elle aimoit; ſans détour, lorſqu'elle n'aimoit plus; n'ayant ni les intrigues de la galanterie, ni le manége de l'amour-propre, ni les fineſſes de l'impoſture; ne diſtinguant point les états; trouvant tous les hommes égaux pour elle; ne rougiſſant jamais, & n'ayant jamais à rougir, ce caractere plaît à notre être penſant qui s'y attache; elle y répond au point qu'elle veut lui ſacrifier un Financier opulent. Il s'y oppoſe; mais quelques jours après il la trouve refroidie: il la ſurprend avec le Chevalier de S***. Quand ce dernier eſt ſorti, il lui parle plus en ami ſincere qu'en amant jaloux, & lui repréſente que le Chevalier aimable de figure, mais mépriſable par le cœur, eſt accuſé de dépouiller ſes victimes, & qu'elle y prenne garde. Julie pénétrée d'un procédé ſi honnête, ſe jette à ſes genoux, & ſe reprend de goût pour lui. Le Financier

Digitized by Google

ſurvient, & furieux d'être trompé, il enleve à Julie tout ce qu'il lui a donné, c'eſt-à-dire, tout ce qu'elle poſſéde. Elle eſt moins ſenſible à cette perte, qu'à l'indifférence de ſon Amant, que ce trait de déſintéreſſement rengage avec plus de force. Il lui apporte un ſecours de trois cens louis, qu'elle n'accepte qu'avec peine. N'étant point en état de la ſoutenir même en s'incommodant, il lui procure la connoiſſance d'un jeune Mylord, auſſi riche qu'aimable, plus pour la rendre heureuſe que pour s'en débarraſſer. Elle s'y prête par complaiſance, & le perd avec regret; pour s'étourdir lui-même, il ſe jette dans le plus grand monde, & devient l'objet des avances de deux femmes de beaucoup d'eſprit, & d'un rang diſtingué; mais de mœurs ſi dépravées que je gliſſe ſur cette aventure.

Celle qu'il eut avec une Ducheſſe qu'il rencontra chez un Miniſtre, eſt encore du même genre. Le triomphe facile qu'il obtint auprès d'elle, ne fut qu'un éclair, & ne fait que groſſir la liſte des femmes méſeſtimables qu'il a ſucceſſivement attachées à ſon char. Je paſſe donc pardeſſus pour en venir vîte à l'hiſtoire intéreſſante qui termine ces Mémoires, & que le peu d'eſpace me force d'abréger. Notre Héros

Digitized by Google

volage est subitement fixé par la rencontre d'une jeune personne charmante, qu'il trouve endormie dans la forêt de saint Germain. Après qu'elle s'est éveillée, il la rassure & lui parle avec une expression si tendre & si respectueuse en même tems, qu'il obtient sa confiance, & qu'elle lui raconte son infortune.

Elle lui apprend qu'elle est née en Province, d'un pere dont la fortune a changé, mais dont elle a reçu une éducation noble, qui a perfectionné ses bonnes qualités. Jeune, belle, spirituelle & sage, elle a eu le malheur de plaire à un Colonel nommé le Marquis de Claville, dont le régiment étoit en garnison dans la Ville qu'elle habitoit. Tout ce qui peut séduire dans un amant, se trouvoit réuni dans ce brillant militaire; la figure, l'esprit, la douceur, la modestie. Le moyen qu'un cœur tendre & sans expérience, ne se laisse pas prendre au piége d'un amour revêtu des dehors de la sagesse! Cet amour ne s'annonce que par une conduite mesurée, & ne se déclare qu'après des services rendus. Le Marquis accorde une Lieutenance au frere, & promet d'épouser la sœur. Pour faciliter ce nœud, ses lettres ont si bien prévenu l'esprit de la Comtesse de Mersan sa tante,

Digitized by Google

en faveur de la beauté qu'il aime, qu'elle veut l'avoir auprès d'elle comme Demoiselle de compagnie, & qu'elle l'envoie chercher dans un équipage par une de ses femmes. Notre Héroïne séduite part transportée de reconnoissance; mais à peine est elle arrivée, qu'elle est désabusée: elle reconnoît que le Marquis est un monstre & que cette fausse Comtesse est une vraie corruptrice de la vertu. Dans ce malheur affreux tout ce qu'elle peut faire pour s'y dérober, est de se sauver la nuit, & de parvenir à la forêt où son nouvel Amant l'a rencontrée. Car il l'est devenu dès la premiere vue, & ce récit l'acheve. Il lui offre de la conduire partout où elle voudra; elle le prie de la rendre à son pere, & de la dérober à la vue de tous les hommes qu'elle doit abhorrer. Il en soupire; toute fois il obéit: mais une fiévre violente survient, qui la retient en chemin. Notre Héros ne quitte pas son chevet; & c'est à cette heureuse maladie dont elle revient plus belle que jamais, qu'il doit son bonheur. La reconnoissance fait naître un tendre retour dans le cœur de la malade, & sa convalescence est célébrée par un hymen assorti, qui les détrompe tous deux pour leur félicité commune. Elle éprouve qu'il est encore des amans sin-

Digitized by Google

ceres, & il est à son tour convaincu qu'il existe des femmes fidéles. Cette courte analyse justifie l'Auteur, que l'on accusoit de faire impitoyablement le procès à tout le genre féminin.

On compte dans son Roman plus de femmes estimables, que d'hommes sans reproches; Aminte, Lucinde, Julie même, sont de ce nombre. Si les réflexions & les traits généraux portent souvent contre les femmes, les faits particuliers parlent en leur faveur, le dénouement est tout à leur gloire, & le contempteur du beau sexe en devient l'apologiste.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

LE hazard, Monsieur, vient de me faire appercevoir d'une erreur bien considérable, dans laquelle M. de la Rue, Auteur de la Bibliothéque des jeunes Négocians, est tombé, je veux dire une inadvertence à la page 322. Il dit qu'il doit à son Correspondant d'Hambourg 1730 l. 18 sols 6 deniers, monnoie de France, le change de Paris sur Hambourg à 177 liv. & demie de France pour 100 marcs lubs d'Hambourg; cet énoncé est très-juste.

A la page 330, il donne la démonstration de cette opération, & voici comme il la propose. Je copie

Pour réduire 1730 livres 18 sols 6 deniers de France en marcs & sols lubs, monnoie de banque d'Hambourg au cours du change, *de* 177 $\frac{1}{2}$ *desdits marcs pour* 100 *écus, ou* 300 *livres de France.*

La question est mal proposée.

Il falloit dire pour réduire 1730 livres 18 sols 6 den. de France en marcs & sols lubs, monnoie de banque d'Hambourg au cours du change de 177 $\frac{1}{2}$ livres de France pour 108 desdits marcs lubs.

En conséquence de sa question mal établie, il a opéré sur un principe faux en avançant qu'il falloit dire :

Si 300 livres de France font 177 $\frac{1}{2}$ marcs d'Hambourg, combien 1730 l. 18 s. 6 d.

multiplié par 177 $\frac{1}{2}$

Vient 307239 qu'il fait diviser par 300, qui donnent au quotien pour réponse 1024 marcs & sols lubs de banque. Ce qui est faux.

Il falloit établir l'opération ainsi.

Si 177 $\frac{1}{2}$ l. de France donnent 100 marcs d'Hambourg, combien 1730 l. 18 s. 6 d. qu'il faut multiplier par 100

vient 173092 $\frac{1}{2}$ à diviser par 177 $\frac{1}{2}$: vient au quotien pour réponse 975 marcs 2 sols lubs $\frac{1}{3}$, ou 4 den. qui est

Digitized by Google

la véritable réponse, & non pas 1024 m. 2 sols lubs.

L'instruction qui est à la suite de son opération est également fausse.

A la page 360, il y a l'opération d'Hambourg sur la France, qui est l'inverse de celle ci-dessus, (je parle de mon opération) & qui étoit pour servir de preuve à la sienne; mais le résultat venant à la mienne & non à la sienne, cela confirme l'inadvertence. L'on voit par cette opération que 975 marcs 2 ½ sols lubs au change de 27 ½ 4 sols lubs, donnent pour réponse 1730 liv. 18 s. 5 den.

Le change d'Hambourg sur Paris à 27 ½ 4 sols lubs, est le même que le change de Paris sur Hambourg à 177 ½ livres pour cent marcs lubs.

Comme il est de conséquence à ceux qui se servent d'un pareil livre pour s'instruire de partir d'un principe vrai, je donne ci-après la maniere dont on doit relever cette leçon en la substituant à la place de celle qui est dans le livre.

Je ne sçais pas s'il y a d'autres erreurs de ce genre, parce que je n'en ai point fait la recherche; elle est trop grossiere pour soupçonner qu'il y en ait de pareilles.

Je crois que vous voudrez bien rendre service au public, en insérant cette lettre

qui pourra être utile à ceux qui ont les exemplaires du livre de M. de la Rue, dont l'édition a été enlevée en peu de tems. Une seconde se fait désirer, ainsi que de lui voir effectuer sa promesse sur son traité des parties doubles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Change de France sur Hambourg.

Pour réduire 1730 livres 18 sols 6 den. de France en marcs & sols lubs, monnoie de banque d'Hambourg au cours du change de 177 $\frac{1}{2}$ liv. de France pour cent marcs lubs.

Opération.

Si 177 $\frac{1}{2}$ liv. de France font 100 Marcs de Hambourg, combien

1730 l. 18 s.			
100			
173000		s.	
50	pour	10	la $\frac{1}{2}$.
25		5	le $\frac{1}{4}$.
10		2	le $\frac{1}{5}$ de 10.
5		1	la $\frac{1}{2}$ de 2.
2 $\frac{1}{2}$		6	d. la $\frac{1}{2}$ de 1 s.

173092 $\frac{1}{2}$ dividende.

173092 $\frac{1}{2}$ / 177 $\frac{1}{2}$ 975 Marcs 2 $\frac{2}{3}$ s. lubs, dont je dois faire la traite sur Hambourg.

Digitized by Google

Instruction.

Faites une régle de trois directe, disant, si 177 $\frac{1}{2}$ livres de France valent 100 marcs lubs d'Hambourg, combien en vaudront 1730 livres 18 sols 6 deniers. Le produit 173092 $\frac{1}{2}$ de la multiplication du dernier terme par celui du milieu étant divisé par 177 $\frac{1}{2}$, le premier terme, en réduisant tout en demi, il restera 60 à multiplier par 16 sols lubs, valeur du marc, & divisant de même il vient 2 sols de banque, & 250 en reste à multiplier par 12 deniers valeur du sol, & divisant enfin de même il vient 8 deniers; en sorte que pour lesdites 1730 livres 18 sols 6 den. de France, on recevra à Hambourg en monnoie de banque 975 marcs 2 sols 8 deniers lubs.

Voici, Monsieur, encore une chose que je crois être une erreur dans le Commentaire de l'ordonnance de la marine de 1681. Edition de 1747, pag. 186, au titre du fret, ou nolis, art. 5. Le texte porte:

Ne sera réputé y avoir erreur en la déclaration *de la portée du vaisseau*, si elle *n'est au dessus du quarantiéme.*

Voici le Commentaire.

De la portée du vaisseau,] c'est-à-dire du port ou capacité du vaisseau.

Digitized by Google

Si celle n'est au-dessus du quarantieme, il faut donc que l'erreur dans la déclaration faite par le Maître du navire soit considérable, pour donner lieu à des dommages & intérêts contre lui. Il faut qu'il y ait au moins un quarantieme complet au-dessus du port du vaisseau ; c'est presque la moitié.

Je crois que ce commentaire & le texte sont trop intéressans au public pour ne pas demander ce que l'un & l'autre veut dire. Le Commentateur donne à entendre que c'est les deux cinquiemes, que le quarantieme. Le texte ne dit point que c'est le 40e de cent. Je demande à m'éclairer là-dessus, parce que dans une affaire sur cette matiere je n'ai jamais pu comprendre le jugement, le commentaire m'empêchant d'entendre le texte, comme le texte m'empêche de concevoir le commentaire. Je ne connois point l'Auteur du commentaire, sans cela je m'en expliquerois avec lui. Je connois bien l'ordonnance, parce qu'elle est adoptée de toutes les nations de l'Europe, comme le plus beau morceau de la jurisprudence. J'espere que ceux qui aiment la vérité, ou qui sçavent les usages maritimes sur le fret ou nolis, voudront bien expliquer par la voie de votre Mercure quelle portion on doit entendre par un

Digitized by Google

quarantieme sur la capacité d'un navire, & qu'ils voudront bien faire connoître si le texte est expliqué par le commentaire, ou si le commentaire n'embrouille pas le texte.

Essai sur l'Agriculture moderne, dans lequel il est traité des Arbres, Arbrisseaux & sous-Arbrisseaux de pleine terre, dont on peut former des Allées, Bosquets, Massifs, Palissades & Bordures dans un gout moderne; ensemble des Oignons de fleurs & autres plantes, tant vivaces qu'annuelles; des Arbres fruitiers, surtout ceux qui méritent la préférence dans le plan des Potagers, *à Paris*, chez *Prault pere*, quai de Gêvres, 1755.

Ce petit Essai de Jardinage pourra servir de Catalogue à la Pepiniere de la Santé, près le Petit Gentilly, & à celle du Cloître S. Marcel. Les personnes qui souhaiteront quelques-uns des objets qui y sont contenus, s'adresseront aux sieurs Abbés Nolin & Blaves, Cloître S. Marcel.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Au bas de la lettre qui nous est adressée par l'Editeur de la Vie de Bacon, & dans laquelle il prend sur son compte deux fautes remarquables qui se trouvent dans l'ouvrage, on a omis son nom, pag. 97, lig. 18, dans le Mercure précédent. Pour suppléer à cet oubli, nous apprenons au Lecteur que c'est M. de Leyre, dont le nom mérite d'être retenu, & la franchise imitée. On nous reprochera peut-être de servir aux autres d'*errata*, & de ne pas nous corriger nous-mêmes. Nous pourrions apporter pour excuse qu'un Auteur qui est obligé de donner cinq volumes dans le court espace de deux mois, doit obtenir quelque indulgence; nous pourrions même rejetter tout le tort sur l'imprimeur, mais nous aimons mieux prendre M. de Leyre pour modele, & confesser nos fautes publiquement. Pour réparer les plus grossieres, nous avons mis un *errata* à la fin de ce volume, & nous promettons d'être corrects à l'avenir, autant qu'on peut l'être dans une collection rapide qui dépend de l'heure & du jour.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

MEMOIRE sur les anciennes représentations théâtrales pieuses, où le mêlange de la fiction a quelquefois obscurci le fonds de la vérité; par M. l'Abbé le Bœuf, de l'Académie des Belles-Lettres.

DEpuis que je me suis appliqué à la recherche & à la lecture des anciens manuscrits, je me suis apperçu que quelquefois la découverte d'un manuscrit jusqu'ici inconnu, suffisoit pour engager les Lecteurs que les préjugés n'aveuglent pas entiérement à douter sur des faits qu'ils avoient cru véritables, ou au moins vraisemblables.

Lors donc que je parus, en 1726, satisfait de la légende que le nouveau Bréviaire d'Auxerre de cette année-là presentoit pour la fête de Saint Just, enfant né à Auxerre, martyrisé au mois d'Octobre dans le Diocèse de Beauvais, je n'étois pas en-

Digitized by Google

core parfaitement instruit qu'autrefois on se plaisoit à représenter les vies des Saints sur le théâtre pour occuper & amuser pieusement les Fideles. Je n'avois pas encore vu de recueils manuscrits de ces pieuses représentations. Tous ces recueils ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; mais ceux que l'on conserve en caracteres du XIII siecle, & qui sont écrits en rimes latines, font présumer que ces représentations sont beaucoup plus anciennes, & que ces collections de rimes mesurées avoient été composées dès le dixieme siecle, si ce n'a pas été dès le neuvieme. Ce que j'ai vu de ces sortes de pieces dans les manuscrits de l'Abbaye de S. Benoît-sur-Loire, & qui a été copié au treizieme siecle, tant sur Saint Nicolas que sur le massacre des Innocens, la conversion de S. Paul, &c. a dû être pris sur des originaux de date, au moins aussi ancienne que le sont certaines pieces facétieuses latines & rimées qu'on trouve encore parmi les manuscrits de l'ancienne Abbaye de S. Martial de Limoges, conservés à la bibliothéque du Roi, qui sont du dixieme & onzieme siecles. Quelques-unes ressemblent à ces comédies spirituelles que l'on jouoit encore il y a trois cens ans.

Il est inutile de rappeller ici les représentations de la passion, de la résurrection

Digitized by Google

tion de notre Seigneur, & autres mysteres. Cela est connu de tout le monde. On sçait aussi communément en général, qu'à Paris on a représenté la vie de sainte Geneviéve. Le recueil des pieces de théâtre sur cette Sainte est encore conservé parmi les manuscrits de l'Abbaye de son nom, d'écriture du quinzieme siecle. J'ai vu dans un manuscrit de l'Abbaye de S. Victor de la même ville une piece en forme de dialogue entre Dieu, l'homme, le diable & un Docteur, que l'Ecrivain dit avoir été jouée en 1426 au Collége de Navarre: mais plus communément & plus anciennement les tragédies de piété étoient pour représenter la vie des Saints, & principalement celle des Martyrs, sans qu'on discernât les faux actes d'avec les vrais, parce qu'on ne le pouvoit guere alors, & que ceux qui renfermoient le plus de merveilleux étoient réputés les plus beaux, à raison de la fécondité de la matiere, tels que ceux de S. Christophe, & de S. Eustache, &c.

Maintenant donc que je suis plus en état de juger de toutes ces pieuses fictions que je n'étois il y a quarante ans avant mes principaux voyages, & avant mes recherches dans les manuscrits, je ne suis pas éloigné de croire que la vie de S. Just mar-

Digitized by Google

tyrisé dans le Beauvoisis, & celle de Saint Justin martyrisé dans le Parisis, sont de ces pieuses inventions de quelques Auteurs qui vouloient toucher le peuple par des représentations d'événemens merveilleux, & qui trouvoient qu'il étoit trop sec d'honorer des martyrs sans raconter aux fideles à leur sujet quelques faits qui tinssent du prodige. Je ne ferai ici que suivre les pressentimens que MM. de Tillemont & Baillet, & depuis eux Dom Rivet, Bénédictin, ont eu sur cette prétendue histoire (1). Mais je dois ajouter à ce qu'ils ont dit, une observation importante qu'il leur a été impossible de faire, à moins que de rechercher toutes les anciennes vies de ces deux saints, ce qu'ils n'ont pas fait. Ils se sont bien apperçus que l'on a attribué à ces saints Just & Justin, enfans, les mêmes actions, la même patrie qui est Auxerre, le même voyage pour Amiens, en passant par Melun & par Paris. Le rachat d'un de leurs parens détenu captif à Amiens, l'envoi de quelques archers après eux, lesquels émissaires, pour rejoindre Just, ne vont pas au-delà d'une journée, & le font décapiter dans le Beauvoisis en un lieu appellé anciennement *Sinomovicus*, proche les

(1) Hist. Litter. T. 6, p. 204.

Digitized by Google

bords de la petite riviere d'Aire : au lieu que lorſqu'il s'agit de Juſtin, les Soldats ne rejoignent le jeune Saint que lorſqu'ils ſont arrivés dans un lieu appellé *Lupera*. Ce n'eſt point dans la dénomination de ces lieux que l'on peut ſoupçonner de l'invention humaine. La preuve que S. Juſt a été martyriſé à *Sinomovicus*, Bourgade du Beauvoiſis, eſt que ſon corps y avoit été inhumé, & que le concours à ſes reliques a fait quitter l'ancien nom du lieu pour l'appeller *Saint Juſt*. Ce n'eſt pas non plus une fiction que de dire qu'il y a eu à Louvres en Pariſis, un martyr du nom de Juſtin. Les plus anciens martyrologes de l'Egliſe Latine marquent ſa mort au premier Août, de même que le martyre de S. Juſt du Beauvoiſis au 18 Octobre. Mais ces deux Saints étant devenus célébres par leurs reliques, la dévotion a ſupporté impatiemment qu'il n'y eût rien à dire ſur Juſt, ſinon qu'il étoit enfant de neuf ans, ainſi que ſes oſſemens le déſignoient, & l'on a recouru à l'ingénieuſe invention de coudre enſemble pluſieurs faits merveilleux dont on a fait un tiſſu de Légendes ; & comme les Pariſiens n'en ſçavoient pas plus ſur leur S. Juſtin que ceux du Beauvoiſis ſur leur S. Juſt, les mêmes Pariſiens ont emprunté les actions attribuées à l'au-

Digitized by Google

tre, se contentant de changer quelques noms propres, & surtout le nom de lieu du martyre.

Or, que cette fabrication d'actes se soit faite dans le dessein d'en donner la représentation pour repaître la piété des simples, c'est de quoi j'ai découvert une preuve assez sensible dans un Légendaire manuscrit d'environ six cens ans, en deux tomes *in folio*, conservés aujourd'hui chez les Carmes Déchaux de Paris. Il faut d'abord se ressouvenir que les Sçavans ont été étonnés qu'on eût attribué à Bede une Histoire de S. Justin de Paris, en la faisant imprimer dans le troisieme tome de ses ouvrages. Si Bede avoit connu ce S. Justin du Parisis si particulierement que cette longue histoire le suppose, il n'eût pas oublié ce Saint dans son martyrologe : ainsi cette vie est un morceau faussement attribué à cet Ecrivain Anglois ; on l'aura cru être de lui dans les siécles où l'on s'imaginoit que tout ce qui étoit écrit dans un même volume, étoit sorti de la plume de l'Autour nommé au commencement du livre, lorsqu'il ne se trouvoit point d'autre nom. Il est encore à remarquer que cette vie de S. Justin est écrite en espece de vers trochaïques qui furent fort en vogue au IX & X^e siecles. C'est comme une es-

Digitized by Google

pece de prose rimée & mesurée quant au nombre des syllabes, à laquelle mesure l'Auteur ne s'astreint cependant point généralement, employant dans chaque ligne plus ou moins de syllabes, suivant qu'en fournissent les mots & les termes qui lui viennent à l'esprit. C'est à peu près comme des vers libres, où l'on ne se gêne que pour la rime.

Il faut observer en troisieme lieu que ces sortes de proses rimées Latines avoient l'avantage de pouvoir être retenues de mémoire plus aisément, & d'être mise en chant pour la facilité de l'exécution; on en a divers exemples dans les vers ou rimes publiées au IXe siecle sur la bataille de Fontenai & sur la mort de quelques Princes ou grands Seigneurs de ces tems-là, lesquels vers ou rimes sont encore restées avec les anciennes notes de chant, sans lignes ni sans clefs dans des manuscrits (1) de l'Eglise de S. Martial de Limoges.

Quatriemement, (& ce qui sert le plus à développer ma pensée) ce ne sont pas seulement les Parisiens qui ont fait mettre en vers rimés de cette sorte, le martyre de leur S. Justin; mais ceux du Beauvoisis avoient eu le même soin à l'égard de leur S. Just, & apparemment pour la même fin,

(1) *In Biblioth. Regia.*

Digitized by Google

c'est-à-dire pour pouvoir mettre les fideles, la jeunesse principalement, & surtout celle qui étudioit dans les monasteres, ou parmi les Clercs, pour pouvoir, dis-je, les mettre en état d'apprendre avec facilité cette histoire mémorable, de la chanter, & même de la déclamer, comme on faisoit les complaintes. Il faut recourir, pour être convaincu de ce que je dis, au premier volume du Légendaire des Carmes ci-dessus cités. On y trouve vers la fête de S. Pierre à la fin de Juin (1), quatre feuillets copiés comme le reste du livre, à ce qu'il m'a paru, vers le regne de Philippe-Auguste ou de S. Louis au plus tard. Ces quatre feuillets contiennent la vie rimée Latine de S. Just de Beauvoisis, différente totalement en style, & quelquefois en faits d'avec celle de S. Justin du Parisis. Le copiste qui vouloit épargner le parchemin, n'a point à la vérité distribué sa matiere en autant de lignes qu'il y a de petits vers ou de rimes; mais quoiqu'il ait écrit tout de suite, on s'apperçoit aussi-tôt que c'est une prose mesurée de la même maniere que la vie de

(1) La place de cette Légende auprès de celle de saint Pierre, insinue que ce volume avoit été transcrit après quelque cahier de la cathédrale de S. Pierre de Beauvais, qui contenoit les deux fêtes solemnelles.

Digitized by Google

S. Justin attribuée à Bede, & qui ressemble à la fameuse hymne de S. Thomas, *Pange, lingua.*

De dire à présent qui sont les premiers inventeurs de ces deux Légendes rimées, les Beauvoisins pour S. Just, ou les Parisiens pour S. Justin, c'est ce qui n'est pas facile. Dans l'un & l'autre pays l'on a aimé les représentations des Actes des Martyrs; chacun a fait travailler pour le sien à qui mieux mieux. Je croirois néanmoins, comme je viens de l'insinuer, que ce seroit le Clergé & les Moines du Beauvoisis qui auroient les premiers mis en œuvre cette poésie grossiere sur S. Just, parce qu'ils étoient plus voisins de la ville d'Amiens, où une partie de la tragédie s'est passée, & parce qu'ils y ont mieux caractérisé le lieu *Sinomovicus*, que les Parisiens n'ont fait leur *Lupera*. Il y a de plus un ruisseau & des fontaines à ce *Sinomovicus*, dit aujourd'hui *le Bourg S. Just*, & il n'y en a point à Louvre, ce qui ne rendoit pas le lieu fort propre au rafraîchissement des parens de l'enfant. Voici ce qu'en dit la vie du même Saint en prose dans un manuscrit venant du célébre M. Loisel (1) qui l'avoit tiré du bourg de S. Just: *Est locus*

(1) *In Bibl. B. Mariæ Paris. cod. E.* XI. *initio* XII. *sæc.*

antiquâ appellatione Sinomovicus, ubi fons dictus Sirica exoritur, cujus decursum Braïæ rivus excipit. La vie rimée des Carmes se sert des mêmes expressions disposées de maniere à former de la rime. L'Auteur de cette mauvaise poésie y fait entendre qu'il y avoit encore de son tems à ce *Sinomovicus* des restes de très-anciens édifices couverts de lierre.

Ceux du Clergé de Paris ne voulurent pas laisser aux Beauvoisins seuls l'honneur d'avoir un ouvrage propre à fournir la représentation du martyre de S. Just. Quoiqu'ils possedassent le corps avec la tête (ce qui ne s'accorde pas avec aucune des Légendes qui font porter la tête à Auxerre par le pere du jeune martyr) il souhaiterent aussi avoir le plaisir de la représentation, soit dans un monastere, soit ailleurs; mais ils ne voulurent pas qu'il fût dit qu'ils eussent pillé la versification faite à Beauvais. C'est pourquoi ils en firent une toute différente, non quant aux pensées, mais quant aux expressions (1) & pareillement suivant la même mesure trochaïque, changeant le nom de Justin pere de l'enfant en celui de Matthieu, & le nom de *Sinomovicus* en celui de *Lupera*. Com-

(1) J'y ai compté plus de 130 strophes de six vers: ce qui fait 7 à 800 vers.

Digitized by Google

me les Religieux du Prieuré de S. Martin des Champs à Paris, possédoient dès la fin du XIe siécle, par donation de l'Evêque de Paris, l'Eglise de S. Justin de Louvres, je n'ai aucune répugnance à croire qu'étant d'habiles gens pour ces tems-là, ce soit quelqu'un de leurs Maîtres ou Ecolâtres qui aura composé à l'usage de Paris & du Parisis la seconde Légende d'entre les légendes rimées & mesurées sur l'enfant d'Auxerre, laquelle par méprise s'est trouvée mêlée avec les ouvrages du vénérable Bede. C'est, ce semble, faire remonter assez haut que de placer vers la fin du XIe siecle cet ouvrage pour lequel les Sçavans ci-dessus nommés, tant Religieux que Prêtres séculiers, ont témoigné tant de mépris. Ce qui m'étonne, est que l'Eglise de Paris qui n'a jamais manqué de Sçavans illustres, se trouve en contradiction aujourd'hui avec elle-même, ayant laissé dans les leçons du 8 Août, que le S. Justin dont elle possede le corps, est un jeune martyr, dont les parens emporterent la tête à Auxerre après sa décolation, tandis qu'à l'ouverture de sa châsse (1) conservée dans cette même Eglise de Paris, faite

(1) Procès-verbal, dans Sauval, T. 1, pag. 375.

l'an 1699, on y trouva une partie de cette tête, & qu'on est certain par un autre procès verbal de l'an 1571, que le Chapitre avoit donné des fragmens de cette même tête à l'Eglise Paroissiale de S. Justin de Louvres. Ces derniers faits étant véritables, il s'ensuit que l'état des reliques de S. Just, tel qu'il est à Beauvais, où l'on n'a jamais montré sa tête, s'accorde même avec l'histoire de ce Saint mal adaptée à S. Justin du Parisis, au lieu que l'état des reliques de S. Justin est démenti par l'histoire même, selon laquelle sa tête fut portée à Auxerre aussi-tôt après la décolation du Saint. Ou il faut donc que l'Eglise de Paris renonce à la tête de saint Justin, ou qu'elle renonce à sa Légende. Le plus sûr parti est celui de renoncer à la Légende, & de ne pas dire que la tête de S. Justin fut portée à Auxerre, puisqu'elle n'est jamais sortie du Diocèse de Paris, & en reconnoissant qu'on l'a toujours possedée, & qu'on la possede encore, avouer que la Légende attribuée à Bede n'a jamais été faite originairement pour ce S. Justin, mais que c'est un pieux vol, ou plutôt un emprunt fait de la Légende de S. Just, composée dans le Beauvoisis. Au reste, quoique dans deux Diocèses li-

Digitized by Google

mitrophes on lise cette même Légende, les circonstances dont elle a été revêtue de part & d'autre, sont trop difficiles à croire pour qu'on doive les regarder comme véritables, & elles étoient mieux à leur place étant déclamées sur un théâtre que non pas prononcées dans un chœur, ou dans une tribune pendant l'Office divin.

On a été si charmé autrefois dans la Gaule Belgique de ces Légendes merveilleuses, que ceux du Diocèse d'Amiens ont aussi voulu avoir leur S. Just, (différent de celui du Diocèse de Beauvais) dont ils renouvellent encore la mémoire le même jour que les autres, le 18 Octobre. Par le peu que la tradition a conservé sur ce dernier, il est visible que sa Légende avoit aussi été écrite pour être débitée & exécutée sur le théâtre. Juste & Artheme son frere, étoient natifs d'Orient, & s'étoient fait baptiser à l'insçu de leur pere qui étoit Roi dans ce pays-là. N'osant ou ne pouvant professer le Christianisme, ils profiterent de l'occasion de l'ambassade qu'Aaron Roi de Perse envoya à Charlemagne, & ils se retirerent en France, selon ceux qui ont tâché de deviner l'époque de leur arrivée. On leur donne même une sœur appellée *Honesta* aussi Chrétienne. Leur pere, au bout d'un certain tems, envoya après eux

On les somma de revenir chez leur parens, sinon de les faire mourir. Sur leur refus ils furent exécutés vers les confins de l'Amienois & de l'Artois. Malabranca, en son histoire des peuples Morins, tom. 2, page 2090, est le seul auteur qui ait parlé de ces trois personnages. On voit par le peu qu'il en dit que la matiere pouvoit servir de canevas à une tragédie, & c'est ce qui paroît avoir été fait, mais qui est perdu.

Je trouve une nouvelle preuve du gout qui régnoit autrefois au pays de Beauvoisis pour les tragédies saintes, dans un manuscrit curieux conservé parmi ceux de la bibliothéque du Chapitre de Beauvais, où l'on voit l'histoire du Prophete Daniel mise en rimes Latines sous le titre de *Danielis ludus*, à la tête duquel se lisent les quatre lignes suivantes :

Ad honorem tui, Christe,
Danielis ludus iste :
In Belvaco est inventus,
Et invenit hunc juventus.

Il en faut conclure que dans ce pays-là la jeunesse s'occupoit fort à ces jeux, & que souvent, afin de mieux réussir, elle prenoit pour sujet la vie & le martyre de quelque jeune Saint, comme celui de Daniel en la fosse aux lions, des trois Enfans

Digitized by Google

dans la fournaise : la maniere dont on y chantoit les dialogues, étoit un simple plain-chant syllabique. La piece étoit terminée par le *Te Deum*, qui étoit chanté par tous les assistans, ainsi qu'on a vu, à la fin de la Tragédie Latine de S. Nicolas du XIIIe siecle. *Mercure de Décembre* 1729, 2e *vol. p.* 2981.

En finissant ces observations sur les spectacles de piété par lesquels on exerçoit la jeunesse, je reviens à S. Just du Beauvoisis, & je dis que j'ai vu à la Bibliothéque de Saint Victor de Paris des collections de vies de Saints, dont l'Ecriture n'est à la vérité que de la fin du XIIIe siecle, mais qui peuvent avoir été transcrites sur des manuscrits beaucoup plus anciens. Il y a une vie de ce saint enfant, où il n'est aucunement parlé du voyage d'Amiens ; mais on y lit seulement que la persécution étant déclarée, les archers étant dans le voisinage, le pere de S. Just cacha son fils dans un bois où il y avoit un vieux bâtiment abandonné, tout couvert de feuilles de lierre. Une autre vie aussi petite & peu chargée de faits, porte que S. Just, ou plutôt ses parens, avertis par S. Loup de l'approche des persécuteurs, allerent se cacher, mais qu'ils furent découverts, & que l'Enfant eut la tête coupée. Ce peu de parole suffit

Digitized by Google

pour faire voir qu'il y a eu originairement des Actes de S. Just plus croyables que ceux qui sont en vers, & qui sont ci-dessus; car cet avertissement de S. Loup n'est dans aucune des longues Légendes. On juge delà que les Actes étoient simples, & que ce sont les Poëtes qui les ont amplifiés pour en donner une représentation touchante, & d'une certaine durée.

METALLURGIE.

REPONSE de M. de Machy, Apothicaire, gagnant maîtrise de l'Hôtel-Dieu de Paris, aux observations de M. Cadet, Apothicaire Major de l'Hôtel Royal des Invalides, sur un ouvrage qui a pour titre, Examen Physique & Chimique d'une Eau minérale, &c. *inserées dans le premier volume du Mercure du mois de Décembre* 1755.

Deux articles seuls de mon ouvrage ont excité l'animadversion de M. Cadet. Le premier est à la page 30, où je dis: » Que » l'Ochre en général, & celle des Eaux mi- » nérales que j'ai traitées, est une terre » martiale dissoute par son acide propre,

» qui est le vitriolique, & précipitée de
» ce même acide, soit parce que celui-ci
» a trouvé quelque substance qui lui est
» plus analogue, soit parce qu'il se trouve
» plus délayé dans son véhicule, comme
» on voit qu'il arrive au Vitriol martial,
» qui dépose son Ochre, quand on le dis-
» sout dans beaucoup d'eau. Cette Ochre
» n'est plus du fer; c'est un fer détruit qui
» a perdu son phlogistique, qui n'est point
» attirable à l'aimant. Quand on le traite
» avec le charbon, le culot qui en résulte
» est aigre & cassant.

J'appuie cette définition de l'autorité des plus grands maîtres en cette partie, *Linnæus* & *Valerius* : je vais l'appuyer encore des expériences que j'avois faites alors à ce sujet, & que je ne prévoyois pas avoir l'occasion de donner si-tôt au Public. Je rends graces à M. Cadet de me l'avoir fournie. Il prétend, article 14 de son analyse, que l'Ochre est un fer parfait, attirable à l'aimant, qui fait fuser le nitre, comme le fait la limaille de fer. Il ajoute dans son observation insérée dans le dernier Mercure, qu'il la faut calciner sur un test sous la moufle. Comme l'expérience doit être le seul juge en cette matiere, voici celles que j'ai faites, pour affirmer ce que j'avance.

Digitized by Google

D'abord le sieur Cadet avoue lui-même qu'il lui faut calciner cette Ochre, pour la rendre attirable à l'aimant. Avec un peu moins de préoccupation, il auroit vu que je parle de l'Ochre dans son état naturel. Mais j'ajoute que même étant calcinée à différens dégrés, loin de devenir attirable à l'aimant, elle perdroit cette vertu, si par hazard elle l'avoit. J'ai eu des aimans nuds & montés, des barres magnétiques, tous de force & de sensibilité différentes, je les ai présentés à l'Ochre de nos Eaux minérales, telle qu'elle est quand on la précipite, & calcinée à différens dégrés, & je puis assurer que dans aucun de ces états, elle n'a été attirée. C'est un fait d'ailleurs conforme à ce qui arrive à tous les produits martiaux, & au fer lui-même : tant que la base martiale n'est point attaquée par les acides, elle est attirable à l'aimant ; elle cesse de l'être si-tôt qu'elle en a été dissoute. C'est donc s'éloigner des élémens de la saine Chimie, que de raisonner autrement, & de dire que l'Ochre des Eaux de M. Calsabigi, qui contiennent un acide vitriolique nud, soit un fer parfait, que l'acide n'ait point endommagé. Si du moins cette Ochre faisoit fuser le nitre, comme l'avance M. Cadet, on pourroit la soupçonner de contenir son phlogistique,

Digitized by Google

mais c'eſt encore un fait démenti par l'expérience.

J'ai tenu une once de nitre en fuſion ſur un feu aſſez vif, dans deux cuillers de fer; dans l'une j'ai jetté douze grains d'Ochre précipitée par la ſimple chaleur des eaux de M. Calſabigi : cette Ochre y a pris une couleur rouge; le nitre a bouillonné un tant ſoit peu, ſans fuſer, ni s'alkaliſer, comme je m'en ſuis aſſuré, ſur une portion que j'ai retirée de la cuiller, qui n'a point verdi le ſyrop violat, ni fermenté avec l'acide vitriolique. J'ai jetté enſuite de la limaille de fer bien nette dans la même cuiller; le nitre a détonné, & s'eſt alkaliſé. La détonnation s'eſt faite de la même maniere dans la ſeconde cuiller, en y jettant du charbon en poudre. L'Ochre dans cette expérience empâte le nitre, en bouillonnant avec lui, & ce bouillonnement en a pu impoſer au ſieur Cadet. Il falloit qu'il s'aſſurât, comme je l'ai fait, de l'état de ſon nitre après ce phénomene. Il s'en faut de beaucoup que cet effet de l'Ochre avec le nitre, reſſemble à ce que la limaille de fer préſente avec lui. Chaque grain devient ſcintillant, & les environs ſont alkaliſés. Voilà ce fer parfait bien déchu de ſa perfection : il lui manque, comme on le voit, ſon phlogiſtique; &

Digitized by Google

M. Cadet lui-même nous apprend comme il le lui faut rendre, en indiquant un réductif très-puissant pour métalliser l'Ochre. Cette petite inconséquence lui est échappeu, sans doute, pour avoir le plaisir de me critiquer sur le charbon que je cite pour la réduction de cette terre martiale. En effet, peut on concilier l'idée d'un métal parfait, c'est-à-dire, à qui il ne manque ni phlogistique, ni base métallique, avec celle d'un métal qui ne peut donner un culot, qu'à l'aide d'un flux puissant, qui n'accélere la fusion qu'en fournissant ou plus de phlogistique, ou un phlogistique plus approprié? Autre inconséquence de M. Cadet; (car il lui en échappe plus d'une) sa seconde terre jaune, ne peut, dit-il, être attirée par l'aimant, à raison de la quantité de sélénite qui y est jointe. Quel est le dernier apprentif qui ignore que le couteau aimanté découvre le moindre atôme de fer caché dans quelque substance que ce soit, pourvu que cette substance ne soit pas de nature à décomposer ce fer. Il faudroit que la sélénite attaquât le fer, pour qu'il ne fût plus attirable à l'aimant; & dans ce cas ce ne sera plus à raison de la quantité, qui n'est pas un obstacle, mais à raison de l'action de la sélénite sur le fer, qu'il ne sera pas attiré par

Digitized by Google

l'aimant. Ajoutons en dernier lieu que M. Cadet soutenant dans son analyse que le sel vitriolique des eaux de M. Calsabigi est un vitriol martial très-pur, (ce qu'on lui peut contester) il résulte de ses propres paroles que le fer de ces mêmes eaux, & l'Ochre qui en est précipitée, ont été dissous par un acide, & cessent dès cet instant d'avoir les combinaisons d'un métal parfait, puisque lors de la dissolution du fer dans l'acide vitriolique, le phlogistique du fer s'échappe assez sensiblement pour être enflammé. Si toutes ces preuves, qui appuient ma définition, ne font pas voir clair à M. Cadet, je doute que jamais on le puisse convaincre. Il a contre lui l'autorité d'Auteurs célébres, le poids d'expériences *bien faites*, & ce qui doit être plus mortifiant pour lui, ses propres paroles & ses contradictions : n'en sera-ce pas assez pour le faire convenir de son erreur?

Si dans sa premiere observation M. Cadet a été inspiré, comme il le dit, par l'amour de la Chimie, il y a apparence que cette inspiration a cessé dans la seconde, pour faire place à l'amour-propre. Il s'y agit du Bleu de Prusse, qu'il a fait avec les eaux de M. Calsabigi. Le sieur Cadet est choqué que j'aye traité sa prétendue

Digitized by Google

découverte, *d'objet fait pour amuser les gens oisifs* : cependant je ne vois pas par où cette expression est offensante ; car une expérience, une opération, un livre même, faits uniquement pour amuser les gens oisifs, en font-ils moins d'honneur à leurs Auteurs ? Combien la Physique expérimentale a-t'elle de ces sortes d'expériences ? M. l'Abbé Nollet rougit-il de les rapporter, de les exécuter, & même de s'en avouer l'Auteur ? Parmi les travaux chimiques, combien n'y en a-t-il pas, qui jusqu'à présent ne peuvent nous servir que d'amusement, & que Boherave & M. Rouelle ont donné dans leurs Cours, sans se croire plus petits pour cela aux yeux du Public ?

Voyons du moins si ce qu'il rapporte de l'importance de son Bleu, l'emporte sur la seule preuve que je donne de sa futilité. Le Bleu de Prusse du Sieur Cadet, a d'abord l'avantage d'être exempt de cuivre ; parce que tout a concouru à démontrer, que les eaux de M. Calsabigi n'en contiennent pas.

Mais qui lui a dit que le Bleu de Prusse ordinaire en contenoit ? Que le vitriol martial qu'on emploie dans les Manufactures de Bleu, contient du cuivre ? Quelle est l'expérience qui lui a montré que le bleu

Digitized by Google

de nos Manufactures en contient ? ou, s'il en est quelqu'une, pourquoi la taire ? tout eût été démontré : mais la vérité est qu'il n'y en a pas, & que vraisemblablement, il n'y en aura de longtemps. 1°. Parce que le vitriol martial n'est pas aussi rempli de molécules cuivreuses, que le veulent insinuer certains Chimistes. 2°. Parce qu'on a toujours remarqué que le vitriol cuivreux n'étoit pas propre à former du Bleu de Prusse. 3°. Enfin, parce que le Bleu de Prusse ne contient réellement point de cuivre. Voici comme je m'en suis convaincu.

J'ai calciné à la moufle un gros de Bleu de Prusse, comme l'enseigne M. Geoffroi ; j'ai lavé la chaux rouge qui m'est restée, & j'en ai fait la réduction : j'ai dissous les grains métalliques que j'ai obtenus, dans un peu d'acide vitriolique foible. J'ai desséché le tout, & je l'ai dissous dans l'eau : ni l'alkali volatil, ni le fer poli, n'ont fait paroître de molécules cuivreuses. Ce premier avantage du Bleu de M. Cadet, lui est donc commun avec le Bleu de Prusse de nos Manufactures : ni l'un ni l'autre ne contiennent donc pas de cuivre. Ainsi le Confiseur des amis de M. Cadet, peut continuer de débiter ses prétendues pastilles de violettes, sans crainte d'em-

Digitized by Google

poisonner le Public. Il peut, aidé des lumieres de cet Artiste, rendre son remède encore plus innocent, & étouffer ses scrupules, qui ne portent sur rien.

Autre avantage du bleu de M. Cadet. Il n'est point avivé, dit-il, par les acides.

Cet avantage lui a paru d'assez grande conséquence, pour le répéter dans la quantité d'extraits qu'il a insérés dans les Journaux, de son premier mémoire sur le Bleu ; il y revient même à deux reprises dans celui-ci : cet avantage si vanté méritoit bien du moins d'être démontré. Ne falloit-il pas prouver que cet acide vitriolique contenu dans les eaux de M. Calsabigi, cet acide surabondant, que personne n'y méconnoît, qui en constitue une partie des mauvaises qualités, que cet acide qui est plus développé, quand l'eau est dépouillée de son Ochre, ne sert à rien dans la confection du Bleu de Prusse ? La difficulté de l'entreprise y a fait renoncer. En effet, comment imaginer que le Bleu des eaux de M. Calsabigi, ne sera point avivé par aucun acide minéral, s'il est constant que ces eaux en contiennent un tout prêt à faire les fonctions de celui qu'on y verseroit en cas de besoin ? Mais quand nous supposerions, ce qui peut très-bien arriver, que l'acide sur-

Digitized by Google

abondant des eaux de M. Calsabigi, est dans cette opération absorbé par l'alkali sanguin, quel avantage ce Bleu auroit-il encore, pour le tant préconiser ? M. Cadet ne se souvient-il plus que nous avons fait ensemble du Bleu très-beau, & en très-grande quantité, sans employer aucun acide nud ? A-t'il oublié qu'une dissolution ancienne de vitriol martial, versé sur la fécule qui se précipite, lui donne la teinte bleue parfaite, & que nous imitions alors le travail des Fabriquans de Bleu ? Voudra-t'il ignorer de combien ce procédé est moins couteux que l'autre, lui devant qui j'ai calculé les frais du Bleu fait de cette derniere maniere ?

Je ne vois rien de plus dans le mémoire de M. Cadet, qui mérite quelque réponse : car ce qu'il a pu me dire de désobligeant, n'est pas chose à quoi le Public prenne grand intérêt. J'y en prends peu moi-même. On ne le croira pas sur sa parole, dès qu'il se déclare mon adversaire, & je n'ai que faire de me laver d'imputations qui sont sans poids.

Voici la preuve que je donne que le travail du Sieur Cadet n'est fait que *pour amuser les gens oisifs*. Elle est extraite du *Postscriptum* de mon ouvrage.

» Il faut 280 pintes d'eau, pour faire

Digitized by Google

» une livre de Bleu de Prusse ; ainsi en en
» faisant deux livres par jour, on en
» employe 560 pintes ; ce qui fait pour
» quinze jours, (& non pas pour un mois)
» huit mille quatre cens pintes d'eau. Or je
» demande quelle est la source d'un mon-
» ticule en état de fournir à cette exploita-
» tion, sans s'altérer bientôt, & faire tort
» aux sources qui lui doivent leur ori-
» gine ? « (*Nota*, que j'ai démontré,
quoi qu'en dise M. Cadet, que le puits de
M. Calsabigi est l'origine des sources de
Madame Belami) « On voit par ce calcul,
» qu'on ne doit jamais s'attendre raison-
» nablement à voir exploiter le puits de
» M. Calsabigi en grand. » Est-ce répon-
dre à cette preuve, que de vanter l'ex-
cellence de ce Bleu ? fût-il cent fois plus
capable d'absorber du blanc de plomb,
mille fois plus éclatant, supérieur enfin
à tous les Bleus : cela détruira-t'il ma preu-
ve ? En sera-t'il moins vrai qu'il faille une
quantité prodigieuse d'eau, pour obtenir
un très-petit poids de Bleu ? une pinte
n'en fournit qu'un peu moins de demi-
gros. Quand on auroit ajouté le prix mo-
dique auquel ce Bleu doit revenir, tout
cela contrebalanceroit-il les dangers que
courent la source elle-même, & toutes
celles qui sont au-dessous d'elle ? cela
rendroit-il

rendroit-il enfin l'exploitation plus importante, & moins faite pour amuser les gens oisifs ? que sera-ce si les prétendus avantages de ce bleu se réduisent à rien, comme je l'ai montré plus haut ?

En voilà beaucoup sur un objet assez mince ; mais j'ai répondu amplement pour avoir des raisons légitimes de me dispenser d'entrer dorénavant dans aucune dispute sur cette matiere. Le tems de la jeunesse est celui de l'étude ; il est trop précieux pour l'employer à des discussions, qui cessent bientôt d'intéresser le Public, pour devenir l'objet de ses railleries, sans concourir à l'avantage de la vérité, qui pourtant doit être le seul but de nos recherches.

Digitized by Google

CHIRURGIE.

DISSERTATION sur le Ver plat, ou solitaire, présentée à MM. de l'Académie Royale de Chirurgie, où on indique des remedes qui ont réussi pour détruire cet insecte, & un instrument propre à porter dans l'estomac sans danger, pour le tirer, ou le diviser en morceaux.

Les accidens que j'ai vu arriver à des personnes attaquées du Ver plat ou solitaire, sont si rares & si singuliers, que j'ai cru devoir faire part au Public de mes recherches & de mes conjectures sur l'origine de ce Ver, sur son accroissement, comme il se nourrit, & enfin des moyens que j'ai mis en usage pour le détruire.

Si l'on écoute ceux qui en sont attaqués ils vous assurent qu'ils ont porté au monde ce fâcheux animal de façon que son origine sembleroit remonter au sang de leur mere, qui auroit déposé la semence de Ver dans leurs visceres par la voie de la circulation, & qu'une qualité particuliere des sucs ou des solides auroit fait éclorre dans l'âge le plus tendre : cette hypothese est difficile à soutenir, les vaisseaux capillaires du fœtus

Digitized by Google

ne pouvant être pénétrés que par des sucs trop affinés pour les soupçonner chargés de quelques œufs d'insectes.

Supposons pour un moment que cette semence ait franchi cet obstacle, comment se persuader quelle se sera déposée dans l'estomac, ou dans les intestins du fœtus, plutôt qu'ailleurs? sera-ce parce que la portion de matiere parvenue dans les intestins, aura trouvé des sucs propres à la faire eclorre; & quelle se sera perdue ailleurs faute des mêmes sucs? Cette discussion est nécessaire pour se concilier le principe établi par les sçavans MM. Reaumur, Pluche, &c. que le plus petit insecte ne peut se produire de lui même; qu'il faut qu'il y ait une premiere semence qui en se développant l'ait formé.

Par conséquent les dispositions particulieres de l'estomac, les mauvaises digestions, & les liqueurs qu'on a coutume de supposer viciées pour eclorre les vers, ne sçauroient faire fortune, ne pouvant jamais créer un être organisé sans le secours d'une premiere sémence.

Toutes ces difficultés m'ont fait croire qu'il étoit plus naturel de penser que l'œuf ou le germe du Ver solitaire pouvoit s'introduire dans l'estomac avec les premiers alimens qu'on a coutume de donner aux

enfans, s'y développer, croître & augmenter tant par la disposition particuliere des sucs que par celle de ce viscere.

Mais de quel fonds tirerons-nous cet œuf, ce germe, cette premiere semence du Ver plat ou solitaire, qui a communément plus de cent cinquante pieds de longueur ? Nous n'en voyons aucun de son espece ramper sur la surface de la terre : on ne l'hérite point de ses parens, ainsi que la goutte, la gravelle, &c.

De penser que l'œuf ou la semence d'un ver de l'espece quelconque puisse changer de forme, ou de figure dans l'estomac, ou les intestins par la qualité de nourriture qu'il y reçoit, seroit une absurdité qui renverseroit l'ordre de création qui regne dans chaque espece, & qui est toujours égale & toujours la même ; ce seroit accorder aux sucs nourriciers la vertu de créer les solides ; au lieu qu'ils sons bornés à les nourrir, & à les développer ens'insinuant dans leurs fibres.

Personne n'ignore que l'être, le corps, la configuration des parties des insectes ne soient désignés en raccourci dans la semence qui les produit, & qu'elles ne peuvent prendre d'autre figure que celle qui se trouve finie dans leur principe.

Ces ressources systématiques manquant

Digitized by Google

pour prouver l'origine du Ver plat ou solitaire, il convient de la chercher ailleurs. Seroit-il si ridicule de hazarder que le Ver solitaire est un monstre qui provient de l'accouplement de vers de différentes especes? Ce systême n'a rien qui dégrade celui de la génération reçue & établie. Ne voit-on pas une infinité d'autres monstres provenir de l'accouplement d'animaux de différentes especes?

L'œuf d'un ver ayant été fécondé par une semence étrangere à l'espece déposée par la mere, sur les alimens qu'on donne aux enfans, étant porté dans l'estomac, peut éclorre & se développer par l'analogie des sucs qu'il y rencontre, & former dans la suite des tems le Ver solitaire.

Ce Ver une fois développé & organisé, ne recevant qu'une médiocre nourriture, ne peut acquérir qu'un léger accroissement, & doit se ressentir d'ailleurs de la foiblesse des parties du sujet, par conséquent ne causer au commencement que de légeres incommodités; mais lorsque la nourriture augmente avec l'âge & les forces, l'animal devient vigoureux, & commence à exercer ses cruelles fonctions : plus il vieillit, plus il devient indomptable.

L'idée commune veut que ce Ver prenne sa nourriture par la bouche, qui naturelle-

Digitized by Google

ment doit être unique, & que cette nourriture soit suffisante pour le faire croître & augmenter : ce systême n'a rien que de raisonnable ; mais comme j'en ai disséqué plusieurs morceaux fort longs, & qu'au lieu de visceres je n'ai découvert dans toute leur étendue qu'une substance spongieuse, j'ai cru pendant bien du tems que cette chaîne si longue étoit un composé de petits vers plats, unis les uns à la queue des autres : effectivement ils sont séparés par des digitations qui semblent indiquer leur jonction : d'où je concluois qu'il n'étoit pas surprenant que je ne pusse appercevoir les visceres d'un si petit animal. Il m'a fallu des expériences souvent réitérées pour me tirer de mon erreur, & voici ce que l'observation m'a montré.

En Avril 1737, une femme âgée d'environ soixante-cinq années, d'un très-fort tempérament, vint me consulter ; elle se plaignoit des douleurs insupportables que lui faisoit souffrir depuis sa tendre jeunesse le Ver plat ou solitaire ; elle avoit le visage plombé, tout le corps bouffi, les cuisses, les jambes & les pieds enflés, le ventre rendu, des étourdissemens, des foiblesses & des insomnies continuelles, un dégoût pour toute sorte d'alimens, de fréquentes envies de vomir, & enfin elle di-

Digitized by Google

soit que ce détestable insecte lui montoit dans la gorge, & paroissoit vouloir l'étrangler; elle m'ajoûta que les différens remedes, desquels on lui avoit fait faire usage pendant le cours de sa vie, lui avoient procuré la sortie de plusieurs milliers d'aunes de cet animal; mais que depuis près de trois années il s'étoit rendu si fort & si adroit, que les remedes le plus violens n'opéroient plus rien, & qu'il n'en sortoit aucun vestige.

J'étois si novice sur les moyens de combattre cette fâcheuse maladie, qu'avant de prescrire aucun remede à la malade, je voulus consulter les auteurs qui en ont écrit; mais n'ayant pas de quoi me satisfaire, je fus obligé de m'en tenir à mes foibles lumieres.

Je commençai par saigner & faire vomir la malade, & la mis ensuite à l'usage des plus puissans amers en infusion, sans aucun effet. La malade étoit desespérée par les douleurs insupportables qu'elle souffroit continuellement, & par le peu de succès de ces premiers remedes. Ses plaintes me rendirent industrieux. Je lui fis faire un opiat composé d'extrait d'absynthe, de centaurée, de poudre d'orange amere, de hiérapigrata, d'aloès succotrin, de trochisqualandal, de crocus metallorum, d'éthiops

minéral, de diagreds, d'essence d'absynthe, & de sirop d'absynthe.

Le premier bolus fit faire cinq selles à la malade, sans ver; le lendemain elle en prit deux, qui produisirent une grande évacuation, mais rien ne parut. Comme ce remede la soulageoit, quelques jours après elle prit trois bolus à mon insçu, qui évacuerent force sérosités, & sept aunes de cette vermine, que j'anatomisai sans pouvoir rien découvrir d'instructif sur sa composition. La malade croyoit être guérie, & faisoit grand bruit sur ce succès: effectivement elle fut soulagée pour un tems, ce qui fit qu'on m'apporta deux enfans âgés d'environ neuf à dix années, qui avoient été attaqués du ver solitaire au berceau, auxquels l'opiat donné à petites doses, évacua force aunes de ce ver, dans l'espace d'un mois; ils l'ont continué depuis de loin en loin, avec le même succès, & il y a plus de dix années que leurs parens m'assurent qu'ils sont guéris.

Il y avoit près de trois mois que je n'avois vu ma premiere malade; elle vint me retrouver pour me dire que mon remede n'opéroit plus rien depuis quelque tems, qu'elle étoit prête à étouffer à chaque instant, que le ver lui montoit jusqu'à la racine de la langue, qu'elle me feroit appel-

Digitized by Google

ler quand elle l'y sentiroit, pour que je le tirasse. Le soir même je fus mandé; j'y regardai, & ne vis rien. Elle me força d'introduire dans l'œsophage des longues pinces, mais ce fut sans succès : elle me tourmenta si souvent, qu'enfin je formai le dessein de faire construire un instrument propre à introduire sans danger dans son estomac, tant pour la contenter, que pour essayer si je ne pourrois pas accrocher la chaîne de ce ver.

L'instrument fabriqué comme on le verra ci-après, bien frotté d'huile, je l'introduisis dans son estomac; elle en supporta la douleur avec fermeté; je le tournai, l'ayant ouvert de tous les côtés; & après l'avoir fermé, je le tirai un peu; je recommençai de même si souvent, que croyant avoir accroché quelque chose, je le tirai à moi, & je sentis que j'entraînois un corps assez résistant; la crainte que j'eus que ce ne fût la membrane interne de l'estomac, me fit frémir; mais ce que j'avois accroché, m'échappa; la malade me força de faire de nouvelles tentatives dans l'instant, & les jours suivans. J'avois perfectionné l'instrument au point que je croyois qu'il n'y avoit plus de danger à son introduction. Le huitiéme jour je tirai quatre aunes de cet animal, & c'est ce qui me fit

Digitized by Google

prendre confiance à cette nouvelle méthode : la malade de son côté en fut si satisfaite, qu'elle auroit voulu que j'eusse continué la même manœuvre tous les jours. Je lui conseillai de prendre de mon opiat, qui lui fit évacuer une quantité prodigieuse des morceaux de ce ver tout vivans ; elle les mesura les uns après les autres, & ils se trouverent passer quinze aunes. J'examinai de nouveau ces morceaux de ver, sans rien découvrir d'intéressant sur sa structure particuliere. Cependant faisant réflexion à la rupture que mon instrument avoit fait de ce ver depuis plusieurs jours, je concluois que ses portions sortant vivantes, il falloit que ce ver fût nourri par des voies différentes des autres animaux. J'avois déja apperçu dans mes premieres recherches du côté du ventre, entre les digitations, quatre petites éminences ou mamelons, que j'avois pris pour les pieds de l'animal, que je soupçonnai alors pouvoir être au contraire autant de pompes aspirantes, propres à porter le chyle, duquel sans doute il se nourrit dans toutes ses parties ; ce qui seroit plus que suffisant, & pour le nourrir, & pour le faire croître aussi rapidement qu'il fait, & pour conserver aux portions coupées une espece de vie pendant quelque tems.

Digitized by Google

Je cherchai ensuite le canal que M. Winslaw a découvert, & qu'il dit régner le long des progrès du corps du ver solitaire, sans avoir pu le rencontrer. Il n'est pas surprenant que ce que ce sçavant Anatomiste a trouvé, m'ait échappé; mais je n'ai rien apperçu, même avec une loupe, qui ait pu me le faire soupçonner.

Après la derniere opération, ma malade se rétablit entiérement, & ne sentit plus aucune incommodité causée par le ver solitaire: elle mourut cinq années après d'une fluxion de poitrine.

L'instrument duquel je me suis servi pour tirer le ver solitaire, est un tuyau d'argent, du volume d'une plume à écrire, long de deux pieds, décrivant une figure légerement courbe, à l'un des bouts est une boule de huit lignes de circonférence; il est percé dans toute sa longueur, pour permettre le passage d'un stylet de même matiere. Ce stylet a deux pieds & trois lignes de longueur; il a un crochet plat, semi-lunaire, mousse par sa pointe, qui se loge dans une rainure pratiquée à cette boule lorsqu'il est formé. L'autre bout qui le termine, est replié en forme de cercle; de façon que le stylet, qui fait pour ainsi dire l'office d'hameçon lorsqu'il est porté dans l'estomac, n'a que trois lignes de jeu.

Digitized by Google

Cet instrument frotté d'huile, & bien fermé, on l'introduit dans l'estomac, & l'on est assuré qu'il est dans ce viscere par le rapport du malade, parce qu'on ne sent plus de résistance à son bout, & parce qu'on peut le tourner facilement. Alors on appuie légerement la boule sur le fond de l'estomac, ou sur la premiere de ses surfaces qui se présente; on l'ouvre en poussant doucement le stylet; on le ferme & on l'ouvre successivement, jusqu'à ce qu'on rencontre quelque corps qui se place entre cette boule & le crochet, & on tire à soi. Si on amene un corps, il est facile de s'en appercevoir par la résistance qu'il vous oppose; si le corps que vous avez accroché, glisse ou se rompt, on le sent de même facilement, & on recommence cette manœuvre, autant que la patience du malade, & les légeres douleurs qu'il ressent, peuvent le permettre.

De tout ce détail il reste à apprécier aux sçavans dans l'art de guérir, si l'usage de l'opiat, & l'instrument ci-dessus indiqués, peuvent être employés avec succès pour détruire le Ver plat ou solitaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ravaton, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Landau, le 29 Juillet, 1755.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Béſiers, du 20 Février 1755.

MOnſieur d'Abbes, Directeur, ouvrit la ſéance par un petit diſcours à la fin duquel il annonça la mort de M. d'Andoque & du R. P. Loſeran Dufec, tous deux Membres de cette Compagnie dès l'inſtitution, & fit de l'un & de l'autre un éloge fort ſuccinct, eſi attendant qu'on rende à chacun plus au long le tribut des louanges qu'ils ont mérité.

Enſuite il lut un Mémoire ſur la *Beauté*, où il rapporta les différentes idées que s'en ſont formés les Peuples des différentes nations, & fit diverſes remarques là-deſſus.

M. de Guibal lut ſon troiſiéme Mémoire, pour ſervir à l'Hiſtoire de la ville de Béſiers. Dans les deux précédens qu'il avoit lus auſſi dans deux différentes aſſemblées publiques, il avoit pouſſé ſes recherches ſur tout ce qui regarde cette hiſtoire, juſqu'à la fin du dixiéme ſiecle, & dans celui-ci il eſt allé juſqu'au milieu du douziéme ſiecle. Comme ce Mémoire

Digitized by Google

occupa la plus grande partie de la séance, il ne resta de temps que pour le Mémoire que lut M. Bouillet le fils, où il fit voir que *pour prévenir les engorgemens du poumon, les saignées réitérées de la gorge* ne sont pas moins nécessaires que celles du bras & du pied.

Comme mon Mémoire, dit-il, n'a été fait qu'à l'occasion d'un ouvrage sur la saignée, que mon pere annonça l'année derniere à l'Académie Royale des Sciences de Paris, & qu'il doit lui envoyer bientôt ; que c'est même cet écrit qui me fit naître l'idée que je tâche de développer dans mon Mémoire, j'ai cru devoir commencer par vous exposer sur quoi roule la dissertation de mon pere, observant de ne pas entrer dans la discussion des principes Anatomiques & Physico-Mathématiques, sur lesquels il est fondé, & qui le rendroient inintelligible au plus grand nombre de ceux qui nous font l'honneur d'assister à nos assemblées publiques.

Il s'agit dans sa dissertation d'examiner si la saignée, pendant qu'on la fait, est *dérivative* & *révulsive*, dans le sens qu'ont donné à ces mots, *Bellini*, sçavant Médecin Italien, & M. Silva qui pratiquoit avec éclat la médecine dans Paris, il y a

Digitized by Google

vingt ou trente ans; c'est-à-dire, qu'il est question d'examiner si la saignée, pendant qu'on la pratique, attire du sang vers les vaisseaux qui s'abouchent avec la veine ouverte, & l'oblige à s'y porter en plus grande quantité qu'avant l'ouverture de la veine, & en même temps si elle le détourne des vaisseaux opposés à ceux-là, & empêche qu'il ne se porte dans les vaisseaux opposés en aussi grande quantité qu'avant la saignée. C'est ce que croyoient les Médecins dont ont vient de parler, & c'est ce qu'ils ont tâché d'établir dans leurs ouvrages, se fondant sur un fait qu'ils regardoient comme certain, sçavoir que *pendant la saignée, le cours du sang est accéleré dans la veine piquée.* Du reste ils convenoient tous qu'après la saignée, ces deux effets la *dérivation* & *la révulsion* qu'ils croyoient nécessairement accompagner toute saignée en quelque endroit du corps qu'on la pratiquât, ils convenoient, dis-je, unanimement qu'après la saignée ces deux effets cessoient totalement, & qu'il se faisoit une égale répartition du sang, restant après la saignée, dans tous les vaisseaux du corps, proportionnellement à leurs calibres ou à leur capacité. Cependant quoique le temps que dure une saignée soit assez court, & que la dé-

rivation & *la révulsion*, si elles avoient lieu, ne pussent être que bien peu de chose, ces Médecins, & surtout M. *Silva*, ne laissoient pas d'en tirer de grandes conséquences pour le choix des saignées, ce qui embarassoit souvent les Médecins dans la pratique.

Il s'agit encore dans la même dissertation, d'examiner si, comme l'avance M. de Senac, premier Médecin du Roi, dans son dernier ouvrage imprimé en 1749, l'effet actuel de toute saignée se réduit uniquement à l'évacuation d'une certaine quantité de sang; c'est à quoi l'a conduit l'examen approfondi que mon pere a fait de cette matiere, c'est-à dire, qu'il a reconnu que toute saignée n'étoit qu'*évacuative*.

Il se fonde sur ces deux principes. 1°. Que la saignée pendant qu'on l'a fait, n'augmente point par elle même la vîtesse du sang dans les artéres & les veines qui communiquent avec la veine qu'on a ouverte, à cause de la ligature qu'on est obligé d'appliquer & qui gêne beaucoup plus le cours du sang dans les vaisseaux, comprimés que l'ouverture faite à la veine ne le facilite. 2°. Que la saignée, en quelqu'endroit qu'on la pratique, frustre l'une ou l'autre veine cave, & conséquem-

Digitized by Google

ment leur ſinus veineux, l'oreillete & le ventricule droit du cœur, d'autant de ſang que la ligature en arrête, ou que la veine ouverte en laiſſe échapper.

Le ſecond principe ne peut être conteſté ; car il eſt viſible que le ſang qui ſort par l'inciſion de la veine, ne retourne point au cœur, & conſéquemment que le cœur eſt fruſtré de toute la quantité de celui qui ſort. A l'égard du premier, ſçavoir que la ſaignée n'accélere point la viteſſe du ſang, mon pere le prouve par la comparaiſon des obſtacles que le ſang eſt obligé de ſurmonter pour couler le long de la veine avant l'application de la ligature, & pour couler par l'inciſion de la même veine, après que la ligature a été appliquée : & cette comparaiſon, quoiqu'elle ne roule que ſur des quantités indéterminables, ou ſur des choſes qu'on ne peut apprécier au juſte, démontre néanmoins inconteſtablement que ce que *Bellini* & M. *Silva* regardoient comme un fait certain, que *pendant la ſaignée le cours du ſang eſt accéleré dans la veine piquée*, ſe trouve viſiblement faux, & que parconſéquent aucune ſaignée n'eſt ni *dérivative* ni *révulſive*, comme ces Médecins le prétendoient.

Du ſecond principe mon pere conclut

Digitized by Google

que toute saignée pendant qu'on la pratique, est d'abord *évacuative particuliere* à l'égard des vaisseaux qui s'abouchent immédiatement avec la veine piquée, & tout de suite *évacuative générale*, à l'égard de tous les vaisseaux du corps; & il prouve ce qu'il avance en quelque état que soit le pouls de la personne qu'on saigne, & quelle que soit la quantité de son sang; c'est-à-dire, soit que pendant la saignée le pouls ne soit ni plus ni moins fort, ni plus ni moins fréquent, que dans l'état naturel ou de santé, soit que constamment il soit plus fort & plus fréquent, ou moins fort & moins fréquent, soit enfin qu'il augmente ou diminue de force & de fréquence pendant la saignée, & soit que cette personne n'ait ni plus ni moins de sang que dans l'état naturel, ou qu'elle en ait plus ou moins; ce qui embrasse toutes les positions où se peut trouver une personne qu'on saigne, & prévient toutes les objections qu'on pourroit faire.

Il suit de cette théorie ou de ce que l'effet actuel de toute saignée se réduit à une évacuation particuliere des vaisseaux voisins de la partie saignée, & à une évacuation générale de tous les vaisseaux du corps, que le choix des saignées doit être tout-à-fait indifférent, si on n'a égard qu'à l'évacua-

Digitized by Google

tion générale ; mais que si on a égard à l'évacuation particuliere, il ne doit pas être indifférent. Cependant comme mon pere a trouvé que dans les premieres saignées qu'on fait à un malade, l'évacuation particuliere ne pouvoit être que peu de chose, par rapport à la quantité totale du sang, il croit qu'on peut regarder comme assez indifférent le choix de ces premieres saignées : mais il pense qu'il n'en est pas de même des saignées qu'on est obligé de réitérer, & que l'évacuation particuliere qu'elles produisent, étant alors assez considérable, on doit saigner le plus près qu'il se peut de la partie affectée, & que c'est par cette raison que la saignée du col dégage si efficacement la tête ; ajoutant que si la saignée du pied dégage aussi quelquefois promptement la tête, quoiqu'elle ne soit pas *évacuative particuliere*, à l'égard du cerveau, c'est parce que par la saignée du pied on tire ordinairement beaucoup de sang ; que par conséquent il en revient pendant la saignée beaucoup moins au cœur par la veine cave inférieure ; que la veine cave supérieure se décharge alors beaucoup plus aisément dans le sinus veineux & dans l'oreillete droite ; que les souclavieres se déchargent plus aisément dans cette veine,

Digitized by Google

& les jugulaires dans les fouclavieres, & que les veines du cerveau se dégorgent plus aisément dans les jugulaires : observant en même-temps que cet avantage que procure la saignée du pied, on l'obtiendroit également de la saignée de l'un des bras, si elle étoit faite dans les mêmes circonstances, & qu'on tirât autant de sang par cette saignée, que par celle du pied, parce que la veine cave supérieure frustrée du sang qui devroit lui revenir, offriroit également moins de résistance au sang que les jugulaires rapportent du cerveau.

Cette derniere explication me fit penser qu'on pouvoit étendre l'usage de la saignée de la jugulaire plus loin que mon pere n'avoit fait dans sa dissertation, & c'est ce que je vais vous expliquer dans ce Mémoire, où je fais voir que *pour prévenir les engorgemens du poumon, les saignées réitérées de la gorge* ne sont pas moins *nécessaires que celles du bras & du pied.*

Ne nous lasserons-nous jamais de suivre aveuglément l'exemple de nos prédécesseurs ? Faudra-t'il, en médecine comme dans la vie civile, s'asservir toujours à la mode, & même contre l'intérêt des malades se conformer servilement à leurs préjugés ou s'assujettir à leur goût ? Qu'on

Digitized by Google

ne nous oppose point qu'en médecine il n'est guere sûr de faire que ce qui a été déja fait. Cette sage maxime ne doit être exactement observée que lorsque ce qui a été fait, suffit seul pour nous conduire surement au but qu'on se propose. Car autant qu'un Praticien doit s'abstenir de faire des essais téméraires, autant est-il obligé d'inventer quelquefois de nouveaux moyens, ou du moins de perfectionner l'application des remedes connus, lorsque cela est nécessaire pour la guérison de ses malades. D'ailleurs où en serions-nous aujourd'hui, si dans la pratique les Médecins modernes n'avoient osé rien ajouter à ce que faisoient les anciens ? De combien de ressources ne serions nous pas privés ? Et de quelles ressources ? Nouveaux secours plus surs, plus efficaces & la plûpart plus doux que ceux dont on se servoit autrefois ; nouvelles applications beaucoup plus heureuses des moyens connus depuis longtemps ; tout cela seroit perdu pour nous, & vous comprenez parfaitement que la perte seroit bien grande.

Il n'est point question ici d'un nouveau remede, & ce n'est pas le lieu de marquer les précautions qu'on doit prendre avant que d'en faire des essais. Il ne s'agit que d'un moyen connu depuis fort long-tems ; moyen éprouvé par les Anciens & les Mo-

Digitized by Google

dernes, mais dont il ne me paroît pas qu'on ait fait tout l'usage qu'on n'en auroit dû faire. Il ne s'agit que de la saignée de la jugulaire, & je ne doute pas qu'on n'en eût beaucoup plus étendu l'usage, si des raisons que je rapporterai, mais qui ne doivent pas arrêter un Médecin attentif au soulagement des malades, & zélé pour le progrès de son Art, ne s'y étoient opposées; c'est du moins ce qu'on peut inférer de ce que nous ont laissé là-dessus *Severinus*, *Willis*, & M. *Hecquet*, & du titre de l'ouvrage d'un Médecin Allemand, imprimé en 1735, *de venâ jugulari frequentiùs secandâ* : je dis du titre, car je n'ai pas eu occasion de lire l'ouvrage, ni d'en voir même aucun passage cité dans des Livres imprimés postérieurement en Allemagne & en Hollande, tels que *Trilleri commentatio de pleuritide ejusque curatione; & Wansvietin commentaria in Hermani Boerhaave aphorismos*, &c. dont le troisieme Volume imprimé l'année derniere en Hollande, ne m'est parvenu que depuis peu, ce qui m'a fait présumer que l'ouvrage du Docteur Allemand n'avoit pas plus accrédité la saignée de la gorge, que ceux de M. *Hecquet* & de ses prédécesseurs. En voici la raison :

Les malades ont de la répugnance pour toutes sortes de saignées; ils en ont d'or-

dinaire plus pour la saignée du pied que pour celle du bras, & plus encore pour la saignée de la gorge que pour aucune des autres. Les malades & les assistans n'acquiescent guere à la saignée de la jugulaire qu'à la derniere extrêmité, & ordinairement on ne souffre pas qu'on la réitere, ou bien alors il n'en est plus tems. D'un autre côté la plûpart des Chirurgiens n'aiment guere cette commission, & quelques-uns d'entr'eux n'osent pas s'en charger. Mais si cette saignée dans certains cas est aussi nécessaire que les autres, pourquoi ne pas vaincre la répugnance des malades? Pourquoi ne pas obliger les Chirurgiens à se familiariser avec cette opération, qui n'est guere plus difficile que la saignée du bras, & qui n'en a pas les inconvéniens? Si les Médecins étoient d'accord là-dessus, il ne seroit pas difficile de faire entendre raison aux malades & aux Chirurgiens.

Au reste il faut, ou que les raisons de M. *Tralles* n'ayent pas convaincu M. *Heister* qui connoissoit son Livre, ou que M. *Tralles* n'ait pas appliqué la saignée de la gorge à l'inflammation du poumon, puisqu'en parlant de cette saignée dans la derniere édition de ses Institutions de Chirurgie, M. Heister ne fait mention que de l'inflammation du gosier, de la phré-

Digitized by Google

nésie, de la manie, & de la mélancolie, des affections soporeuses, & d'autres maladies qui attaquent la tête, où il dit qu'il n'est pas nouveau qu'on fasse usage de ce secours.

Pour faire voir que la saignée du col n'est pas moins nécessaire que celles du bras & du pied, je n'ai d'abord qu'à rappeller le principe dont mon pere s'est servi dans le Mémoire dont je viens de vous lire le précis; sçavoir, que la saignée en quelque partie du corps qu'on la fasse, dérobe au sinus veineux & à l'oreille droite, une certaine quantité de sang, de sorte que pendant & après la saignée, le ventricule droit du cœur en reçoit moins qu'auparavant, & en jette moins dans les arteres pulmonaires qui traversent toute la substance du poumon, & dont l'engorgement est plus à craindre que celui des arteres bronchiales qui reçoivent de l'aorte le sang nécessaire à la nourriture de ce viscere. Car il suit de ce principe, que la saignée du col fera à l'égard du poumon, le même effet que toute autre saignée, en supposant égale la quantité de sang tirée de ces veines.

Ce n'est pas tout. Je prétends que dans les cas d'inflammation au poumon, après avoir saigné d'abord du bras une ou deux

fois

Digitized by Google

fois, selon la violence de la fievre, & avoir bientôt après pratiqué une saignée au pied, on ne peut ensuite employer de secours plus efficace pour prévenir l'engorgement, que la saignée de la jugulaire; supposé que la saignée soit encore nécessaire: pour le prouver je n'ai qu'à faire remarquer, 1°. Qu'au moyen d'une ample saignée du bras ou de deux saignées médiocres assez proches l'une de l'autre, on évacue au moins seize onces de sang, & que si tout le sang du corps passe dans une ou deux heures à travers les poumons, une ou deux heures après cette évacuation il y en aura passé seize onces de moins, ce qui aura fort soulagé cette partie. 2°. Qu'en évacuant ensuite par le pied seize autres onces de sang, une ou deux heures après cette saignée, il en aura passé par les arteres pulmonaires trente-deux onces de moins, sans compter qu'il aura abordé moins de sang par les arteres bronchiales à la substance propre du poumon, parce qu'il s'en sera distribué trente-deux onces de moins dans toutes les arteres qui partent de l'aorte; diminution qui aura permis aux extrêmités capillaires des arteres pulmonaires & bronchiales, de se dégorger plus aisément dans les ramifications des veines qui leur

Digitized by Google

ſont continues. Nous ne faiſons ici aucune attention au chyle & à la lymphe qui ſont fournis au ſang dans le même-tems, parce qu'on peut ſuppoſer que par les ſecrétions de la lymphe, de l'urine, de la tranſpiration, &c. Il ſort du ſang en tems égal, preſqu'autant d'humeurs qu'il en entre. 3°. Qu'en tirant enſuite par la ſaignée de la jugulaire huit ou dix onces de ſang, une ou deux heures après il en ſera paſſé par les arteres pulmonaires environ quarante ou quarante-deux onces de moins, & qu'il en ſera proportionnellement moins entré dans les arteres bronchiales; ce qui aura augmenté la facilité à ſe dégorger de leurs extrêmités capillaires. Mais ce n'eſt pas là le ſeul avantage qu'on peut retirer de la ſaignée du col, autrement il ſeroit aiſé de l'obtenir de toute autre ſaignée où l'on fruſtreroit les poumons d'une pareille quantité de ſang.

Par les ſaignées du bras & du pied, on diminue promptement la quantité du ſang qui revient de ces parties vers l'une & l'autre des veines caves; mais on ne diminue pas auſſi promptement la quantité du ſang qui revient de la tête, qu'on le feroit par la ſaignée de la jugulaire. Les ſaignées dont on vient de parler, permet-

Digitized by Google

tent bien aux veines jugulaires de se dégorger plus aisément dans les souclavieres qui versent leur sang dans le tronc supérieur de la veine cave, mais ce qu'elles versent de plus alors, est bien peu de chose en comparaison de 8 ou 10 onces de sang, qu'on tireroit promptement par la saignée de la gorge.

Ajoutons que par la saignée, en quelque endroit qu'on la pratique, on diminue surement la masse du sang, mais qu'on ne diminue pas toujours son volume. Le sang est une liqueur grasse qui se raréfie aisément par la violence de la fievre; de sorte que souvent après une ou deux saignées, les vaisseaux sanguins ne sont guere moins pleins qu'auparavant: quelquefois même ils se trouvent plus pleins par la seule raréfaction du sang; ce qui n'est que trop ordinaire dans les inflammations du poumon. Alors malgré les saignées du bras & du pied, le sang qui revient de la tête se joignant à celui qui revient de toutes les autres parties, offre un grand volume au ventricule droit: il y en entre trop; il en passe trop dans les artéres pulmonaires, & il en reflue même vers les parties supérieures, comme il paroît par la rougeur du visage & par le gonflement des veines des tempes & du

Digitized by Google

col, ainsi que je l'ai observé d'après tous les Médecins anciens & modernes. Ne pas saigner du col dans ces circonstances, c'est non seulement laisser accroître l'embarras du poumon, mais encore donner le temps au cerveau de s'engager ou de se remplir d'une trop grande quantité de sang ; ce qu'un délire obscur, ou la phrénésie qui survient pour l'ordinaire, font assez connoître. Si dans cet état on saigne du pied comme on le pratique ordinairement, le cerveau se dégage promptement aux dépens des poumons qui s'engorgent irrémédiablement. La raison n'en est pas difficile à deviner. Le sinus veineux & l'oreillette droite, privés par la saignée du pied d'une certaine quantité de sang, reçoivent plus aisément celui qui s'étoit amassé dans le cerveau ; ce sang entre en abondance dans le ventricule droit, le cerveau se dégage & les poumons achevent de s'engorger d'autant plus aisément que par son séjour dans la tête, le sang a perdu beaucoup de sa fluidité, & est devenu tout-à-fait incapble de rouler librement dans les rameaux capillaires des arteres pulmonaires.

Cette saignée doit être non seulement employée après les autres, mais réitérée même, si le cas le requiert.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Il paroît une Cantatille nouvelle, intitulée *l'Amour protecteur*, dédiée à Madame la Marquise d'Agoult, par M. le Fevre, Organiste. Cet Auteur est déja connu par plusieurs autres ouvrages, où l'on voit régner une grande variété d'images rendues avec autant de graces que d'expression. On la trouve aux adresses ordinaires.

Le sieur Gaspard Tritz, Maître de Musique & de violon a mis au jour deux ouvrages de sa composition, dont l'un contient six Sonates à violon seul & basse, & l'autre six Sonates à deux violons & basse; prix six livres chacun. On les trouve chez lui, rue de Bussi, à l'Hôtel d'Angleterre, & aux adresses ordinaires.

Digitized by Google

PEINTURE.

Lettre écrite de Bruxelles sur le secret de transporter les tableaux sur de nouveaux fonds, & de les réparer.

IL y a plus de quatorze ans, Monsieur, que j'ai vu transmettre ici de vieux Tableaux sur de nouveaux-fonds; & il n'y en a pas cinq que l'existence de ce secret a été divulguée dans les Mémoires de Trévoux (1), la premiere fois, par une lettre AU P. B. J. SUR LES TABLEAUX EXPOSÉS AU LUXEMBOURG. *On y voit d'abord*, y est-il dit, *un grand Tableau de la Charité, peint par André del Sarte, sur bois, & remis sur toile par le sieur Picaut, qui a signalé en ceci son adresse & son attention. Le sieur Riario, Italien, nous avoit déja donné des preuves de son sçavoir dans le même genre : il étoit venu à bout de tirer des Plafonds de l'Hôtel de Bouillon, plusieurs Tableaux de le Sueur, peints sur plâtre, & il les avoit remis parfaitement sur toile.*

Tout cela est vrai. M. *Riario*, Gentilhomme Italien, bon Peintre, & très-

(1) Mois de Janvier, 1751, p. 105.

Digitized by Google

expert en Physique, Médecine, Chimie, Optique, &c. avoit été en liaison avec M. le Duc de Bisache, grand Amateur des curiosités de la Nature & des Arts : celle de la transmission des fonds de Tableaux ne lui est point échappée, non plus qu'à M. le Comte d'Egmont son fils, qui n'étoit pas moins curieux. Se trouvant à Bruxelles en 1741, & M. le Duc d'Aremberg son beau-frere, lui ayant présenté M. *Dumesnil*, comme un des habiles Peintres que nous ayons dans ce Pays depuis long-temps, il reconnut bientôt son mérite, l'honora de son estime, & lui enseigna cette méthode d'enlever les Tableaux de leur fonds. J'ai eu l'avantage d'en être témoin, & M. *Dumesnil* garde encore chez lui une preuve convaincante de ses parfaites réussites.

C'est pareillement à la bonté de ce Seigneur, que son Valet de Chambre nommé *Pasquet*, est redevable de la connoissance d'un secret qui fait aujourd'hui tant de bruit dans Paris. Le sieur Picaut peut l'avoir appris de celui ci, ou peut-être de M. Riario même. Mais ce qui donneroit lieu d'en douter, est son opération singuliere, rapportée par les Journalistes de Trevoux, dans leur discours intitulé : OBSERVATIONS SUR L'ART DE CONSER-

Digitized by Google

VER LES OUVRAGES DE PEINTURE QUI MENACENT RUINE. (1) « Après qu'on les » eut assurés que ce secret communique » aux Tableaux transportés d'un fonds sur » un autre, plus de durée que les Peintres » mêmes ne peuvent leur en donner, ils » disent qu'ils croient en appercevoir la » raison qui doit du moins être indi- » quée ; & voici comment. M. *Picaut*, » continuent-ils, travaille long-temps » avant que d'enlever un Tableau de des- » sus son fonds. Ce précieux épiderme, » s'il est permis de parler ainsi, est telle- » ment inhérent sur la matiere qui l'a reçu » d'abord, *que le feu seul, & un grand* » *feu, accompagné des liqueurs qui font le* » *secret*, peut à peine consommer l'opéra- » tion. Il ne nous est ni permis ni possible » d'indiquer le point précis, qui acheve » l'enlévement des figures, qui a fait, par » exemple, que cette belle *Charité* d'An- » dré del Sarte, détachée de la planche » qui la portoit, s'est remise toute entiere » dans les mains de l'Artiste. Ici est le » mystere, la science, le coup de maître » qui jette dans l'admiration. »

Que vous en semble, Monsieur ? les Observateurs n'en ont-ils pas trop dit ? &

(1) Mém. de Trévoux, Février 1751, p. 452.

Digitized by Google

ne sont-ils pas trop appercevoir cette raison qu'ils ne vouloient qu'indiquer, quoiqu'il ne leur soit ni permis ni possible ? Est-ce par conjecture & de leur propre mouvement qu'ils parlent ? La complaisance n'y entre t'elle pour rien ? J'ai de la peine à me le persuader ; & j'aime mieux croire que ce n'est qu'un détour suggeré, pour embarrasser ceux qui voudroient approfondir l'art mystérieux du sieur *Picaut*. Comment donc employer *le feu seul & un grand feu*, pour détacher un Tableau de dessus une planche, & pour le transporter en entier sur un autre fonds? où est la vraisemblance ? Oh ! mais, ce sont des liqueurs compagnes de ce *seul grand feu*, qui en arrêtent l'activité, & qui *achevent l'enlevement des figures*. Autre prodige ! Toute liqueur est ou aqueuse, ou spiritueuse, ou onctueuse. Il faudroit une grande quantité de la premiere pour amortir un *grand feu*, & peu des deux autres pour un effet tout contraire. Celles du sieur *Picaut* sont apparemment composées ou mêlangées de façon qu'elles produisent ce phénomene anti-physique. C'est pourquoi, sans vouloir en pénétrer le mystere, je conviens avec les Sçavans Observateurs, que *c'est un bien qui n'appartient qu'à cet Artiste, un bien dont il doit jouir sans réun-*

lité ; c'eſt-à-dire, de cette étonnante opération, & non pas de celle qui vient originairement de M. *Riario*, dans laquelle il n'entre *ni feu, ni liqueurs, ni rien qui puiſſe communiquer aux Tableaux tranſportés, plus de durée que les Peintres mêmes ne peuvent leur en donner.* Cette derniere circonſtance eſt imaginée à pure perte, puiſqu'on ne peut point la vérifier, & qu'elle n'augmente pas le mérite du ſecret. Eh ! qu'importe après tout, qu'on opere différemment, quand le ſuccès eſt égal ? Mais on fait deux queſtions aux Artiſtes, qui *ſe portent eux-mêmes pour être en état de réuſſir*, & qui pour cela ſont appellés *antagoniſtes du ſieur Picaut : la premiere, pourquoi juſqu'ici ils n'ont pas fait uſage de leur talent ; la ſeconde, pourquoi ils ne publient pas la méthode qu'ils croient infaillible pour le ſuccès de l'opération.* Je répons pour eux, que s'ils n'en ont pas fait uſage, c'eſt peut-être faute d'occaſion ; & s'ils l'ont fait, ç'a été ſans bruit & ſans aucune envie de ſe faire préconiſer. Pour la ſeconde queſtion l'on ſuppoſe qu'un ſecret *ne doit plus être un ſecret, dès que pluſieurs perſonnes ſe flattent de réuſſir également* ; ce qui n'eſt pas exactement vrai : car combien d'Artiſtes ont entre eux un ſecret de métier, qui ne ſort point de leur famille ; & qui n'en

Digitized by Google

diroient pas le mot, quand cent personnes se flatteroient de l'avoir comme eux ? aussi ne s'avise-t'on guere de demander *pourquoi* : on le devine assez. Il ne s'agit point ici de ces découvertes dans les Sciences, dont la seule récompense est la gloire de les avoir faites : nos Artistes nous diront

Que qui ne vit que de gloire,
Peut fort bien mourir de faim ;

& que c'est *pourquoi ils ne publient pas leur méthode.* Je ne crois pas aussi que M. *Picaut* puisse rien alléguer de plus plausible pour cacher la sienne, & nous donner le change ; en quoi je trouve qu'il a fait très-sagement, & montré plus d'esprit & de politesse, que les indiscrets qui lui auront fait la même question. Ainsi je serois d'avis, qu'au lieu de ce proverbe un peu grossier : *A sotte demande point de réponse*, l'on dise désormais, *à sotte demande réponse Normande.*

Tous ces discours, disent les Journalistes, *tendent à constater de plus en plus le secret qui a pour but de réparer & de perpétuer les chef-d'œuvres de la Peinture.* Attention, s'il vous plaît, Monsieur, à ce mot de *réparer* ; & remarquez que ces Messieurs se sont étendus sur l'adresse merveilleuse de

Digitized by Google

M. Picaut, à faire changer de fonds aux Tableaux qui dépérissent, & qu'ils passent fort légerement sur ce point essentiel, sans lequel le reste seroit peu de chose ; à moins que par un cas métaphysique il ne se rencontrât quelque bon morceau qui ne fût point endommagé, quoique sur un fonds prêt à tomber en ruine. Je trouve dans les Mémoires de Trévoux, du mois de Mars de cette année, une nouvelle qui confirme ce que je viens de vous exposer ; c'est à l'article de Verdun. « M. Sauvages, » premier Archidiacre & Chanoine de la » Cathédrale de cette ville, homme de » Lettres, connoisseur en Tableaux, & » curieux de nouvelles découvertes, avoit » une *Décolation de S. Jean Baptiste*, qu'on » croit être du Giorgion, ayant cinq pieds » de largeur, sur près de quatre de hau- » teur, mais dans un délabrement to- » tal ; c'est tout, que les crevasses & » ruptures étoient de 5, 6, 7 & 8 pouces » de longueur ; que le visage d'un des » principaux *personnages* étoit *brisé en trian-* » *gle, tant peinture que toile* ; qu'un misé- » rable Peintre avoit chargé de repeints » les coutures, sans y observer les tons de » couleurs ; qu'enfin la toile tomboit de- » vétusté en lambeaux & en poussiere. Ce » Tableau dans l'état qu'on vient de dire,

» a paru néanmoins digne des attentions » industrieuses du Possesseur. M. *Sauvages*, *instruit* (N. B.) *des succès de* M. » *Picaut*, avoit déja tenté de lever d'autres tableaux de dessus leurs fonds, & » il avoit réussi.... Il a fait usage de son » secret, pour rétablir cette belle *Décolation de S. Jean*; & son travail a été si » bien conduit, qu'on admire ce Tableau » ressuscité en quelque sorte, & brillant » de son premier éclat sur la toile neuve » qu'il occupe.... Il suffit de l'avoir vu dans » ces deux états successifs, l'un d'anéantissement presque total, l'autre de restauration parfaite. »

Voilà donc encore un antagoniste, ou plutôt un rival de M. Picaut, & un rival qui fait usage de son talent avec une égale réussite : reste à sçavoir si l'un n'est pas supérieur à l'autre dans le point essentiel du secret. Le silence qu'on affecte à cet égard, ne jette que du soupçon & ne décide point, il semble au contraire qu'on veuille toujours nous faire accroire que cette réparation, cette résurrection de tableau, ne consiste & ne se fait qu'au moment qu'on acheve de le détacher de son fonds, comme il est dit de *cette belle charité d'André del Sarte*. Or il est impossible d'en détacher ce qui n'existe plus ; & ce tableau ne peut

reparoître sur la toile neuve que tel qu'il étoit, avec *ses crevasses, ses brisures & mauvais repeints*, bien loin de briller de son premier éclat : donc pour rétablir sur ce nouveau fonds ce qui a été détruit sur le vieux, faire revivre entiérement ce tableau presque anéanti, il faut de nécessité employer les mêmes agens, dont on s'est servi pour lui donner sa premiere vie, le pinceau & les couleurs, & il n'y a qu'un Peintre expérimenté qui puisse opérer ce miracle. De bonne foi si toute l'industrie des prétendus antagonistes du Sieur Picaut se bornoit à lever avec *adresse* les tableaux de dessus leurs fonds, & qu'ils dussent emprunter le secours d'un sçavant Artiste pour perfectionner l'ouvrage ; pourroient-ils prétendre une fort grande part dans les louanges qu'auroit mérité ce dernier ? Pourroient-ils avancer, sans charlatanerie, d'avoir le secret de *réparer les chef-d'œuvres de la Peinture, & de les perpétuer* ? Non, Monsieur ; cet honneur n'est reservé qu'à M. *de Lyen, célébre Peintre de l'Académie Royale*, & à tous ceux qui sçauront faire ce qu'il a fait. « Il a parfaitement » rétabli un des plus beaux tableaux que » possedât la France, & qui soit sorti du » pinceau du Corrége ; c'est la fameuse » Leda, dont la tête séparée du corps avoit

» été la proie des flammes, le reste défi-
» guré & coupé en plusieurs morceaux.
» Cet habile Artiste a rendu l'ouvrage tel
» qu'il étoit sorti des mains de son Au-
» teur : la tête surtout porte un air si frap-
» pant de vérité, qu'on juge qu'il n'étoit
» pas possible que l'ancienne fût plus belle,
» ni mieux assortie au reste du tableau.
Voilà en abrégé ce que nous lisons dans les Lettres sur quelques écrits de ce tems, *tome* 10, *p.* 142.

La même chose est arrivée à un autre tableau du même Corrége, représentant Io caressée par Jupiter. Les deux têtes furent aussi séparées de leurs corps, & brûlées; & l'on publie que M. *Collins*, *chargé de l'entretien des tableaux* du Roi, les a refaites avec la même vérité & la même perfection que M. de Lyen a refait la tête de Leda. Voyez le *tome* 4 *de l'année littéraire*, 1754, *p.* 92. Nous ne pouvons qu'applaudir aux éloges légitimement dus *à un grand Artiste & à un pinceau créateur*. Mais jugez de notre étonnement, quand on vint nous apprendre que c'est le même Collins de Bruxelles, Brocanteur très-renommé, & connu de ce qu'il y a de plus distingué parmi les curieux : il est d'autant plus digne d'admiration, qu'une connoissance théorique, qu'il peut avoir acquise dans cet exercice, toute

Digitized by Google

grande qu'elle soit, ne sçauroit inculquer, bien moins encore infuser, ce qu'on n'acquiert que rarement par une longue pratique de l'Art. Mais la qualité de *Peintre François* que M. Freron lui donne (*ibid*, *p.* 94) nous tient en suspens; & la crainte de nous tromper, fait que nous hésitons à revendiquer un compatriote si célébre.

Je dis donc qu'il faut avoir une longue pratique jointe à l'intelligence, pour sçavoir bien réparer les tableaux. Il n'y a pas de Peintres quelques médiocres qu'ils soyent, qui ne se flattent d'en sçavoir là-dessus autant que leurs compagnons; aussi font-ils de mauvaise besogne. La plûpart se glorifient de rendre d'abord les parties endommagées qu'ils repeignent, égales au reste de l'ouvrage; & ce ne sont que de fausses teintes & autant de taches, qui bien-tôt après décélent leur présomption.

Mais les plus experts, qui connoissent l'effet que le temps & l'impression de l'air font sur les couleurs, donnent aux nouvelles qu'ils emploient, un ton plus ou moins clair, qui semble trancher avec les anciennes; & au bout de quelques mois (il y a même des Artistes qui demandent des années) tout redevient à l'*uniton*, & y reste.

Digitized by Google

M. *Dumesnil* est allez plus loin, & jusqu'où personne que l'on sçache, n'est encore parvenu. L'étude particuliere qu'il a faite pendant plus de vingt-cinq ans, de cet effet des couleurs & de leur entente, l'a rendu capable de remettre les tableaux les plus délabrés, dans l'état de perfection qu'ils sont sortis des mains de leurs maîtres : chacun d'eux y reconnoîtroit son pinceau. Il saisit leur coloris, & sçait le fixer au premier coup, sans rien craindre, ni rien attendre du temps. Et c'est-là, je pense, posséder supérieurement le *secret de réparer & de perpétuer les chef-d'œuvres de la Peinture.*

On en peut voir plusieurs preuves chez nos principaux Seigneurs & autres curieux de tableaux. Je ne ferai mention que des trois derniers ainsi ressuscités. L'un est depuis 160 ans dans la famille de M. le Baron de Haren, Ministre des Etats Généraux des Provinces-Unies, à la Cour de Bruxelles. C'est une fortune de grandeur naturelle, nue & debout sur un globe, étendant des deux mains une draperie qui voltige au-dessus de sa tête. Cette charmante piéce avoit été traitée d'une maniere plus déplorable que l'*Io*, *la Leda*, & *la Décolation de Saint Jean*; avec cette différence que la tête

Digitized by Google

de la fortune étoit la partie la plus entiere, & le reste pourri, déchiré, criblé, y ayant cent quatre-vingt-quinze trous de compte fait & de toute mesure, au travers d'un desquels un homme auroit pu passer. Il faut en excepter quelques parcelles par-ci par-là assez bien conservées, pour avoir guidé notre sçavant & laborieux Artiste. J'oubliois de vous dire, Monsieur, que M. de Haren, vrai amateur de tableaux, & bon connoisseur, avoit souvent oui parler de celui-ci comme d'un des plus beaux du Corrége; mais qu'on l'avoit cru perdu pendant les troubles de Hollande; & que depuis peu d'années ce Seigneur en a recouvré ces précieux lambeaux, avec lesquels M. Dumesnil l'a fait revenir à son premier être, il y a près d'un an.

L'autre morceau qui lui a été mis en mains par une personne distinguée de la Cour de S. A. R. le Duc Charles de Lorraine, n'étoit pas tout-à-fait si maltraité, la toile étant encore en son entier: mais les trois quarts au moins de la peinture en étoient détachés avec l'enduit, & tombés par écailles. Il a quatre pieds de Roi neuf pouces de largeur, sur trois pieds sept pouces de hauteur, & représente *la Bénédiction de Jacob*, où Rem-

Digitized by Google

brant s'est lui-même surpassé. L'on est enchanté surtout de la tête d'Isaac ; à peine l'œil peut-il s'en rassasier. On n'est pas moins frappé du parfait accord & des effets de lumiere, qui régnent dans ce tableau, en quoi ce grand Peintre excelloit, & ce que M. Dumesnil a judicieusement rendu, en lui conservant un air de vétusté & une fraîcheur préférable aux plus beaux vernis (1). Son Altesse Royale, après l'avoir admiré longtemps, dit qu'elle ne s'étoit pas attendue à le revoir si bien reparé, témoignant à l'Auteur qu'elle étoit bien-aise de le connoître, & de vérifier par ses yeux ce qu'on lui avoit dit de son sçavoir-faire.

Il vient d'en donner une nouvelle marque & des plus frappantes, sur un des tableaux échappés du feu, à l'Hôtel de M. le Prince de Ligne. Je ne crains point d'avancer que c'est peut-être le premier phénix qu'on ait vu renaître de sa cendre.

On a commencé ce miracle par une opération bien plus difficile, que celle de changer simplement le fonds d'un tableau. Il faut que vous sçachiez, Monsieur,

(1) Cette belle piece est passée à Nancy, chez M. le Marquis de Torcy, Gouverneur de cette ville.

Digitized by Google

que celui-ci, dont la hauteur est de neuf pieds & demi, sur six & demi de largeur, avoit déja été endommagé autrefois, & mal racommodé ; qu'il avoit même été rentoilé, c'est-à-dire, renforcé d'une seconde toile, après qu'on eut restauré la premiere en plusieurs endroits, avec de la filasse, de la colofane, de la cire molle, rouge & verte ; qu'avec ces mêmes ingrédiens, les deux toiles avoient été appliquées l'une sur l'autre ; que sur le tout on avoit donné une forte couche d'un très-mauvais vernis ; & vous jugerez par-là des effets de l'ardeur du feu. Les couleurs fondues, brouillées avec ces drogues, avoient en bouillonnant formé quantité d'ampoules ; & les carnations les plus claires & les plus vives, paroissent obscures & tannées, à cause d'une fumée grasse qui s'étoit répandue partout. Il a donc fallu rajuster tout cela, nettoyer ces couleurs, les dépouiller de toute matiere hétérogéne, détacher la nouvelle toile & ce qu'on avoit collé sur l'ancienne, qui toute grillée se brisoit comme une oublie ; laissant des ouvertures de 4, 6, 8 & 16 pouces de circonférence. Autre opération pour les refermer, pour ramollir cette toile, & la renforcer de nouveau. C'est ainsi que M. Dumesnil s'étoit préparé à faire

Digitized by Google

revivre un des meilleurs ouvrages de *Luc Jordan*, Peintre très-habile à plus d'un égard, surnommé *Luca fa-presto*. Le sujet en est tiré de la fin de l'Enéide.

C'est le combat singulier d'Enée & de Turnus. La composition en est fort belle, le dessein correct & hardi, l'expression des plus vraies, & le coloris la nature même. Outre ces deux figures principales, qui sont sur le devant, on y voit celle de Jupiter, de Venus, de Saturne, & plusieurs autres dans des positions & des attitudes convenables.

En voilà assez, Monsieur, pour exciter votre curiosité : venez la satisfaire entierement vous même, & suppléer à la foiblesse de mes expressions.

Je suis, &c.

Ce 25 Octobre 1755.

Lettre à l'Auteur du Mercure, & Réponse à la Lettre anonyme insérée dans le premier volume de Décembre, sur l'invention d'imprimer les Tableaux.

MOnsieur, vous avez eu la bonté d'annoncer dans le Mercure de Novembre, les prémices de mon fils dans le nouvel Art dont il est question, & vous dites,

Digitized by Google

parlant de moi, *M. Gautier nous assure qu'il est l'Inventeur de l'art d'imprimer les tableaux à quatre cuivres :* vous dites vrai en cela, & ce n'est que sur ce que j'ai eu l'honneur de vous dire que, sans vous compromettre, vous avez fait part au Public des fruits de mon éleve. C'est mon affaire maintenant de prouver, comme je suis en effet l'Inventeur d'un Art qui m'appartient, & qui fait le fonds de mon établissement, & celui de toute ma famille.

L'Anonyme me ménage peu, & *sans me connoître*, il me blâme publiquement ; il seroit sans doute de mes amis si j'avois l'avantage d'être connu de lui : il pourra peut-être le devenir, s'il est amateur, par la réponse que je vais faire à ses questions.

» Permettez-moi, dit-il, que par votre » moyen, je lui demande l'explication » de ce qu'il a avancé dans le Mercure du » mois de Novembre dernier. » S'il avoit fait attention à votre annonce, il se seroit apperçu que ce n'est pas moi qui parle ; mais n'importe : je suppose avoir dit, *M. Gautier nous assure*, &c. Il s'agit seulement d'extraire la substance de sa lettre, & de répondre à tous les points, quoique mal-à-propos l'Auteur Anonyme ait mêlé mon talent de graver & d'imprimer des

Digitized by Google

tableaux avec mon systême Physique des couleurs contre Newton, & avec les découvertes que j'ai données au Public.

L'Auteur anonyme veut faire entendre, 1°. que l'art d'imprimer les tableaux est peu important. 2°. Que je suis éleve de le Blond dans cet Art, & que si je m'étois d'abord destiné à ce talent, je me serois préparé à l'exercer par une longue étude de dessein. 3°. Que s'il y a quelque distinction entre ma pratique dans ce nouvel Art, & celle de le Blond, cette différence ne consiste que dans l'invention d'une quatrieme planche. 4°. Que ceux qui inventeront une cinquieme & sixieme planche, auront la même distinction & le même avantage de contribuer à la perfection de cet Art, mais qu'ils n'auront pas plus de droit que moi à la qualité d'Inventeur. Voilà ce qui forme la critique des prétentions que j'ai sur la découverte d'imprimer les tableaux.

Concernant mes écrits, c'est autre chose. 1°. M. Gautier dit, à qui veut l'entendre, qu'il a fait un systême meilleur que celui de Newton. 2°. J'attribuois, dit l'Anonyme, à une ostentation impardonnable, l'inattention allant jusqu'au mépris, qu'ont les Sçavans pour les découvertes de M. Gautier; j'étois disposé à

Digitized by Google

croire des choses encore plus incroyables ; mais je suis affligé de me voir dans la nécessité de retirer cette confiance aveugle. 3°. Que la vaste étendue des connoissances de M. Gautier, dont on a vu depuis les fruits, le tenoit alors (c'est à dire dans le tems que je prenois des leçons de gravûre, selon l'Anonyme, chez le Blond) dans une espece d'indécision, & que c'est maintenant sans doute ce qui cause le manque de mémoire de M. Gautier.

Enfin il est question de citer qui sont les Académiciens qui ont approuvé les ouvrages que j'ai eu l'honneur de présenter à M. le Marquis de Marigni.

Réponse aux quatre premieres questions.

1°. L'art d'imprimer les tableaux est très-important dans la représentation de tous les sujets qui ont rapport à l'Anatomie, à l'étude des Plantes, & à tout ce qui concerne l'Histoire Naturelle. Le Roi le juge ainsi par la protection qu'il a accordée de tout tems à ceux qui ont tenté de réussir dans cet Art, par celle qu'il me fait l'honneur de m'accorder présentement, & par les pensions dont il a toujours honoré ceux que l'on a cru mériter le titre d'inventeur. Sa Majesté bienfai-

sante

Digitized by Google

ſante n'a rien épargné de ce qui pouvoit contribuer à l'établiſſement de cet Art en France. Le public juge auſſi en faveur de l'importance de cet Art, par l'amour qu'il fait paroître pour ſes productions ; il préfere les Planches Anatomiques en couleurs naturelles, & dont je donne une ſeconde édition, à toutes celles qui ont paru juſqu'à ce jour dans le genre de gravure ordinaire. L'empreſſement avec lequel il demande l'Hiſtoire des Plantes dans cette nouvelle maniere, fait voir encore combien cette découverte eſt eſtimable dans tout ce qui regarde l'étude de la nature. L'Académie des Sciences l'a jugé de même, ſur le rapport favorable qu'elle accorda lors de l'enregiſtrement des Lettres patentes qui ont été données par Sa Majeſté. Je crois qu'il n'en faut pas d'avantage pour prouver dans cette partie l'eſtime que l'on doit faire de ce talent.

Pour ce qui concerne les Tableaux, l'Académie des Sciences n'étoit pas à portée de décider des pieces qu'on peut lui avoir préſentées ; ſi les Peintres & les Graveurs n'ont encore rien dit de favorable pour un Art ſi propre à repréſenter les Tableaux dans toutes leurs beautés, il peut y avoir des raiſons particulieres qui les obligent au ſilence. Le Public ſeul a dé-

Digitized by Google

cidé du mérite des morceaux de ce nouveau genre de gravure, & il préferera toujours une Estampe qui fait l'effet de la Peinture, à des achûres noires, qui ne représentent qu'un dessein à la plume.

On a vu sortir de mes mains trente ou trente-cinq pieces dans cette nouvelle maniere. Elles sont répandues dans des fameuses collections, & celles que je donnerai par la suite, ou que donneront mes enfans, continueront de tenir toujours leurs places dans tel cabinet que ce soit.

2°. Si le Blond étoit l'inventeur de cet Art, il auroit laissé des éléves qui le remplaceroient en Angleterre où il a travaillé vingt ans, & il s'en trouveroit quelqu'un dans la France qui continueroit de l'exercer; mais c'est moi, dit-on, qui suis son Eleve : je le serois en effet si j'avois suivi sa méthode, & s'il y avoit quelque ressemblance entre mon talent & celui de le Blond. Je vais donc marquer encore une seconde fois cette différence; je pourrois cependant m'en dispenser, l'ayant assez détaillée dans le Mercure de Juillet 1749, que l'Anonyme auroit dû consulter avant d'écrire, mais le Public me sçaura gré de répéter ici à peu près ce que j'ai dit dans ce tems-là, pour ne laisser rien à désirer sur la certitude d'un Art qui vient de naître dans

Digitized by Google

le sein de la France, & qu'on veut lui arracher.

Imprimer les Tableaux, ou faire *des Estampes coloriées*, sont deux talens différens; le Blond a exercé celui-ci avec peu de succès & pendant long-tems : tout son but étoit de peindre des estampes sous la presse ; il n'a jamais osé tenter l'impression des Tableaux, parce qu'il ignoroit la vraie théorie des couleurs : ses planches étoient pleines de achûres de traits grossiers de burin & couvertes de couleurs dures qu'il adoucissoit au sortir de la presse avec le pinceau le mieux qu'il lui étoit possible, pour mettre ces pieces imparfaites en état d'être présentées au Public ; & à force de travail & de coups de pinceau, le Blond venoit enfin à bout de faire une estampe qui coutoit plus qu'un tableau.

Cette méthode longue & bornée a toujours rebuté le Public par la défectuosité & par la cherté des pieces, & encore plus les Associés de le Blond en Angleterre & à Paris ; & malgré les fonds immenses que ceux-ci avoient avancés, jamais l'Artiste dont il s'agit n'a été en état de mieux faire. Cette manœuvre n'a duré long-tems, que parce que le Blond, comme nous venons de dire, finissoit ses

Digitized by Google

planches au pinceau, ce qu'il appelloit *miniatures*; c'est ce qu'il faisoit cependant avec plus de soin qu'à l'ordinaire, lorsqu'il étoit obligé de les présenter quelquefois à ses Protecteurs. Il faisoit alors accroire qu'elles étoient tirées de la presse par des mains plus habiles, & cela pour prolonger les avances qu'il espéroit des uns & des autres.

Ce sont ces pieces que l'on veut m'opposer de tems en tems; mais elles n'ont aucun rapport avec le fonds de l'Art dont il est question; ces pieces ressemblent à ces lingots d'or, que les Alchimistes glissent quelquefois dans le creuset pour attraper ceux qui sont avides de faire de ce précieux métal; mais la ruse se découvre enfin par la perte du tems & des fonds qui ont été employés à chercher la pierre philosophale; ces vérités sont connues de tout le monde.

Il n'en est pas de même de mon talent: j'imite le tableau; je ne me sers d'aucun trait de burin pour former les figures & les draperies de mes sujets: jamais le pinceau ne passe sur mes planches, je les imprime devant tout le monde: la facilité avec laquelle elles sortent de la presse, & le fruit qu'elles portent à mon commerce, prouve que c'est ici ce que l'on cher-

Digitized by Google

che depuis long-tems. Le Blond n'est pas le premier qui ait tenté d'imprimer en couleur ; & quand il y en auroit eu avant lui, ils ne seroient pas pour cela les Inventeurs de cet Art, s'il ne l'avoient jamais pu mettre en pratique. Quoiqu'il y ait eu, par exemple, des milliers de Chimistes qui ayent tenté de faire cet or dont nous venons de parler, si quelqu'un venoit aujourd'hui à trouver ce secret, qui est-ce qui seroit l'Inventeur de l'art de faire du métal dont il s'agit ?

Un mot présentement achevera de détruire le reste de la seconde proposition. Si j'avois eu besoin de le Blond pour apprendre mon talent, & si je ne m'étois pas destiné à cet Art difficile, comme tout le monde l'avoue, par des exercices & des longues études, avant de connoître le Blond, comment aurois-je pu graver chez le Blond le premier jour que j'ai travaillé chez lui ? Ne sçait-on pas que j'avois gravé, avant de le connoître, une coquille, dont le P. Castel a vu des épreuves, puisque c'est lui qui me prêta l'original ? N'avois-je pas fait divers essais à Marseille avant de venir à Paris, & avant de sçavoir s'il y avoit un le Blond dans le monde ? Est-ce que celui-ci & ses Associés auroient pu m'appeller à leur travail pendant trois

ſemaines, ſous la promeſſe de m'aſſocier, en me payant en attendant ſix livres par jour, c'eſt-à-dire la ſomme de 108 liv. pour le travail de dix-huit jours ; c'eſt ce que l'on appelle avoir été éleve de le Blond. J'y aurois reſté plus long-tems, & je les aurois aidés de toutes mes lumieres, s'ils m'avoient tenu leur parole ; & l'entrepriſe de le Blond ne ſeroit pas périe, ſi je ne les avois pas abandonnés à leur propre ignorance. Le premier coup de maître que je me ſuis toujours réſervé, a fait mon bien ; & ſi je ne travaillois pas dans ce tems-là à mon particulier, c'eſt que l'on m'avoit lié les mains par un Privilege excluſif, en confondant mon talent avec celui de le Blond, dont je me gardois bien de faire ſentir la différence, pour n'être pas ſacrifié & ne pas périr dans les mains de plus fort que moi. Je fis alors un morceau ſecrétement, outre ceux que j'ai déja indiqué ; c'eſt la tête de S. Pierre que l'on a vu : ce morceau ruina le Blond ; ſes aſſociés le délaiſſerent ; ſes preſſes furent ſéqueſtrées, & il mourut fort à plaindre.

La quatrieme planche dans laquelle conſiſte une grande partie de mon ſecret, n'eſt point une planche d'aventure ; je l'ai toujours cachée, cette quatrieme plan-

Digitized by Google

che, & n'en ai parlé que lorſque, par la juſtice que m'a rendu Sa Majeſté, je me ſuis vu en pays de ſureté. Cette piece fixe le nombre des couleurs qu'il faut pour exécuter un tableau ; ſans elle rien ne réuſſit : ce n'eſt cependant pas la planche elle même dont je veux parler, c'eſt de la couleur qu'elle porte ; car s'il ne s'agiſſoit que de planches, le Blond quelquefois en a employé quatre, auſſi cinq, ſix, & jusqu'à ſept ; mais ces planches n'étant que des cinquiemes roues à ſon char, il n'en étoit pas mieux attelé. La théorie des couleurs que je poſſede, a fixé le nombre des couleurs qu'il falloit pour réuſſir dans ce nouvel Art. C'eſt par ſon moyen que je ſuis venu à bout de tout.

Le Blond, Allemand de Nation, & Anglois de ſentiment, ſuivoit aveuglément le ſyſtême de Newton. Il banniſſoit le noir de la claſſe des couleurs ; il vouloit ridiculement *que la réunion des couleurs matérielles*, diſoit-il, *fiſſent le noir*, comme *la réunion des couleurs ſolaires faiſoit le blanc* ; erreur capable de plonger non-ſeulement le Blond, mais tous les ſectateurs de ce Philoſophe dans les plus grandes fautes.

3°. Ceux qui ajouteront d'autres cui-

Digitized by Google

vres n'ajouteront pas d'autres couleurs à celles que j'ai admises. *Le blanc du papier*, le *noir* du premier cuivre, le *bleu* du second, le *jaune* du troisieme, & le *rouge* du quatrieme, ne peuvent pas être augmentés d'aucune autre couleur : car le violet est le composé du rouge & du bleu ; l'orangé du jaune & du rouge ; le verd du bleu & du jaune, & enfin le gris est un mêlange du noir & du blanc que porte naturellement le papier, &c. Il n'y a pas d'autres couleurs dans la nature : toutes les teintes imaginables sont des combinaisons des cinq que nous venons d'indiquer. Ainsi un cinquieme cuivre seroit inutile & même préjudiciable ; un cuivre de moins rendroit le morceau imparfait. Il n'y a donc que moi seul qui peux dire avoir inventé la vraie théorie de l'impression des tableaux, ayant fixé le nombre de celles qu'il falloit pour réussir. Le Blond ne peut se qualifier de ce titre, ni ceux qui voudront raffiner sur ma découverte.

Je ne devois rien dire sur ce qui concerne mes découvertes physiques, & renvoyer le Lecteur à mes observations, *sur l'Histoire Naturelle*, *sur la Physique*, *& sur la Peinture*, que je donne *in-douze* & *in-quarto* tous les deux mois, avec *des*

Digitized by Google

planches imprimées dans le nouvel Art dont je suis l'Inventeur ; mais je vais englober les trois dernieres propositions, & repartir à la lettre de l'Anonyme. 1°. Que je n'ai point *fait de systême* contre Newton ; mais que j'ai donné des expériences contre l'Optique de ce Philosophe Anglois. 2°. Que j'ai mis au jour un systême différent de celui de Descartes & de Newton, en ce qui concerne la Physique en général ; que dans ce systême le *Soleil* est *l'agent universel*, qui fait agir les planetes par l'impulsion de ses rayons ; que le feu & la lumiere sont la même chose ; que les effets du tonnerre & de l'électricité ne sont que des modifications des parties de feu que l'air contient ; que nos esprits animaux ne sont pas composés d'autre matiere que de celle du feu, & que l'ame seule peut les faire agir selon les mouvemens de notre volonté, & de plus que ces parties de feu analogues aux autres en tout point, représentent à nos sens toutes les impressions extérieures. Je dis encore dans mon systême, que les volcans & les tremblemens de terre ne sont occasionnés que par la pression des parties de feu presque toujours sur les côtes Occidentales de toutes les parties du monde. Voici en peu de mots la raison que j'en donne.

Digitized by Google

La pression des rayons dans le mouvement d'Occident en Orient qu'ils occasionnent à la terre, cause ces phénomenes (1).

J'ajoute à toutes ces nouvelles explications, que le flux & le reflux de la mer ne viennent que de la même pression & de la même réaction de ces rayons renvoyés de la Lune sur la terre; ce qui se connoît par les augmentations des marées selon les phases de la Lune. Voilà en substance ce qui selon l'Anonyme, a occasionné *l'inattention des Sçavans allant jusqu'au mépris, & les choses qui meuent l'Anonyme dans la nécessité de retirer la confiance aveugle qu'il avoit pour moi, & les raisons qui m'ont fait perdre la mémoire des obligations que j'ai à le Blond.*

Les témoins que je produis des éloges des Académiciens sur les ouvrages de mon fils dans mon nouvel Art, pour ne laisser rien à désirer, sont M. le Marquis de Marigny lui-même que je prends la liberté de citer. L'amour qu'il a pour les sciences, l'a porté à daigner jetter des regards favorables sur le *Magister Hol-*

(1) Voyez le détail que j'en donne dans une brochure en particulier, avec une carte en couleur des lieux où sont arrivés les Tremblemens. *A Paris*, chez *Delaguette*, rue S. Jacques.

Digitized by Google

Landois & la *Toilette de nuit*, qu'il m'a fait l'honneur d'accepter, & d'exposer pendant plusieurs semaines sur la table de sa salle d'Audience, lesquels ont été gravés par mon fils aîné, d'après les tableaux du cabinet de M. le Comte de Vence ; c'est lui aussi qui a approuvé ces morceaux : il est assez reconnu pour juge compétent en cette matiere. C'est M. Slodtz, membre aussi de l'Académie de Peinture, qui a eu la bonté de les louer en ma présence ; c'est M. Colins, & une infinité d'autres personnes, dont les jugemens ne sont point équivoques, qui les ont approuvés. Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de publier cette lettre contre mes Adversaires qui se cachent toujours sous le voile d'Anonyme. Je ne crains personne dans les vérités que j'annonce ; je suis en état de certifier tous les faits que j'avance susceptibles d'écrits, & de les prouver par des pieces authentiques. C'est ce que je m'engage de faire dans ceux qui sont contenus dans la présente lettre. Je suis,

Monsieur, &c.

GAUTIER,
Pensionnaire du Roi.

Digitized by Google

L'Anonyme n'ayant eu aucune intention de nuire à M. Gautier, répondra à sa Lettre avec une politesse égale à la sienne.

GRAVURE.

Le sieur Moyreau, Graveur du Roi, en son Académie Royale de Peinture & Sculpture, vient de mettre au jour une nouvelle Estampe (c'est le n° 80 de sa suite) qu'il a gravée d'après le Tableau original de Philippe Wouvermens, qui a pour titre *Départ pour la chasse à l'oiseau*, & qui appartient au Roi. L'Auteur demeure toujours rue des Mathurins, la quatriéme porte cochere à gauche, en entrant par la rue de la Harpe.

Nous annonçames au mois de Mai, 1755, une Estampe gravée par le sieur Gaillard, d'après M. Boucher, laquelle avoit pour titre *la Marchande de modes*, & qui a eu un très-heureux succès. Le Graveur a cru pouvoir lui donner pour pendant un Morceau inventé & peint par M. Gravelot, qui s'est distingué en France & en Angleterre par plusieurs ouvrages du meilleur goût; il est intitulé *le Lecteur*. Il repré-

Digitized by Google

ſente une jeune Demoiſelle, auſſi belle que modeſte, qui écoute la lecture qu'un homme du monde lui fait d'un ouvrage nouveau. On ſera ſans doute content de la régularité du deſſein, de l'intelligence du clair obſcur, & du grand effet de cette nouvelle Eſtampe.

Elle ſe trouve chez l'Auteur, rue ſaint Jacques, au-deſſus des Jacobins, entre un Perruquier & une Lingere.

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

ETUDES d'Architecture, contenant les proportions générales, entre-colonnes, portes, niches, croiſées, profils & détails choiſis des meilleurs édifices de France & d'Italie, levés & deſſinés exactement ſur les lieux par P. Patte, Architecte. Premiere ſuite compoſée de vingt planches en taille-douce, dont une partie comprend les développemens des profils & de la conſtruction du périſtile du Louvre, cotés & numérotés, avec des remarques & des obſervations ſur l'Architecture. Cet ouvrage

Digitized by Google

qui contient un petit volume in 4°, grand format, se vendra à Paris, chez l'Auteur, rue des Noyers, la sixiéme porte cochere à droite, en entrant par la rue saint Jacques.

Comme l'Architecture a semblé jusqu'ici un art systématique, & que la plûpart des Auteurs qui en ont écrit, n'ont pu encore s'accorder sur les mesures & les proportions des principaux membres d'Architecture, qui font tout l'ornement & la majesté des édifices, l'Auteur de cet ouvrage annonce dans sa préface que rien ne lui a paru plus propre à faciliter les progrès de cet art, que de rassembler sous les yeux, cotés avec la plus grande exactitude, les proportions générales, entre-colonnes, portes, niches, croisées, profils & détails choisis des plus belles parties des édifices modernes, qui ont le suffrage unanime des connoisseurs, afin que ceux qui voudront étudier l'Architecture, puissent facilement approfondir par des faits de quelle maniere le beau parvient à opérer son effet dans les différentes occasions, & qu'au défaut de principes certains, ils aient des exemples & des autorités approuvées pour se guider : car si telle proportion a réussi à tel édifice, en pareille rencontre ne peut-on pas se flatter d'un sem-

Digitized by Google

blable succès, en suivant les mêmes régles? C'est ainsi qu'ont étudié l'Architecture ceux qui s'y sont le plus distingués, & c'est peut-être la seule maniere de l'étudier avec fruit. Enfin pour donner une idée distincte de cette entreprise, notre Auteur promet de faire pour les édifices de nos jours, (si le public paroît faire accueil à ce commencement,) ce que M. Desgodets a fait pour les édifices antiques de Rome, avec pourtant cette différence qu'il les a donnés en entier, sans choix, indistinctement, sans autre raison que leur antiquité, & qu'au contraire il ne donne des édifices modernes, que des détails & développemens choisis & estimés. Cette premiere suite qui sera suivie de huit ou dix autres de même volume, contient principalement les détails des profils, proportions & construction du péristile du Louvre, & d'une partie de sa cour, cotés, à toute rigueur, en toises, pieds, &c. & en modules, avec des remarques & observations sur les proportions générales & particulieres de cet édifice. La seconde suite contiendra la continuation des détails du vieux Louvre, du Château des Tuileries, aussi-bien que les développemens des coupoles des Invalides & du Val-de-Grace.

Digitized by Google

Le ſieur Patte a auſſi gravé le Plan & l'Elévation du principal Portail de l'Egliſe de ſaint Euſtache, projetté par L. Le Vau, ſous le miniſtere & par l'ordre du Grand Colbert; il ſe vend chez lui.

Digitized by Google

ARTICLE CINQUIEME.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE 5 de ce mois, les Comédiens François, ont donné la premiere représentation d'*Astianax*, Tragédie nouvelle de M. de Chateaubrun. Les trois premiers Actes ont reçu de grands applaudissemens avec justice. Les deux derniers ont paru moins intéresser. L'Auteur pour y faire des corrections, a jugé à propos de retirer sa Piece.

COMEDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens n'ont donné que quatre représentations de Bolan; cette parodie de Roland est de monsieur Bailli, auteur d'une parodie d'Armide qui réussit beaucoup il y a environ trente ans: celle-ci n'a pas eu le même bonheur. Le goût est changé dans tous les genres, même dans la parodie; depuis

Digitized by Google

la nouvelle musique les vieux airs ne sont plus de saison. D'ailleurs le choix du travestissement n'est pas heureux. Quel rapport, quelle allusion y a-t'il d'un Médecin avec un Guerrier, un Paladin tel que Roland : cette étrange mascarade à fait dire le premier jour à un homme d'esprit, que la piece étoit un malade que le Médecin tueroit.

Voici l'extrait ou le précis de l'Epouse suivante, avec le programme des Fêtes Parisiennes que nous avions promis.

Précis de l'Epouse suivante.

Un jeune Comte étant en garnison à Mets, y devient amoureux de la fille d'un Artisan, aussi sage que belle, & l'épouse. Instruit que sa famille condamne ce mariage, il quitte sa femme, & se rend à Paris, où la Marquise sa mere, l'appelle pour l'unir à Constance, parti convenable à son rang. Le hazard fait que celle qu'il a abandonnée entre au service de cette même Constance. Le Comte & l'épouse suivante sont tous deux fort étonnés de se retrouver dans une maison, où ils n'avoient eu garde de se donner rendez-vous. L'amour du Comte se rallume avec plus de force : il est surpris aux genoux de sa femme par la Marquise, qui

Digitized by Google

d'abord est révoltée ; mais dans une conversation qu'elle a avec sa belle-fille, elle lui trouve tant d'esprit, de sagesse & de sentiment, qu'elle approuve & confirme le choix de son fils. Cette derniere scène qui forme le dénouement, est aussi-bien faite par l'Auteur, qu'elle est bien rendue par Mademoiselle Silvia, & par Mlle. Catinon. Un Baron qui figure dans la piece, épouse Constance qu'il aime, & la console de la perte du Comte dont il est l'ami. Frontin est le seul qui n'est pas pourvu, mais comme il n'est au fond qu'un valet épisodique, qui ne tient à rien, il n'est pas mal qu'il reste garçon. Si le sujet de la piece n'est pas absolument neuf, on doit au moins convenir qu'il est mieux traité qu'il ne l'a été jusqu'à présent. L'Auteur reconnoissant, a dédié sa Comédie à Mademoiselle Catinon : comme les vers qu'il lui adresse ne sont qu'au nombre de douze, & qu'ils nous paroissent valoir le peine d'être lus, nous allons ici les transcrire.

O ! toi, dont les talens, les graces, la décence,
Jettent dans tous les cœurs un trait rempli de feu,
Aimable Catinon, permets que je t'encense :
Mes succès sont les tiens, je les dois à ton jeu.
En peignant la vertu par toi même embellie,

Tu nous peignois ton cœur ;
Et tous les mouvemens de ton ame attendrie
Portoient l'espoir au sein du spectateur :
Poursuis. Que (1) l'Actrice immortelle
Qui dirigea tes premiers pas,
Soit toujours ton modele ;
Dès que l'on suit Thalie, on ne s'égare pas.

PROGRAMME

DES FETES PARISIENNES.

Comédie en vers, en un Acte, mêlée de chants & de danses.

LA Scene est à Paris près de la Place que la Nation a destinée à la gloire de Louis *le Bien-aimé*, & si digne de l'être. Le peuple qui vient d'apprendre la naissance d'un nouveau Prince, fait éclater sa joie par des cris & par des danses. M. Géronte, homme singulier ; mais François zélé, sort de chez lui, & gronde de ce qu'on trouble son sommeil par le bruit qu'on fait à sa porte. On lui en dit le sujet. Alors son visage s'épanouit ; il partage la gaieté folle des autres. Comme il a d'abord appris cette heureuse nouvelle par un Avocat

(1) Mademoiselle Silvia.

Digitized by Google

amoureux de Julie sa fille, il la lui accorde en mariage dans un transport de reconnoissance. Madame de Préfec, tante de cet Avocat, survient. C'est une extravagante, dont la folie singuliere est de vouloir se remarier à chaque réjouissance publique : comme elle se trouve alors veuve, elle saisit M. Géronte, & veut à toute force en faire son mari, en lui disant :

De ce royaume heureux tous les événemens
Ont commencé le bonheur de ma vie,
Et c'est pour le remplir qu'aujourd'hui je vous prends.
Je vins au monde à l'instant que la France
Du Roi que nous aimons, célébroit la naissance,
A mon premier mari l'on unit mon destin
A l'heure que naquit notre auguste Dauphin ;
Je perdis cet époux, j'en ai bonne mémoire ;
En Mai, quarante-cinq, le jour qu'à Fontenoi,
On vit la valeur & la gloire
D'un laurier immortel couronner notre Roi,
Aux champs de la victoire.
Je me remariai dans le même moment
Que pour combler nos vœux, vint le Duc de Bourgogne.
Cet Epoux vécut peu ; c'étoit un important,
Joueur, *& cetera*, mais surtout grand ivrogne,
Graces au ciel, je perdis ce mari,
Le même jour que le Duc de Berri

Vint des François augmenter l'espérance.
Un nouveau Prince à nos vœux est donné :
Tirez, Monsieur, la conséquence ;
Et voyez que par-là vous m'êtes destiné.

M. Géronte ne peut tenir contre ces brillantes époques, & s'écrie,

Oh ! je vais vous prouver que je suis bon François,
Puisqu'avec vous j'unis ma destinée !

Madame de Présec alors lui réplique :

Je ne vous prends, mon cher, que par arrangement,
Et dans moins d'une année,
J'attends pour mon repos un autre événement.

M. de la Chine, Décorateur, sous un habit Chinois, & sous le masque d'Arlequin, vient faire exécuter la fête qu'il a préparée par l'ordre de M. Géronte, qui lui a recommandé d'employer tout son art pour la rendre digne du sujet qui l'occasionne ; n'épargnez point l'argent, lui a-t'il dit :

Le François n'en manqua jamais,
Lorsque de sa patrie il chante les succès.
Prodiguer son argent pour fêter son Monarque,
C'est s'enrichir de ses bienfaits.

Digitized by Google

Le Théâtre change & représente une Place publique entourée de colonnades illuminées par des lampions. Au milieu de la Place, on voit une ſtatue pédeſtre de Louis XV, au bas de laquelle on lit en lettres d'or cette inſcription auſſi ſimple qu'elle eſt vraie. *La plus fidelle des Nations au meilleur des Rois.* Aux quatre coins de la ſtatue, on voit quatre figures en petit, repréſentant les Génies tutélaires de la France. Ils tiennent chacun un cartouche en forme de Médailles : le premier repréſente le buſte de la Reine ; le ſecond, ceux de Monſeigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine ; le troiſieme, ceux des Ducs de Bourgogne, de Berri, & du Comte de Provence : le quatrieme, ceux de Madame Adelaïde & de Meſdames de France. Une troupe de Pariſiens & de Danſeurs déguiſés en Provençaux, terminent la Piece par des danſes & par un Vaudeville, dont voici les deux derniers couplets :

TOINETTE.

Il eſt un âge où ſur les ſens
L'amour fait queuque manigance ;
Mais ſur nos cœurs dans tous les tems,
Nos Maîtres ont la parference.

Digitized by Google

Toujours joyeux, toujours contens,
Chantons, danſons à l'honneur de la France.

JULIE, *au Parterre.*

Meſſieurs, ſi cet amuſement
A pu remplir votre eſperance,
Annoncez d'un ton bienfaiſant
Ce que pour nous votre cœur penſe.
Le Public eſt toujours content,
Quand on écrit à l'honneur de la France.

Nous ne croyons pas ce refrein toujours vrai. Il ne l'eſt que quand on écrit bien.

Ce petit Drame ſe vend, ainſi que l'Epouſe ſuivante, chez *Duchesne*, rue S. Jacques. Prix de chacun, 24 ſols.

ARTICLE VI.

Digitized by Google

ARTICLE SIXIEME.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU NORD.

DE WARSOVIE, *le 29 Novembre.*

QUelque attentif que le Gouvernement soit à maintenir la sureté publique dans cette ville, les vols y sont toujours fréquens. La semaine derniere encore, le magasin d'un riche négociant Arménien a été forcé, & l'on en a enlevé beaucoup de marchandises de grande valeur. Les Juifs étant soupçonnés d'être complices des voleurs, ou du moins de les favoriser, on a chassé de cette capitale toutes les personnes de cette nation, par un decret qui fut publié avant-hier, & qui a été exécuté aujourd'hui. Depuis quelques jours, on a arrêté dix brigands, & hier on se saisit d'un de leurs chefs.

Au commencement du mois dernier, il arriva de Bender à Laticzew un jeune Turc, qu'on sçavoit avoir été domestique dans la premiere de ces deux villes. Sa dépense surpassant de beaucoup les facultés d'un homme de son état, il fut mis aux arrêts, & interrogé par ordre des Magistrats. Il déclara qu'il avoit hérité du bien de son Maître, qui l'avoit institué son légataire, & qui étoit mort de la peste avec toute sa famille. Quelques jours après il mourut. Les prisonniers qui avoient été renfermés avec lui dans sa même chambre, & même les Geoliers qui

Digitized by Google

les avoient servis, ne tarderent pas à avoir le même sort. Ces accidens ont d'abord causé beaucoup d'épouvante à Laticzew, & même dans la ville de Nimirow, qui en est voisine. La plûpart des habitans ont abandonné leurs maisons, & se sont retirés dans les bois. Mais aucun d'eux n'étant mort depuis avec des symptomes de mal contagieux, les inquiétudes sont entierement dissipées.

DE STOCKHOLM, *le 9 Decembre.*

Suivant les nouvelles de Dalecarlie, & de quelques autres provinces, on y a senti le premier du mois dernier une secousse, pendant laquelle les eaux de plusieurs rivieres & de différens lacs ont été extrêmement agitées.

ALLEMAGNE.

DE DRESDE, *le 8 Decembre.*

Le 30 du mois dernier, on rendit de solemnelles actions de graces dans toutes les églises de cette ville, pour les heureuses couches de Madame la Dauphine.

DE HAMBOURG, *le 10 Decembre.*

Sur la nouvelle de l'affreux désastre que le Portugal vient d'essuyer, la Régence de cette ville a résolu de faire partir incessamment quatre navires chargés de tous les secours nécessaires dont ce Royaume infortuné peut avoir besoin. La plûpart des Hambourgeois qui étoient établis à Lisbonne, se sont heureusement sauvés, mais leurs maisons & leurs effets ont été enveloppés dans la

Digitized by Google

disgrace commune, & ont été détruits, ou par le tremblement, ou par le feu.

ESPAGNE.

DE MADRID, *le 16 Decembre.*

Le Roi désirant de favoriser les progrès des Sciences, particulierement de celles qui semblent devoir être les plus utiles, a donné au Collége de Médecine la maison de plaisance de Migascalientes, afin qu'on y forme un jardin des plantes. En même tems Sa Majesté a assigné une somme considérable, tant pour l'entretien de ce jardin, que pour la fondation de deux chaires de Botanique dont elle dispose en faveur de Don Joseph Quer & de Don Juan Minuar. Don Joseph Zugnol, premier Médecin du Roi, aura la direction de cet établissement.

Le premier du mois dernier on ressentit à Maroc un affreux tremblement de terre, à la même heure qu'en Espagne. La plûpart des maisons & des édifices publics de cette ville ont été totalement renversés, & une grande multitude d'habitans a été ensevelie sous les ruines. Le nombre des personnes qui ont péri, ne peut pas encore se fixer. A huit lieues de cette ville la terre s'est ouverte, & a englouti une peuplade entiere d'Arabes, avec leurs tentes, pavillons, chevaux, chameaux, mules, & généralement tous leurs bestiaux. Un fort qu'ils avoient pour leur chef-lieu, & dans lequel il y avoit cinq mille personnes, a disparu. Il a péri aussi six mille hommes de Cavalerie qui étoient dans différens quartiers autour de ce fort, sans qu'il en soit échappé un seul. Dans les villes de Safi

& de Sainte-Croix, il y a eu aussi beaucoup de maisons & d'édifices ruinés qui ont écrasé un nombre considérable de personnes. La mer se retira, & s'éleva ensuite à une hauteur, dont l'histoire ne rapporte point d'exemple. Elle causa un notable dommage aux vaisseaux qui étoient dans l'un & l'autre port, & elle remplit tous les environs de la côte de divers débris qu'elle jetta fort avant dans les terres, avec une quantité prodigieuse de poisson.

On apprend par les lettres de Tetuan, du 24 du même mois, que le 18 à dix heures du soir, on y avoit éprouvé pendant quatre minutes, ainsi que dans les peuplades des environs, un second tremblement de terre aussi fort que le premier; qu'il avoit continué avec moins de force jusqu'à l'après-midi du jour suivant; mais que le 20 à deux heures du matin, à cinq, à neuf & à midi, il avoit recommencé avec la même violence que la premiere fois. Tous les habitans se sont sauvés à la campagne, où ils étoient encore au départ des lettres dans une consternation générale.

Le même tremblement de terre s'est fait sentir à Tanger. Les secousses y ont été plus ou moins fortes par intervalles. On y a remarqué que pendant vingt-quatre heures l'eau s'étoit retirée, & que toutes les fontaines étoient demeurées à sec.

Il vient d'arriver un exprès de Fez, avec la nouvelle que les tremblemens de terre du 18 & du 19, avoient ruiné la plûpart des édifices & des maisons des deux villes de Fez, où plus de trois mille personnes avoient perdu la vie; que dans le même jour la fameuse ville de Méquinez avoit été détruite, & qu'il n'y restoit qu'une

Digitized by Google

seule maison. Tous les habitans se sont retirés dans les champs, où ils sont campés. On compte que quatre mille Maures ont été enterrés sous les ruines, ainsi que huit mille Juifs qui vivoient dans un quartier séparé, & dont le nombre montoit jusqu'à seize mille. Les mêmes lettres ajoutent qu'on ressent dans toute cette partie de l'Afrique de continuels mouvemens de la terre, & qu'on entend des bruits sourds qui répandent partout l'épouvante.

ITALIE.

DE ROME, *le 6 Decembre.*

Les Jésuites, dans le Chapitre qu'ils tinrent le 30 Novembre, ont élu pour leur Général le Pere Louis Centurione, Génois. L'après-midi, ce nouveau Général alla rendre ses respects au Pape, & recevoir la bénédiction de Sa Sainteté.

DE GENES, *le 15 Decembre.*

La connoissance que le Patricien Jean-Jacques Grimaldi a acquise de la Corse pendant le long séjour qu'il y a fait, & le zele avec lequel il veut bien exposer sa personne pour rétablir l'ordre dans l'intérieur de l'isle, a déterminé le Gouvernement à lui en confier le soin, de concert avec le Patricien Joseph Doria, qui lui a succédé en qualité de Commissaire Général. La premiere opération du Patricien Grimaldi a été de faire construire sur une éminence appellée l'*Isola Rossa*, une redoute, qui bat la Plage du même nom, par où il se faisoit ci-devant beaucoup de débarquemens frauduleux. Cette redoute a battu parti-

Digitized by Google

culierement en ruine dans le continent un fort qui servoit à les favoriser. Le Patricien Grimaldi est passé delà à S. Florent. Après avoir mis cette pla e en état de défense, il a fait raser plusieurs redoutes qui la dominoient du côté de la terre. Il s'est mis ensuite à la tête d'un certain nombre de Piquets, avec lesquels il a dessein de pénétrer peu-à-peu dans tous les endroits de l'isle les plus propres au brigandage, & dont les habitans sont plus disposés à suivre les impressions de ceux qui trouvent leur intérêt à le perpétuer.

Le 16 du mois dernier, il avoit déja franchi les plaines d'Oletta & la province de Nebbio, jusques & compris le même village d'Oletta. Tous les postes de Paoli se sont repliés successivement les uns sur les autres. Dans les environs du village d'Oletta, se croyant suffisamment en force ils ont fait front. Mais les mesures ont été si bien prises, que malgré leur nombre & la vivacité de leur feu ils ont été bientôt mis en fuite.

Le Général Génois est resté maître de tout le pays qu'il a parcouru, sans avoir fait d'autre perte que celle d'un soldat. A la vérité, il en a couté trois ou quatre à un détachement qui est sorti trop foible de la Bastie quelques momens après l'action, & qui a donné dans le gros des fuyards.

Le 24 du mois dernier, il surprit un de leur postes assez considérable; & le 27 M. Bacigalupo, Officier de beaucoup de mérite qui est sous ses ordres, fit abattre en leur présence plus de quatre cens arbres pour essayer de rendre les chemins un peu plus surs, sans qu'aucun des Rébelles osât s'y opposer. Le 4 de ce mois, le Général Génois, après avoir fait occuper la montagne de *Penne-Rosse*, chargea un détachement commandé par un de leurs principaux Chefs,

Digitized by Google

nommé Casa Bianca. Ce détachement prit aussitôt la fuite, à l'exception de quarante hommes, qui furent tués ou faits prisonniers. Le Commandant qui fut blessé mortellement, fut du nombre des derniers. Les troupes Génoises n'ont pas perdu un soldat dans cette action.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 22 Decembre.*

Les Seigneurs passerent le 16 Decembre le Bill de la taxe sur les terres. Le 12 de ce mois, la Chambre des Communes accorda au Roi cent mille livres sterlings, pour mettre Sa Majesté en état de remplir ses engagemens avec l'Impératrice de Russie; & cinquante-quatre mille cent quarante pour satisfaire au traité conclu avec le Landgrave de Hesse-Cassel.

Il a été ordonné d'augmenter de dix hommes chaque Escadron des Régimens de Dragons sur l'établissement de la Grande Bretagne. Les trois Régimens des Gardes à pied ont ordre de préparer leurs bagages. On assure que le Gouvernement fera passer au Printems prochain un corps de troupes Angloises dans les Pays-Bas.

Le Comte d'Egmont s'étant excusé d'accepter la charge de Trésorier Général des troupes, le Roi l'a partagée entre le Comte de Darlington & M. Hay.

Tous les vaisseaux marchands qui étoient prêts à faire voile de Spithead pour Lisbonne, lorsqu'on a été informé de la ruine de cette ville, seront déchargés incessamment.

On assure que le Comte Marchmont doit se rendre à Berlin en qualité d'Envoyé Extraordi-

naire & Plénipotentiaire de Sa Majesté auprès du Roi de Prusse. Le Roi a nommé le Duc de Marlboroug, Grand Maître de l'Artillerie; le Comte de Gower, Garde du Sceau Privé; le Comte de Sandwich, Garde des Forêts d'Angleterre; le Comte de Hilsbouroug, Trésorier de la Maison de Sa Majesté. Le Roi a disposé du Gouvernement de la nouvelle Ecosse, vacant par la démission du Colonel Hopson, en faveur de M. Lawrence, Lieutenant-Gouverneur de cette Province.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

IL y a eu des illuminations & des feux de joie dans les terres de M. le Marquis de Monpesat, du Dauphiné & du Languedoc à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Comte de Provence.

Le 23, M. le Duc de Mirepoix prit congé de leurs Majestés & de la Famille Royale. Il part incessamment pour aller tenir les Etats de Languedoc, qui doivent s'assembler le mois prochain.

M. le Chevalier Chauvelin, Lieutenant-Général des armées du Roi; & son Ambassadeur auprès du Roi de Sardaigne étant arrivé depuis peu de Turin, fut présenté le 21 à Sa Majesté par M. Rouillé, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des Affaires étrangeres.

Le même jour, Madame la Maréchale de Lo-

wendalh fit ses révérences au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale.

Madame la Marquise de Conflans fut présentée le même jour à leurs Majestés.

On a senti une legere secousse de tremblement de terre à Besançon, & dans d'autres villes de la Franche-Comté. M. de la Lande, de l'Académie Royale des Sciences, a mandé à cette Académie, que le 9 Décembre, à deux heures quarts après-midi, il y avoit eu aussi deux secous- Bourg-en Bresse.

Les eaux du Rhône, grossies par une fonte subite des neiges, sont montées à une hauteur à laquelle on ne les avoit jamais vues. Ce fleuve a rompu toutes ses digues. Une surface de plus de quarante lieues quarrées, que contient le territoire d'Arles, a été totalement submergée, à l'exception seulement du sommet de quelques monticules. Les deux bras du fleuve qui entourent l'isle de Camargue, n'ont fait qu'une seule riviere, & ils ont couvert entierement cette isle. Près de trente mille bêtes à laine ont été noyées, ainsi qu'un nombre prodigieux de bêtes à cornes, de chevaux & de mulets. La ville d'Arles a elle-même beaucoup souffert. A Tarascon, les eaux ont passé par-dessus les grandes chaussées, & ont inondé la campagne jusqu'à huit pieds de hauteur. Elles étoient au niveau du premier étage des maisons dans la ville basse. La ville d'Avignon a été exposée au même fléau. L'inondation y a fait écrouler plusieurs maisons, & en a ébranlé un grand nombre d'autres. Dans le Comtat Venaissin, aussi bien qu'en Provence, on a fait une perte immense en bled, vin, huile, & autres denrées.

Madame la Dauphine fut relevée de ses cou-

ches le 28 du mois dernier, dans la chapelle du Château. L'Archevêque de Sens, premier Aumônier de cette Princesse, fit la cérémonie, en présence du Curé de l'Eglise paroissiale de Notre-Dame.

Le même jour, Madame la Comtesse de Beuzeville, à l'occasion de la mort du Comte son époux, fit ses révérences à leurs Majestés, & à la Famille Royale.

Le même jour, M. Jannel, Chevalier de Saint Michel, ci-devant Contrôleur Général des Postes & Relais de France, nommé le 24 pour succéder à feu M. de Gerseuil, Intendant Général des Postes & Relais de France, a été présenté en la même qualité au Roi dans son cabinet par M. le Comte d'Argenson, Surintendant des Postes.

M. Jannel a été Secrétaire du Congrès de Soissons. Il est connu d'ailleurs par plusieurs négociations importantes, dont il a été chargé en différentes Cours.

Le premier jour de l'an, les Princes & Princesses, ainsi que les Seigneurs & Dames de la Cour, ont eu l'honneur de complimenter le Roi sur la nouvelle année. Le Corps de Ville a rendu à cette occasion ses respects à leurs Majestés & à la Famille Royale.

Les Chevaliers, Commandeurs, & Officiers de l'Ordre du Saint Esprit, s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le cabinet du Roi; Sa Majesté a tenu un Chapitre, dans lequel elle a nommé Chevaliers de ses Ordres le Prince Camille de Lorraine, le Duc d'Harcourt, le Duc de Fitz-James, le Duc d'Aiguillon; le Comte de Stainville, Ambassadeur Extraordinaire du Roi auprès du Saint Siege; le Comte de Baschi, Ambassadeur de Sa Majesté en Portugal; le Marquis de Saint-

Digitized by Google

Viral, Chevalier d'honneur de Madame Duchesse de Parme ; le Prince Jablonowski, & le Prince Louis de Wirtemberg. Le Roi est sorti ensuite de son appartement pour aller à la chapelle. Sa Majesté, devant qui les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en manteau, le collier de l'Ordre par-dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'Or. Elle étoit précédée de Mgr. le Dauphin, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Comte d'Eu, du Duc de Penthiévre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Après la grand'Messe, qui a été célébrée par le Prince Constantin, premier Aumônier du Roi, & Prélat Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, Sa Majesté a été reconduite à son appartement en la maniere accoutumée.

Le Roi a donné à M. le Maréchal Duc de Belle-Isle le commandement général des côtes maritimes depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque.

Sa Majesté a accordé à M. le Comte de Dunoir, fils aîné de M. le Duc de Chevreuse, la Commission du second Mestre de Camp-Lieutenant du Régiment du Colonel général des Dragons, & le commandement de ce Régiment en l'absence du Marquis de Goyon, Brigadier, qui en est premier Mestre de Camp-Lieutenant.

On mande de Bruxelles, que la nuit du 26 au 27 Décembre, il y a eu deux secousses de tremblement de terre, l'une à onze heures trois quarts, l'autre à minuit. Elle n'ont pas été violentes.

Le 31 du mois dernier, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à quatorze cens vingt livres : les Billets de la seconde Loterie Royale à sept cens vingt-deux, & ceux de la troisieme Lo-

terie à six cens vingt-un. Ceux de la premiere Loterie n'avoient point de prix fixe.

NAISSANCE ET MORTS.

LE 11 Novembre, l'Abbé de Lorraine, & Mademoiselle de Brionne, au nom du Prince Charles de Lorraine, Gouverneur des Pays-bas; & de la Princesse Charlotte de Lorraine, tinrent sur les Fonts dans l'église de S. Germain-l'Auxerrois une fille du Comte de Brionne, Grand Ecuyer de France, laquelle fut nommée *Anne-Charlotte*. La cérémonie fut suivie d'une fête que donna l'Abbé de Lorraine.

Jacques-Nompar de *Caumont*, Duc de Caumont, Pair de France, fils de M. le Duc de la Force, est décédé à Bagnieres le 14 Juillet 1755 âgé de quarante-un ans. Il avoit épousé Dame Marie-Louise de Noailles, fille de M. le Maréchal de Noailles. La maison de Caumont-la Force est si connue par son ancienneté, qu'il est inutile d'en dire davantage.

Le 25 Août mourut en son château du Grand-val, sous Sucy, Messire Nicolas *Daine*, Conseiller, Secrétaire du Roi, Maison-Couronne de France & de ses Finances, Syndic de sa Compagnie, ancien premier Secrétaire au département de la guerre, fils de feu Marius-Basile Daine, Inspecteur Général de l'habillement des troupes de Sa Majesté; & de défunte Damoiselle Marie-Magdeleine de *Montigny*. Il laisse de son mariage avec Damoiselle Susanne de *Westerbourg* un fils, Messire Marius-Jean-Baptiste-Nicolas *Daine*;

Conseiller du Roi, son Procureur au Bureau, Chambre des Finances & Voyerie de la Généralité de Paris, Associé de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse; & deux filles.

Dame Marie-Marthe *Landry*, veuve de Messire Pierre-Gui-Baltazard *Emé de Guiffrey de Monteynard*, Comte de Marcieu, Marquis de Boultieres, Maréchal des camps & armées du Roi, Gouverneur des ville & citadelle de Grénoble, & sous-Lieutenant des Gendarmes de la Garde ordinaire de Sa Majesté, mourut à Paris le premier Octobre, âgée de vingt-un ans.

Voyez le Mercure d'Octobre de l'année 1753.

Dame Anne-Elisabeth *Filleul*, veuve de Paul de *Montesquiou*, Comte d'Artagnan, Brigadier de Cavalerie, est morte le 2 à Paris dans sa cinquante-cinquieme année.

Voyez sur l'illustre Maison de Montesquiou *les Tablettes historiques, V. I le partie, pag. 395, & les grands Officiers de la Couronne, tome VII, pag. 262.*

Messire Jean-Antoine-François de *S. Simon de Courtomer*, Comte de la Noue, connu sous le nom de Chevalier de Courtomer, Brigadier d'Infanterie, ci-devant Capitaine d'une Compagnie de Grenadiers dans le Régiment des Gardes Françoises, mourut le 6 Octobre au Château de Mezy en basse Normandie, dans la cinquante-septieme année de son âge.

Armande-Amélie *Du Plessis-Richelieu-d'Aiguillon*, fille d'Emmanuel-Armand-Louis du Plessis-Richelieu, Duc d'Aiguillon, Pair de France, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant-Général pour Sa Majesté dans le Comté Nantois, & Commandant en Bretagne, nommé Chevalier des Ordres du Roi le 1 Janvier 1756; & de

Digitized by Google

Louise-Félicité de *Brehant-Mauron*, est morte à Paris le 13 Octobre, âgée de trois ans.

Messire Bernard *Chauvelin*, Seigneur de Beausséjour, Conseiller d'Etat ordinaire, est mort à Paris le 16 dans sa quatre-vingt-troisiéme année.

Il étoit veuf depuis le 21 Juillet 1735, de Catherine *Martin*, de laquelle il a laissé pour enfans.

1°. Jacques-Bernard Chauvelin, d'abord Conseiller au Parlement en 1725, Maître des Requêtes en 1728, Intendant d'Amiens en 1731, & actuellement Conseiller d'Etat & Intendant des Finances depuis 1751. Il a épousé le 16 Février 1729, Marie, fille de Jean *Oursin*, Secrétaire du Roi & Receveur Général des Finances de la généralité de Caën, de laquelle il a eu un fils, mort en 1737, & cinq filles actuellement vivantes.

2°, Louis-Germain Chauvelin, Abbé de Saint Jouin, Diocése de Poitiers, Doyen de l'Eglise du Mans, & Chanoine honoraire de celle de Paris.

3°. Bernard-Louis, appellé le Chevalier de Chauvelin, Commandeur de l'Ordre de Saint Louis, Lieutenant général des armées du Roi, nommé Ambassadeur auprès du Roi de Sardaigne en 1753.

4°. Henri-Pierre Chauvelin, Abbé Commendataire de Montiere-Ramey, Chanoine Honoraire de l'Eglise de Paris, & Conseiller-Clerc au Parlement.

5°. Marie-Reine Chauvelin, morte en 1739, ayant été mariée en 1734 à Gui *Chartraire*, Seigneur de Ragny, &c.

M. Chauvelin dont nous annonçons la mort, avoit été successivement Conseiller au Parlement,

Digitized by Google

Maître des Requêtes, Intendant de Tours, d'Alençon & d'Amiens, & Conseiller d'Etat & Maître des Requêtes honoraire; il étoit issu de Jacques Chauvelin, Tresorier de France en la Généralité de Paris, frere du célébre François Chauvelin, reçu en 1562 Avocat au Parlement de Paris, dont il fut la lumiere & l'oracle; ce même François Chauvelin, fut depuis Intendant des affaires en France, de Marie Stuart Reine d'Ecosse, & femme de François II, ensuite Maître des Requêtes de la Reine Catherine de Médicis, & Procureur Général de Marie de Médicis, seconde femme de Henri IV. Il fut bisayeul de Louis Chauvelin, Seigneur de Crisenoi, Maître des Requêtes & Conseiller d'Etat ordinaire, mort en 1719; ce dernier eut pour enfans.

I. Louis Chauvelin, mort le 2 Août 1715, Avocat Général au Parlement, & Grand Tréforier, Commandeur des Ordres du Roi; laissant pour enfans, 1°. Louis Chauvelin, Seigneur de Crisenoi, &c. aujourd'hui Président du Parlement de Paris, lequel a épousé le 25 Novembre 1729 Marie-Renée, fille d'Antoine *Jacomel*, Seigneur d'Atis & de Bienassise, Capitaine de Grenadiers dans le régiment de Souppa; de cette alliance il n'y a point d'enfans. 2°. Magdeleine-Françoise Chauvelin, veuve du 1 Mars 1744, de Denis-Louis *Talon*, Marquis du Tremblai, Président du Parlement de Paris.

II. Germain-Louis Chauvelin, Marquis de Grosbois, &c. Successivement Conseiller au Grand Conseil, Maître des Requêtes, Avocat Général au Parlement, Président à Mortier en 1718, dont il s'est demis en 1746, Garde des Sceaux de France en 1727, qu'il a remis en 1737, avec la charge de Secrétaire d'Etat au département des

Digitized by Google

affaires étrangeres, dont il avoit été pourvu la même année 1727; & Secrétaire-Commandeur des ordres du Roi en 1736. Il a été marié le 12 Août 1718 à Anne, fille de Claude *Cahouet*, Seigneur de Beauvais, premier Président des Trésoriers de France, en la Généralité d'Orleans, & de N... *Fontaines-des-Montées*. De cette alliance sont sortis. 1°. Claude-Louis Chauvelin, mort Gouverneur de Brie-Comte-Robert en 1750. 2°. Anne-Germain Chauvelin, mort jeune. 3°. Anne-Espérance Chauvelin, née en 1725, veuve sans enfans depuis 1748, de Henri-François-René-Edouard *Colbert*, Comte de Maulevrier, Sous-Lieutenant des Gendarmes Anglois. 4°. Anne-Magdeleine Chauvelin, née le 19 Novembre 1727, femme de Louis-Michel *Chamillart*, Comte de la Suze, &c. Lieutenant général des armées du Roi, & Grand Maréchal des Logis de sa Maison. 5°. Anne-Sabine-Rosalie Chauvelin, née en 1732, épouse de Jean-François de *la Rochefoucauld*, Comte de Surgeres, Cornette des Gendarmes de Flandres.

III. Angelique-Henriette Chauvelin, qui a été mariée le 1 Mai 1712, à Anne-Claude de *Thiard*. Marquis de Bissy, Lieutenant général des Armées du Roi.

Chauvelin, porte pour armes, *d'argent au choux pommé & arraché de sinople entouré par la tige d'un serpent d'or, la tête en haut.*

Anne-Charlotte de *Conflans*, fille de Hubert, Comte de Conflans, Lieutenant-Général des armées navales, est décédée à Paris, & a été inhumée le 18 Octobre à S. Sulpice.

Damoiselle Thérese *Charron de Menars de Neuville*, morte à Paris, âgée de quatre-vingt ans, fut inhumée le 21 à S. Eustache.

Digitized by Google

Marie-Magdeleine-Josephe de *Croy-Havré*, veuve de Pascal-Gaëtan d'*Aragon*, Comte d'Aliffe, de la branche des Ducs de Laurenzano, mourut à Bruxelles le 27 Octobre, âgée de soixante-quinze ans. Elle étoit fille de Ferdinand-François-Joseph de Croy, Duc d'Havré, Prince & Maréchal de l'Empire, Grand d'Espagne de la premiere classe, & Chevalier de l'Ordre de la toison d'or, & de Josephe-Barbe de *Hallewin*, derniere de sa maison.

Messire Michel-Antoine *Barberie de Courteille*, Abbé de l'Abbaye de Beaulieu, Ordre de saint Augustin, Diocèse de Boulogne, est mort le 28, âgé d'environ soixante-dix ans.

Augustin-François de *Rochechouart-Mortemart*, Comte de Vihiers, est mort à Paris le 31 Octobre, âgé de quatorze ans, étant né le 21 Juin 1741. Il étoit unique fils de Jean-Baptiste-Victor de Rochechouart-Mortemart, Duc de Rochechouart, Pair de France, & Brigadier d'Infanterie; & de sa premiere femme Eléonore-Gabrielle-Louise-Françoise de *Crux*, morte le 3 Octobre 1742. Le Duc de Rochechouart avoit épousé en secondes nôces le 13 Janvier 1749, Marie-Therese-Sophie de *Rouvroy*, de laquelle il est resté veuf sans enfans, le 21 Février 1750. Il a été marié en troisiemes nôces le premier Mai 1751, avec Charlotte-Natalie de *Manneville*, fille de Henri-Joseph, Comte de Manneville, Gouverneur de Dieppe, de laquelle il a pour fils Victurnien-Jean-Baptiste-Marie de Rochechouart, né le 8 Février 1752.

Voyez sur la Maison de Rochechouart *les grands Officiers de la Couronne, tom. IV. p. 649.*

Dom *Honoré*, Abbé de l'Abbaye Réguliere de S. Amand, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Tour-

Digitized by Google

nay, est mort dans le mois d'Octobre en son Abbaye.

Charles-Louis de *Lorraine*, Prince de Pons & de Mortagne, Comte de Marsan, Souverain de Bedeilles, Marquis de Mirambeau, Chevalier des Ordres du Roi, & Lieutenant-Général des armées de Sa Majesté, mourut à Paris le 1 Novembre, âgé de cinquante-neuf ans onze mois & treize jours, étant né le 19 Novembre 1696. Il étoit fils de Charles de Lorraine, Comte de Marsan, mort le 13 Novembre 1708, & de Catherine-Thérése de *Goyon-Matignon*, morte le 7 Décembre 1699. De son mariage avec feue Elizabeth de *Roquelaure*, il a eu Gaston-Jean-Baptiste de Lorraine, Comte de Marsan, Brigadier d'infanterie, & Colonel du Régiment de son nom, marié en 1736 à Marie-Louise de *Rohan-Soubize*, aujourd'hui Gouvernante des enfans de France, lequel mourut le 2 Mai 1743; Louis-Joseph de Lorraine, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, mort le 13 Janvier 1727; Camille-Louis de Loraine, connu sous le nom de Prince Camille, Maréchal des camps & armées du Roi; Léopoldine-Elizabeth-Charlotte de Lorraine, d'abord Chanoinesse de l'Abbaye de Remiremont, ensuite mariée le 1 Mars 1733, à Joachim de *Zuniga Soto-Mayor*, Comte de Bejar, Grand d'Espagne; Louise-Henriette Gabrielle de Lorraine, mariée à Godefroi-Charles-Henri de *la Tour d'Auvergne*, Prince de Turenne, Maréchal de camp, Colonel général de la Cavalerie de France; & Marguerite-Louise-Elizabeth de Lorraine, Chanoinesse de Remiremont.

Le 26 Novembre 1755, est morte à Château-Thieri, Dame Marianne de *Vassan*, veuve de-

Digitized by Google

puis le 5 Novembre 1745, de Pierre de *Cugnac*, Chevalier Seigneur Baron de Veuilli, Hautevesnes, Lici-lez-Chanoines & autres lieux, âgée de soixante-onze ans trois mois & vingt-cinq jours; elle étoit fille de François de Vassan, d'une ancienne noblesse du Valois, & d'Anne *Provost*.

Elle avoit pour fils unique, Anne-Gabriel Marquis de *Cugnac*, Chevalier Seigneur Baron de Veuilli, Hautevesnes, Lici-lez-Chanoines, Bezu-le-Gueri & autres lieux, décedé au Château de Veuilli, le 28 Novembre 1755, âgé de quarante-sept ans & neuf mois; il avoit servi Lieutenant dans le régiment des Gardes Françoises, & avoit épousé en 1728, Jeanne-Marie-Joseph *Guyon*, fille d'Armand-Jacque Guyon, & de Marie de *Bauoncle*, duquel mariage il laisse trois filles, sçavoir Jeanne-Anne-Magdeleine de Cugnac, Marie-Louise de Cugnac, mariée à N... *Forget*, Capitaine général des Fauconneries du cabinet du Roi, & Henriette-Diane de Cugnac.

Voyez pour la généalogie de cette maison, le Mercure de Décembre 1745, & l'Histoire généalogique des Grands Officiers de la Couronne, du Pere Anselme, chapitre des grands Maîtres des eaux & forêts de France, & des Chevaliers du Saint-Esprit.

AVIS

LE Sieur *Besson* Oculiste, reçu à S. Côme, fait avec succès toutes les opérations qui sont nécessaires aux maladies des yeux.

Il se dit possesseur d'une Eau, qui à la vertu de fortifier les foiblesses de la vue, soit qu'elles proviennent de maladies, ou d'une trop grande ap-

Digitized by Google

plication ; elle résout les humeurs vicieuses dont le séjour altére les organes de l'œil, elle dissipe les brouillards, & éclaircit la vue.

Il débite aussi une Pommade qui guérit les maladies des paupieres, tels que sont les ulceres prurigineux, comme la galle, la gratelle, les dartres qui s'attachent à leur bord, d'où découle une sanie ou chassie baveuse & gluante, quelquefois séche & dure, qui colle les paupieres pendant la nuit, cause des gonflemens, des durétes, démangeaisons de chaleur & des rougeurs, tant à l'œil qu'aux paupieres.

Ladite Pommade les détruit promptement.

Les bouteilles de son Eau sont de 3, 6 & 12 l.

Les pots de Pommade sont de 30 sols 3 & 6 liv.

Il donne la maniere nécessaire de se servir de ces remédes qui peuvent se transporter dans les Pays étrangers, sans se corrompre ni perdre de leur qualité.

On trouve chez lui tous les secours nécessaires, pour toutes les autres maladies des yeux.

On le trouve chez lui depuis huit heures jusqu'à onze, & depuis deux jusqu'à cinq ; il va chez les personnes qui lui font l'honneur de l'appeller, il prie ceux qui lui écriront de faire un petit état de leur maladie & d'affranchir les lettres.

Sa demeure est à Paris rue Montmartre, entre la rue du Mail & la rue des Fossés, vis-à-vis le Caffé de Billard.

Nota. Il vient d'achever la guérison d'un enfant né aveugle, fils de la Dame Benoist, demeurant à Saint Denis, porte Pontoise ; il avoit un an quand il l'a entrepris, & n'avoit jamais eu l'usage de la lumiere ; il est radicalement guéri, & distingue parfaitement les objets.

Digitized by Google

ERRATA

Pour le second volume de Décembre.

PAGE 56, *lig.* 26, à M. le Marquis de Livri, *lis.* à M. le Marquis de Givri.

Page 131., *ligne* 16, des démonstrations d'admirations, *lis.* d'admiration.

Pour le premier volume de ce mois.

Page 15, *lig.* 30. toutes fois que vous songerez, *lis.* toutes les fois.

Page 31, *lig.* 7, n'en trouble point le cours, *lis.* n'en troublent point le cours.

Pag. 36, *lig.* 8, si Ponçardin, *lis.* si Ponçardin.

Page 44, *lig.* 29, au tems que perdois, *lis.* que je perdois.

Page 67, *lig.* 14, sur le Comte de la Signora, *lis.* sur le compte de la Signora.

Page 75, *lig.* 7, quelque peu connue, *lis.* quelque peu connu.

Page 94, *lig.* premiere, attaches à son service, *lis.* attachés.

Page 120, *lig.* 18, trois partis, *lis.* trois parties.

Page 124, *lig.* 8, nous en avoit prié, *lis.* nous en avoit priés.

Page 148, *lig.* 23, ceux qui enveront, *lis.* ceux qui enverront.

Page 154, *lig.* 8, les a conduit, *lis.* les a conduits.

Page 172, *lig.* 10, la Coquête corrigée, *lis.* la Coquette, &c.

Même page, *lig.* 13, qu'el-mettront, *lis.* qu'elles mettront.

Digitized by Google

Même pag. *lig* 19, Roland, ou le Médecin amoureux, *lis.* Bolan, &c.

Page 174, *lig.* 12., son nouveau concert, *lisez* son nouveau concerto.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second volume du Mercure de Janvier, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 13 Janvier 1756.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VErs sur les Coquettes, par M. de Bastide, *page* 5

Les Mémoires d'un homme à bonnes fortunes, par le même Auteur, 7

Vers à M. Monin, Secrétaire de M. le Prince de Conty, 18

Envoi d'une branche de Laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, par S. A. R. Madame la Margrave de Bareith, au Roi de Prusse son frere, 20

Essai sur le caractere des Nations, par M. Hume, 21

Vers à Mademoiselle *** pour le renouvellement de l'année, 49

Digitized by Google

Rondeau en style de Marot, 50
Lettre à l'Auteur du Mercure au sujet des Mariages, 51
Bouquet, 60
Madrigal, *ibid.*
Fable. Le mouton, & le buisson, 61
Lettre de Mlle Plisson à l'Auteur du Mercure, 62
Portraits de six fameux Peintres de l'école d'Italie, 66
Explication du mot des Enigmes & des Logogryphes du 1 volume du Mercure de Janvier, 68
Enigme & Logogryphe, 69
Chanson à l'occasion de la Statue élevée dans la place Royale de Nancy, 72
Vers de M ... à Madame de ***. en lui envoyant des lacets de Constantinople, 81
Avis de l'Auteur du Mercure, *ibid.*

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Lettre de M. de M.. à M. de S.. au sujet des écrits Anglois sur les limites de l'Amérique, 83
Extraits, précis ou indication des livres nouveaux, 87

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire. Mémoire sur les anciennes représentations théâtrales pieuses, où le mêlange de la fiction a quelquefois obscurci le fonds de la vérité; par M. l'Abbé le Bœuf, de l'Académie des Belles-Lettres, 119
Métallurgie. Réponse de M. de Machy aux observations de M. Cadet, insérées dans le premier volume du Mercure de Décembre, 134
Chirurgie. Dissertation sur le ver plat ou solitaire, 146

Digitized by Google

Séance publique de l'Académie des Sciences, & Belles-Lettres de Besiers, 157

ART. IV. BEAUX ARTS.

Musique. 173
Peinture. Lettre écrite de Bruxelles sur le secret de transporter les tableaux sur de nouveaux fonds, & de les réparer, 174
Lettre de M. Gautier à l'Auteur du Mercure, & réponse à la lettre anonyme sur l'invention d'imprimer en tableaux, 189
Gravure. 204
Architecture. 205

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Françoise. 209
Comédie Italienne. *ibid.*
Précis de l'Epouse suivante, 210
Programme des Fêtes Parisiennes, 212

ARTICLE VI.

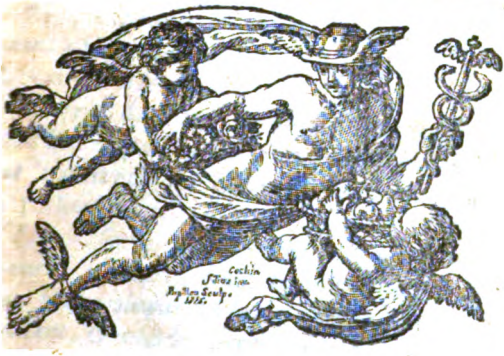
Nouvelles étrangeres, 217
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 224
Naissance, & Morts, 228
Avis. 235

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
FEVRIER 1756.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays

Digitized by Google

étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

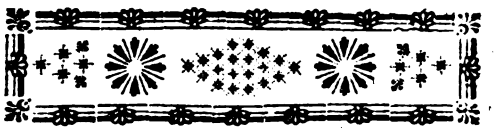
On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

FEVRIER. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ETRENNES

D'un Berger à sa Bergere.

JAmais d'Almanach au village,
On n'en sçait le nom, ni l'usage;
On n'y connoît que de beaux jours,
Et rien n'en dérange le cours.
Toute éclipse est chose étrangere,
Surtout au cœur de sa Bergere.
Des jours heureux ou malheureux,

Digitized by Google

Tout l'horoſcope eſt dans ſes yeux,
Sur le ciel, ſans aucun ſyſtême,
On aime, on eſt aimé de même.
Soit en conduiſant ſon troupeau,
Soit en rentrant dans ſon hameau,
On ne s'occupe que de l'heure.
La plus touchante & la meilleure,
Eſt toujours celle du Berger,
Qui ſçait plaire & nous engager.
A l'inconſtance rien qui même;
L'indifférence un phénomene;
Et mille petits ſoins charmans,
Font l'emploi des plus doux momens.
Rien n'échappe dans la nature,
Pour ſes moutons l'eau la plus pure,
Reſpirer l'air en même lieu,
Bergere & Berger même feu;
Un regard y ſert de bouſſole,
Et le cœur eſt l'unique pole.
Toujours de la plus belle humeur,
On n'y connoit que la candeur,
Les graces de la complaiſance,
Sous les charmes de l'innocence.
Auſſi là, jamais on n'entend
Faire de fade compliment,
Pas même à la nouvelle année,
Faiſons comme eux cette journée;
Ah! qu'un ſentiment rechauffé
Eſt un préſent bien étoffé;

Digitized by Google

Je crois qu'une ame délicate
Se réjouit & se dilate,
De voir un grand George-dandin,
Venir d'un air prétendu fin,
Avec un humble révérence,
En lui demandant audience,
Faire étalage de ses vœux,
Sots comme lui, plus ennuieux;
Et lui présenter pour offrandes,
Ou des bonbons, ou des amandes.
Faut-il donc faire tant de pas,
Pour dire ce qu'on ne sent pas?
Aussi je suis cette cohorte,
Qui court, & va de porte en porte.
Chez moi je suis claquemuré,
Je voudrois m'y voir enterré,
Tant j'abhorre toute visite,
Qui sent le fourbe ou l'hypocrite.
Quiconque pense comme moi,
Tout le jour doit rester chez soi.
Ne vous fâchez pas, ma Bergere,
De mon humeur attrabilaire:
J'aime le vrai, vous le sçavez;
Et vous, des sots, qui vous sauvez,
Déja je vous vois en colere,
Qu'on ne traite pas de chimere
Tous les complimens onéreux
De gens déja trop ennuieux:
Bien loin d'en augmenter le nombre,

Digitized by Google

Vous verrez à peine mon ombre ;
Ou si je sors de mon réduit,
Ce ne sera qu'avec la nuit,
Pour aller vous rendre un hommage ;
Qui ne tiendra rien de l'usage :
Vous me prendrez pour un hibou,
Qui sera sorti de son trou ;
Mais ne jugeant pas la figure
Par le cadre, ou par la bordure,
On vante en vain tous vos appas,
Le babil ne vous séduit pas.
Un Berger, qui d'un ton sincere,
(Le seul qui soit fait pour vous plaire)
Vous diroit tout bas simplement :
Quand je vous vois, je suis content.
Hélas ! auprès de vous j'oublie
Mes troupeaux & ma bergerie,
Vous plairoit plus assurément,
Qu'un compliment du jour de l'an.
Crainte de sentir mon village,
Je n'en dirai pas davantage :
Si mille gens en ont trop dit,
Je crains d'en avoir trop écrit.

Digitized by Google

LES GRACES DE L'INGÉNUITÉ, NOUVELLE.

MElanie est née de parens nobles mais peu partagés des biens de la fortune. Elle reçut l'éducation d'une de ses tantes dont elle est tendrement aimée. Eugenie apperçut dans le cœur de sa jeune éleve des dispositions tendres qu'elle jugea devoir être un jour dangereuses à son repos. Pour prévenir les malheurs dont elle la croyoit menacée, elle résolut de la laisser dans une ignorance profonde sur les effets de l'amour, persuadée qu'en voulant lui donner des préservatifs contre cette passion, elle l'exposeroit au désir de la connoître. Sa vigilante précaution alla jusqu'au point de lui laisser ignorer le mot même d'amour. En revanche elle lui parloit beaucoup de l'amitié : elle lui vantoit les charmes de cet heureux sentiment, & lui faisoit sentir combien il influe sur le bonheur de la vie.

Melanie avoit atteint quatorze ans sans qu'Eugenie eût trouvé aucun obstacle à conserver cette chere niece dans l'innocence où elle se plaisoit à la voir : jamais le mot d'amour n'avoit frappé ses oreil-

Digitized by Google

les : son amitié pour sa tante, & la reconnoissance qu'elle lui devoit, occupoient entierement son cœur : elle ne désiroit rien, parce qu'elle ignoroit qu'il fût d'autres biens à désirer que ceux dont elle jouissoit.

Une amie d'Eugenie l'invita un jour à l'accompagner à une de ses terres où elle devoit passer quelque tems : Melanie fut de la partie. De toutes les beautés que renfermoit ce séjour, elle n'admira que les jardins : ils lui parurent enchantés, & elle y fixa tous ses plaisirs. Eugenie ne craignoit pas qu'elle y trouvât rien de contraire aux principes d'éducation qu'elle lui avoit donnée : elle la laissa se livrer sans contrainte à l'innocence de son goût. Melanie profita de la liberté qui lui étoit accordée, pour jouir à son aise des agrémens de la nature, & d'un spectacle nouveau pour elle.

Un jour qu'elle parcouroit les différentes avenues des jardins, elle apperçut une porte qui donnoit dans la campagne ; elle l'ouvrit, & fut surprise de voir à quelque pas de-là un ruisseau dont l'eau vive & argentée, baignoit un gazon émaillé des plus agréables fleurs ; un double rang d'arbres le mettoit à l'abri de l'ardeur du soleil, & formoit un couvert d'une fraî-

Digitized by Google

cheur admirable. Melanie s'approche ; la beauté de cette retraite, le calme qui y regne, la sérénité du jour, & le chant amoureux des oiseaux la séduisent, elle s'assied sur le gazon : la solitude ne l'effrayoit pas ; elle ignoroit qu'il fût des périls pour les personnes de son sexe : avec une entiere confiance elle se laissa surprendre par le sommeil.

Il y avoit quelque tems qu'elle y étoit plongée, lorsqu'elle fut éveillée par un mouvement qui se fit auprès d'elle. Sa surprise fut extrême de voir à ses pieds un jeune homme qu'elle ne connoissoit pas : elle voulut fuir, la voix de l'Inconnu l'arrêta.

« Les coups sont portés, aimable per-
» sonne, lui dit-il ; je vous ai vue, & c'est
» dire que je vous adore. Le hazard vient
» de forger la chaine qui devoit captiver
» mon cœur : je me croyois à l'épreuve des
» traits de l'amour ; mais hélas ! qui peut
» l'être du pouvoir de vos charmes ? je n'y
» ai point résisté, & ce jour me va coûter
» le repos de ma vie ».

C'étoit la premiere fois que Melanie entendoit nommer l'amour, c'étoit la premiere fois qu'on lui disoit qu'elle étoit faite pour plaire ; Eugenie avoit toujours sçu lui dérober une si flatteuse, mais sou-

vent dangereuſe connoiſſance. Melanie étoit belle ſans le ſçavoir. Quel fut ſon étonnement au diſcours de l'Inconnu ; mais à ce premier ſentiment en ſuccéda bientôt un autre. Le jeune homme joignoit aux plus tendres propos des ſoupirs & des regards pleins de feu : ſi l'innocence de Melanie l'empêcha d'en comprendre le ſens, ſon cœur ne s'y méprit pas : elle examinoit l'Inconnu avec la plus curieuſe attention, & elle y prenoit un plaiſir qui augmentoit par degré. La nature en le formant s'étoit ſurpaſſée elle-même ; l'amour n'auroit pu emprunter de traits plus ſéduiſans : les yeux de Melanie s'animoient cependant d'un feu étranger ; un doux ſaiſiſſement s'emparoit de ſes ſens ; la voix de ſon amant, ſes ſoupirs, & même ſon ſilence, répandoient dans ſon ame la plus vive émotion.

A ces différens effets qui auroit pu méconnoître les attaques de l'amour ? Tout annonçoit ſa puiſſance ; mais Melanie ne la reconnut pas : elle prit tout ce qu'elle éprouvoit, & ce qu'elle inſpiroit à l'Inconnu, pour de ſimples mouvemens d'amitié. Elle ne craignit pas de ſe livrer à un ſentiment ſi doux, & que ſa tante lui avoit toujours offert ſous des traits reſpectables : elle croyoit appercevoir dans

Digitized by Google

son jeune amant des qualités qui méritoient son attachement ; la noblesse de sa physionomie, la douceur de ses expressions, la sincérité qui brilloit dans ses yeux, & plus encore le rapport de son cœur engageoient Melanie à céder au penchant qui l'entraînoit.

« Est-il possible, lui dit-elle ingénuement, qu'un seul instant ait pu produire tant d'effet sur votre cœur ? L'amitié ne prend-t'elle sa source que dans » les yeux ? & sans connoître le caractere » de l'objet qui nous frappe, peut-on lui » être solidement attaché ? Mais qui êtes-vous, poursuivit-elle, sans lui laisser le » tems de répondre ? Où avez-vous fixé » votre séjour ? Quel hazard enfin vous a » conduit auprès de moi » ?

Ces questions embarrasserent l'Inconnu : il hésita quelques momens à y répondre : mais craignant sans doute d'inspirer de la défiance à Melanie,

« Mon nom est Tervile, lui répondit-il, Paris est le lieu de ma naissance, » j'y ai laissé une partie de ma famille. » Quelques intérêts particuliers m'ont appellé dans cette Province, où je suis » depuis deux mois : je revenois de la » chasse, lorsque le hasard m'a conduit » dans ces lieux ».

Digitized by Google

« L'amour, hélas ! m'y attendoit, continua-t'il, pour me faire sentir ses premiers feux. J'ai admiré long-tems vos charmes, & chacun des regards que je leur ai donné a porté à mon cœur un nouveau trait de flamme. J'ai osé prendre votre main, j'y ai imprimé le baiser le plus tendre. Que ne m'est-il possible de vous peindre la révolution qui s'est faite alors dans mon ame ; j'ai cru qu'un évenement surnaturel alloit changer son existence. Vos yeux se sont ouverts, & cet instant a décidé ma défaite. Oui ; je vous adore, & je sens que sans vous il n'est plus de repos pour moi ».

« Ah ! si votre bonheur ne dépend que de moi, répliqua la naïve Melanie, croyez que vous serez le plus heureux des hommes. Je vous l'avoue, Tervile, vous me paroissez digne de mon amitié, mais je n'ose vous l'offrir sans l'aveu de ma tante. Elle a toujours réglé mes sentimens, un manque de confiance de ma part pourroit la chagriner. Suivez-moi, poursuivit-elle avec un transport charmant ; elle est en ces lieux : elle chérit le vrai mérite, elle vous aimera, Tervile, quand elle vous aura vu, & surement elle me permettra de devenir votre amie ».

Digitized by Google

Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer la surprise de Tervile. L'attention que Melanie avoit donnée à ses discours, & la facilité avec laquelle elle avoit cédé aux mouvemens de son cœur, lui avoient fait juger qu'elle ignoroit l'usage de la dissimulation; mais il ne croyoit pas qu'elle poussoit l'innocence au point de méconnoître l'amour: sa réponse ne lui permit plus d'en douter. Quoique jeune, il connut le prix de cette heureuse ignorance: il a souvent avoué depuis que ce moment avoit été le plus doux de sa vie; l'innocence naïve avoit fourni un trait de plus à l'amour.

Tervile étoit trop intéressé à conserver Melanie dans une si précieuse erreur, pour qu'il hazardât de l'en tirer. Il s'appercevoit que loin de devoir l'ignorance où elle étoit à la foiblesse de son esprit, il n'en pouvoit être de plus vif, de plus pénétrant & de plus solide que le sien: c'etoit donc aux seuls préjugés de l'éducation qu'elle avoit reçue, qu'il pouvoit attribuer une méprise aussi singuliere. De quels plaisirs n'auroit-il pas été privé, si Mélanie eût connu les périls où l'exposoit son ingénuité? Tervile se contenta d'exprimer avec feu la satisfaction que lui donnoient les favorables dispositions où il

Digitized by Google

voyoit le cœur de cette aimable personne. Il lui jura une tendresse éternelle : mais il lui avoua qu'il ne pouvoit faire encore auprès de sa tante la démarche qu'elle lui proposoit ; qu'il étoit lui-même sous la puissance d'un oncle, dont il avoit besoin de ménager l'esprit, pour l'engager à consentir à son bonheur.

» Eh bien ! Tervile, reprit Melanie, » n'épargnons rien pour nous rendre favo- » rables de si chers parens. Pendant que » vous travaillerez à mériter le suffrage de » votre oncle, je parlerai à Eugenie ; je » lui dirai . . .

» Ah ! Melanie, interrompit Tervile, elle va » peut-être vous défendre de m'aimer ; elle » va peut-être vous défendre de me voir.

» Quelle raison en auroit-elle, reprit » Melanie avec surprise ? L'amitié ne peut » me rendre coupable à ses yeux ; elle s'est » de tous tems appliquée à m'en faire con- » noître les douceurs ; Mais quoi ! . . . ne » seroit-elle pas jalouse de vous voir par- » tager ma tendresse avec elle ? Cela pour- » roit bien être, & vous me faites ouvrir » les yeux : elle me defendroit de vous ai- » mer . . . Je ne pourrois plus vous voir . . . » Ah ! Tervile, vos craintes passent dans » mon ame, vous me faites trembler.

» Eh bien ! chere Melanie, repliqua

» l'amoureux Tervile, charmé du tout in-
» genu qu'elle donnoit elle-même aux al-
» larmes qu'il lui laissoit voir, dérobez
» quelque temps à votre tante l'intelli-
» gence de nos cœurs. Je parlerai à mon
» oncle; je l'engagerai à faire lui-même
» les premieres démarches auprès d'Euge-
» nie. Il lui découvrira mon amour pour
» vous; & les traits dont il le peindra à
» ses yeux, lui seront moins suspects, que
» ceux qu'elle jugeroit partir d'un pinceau
» intéressé. Mais en attendant me refuse-
» rez-vous le bonheur de vous voir? m'in-
» terdirez-vous le plaisir de lire dans vos
» yeux que j'ai sçu vous toucher.

» Non, je ne vous refuserai rien, ré-
» pondit ingénuement Melanie: j'approuve
» vos raisons; j'attendrai l'effet de vos
» démarches auprès de votre oncle. Il m'en
» coutera, je vous l'avoue, pour manquer
» de confiance envers Eugenie, c'est la pre-
» miere fois qu'elle aura à s'en plaindre;
» mais puisque les intérêts de notre ami-
» tié l'exigent, je leur serai fidele. Ces
» mêmes lieux cependant pourront nous
» procurer le plaisir de nous voir; j'y re-
» cevrai chaque jour avec joie l'assurance
» d'un sentiment tendre de votre part, &
» vous aurez la douceur de vous voir
» payer de la mienne d'un retour sincere.

Digitized by Google

La nuit approchoit ; Melanie & Tervile furent contraints d'interrompre un entretien si flatteur. Que cet instant leur couta de peine !

» Je vais m'éloigner de vous, disoit » avec douleur le passionné Tervile ; nous » nous reverrons demain, reprenoit la » naïve Melanie : une si courte absence » doit-elle nous faire soupirer ?

En disant ces mots, des larmes s'échappoient de ses yeux ; Tervile y mêloit les siennes. » Ma tante m'a toujours dit que » l'amitié ne causoit que des plaisirs, re» prit encore Melanie ; mais c'est sans dou» te lorsqu'elle ne trouve aucun obstacle » à s'exprimer. Tervile jura qu'il alloit travailler sans retard à détruire ceux qui s'opposoient à leur commun bonheur. Melanie lui tendit la main qu'il baisa avec transport. Ils se séparerent enfin, en se promettant de nouveaux plaisirs pour le lendemain.

Melanie dormit peu. Livrée à l'amour le plus vif, elle croyoit donner tout à la tranquille amitié. L'image de son amant s'offroit sans cesse à son esprit avec d'autant plus de charmes qu'elle ne trouvoit point de sujet de l'en bannir. L'innocence de ses sentimens lui montroit son devoir d'accord avec son cœur. Heureuse situa-

Digitized by Google

tion ! quel aveuglement nous en fait méprifer fes délices !

Melanie fut exacte à fe trouver au rendez-vous qu'elle avoit donné à Tervile. Leur entretien fut encore plus tendre que la veille. Ils avoient éprouvé les langueurs de l'abfence, le plaifir de fe revoir leur en parut plus vif. Melanie croyoit ne pouvoir jamais affez convaincre fon amant de ce qu'elle fentoit pour lui. Elle lui rapportoit, avec une naïveté capable de charmer le plus infenfible, tout ce qu'elle avoit éprouvé depuis leur féparation. Tervile voyoit fans nuage la félicité que lui préparoit un cœur tendre, innocent & délicat. Son amour puifoit dans fon bonheur même une nouvelle force : des larmes que le fentiment lui arrachoit, & que Melanie prenoit foin d'effuyer, étoient fouvent les feules expreffions du plaifir qu'il reffentoit. Mais Tervile tout vertueux, tout admirateur qu'il étoit de l'innocence de Melanie, Tervile étoit fujet à des foiblefles : il étoit bien difficile que fe trouvant feul avec une jeune & charmante perfonne qui lui donnoit fans ceffe des preuves de l'amour le plus tendre, il n'éprouvât pas de ces défirs où les fens n'ont fouvent que trop de part ; il y avoit quelque tems que ces deux amans fe

Digitized by Google

voyoient régulierement, sans qu'Eugenie en eût le moindre soupçon, lorsque dans un de leurs entretiens Melanie de qui l'ingénuité étoit toujours la même, se laissa emporter au torrent de son cœur.

» Je ne sçais, dit-elle à Tervile, quel » genre d'amitié vous m'inspirez; mais je » n'ai jamais éprouvé auprès de ma tante » ce que j'éprouve auprès de vous. C'est » qu'elle vous aime moins que moi, lui » répondit Tervile. Ah! Melanie, pour- » riez-vous me refuser le prix du senti- » ment; celui qui m'anime pour vous, est » de nature à ne pouvoir être égalé.

» Que je me plais dans cette douce cer- » titude, s'écria Melanie! Que vous m'ê- » tes cher, Tervile! Si vous cessiez de » m'aimer, je crois que je cesserois de vi- » vre.

» Tervile, que le respect qu'il avoit » pour Melanie, avoit retenu jusqu'alors » dans les bornes les plus étroites, ne fut » pas cette fois maître de ses transports.

» Livrez-vous sans allarmes aux mou- » vemens de votre cœur, lui dit-il avec » un trouble extrême, chere Melanie: » l'amour même & vos charmes vous ré- » pondent de ma constance... Mais.... » vous m'aimez donc.... Ah! Melanie, » assurez-m'en encore,... vous m'aimez... » Melanie...

Digitized by Google

La vivacité avec laquelle Tervile prononça les dernieres paroles, répandit le trouble dans l'ame de Melanie : elle rougit & soupira sans sçavoir pourquoi. Ses yeux qui rencontrerent ceux de son amant, furent à l'instant baignés de ces délicieuses larmes que l'amour fait répandre. Tervile s'empresse à les recueillir. Il y confond les siennes ; & guidé par ses désirs il prend Melanie dans ses bras, la serre tendrement, son ardeur augmente.

» Tervile, ... lui dit Melanie, d'une » voix foible, qu'éprouvons-nous l'un & » l'autre ? Quel étrange mouvement faites-» vous naître dans mon cœur ? Ah ! que » ma tante avoit raison de me vanter les » charmes de l'amitié ! Qu'ils sont puis-» sans ! Mais pourquoi ne les goûtai-je » qu'avec vous ?

Ce discours rappella Tervile à lui-même. L'innocence de Melanie y étoit représentée avec trop davantage pour ne pas faire effet sur un cœur naturellement ami de la vertu ?... « Qu'allois-je faire, dit-» il ! ce qui doit être l'objet de mon ado-» ration, ce qui doit faire un jour ma féli-» cité, alloit me rendre le plus coupa-» ble des hommes. Non ... ma raison s'y » refuse ... mon amour même en seroit » blessé ... En disant ces mots, Tervile

Digitized by Google

réprend auprès de Melanie la timidité du véritable amour.

Melanie alloit ſans doute queſtionner Tervile ſur ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux, lorſqu'elle entendit la voix d'Eugenie, qui répétoit ſon nom avec inquiétude. Contraints de ſe ſéparer, nos deux amans ſe dirent en gémiſſant l'adieu le plus tendre. Melanie rentra dans le jardin, où ſa préſence calma les allarmes de la craintive Eugenie.

» Où étiez-vous, ma chere enfant, lui » dit-elle, ſitôt qu'elle l'apperçut ? je vous » cherche depuis long-tems. Venez, pour- » ſuivit-elle, ſans attendre ſa réponſe ; » venez embraſſer votre mere qui vient » d'arriver en ces lieux.

Melanie avoit beſoin d'une nouvelle auſſi inattendue pour dérober à ſa tante le trouble où elle étoit encore.

» Ma mere, reprit-elle ! Quel bonheur » l'amene auprès de moi !

» Vous le ſçaurez, dit myſtérieuſement » Eugenie.

» Allons, repliqua Melanie, allons lui » prouver toute la ſenſibilité de mon cœur.

Melanie ne ſoupçonnoit pas le motif du voyage de Meliſe ; Eugenie qui l'avoit occaſionné, lui en avoit fait un myſtere. Madame d'Arcourt, cette amie chez laquelle

Digitized by Google

elle demeuroit alors, occupoit un rang qui lui procuroit les plus belles connoissances de la province. Sa terre touchoit à celle du Comte d'Armainville. Ce Seigneur avoit passé sa jeunesse à la Cour. Parvenu à un âge mûr, & fatigué du tumulte du monde, il s'étoit retiré à la campagne, où il jouissoit de la tranquillité si nécessaire au bonheur de la vie. Il avoit lié connoissance avec Madame d'Arcourt, & brilloit dans la société qui se rassembloit chez elle.

Le Comte y vit Melanie, & toute sa raison ne put le garantir des traits de l'amour; il l'aima assez pour se déterminer sur le champ à partager avec elle son rang & sa fortune. L'éducation qu'elle avoit reçue, lui garantissoit sa sagesse, & sembloit lui répondre de la liberté de son cœur, qu'il esperoit se rendre favorable, quand l'Hymen lui permettroit de faire éclater à ses yeux l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Il ne s'amusa pas à soupirer auprès d'elle, & ce ne fut qu'à Eugenie qu'il découvrit ses secrets sentimens. Eugenie reçut ce aveu en personne qui s'en trouvoit honorée, & qui regardoit les vues du Comte comme devant faire le bonheur de sa niece. Elle écrivit à Melise pour lui communiquer cette agréable nouvelle. Sure que le cœur de Melanie n'étoit point disposé à

Digitized by Google

opposer d'obstacle à ses desseins, elle crut inutile de la prévenir. Elle voulut laisser à Melise le plaisir de surprendre sa fille, en lui faisant connoître l'amour de celui qui devoit lui en faire goûter les douceurs. Melise enchantée de l'espoir que lui donnoit sa sœur, partit aussi-tôt pour se rendre où l'heureuse destinée de sa fille l'appelloit ; mais Melanie ignoroit les dispositions du Comte en sa faveur. Son innocence ne lui permettoit pas de deviner les sentimens qu'elle faisoit naître, & son indifférence pour ce Seigneur étoit si grande qu'elle avoit toujours oublié de parler de lui à Tervile.

Le cœur de Melise fut partagé entre la joie de revoir une fille & une sœur qu'elle aimoit, & celle de recevoir du Comte d'Armainville la confirmation de ce que lui avoit mandé Eugenie. Elle se chargea du soin de prévenir sa fille sur l'honneur qu'il lui destinoit, & promit au Comte que dès le lendemain, il recevroit de la bouche même de Melanie l'aveu qu'il désiroit : mais le Comte impatient, ne put attendre jusqu'au lendemain pour s'éclaircir d'une chose qui l'intéressoit si vivement. Il sçavoit que Melise devoit dès le soir même s'expliquer avec Melanie, il se fit un plaisir délicat de jouir de la surprise

où

Digitized by Google

où feroit cette jeune perfonne, en entendant nommer l'amour pour la premiere fois, & de connoître par lui-même fi elle feroit flattée d'apprendre qu'elle lui en avoit infpiré. Il fe glifla fecrétement dans un cabinet qui touchoit à l'appartement de Melife, où, par une porte vitrée, il fut à portée de voir & d'entendre la fcene qui fe préparoit.

Melife après avoir prodigué à fa fille les careffes les plus tendres, s'empreffa de l'inftruire du fujet de fon voyage : elle lui peignit fous les couleurs les plus fenfibles le bonheur que l'alliance du Comte lui préparoit. Melanie frémit fans pouvoir s'en rendre raifon ; fon filence furprit Melife : « Vous ne répondez pas, ma fille, » lui dit-elle, auriez-vous de la répugnan- » ce à épouler le Comte ? fongez que je » fuis autant votre amie que votre mere, » & parlez-moi fans détour ».

Raffurée par le ton affectueux qu'employoit fa mere, Melanie lui répondit en l'embraffant, qu'elle ne connoiffoit pas d'autre volonté que la fienne ; « mais, » ajouta-t'elle, apprenez-moi à quoi l'en- » gagement que vous me propofez, doit » me foumettre : qu'exige de moi le titre » d'épouse du Comte » ?

Melife fourit & reconnut dans cette

Digitized by Google

réponse l'effet des soins d'Eugenie.

« Le Comte n'exige de vous, dit-elle, » à sa fille, que ce que ses bonnes façons » & son amour vous forceront de lui accorder ; c'est une fidélité à toute épreuve, c'est enfin votre cœur qu'il demande & que vous ne pouvez lui refuser. » Ah ! que me dites-vous, s'écria, Melanie, s'il en est ainsi, je ne puis épouser » le Comte.

» Eh ! pourquoi, dit Melise avec surprise ».

Melanie vit avec chagrin qu'elle alloit rompre le silence que Tervile lui avoit recommandé ; elle voulut retenir son secret, mais vivement pressée par sa mere ;

« Hélas ! reprit-elle, comment pourrai-je donner mon cœur au Comte, il » n'est plus en mon pouvoir.

» Eh ! à qui l'avez-vous donné, repliqua Melise ?

» A vous, Madame, dit Melanie, à » ma chere tante, & ..... elle hésita un » instant, à Tervile, poursuivit-elle ; vous » remplissez tous trois l'étendue de mon » cœur, il n'y a plus de place pour d'autres ».

Quel sujet d'étonnement pour Eugenie ! A quoi lui ont servi tant de précautions pour éviter à son éleve la connoissance de

Digitized by Google

l'amour. Elle fixe sur sa sœur des regards interdits.

» Ah ! ma sœur, lui dit Melise est-ce là » ce que vous m'aviez annoncé.

» Vous voyez ma surprise, reprit Eugenie ; les dispositions du cœur de Melanie, ses liaisons avec Tervile, & le » jeune homme lui-même me sont inconnus.

» Expliquez-nous donc ce mystere, dit » Melise à sa fille ? quel est ce Tervile » dont vous nous parlez? »

Melanie apprit à sa mere comment elle avoit connu Tervile, & les circonstances qui avoient formé leur liaisons.

» Ah ! s'il paroissoit devant vous pour» suivit-t'elle avec vivacité, si vous con» noissiez les qualités de son ame, vous » l'aimeriez comme moi. Pouvois-je lui » refuser mon amitié ? Il m'assuroit sans » cesse de la sienne, & la sincérité même » s'exprimoit par sa bouche. »

Melise & Eugenie allarmées des périls où l'innocence de Melanie avoit été exposée dans ses entrevues avec Tervile, n'osoient plus la questionner, craignant d'en trop apprendre ; il leur étoit cependant essentiel de ne rien ignorer de cette aventure.

» A quoi passiez-vous votre temps au-

Digitized by Google

» près de Tervile, lui dit Melise ? que
» vous disoit-il ? quels étoient vos amu-
» semens ensemble ? mais surtout, Mela-
» nie, gardez-vous de me rien déguiser.

» Eh ! que pourrois-je vous cacher, re-
» prit Melanie ? l'amitié n'est pas un cri-
» me ; ma tante m'a toujours dit qu'elle
» étoit au contraire le plus doux lien de
» la société. Je passois avec Tervile les
» plus beaux instans de ma vie : il m'ai-
» moit, il me le disoit, je l'aimois & je
» l'en assurois avec la même sincérité ;
» Dieux ! que nos entretiens étoient doux !
» Chere Melanie, me disoit-il, connois-
» sez l'étendue de votre empire ; toutes
» les puissances de mon ame vous sont
» assujéties, & vous sçavez triompher
» des désirs même que vous m'inspirez.
» Oui, si l'amour les excite, le respect leur
» en impose..... Il cherissoit surtout,
» disoit-il, l'innocence de mon cœur, je
» n'étois pas moins empressée à l'ins-
» truire de ce qui m'intéressoit le plus en
» lui, c'est ainsi que nous passions des
» heures entieres & qui nous paroissoient
» des momens. Hélas ! nous ne nous
» sommes jamais séparés sans répandre
» des larmes, que l'espoir de nous revoir
» le lendemain ne pouvoit même arrêter. »

Melanie s'exprimoit avec trop d'ingénuité pour ne pas persuader.

Digitized by Google

» Graces au Ciel, dit Melise bas à Eugenie, nos craintes sont dissipées, » Tervile a respecté l'innocence de ma » fille au point de la laisser dans son » erreur sur l'amour, profitons de son peu » d'expérience pour détruire le penchant » que son cœur oppose aux désirs du » Comte.

» Je suis contente, dit-elle ensuite à » Melanie ; j'aime votre sincérité, mais » ma fille, j'exige, au nom de cette tendresse que vous m'avez assurée tant de » fois avoir pour moi, que vous oubliez « Tervile, que vous renonciez à son amitié, & que vous donniez la votre au » Comte.

» Oublier Tervile, s'écria Melanie avec » douleur ! Ah, Madame...

» Ne repliquez pas reprit, Melise : obéissez, & dès demain disposez-vous à reçevoir favorablement celui que je vous » destine.

» Et Tervile, dit la tendre Melanie, que » va-t'il donc devenir ?

» Oubliez jusqu'à son nom, repliqua » Melise : non, ma fille, non, Tervile ne » paroîtra jamais à vos yeux. »

Melanie ne put supporter la rigueur que renfermoit une telle menace : elle perdit connoissance ; Eugenie & Melise

Digitized by Google

s'empressoient à la secourir, lorsque le Comte accablé de ce qu'il venoit d'entendre s'offrit à leur regards.

» Ah Monsieur lui dit Melise...

» Je sçais tout reprit le Comte, que je » suis malheureux ! mais de grace, ménagez le cœur de votre aimable fille ; ce » n'est pas en causant son malheur, que je » puis mériter sa tendresse. Le secret que » je viens d'apprendre n'a rien diminué » de mon amour. Quelle ingénuité ! quelle innocence dans cette charmante personne ! que Tervile est heureux ! »

Melise assura le Comte qu'elle alloit travailler à lever l'obstacle qui s'opposoit à son bonheur : ses soins & ceux de sa sœur rappellerent Melanie à la vie ; on la laissa seule & livrée à ses réflexions. Hélas ! elle n'employa ce temps de loisir, qu'à regretter son amant & à gémir du cruel sort qui sans doute alloit les séparer.

Eugenie & Melise passerent la nuit à méditer sur les moyens de détruire la tendresse de Melanie pour Tervile. Eugenie se reprochoit d'avoir ravi à son éleve les armes avec lesquelles elle auroit pu repousser les traits de l'amour, en la laissant dans une ignorance dont elle avoit espéré d'autres fruits. Elle aimoit trop sa niéce pour l'abandonner au couroux d'une mere

Digitized by Google

qu'elle voyoit disposée à ne la point épargner : elle voulut se charger seule du soin de ramener son esprit à la docilité.

» Je connois son cœur, dit-elle à Melise, il est tendre : c'est l'étude que » j'en avois faite qui m'avoit engagée à lui » taire tout ce qui regarde l'amour ; je » n'ai jamais trouvé en elle d'opposition » à mes volontés. Laissez-moi ménager » son esprit ; elle nous aime & nous gagnerons plus auprès d'elle par la douceur, que par des emportemens qui » revolteroient sa raison. »

Melise qui connoissoit la sagesse de sa sœur, lui abandonna volontiers l'emploi qu'elle demandoit, autant pour s'épargner le chagrin de traiter durement une fille qu'elle aimoit, que pour tranquilliser la tendresse d'Eugenie.

A peine le jour leur permit-il de travailler à l'exécution de leur projet, qu'Eugenie se rendit auprès de Melanie. Qu'elle fut pénétrée à sa vue ! Melanie avoit passé la nuit dans les plus vives allarmes ; ses yeux étoient encore baignés de pleurs : elle étoit plongée dans un abattement qui auroit touché les plus insensibles.

» Eh ! quoi, ma chere niéce, lui dit Eugenie en la serrant dans ses bras, est-ce

» là le prix que vous reservez aux soins
» que j'ai pris pour votre éducation ? vous
» m'aviez tant de fois promis de n'aimer
» personne sans mon aveu ? m'avez-vous
» tenu parole ? & dois-je à présent comp-
» ter sur votre amitié ? Ah ! je le vois
» bien ; vous aimez plus Tervile que vous
» ne m'avez jamais aimée.

» Vous faites injure à mon cœur, re-
» prit Melanie, je ne vous aime pas moins
» que Tervile, mais je vous l'avoue, je
» crois l'aimer autant que vous. Ah ! ma
» chere tante, que ne pouvez-vous le con-
» noître, vous cesseriez bientôt de me
» condamner. »

Mais quel est donc ce Tervile, repliqua Eugenie ? quel est son pays, sa naissance & sa fortune ?

Melanie raporta tout ce que Tervile lui avoit confié à ce sujet ; il n'est pas loin de ces lieux, poursuivit-elle, & si vous y consentez je pourrai vous le présenter dès ce soir. Il doit se trouver au lieu de nos rendez-vous. Voyez-le, ma chere tante, & je suis sure que vous applaudirez à mon choix.

Non, ne l'espérez pas, reprit Eugenie, vous avez vu Tervile pour la derniere fois ; le Comte seul mérite votre cœur, il vous offre avec le sien le titre de Com-

Digitized by Google

tesse & une fortune immense. Cessez de résister aux volontés de Melise ; elle vous aime, mais une plus longue résistance la contraindroit à vous haïr, elle vous rendroit malheureuse sans qu'il me fût possible de vous secourir.

Que m'annoncez-vous, repartit douloureusement Melanie ? Que faut-il donc faire pour la contenter ?

Epouser le Comte dit Eugenie.

J'y consens, repliqua Melanie, mais qu'il n'exige pas le don de mon cœur : je vous l'ai déja dit, je n'en suis plus la maîtresse. Oui, il m'est absolument impossible de l'aimer. Tervile seul, Tervile a toute mon amitié.

Quelle obstination, dit Eugenie ! Melanie, prenez garde de vous attirer le courroux de Melise ; ma tendresse même commence à se lasser. Oubliez Tervile, aimez le Comte, voilà quels sont vos devoirs.

Ne plus voir Tervile, reprit Melanie..... renoncer à son amitié..... Eh bien ! il faut donc aussi que je renonce à la vie...

Cruelle niéce, s'écria Eugenie qui ne s'étoit pas attendue à trouver tant de fermeté dans le cœur de son éleve, ne pou-

Digitized by Google

rai-je gagner ſur toi d'éviter le malheur qui te menace ?

Impitoyable tante, repliqua Melanie, vous trouverai-je toujours inſenſible à ma peine ! Ah ! pourquoi m'avez vous fait un portrait ſi touchant de l'amitié ! pourquoi m'en avez-vous ſi ſouvent vanté les charmes ? Elle fait, diſiez-vous, le bonheur de nos jours, il falloit au contraire endurcir mon cœur contre ſes ſéduiſantes attaques. Docile à vos leçons, j'aurois tyranniſé ſes plus chers ſentimens, je les aurois ſacrifiés à la crainte de vous déplaire & de me rendre coupable à vos yeux ; mais tous vos ſoins ſe ſont appliqués à me faire goûter les douceurs de l'amitié ; ces preuves mêmes que je reçevois de la vôtre ont contribué à me ſéduire ; j'y trouvois tant de charmes qu'elle eſt devenue l'ame de ma vie. C'eſt dans ces diſpoſitions que j'ai connu Tervile ; cette aimable ſympathie qui diſpoſe de nos inclinations, a triomphé dans mon ame. Je ne lui ai point réſiſté, je l'avoue : perſuadée qu'elle étoit une vertu, je me ſuis fait une gloire de céder à ſes attraits ; pour Tervile ſeul deviendroit-elle un crime, lorſque vous m'en faites un devoir pour le Comte ? Avouez-le, ma chere tan-

Digitized by Google

re, si je suis coupable, ce n'est que de vous avoir fait un mystere de ma tendresse.

C'en étoit trop pour la sensible Eugenie ; l'ingénuité de sa chere éleve, la candeur & l'innocence de ses sentimens, & le tendre souvenir qu'elle lui rappelloit, lui offroient un tableau si touchant, que vivement pénétrée, elle l'embrassa, & la quitta en lui promettant de travailler à adoucir l'esprit de Melise en sa faveur.

Melise attendoit Eugenie avec impatience : elle fut surprise de la voir revenir toute en larmes. Vous pleurez ma sœur, lui dit-elle : ah ! vous n'avez rien gagné sur l'esprit de ma fille ! son obstination persiste ; c'est donc à moi qu'est reservé ce triomphe. Votre amitié pour elle vous rend trop foible, elle en abuse, mais elle apprendra bientôt ce qu'elle doit aux volontés d'une mere.

Parlez-lui, j'y consens, repliqua Eugenie, mais, ma sœur, ne la maltraitez pas ; si vous connoissiez, comme moi, l'excellent naturel de cette chere enfant, non, vous ne pourriez pas vous armer contr'elle. Qu'elle est aimable ! je l'admire jusques dans l'obstacle qu'elle oppose à nos désirs.

Quelle foiblesse, s'écria Melise ! en vérité, ma sœur, je ne vous reconnois plus.

Apprenez dans quelle erreur Melanie est plongée. J'ai appliqué tous mes soins à découvrir ce Tervile dont son cœur est charmé. C'est un imposteur, un traître qui, sous un nom supposé, cherchoit à la séduire; ce nom n'est pas connu dans ces cantons, & nous n'avons pu découvrir aucunes de ses traces.

Cela peut être, dit Eugenie: cependant sans chercher à le justifier, je puis opposer à l'indignation qu'il vous inspire le respect qu'il a conservé pour votre fille. Il pouvoit abuser de son innocence, il ne l'a pas fait. Ce trait seul le rend estimable à mes yeux. Melanie d'ailleurs s'offre à nous le présenter. Il doit, dit-elle, se trouver ce soir à la porte du jardin de cette maison: elle demande qu'il lui soit permis de le voir & de l'engager à s'expliquer devant nous.

Et c'est ce que nous devons éviter, interrompit Melise: Tervile quelqu'il soit, ne peut surement lui faire un sort aussi avantageux qu'est celui que lui offre le Comte. Plus elle le verra, plus elle sera rebelle à nos volontés; j'ai donné des ordres surs pour qu'il ne paroisse jamais à ses yeux, & je vais travailler à rendre son esprit plus docile. Encore une fois, s'écria Eugenie, ménagez ma chere niéce; n'em-

Digitized by Google

ployez auprès d'elle que la voix de la douceur !

Tranquillisez-vous, ma sœur, dit Melise, j'espere n'être pas si foible que vous.

L'air sombre & glacé que Melanie apperçut sur le visage de sa mere, ne lui permit pas de douter du sujet qui l'amenoit auprès d'elle, un tremblement général la saisit. Melise affectant de ne pas s'en apperçevoir, lui demanda froidement à quoi elle étoit déterminée.

A vous obéir, Madame, répondit Melanie d'une voix timide ; mais si jamais je vous fus chere, n'exigez de moi que ce que je puis faire. J'épouserai le Comte, mais pour lui donner mon cœur, qu'il ne l'espere pas, il n'est plus en mon pouvoir.

Melise indignée de trouver tant de résistance dans l'esprit de sa fille, se laissa emporter à tout ce que la colere peut inspirer de plus violent. Elle accabla Melanie de reproches & de menaces, elle accusa Tervile de perfidie & d'imposture, autorisée par le déguisement qu'il lui avoit fait sans doute de son véritable nom.

Melanie voulut entreprendre de justifier son amant, mais Melise lui im-

Digitized by Google

posa silence du ton le plus sévere, & lui ordonna pour la derniere fois d'oublier Tervile, ou de se préparer à souffrir tous les tourmens imaginables.

Disposez de mon sort, répondit Melanie au désespoir ; je subirai sans murmurer toutes les peines qu'il vous plaira de m'imposer, mais pour oublier Tervile, non, mon cœur n'y consentira jamais. Ah ! ma chere mere, poursuivit-elle en se jettant aux genoux de Melise, laissez-vous attendrir par mes pleurs. Le Ciel m'est témoin que tous mes désirs se bornent à vous complaire, mais il a mis lui-même un obstacle à vos desseins sur moi. Non, je n'ai pas été la maîtresse de mes sentimens, un pouvoir supérieur en a disposé, je n'ai pu lui résister, ce pouvoir subsiste encore & conserve ses droits au malheureux Tervile. Hélas ! si l'on m'imposoit aujourd'hui la dure loi de cesser de vous aimer, il en seroit de même, & je sens que je perdrois plutôt le jour que d'y consentir, je sens.... Le saisissement empêcha Melanie de poursuivre : elle embrassoit les genoux de sa mere ; elle couvroit ses mains de baisers & de larmes. Melise veut parler, l'émotion de son ame & son attendrissement l'en empêchent. Prête à partager la sensibilité de

Digitized by Google

sa fille, elle s'arrache de ses bras & va rejoindre Eugenie.

Ah! ma sœur, lui dit-elle, que Melanie est dangereuse! Toute ma fermeté a cédé à sa timide éloquence. Quel cœur! quels sentimens! Eugenie, que vous lui avez fourni d'armes contre nous!

Je vous l'avois bien dit, reprit Eugenie, avec une secrete complaisance; cessons, croyez-moi, de contraindre son cœur. Son bonheur doit nous être préférable aux avantages de la fortune.

Quoi, dit Melise, je l'applaudirois dans une foiblesse qui a peut être pour objet un sujet méprisable! Non, la mienne ne s'étend pas jusques-là.

» Ce que je puis faire pour elle, c'est » de laisser au temps le soin de ramener » son cœur à la raison: évitons cependant » tout ce qui pourroit lui rappeller le » souvenir de Tervile: elle ne verra plus » que le Comte, & l'amour de ce Sei» gneur sçaura peut-être triompher de » l'obstacle qui s'oppose à ses désirs. »

Eugenie approuva le dessein de sa sœur, & dès le moment on cessa de violenter les sentimens de Melanie.

Mais elle n'en fut pas plus heureuse. Tervile, son cher Tervile ne paroissoit plus à ses yeux; elle ignoroit s'il l'aimoit

Digitized by Google

toujours, & tout ce qui l'environnoit gardoit sur lui un silence qu'elle n'osoit interrompre. Elle étoit contrainte d'étouffer les soupirs que son souvenir lui arrachoit; ce n'étoit plus dans le cœur de sa mere qu'elle pouvoit chercher de la douceur: armée contr'elle de l'air le plus froid & le plus indifférent, Melise paroissoit mépriser la voix de la nature qui lui parloit en faveur de sa fille; Eugenie même, la sensible Eugenie n'osoit faire éclater la tendresse qu'elle avoit pour une niece si chére. D'accord avec Melise, elle croyoit gagner par une indifférence affectée ce que les preuves de son attachement n'avoient pu obtenir du cœur de son éleve; mais elles étoient toutes deux dans l'erreur. Toute entiere à son cher Tervile, Melanie regardoit comme une injustice criante la loi qu'on lui imposoit de ne plus l'aimer: elle étoit révoltée de voir sa mere & sa tante sacrifier à l'intérêt l'amitié, ce sentiment noble & vertueux; enfin Melanie fortifioit sans cesse son cœur contre les attaques qu'on lui portoit; & le seul fruit que Melise & Eugenie retiroient de leur rigueur pour elle, étoit de la plonger dans une mélancolie qui commençoit à les allarmer.

Le Comte d'Armainville s'éloignoit ra-

Digitized by Google

rement de la maison de Madame d'Arcourt. Il y passoit des journées entieres à soupirer auprès de Melanie, & à tâcher de l'attendrir. Melanie estimoit ce Seigneur : elle gémissoit en secret d'être cause du chagrin auquel il se livroit ; mais il lui étoit impossible de répondre à sa tendresse.

Quelque tems s'écoula de la sorte. Un jour que le Comte étoit seul avec Melanie, & qu'il lui portoit des plaintes touchantes sur l'indifférence dont elle l'accabloit, » hélas ! lui dit-elle ingenuement, je vou- » drois qu'il me fût possible de vous sa- » tisfaire. Je vous estime, Monsieur, je » ne vous hais pas, je sens même que » s'il falloit sacrifier à votre bonheur une » partie de mes jours, je le ferois sans hé- » siter ; mais n'en exigez pas davantage, » mon cœur n'est plus à donner. Ah ! » Comte, poursuivit-elle, en voyant le » chagrin que son discours causoit à ce » tendre Seigneur, si la vengeance peut » avoir des charmes pour vous, jouissez- » en, je ne puis vous causer autant de » peine que j'en souffre moi-même depuis » que je suis séparée de Tervile.

» Est-ce ainsi que vous prétendez adou- » cir mes maux, s'écria le Comte ? Cruelle, » en m'offrant la vengeance pour dédom- » magement, vous portez à mon cœur

Digitized by Google

» un nouveau trait de désespoir : ce sont » les mêmes tourmens auxquels vous êtes » en proie, qui cause mon malheur ; j'y » reconnois la vivacité de votre amour » pour le trop heureux Tervile.

» N'enviez pas son sort, reprit Mela- » nie. Est-il malheur semblable à celui » d'être éloigné de ce qu'on aime ? Tervi- » le ne me voit plus, il ignore si je lui » suis fidele. Ah ! du moins, s'il sçavoit » les soins que je prends pour lui conser- » ver mon amitié, s'il sçavoit... Pardonnez, » Monsieur, reprit-elle, en voyant les mou- » vemens d'impatience qui échappoient au » Comte, l'on ne peut contraindre le senti- » ment, j'aime Tervile, je l'ai connu avant » vous, avant vous il m'assura d'une ten- » dresse éternelle ; s'il avoit laissé du vui- » de dans mon cœur, vous seul, Comte, » seriez digne de le remplir ; mais... Me- » lanie s'arrêta...

» Achevez, répliqua le Comte avec » douleur ; dites que vous ne m'aimerez » jamais, que tout espoir m'est interdit, » que je dois enfin étouffer l'amour mal- » heureux que vous m'avez inspiré.

» Ah ! sans m'ôter votre amitié, reprit » vivement Melanie, soyez assez généreux, » cher Comte, pour vous contenter de » mon estime, je vous l'offre ; & s'il étoit

Digitized by Google

» une autre espece d'amitié que celle que » j'ai pour Tervile, je vous l'offrirois de » même. Oui, je sens que vous avez des » droits sur mes sentimens, mais je l'a- » voue, ils ne sont pas semblables à ceux » que j'ai donnés à Tervile; jouissez des » vôtres, & souffrez qu'il jouisse des siens. » Que ne vous devrai-je pas ?

Melanie s'apperçut que ses dernieres paroles avoient jetté le Comte dans une profonde rêverie. Elle se flatta qu'il dis-disposoit son ame à lui faire le sacrifice qu'elle demandoit. Pour exciter sa générosité, elle lui prodigua mille noms tendres & flatteurs, & mille carresses que l'innocence qui les accompagnoit, rendoit plus touchantes » Oui, cher Comte, lui dit- » elle en serrant ses mains dans les sien- » nes; oui, je veux vous devoir mon bon- » heur, il m'en paroîtra plus sensible. » Après Tervile vous serez ce que j'aurai » de plus cher.

Le Comte désarmé par les graces & la douceur de cette aimable fille, céda enfin à la générosité qu'elle excitoit dans son ame.

» Vous triomphez, belle Melanie, lui » dit-il : je vais trahir les intérêts de mon » amour pour m'occuper des vôtres; je » veux réparer tout le mal que je vous ai

» fait, mais c'eſt à votre ſincérité que je » dois ſacrifier le bonheur de ma vie ; inſ» truiſez-moi de la naiſſance & des pro» grès de vos ſentimens pour Tervile.

» Je ne vous déguiſerai rien, répliqua » Melanie enchantée de l'eſpoir que lui » donnoit le Comte. Le haſard m'a pro» curé la vue de Tervile. Le premier re» gard que j'ai fixé ſur lui, a captivé mon » cœur. Il m'a juré mille fois que la ſym» pathie avoit produit le même effet ſur » le ſien. Avec une égale ſincérité nous » nous en ſommes donnés depuis de conti» nuelles aſſurances ; nous voir, nous ai» mer, nous le dire, étoient nos plaiſirs » les plus ſenſibles. Dieux ! quand je me » rappelle notre derniere entrevue, quel» le eut des charmes pour nous ! La viva» cité de nos ſentimens affoibliſſoit notre » voix, nos regards ſeuls nous inſtrui» ſoient de ce qui ſe paſſoit dans nos ames. » Qu'ils étoient tendres ! Que nous étions » heureux ! Pouvois-je prévoir, hélas ! le » changement affreux qui ſe préparoit dans » notre ſort.

» Quel détail pour le Comte ! Funeſte » curioſité, s'écria-t'il, tu ſers à redoubler » mes maux. Que d'amour ! ... que d'in» génuité ! que de charmés ! je connois » mieux encore la perte que je fais. Ciel !

Digitized by Google

» pourrai-je m'y résoudre ? Il le faut ;
» raison, honneur, tout m'en fait une loi;
» mais... qu'il m'en va couter ! ... N'im-
» porte.. Adieu, belle Melanie, je vais,
» s'il se peut, déterminer mon cœur à ce
» grand sacrifice.

Le Comte sortit à ces mots, & laissa l'esprit de Melanie flottant entre la crainte & l'espérance ; mais il ne l'abandonna pas long-tems à cette inquiétante situation. Il revint le lendemain, & sans communiquer son dessein il invita Melise, Eugenie, & la charmante Melanie à embellir de leur présence une fête qu'il donnoit, leur dit-il, le même jour dans son château. Elles s'y rendirent toutes accompagnées de Madame d'Arcourt. Mais quelle agréable surprise pour Melanie de reconnoître son cher Tervile dans le premier objet qui frappe ses regards chez le Comte ! Elle jette un cri de joie, & sans contraindre les mouvemens de son ame, elle se lance dans les bras de son amant, qu'un pareil transport amene au-devant de ses pas.

Cher Tervile, lui dit-elle, je vous revois ! Quel bonheur ! sa voix expire. Tervile ne peut s'exprimer avec plus de facilité. Des mots entrecoupés forment l'entretien de ces tendres amans. Melise & Eugenie les regardent, & dans l'excès de

Digitized by Google

leur surprise, elles ne pensent pas à les séparer, ni à en imposer à leurs transports.

Melanie s'arrache des bras de Tervile pour voler dans ceux de sa mere & de sa tante. Elle ne se croyoit pas coupable d'avoir à leur yeux prodigué à son amant les preuves de sa tendresse; ainsi elle ne craignoit pas leurs reproches.

» Le voilà ce cher Tervile, leur dit-» elle, dont le souvenir me rendoit rebelle » à vos desirs. Avois-je tort, & déja ne » l'aimez-vous pas autant que moi ?

Melise & Eugenie n'avoient plus la liberté de s'exprimer, l'étonnement leur coupoit la parole. Melanie n'y fit pas attention, elle avoit satisfait sa tendresse; elle crut devoir quelque chose à la générosité du Comte.

» Vous me rendez Tervile, lui dit-elle. » Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas?

Le Comte qui vouloit ravir à son cœur l'occasion de s'affoiblir de nouveau, ne répondit à Melanie qu'en prenant une de ses mains qu'il mit dans celle de Tervile, & dans cet état les présentant tous deux à Melise,

» J'ai triomphé de mon amour, lui-» dit-il, j'ai sacrifié mon bonheur à ce-» lui de votre aimable fils; ne rendez pas

» mes combats infructueux, consentez à
» l'union de ces deux amans, ils sont
» dignes l'un de l'autre. Sous le nom de
» Tervile reconnoissez le fils du Marquis
» de Clerval mon frere.

Melise apprit cette nouvelle avec joie. Mais sa fille ne put cacher sa surprise, & demanda à Clerval quelle raison lui avoit fait prendre un faux nom auprès d'elle. Rassurez vous, Mademoiselle, reprit le Comte, je vais, pour lui, vous en instruire & le justifier. Sa tristesse & sa répugnance pour un mariage avantageux que je lui proposois, m'ont fait soupçonner qu'une passion secrete formoit cette opposition dans son cœur. Je l'ai fait suivre, j'ai sçu qu'il se rendoit tous les jours à la porte du jardin de Madame d'Arcourt, je l'y ai surpris moi-même, & je l'ai obligé de m'ouvrir son ame. Il m'a avoué qu'il vous adoroit, & qu'il avoit déguisé son nom pour me dérober la connoissance de sa flamme. Oui, dit alors Clerval à Melanie, oui, c'est la crainte de vous perdre, ou de me voir éloigné de vous, si j'étois reconnu, qui m'a fait employer cet artifice. Que sous l'heureux nom de Tervile j'ai goûté de douceurs! Sous le titre de l'amitié, vous m'avez offert l'amour le plus tendre. Pardonnez, belle Melanie, si

Digitized by Google

je vous ai laissée si longtems dans l'erreur : mais content de mon sort, & pénétré de respect pour votre innocence, je n'ai osé entreprendre de vous désabuser. Que dites-vous, Clerval, s'écria Melanie, les sentimens que j'ai pour vous ne seroient pas ceux de l'amitié ?

Clerval fut embarrassé, il s'étoit persuadé que l'amour du Comte si souvent exprimé à Melanie l'avoit détrompée. Quoique sûr de sa tendresse, il craignit que la connoissance qu'il alloit lui donner, n'apportât du changement dans sa conduite avec lui. Pendant qu'il cherchoit les moyens de l'instruire sans effaroucher son innocence, Melanie le pressoit de s'expliquer avec une vivacité qui divertissoit les spectateurs. Ils se regardoient tous, & jouissoient de l'embarras de Clerval, mais il se rappella bientôt tout le feu de son esprit.

Quoi ? toujours de l'amitié, chere Melanie, lui dit-il, d'un ton chagrin ! Ne voulez-vous m'accorder qu'un sentiment si froid ? Il ne peut récompenser la vivacité des miens. L'amour peut seul payer l'amour ..... Eh ! qu'elle différence mettez-vous donc entre l'amour & l'amitié, interrompit Melanie. Je vous ai entendu souvent répéter le mot d'amour, Melise, Eugénie

Digitized by Google

genie & le Comte l'ont quelquefois prononcé devant moi, mais j'ai cru qu'il renfermoit les caracteres de l'amitié. Je vous l'avoue cependant, il me sembloit qu'il avoit quelque chose de plus vif & de plus intéressant. J'aimois surtout, Clerval, j'aimois à l'entendre de votre bouche. Achevez de m'instruire. Apprenez-moi à distinguer ces deux sentimens. Clerval peignit l'amour & l'amitié tels qu'il étoit capable de les ressentir. Que d'esprit il mit dans ses définitions ! que de chaleur dans le portrait de l'amour ! Melanie y reconnut le sentiment qui l'animoit. Le voile de son innocence fut déchiré ; mais confuse de son erreur, & craignant d'avoir été coupable, elle rougit, regarde en tremblant Melise & Eugenie, & n'ose plus fixer les yeux sur son amant. Clerval au désespoir, se croit le plus malheureux des hommes, lorsque Melise & Eugenie touchées de sa peine & de l'embarras de Melanie, s'empressent à la rassurer, en lui apprenant que leur aveu justifie alors les mouvemens de son cœur. Nos deux amans se livrent à leurs transports sans crainte. Le Comte obtient pour eux l'agrément du Marquis de Clerval son frere : il leur assure tous ses biens après sa mort, & les conduit lui-même à l'autel. Jamais union n'a

Digitized by Google

été plus heureuse. Clerval a toujours pour Melanie cet amour vif & tendre qu'il a senti pour elle dès le premier instant qu'il l'a vue, & Melanie conserve toujours cette candeur si rare, & cette ingénuité charmante que le commerce du monde ne peut altérer, & qui la font adorer de tous ceux qui la connoissent.

Cette nouvelle est de Mademoiselle Brohon, l'aimable auteur des Amans Philosophes, dont nous avons fait l'extrait & l'éloge l'année passée dans le Mercure de Mai. Il nous paroît qu'elle s'est peinte elle-même dans les Charmes de l'Ingénuité. Heureux qui pourroît être son Tervile !

LA SOUCHE ET LE MARRONNIER.

FABLE.

Un Marronnier tout plein de l'avantage
Que lui donnoit sur plusieurs végétaux
L'abondance de ses rameaux
Et la beauté de son feuillage,
Insulta jadis, en ces mots,
Une Souche du voisinage ;
Cherive Souche, oses-tu bien
Montrer ton sep en ma présence ?
Connois-tu ton néant, & de ton sort au mien ;

Digitized by Google

Sçais-tu quelle est la différence ?
Regarde mes rameaux se perdre dans les airs.
Est-il d'arbre dans l'Univers
Plus rénommé pour son feuillage ?
Ne voit-on pas sous mon ombrage
Se reposer les Princes & les Rois ?
Dans leurs jardins, c'est de moi qu'on fait choix,
Soit pour orner une terrasse,
Soit pour border la rive des canaux.
Ma beauté ne doit rien à celle des Ormeaux ;
Et souvent ma taille surpasse
Celle des Chênes les plus hauts.
Mais toi, toujours triste & débile,
Sans l'appui sur lequel ton corps est attaché,
Ton bois tortu sur la terre couché
Ne seroit qu'un trone inutile.
Que je te plains ! En vérité,
Tu n'as pas lieu d'être idolâtre
De ta force & de ta beauté.
La nature envers toi ne fut qu'une marâtre ;
Et moi, j'en suis l'enfant gâté.
Tu ressens, je le vois, un si sensible outrage ;
Tu pleures, & fais bien ; les pleurs sont ton partage.
La Souche dit au Marronnier :
Arbre superbe, & qui devrois te taire,
Oses-tu te glorifier
D'une beauté frivole & passagere.

Digitized by Google

Tu vantes tes rameaux ; mais enfin, montre-moi
Quelque fruit renommé qui provienne de toi.
Marronnier, mon ami, reviens de ta chimere.
Tu te crois un arbre ſans pair,
Et ne produis ſous une écorce amer,
Qu'un fruit encore plus amere,
Qu'un fruit dont on ne peut rien faire.
Regarde le mien, au contraire.
Quels honneurs ne reçoit-il pas ?
Son jus eſt l'ame des repas :
Il réjouit, il vivifie,
Il eſt le charme de la vie,
Et le Nectar qu'on ſert aux Dieux.
Ce breuvage ſi doux & ſi délicieux,
C'eſt moi qui le produis ; ceſſe donc, je te prie,
De t'enorgueillir ſans raiſon.
Je vois, ſans l'envier, le ſuperbe feuillage,
Dont la nature t'a fait don.
Ce n'eſt-là qu'un vain étalage,
Et je me ris d'un avantage
Dont on ne tire rien de bon.

Simeon Valette.

ETRENNES

A M. de Fontenelle de l'Académie Françoiſe.

AImable & galant Fontenelle,
Que les graces ſuivent toujours,

Digitized by Google

Tu dois aux Chantres des Amours,
Servir de guide & de modele.

Quand l'homme est sous le poids des ans,
La tristesse & l'ennui sont toujours à sa suite.
Le plaisir jamais ne te quitte,
Et ton hyver vaut un printemps.

Pousse au-delà des tems ta brillante carriere
Pour le bonheur de tes amis;
Et que la parque meurtriere
Respecte des jours si chéris.

*Par M. de C****

EXAMEN de la Surdité & de la Cécité, par un Sourd.

JE ne me trouve dans presque aucune maison, que la question, *lequel est le plus malheureux d'un Sourd ou d'un Aveugle*, n'y soit débattue. Quelquefois en me demandant mon avis, on m'oblige de prendre part à la dispute. Je dis, *quelquefois*, car on ne m'attaque pas toujours. Bien des gens pensent que cette these doit me faire peine, en me faisant toujours plus

Digitized by Google

ſentir tout ce qu'il y a de triſte dans mon infirmité. On ſe trompe. Tout ce qui me procure l'occaſion de parler, ſans faire de propos diſcordans, me fait un plaiſir très-ſenſible, parce que cela me diſſipe. J'ai ſi ſouvent beſoin de diſſipation, que j'ai toujours la reconnoiſſance la plus ſincere envers ceux qui me procurent l'occaſion d'en prendre.

Juſqu'ici j'ai trouvé peu de monde de mon avis ſur la queſtion de la ſurdité & de la *cécité*. Les femmes ſurtout ſe révoltent contre moi, & peut-être bien des hommes ne ſe rangent de leur côté que par complaiſance. Je ne ſuis point ſurpris de l'avis des femmes. La plûpart regardent la beauté comme ce qu'il y a de plus précieux pour elles. La *cécité* défigure, & la ſurdité n'ôte rien aux traits d'un beau viſage. Cette raiſon doit être d'un grand poids auprès des femmes.

J'ai entrepris d'examiner cette queſtion à tête repoſée. Mais je l'avoue, je crains la ſéduction du ſentiment rigoureux de mon infirmité, & je regrette tous les jours qu'un Aveugle, M. *de la Mothe*, par exemple, n'ait pas travaillé ſur cette matiere. Peut-être évitoit-il de ſe livrer trop fortement à la penſée de ce qu'il ſouffroit par la privation de la vûe. Cette

Digitized by Google

raison m'a arrêté quelque tems ; le courage & la curiosité de sçavoir ce qu'on penseroit de mes idées l'ont emporté. Je souhaite que quelqu'Aveugle suive mon exemple. La question bien décidée seroit un service rendu au genre humain, puisque le débat cesseroit, & que l'un des deux seroit décidemment moins à plaindre. Quant au perdant il n'y perdroit rien de plus, puisque chacun se croit le plus malheureux. Le sujet que je traite est donc digne d'un Philosophe. Qu'il seroit à souhaiter que ma bonne volonté fût placée dans une tête & plus philosophique & plus sçavante que la mienne !

Je déclare que dans tout cet ouvrage je n'entends point parler des ouvriers ou gens à talens qui ont besoin de gagner leur vie par le travail de leurs mains, ils doivent sans doute préférer la surdité ; mais il faut alors que leur métier soit sédentaire & tranquille, & qu'ils n'ayent point à sortir de chez eux, sans quoi la surdité mettroit leur vie continuellement en danger.

Il est donc question ici de ceux que la fortune a mis en état de ne rien refuser à leurs commodités & à leurs plaisirs. Je n'entends pas seulement ces opulens en

position de ne connoître aucun terme au nécessaire ; mais généralement tous ceux qui ont ce qu'on appelle *de quoi vivre*. Je crois que dans cette situation, il est moins malheureux d'être aveugle que d'être sourd, ainsi que dans celle d'un homme sans aucun talent, réduit à la mendicité.

Pour développer notre idée, examinons deux infirmes dans quelques-unes des situations possibles ; elles serviront à nous faire juger de celles dont nous ne parlerons pas. Mais je demande que l'on écarte, en jugeant, tout préjugé, toute séduction d'intérêt personnel ; que l'on n'écoute que la raison naturelle, les véritables mouvemens de l'amour-propre, les vrais principes de la société & de l'humanité ; en un mot que l'on apporte dans sa décision cette impartialité que le seul bon sens éclaire.

Damon opulent a une épouse aimable & respectable dont il est adoré : il tient une bonne table, à laquelle beaucoup de gens de mérite se font un plaisir de se trouver. C'est un homme dont tous les désirs sur le luxe sont aussi-tôt remplis que formés ; il n'a point de procès, point d'affaires que celles de l'œconomie de son bien qui est en bon état ; il est aimé & estimé de ses parens qu'il chérit ; tous ses

Digitized by Google

amis en font cas. Quelle heureuſe ſituation! Eſt-il poſſible de n'être pas content quand on en jouit; *Damon* cependant eſt dévoré de triſteſſe & de mélancolie. C'eſt peut-être, dira-t'on, le déſir d'une plus grande opulence, ou l'ambition qui le dévore? Non, il ne veut point de charge, il ne déſire rien au delà de ce qu'il poſſede, il ne ſouhaite que de pouvoir jouir de ce qu'il a, & d'en jouir avec ſes amis. Mais n'en jouit-il pas? il eſt toujours au milieu d'eux, à une table ſervie avec autant de goût que d'abondance. Non, il ne jouit pas: au milieu de la meilleure compagnie du monde, *Damon* eſt plus à plaindre que s'il étoit ſeul. Il eſt ſourd, & continuellement navré du chagrin de ne pouvoir prendre part à une converſation agréable, à laquelle il voit que chacun prend du plaiſir. Auſſi remarquez-vous qu'il évite autant qu'il peut de ſe trouver à cette table dont il ne fait la dépenſe que pour cette épouſe qu'il adore: c'eſt pour elle qu'il veut attirer chez lui une compagnie agréable. Il n'aſpire qu'au moment de ſe trouver ſeul, ou tête à tête.

Suppoſons un Aveugle dans la même poſition; que ſon état eſt différent! Sans ceſſe diſtrait par la converſation, par les ſaillies charmantes que l'on n'a qu'à ta-

ble, par l'enjouement de ces propos que la bonne chere & les vins délicieux excitent dans les gens même hors delà les plus sérieux & les plus froids, la table est son élément; il y passeroit les journées entieres. Absolument livré à la gaieté & au plaisir que porte dans l'ame la conversation, il oublie qu'il ne voit rien; ce qu'il entend l'occupe, l'amuse, & le distrait du sentiment de son infirmité. On sort de chez lui enchanté de l'esprit & du goût qu'il a fait briller sur des matieres d'amusement, du génie, & du jugement qui lui font porter une nouvelle lumiere sur des objets d'utilité. Livré au plaisir qu'il a procuré, on ne songe pas même que son état exige de la compassion, (1) sentiment toujours pénible pour l'humanité.

A cent pas de sa porte est un Sourd qui demande l'aumône. Il s'épuise pour persuader à tous les passans qu'il est tel, que son état l'empêche d'exercer aucune profession, & que celle de sa femme ne peut pas suffire pour soutenir sa déplorable famille. On l'envisage, rien n'annonce dans sa physionomie un homme incommodé. On traite sa surdité de ruse de

(1) Il me semble que ce sentiment ne coûte rien aux bons cœurs.

Digitized by Google

gueux, on passe son chemin, & le pauvre malheureux ne recueille souvent d'autre fruit de sa journée que le chagrin de s'appercevoir qu'on le regarde comme un imposteur.

A l'autre coin de la rue on voit un Aveugle qui en a fait le théâtre de sa bonne humeur. Cet homme manque de tout, & n'attend que de la charité des passans, le pain qui doit lui donner sa subsistance, ainsi qu'à sa femme & à quatre enfans. Toute son ambition, sans espoir de la voir remplie, est de trouver un protecteur qui lui procure les quinze vingts. Quelle affreuse situation ! qu'un homme qui l'éprouve en doit être affecté ! aussi l'est-il vivement. Cependant pense-t-on que ce soit par une exposition lamentable de sa situation qu'il cherche à remuer en sa faveur les entrailles des passans ? Non, il s'est fait un nombre de formules plus bouffonnes les unes que les autres ; ce qu'il dit fixe l'attention des passans sur lui ; on s'arrête, on le questionne, une repartie plaisante est sa réponse, on en rit, on s'amuse un instant, & la charité se ressent du plaisir qu'on a pris. Notre aveugle content, redouble de gaieté pour le premier qui passera, & retourne le soir à son grabat, augmen-

ter joyeusement sa famille. On peut m'objecter que l'inexpérience du bien-être que cet homme n'a jamais goûté, est cause de sa bonne humeur; j'espere que la suite de cet Ecrit, en détruisant l'objection, démontrera que c'est avec raison que j'établis les propositions suivantes.

Un sourd est toujours pour le moins triste & mélancolique, souvent inquiet, impatient, sujet à l'humeur, à charge à lui-même & aux autres, inutile & embarrassant dans la société : il y a du mérite à le supporter, fût-il lui-même d'un mérite supérieur & décidé. Que cet état est violent!

Un Aveugle sera pour le moins toujours tranquille; souvent il sera gai & amusant selon le degré & le caractere de son esprit, de son imagination, & de son génie qu'il a des occasions continuelles de faire briller dans la conversation. Il n'est à charge qu'à ceux qui par état sont faits ou payés pour lui rendre service. D'ailleurs il peut dans la conversation être aussi utile qu'agréable à la société.

Le développement de ces deux propositions ne nous oblige point à considérer l'homme dans tous les états où il puisse être imaginé; il suffira de l'exami-

Digitized by Google

ner sous la seule qualité d'homme d'esprit & de génie. Si nous développons cette situation d'une façon satisfaisante, on sentira assez ce que l'on doit penser sur toutes les autres. La surdité est une affliction d'une espece à l'épreuve de tous les raisonnemens du Stoïcien le plus décidé. En effet, un Sourd trouve de si grandes difficultés à la dissipation, qu'on peut dire qu'il n'en trouve les moyens que dans ce qui fait l'occupation des autres. Il n'a de plaisir que par le travail, & de délassement que par le repos, qui bientôt devient ennui. Il faudroit donc reprendre le travail; mais la santé en souffriroit, l'épuisement des esprits augmenteroit encore la mélancolie; & les causes physiques se joignant aux causes morales, elles deviendroient extrêmes, & peut-être incurables.

Le Sourd le moins malheureux est celui qui va s'ennuyer par égard pour les bienséances établies dans la société. Mais combien y en a-t'il de ce genre? Quelle force d'esprit, quel courage, quelle douceur de caractere ne faut-il pas pour prendre ce parti? Il faut pourtant bien qu'il le prenne pour n'être pas rongé de chagrin toutes les fois que la bienséance ou les affaires l'obligent de paroître.

Je sens qu'on va m'objecter qu'un

Digitized by Google

Sourd qui tient cette conduite, est un sot; qu'on ne lui demande rien; qu'on le fuit même, par l'incommodité dont il est dans la conversation; il le sent, & c'est ce qui doit lui causer le plus de douleur. Mais ce Sourd a du bien, par conséquent des affaires qui demandent qu'il se produise plus souvent qu'il ne le voudroit. Le supposera-t'on assez isolé pour n'avoir aucun intérêt de famille, même de bienséance, qui trop souvent sont les plus à charge pour lui, ausquels cependant on est forcé de se livrer; s'il a des enfans, n'est-il pas obligé de faire des démarches pour eux, de leur ménager des amis, des connoissances, des Protecteurs; enfin s'il aime naturellement le monde & la société, que ne doit-il pas souffrir de s'en priver absolument par la certitude qu'on évite sa présence partout? Tous ces points de vue réunis ne doivent-ils pas faire penser qu'il sera bien moins à plaindre, s'il prend pour la société ces sentimens de tendresse & de soumission, dont un cœur sensible est pénétré pour une maîtresse tyrannique & cruelle dont il espere vaincre la résistance, que s'il se livroit sans réserve à une solitude outrée qui entraîne presque toujours la misantropie?

Suivons notre Sourd. Si cet homme

Digitized by Google

aime autant l'étude & le travail que nous lui supposons d'esprit & de génie, il ne s'ennuyera jamais dans son cabinet; mais surement il s'y fatiguera. Cherchons à le dissiper : le conduirons-nous au plus séduisant de tous les spectacles, à l'Opéra ? Certainement l'instant où la toile sera levée lui fera plaisir. Il s'amusera de l'ensemble, du coup d'œil, tant qu'il trouvera de nouvelles observations à faire. Mais que chacun s'examine, & me réponde de bonne-foi; si le premier coup d'œil de l'Opéra satisfait, on obligeoit tous les Spectateurs à se boucher les oreilles de façon à ne point entendre du tout, croit-on qu'un seul pût rester jusqu'à la fin du spectacle ? Non surement; on s'y ennuieroit trop, & je me suis confirmé dans ce sentiment par une observation que le Public m'a fournie lui-même : la voici. J'ai assisté aux représentations de plusieurs Pantomimes très-bien exécutées : l'effet qu'elles ont produit m'a paru assez général. On convenoit que cela n'étoit bon à voir qu'une fois. On en donnoit plusieurs raisons, dont l'essentielle est surement que cela n'intéressoit point le cœur, & occupoit trop l'esprit, souvent à pure perte. Je sçais qu'il y a des gestes de convention générale, & que tout le monde entend. Mais quelle application,

Digitized by Google

quelle ſagacité ne faut-il pas pour deviner ſur le champ que tel geſte exprime telle idée, telle affection de l'ame ? L'écriture bien plus énergique n'a pas elle-même cette faculté ; car l'inflexion de la voix, le geſte, l'air, en un mot, dont on accompagne ce qu'on dit, peut donner aux paroles plus ou moins de force, un ſens même contraire à celui qu'elles préſentent naturellement dénuées de tous ces acceſſoires. L'Opéra n'eſt donc pour le Sourd qu'une Pantomime, par conſéquent ennuyeux, ou du moins un objet d'étude, une énigme à deviner, ce qui ne ſçauroit s'appeller diſſipation. On me dira ſans doute que le livre à la main, il ſçaura ce qu'on chante ; mais ſçaura-t'il ſi l'on chante bien ou mal, ſi les geſtes ſont juſtes, ſi l'on rend bien ſon rôle ; & compte-t'on pour rien le charme de la muſique qu'il perdra toujours ? En vain eſpere-t'il que les ballets lui plairont, il verra ſauter ſans ſçavoir ſi l'on danſe ; car il faut convenir que ſans la juſteſſe de la cadence, les plus beaux mouvemens ont quelque choſe de biſarre, même de ridicule. Qu'on préſente à un Sourd un tableau mouvant qui repréſente un Opéra, il s'y amuſera, parce qu'il ſçait qu'il n'y a d'autre plaiſir à prendre que celui de la vûe, & qu'il eſt au niveau des

Digitized by Google

autres à cet égard. A l'Opéra il n'a pas même la ressource de pouvoir s'imaginer qu'il ne voit qu'une Pantomime ; les applaudissemens du Public, le plaisir que ses voisins paroissent prendre, tout le chagrine & l'irrite. Ainsi le Sourd à l'Opéra sentira tout le poids de son infirmité, la douleur de ne pouvoir juger du spectacle ; & c'est à mon gré, ce jugement qui est le plus grand plaisir du Spectateur. Ce que je viens de dire de l'Opéra me dispense de parler des autres Théâtres.

Un sourd au jeu, s'il ne l'aime pas, est très à charge aux autres & à lui-même ; s'il l'aime, il est au moins très-incommode aux autres, & a beaucoup à souffrir des questions qu'il est obligé de faire.

La promenade est une foible dissipation lorsque la conversation ne l'égaie pas. Tous les jours on entend dire, *je m'y suis ennuyé, je n'y ai trouvé personne de connoissance.* Un sourd est dans une position bien plus triste. Il y trouve ses amis, les voit, & ne peut profiter de leur rencontre. On sent que cela ne peut arriver sans qu'il en ressente du chagrin. Le voilà donc réduit pour faire de l'exercice, à chercher les endroits solitaires, à s'y enfoncer dans la méditation ; alors n'est-il pas à craindre que la promenade, bien

Digitized by Google

loin d'être utile à sa santé, ne devienne pour lui une dépense d'esprit plus grande peut-être que celle qu'il feroit dans son cabinet, parce qu'elle sera double ? Je l'ai éprouvé.

La chasse n'est un plaisir qu'autant qu'elle est une espece de fureur ; tout le monde n'en est pas possédé. Tout le monde d'ailleurs n'est pas à portée de se satisfaire sur cet article. J'ai toujours beaucoup aimé l'exercice, & je n'ai jamais pu comprendre comment on peut trouver du plaisir à courir pendant des heures entieres un fusil sur les bras, pour revenir chez soi le soir excédé de fatigue, crotté, mouillé depuis la tête jusqu'aux pieds, & n'avoir fait autre chose que tuer quelques animaux. Si un Chasseur poli se contente de me plaindre de ne pas sentir le même plaisir que lui, il conviendra aussi que je ne suis pas seul de mon sentiment. D'ailleurs on avouera qu'il faut entendre, pour bien chasser & avoir tout le plaisir qui peut résulter de cet exercice.

La plus sure & l'unique dissipation que je voye pour un Sourd, est l'exercice du cheval, s'il est assez écuyer pour y prendre un véritable plaisir, parce qu'il ne faut point entendre pour raisonner avec cet animal, avec lequel il y a des raison-

Digitized by Google

nemens à faire plus fins & plus subtils que le commun des hommes ne pense, & dont le succès dans chaque gradation gagnée, fait un plaisir vif & sensible pour l'écuyer. Mais cela convient-il à tout le monde & à tout âge ?

J'ai lu quelque part ; « l'ame & le cœur » ne sont point faits pour ne jouir que » de leur propre bien ; trop foibles ou trop » resserrés ils n'en peuvent soutenir la fé- » condité. Il faut qu'il s'en échappe selon » ce qu'il s'en produit, & se faisant ainsi » d'homme à homme une communica- » tion de pensées & de sentimens, ces » pensées & ces sentimens, si les impres- » sions en sont agréables, forment en- » tr'eux les sociétés, comme elles en de- » viennent l'obstacle, si elles ne le sont » pas.

Cela ne peut s'entendre que de la conversation. Elle est le véritable commerce d'ame à ame, la véritable communication de pensées & de sentimens, communication qui fait, sans contredit, un de nos plaisirs les plus vifs, & le lien de toutes les sociétés. Car si cette communication se fait par tout autre secours, par l'écriture, par exemple, ce n'est plus une société, c'est une correspondance ; l'esprit peut s'en satisfaire, mais le senti-

Digitized by Google

ment trouve toujours qu'il y perd, & il est la principale source de nos plaisirs. Delà, en partie, l'effet si différent de quelques Tragédies ou Comédies dans la tranquillité d'un cabinet, ou dans l'appareil du théâtre, & de certains rôles joués par un bon ou par un mauvais Acteur. Le Lecteur peut voir mieux; mais l'Auditeur & le Spectateur sentent plus vivement.

En faut-il davantage pour convaincre qu'un Sourd est un être exclu de toute société; que cette exclusion lui doit être très-sensible, & d'autant plus sensible qu'il aura plus d'esprit, de lumiere & de sentiment; qu'il lui est par conséquent impossible de n'être pas rêveur dans une compagnie; trop heureux encore si ses rêveries ne portent pas sur les inconvéniens de son infirmité. Un de ces inconvéniens est que toujours, ou presque toujours réduit à soi-même, on contracte un air sombre & triste. Cet air est toujours pris pour un sentiment actuel de tristesse. Tous les jours on attaque un Sourd en lui disant: *Mais pourquoi cette tristesse? Faut-il s'affliger des maux sans remede? Vous devriez vous rendre plus Philosophe sur votre infirmité* Je suis persuadé que si le Sourd est homme d'esprit, la

Digitized by Google

politesse seule ou la modestie l'empêchent de répondre : *pourquoi ne suis-je pas un sot* ? car tout ce qu'on lui dit, n'est ni dans la nature, ni même dans la philosophie. La premiere s'oppose à l'insensibilité sur nos maux personnels, & la seconde ne peut procurer une fermeté qui nous empêche d'en être accablé, si la nature ne nous a donné une force d'organes intellectuels qui ne s'acquiert point, & qui lors même qu'on en est doué, ne peut exclure la sensibilité. D'ailleurs n'est-ce point là abuser du nom de Philosophe ? Car enfin qu'est-ce qu'un Philosophe? C'est un homme qui approfondit les passions, qui cherche à corriger leurs écarts, à les diriger vers le but où elles doivent tendre sans enfreindre ce qui est du à l'Etre Suprême & à la société ; un citoyen, en un mot, qui cherche à être aussi utile au genre humain qu'à lui-même. On peut soupçonner tout ce qui ne va pas là d'être plutôt l'ouvrage de l'orgueil ou de l'intérêt personnel, que le fruit de la Philosophie.

Mais sans pouvoir être d'une utilité générale au genre humain, qu'il est triste pour un sourd de se dire : *Sans ma surdité j'aurois couru telle carriere ; j'aurois été utile à ma patrie ; mon malheur m'a rendu inu-*

Digitized by Google

tile aux autres & à moi-même. Il n'y a point de philosophie qui puisse empêcher cette réflexion d'être accablante pour un homme qui a des entrailles.

La suite au prochain Mercure.

PORTRAIT DU ROI.

Dieux ! quel charme puissant vers ce palais m'attire !
Mon ame s'en émeut ; le trouble de mes sens
Suspend les accords de ma lyre.
Muse, réveille-toi, ranime mes accens ;
Tu sçais à qui je dois mes vœux & mon encens :
Redouble mes transports, séconde mon délire.
LOUIS, dans ces beaux lieux, devient mon Apollon ;
Sa Cour va désormais être mon Hélicon :
Je sens que c'est lui qui m'inspire.
La douceur, la bonté de ce Roi généreux,
Digne de commander à tout ce qui respire ;
Son gout pour les beaux Arts, ses nobles soins pour eux,
Excitent les talens, font les succès heureux.
A lui plaire il n'est point de Muse qui n'aspire.

Son front toujours serein, son air majestueux,
Son regard imposant, son affable sourire,
Tout me rappelle en lui le souverain des Dieux.

Digitized by Google

Semblable à Jupiter, s'il sçait lancer la foudre,
Renverser les Titans, & les réduire en poudre,
Il est des autres Dieux l'image tour à tour.
Aux combats, tel que Mars, nul péril ne l'étonne;
Minerve à ses conseils préside & l'y couronne;
Jusques dans ses loisirs des cœurs il est l'amour;
De Diane en ses Jeux tout l'éclat l'environne;
Aux bienfaits qu'il répand il est l'astre du jour.

Si dans la guerre il fait redouter son empire,
Quand il donne la paix tout l'univers l'admire;
Le bonheur des humains est pour lui précieux.

Pour prix de cet amour, pour le repos du monde,
Que sa postérité, de plus en plus féconde,
Imitant ses vertus, s'accroisse sous ses yeux,
Et pour mieux l'égaler surpasse ses ayeux;
Qu'à tous ses vœux le destin obéisse.
Muses, que nos concerts l'élevent jusqu'aux Cieux.
Que de son nom l'Olympe rétentisse;
En est-il un plus grand, plus glorieux?
Et tandis que l'envie en frémit, en soupire,
Que nos voix, que nos chants ne cessent de redire:
Rendre son peuple heureux, & s'en voir adoré,
Vaincre ses ennemis, en être révéré,
Au Temple de la paix enchainer la victoire,
C'est ce que l'avenir à peine pourra croire,
C'est ce qui de LOUIS, *peint par la vérité,*

Digitized by Google

Dans les fastes des Rois distinguera l'histoire,
Et transmettant partout d'âge en âge sa gloire,
Consacrera son regne à l'immortalité.

AU ROI.

A Te peindre en mes vers, grand Roi, j'ose prétendre;
Ta modestie en vain sembleroit le défendre,
Elle-même est un nouveau trait
Qui de ce fidele portrait
Vient embellir la ressemblance.
Mais si tu ne le vois qu'avec indifférence,
A la faveur de ces crayons divers,
Mon zele aura du moins l'aveu de l'Univers.

VERS

*A M. de ** pour prouver que la Constance est une trahison contre la nature; on sent que ceci est un simple jeu d'esprit;* par M. de Bastide.

AMi, dont la main toujours pure
Voudroit peser avec sévérité
La bienfaisante utilité
Des loix de la nature,
Cher ami, souffre que mon cœur
Ose à la fin sentir & te répondre.

J'arrache

Digitized by Google

J'arrache aux préjugés leur éclat imposteur,
Je vais penser enfin : si je suis dans l'erreur,
Je te permets de me confondre.

Où crois-tu me conduire ? à d'éternels tourmens
Par une prudence stoïque
Tu voudrois limiter le cours des sentimens.
Entends la voix de tes propres penchans,
Et d'un esprit philosophique
Sonde la profondeur de mes raisonnemens.

L'homme est né libre ; il lui falloit un maître,
Un maître qu'il aimât, qui sçût le gouverner ;
En a-t'il un ? sans doute, & tu vas le connoître,
C'est l'univers. Dieu voulut l'enchaîner
Par une ombre d'indépendance
Qui prit sa source au sein de la diversité ;
Il se croit toujours libre, & cette confiance
Accélere, & commence
La perte de sa liberté.
Une flatteuse avidité
Devient pour lui comme une chaîne immense,
Qui lie à tout son cœur, ses goûts, sa vanité,
Par le charme de l'espérance,
Et par l'attrait plus fort de la légéreté ;
Tout jusqu'à ses plaisirs forme sa dépendance.
Si rebelle à ce tout qui pique ses penchans,
Il place sa raison à resserrer son être,
En réprimant ses sentimens,
Osons le dire, alors l'homme est un traître.

Digitized by Google

Infidele à tout l'Univers,
Ingrat envers son cœur dont la constante étude
Etoit de déguiser ses fers
Sous la séduisante habitude
De tant de sentimens divers.
Il devient à la fois, perfide & misérable :
Né pour sentir toujours ce goût insatiable
Qui nous livre au besoin d'aimer
Se laissera-t'il enflammer
Par quelque objet bizarrement aimable,
Dont tout le soin sera de l'attacher
Par un lien peut-être détestable,
Uniquement pour l'arracher
Au gout sensé d'une ivresse adorable ?
Non, sur nos cœurs, tout plaisir a ses droits.
L'homme est né pour changer, & rien ne l'en dispense ;
Il est injuste s'il balance,
Il est ingrat s'il fait un choix.

Je sçais que ce systême engage
Un cœur qui veut en faire usage,
A la nécessité d'être toujours conduit
Par une machine volage ;
Mais la nécessité n'est plus un esclavage,
Quand le plaisir en est le fruit.

Digitized by Google

DISSERTATION

Du même Auteur.

Sur les égards qu'une femme doit à un galant homme qui lui fait une déclaration d'amour. Elle nous a été adressée par la Dame à qui M. Bastidea écrit la lettre suivante.

LETTRE

*A Madame de *** en lui envoyant cette Dissertation.*

Folle & jolie à l'excès, mais raisonnable lorsqu'il faut l'être, je ne vois que vous qu'il me convienne de consulter sur le petit ouvrage que je vous envoie. Vous m'avez appris que la femme la plus folle a toujours de la raison pour ses amis; employez la vôtre à me juger & à me conseiller. Je crains que ma sincérité ne me fasse des ennemies. Votre sexe s'offense aisément; c'est à la plus jolie femme, c'est-à-dire, à celle à qui on doit plus d'égards, à prononcer sur le droit des autres. Voyez si je puis en conscience publier cette Dissertation; prononcez sans complaisance, lorsque vous serez sure d'avoir lu avec attention. Vous serez étonnée

Digitized by Google

de ma prudence extrême ; vous me croirez amoureux ? tout ce que je puis vous dire c'eſt que je ne le ſuis pas, & que je voudrois l'être. C'eſt un état qu'on eſt forcé de ſouhaiter lorſque l'on a à ſe reprocher d'avoir épuiſé les plaiſirs. Mais j'en attends vainement le miracle puiſque vous ne l'avez pas fait ; je vous ai connue trop tôt, & j'ai penſé trop tard. Vous êtes trop près de l'amour pour concevoir combien il devient néceſſaire à un certain âge ; malheureuſement ce n'eſt pas lorſqu'on l'appelle qu'il vient : il ſe fait connoître & ne ſe fait point ſentir ; triſte ſituation, mais qui vaut encore mieux qu'une ennuieuſe & cruelle indifférence ! Quant à l'étonnement que pourra vous cauſer ma ſubite circonſpection envers les femmes, il ſera naturel & me ſervira de reproche du paſſé. Je vous avoue aujourd'hui que je ne comprends pas comment j'en ai pu dire beaucoup de mal, car j'en ai toujours penſé beaucoup de bien. C'eſt le ton du jour, on eſt entraîné, on ſe fait lire, & le ſuccès ſéduit. Ce qui me conſole, c'eſt que mille gens, & qui pis eſt, mille écrivains en ont dit beaucoup plus de mal que moi, qui les connoiſſoient beaucoup moins.

Digitized by Google

DISSERTATION.

Une petite dispute ingénieuse & galante qui s'éleva hier à un diner dont j'étois, a donné lieu à cette Dissertation. Un homme d'esprit, très-connu, avoit avancé dans la conversation, qu'il n'y avoit point de femme qui fût dispensée de répondre, avec une politesse pleine d'égards, à un galant homme qui lui faisoit une déclaration d'amour. Une Dame de beaucoup d'esprit, & qui en aime l'éclat, ne voulut pas convenir de cette vérité si sensible; elle étoit sûre de se faire écouter avec plaisir en disputant, & elle disputa contre sa propre opinion, parce qu'il est difficile de sacrifier des avantages publics qui se forment des plaisirs que l'on fait naître.

Je ne m'aviserois pas de traiter sérieusement cette matiere, si nos droits ne nous étoient jamais contestés par des motifs plus sinceres & plus désobligeans. Ce seroit attenter aux charmes des aimables saillies, montrer un esprit froid & pointilleux, & mériter que la vérité que je vais défendre cessât d'être un droit pour moi.

Toutes les femmes ne ressemblent pas à celle dont je parle; toutes n'ont pas comme elle, la liberté de tout dire; tou-

Digitized by Google

tes ne méritent pas qu'en les voyant défendre une fausse opinion ; on reste persuadé qu'elles ne disent pas ce qu'elles pensent, & que ce n'est qu'une nouvelle façon de paroître aimables.

Il en est de fieres, qui regardent l'amour comme une offense ; il en est de vaines, qui l'envisagent comme un droit ; il en est de fausses qui n'ayant point de vertu, mais beaucoup de motifs coupables, veulent se cacher sous l'impertinence & y mettre leurs intrigues à l'abri de la pénétration.

En écrivant pour ces femmes, cette Dissertation devient raisonnable & presque utile. Il est honteux pour elles qu'elles nous contraignent à leur prouver que deux & deux font quatre ; il le seroit bien plus qu'elles persistassent dans leur sottise & leur hypocrisie, après que j'aurai publié cet écrit, & je m'y attends

De tout temps l'amour fut le lien le plus doux & le plus nécessaire. Si l'on regardoit ses abus comme ses effets naturels & inévitables, il faudroit conclure contre son principe, & alors la nature ne seroit irréprochable dans aucune de ses parties. Comme on peut abuser de tout, elle auroit tout fait pour notre malheur ; tous ses bienfaits seroient des présens tri-

Digitized by Google

minels & funestes ; systême absurde & cruel qu'il faudroit abandonner à l'ineptie & à la férocité d'un Législateur Caraïbe, s'il pouvoit y avoir une Nation assez barbare pour croire que l'amour n'est pas dans son principe le bienfait d'une main divine.

Les hommes ont abusé de l'amour ; ce n'est pas le point dont il s'agit. Je dis simplement que la source en étant pure, il doit être respecté dans un galant homme, par celle qui l'inspire, parce qu'il a dans un cœur droit toute sa pureté, & que ce respect est autant un acte de justice que la reconnoissance des services, l'*inviolabilité* des secrets confiés, & l'attention consolante aux prieres d'un malheureux qui gémit & dont on cause les peines.

Qu'il me soit permis de donner au *je vous aime* d'un honnête homme toute l'extension qu'il a ; il signifie exactement, *j'étois tranquille, & je ne le suis plus ; votre idée a fait disparoître tout ce qui m'occupoit, tout ce qui me plaisoit, tout ce qui étoit à moi. Le seul bien qui me reste, le seul du moins qui ait un prix à mes yeux, c'est un plaisir qui m'attache à vous, une douceur séduisante que je goûte à vous souhaiter & à vous voir. Je vous aime si tendrement*

que j'ai presque la témérité de croire que l'amour peut se mériter. Il n'y a que lorsque je vous vois, que je vous parle, que je vous regarde, que vous me regardez, qu'à force d'être touché, pénétré, enchanté, je sens que tout le mérite de mes sentimens n'est pas un moment comparable au seul plaisir de les éprouver. Je vous dis ce que je pense, comme je voudrois que vous me dissiez ce que vous pensez, si j'avois le bonheur de vous plaire. Voilà mon cœur, tous mes vœux, toutes mes pensées, tout mon être; prononcez, & mon sort sera décidé. Heureux ou malheureux pour jamais! je ne puis plus être que cela!

C'est ainsi que s'exprimeroit un homme vrai, un homme sincérement amoureux, s'il avoit le temps de dire tout ce qu'il sent lorsqu'il dit, *je vous aime*. Je demande à présent, s'il est possible de repondre fierement à un tel homme sans manquer à l'humanité. C'est pourtant ce qui arrive tous les jours. J'ai vu des femmes trop honorées du moindre soin, d'un seul regard, s'armer d'une hauteur insolente à la moindre marque d'amour.

Dans la plûpart des prudes, ce dédain méprisable se tourne souvent en service. Un confident, un ami indigné va aux informations. Une longue suite de foiblesses, d'intrigues, de perfidies, est le ta-

Digitized by Google

bleau dans lequel on lui repréſente le vertueux objet qu'il cherche à connoître. Il peint à ſon tour dans les tranſports d'une juſte indignation, & bientôt l'amour éclairé par l'amitié, ſe venge par un mépris terraſſant d'une fierté audacieuſe.

Il ſeroit trop long d'attaquer en forme & ſéparément, toutes les femmes que je condamne dans le point dont il s'agit. Renfermons toutes mes réflexions, tous mes conſeils, dans un raiſonnement court & ſimple ; apprenons-leur ce qu'elles doivent être, en leur apprenant ce qu'elles ſont & ce que nous ſommes.

De beaux yeux, un beau teint, une belle bouche, de belles dents, une jolie taille, de l'eſprit, des talens, &c. aſſurent aux femmes un empire délicieux, & l'on peut dire, ſans enthouſiaſme, que celle qui réuniroit tous ces dons ſéduiſans, pourroit ſe regarder comme la premiere ſouveraine du monde. Mais tous ces dons ſeroient perdus ſans l'amour. C'eſt l'amour qui aſſure le ſceptre à la beauté : ſans lui, loin de donner des loix, elle en recevroit elle même. L'homme eſt né avec un penchant décidé à être le premier & le maître ; s'il n'aimoit pas, il ſeroit le plus fort, & l'eſclavage deviendroit la condition des femmes. La beauté

Digitized by Google

feroit ſans ceſſe obligée de ſe faire un nouvel art de plaire, pour adoucir notre caractere par le charme des déſirs : elle éprouveroit ſouvent dans l'humiliation l'impoſſibilité de réuſſir, & toute ſa récompenſe ſeroit d'avoir ſuſpendu pour quelques momens les tourmens de la ſervitude.

Je ne ſuppoſe point une chimére. J'en appelle à un nombre de femmes charmantes, aſſez bonnes pour être fidéles à leur mari, & aſſez malheureuſes pour être liées à un mari ſans amour. Si nous étions ſans tendreſſe, nous aurions les mœurs des maris ; nous ſerions ſans galanterie, ſans reconnoiſſance & ſans équité.

La plûpart des femmes s'imaginent qu'une coëffe eſt une couronne. Elles ſe trompent, & pour leur bonheur il eſt néceſſaire qu'elles ſe déſabuſent. Elles regnent par notre choix, par notre volonté. Nos ſentimens ne ſont point, comme elles le penſent, cette ſoumiſſion inévitable des empires où regne le deſpotiſme. Pour ſe détromper de l'opinion fauſſe & orgueilleuſe qu'elles ont de notre foibleſſe, elles n'ont qu'à refléchir à la difficulté qu'elles trouvent à nous rendre fidéles. Elles confondent l'amour avec les déſirs ; erreur étrange dont la durée eſt la

Digitized by Google

visible effet de l'orgueil ! Nos désirs ne décident point leur empire. Un mari a des désirs ; à quoi cela mene-t'il une femme ? quel droit cela lui donne-t'il dans sa maison ? Elle sert aux besoins d'un maître qu'elle ne rend point heureux, & sa beauté n'éprouve que des outrages dans le sein du plaisir. Les désirs sont de l'état de l'homme ; & il en éprouve nécessairement & plus ou moins, suivant sa conformation. Pour en inspirer, il ne faut pas être belle. Ils ne prouvent point une préférence, ils ne font point un engagement, & conséquemment ne donnent aucun titre.

Que l'amour est différent ! Il naît pour couronner la beauté ; il la publie & la fait reconnoître. Le droit d'une jolie femme est quelquefois contesté ; l'amour lui sert de défenseur ; il prouve qu'elle a droit de régner puisqu'elle est adorée. Un être aussi bienfaisant, aura-t'il trop de présomption de prétendre aux égards.

Toutes les femmes inspirent des désirs. La nature les fit pour cela ; aussi beaucoup de celles qui n'inspirent rien de plus, sont-elles intérieurement humiliées & piquées de faire une sorte de métier. Combien y en auroit-il qui seroient réduites à cette classe obscure & commune, s'il ne s'étoit présenté un amant pour les tirer de la

foule ! On convient qu'il y a des femmes qui ſans être mal, ne peuvent pourtant ſe faire aimer. Quel ſervice ne leur rend-on pas alors, & quelle reconnoiſſance ne mérite point ce ſervice !

On eût été réduite à regretter toujours d'être née avec un cœur ſenſible & délicat, à dévorer dans le ſecret la gloire d'une amante célebrée, à ſécher d'ennui & de douleur vis-à-vis de deux amans heureux. L'amour vient de changer les cyprès en lauriers, & les douleurs en plaiſirs. Lindor ſe préſente avec toutes les marques de la plus vive tendreſſe, le ſentiment & le reſpect ſont dans ſes yeux, la ſincerité eſt ſur ſes lévres; il dit qu'il aime, & en demandant d'être aimé, il rend heureuſe une ame qui, par la loi diſtributive & irrévocable de la nature, ne pouvoit l'être que par lui.

On ſe repréſente aiſément une femme dans le tranſport d'une ſituation ſi douce, ſi touchante, ſi flatteuſe. On la voit, pénetrée d'un bonheur dont elle avoit toute l'idée, & dont elle n'eſperoit pas la douceur, ſe livrer à la ſurpriſe, au plaiſir, à l'attendriſſement, & exprimer des yeux ce qu'elle penſe, en craignant modeſtement d'avouer ce qu'elle ſent. Cette aimable ingenuité eſt reſpectable : elle acquitte l'a-

Digitized by Google

mour ſans offenſer la vertu ; les eſprits les plus ſéveres ne peuvent la condamner, & les cœurs les plus amoureux y puiſent encore des leçons d'amour.

Mais qu'on ſe repréſente au contraire une femme dans une pareille ſituation, avec les mêmes idées & les mêmes mouvemens, aſſez maîtreſſe de ſon eſprit pour ſe compoſer un maſque, pour s'impoſer une fierté fauſſe, pour ſubſtituer aux témoignages tacites d'un plaiſir qu'elle peut laiſſer paroître ſans l'avouer, les expreſſions & les airs de la *dignité*, parce qu'elle ſe ſera preſcrit de paroître inſenſible, c'eſt-à-dire d'être prude. On ſera révolté, indigné, & l'on ſe croira autoriſé à lui ſuppoſer une ame très-fauſſe, très-mépriſable & très-indigne du bonheur qui lui eſt offert.

On s'attache tous les jours à des femmes qui ne ſont point jolies, & qui n'ayant point l'art de paroître aimables, doivent regarder une déclaration d'amour, lorſqu'elle eſt ſincére, comme un honneur qui vient les chercher. Il a fallu qu'un homme prît la peine de fouiller dans l'intérieur, employât ſa raiſon & ſon bon eſprit à diſcerner des qualités eſtimables, & qu'il eût la modeſtie de s'en contenter, dans un ſiecle où toutes les femmes ſont charmantes &

Digitized by Google

où leur fureur de plaire donne le droit d'être difficile, & même de choisir.

J'en veux représenter un, né solide, délicat, vertueux; il lui faut un objet dans lequel il puisse se reconnoître, s'applaudir & se retrouver sans cesse. C'est dans son cœur qu'est le goût & le besoin d'un attachement; il lui faut des sentimens & des plaisirs que l'estime, la confiance, l'amitié puissent rendre permanens. Il a soupçonné Araminte de pouvoir lui faire ce bonheur vertueux dont il est si digne; il s'explique; sa réputation garantit sa sincérité & l'honnêteté de ses sentimens: Araminte le croit sincere, mais elle est élevée dans des principes de hauteur qui lui font envisager une déclaration d'amour comme une offense, & elle répond sans égards au plus estimable homme du monde; elle humilie celui dont l'hommage devoit la flatter: ce procédé, car c'en est un, est digne du mépris.

Il est une autre espece de femmes fieres dont je me garderai bien de ne pas parler. Ce sont celles qui encensées ridiculement dès le berceau, croient que les aimer c'est leur payer un tribut. Leur présomption ne seroit pas tout-à-fait folle, si elles faisoient des exceptions: mais elles n'en font point; & confondant l'homme droit, l'homme

Digitized by Google

sensé, l'honnête-homme, avec ces étourdis, ces parasites, ces sots brillans, qui leur sifflent sans cesse des airs d'amour, elles s'autorisent à mépriser, rejetter, publier même les sentimens des premiers comme elles font les fadeurs des autres, par le systême constant d'un amour-propre effréné sur les aîles duquel elles se sont une fois pour toutes élevées aux nues.

Il ne seroit pas juste que m'étant armé contre les autres d'un esprit ferme & vrai, je caressasse celles qui fournissent le plus à la critique. Je suis donc obligé de leur dire que leur prétention est ridicule autant qu'injuste, & qu'il n'y a point d'honnête-homme dont l'amour ne les honore. Que trente fats disent à la ronde, à une femme qu'elle est charmante, adorable, qu'un de ses regards est un prix trop flatteur de leurs plus tendres soins; qu'elle le croye, & qu'elle soit impertinente avec eux, à la bonne heure; mais qu'elle prenne le même ton, & fasse les mêmes réponses à un infortuné qui eût vécu tranquille, qui ne le sera plus, qui s'est livré à la seule passion qu'il étoit peut-être capable de sentir, qui ne se consolera jamais d'être mocqué, & qui, si elle lui avoit parlé avec raison, avec douceur, seroit peut-être parvenu à se consoler de n'être

pas aimé, & à se guérir; c'est le procédé d'une ame dure, & le ridicule d'une sotte.

J'ai dit & je répete pour conclure, que la beauté, les talens, les qualités les plus aimables ne sont point un droit inné de souveraineté. Une déclaration d'amour sera donc toujours un hommage libre, un tribut flatteur & très-flatteur. Elle signifie, *Vous régnez & votre couronne est un présent de mon cœur; vous avez sur moi un pouvoir absolu, mais c'est un pouvoir que je vous donne.* Si elle est prononcée avec l'air de la candeur, & tournée avec une certaine finesse, les plus grands égards, & je dirai même la reconnoissance, deviennent le droit de celui à qui le grand amour vient de l'arracher.

Si un héros fameux voyoit s'assembler autour de lui un nombre d'hommes vertueux qui vinssent dans l'admiration de sa gloire se vouer à lui, & lui demander des loix, & qu'il leur répondît & les renvoyât avec une hauteur méprisante, y auroit-il quelqu'un dans la nature entiere qui ne fût indigné d'une action si barbare? Tout ce que je pourrois dire encore est renfermé dans cette comparaison dont je ne crois pas que les femmes puissent s'offenser.

Il seroit ridicule de m'opposer les dangers de l'amour & les préceptes de la mo-

Digitized by Google

rale. Je ne demande pas qu'en répondant poliment on s'engage ; conséquemment que l'amour soit dangereux & interdit tant qu'il plaira de le dire, cela ne dispense pas d'être polie.

Il n'y a rien à répondre à cela ni à tout ce que j'ai avancé ; c'est ici une de ces vérités de fait qui ont toutes leurs preuves dans le cri de la nature. Il seroit affreux que quelques femmes m'objectassent que l'amour est insurmontable, & qu'elles concluissent de ce qu'il nait en nous malgré nous-mêmes ; qu'il leur est permis de parler à un amant qui se déclare comme un Asiatique parle communément à des esclaves qu'il vient de soumettre. Je ne veux pas supposer une maxime, une cruauté, une arrogance dont la seule idée fait frémir.

VERS

D'un garçon perruquier à ses pratiques.

Contemplez-vous dans ces miroirs,
Voyez dans leurs glaces polies
Les fleurs de votre teint naître sous nos rasoirs.
A l'air des physionomies

Digitized by Google

L'indocile cheveu se prête artistement.
Si les cizeaux ou la nature
Vous dépouillent de l'ornement
D'une brillante chevelure,
Nous vous rendons souvent plus que vous ne perdez :
Nous sçavons vous parer des cheveux d'une belle,
Et nos doigts, par l'art secondés,
Prêtent à la jeunesse une grace nouvelle.
Plus habiles encor nous réparons l'affront
Que l'injure des ans imprime sur un front.
Le doux sommeil ferme en vain nos paupieres,
Ce tronc (1) nous voit souvent passer les nuits entieres.
Consultez ce muet témoin
De nos veilles & de nos peines.
Puissiez-vous dans son sein déposer nos étrennes ;
Et dans vingt ans encor prendre ce noble soin.

Par L. R.

(1) *Les Vous sont supposés être exposés dans la boutique.*

Digitized by Google

LES SONGES.

TIRADE CHANTANTE.

Air : *Prends, ma Philis, prends un verre.*

QUe la nuit m'a paru belle !
Que de plaisir j'ai goûté !
J'ai vu le portrait fidele
De l'aimable vérité.
La douceur étoit près d'elle,
La raison, le soin, le zele,
La vertu, la probité.
Sommeil couvre ma prunelle,
Fais pour ma félicité,
Qu'en tes bras je me rappelle
Ces momens de volupté.

Daphnis m'aimoit si tendrement, &c.

J'ai rêvé quel enchantement !
Que les époux sages, fideles,
Suivant l'esprit du Sacrement,
Vivoient comme des Tourterelles.
Ils s'embrassoient si tendrement,
Qu'ils me plaisoient infiniment.

J'ai rêvé toute la nuit, &c.

J'ai rêvé qu'un Procureur
Disoit à certain Plaideur,

Digitized by Google

La conſcience eſt mon lot,
Vous me donnez trop : *bis.*
Reprenez ces cent écus,
Car ils ne me ſont pas dûs.

A la foire, à la Courtille, &c.

J'ai rêvé qu'un pauvre diable
Injuſtement arrêté,
Devant un Juge équitable,
Recouvroit la liberté
Si déſirable,
Quoiqu'il fût préſenté
Par un Notable.

Sans le ſçavoir, &c.

J'ai rêvé que le petit Maître,
Se repentant d'avoir pu l'être,
Etoit changé du blanc au noir :
Que la coquette inſupportable,
Ne conſultoit plus de miroir,
Et qu'elle étoit vraiment aimable
Sans le ſçavoir.

Chacun à ſon tour, &c.

J'ai rêvé que le vieux Timante
Offroit, non pour être loué,
Preſque tout ſon bien à Dorante,
Que la fortune avoit joué :
Vous m'avez, dit-il, dans ma diſette
Soutenu ; pour moi, l'heureux jour !

Digitized by Google

Chacun a ſon tour,
Liron, lirette :
Chacun a ſon tour.

Le tems eſt calme, & le vent eſt doux, &c.

J'ai rêvé que le Commerçant
A dix pour cent, *bis.*
Sçavoit borner ſon profit,
Sans rien gagner ſur le crédit.
Que le Financier,
Jadis au cœur d'acier,
Devenoit plus humain, plus traitable.
Que le Sénateur,
Abjurant la fadeur,
S'annonçoit noblement,
Et qu'il étoit charmant
Au ſpectacle, au palais, à table.

L'amour eſt de tout âge, &c.

J'ai rêvé que le courtiſan,
Lorſqu'il s'agiſſoit d'un ſervice,
Tout auſſitôt formoit le plan
De vous être utile & propice ;
Que lorſqu'il vous ſerroit la main
Pour prouver l'eſtime parfaite,
Vous étiez ſûr le lendemain
De voir l'affaire faite.

Digitized by Google

Blaise, revenant des champs, &c.

J'ai rêvé que le clinquant
Etoit mourant : *bis*
Que l'esprit juste & sçavant
L'avoit, sans offense,
Réduit au silence.

Lerrela, lerrelanla, &c.

J'ai rêvé qu'on ne cherchoit plus
En fait d'Hymen, cent mille écus :
Qu'on s'attachoit au caractere,
Lerrela, lerrelanlere,
Lerrela,
Lerrelanla.

Ma pinte, & ma mie, o gué, &c.

J'ai rêvé que l'on avoit
De la complaisance :
Que personne ne montroit
De l'indifférence :
Que poliment on parloit ;
Qu'aucun ne se déclaroit
Pour la médisance,
O gué,
Pour la médisance.

Pour toucher son Isabelle, &c.

J'ai rêvé que l'opulence
Prenoit soin de l'indigence,

Digitized by Google

Sans jamais crier hola : a, a, a, a, a.
Qu'on excitoit la ſcience
En lui donnant de cela : a, a, a, a, a.
Qu'elle étoit ſans ſuffiſance,
M'auriez-vous attendu là ? a, a, a, a, a.

Quand la Mer rouge apparut, &c.

J'ai rêvé que les Abbés
Dans le goût du Sage,
Des eſcaliers dérobés
Condamnoient l'uſage :
Que de leur maintien confus,
Ces Meſſieurs ne donnoient plus
Dans la dé, dé, dé,
Dans la cou, cou, cou,
Dans la pu, pu, pu,
Dans la dé,
Dans la cou,
Dans la pu,
Dans la découpure ;
L'agréable augure !

Suivons, ſuivons tour à tour, &c.

J'ai rêvé que les familles
S'aimoient véritablement :
Que les garçons & les filles
Partageoient également :
Qu'ainſi les ris & les jeux
Etoient faits pour eux.

Digitized by Google

Et voilà comme l'homme, &c.

J'ai rêvé qu'on ne portoit plus
Cent colifichets superflus :
Qu'on s'habilloit avec décence,
Sans outrer la magnificence :
Que les revenus, les produits
Faisoient voir comme
L'homme
Devoit être mis.

Triolets.

J'ai rêvé qu'on ne jouoit plus
Avec cette fureur extrême :
Qu'on en reconnoissoit l'abus,
J'ai rêvé qu'on ne jouoit plus :
Qu'on perdoit un, ou deux écus,
Sans se fâcher contre soi-même :
J'ai rêvé qu'on ne jouoit plus
Avec cette fureur extrême.

Sur le ritanta, larela, &c.

J'ai rêvé que le Médecin
Ne passoit plus pour assassin,
Que tout malade étoit guéri,
Sur le ritanta, larela,
Sur le ritantaleri.

Iris est plus charmante, &c.

J'ai rêvé qu'un Notaire,
Pour finir une affaire,

N'étoit

Digitized by Google

N'étoit plus nécessaire
A la Ville, à la Cour,
Et que sans des mesures
Sures,
On prêtoit une somme,
Comme
L'on donne le bonjour,
Sans jamais craindre un mauvais retour.

Vous parlez, Gaulois, &c.

Ne direz-vous pas de mes songes,
En les traitant de vrais mensonges,
Vous rêvez, Gaulois.
Rêvez avec moins de franchise,
Si vous voulez que chacun dise,
Vous rêvez, François.

Par M. Fuzillier, à Amiens.

Lettre adressée à l'Auteur du portrait de l'honnête Homme.

MONSIEUR, j'ai lu le portrait de l'honnête Homme, que vous avez fait insérer dans le premier volume du Mercure de Décembre. Vous n'avez oublié aucun des traits qui le caractérisent; mais, vous citer pour modele, est (si vous me permettez de dire mon avis) un peu hardi. Je ne dis pas que le tableau ne vous re-

Digitized by Google

présente au naturel ; j'en suis même persuadé. Mais mon sentiment ne fait pas une loi générale. Qui vous répond du plus grand nombre ? Laisser aux autres le soin de vous donner les éloges que vous méritez si justement, n'auroit-il pas été plus avantageux ? Une vanité secrete est bien proche d'un mérite si rare. L'amour-propre ne vous faisoit-il pas trouver du plaisir dans la vérité ? Il se glisse partout, il empoisonne les meilleures intentions. Vous pouvez en avoir été exemt, mais est-on obligé de le croire ? Les louanges qu'on se donne, quoique véritables, sont toujours suspectes. Il est des cas où on est obligé d'en venir à cette extrêmité. Mais de propos délibéré, s'afficher pour l'Aristipe moderne, le seul sage de la France, c'est révolter les esprits. L'homme veut être libre, & indépendant dans ses sentimens. Il est fier, & aime à donner son suffrage comme une grace, mais il ne veut pas qu'on l'exige. Votre déclaration lui paroîtra téméraire. Ignorez-vous que l'envie attaque toujours le mérite ? Considerez combien d'ennemis vous vous faites, combien de gens vous découragez, qui pouvoient aspirer à cette gloire que vous possedez. Mais ils n'ont qu'à y renoncer ; leur arrêt est pro-

Digitized by Google

noncé, leurs efforts seront inutiles. Vous avez décidé qu'il n'y a qu'un seul sage, & vous assurez que vous l'êtes. Au contraire, si vous vous fussiez contenté de représenter l'honnête homme sans le désigner, vos amis, tous vos concitoyens vous eussent reconnu, & la gloire pour vous eût été plus certaine.

Cependant il est aisé de connoître la vérité. Pour bien traiter un sujet il faut en être rempli; & vous n'eussiez pu faire un portrait si ressemblant, si le cœur seul n'y eût eu part, comme vous l'avez fort bien fait remarquer. Aussi c'est avec les sentimens d'admiration que vous méritez, que j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 14 Décembre 1755.

LE mot de l'Enigme du second Mercure de Janvier, est *Diamant*; celui du Logogryphe *Mortier*; dans lequel on trouve *Roi, Rome, mer, Remi, Meri, rit, or, mie, re, mi, More, rot, tri, tome, rime, trio, Io, ire, ostie, moire, Rote, mite, mirer, tirer.*

ENIGME.

DAns plus d'un cachot j'emprisonne
Tous ceux qui se servent de moi.

Digitized by Google

Malgré d'étroits liens dont je les environne,
Ce sont eux qui me font la loi.
Je suis par fois blanc comme albâtre,
Par fois plus brun que le geai le plus noir;
Ma contradiction ne se peut concevoir.
Je sers à l'Eglise, au Théâtre.
En hyver, en été, par ruse, sans dessein,
J'enferme des beautés, des horreurs dans mon sein.
On m'emploie à finir les plus riches parures.
Tombai-je dans le discrédit?
Je sers à panser des blessures.
Mes égaux coûtent cher à maintes créatures.
Existons-nous, pour elles tout est dit.
Lecteur, ne sois point interdit,
Tu vas me deviner sans peine.
Quoique souple & galant, ce n'est point sans effort,
Que malgré moi, la jeune Iris m'entraîne
Au point qui couronne mon sort;
Encore faut-il qu'elle m'enchaîne.
Dans l'esprit cependant de l'aimable inhumaine
Mon indocilité ne me fit jamais tort.
Je dois à mes captifs toutes mes gentillesses...
Mais quel transport audacieux!
Finis, Damon; vainement tu t'empresses
De me trahir par des soins spécieux.
Non, ce n'est point à moi qu'en veulent tes caresses,
C'est à l'objet charmant que je voile à tes yeux.

Par M. D. B.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

NÉ du plus horrible adultere,
A peine eus-je reçu le jour
Que l'on me ravit à ma mere,
Et qu'on m'éloigna de la Cour.
Dans mes neuf pieds, je donne un Patriarche;
Connu par la vigne & par l'Arche,
Et la fille d'Eréſichton.
Une ville ou jadis régnoit Pigmalion:
Une autre dont Homere a chanté la déſaite.
La femme de l'Erebe, & le fameux Poëte;
Qui de nos jours chanta le grand Henri;
Ce que fille à quinze ans préfere au nom d'ami.
Un fleuve en Allemagne, une riviere en France,
Le Dieu, qui met ſous ſa puiſſance
Les mortels ainſi que les dieux;
Un mal à craindre pour les yeux.
Un ami de Céſar qui ſuivit Cléopâtre,
Une couleur oppoſée à l'albâtre,
Un Poëte lyrique, un arbre, une ſaiſon,
Ce que l'on voit ſouvent contraire à la raiſon,
La fille de Cadmus, mere de Mélicerte;
Un ennemi des Juifs qui conſpira leur perte;
Deux des rois d'Iſraël, deux pronoms, un métal
Qui cauſe des Mortels ou le bien ou le mal;
Un fameux miſantrope, un mont de l'Italie,
Un autre dans la Grece, un Roi de Theſſalie,

Digitized by Google

Deux Muses ; je finis, ce n'eſt pourtant pas tout,
Mais je crains d'ennuyer, ſi je vais juſqu'au bout.

Par Mademoiſelle Moniſeau.

CHANSON.

Venus me livre la guerre
Pour s'emparer de mon cœur.
Bacchus veut à coup de verre,
Lui ſeul en être vainqueur.
De Venus j'aime les charmes,
Et de Bacchus la liqueur :
A qui rendrai-je les armes
Pour aſſurer mon bonheur ?

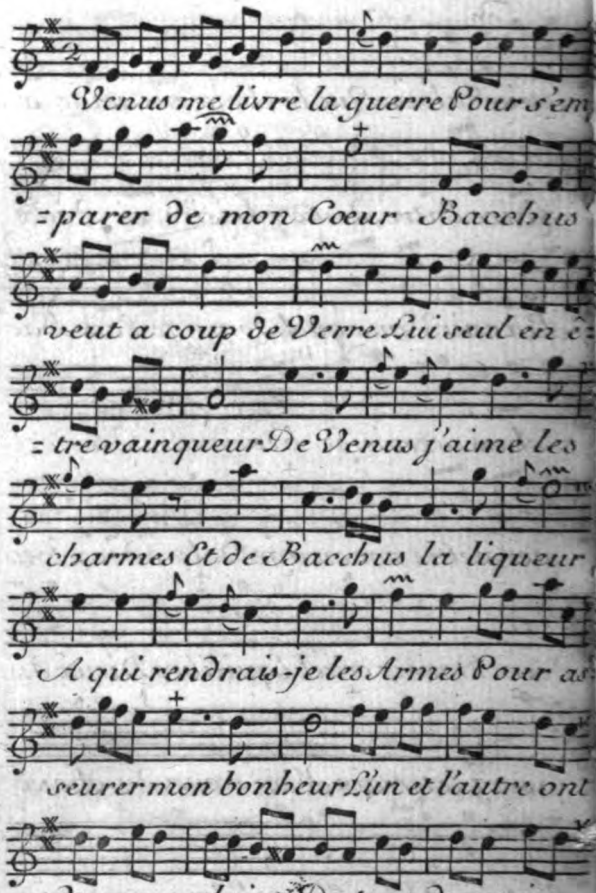
L'un & l'autre ont de quoi plaire,
De tous deux je ſuis jaloux.
Que le choix me coûte à faire
Entre deux plaiſirs ſi doux.
Bannir Venus, quel dommage !
Sans Bacchus ſerois-je heureux !
On doit permettre à mon âge
De les adorer tous deux.
Dans ce cruel équilibre,
Dieux ! diſputez, le terrein.
Mon cœur du choix n'eſt point libre,
J'aime l'amour & le vin.

*Les paroles ſont de M. *** & la muſique eſt de M. Toulain.*

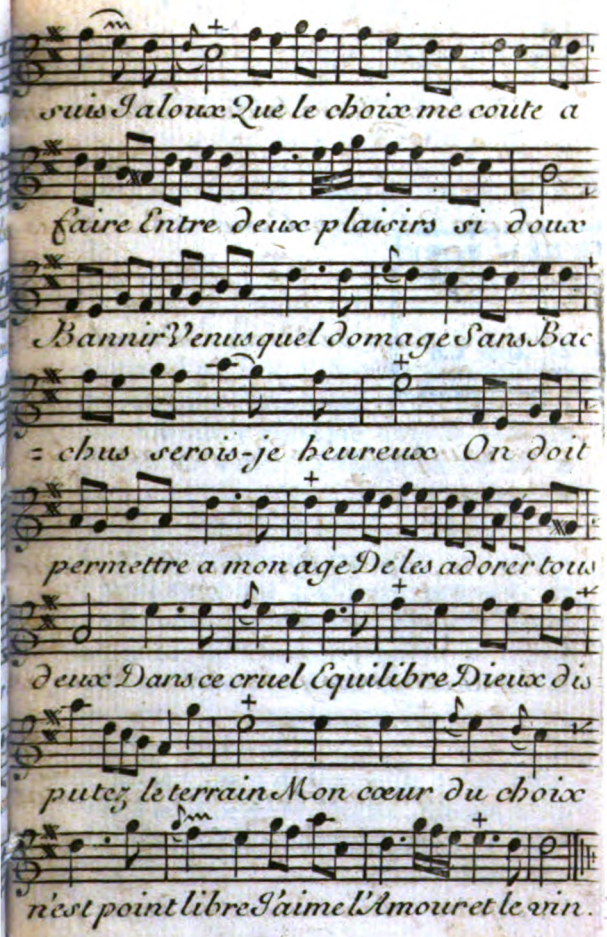
Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, le 25. Août 1755.

L'Académie, après avoir assisté le matin à une Messe qui fut suivie de l'*Exaudiat* pour le Roi & du Panégyrique de S. Louis prononcé par le R. P. Montpellier, de l'Ordre de Saint Dominique, tint l'après-midi son Assemblée publique dans la Salle de l'Hôtel de Ville. La réception de M. le Comte d'Hérouville, Commandant en chef dans la Province & Gouvernement de Guyenne, qui avoit été élu le 12 Juillet, y avoit attiré une foule extraordinaire de personnes de tous les états. M. de la Mothe Directeur de Quartier, ouvrit la séance par un discours en forme de semonce, sur le travail de l'Académie & sur les devoirs des Académiciens.

M. le Comte d'Hérouville qu'on recevoit à la place de M. Duclos, prononça ensuite son discours de remerciment, où vou-

Digitized by Google

lant bien oublier les Ouvrages qu'il a déja donnés au Public, il disoit qu'ayant été » destiné dès ses jeunes ans au métier des » armes, & élevé, pour ainsi dire, dans » les Camps, il n'avoit jusqu'alors connu » que l'autorité absolue & l'obéïssance » aveugle; qu'aujourd'hui occupé de soins » plus pacifiques, & chargé d'une admi- » nistration plus étendue, il devoit, avant » de commander, sçavoir persuader; que c'est dans l'Académie qu'il en vouloit acquerir le talent; qu'il ne le confondoit pas » avec cet Art si vanté de séduire, qui » souvent cache sous les plus belles fleurs le » venin le plus dangereux; que cet Art » n'est point fait pour ceux à qui le Roi » confie son autorité; que l'exposition la » plus simple de ses intentions lui assurera » toujours & l'obéïssance & l'amour de ses » sujets; & que pour pouvoir le bien ser- » vir, il ne désiroit (lui) que d'apprendre » à le faire bien connoître. Du reste une énergique briéveté caracterise l'éloquence de M. le Comte d'Hérouville, & c'est assez de l'entendre ou de le lire, pour se convaincre qu'il est également rempli de zele pour le service du Roi & pour le bien public.

M. de la Mothe, en lui répondant, substitua aux lieux communs qui composent

Digitized by Google

les éloges ordinaires, les faits qui seuls louent dignement les grands hommes. Il fit remarquer que l'on ne pouvoit se dispenser de reconnoître à la fois dans M. le Comte d'Hérouville, Minerve sçavante & Minerve guerriere; & pour le prouver, il fit le détail de ses vastes connoissances, en observant « que les regles & les opéra-» tions des mathématiques & de la Géo-» metrie transcendante avoient été les amu-» semens de sa jeunesse; qu'il avoit fait un cours de Chimie, d'Anatomie & de Physique expérimentale; qu'il s'étoit particulierement instruit de toutes les branches de notre commerce; qu'il avoit étudié tout ce qui concerne les manufactures, les fabriques, le débit des denrées, la nature des terres, l'agriculture, le trafic de l'or & de l'argent, &c. M. le Directeur ajouta que M. d'Hérouville n'avoit rien oublié pour connoître à fonds l'art militaire tel qu'il étoit pratiqué par les anciens; qu'il avoit pour cela parcouru tous les manuscrits Grecs, Latins, ou Arabes qu'il avoit pu découvrir; qu'en suivant à la trace, tous les Auteurs qui nous ont parlé de la maniere dont les Anciens attaquoient ou défendoient les Places, il avoit deviné & comme créé une seconde fois cette fameuse Baliste si connue chez

Digitized by Google

les Grecs & chez les Romains, mais dont il ne nous restoit plus qu'une idée confuse; qu'étant Major Général de l'Armée du Maréchal de Saxe, obligé de commencer tous les jours sous les yeux de l'aurore la revue exacte du Camp, il avoit composé en cinq semaines son *Traité des Légions*, qui est déja à sa quatriéme édition; qu'à l'âge de 22 ans, se trouvant en Angleterre avec le Comte de Cambise son Oncle, il sçut gagner l'estime des Grands & des gens de Lettres; qu'envoyé à Berlin pour une commission secrete, il y soutint l'honneur de la Nation par son sçavoir & par ses talens; que dans les dernieres guerres, il avoit commandé à Anvers, moins en ennemi impérieux qu'en homme éclairé sur les intérêts des peuples qui lui avoient été confiés, &c. Mais tous ces faits furent attachés les uns aux autres par des transitions aussi variées que délicates. M. de la Mothe termina son discours, ainsi qu'il l'avoit commencé, c'est-à-dire, par des vers propres à ramener les Auditeurs au spectacle de la réception qui faisoit la partie la plus intéressante de la cérémonie du jour.

Ici M. de Saint Hubert ancien Capitaine de Cavalerie, & Chevalier de Saint Louis, récita les vers suivans, en adressant la parole à M. le Comte d'Hérouville.

Digitized by Google

Souffrez que militairement,
Je vous faſſe mon compliment ;
Qu'à ma façon je vous exprime
Combien chacun de nous eſtime
De vous voir aſſis parmi nous :
Duſſions-nous faire des jaloux,
Nous compterons cette ſéance
Au nombre de nos plus beaux jours.
Ne vous allarmez pas d'avance ;
Ce que j'ai dit en votre abſence,
Je le tairai dans ce diſcours.
Aux éloges inacceſſible,
Vous louer, c'eſt vous irriter ;
Vous ne fûtes jamais ſenſible
Qu'à l'honneur de les mériter.
Sans m'expoſer à faire des excuſes ;
Dirai-je à l'amateur des Arts,
Qu'il donne des leçons à Mars
Et prête des graces aux Muſes ?

Deux jours auparavant, M. le Franc avoit adreſſé à M. le Comte d'Hérouville des *Remarques ſur quelques Ouvrages d'Arrien.* Elles ſont le fruit d'une lecture réflechie de cet Auteur, occaſionnée par un ſçavant entretien que M. d'Hérouville avoit eu à Pompignan avec M. le Franc ; en l'abſence duquel M. l'Abbé Bellet fut chargé de les lire à l'Aſſemblée. Dans cet ouvrage où l'utile & l'agréable marchent d'un pas

Digitized by Google

égal, M. le Franc observe judicieusement que la partie de l'Histoire qui appartient à la guerre, n'a jamais été bien discutée que par des Ecrivains guerriers. » Si je lis, » dit-il, des batailles dans Mezerai, dans » le P. Daniel, dans Tite-Live même, il » ne me reste qu'un souvenir confus de » dispositions vaguement décrites, d'atta- » ques meurtrieres, de bataillons rompus, » d'ennemis poursuivis & taillés en piéces. » J'en dis de même des marches, des cam- » pemens, des siéges, & généralement » d'une campagne entiere. On n'en voit » dans ces Ecrivains, très estimables d'ail- » leurs, qu'une esquisse fort imparfaite. » Il n'est donné qu'aux gens du métier d'en » tracer aux yeux le véritable tableau.... » L'Auteur du TRAITE' DES LE'GIONS » écriroit mieux les campagnes du Roi en » Flandres que Tite Live & Mezerai..... » Non seulement, continue M. le Franc, » une histoire originale d'actions militai- » res, mais la traduction même d'une telle » histoire ne sçauroit être bien exécutée » que par un militaire de profession.... Aussi M. le Franc souhaiteroit-il que M. le Comte d'Hérouville voulût employer » quelques momens de ses loisirs à traduire » lui-même Arrien, ou à le faire traduire » sous ses yeux, en y joignant des remar-

» ques de sa façon, ainsi que l'a fait M. Folard, à l'égard de Polybe ..... M. le Franc remarque encore que « la guerre » n'a consisté long tems chez toutes les Na- » tions du monde, sans en excepter les » plus civilisées, comme les Egyptiens, » les Perses, les Hébreux, qu'à s'égorger » tumultuairement en pleine campagne, » ou qu'à s'emparer des Villes qu'on pil- » loit & qu'on brûloit; que les Grecs na- » turellement inventifs & qui ont créé ou » perfectionné tous les Arts, avoient ce- » pendant dès-lors une Tactique aussi ré- » guliere, aussi parfaite qu'elle l'ait été du » tems de Pyrrhus & de Xantippe. La » chose est étonnante, mais on n'en peut » douter quand on a lu Thucydide, He- » rodote & Homere. On comprend en li- » sant l'Iliade, que dans ces siécles reculés » un Bataillon Grec marchoit, se mettoit » en bataille, & manœuvroit avec le même » ordre, le même silence, & la même » précision que font aujourd'hui des Ré- » gimens François » .... La version La- tine d'Arrien par Blanchard, prouve évi- demment, selon M. le Franc, que ce n'est pas assez pour bien « traduire un » Ouvrage Didactique, d'avoir la tête » farcie de Grec & de Latin, mais qu'il faut de plus connoître la profession ou les

Arts dont il eſt traité dans cet Ouvrage. » La verſion de Blanchard eſt ſouvent in- » intelligible, parce qu'il n'a pas lui-mê- » me entendu les termes d'Arrien dans le » ſens où il les emploie, & qu'il n'avoit » pas l'idée de la choſe qu'ils expriment.».. Il y a, continue M. le Franc, « dans la » courte Tactique d'Arrien un endroit ca- » pable d'amuſer certainement tout Lec- » teur un peu curieux; c'eſt l'exercice des » troupes Grecques.... Il eſt entierement » conforme au nôtre. Il n'y a de différent » que les armes. Ce ſont les mêmes évo- » lutions, les mêmes mouvemens, les » mêmes tems; le commandement enfin eſt conçu dans les mêmes termes. Les Grecs » faiſoient auſſi l'exercice à la voix, au » ſon des inſtrumens, & à la muette. » Toutes ces regles nous viennent d'eux. » Ils les obſervoient dès le ſiége de Troyes, » comme le remarque Arrien.»... Il y a ici une obſervation ſur le génie des Langues. On dit qu'il n'eſt pas naturel d'attendre la fin d'une phraſe & quelquefois d'une longue période pour en ſçavoir le ſens, & que dans cette partie de la conſtruction grammaticale, la Langue Françoiſe eſt ſupérieure aux Langues Grecque & Latine. Cependant Arrien aſſure *que le commandement de l'exercice ne pouvant être*

trop clair, ce seroit une grande faute à l'Officier qui en est chargé, de dire d'abord : Tournez-vous ou reposez-vous, avant d'indiquer le côté de l'évolution ou l'arme dont il s'agit ; & que le moyen d'éviter toute équivoque, c'est de mettre le verbe après le mot qu'il régit : *Du côté de la Pique, tournez-vous. Du côté du Bouclier, tournez-vous* ; car c'est ainsi qu'on lit dans l'original. *Quand on prétend donc*, remarque M. le Franc, *que la transposition du verbe va directement contre la marche & la netteté des idées, cela peut être vrai en général, mais il y a des exceptions à faire* ; & si nous avions conservé la même armure que les Grecs & les Romains, pour être entendus nettement du Soldat, malgré le prétendu génie de notre Langue qui n'aime pas, dit-on, les inversions, *il vaudroit mieux faire un solécisme, que de mettre en désordre un bataillon*..... M. le Franc regarderoit volontiers comme l'origine des tournois les exercices de Cavalerie sur lesquels roule la derniere partie de la Tactique d'Arrien. *Je ne sçai*, dit-il, *pourquoi l'on va chercher chez les Barbares du Nord, l'invention de ces jeux guerriers*..... *Les exercices que décrit l'Auteur Grec sont de véritables joutes qui réunissoient tout ce qui a depuis caracterisé les tournois*.... Une re-

marque singuliere, bien capable de nous apprendre à nous défier des versions, c'est que, selon M. le Franc, Blanchard, quand il a traduit l'expédition d'Arrien contre les Alains, *a changé en narration historique ce qui n'est que le plan d'une expédition projetée.* M. le Franc releve plusieurs autres bévues de cet infidele Traducteur, après quoi il passe à la Lettre d'Arrien, contenant son voyage sur le Pont Euxin.....
» c'est dans ce genre un chef-d'œuvre.....
» c'est à la fois une Carte de Géographie,
» une description Topographique, un re-
» cueil d'observations d'histoire naturelle,
» & de réflexions politiques; le travail
» d'un Inspecteur & d'un homme d'Etat,
» le Journal enfin d'un Officier qui vous
» ressemble; conclud M. le Franc en par-
» lant à M. d'Hérouville.... Ce Journal
» d'Arrien contient une relation curieuse
» de l'Isle d'Achille. M. le Franc en donne
» la Traduction, & il présume que dans
» ce Morceau l'Auteur Grec avoit voulu
» faire sa Cour à l'Empereur Adrien sur
» l'Apothéose d'Antinoüs..... Pour ce
» qui est du voyage de la mer rouge, M.
» le Franc dit qu'il ne nous reste rien de
» l'antiquité, qui nous fasse mieux con-
» noître en quoi consistoient du tems d'Ar-
» rien le commerce & les productions de

» l'Asie Orientale & de l'Afrique. . . . . Il demande si l'on croit « que la terre soit » présentement aussi peuplée en général, » aussi cultivée, aussi riche qu'elle l'étoit » du tems de Trajan, d'Adrien, de Marc-» Antonin ? Pour une nouvelle partie du » monde que nous avons cru acquérir, » que n'avons-nous pas perdu ? Car j'ap-» pelle perdu pour le genre humain tout » ce qui devient inutile & malheureux. » Qu'est-ce présentement que l'Afrique ? » . . . . . Et entrant dans quelque détail, il soupçonne que le Caffé » qui est une des » productions naturelles de l'Arabie, & » qui par conséquent y a toujours été cul-» tivé, formoit une de ces boissons que » les historiens nous désignent sous des » noms dont la véritable signification s'est » perdue. » . . . A l'égard du Sucre, il assure que l'usage en est infiniment plus ancien qu'on ne croit, & qu'on en faisoit un commerce assez considérable dans les Villes marchandes d'Afrique, où on le transportoit par mer du fond de l'Inde Orientale avec d'autres denrées du même Pays, *suivant la Coutume*, ajoute Arrien, &c.

M. le Franc pense en général que *nous sommes trop avantageux en fait de découvertes ;* & que *souvent telle découverte qui réel-*

Digitized by Google

lement en est une par rapport à l'Auteur, n'est cependant en soi qu'une invention ancienne, perdue & recouvrée, &c. & il dit sa pensée sur un endroit d'Arrien, dans son voyage de la mer rouge, qui a fait soupçonner que les Anciens faisoient de la Porcelaine, &c.

Cette lecture fut suivie de celle d'une piece de vers de M. de Bernoi, où il invitoit noblement M. le Comte d'Hérouville à venir se délasser de ses travaux guerriers dans le sein des Muses,

A côté de Polybe & du sage Maron.

M. Pradal, Procureur Général de la Cour des Aydes, lut une *Ode à la Philosophie*, & en l'adressant à M. le Comte d'Hérouville, il traça dans des vers d'une autre mesure, le tableau de ses sçavantes occupations, telles que M. de la Mothe les avoit déja indiquées.

Qui mieux que toi, (*lui disoit M. Pradal*) jamais
a mérité la gloire
De joindre nos lauriers à ceux de la victoire ?
Ainsi les Dieux en toi mirent tous les talens ;
Je te vois rétablir les fastes de l'Histoire,
Pénétrer dans la nuit des tems,
Dérober à l'oubli ces exploits éclatans ;
Ces noms dont s'enrichit le Temple de Mémoire.

Digitized by Google

Je te vois par d'heureux efforts
Arracher la nature à ses loix éternelles,
Unir les élémens & rompre leurs accords,
Dissoudre & composer les corps,
Leur donner des formes nouvelles,
Puis descendre dans l'homme, & compter ses ressorts.
Uranie en tes mains a remis son equerre,
Ses Télescopes, ses niveaux.
Tu portes tes regards au dessus du tonnerre,
Tu parcours des mondes nouveaux,
Tu mesures les airs & la pente des eaux.
Ici ton œil observe, à la faveur d'un verre,
Ces invisibles animaux,
Ces atômes vivans que tout liquide enserre:
Dans les veines des arbrisseaux,
Ta main conduit les sucs préparés par la terre.
Soins glorieux, dignes travaux
D'un Sage qui sçait que la guerre
Seule ne suffit pas à former les Héros, &c.

M. de Cathala lut des observations sur un point de l'Histoire de Montauban, au sujet d'un endroit du Siecle de Louis XIV. par M. de Voltaire, où une inexactitude d'expression pourroit donner lieu à d'injustes soupçons contre l'ancienne fidélité des Montalbanois.

M. de Saint Hubert, pour varier les lectures, lut les vers suivans.

Digitized by Google

LES FLEURS ET LES ZEPHIRS,

FABLE ALLEGORIQUE.

FRoids Aquilons, ſombres nuages,
Diſparoiſſez, volez, Zéphirs,
Vous trouverez ſur ces rivages
Des fleurs dignes de vos ſoupirs.
Voyez ces lys & ces roſes nouvelles.
Quel doux parfum, quelle vive couleur!
Zéphirs, voltigez autour d'elles
Sans en altérer la fraîcheur.
Vous, jeunes fleurs, recevez leur hommage
Comme un tribut inconſtant & léger
D'un ſouffle flatteur & volage
Vous ne ſçauriez trop craindre le danger.
Fraiche aujourd'hui, demain fannée,
Formant d'inutiles déſirs,
On voit la roſe abandonnée,
Rappeller en vain les Zéphirs;
Leur vol en devient plus rapide,
Ils ſont déja dans un autre climat,
C'eſt l'inconſtance qui les guide,
Dès qu'ils ont terni votre éclat:
Des amans ils ſuivent les traces.
Défiez-vous, Iris, d'un hommage aſſidu.
Le culte que l'on rend aux graces,
Eſt un piege pour la vertu.
Tous les écueils environnent votre âge.

Digitized by Google

Prevenez de tristes instans.
De la beauté, la fleur est une image.
Leur regne est court; la fleur n'a qu'un printems;
Et la beauté n'en a pas davantage.

M. l'Abbé Bellet lut un Discours qui étoit une sorte de Description de l'Empire des lettres, pour tâcher « d'inspirer, » disoit-il, aux cœurs les moins ambi- » tieux, sinon le désir louable d'y former » & d'y entretenir une relation suivie, » du moins le courage d'envier jusqu'à » un certain point le bonheur de ceux » qui l'habitent ». Il prouva successivement que cet Empire « est le plus ancien » de tous; qu'il est le plus étendu, le » plus peuplé, & le plus noblement peu- » plé; que ce sont les besoins de l'es- » prit qui l'ont formé; que les richesses » de l'esprit étant les seules qui ayent, » pour ainsi dire, cours dans cet Em- » pire, il n'est point soumis à la fortune. » Les titres qu'on y ambitionne ou qu'on » y décerne, ne sont pas de son domaine: » les biens qu'on y possede n'ont rien de » commun avec les faveurs qu'elle dispen- » se: les hommes n'y sont appréciés que par » les qualités qui sont intimement liées à » leur être que par un mérite qui tient » immédiatement à leur ame; c'est-à-dire,

Digitized by Google

» que par ce qu'ils valent en eux-mêmes.
» On croiroit que cette précieuse égalité
» qui régnoit originairement entr'eux,
» échappée des débris du naufrage de
» l'âge d'or, s'y est en quelque sorte
» réfugiée, & y a trouvé un asyle. Et
» voilà pourquoi les Héros, les Prin-
» ces, les Rois (1), tous ceux qui joi-
» gnirent une grandeur réelle aux gran-
» deurs d'institution dont ils étoient re-
» vêtus, furent toujours ravis, si je puis
» m'exprimer ainsi, de passer dans ces
» heureuses contrées. Quel touchant spec-
» tacle n'y offrent-ils pas aux yeux de la
» raison! Là, dépouillés du faste & de l'or-
» gueil du rang, ils recueillent des hom-
» mages uniquement adressés à leur per-
» sonne; ils reçoivent des tributs d'estime
» ou d'admiration trop souvent séparés
» des respects extérieurs accordés aux pla-
» ces. Là, sans cortége, sans faisceaux,
» sans lauriers, ils subjuguent la multi-
» tude, ils font taire l'envie, ils forcent
» la renommée d'ouvrir ses cent bouches
» en leur faveur, pour reconnoître les

(1) Messieurs les Maréchaux d'Estrées, de Villars, de Belle-Isle, &c. M. le Comte de Clermont, Prince du sang, de l'Académie Françoise; le Czar, Pierre I, de l'Académie des Sciences; le Roi Stanislas de l'Académie des Arcades, à Rome, & fondateur de celle de Nancy.

Digitized by Google

» qualités éminentes de leur cœur & de » leur esprit. Oui, ceux-là sont incontes- » tablement de grands hommes, qui ont » de quoi paroître tels à nos yeux, indé- » pendamment de la décoration qui leur » en prête les dehors sur le théâtre du » monde. Dans le peu de cas qu'ils en font » eu égard à l'honneur qui leur en revient, » vis-à-vis des Muses, je serois presque » tenté de soupçonner toute la délicatesse » d'un amour-propre aussi ingénieux que » raisonnable ». M. l'Abbé Bellet s'attache encore à expliquer la *Nature du Gouvernement* qui distingue l'empire des Lettres. Il fit voir ensuite « que la liberté qui » y regne, n'a pas de quoi faire ombrage » à ceux que le ciel a placé sur nos têtes; » il montra « qu'il n'est point d'Empire qui » ne soit redevable de ses grands hommes » à celui des Lettres; & en finissant, il » essaya de décharger les Lettres d'un re- » proche amer qu'on leur a fait, disoit-il, » fort éloquemment, mais avec beaucoup » d'injustice, &c.

M. l'Abbé de Villars avoit composé des vers sur l'égalité Académique, & M. de Cathala fut chargé d'en faire la lecture. M. l'Abbé de Villars y emprunte de la circonstance de l'installation de M. le Comte d'Hérouville, de vives couleurs pour embellir son sujet.

Digitized by Google

M. Besombes de saint Geniés, Conseiller à la Cour des Aydes, s'occupe depuis quelque tems à traduire Homere en François, & il lut un morceau du 9e Chant de l'Iliade. Sa traduction est noble & élégante autant qu'elle est exacte & fidele.

La Séance fut terminée par la distribution du Programme suivant.

PROGRAMME.

M. l'Evêque de Montauban ayant destiné la somme de deux cens cinquante livres, pour donner un prix de pareille valeur à celui qui, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville, se trouvera avoir fait le meilleur Discours sur un sujet relatif à quelque point de morale tiré des Livres saints, l'Academie distribuera ce prix le 25 Août prochain, fête de S. Louis Roi de France.

Le sujet de ce Discours sera pour l'année 1756, *Il seroit nécessaire pour la perfection des Arts, que chacun se bornât à cultiver son talent*, conformément à ces paroles de l'Écriture sainte : *Unusquisque in arte sua sapiens est*. Eccli. 38, 35.

L'Académie avertit les Orateurs de s'attacher à bien prendre le sens du sujet qui leur est proposé, d'éviter le ton de déclamateur

mateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision.

Les Discours ne seront tout au plus, que de demi-heure, & finiront toujours par une courte priere à Jesus-Christ.

On n'en recevra aucun qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais seulement une marque ou paraphe, avec un passage de l'Écriture sainte, ou d'un Pere de l'Eglise, qu'on écrira aussi sur le registre du Secrétaire de l'Académie.

L'Académie ayant été obligée de réserver le prix de l'année 1755, elle l'a destiné à une Ode ou à un Poëme dont le sujet sera pour l'année 1756, *L'accord des Armes & des Lettres chez les François.*

Il y aura ainsi deux prix à distribuer, l'année 1756, un prix d'éloquence & un prix de poésie.

Les Auteurs feront remettre leurs ouvrages, pendant le mois de Mai prochain, entre les mains de M. de Bernoy, Secrétaire perpétuel de l'Académie, en sa maison, rue Montmurat, ou, en son absence, à M. l'Abbé Bellet, en sa maison, rue Cour-de-Toulouse.

Digitized by Google

Le Prix ne sera délivré à aucun, qu'il ne se nomme, & qu'il ne se présente en personne, ou par Procureur, pour le recevoir, & pour signer le Discours.

Les Auteurs sont priés d'adresser à M. le Secrétaire trois copies bien lisibles de leurs ouvrages, & d'affranchir les paquets qui seront envoyés par la poste. Sans ces deux conditions, les ouvrages ne seront point admis au concours.

ORONOKO imité de l'Anglois, nouvelle édition, revue & corrigée; par M. de la Place. *Qui fata trahunt, virtus secura sequetur* Lucan. Deux parties. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cicognes, 1756.

Comme ce Roman a déja paru, nous n'en ferons poins l'extrait; mais nous saisissons cette occasion pour rendre à M. de la Place la justice qu'il mérite. Personne n'a mieux traduit les ouvrages à Anglois, ne les a mieux accommodés notre goût; personne ne les a si bien réduits à leur juste précision, & n'a si bien connu ni traité l'intérêt.

HISTOIRE de la Marquise de Terville; dédiée à Mademoiselle . . . . . *Levis una mors est conjugis culpa. A Londres;*

Digitized by Google

& se trouve *à Paris*, chez le même Libraire, 1756.

Dans l'instant que nous annonçons ce nouveau Roman, nous recevons une lettre dans laquelle nous sommes priés d'avertir le Public que l'Epitre adressée à Mlle... qui paroît à la tête de l'ouvrage, y a été insérée à l'insçu de l'Auteur, & qu'il la désavoue, comme contraire à ses sentimens, & tout-à-fait éloignée de ses mœurs. Il doit même la faire retrancher dans tous les exemplaires qui restent. Nous rendrons compte de cette brochure le plutôt qu'il nous sera possible.

La troisiéme & la quatriéme partie de *l'Amante Anonyme*, ou de l'Histoire secrete de la Volupté avec des Contes nouveaux de Fées, publiées par M. le Chevalier de Mouhy, de l'Academie des Belles-Lettres de Dijon, viennent de paroître, & se vendent chez *Jorry*, 1756.

La 3e partie contient l'Histoire de Nitocris. Comme elle est détachée, & qu'elle nous a paru ingénieuse autant que singuliere, nous en ferons l'extrait particulier en Mars ou en Avril. Pour en donner un général de tout l'ouvrage, nous attendrons qu'il soit fini, & que la derniere partie ait vu le jour.

Digitized by Google

EXAMEN DES POÉSIES SACRÉES de M. le Franc. *A Paris*, chez *Chaubert*, quai des Augustins, & chez *Hérissant*, rue neuve Notre-Dame. 1755.

Cet examen est composé de quatre Lettres. La premiere, sur les Odes; la seconde, sur les Cantiques; la troisiéme, sur les Prophéties; & la quatriéme, sur les Hymnes.

Quelques Lecteurs séveres trouveront peut-être la louange exagérée, mais en lisant ces Poésies sans prévention, on la trouvera presque partout justifiée par les beautés frappantes dont elles sont remplies; & si le Panégyriste paroît ami de l'Auteur, on ne peut disconvenir qu'il ne soit ami éclairé. Il motive toujours ses éloges: il rend raison de son sentiment, quand même il le pousse jusqu'au transport, & le goût est forcé d'applaudir à l'enthousiasme de l'amitié. Nous ne citerons ici que deux strophes de la seconde Ode, avec les réflexions qui les accompagnent, pour convaincre le Lecteur impartial & connoisseur en Poésie, de la vérité que nous avançons. Nous prenons ces stances au hazard: C'est Dieu qui parle.

Mortels, qui jugez vos semblables,
Rois, qu'à la terre j'ai donnés,

Rois devenus si formidables
Par vos projets désordonnés,
Instruisez-vous dans ma justice,
Si vous voulez que j'affermisse
Vos droits par la révolte enfreints.
Pour mériter que l'on vous aime,
Aimez, servez; craignez vous-même
Le Dieu par qui vous êtes craints.

Plus d'un exemple vous enseigne,
Souverains trop ambitieux,
Que les fastes de votre regne
Nuit & jour s'écrivent aux cieux.
Prévenez un revers sinistre;
N'ayez de parent, de ministre,
Ni d'ami, que la vérité.
Heureux les Rois qu'elle environne!
Malheur à ceux qu'elle abandonne
Aux conseils de l'iniquité!

L'Auteur de l'examen s'écrie dans la chaleur d'un premier transport. *Ces admirables stances qui devroient être gravées sur la porte du Conseil des Rois, sont d'un sublime qui fait frissonner. Pas une image, pas un mot, pas un son qui n'étonne l'ame sans la révolter. Dieu même voulant du haut de sa gloire instruire les Rois, n'eût pas dédaigné un tel langage.* Nous souscrivons à ce jugement, & M. le Franc nous paroît

Digitized by Google

si bien rendre le texte, qu'il devient l'émule de David & l'égal de Rousseau.

SECOND SUPPLEMENT du Parnasse François, ou suite de l'ordre chronologique des Poëtes & des Musiciens que la mort a enlevés depuis le commencement de l'année 1743, jusqu'en cette année 1755. *Cineri gloria datur, stat sua cuique merces.* Chacun y tient son rang, selon ses talens & son mérite. Il se trouve chez *Lambert*, chez *Duchesne* & *Chaubert*.

Pour rendre à M. Titon du Tillet le tribut de louange que nous lui devons, nous allons transcrire de son livre ce sixain fait à sa gloire, par Mdme. l'Evêque, dont il a consacré le nom par reconnoissance.

Lorsque je vois ce Parnasse charmant,
Chef-d'œuvre d'un cœur bienfaisant,
Qui fait la gloire de la France;
Je dis, admirant son essor,
D'un Roi que n'ai-je la Finance?
Le Parnasse & Titon seroient sculptés en or.

Nous adoptons ce dernier vers, & nous excusons sa dureté en faveur du sentiment qu'il renferme.

ESSAI sur l'éducation des petits Enfans, par M. Picardet, Prêtre, Chanoi-

Digitized by Google

ne de l'Eglise Collégiale & Paroissiale de S. Jean-Baptiste de Dijon. *A Dijon*, chez *L. Hucherot*, Place du Palais; & se vend *à Paris*, chez *Barois*, quai des Augustins.

Les cinq premiers volumes de la nouvelle édition de l'Histoire de France, par le Pere Daniel, de la Compagnie de Jesus, *in*-4°. 16 vol. se délivrent actuellement en feuilles, chez *Boudet*, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à ceux qui n'ont point encore souscrit, moyennant 90 liv.

Les onze volumes restans de cette édition se délivreront dans le cours de cette année, moyennant 72 liv.

RECUEIL d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines, tome second. *Peritiores vetustas facit. Cicer. pro domo. C.* 45. *A Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756.

Nous recevons dans le moment ce volume. Nous n'avons que le tems de l'annoncer. A juger par le premier coup d'œil la beauté de l'impression nous semble répondre au mérite de l'ouvrage. En parcourant l'Avertissement nous avons été frappés, ou plutôt édifiés du ton modeste dont il est écrit. Il seroit à désirer que tous nos Littérateurs, & surtout nos Erudits

Digitized by Google

voulussent bien l'imiter. Ils ne sçauroient choisir un meilleur modele. L'illustre Auteur de ces recherches, après s'être plaint que le nombre de ces derniers diminue tous les jours en France, invite poliment les Doctes étrangers à l'aider de leurs lumieres. C'est un éloge pour eux, & nous ne croyons pas pouvoir le mieux louer lui-même que de citer ses propres paroles. Son zele pour l'accroissement des Sciences & des Arts y éclate, ainsi que son amour pour la découverte du vrai, & l'élégance du style y regne dans toute sa beauté.

Je serois, dit-il, flatté d'obtenir les suffrages des Sçavans dans les explications que je donne, ou d'être conduit à la vérité par la critique. Je l'attends principalement cette critique des Italiens. Ils habitent une région fortunée, où les Arts fugitifs de l'Egypte & de la Grece chercherent autrefois un asyle, & fixerent longtems leur séjour. Ils vivent au milieu des édifices superbes qu'éleva le peuple Romain, lorsque, maître du monde, il fut dominé par le luxe. Ce luxe utile au progrès des Arts, attira dans l'Italie, non seulement les Artistes habiles, mais même les ouvrages fabriqués dans l'Egypte & dans la Gréce. Rome se vit tout-à-coup décorée d'ornemens étrangers; elle admira dans

Digitized by Google

les places publiques, dans les temples & dans les maisons particulieres, les chef-d'œuvres de plusieurs nations. Les Italiens foulent aux pieds les débris respectables de l'antiquité. La terre s'ouvre tous les jours sous leurs pas pour les enrichir.

Une ville entiere engloutie par les volcans du Vesuve, reparoît au jour pour leur fournir de nouvelles richesses. Heureuse découverte! qui doit intéresser les nations sçavantes de l'Europe, & reveiller dans elle le goût de l'antique trop négligé dans ce tems, où l'on a plus de secours pour le cultiver. Aussi les Italiens peuvent comparer les monumens nouvellement découverts avec d'autres monumens connus; avantage qui nous est souvent refusé. Ils peuvent établir des certitudes, où nous ne proposons que des conjectures. Ils releveront mes erreurs, & perfectionneront cet ouvrage, en donnant peut-être des explications préférables à celles que je présente.

Les tomes 4, 5 & sixiéme de l'Histoire de Paris, par M. l'Abbé Lebeuf, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, paroissent, & se vendent *à Paris*, chez *Prault* pere, quai de Gêvres. 1755.

Le quatriéme volume contient la suite

des Paroiſſes du Doyenné de Montmorenci, avec un détail circonſtancié de leur territoire, & le dénombrement de toutes celles qui y ſont compriſes, enſemble quelques remarques ſur le temporel deſdits lieux. Le cinquiéme comprend la fin des Paroiſſes du Doyenné de Montmorenci, & le commencement de celles du Doyenné de Chelle, avec le même détail. Le ſixiéme renferme la ſuite du Doyenné de Chelle, avec le détail du territoire, &c.

RECUEIL Périodique d'obſervations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. par M. Vandermonde, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. *Artem experientia fecit, exemplo monſtrate viam.* Marc. Marcil. Aſtrom. lib. 1. v. 63, 64. Janvier 1756, tom. 4. *A Paris*, chez *Vincent*, rue S. Severin. Nous en parlerons plus au long une autrefois.

LES TROYENNES & PHILOCTETE, tragédies de M. de Châteaubrun, de l'Académie Françoiſe, ſe vendent chez *Brunet*, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1756. L'Auteur a dédié Philoctete à S. A. S. Mgneur. le Duc d'Orléans.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT aux Loix Civiles dans leur ordre naturel, par Me Louis-François de Jouy, Avocat au Parlement, *à Paris*, chez *Knapen* & chez *Saugrain*, Grand'-Salle du Palais, 1756.

LETTRE A M. DE BOISSY,

De l'Académie Françoise.

LA conformité de nom de M. Guis de Marseille, demeurant à Paris, & de M. Guys Négociant à Marseille, & Académicien des Belles-Lettres de cette ville, vient de produire une erreur, dont je vous prie, Monsieur, de détromper le Public en insérant cette lettre dans le Mercure. L'Auteur de l'Année Littéraire, qui a l'attention louable de faire connoître & de distinguer les gens, qui portant le même nom, courent la carriere des Belles-Lettres, a oublié sa pratique ordinaire dans deux feuilles différentes. Ce défaut d'attention de sa part dans l'occurrence présente, a fait attribuer au Négociant Académicien les vers sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence, & sur le tremblement de terre arrivé à Lisbonne, qui sont imprimés dans les dernieres feuilles du mois de Décembre de

Digitized by Google

l'année précédente. L'Auteur de ces vers demeure depuis long-tems chez le respectable M. Titon du Tillet, dont les soins s'étendent jusqu'à protéger & encourager les talens. Il y a plus de vingt ans que ce M. Guis est connu par les pieces différentes qu'il a fournies au Mercure. Il est d'ailleurs l'Auteur de la Tragédie de Terée, d'une Comédie intitulée Abailard & Heloïse, d'un petit roman Turc, & de plusieurs autres ouvrages, dont il est inutile ici de rappeller les titres. Quelque avantage que M. Guys, Négociant, crût pouvoir retirer dans cette occasion de la ressemblance de son nom avec celui du Poëte, il n'a pourtant garde d'en profiter pour partager une réputation & des lauriers poétiques qui ne lui appartiennent pas; ce n'est pas que le Négociant n'ait fait des vers, mais c'étoit dans un âge où il lui étoit permis d'en faire son amusement, & encore ne les a-t'il jamais fait imprimer. Il est attaché depuis long-tems à des objets plus sérieux. Pendant un assez long séjour qu'il a fait au Levant & à Constantinople, il a travaillé sur le commerce, & il a fait des recherches très-laborieuses pour tâcher de faire connoître le génie des anciens Grecs, en les comparant avec les modernes. Aujourd'hui le com-

Digitized by Google

merce l'occupe entiérement, & je sçais qu'il rassemble des matériaux pour former un tableau de celui de Marseille. Dans le recueil de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville, imprimé l'année derniere, on peut voir un discours qu'il a prononcé comme Directeur à l'assemblée publique de cette Académie, sur l'utilité du commerce pour les Lettres, & des Lettres pour le commerce.

Voilà, Monsieur, les éclaircissemens que je puis vous donner sur les deux Marseillois du même nom, afin que le Public soit à portée de les distinguer à l'avenir, & qu'il puisse les reconnoître.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

D'un Professeur de l'Université de Paris, à M. De Saintfoix

VOUS avez écrit, Monsieur, dans la premiere partie de vos *Essais historiques sur Paris, pag.* 117, à l'occasion de la rue de la Féronnerie. « Je n'entrerai pas dans » des détails, & dans un amas de cir- » constances qui ne finiroient point, & » que peu de personnes ignorent : Je dirai

» seulement ce que je pense sur le carac-
» tere des deux scélérats, dont les mains
» parricides s'armerent contre un de nos
» meilleurs & de nos plus grands Rois.
» Jean Châtel, âgé de dix-huit à dix-neuf
» ans, fils d'un riche Marchand, *étudioit*
» *à l'Université*, &c. »

Permettez-moi, Monsieur, de vous représenter que ces derniers mots contiennent une erreur importante. Jean Châtel n'étudioit point à l'Université. Le lieu de ses études est si connu & si marqué dans l'Histoire, qu'il semble bien étrange qu'un auteur aussi instruit & aussi exact que vous ait pu l'ignorer, ou le confondre avec l'Université. A Dieu ne plaise que je juge, par cet endroit, de l'exactitude du reste de votre ouvrage !

Vous êtes, Monsieur, le premier Ecrivain qui soit tombé dans cette erreur; & elle est si notoire, qu'il y a peu d'apparence que vous puissiez y en entraîner d'autres : mais il n'en est pas de même de vos Lecteurs; vous pourriez la communiquer à un grand nombre d'entr'eux; & c'est le motif qui m'engage à la relever. L'amour de la vérité eût été suffisant pour m'y déterminer. Je suis trop jaloux de ce qu'un homme comme vous pense & doit penser de l'Université, pour ne pas cher-

Digitized by Google

cher à vous en inſpirer de juſtes idées. Ce ſera pour moi une douce ſatisfaction que de pouvoir lui donner du moins cette marque de mon zele, tandis que ceux qui ſont à ſa tête, s'occupent ſi utilement & ſi glorieuſement pour elle de ſoins plus importans.

Je compte aſſez ſur votre équité, Monſieur, pour croire que vous ne refuſerez pas de contribuer, autant qu'il eſt en vous, à réparer votre inadvertence. Le meilleur moyen, & peut-être l'unique pour en détruire & en arrêter entiérement les effets, ſeroit de l'avouer dans la troiſiéme Partie de vos *Eſſais*, ſi, conformément à votre promeſſe & aux vœux du Public, vous les continuez. Je vous demande cette juſtice avec la confiance d'un homme qui croit devoir l'obtenir, & qui eſt aſſez fâché d'avoir à vous la demander; mais qui ne ſe pardonneroit pas plus long-temps un ſilence, dont il pourroit avoir un jour à partager le reproche, &c.

Le peu d'eſpace où nous ſommes reſtraints, ne nous permet pas d'inſérer cette lettre dans ſon entier; mais ce que nous venons d'en tranſcrire, ſuffit pour mettre au fait le Lecteur qui peut-être y eſt déja, puiſqu'elle eſt publique. Nous allons y joindre la réponſe qui nous pa-

Digitized by Google

roît avoir trois grands avantages, elle est courte, elle est polie, & nous la croyons sans réplique.

Réponse de M. de Saintfoix.

J'ai dit, Monsieur, que Jean Châtel *étudioit à l'Université.* Il m'eût paru peut-être moins indifférent de le dire, si j'avois été moins persuadé de la vénération qu'a & que doit avoir tout honnête homme, & tout citoyen pour un Corps si célebre depuis tant de siecles. Dans la nouvelle (1) Edition considérablement augmentée, que l'on fait de *mes Essais historiques*, j'ôterai volontiers ces mots. Ce n'est pas, Monsieur, que je me sois trompé; ayez la bonté de lire les interrogatoires de ce scélérat, (*tom. 6. des Mémoires de Condé, pag.* 160) vous y verrez :

Interrogé *de son nom, surnom, âge, qualité & demeure.*

A dit *se nommer Jean Châtel, fils de Pierre Châtel, Marchand Drapier, devant la grande porte du Palais; & de Denise Hazard sa femme, qu'il est écolier* étudiant à l'Université de Paris, *& qu'il n'a autre qualité.*

(1) Elle paroîtra incessamment avec la troisieme & derniere partie.

Digitized by Google

Il n'y a pas de réponse contre cette piece authentique. Permettez-moi de vous dire à présent, Monsieur, qu'il me semble qu'une personne qui critique avec autant de politesse que vous, & dont le motif part sans doute d'un cœur très-estimable, auroit pu m'écrire un mot avant que de faire imprimer sa lettre, & de la rendre publique. Je crains que votre démarche ne paroisse une preuve bien complete, que trop de zele fait quelquefois commettre des imprudences à l'homme même qui a le plus d'esprit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Saintfoix.

A Paris, ce 12 Janvier 1756.

RÉPONSE

De Dom Pelletier, Bénédictin & Curé de Senonnes, à la Lettre qui lui a été adressée dans notre premier Mercure de Décembre 1755.

J'Ai lu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser dans le Mercure de France, dans laquelle vous me proposez vos regrets sur la forme Alphabétique que j'ai donnée à notre Armorial général de Lorraine. Votre bon

Digitized by Google

goût pour la Littérature vous a fait décider en faveur de l'ordre Chronologique ; & vous me conseillez de le suivre ; c'est un effet de votre bonté dont je vous rends graces ; mais outre que ce conseil est venu trop tard, je vois des difficultés dans l'exécution.

Il est vrai qu'on pouvoit suivre l'ordre Chronologique pour les familles ennoblies, mais il n'en est pas de même pour les maisons de l'ancienne Chevalerie ; dès que nous appellons Gentilshommes de nom & d'armes, ceux dont l'origine est si ancienne que nous ne la connoissons pas, dans quel siecle les placer ? Il est grand nombre de Maisons très-anciennes qui sont éteintes, il en est encore un plus grand de celles dont les titres n'ont pu échapper à la révolution des siecles, tandis que des Maisons moins anciennes & moins illustres ont conservé les leurs ; & parce que celles-ci ont de plus vieilles dates, & ont préservé de la poussiere des mémoires domestiques, doivent-elles avoir la préférence dans un ordre Chronologique ? Ce seroit une injustice contre laquelle on auroit droit de se récrier.

Sous quelle date pourroit-on mettre cinquante maisons dont les titres ne remontent pas plus haut que le treizieme

Digitized by Google

ſiecle, & pluſieurs autres dont nous ne trouvons aucun veſtige avant le quatorziéme ? Un Gentilhomme de nom & d'armes, que nous aurions fait naître au douziéme ſiecle, venant à recouvrer ſes titres qui reculent ſes Auteurs au onziéme, nous ſçauroit-il bon gré de lui avoir dérobé un ſiecle d'antiquité ?

Nous avons prévu & ſenti toutes ces difficultés en commençant notre Ouvrage, & nous avons cru que l'ordre Alphabétique étoit le plus convenable & le moins ſujet à la critique. Je conviens qu'en ſuivant l'ordre Chronologique, ceux qui n'ont beſoin que de quelques recherches iſolées, peuvent recourir à une table génerale & alphabétique, mais combien de ces tables ſont défectueuſes, & citant mal, dans quel embarras & quelle impatience ne jettent-elles pas un Lecteur ? Cet inconvénient ne ſe rencontre pas dans un Dictionnaire, & je ne ſuis pas ſurpris ſi on donne aujourd'hui dans ce goût.

Quant au Supplément dont vous parlez, il eſt auſſi facile que le reſte de l'ouvrage, en le mettant en Dictionnaire ; je le crois même plus facile que celui à faire après un ordre Chronologique. Celui qui voudra ſe donner la peine de changer l'ordre de notre Ouvrage, pourra bien y ajouter

Digitized by Google

par le moyen des titres dont il fera la découverte, & qui ne nous ont pas été communiqués : mais je ne pense pas qu'il doive changer les dates que nous avons données, étant tirées du trésor des Chartres & des Nobiliaires les plus authentiques & les plus vrais de la Province.

Je vois quelque différence entre la Bibliotheque Lorraine de Dom Calmet & notre Armorial ; dans celle-là on pouvoit suivre un ordre Chronologique pour faire connoître les siecles qui avoient produits de grands hommes, & où les beaux Arts avoient fleuri davantage. Mais dans celui-ci, il importe peu de sçavoir combien un siecle a fait de Nobles plus qu'un autre. On sçait que la facilité d'un Prince, & l'argent ont donné naissance à grand nombre de Lettres d'ennoblissement dans plusieurs siecles, & l'ordre Chronologique ne donneroit pas plus de relief à un ennobli par Finance, du tems de René I. qu'à un ennobli par argent, par Charles IV.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE

De M. de Chevrier, à Dom Pelletier, sur le même Ouvrage.

J'Ai lu, Monsieur, dans le premier volume du Mercure de Décembre l'annonce d'un Armorial de Lorraine dont vous êtes l'Auteur. Cet Ouvrage qui manquoit à notre Province est digne d'un Citoyen qui vit sans prétentions & qui éclaire ses compatriotes sans orgueil. La Lettre qui suit l'annonce de votre souscription, m'a paru intéressante par son objet. Souffrez que j'ajoute aux Réflexions de l'Anonyme des remarques utiles qui affermiront votre gloire, parce qu'elles contribueront au bien de l'Ouvrage, & à l'honneur de la Patrie,

Vous sçavez mieux que moi, Monsieur, que tout Nobiliaire qui n'est point historique, n'est qu'une compilation Généalogique qui fournit beaucoup de dates & peu de faits : ces sortes de productions sèches par elles-mêmes, veulent être appuyées sur des Mémoires intéressans & instructifs tout-à-la fois : personne ne pouvoit mieux que vous leur donner la forme que

Digitized by Google

j'ose vous proposer, supposez qu'elle n'entrât pas dans le plan de votre ouvrage que le projet de souscription nous laisse désirer.

Un Nobiliaire ne peut être utile qu'il ne soit historique : je connois tous ceux que nous avons en Lorraine. Dans le seiziéme siecle, & tandis que le Parlement de Nancy tenoit encore son siege à Saint Mihiel sous le titre *des grands Jours*, Charles Bournon Conseiller de cette Cour Souveraine, composa un Nobiliaire de Lorraine dans lequel il n'a inséré que des anecdotes singulieres, telles entr'autres que celle-ci... *Nicolas N*** ennobli fut en la Ville de Bar, en 1544, par le bon Duc Antoine y seant, pour avoir baillé à iceluy Prince, deux chiens blancs de chasse.*

Claude Cachet Maître des Comptes, a donné un Nobiliaire plus ample & plus exact que celui de Bournon, soit que l'ouvrage de ce dernier dont on n'a que des lambeaux, ne fût pas parvenu à la connoissance de Cachet, soit qu'il eût pensé que de pareils motifs d'ennoblissement pouvoient déplaire aux descendans de *N****. il n'a rapporté aucunes des anecdotes qui se lisent dans le Nobiliaire de Bournon.

Quelques modernes ont voulu continuer l'ouvrage de Cachet ; mais indépen-

Digitized by Google

damment de ſon plan qu'ils ont ſervilement ſuivi, ils ont fait les mêmes fautes que ce Magiſtrat, & l'on en trouve plus d'une dans ſon Ouvrage.

Le ſeul moyen, je le répete, de faire un bon Nobiliaire, c'eſt de le rapprocher de l'Hiſtoire ; cet objet eſt aiſé à remplir en Lorraine. Les Regnes des vingt-ſept Ducs qui ont gouverné cette Province par *ſucceſſion*, n'ont rien d'obſcur, & j'oſe avancer que depuis 1048, tems auquel l'Empereur Henri III donna l'inveſtiture de la Lorraine à Gerard d'Alſace, juſqu'en 1737, on ne trouvera pas une lacune dans les événemens importans de la vie de nos Souverains : tout eſt lié, tout eſt ſuivi, & par conſéquent tout eſt facile à décrire. Joignez à la certitude de ces époques le Regne glorieux du Monarque que la Lorraine a le bonheur de poſſéder depuis près de dix-neuf ans ; vous ferez une Hiſtoire exacte qui annoncera le Maître bienfaiſant & le ſujet utile. Un Nobiliaire qui ceſſe d'être un Catalogue alphabétique, doit renfermer un extrait ſuccinct de la vie du premier Souverain : après ce préliminaire inſtructif, on doit placer par ordre Chronologique tous les Citoyens que ce Prince a ennoblis, & rapporter les cauſes pour leſquelles ils

Digitized by Google

l'ont été ; ces anecdotes toujours glorieuses impriment le respect, excitent l'émulation, & contribuent à l'avantage de l'Etat.

A l'égard des Maisons de l'ancienne Chevalerie qu'on appelloit communément *les quatre grands Chevaux de Lorraine*, on pourroit unir leur Histoire à celle des Souverains, sous lesquels les descendans de ces Maisons distinguées ont servi : la même marche s'observeroit pour les anciens Nobles dont l'origine se perd dans les siecles les plus reculés. En suivant ce Plan méthodique, votre ouvrage n'auroit pas la division que vous annoncez ; mais je crois qu'il n'en seroit que plus utile.

Telles sont, Monsieur, les Réflexions que je soumets à votre examen ; elles sont d'un Citoyen qui ne respire que l'amour de son Païs, & qui ne s'intéresse qu'à la gloire de ceux qui, comme vous, Monsieur, illustrent leur Patrie & les Lettres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, le 6 Décembre 1755.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

GRAMMAIRE.

OBSERVATIONS Grammaticales & Ortographiques sur les différens sons de la lettre T, *avec le moyen de les fixer; par M. de Montfort-Lautour, de la ville d'Argentan.*

LA lettre T produit un son articulé & naturel, lorsqu'elle est suivie de l'une des cinq voyelles a, e, i, o, u, & forme par ce moyen les sons simples ta, te, ti, to tu. Elle en fait de même lorsqu'elle est suivie d'une diphthongue comme dans taon, tien, &c.

Il y a cependant un nombre considérable de mots, où la lettre T perd le son qui lui est propre & naturel pour prendre celui du C, ou de deux SS, comme dans ac*tion*, ini*tié*, prima*tie*; mots qui se prononcent comme s'ils étoient écrits ac*cion*, ini*ssié*, prima*cie*.

Digitized by Google

On obſervera que ce changement de ſon ne ſe fait que lorſque la lettre T eſt ſuivie de la voyelle *i*; mais cette exception n'eſt pas générale, puiſque nous trouvons d'autres mots, où le T, ſuivi d'un i, conſerve ſon articulation naturelle, comme dans *matiére*, *bénitier*, *galimatias*, &c. Cette différence de ſons produits par la même lettre, doit ſans doute embarraſſer un étranger qui veut apprendre la Langue Françoiſe; en prononcer les mots, & les écrire correctement. A qui aura-t'il recours pour ſe tirer de ſon incertitude? Juſqu'à préſent nos meilleurs Grammairiens ne nous ont donné ſur cela aucunes regles poſitives qui puiſſent déterminer & fixer notre prononciation. Un jeune homme de quinze à ſeize ans, ou toute autre perſonne qui n'a pas un uſage parfait de la maniere de prononcer tous les mots de la Langue Françoiſe, ſe trouvera tout d'un coup arrêté dans ſa lecture: s'il rencontre, par exemple, le mot *primatie*, prononcera-t'il la derniere ſyllabe par *tie*, ou par *cie*? Prononcera-t'il potion par *tion*, ou par *cion*? La raiſon, jointe à la regle générale, qui donne aux lettres un ſon propre & naturel comme ta, te, ti, to, tu, demanderoit qu'il prononçât *tie* & *tion*; cependant s'il le prononce ainſi,

Digitized by Google

il se trompera & parlera mal, puisque l'usage exige qu'on écrive prima*tie* & po*tion* par un T, & qu'on prononce ces mots par un C, prima*cie*, po*cion*. Combien de fois n'ai-je point entendu prononcer Aristocratie par *tie*, avec un T absolu, quoique ce mot doive se prononcer comme s'il étoit écrit Aristocra*cie* ? Ne se trouve-t'on pas tous les jours dans l'incertitude de quelle maniére on prononcera les mots suivans. *Eglantier*, qui est une plante épineuse : *Gothie*, Province de Suede : *Antiade*, qui veut dire amygdale : *Scotie*, qui est un terme d'Architecture : *Croatie*, qui est une Province de Hongrie : *Antie*, vieux mot adjectif, qui signifioit ancien : *Acontias*, nom d'un serpent, & tant d'autres mots, dont la véritable prononciation ne nous est pas familiére.

Nous osons proposer un moyen qui nous paroît facile, c'est de mettre sous le T la cedille que l'on met sous le Ç pour lui donner le son de l'S comme dans ces exemples, potion, martiale, essentiel, &c. ; à l'aide de cette petite marque, la distinction des deux sortes de T sera faite. Cette observation est si naturelle, si simple & si nécessaire, qu'on doit être surpris que l'usage n'en ait pas été établi, dès que la

Digitized by Google

Langue Françoise a commencé à prendre une forme réguliére.

MÉDAILLES.

QUelque recherche que puissent faire les curieux pour tirer du chaos de l'antiquité des monumens que la distance des tems & la négligence des hommes ont dérobés à nos connoissances, un seul ne sçauroit les voir tous par lui-même. Il en est de si rares, qu'il est moralement impossible qu'ils parviennent à la vue de tout le monde. Il n'y a qu'un parti à prendre ; ou il faut douter de plusieurs, ou il faut en croire la bonne-foi d'autrui. Les plus célébres Médaillistes ne sont point d'accord sur l'existence de certaines médailles, ou de ce qui est contenu sur leur type. Le sçavant P. Jobert, Jesuite a avancé dans son livre intitulé *La Science des Médailles*, que de toutes les Impératrices, il n'y a eu que IVLIA DOMNA, femme de Septime Sévere, à qui on ait donné le nom de PIA. Le célebre Auteur des remarques sur ce même livre, le redresse sur cette assertion : il cite plusieurs Princesses qui ont été honorées du même titre. Parmi les Antiquaires, les uns rejet-

Digitized by Google

tent cette critique comme dépourvue de preuves, l'Auteur n'ayant pas indiqué les cabinets où se trouvent ces Médailles : les autres l'adoptent & s'en tiennent à la bonne-foi de M. l'Abatie qui l'a faite. Ils ont raison ; car outre celles qui peuvent se trouver ailleurs, on voit à Toulon entre les mains du P. Moiette Minime, une Faustine la jeune, en argent, où on lit autour de la tête, sans pouvoir se tromper : DIVA FAUSTINA PIA. Au revers : CONSECRATIO. Un bucher devant lequel est un paon. On peut delà raisonnablement conclure, que les autres Médailles rapportées par M. de l'Abatie existent aussi, quoiqu'il nous ait laissé ignorer quels sont les Cabinets qui possedent ces pieces rares.

PHYSIQUE.

Lettre à l'Auteur du Mercure sur le tremblement de terre arrivé à Lisbonne, le premier Novembre 1755 ; *par M. l'Abbé Montignot, Chanoine de Toul, Membre de la Société Royale de Nancy.*

L'Evénement mémorable dont le Royaume de Portugal vient d'être le théâtre, fait

Digitized by Google

frémir l'humanité; & vous n'avez point lu sans compassion le détail d'un tremblement de terre qui a fait périr tant d'hommes, & qui les a ensevelis sous les ruines d'une ville très florissante.

Lisbonne, capitale du Portugal, bâtie sur les bords du Tage, à son embouchure, si propre, par l'avantage de sa situation, au commerce le plus florissant, est le centre de ce tremblement; elle est le foyer de cette explosion chimique; elle en avoit déja ressenti les terribles effets. Cet événement tragique n'est qu'une répétition de ce qui étoit déja arrivé, il y a deux siecles, & presque dans les mêmes circonstances. Que s'ensuit-il de ces remarques que je vais vous développer? C'est que le Gouvernement de Portugal, instruit par deux exemples si frappans, sera peut-être contraint d'abandonner un port si riche, & de pourvoir à la sureté de ses sujets, en transportant la Capitale dans un lieu qui soit moins exposé à de pareilles révolutions.

C'est dans les histoires de Paul Jove que vous pourrez prendre des éclaircissemens, & y voir comme des présages de ce qui vient d'arriver. Nos arriere-neveux ne parcourront-ils pas de même nos annales, pour y comparer encore le trem-

Digitized by Google

blement de terre qu'ils y essuyeront avec celui dont nous avons été les témoins ? les avertissemens que la saine philosophie va donner de toutes parts à ce Royaume, ne serviront peut-être de rien pour la sureté des siecles à venir. Les hommes tiennent trop à leur climat, à leur patrie, à leur lieu natal, & plus encore à leur intérêt, pour qu'on puisse esperer qu'ils ouvrent les yeux, & qu'ils se transplantent. Raisonnez, tant qu'il vous plaira, sur l'intervalle immense qui sépare l'homme des êtres insensibles, ces réflexions vraies & certaines ne contrédisent cependant pas ce que j'avance, à sçavoir que les hommes tiennent presque autant au sol qui les porte, & qui les nourrit que les plantes privées du mouvement progressif.

En vain l'Etat & le Roi qui le gouverne si sagement, encourageront-ils les hommes effrayés à changer de demeure. Prenons-nous assez d'intérêt au bonheur des siecles futurs pour sacrifier un bien présent à un mal éloigné, & qui perd une partie de sa réalité par l'éloignement dans lequel on se le représente ?

Quoique ces terribles pronostics ne doivent peut-être pas servir au bonheur des hommes, la philosophie qui est de tous les lieux & de tous les âges, ne doit né-

Digitized by Google

gliger aucune occaſion pour les exciter à leur conſervation ; & comment y réuſſira-t'elle ici, ſi ce n'eſt en avertiſſant que Liſbonne court les mêmes riſques pour l'avenir ?

Vous ſçavez, Monſieur, quel fut le ſignal du tremblement ; je le remets ſous vos yeux, afin que la comparaiſon que vous en ferez avec celui de 1532, vous devienne plus ſenſible. Il étoit neuf heures du matin, le premier Novembre de cette année 1755, lorſque tout-à-coup on entendit un grand bruit ſemblable à un coup de tonnerre. Il fut accompagné d'une ſecouſſe violente, de rédoublemens, de grandes crevaſſes & ouvertures de terre, d'une crue d'eau extraordinaire. Le Tage s'enfla preſque ſoudainement, les vagues de la mer furent pouſſées au loin hors de ſon rivage ; les bâtimens, les édifices publics, les maiſons ont été renverſées ; pluſieurs ont été englouties, & plus de la moitié de Liſbonne n'eſt qu'un triſte amas de pierres. Voilà pour la Capitale.

Les villes peu diſtantes de Liſbonne ont autant ſouffert. Setubal n'eſt plus. Santaren bâtie ſur le rivage droit du Tage, à quelques lieues au deſſus de Liſbonne, a éprouvé un malheur ſemblable. L'inondation a détruit ce que le tremblement avoit

Digitized by Google

épargné. J'oubliois de vous dire que le feu s'étoit joint au tremblement à Lisbonne, & que l'incendie y avoit fait autant de ravage que les secousses, ensorte que ses habitans peuvent dire avec vérité : *Transivimus per ignem & aquam;* (1) mais cet incendie n'est survenu au tremblement que par occasion. Il aura sans doute pris sa cause dans les débris des maisons qui seront tombés sur les feux..

Les secousses se sont fait sentir dans tout le Royaume de Portugal, & dans la plupart des villes d'Espagne : on marque qu'elles ont été violentes, surtout à Séville, dont la belle tour a beaucoup souffert, & à Cadix. Ces villes sont éloignées de Lisbonne de soixante-dix lieues environ. Cette derniere a été presque inondée par un coup de mer qui lança contre ses murs une vague d'une hauteur extraordinaire ; heureusement elle se brisa, & la mer rentra dans son lit, pour ne le passer qu'une seule fois l'après-midi, où elle emporta une chaussée.

Je m'écarterois trop de mon sujet, Monsieur, en vous parlant de ce mouvement des eaux de la mer, & en le comparant avec les paroles de Job (2) : *Huc usque*

(1) *Psal.* 65. (2) *Job.* 38.

Digitized by Google

venies, & ibi confringes tumentes fluctus tuos. Il est certain d'une part que la mer a souvent passé ses bords, & la Hollande ne le sçait que trop. Le Golphe qui sépare Groningue d'Embdem, est une irruption de la mer qui s'est faite il n'y a guere plus de deux cens ans. Je vous renvoie aux Commentateurs, si vous êtes curieux de concilier les faits avec l'ordre donné par Dieu à la mer.

Toute la côte de l'Océan a ressenti en même tems cette secousse du premier Novembre. Depuis Cadix jusqu'à Hambourg sur la mer de Hollande, les nouvelles font mention de Coïmbre, Bilbao, Bayonne, Angoulême, de quelques villes de Hollande, de Hambourg. Je vous nomme les principales pour que vous suiviez sur la carte la ligne du tremblement. Les côtes de la Méditerranée ont été agitées, & surtout Carthagene, Valence, &c.

Finissons ce détail par l'inondation des fleuves qui se déchargent dans l'Océan. On est assuré du gonflement du Guadalquivir, du Tage, du Douro, de la Garonne, & du Wesel.

Il est tems à présent, Monsieur, de rapprocher sous vos yeux les traits de comparaison des tremblemens de terre de Lisbonne, de Janvier 1532, & de Novem-

Digitized by Google

bre 1755. Les réflexions naîtront ensuite les unes des autres.

Le tremblement de 1532, dont l'Evêque de Côme nous marque les particularités au vingt-neuviéme livre des histoires de son tems, ne fut ni aussi violent ni aussi universel que celui que vous venez de lire. Paul Jove ne parle que du Portugal. Il est vrai qu'il fait mention d'une irruption violente, des eaux de la mer dont Harlem & l'Ecluse, villes de Hollande, furent submergées; mais outre que cette irruption précéda de deux mois, elle ne fut pas accompagnée de tremblement; & si l'inondarion fut l'effet d'une explosion, ce qui est vraisemblable, cette explosion se fit dans la mer.

Cependant le tremblement de 1532 se fit au même lieu qu'aujourd'hui. Lisbonne en fut alors le centre & le foyer. L'Auteur remarque que ce fut dans cette ville surtout qu'il eut de fâcheuses suites. La mer ne se seroit-elle pas creusé sous cette ville de profondes cavernes, qui seront devenues comme la miniere & le lieu de l'amas des matieres bitumineuses & inflammables qui sont la base de l'explosion?

Vous avez vu, Monsieur, que les eaux du Tage grossirent si considérablement le premier Novembre, qu'elles étoient éle-

Digitized by Google

vées à la hauteur de dix pieds au dessus de leur lit à Tolede. La cause en est sensible. Les vagues de la mer poussées avec violence faisoient résistance à l'écoulement des eaux du Tage, se sont mêlées avec elles, les ont fait refluer, & c'est là ce qui a causé l'inondation de Sétubal & de Santaren. Or l'inondation de 1532 fut égale à celle-ci. Les expressions énergiques de Paul Jove n'en laissent pas douter, quoiqu'il ait négligé cette précision géométrique si nécessaire dans les phénomenes de la nature, pour mieux tracer le tableau frappant qu'il nous en donne. Vous comprenez, Monsieur, l'étroite liaison qui se rencontre entre une inondation & un tremblement; elle est nécessaire quand le tremblement arrive sur une côte, parce qu'il agit toujours sous les eaux de la mer par des éruptions de l'air qui fait bouillonner & élever ses eaux.

Jove parle de deux autres villes qui furent sécouées avec Lisbonne. L'une de ces villes est Santaren, la même dont je vous disois plus haut, qu'elle étoit détruite.

Voici un dernier trait de ressemblance, qui à la vérité ne répand aucune lumiere sur ces deux tremblemens, mais elle n'en est pas moins touchante, puisqu'elle nous montre les soins de la providence sur les

Digitized by Google

personnes sacrées des Rois. Jean III qui étoit sur le trône du Portugal en 1532, n'étoit pas alors à Lisbonne : il fut contraint de camper plusieurs jours, & le péril étoit si grand & si prochain qu'il n'osoit coucher dans le même endroit où il avoit passé la journée. Ne vous semble-t'il pas voir la Cour à Belem, & le Roi exposé au milieu de la campagne, n'ayant pour tout logis que son carrosse? Voici le passage de Paul Jove.

Nec multò post sequenti mense Januario par propè exitii clades Lusitanis (1) *in ipsis procul visceribus terræ, furente debacchanteque Æolo illata est, cujus impetu Ulyssipo* (Lisbonne) imprimis incomparabile detrimentum sensit, *& post eam Coloniam* sanctæ Avennæ *& Azemburga Almerinique urbium publica privataque ædificia, inusitato terræ motu, conquassata prosciissaque*, magnam vim mortalium ruinis oppressère. *Et nonnulla etiam navigia turbulento inflati maris hiatu absorpta sunt sic, ut Tagus insanis allidentis maris fluctibus repulsus, discedentibusque in utramque ripam suis undis, sicca in medio unda, obstupentibus cunctis ostenderet, nemoque jam totâ propè Lusitania tectis suis consideret subsultante scilicet solo,*

(1) *Jov. Hist. 29. ad finem anni* 1532.

Digitized by Google

ideoque non citò desituram terræ motus vim ita præmonstrante, ut Regis Reginæ exemplum *secuti universi ferè incolæ, tabernacula apertis in locis Castrensi more, cùm repentinum terræ hiatum quo absorberi possent, non temerè extimescendum arbitrarentur.*

Ne semble-t'il pas, Monsieur, qu'on lit ce qui vient d'arriver en Portugal ? & manque-t'il aucun trait au tableau pour représenter les malheurs de ce Royaume ? Je le répéte donc ; cette explosion n'est qu'un second amas de bitume, de soufre, & d'autres matieres inflammables, que les eaux de la mer y ont apporté, ou qu'elles y ont mis en action ; il a fallu deux siecles entiers pour que la matiere de cette fermentation chimique s'y amassât en quantité suffisante, pour que les principes inflammables s'y perfectionnassent, & y acquissent le dégré propre à une déflagration.

L'air, comme vous sçavez, est l'agent le plus efficace & le plus terrible, surtout quand il ne trouve aucune issue dans le moment qu'il brise les cellules dans lesquelles il étoit comprimé, & qu'il se restitue avec toute sa force élastique pour se mettre en équilibre avec l'air ambiant. L'art humain ne sçauroit parer à ces sou-

Digitized by Google

dres menaçantes. Il ne peut éventer des mines si profondément creusées sous terre, & d'une étendue si grande. Le seul remede que la philosophie a observé, mais qu'elle ne sçauroit fournir, c'est l'éruption d'un volcan ou d'une bouche ouverte qui exhalant par des canaux l'air qui sort par détonation avec les matieres bitumineuses, empêche qu'il n'exerce toute sa force élastique contre la surface de la terre; de la même maniere que la poudre à canon agit dans une mine sous un bastion, affoiblit cet effort multiplié qui agite les fondemens des édifices, se fait des crevasses, s'ouvre des abîmes qui ont englouti la moitié de Lisbonne.

On s'accoutume trop aisément à regarder les volcans comme des phénomenes terribles. Si l'on envisageoit en philosophe l'utilité de ces feux souterreins qui s'exhalent, le volcan ne seroit plus qu'un garant sûr qui préserve les lieux où il se trouve des malheurs que Lisbonne vient d'éprouver Si le Mont Vésuve ne vomissoit son bitume, & sa lave par des périodes réglées, il y a long-tems que le Royaume de Naples ne seroit plus.

Ce n'est qu'avec peine, Monsieur, que je vous fais part de ces tristes pensées; vous sçavez qu'il est désagréable à un Phi-

Digitized by Google

losophe de s'avancer jusqu'à faire le prophéte, surtout pour annoncer des événemens funestes ; mais après tout, ces causes physiques ne nous ramenent-elles pas naturellement à ces pronostics, & ne les touchons-nous pas au doigt ? Le tremblement de terre de 1532 n'est-il pas le même que celui d'aujourd'hui ? n'a-t'il pas le même foyer & le même centre sous Lisbonne ? La mer qui fut repoussée par l'explosion souterreine de l'air, par la partie à laquelle ces cavernes communiquent avec elle, la mer, dis-je, n'a-t'elle pas ressenti pareillement le mois dernier un gonflement & une agitation pareille ? & pouvez-vous attribuer les coups des vagues qui passent leurs rivages, qui se portent avant dans les terres par l'embouchure des fleuves, pouvez-vous les attribuer à d'autres causes qu'à cette communication de l'air dilaté par l'explosion, à ces eaux de la mer ? La détonation, le bruit du tonnerre accompagné du tremblement des terres, des agitations de la mer, du gonflement des fleuves, n'en est-il pas un indice trop certain ? La mer donc essuie de son côté une agitation en même tems que les terres s'ébranlent ; c'est la même cause, mais elle agit différemment sur les corps d'une nature différente, l'eau résiste à l'action

de l'air, selon les regles que suivent les corps fluides dans leur choc. Vous voyez encore, Monsieur, pourquoi les vaisseaux sont engloutis dans les bourrasques violentes; l'air qui s'échappe à travers les eaux, leur communique un mouvement violent de tourbillon qui creuse l'abîme jusques dans les fondemens. C'est une espece de trombe de mer, dont la colonne est placée dans l'épaisseur des couches de la mer. C'est la cause de ce que remarque Paul Jove : (1) *Et non nulla etiam navigia, turbulento inflati maris hiatu, absorpta sunt.* Nous apprendrons peut-être qu'un pareil malheur a précipité au fond des mers quelques vaisseaux qui étoient dans le voisinage de Lisbonne.

Quant à l'étendue des lieux où le tremblement s'est fait sentir, c'est un point difficile à saisir & à comprendre. Ce n'est point par la communication des terres précisément qu'il s'est propagé : car si ce tremblement s'étoit communiqué par ondulation, à peu-près comme l'agitation des eaux, ou comme le son par une propagation successive qui s'affoiblit en s'éloignant du centre du mouvement, pourquoi des villes très éloignées de Lisbonne auroient-elles ressenti le tremblement, tandis que

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

les lieux intermédiaires & beaucoup plus près auroient été préſervés ? D'ailleurs, Milan a reçu pluſieurs ſecouſſes. Hambourg les a reſſenties : Comment des terres ſéparées par des eſpaces auſſi vaſtes auroient-elles participé à ce mouvement par communication ? on pourroit dire encore que la matiere inflammable amaſſée ſous ces lieux avoit fermenté, & détonné au même moment. Il eſt certain que les villes n'ont pu être ſécouées ſans une cauſe phyſique préſente, & preſque immédiate qui leur imprimât le mouvement ſubit : mais il ne ſuffit pas pour l'intelligence de ce phénomene de reconnoître une déflagration momentanée ; car il ſeroit extraordinaire qu'elle ſe fût faite préciſément à la même heure ; & il eſt néceſſaire d'ajouter que les lits de matiere bitumineuſe ſe communiquent les uns aux autres par des fentes & des cavernes de même que les mines qu'on fait jouer en même-tems. L'inflammation a été ſi forte, ſi conſidérable, ſi univerſelle à Liſbonne, que les ſoufres ambians ont participé à ſa déflagration ; qu'elle s'eſt communiquée avec la même rapidité que des matieres graſſes & inflammables s'allument, & que l'incendie ſouterrein s'eſt répandu à la ronde par des canaux ſouterreins ; qu'il a

Digitized by Google

fait des ravages à proportion de la matiere enflammée, de la compression de l'air, de la proximité de cette mine, de la surface des terres, & de la résistance de ces terres à la dilatation de l'air.

Si l'on insiste jusqu'à exiger des preuves sensibles & palpables de la communication de ces matieres, il est évident qu'on est déraisonnable d'attendre pour s'en convaincre qu'on l'apperçoive des yeux · les faits sont certains, cela suffit. D'ailleurs, on sçait que les mines sont répandues presque partout ; par conséquent, que le soufre qui fait comme la base du phlogistique, est distribué par veines dans les couches terreuses : on a déja poussé loin les connoissances de cette philosophie souterreine. Voyez, Monsieur, dans les Mémoires de l'Académie, une carte des mines pour la France.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Toul, le 11 Décembre 1755.

HISTOIRE NATURELLE.

Anecdocte singuliere d'Histoire naturelle.

SI les Tourterelles sont de tous tems en possession d'être citées pour le modele de

Digitized by Google

la fidélité conjugale, ces volatiles ont cependant des rivaux parmi des animaux qu'on ne soupçonneroit guere d'une tendresse aussi délicate, je veux parler des habitans des eaux. Le Lecteur trop pressé est peut-être déja tenté de prendre ce début pour une fable ; mais ce n'est pas là le premier malheur de cette espece que la vérité a eu à essuyer. Je commence mon récit.

Une Lionne & un Lion marin sont venus s'échouer sur la côte de Bretagne dans l'anse du Poulinguen à l'embouchure de la Loire. Il arrive assez souvent que des Poissons d'un autre climat s'échouent sur des côtes étrangeres, soit qu'une violente tempête les y ait portés malgré eux, ou bien qu'ils se soyent obstinés à suivre des vaisseaux pour profiter de ce qu'on jette à la mer. Les Requins que l'on trouve à l'Amerique viennent originairement de la côte de Guinée, en suivant les navires qui transportent les negres.

Mais je reviens à ma Lionne marine échouée sur le sable. Lorsqu'on vouloit en approcher, elle ouvroit une gueule armée de dents plus blanches que la neige ; mais comme elle avoit les reins fort roides, on trouva le moyen de la saisir par derriere, on la transporta delà au Croisic qui n'en est qu'à deux lieues. On la mit dans une

Digitized by Google

auge de bois remplie d'eau de mer que l'on avoit soin de renouveller à chaque marée. On lui fournissoit du poisson, non pas suivant son appétit, car elle eût seule plus coûté à nourrir qu'une Communauté. *M. le Duc d'Eguillon* & toute sa suite lui rendirent visite au mois d'Août dernier en passant au Croisic.

Pendant ce tems-là que faisoit le Lion marin égaré dans l'Océan ? il se promenoit le long de la côte, & pendant la nuit il faisoit retentir l'air de ses gémissemens ; ils étoient semblables aux hurlemens d'un chien égaré. Pendant plus d'un mois il resta constamment autour de l'endroit où sa fidele compagne lui avoit été ravie : il avoit l'audace de s'avancer dans l'esperance de la trouver, jusques dans des fossés d'eau salée, c'étoit s'exposer à un péril inévitable pour un aussi gros animal. Il est enfin mort du regret de l'avoir perdue.

Remarques sur sa construction.

Les poissons amphibies respirent l'air, & peuvent vivre un certain tems hors de l'eau. Le Lion marin semble être composé de la tête d'un Dogue, dont il imite le hurlement, & du corps d'un poisson. Il a deux pattes en devant qui lui servent à se

Digitized by Google

traîner lorſqu'il eſt à terre. Il eſt couvert d'un poil fort ras de couleur griſe. Il avoit environ cinq pieds de long. *Theliamed* dans ſon ſyſtême plus que ſingulier, nous aſſurera que c'eſt un poiſſon qui commence à s'humaniſer, mais perſonne ne le croira.

Si la nature peut quelquefois trahir ſon ſecret à force de varier ſes ouvrages, peut-être trouverons nous dans cet animal quelque choſe de curieux ſur la reſpiration. Du moins la ſtructure de ſes poumons, ſemble-t'elle propre à extraire de l'air (ce magaſin univerſel) des molécules, d'une figure différente de celles qui ſont ſéparées par ceux des quadrupedes; ces ſecrétions de l'air, qui ſans doute ſont auſſi différentes en elles-mêmes que les inſtrumens de la reſpiration ont de ſtructures différentes, prouvent la varieté infinie de la nature dans une choſe qui nous paroît être la même; j'eſpere dans quelque tems d'ici communiquer au Public les obſervations que j'ai faites ſur cette matiere. Il y a environ quatre ans que M. de Buffon ſembloit approuver mes premieres vues ſur le méchaniſme de la reſpiration, dans une réponſe à une de mes Lettres. Un homme qui ſçait ſi bien voir la nature, n'encourage pas peu celui qu'il approuve. Puiſque nous ſommes à parler de l'air, je

Digitized by Google

veux dire un mot de celui du Croisic, qui est d'une activité qui contribue à rendre le sang & les autres humeurs extrêmement fluides. L'on ne connoît dans ce petit canton, ni les obstructions, ni les maux de tête, les maladies de langueur n'y sont pas plus connues : sa situation sert à expliquer la cause Physique de cette proprieté. Premierement, il est presque tout entouré de la mer, si vous ajoutez à cela que toute la campagne est en partie couverte de gros tas de sel. L'air chargé des particules salines & nitreuses qu'il détache de ces amas de sel & de la surface de la mer augmente la proprieté qu'il a de raréfier le sang qui est porté aux poumons ; il devient un dissolvant bien plus actif, que l'air épais des Villes qui sont situées au milieu des terres. Il est un bon remede pour ces mélancolies causées par l'épaississement des liqueurs. J'en ai fait l'expérience avec succès, je l'enseigne au Public avec désinteressement, & j'espere qu'on m'en croira, car je ne suis pas Médecin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Au Croisic, ce 22 Décembre, 1755.

DE VILLENEUVE.

Digitized by Google

MÉDECINE.

Mémoire par M. Fournier, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier.

L'Héméralopie, qu'on rend fort bien en Latin, par *visus diurnus*; & en François par vue de jour, est une maladie très-rare & si peu connue, que j'ai été obligé de me former moi-même le plan de son traitement, lorsque ces Héméralopes sont venus à l'Hôtel-Dieu. Ils ont commencé à s'y présenter vers la fin du mois de Janvier de cette année; ils étoient au nombre de trois, & soldats du Régiment de Briquevillè; je ne les vis qu'à la visite du soir. Après les avoir examinés, sans penser à leur Héméralopie, je leur trouvai la fievre, une grande douleur de tête, la langue chargée, la bouche mauvaise, l'estomac plein, tourmenté d'inquiétudes, avec des envies de vomir. J'allois d'abord suivre ces indications, lorsqu'ils ajouterent que ce n'étoit pas là tout, qu'ils avoient à se plaindre d'autres accidens, qui les empêchoient de faire leur service, qu'il n'y avoit point de lumiere ni d'objets pour eux le matin & le soir, & qu'ils ne

ne les appercevoient qu'aux grands rayons du soleil, encore même avec quelque confusion, & d'une maniere peu distincte. Je revenois à peine de la surprise où m'avoit jetté cette déposition, que je les fis successivement approcher d'une grande fenêtre de la salle, pour voir si je ne pourrois pas découvrir quelque vice dans les portions du globe de l'œil qui peuvent être à portée de l'examen; mais je n'apperçus rien à quoi l'on pût raisonnablement imputer ce phénomene. Voici ce que j'observai, 1°. Que les yeux des malades étoient bleus. 2°. Que la portion antérieure de l'œil étoit un peu chargée d'humidités. 3°. Que la cornée n'avoit rien perdu de sa transparence, & qu'elle étoit partout dans son état naturel. 4°. Que l'humeur aqueuse étoit limpide, comme elle doit l'être, & qu'elle ne donnoit au globe que l'extension qu'il doit avoir, sans le faire excéder en aucun point. 5°. Que la pupille étoit plus dilatée. Je remarquai au reste qu'elle se resserroit & se dilatoit sensiblement; mais je trouvai pourtant que ses mouvemens de dilatation & de contraction s'exécutoient plus lentement, & d'une maniere moins rapide. 6°. Que l'iris étoit dans son état ordinaire, & n'avoit rien de changé dans sa couleur. 7°. Enfin, que

Digitized by Google

le cryſtallin avoit exactement ſa tranſparence, & la figure qu'il doit avoir.

Toutes ces conſidérations une fois combinées, me firent très-ſûrement juger que la cauſe de l'hemeralopie de ces Soldats ne réſidoit point dans les parties antérieures de l'œil, & qu'il falloit néceſſairement pour la trouver, s'adreſſer aux parties poſtérieures qu'on ne ſçauroit voir.

Entre ces dernieres, je compris fort bien que le corps vitré donnant paſſage aux rayons de la lumiere, quand elle étoit aſſez forte pour produire ſes impreſſions, ne pouvoit être vive de maniere à l'occaſionner. Mes ſoupçons ſe tournerent donc & tomberent tous ſur la rétine, & c'eſt à cette membrane que je m'arrêtai pour y fixer la cauſe de la maladie que j'avois à combattre, ne croyant pas comme certain que la viſion ſe faſſe ſur la choroïde.

Je crus en conſéquence que les fibres de la rétine devoient être embarraſſées d'une lymphe trop groſſiere qui y circuloit avec peine ou avec trop de lenteur; ou bien qu'elles étoient relâchées par des ſéroſités qui devoient avoir diminué leur tenſion, leur reſſort, & les avoient rendues par-là moins ſuſceptibles de l'impreſſion qu'y excitent les rayons viſuels.

C'eſt à cette derniere idée que je m'ar-

Digitized by Google

rêtai pour faire saigner ces malades du bras, & prenant en considération les autres indications, je leur fis donner l'émétique & appliquer un vésicatoire au derriere de chaque oreille.

Je trouvai le lendemain à la visite du matin ces Soldats beaucoup mieux à tous égards ; ils m'assurerent qu'ils commençoient à voir les objets, ce qui ne leur étoit point arrivé depuis leur maladie ; l'émétique avoit très-bien réussi, & les vésicatoires avoient fait couler une quantité surprenante de sérosités.

Cependant la tête se trouvoit encore lourde & embarrassée ; l'estomac étoit moins chargé, mais on y sentoit encore un poids, & les envies de vomir n'étoient point entiérement dissipées, quoiqu'elles fussent moins fortes & moins fréquentes, les indications se trouvant par-là dirigées du côté du dégagement de la tête & de l'estomac. J'insistai sur les premiers moyens qui avoient été employés avec tant de succès, & je revins à une saignée au pied & à l'émétique, faisant soutenir constamment le vésicatoire aux deux oreilles.

Cette derniere tentative emporta les autres accidens & le reste des embarras qu'il pouvoit y avoir dans la tête ; ces trois Soldats me protesterent qu'ils voyoient

Digitized by Google

aussi parfaitement qu'ils eussent jamais vu de leur vie ; on abandonna alors les vésicatoires, & ils partirent quelques jours après très-bien portans pour se rendre à leur quartier. A peine y furent-ils arrivés qu'ils publierent leur guérison, ce qui engagea d'autres hemeralopes à se rendre dans notre Hôpital ; il en vint tout à coup huit dans le même état que les premiers, & qui ne pouvoient faire aucun service.

On s'étoit trop bien trouvé de la méthode dont on s'étoit servi avec les autres pour ne pas y revenir dans les mêmes circonstances ; on en fit donc encore usage avec les modifications convenables à leur tempérament & aux autres accidens qui se trouvoient joints à leur hemeralopie, & on eut avec eux le même succès qu'on avoit eu avec les autres : depuis ce moment les hemeralopes se sont succédés à l'Hôpital ; ils y ont été tous traités & guéris de même, au nombre de plus de soixante-dix, qui sont venus des Régimens de Briqueville, Flandres, Hainaut, Trainel, Royal, Navarre ; mais les Régimens de Briqueville, d'Hainaut & de Trainel, sont ceux qui en ont le plus envoyés.

Un accident arrivé à un Soldat de ce premier Régiment a beaucoup contribué à me confirmer dans l'idée où j'étois que la

Digitized by Google

cause antécédente de cette maladie étoit dépendante d'une transpiration repercutée par les grands froids, la neige, les vents & les brouillards; ce Soldat ayant été gueri de son hemeralopie comme les autres, fut rejoindre sa Compagnie cantonnée sur les bords du Gardon; comme il étoit parfaitement rétabli il ne s'occupa pas beaucoup des ménagemens qu'on doit observer dans toutes les convalescences, & surtout dans celles qui intéressent un organe aussi délicat que celui de la vûe; il fit differens excès, & en jouant avec ses camarades, il eut si chaud, qu'il jetta son chapeau & quitta son habit pour être plus à son aise, quoiqu'il fît assez froid & beaucoup de vent; mais il fut bien surpris quelques momens après, de ne voir que foiblement les objets, & enfin de ne les plus voir du tout. Allarmé au-delà de tout ce qu'on peut dire, il se rendit à Nismes, ville la plus prochaine, où l'on décida que tout étoit consommé pour lui, qu'il avoit les deux yeux cataractés, & qu'il n'y avoit plus d'autre moyen de changer son état, que celui de l'opération toujours douteuse, & très-certainement bien éloignée des momens où on lui désignoit ce secours: ce langage affligeant porta dans le cœur de ce jeune homme le coup le plus

ſenſible, mais il ne ſe découragea pas entiérement; il ſe hâta de partir pour notre Hôpital; j'examinai ſes yeux avec beaucoup d'attention, & n'ayant rien trouvé de changé dans les cryſtallins, je compris qu'il avoit été allarmé mal-à-propos, par des gens qui n'avoient pas connu ſon état, que je regardai comme un retour de ſa premiere hemeralopie, plus forte à la vérité, & pouſſée plus loin que dans la premiere circonſtance, mais dans le cas pourtant d'être emportée par les mêmes reſſources qui avoient été déja employées : le ſuccès répondit à nos eſpérances; le jeune homme ſortit quelques jours après bien portant, jouiſſant de tous les avantages de la lumiere, & alla joindre avec bien de la joye ſon Régiment.

A Montpellier ce 12 Juin 1755.

CHIRURGIE.

LETTRE de M. Vacher, fils aîné, Maître-ès-Arts, étudiant en l'une & l'autre Médecine, & Chirurgien à l'Hôpital Militaire de Beſançon, au Frere Côme.

MOnſieur, l'utilité de votre Lithotome caché dans l'opération de la taille, eſt ſi

Digitized by Google

bien reconnue, que je ne crois pas qu'il vous reste encore quelque contradicteur. Les lettres qui vous ont été adressées de toutes parts, & qu'on vous adresse encore dans les Journaux & autres Ecrits, & le grand nombre de personnes qui vous doivent leur guérison, ne laissent plus aucun doute sur le mérite de cet instrument. Mais permettez-moi la satisfaction d'ajouter encore à ces titres les expériences heureuses que j'en ai faites moi-même dans trois opérations, après l'avoir vu employer par mon pere avec succès, & m'être exercé auparavant sur plusieurs cadavres. Mon suffrage n'est peut-être pas d'un poids bien considerable, mais j'aurai du moins l'avantage de vous prouver mon estime & ma vénération.

J'ai fait la premiere opération le 8 du mois d'Octobre de l'année précédente sur un enfant à la vérité bien constitué âgé de 7 à 8 ans, & fils d'un Charretier de Besançon nommé la Fortune. J'opérai en présence de M. Rey Chirurgien Major de la Citadelle de cette Ville, de M. Chanoine Chirurgien Major d'un Bataillon d'Artillerie, de mon pere & de tous ses éleves. L'Opération se fit en très-peu de tems; la pierre étoit de la grosseur d'un marron, & quoique le malade n'observât aucun régi-

Digitized by Google

me, & usât d'assez mauvaise nourriture, ses urines ont pris leur cours naturel dès le cinquiéme jour de l'opération, & en moins de trois semaines la guérison a été parfaite.

La seconde opération a été faite quatre jours après cette premiere sur un enfant de même âge que le précédent, fils d'un Vigneron nommé Bourlet, demeurant en cette ville. Mais c'étoit un sujet débilité par sa maladie habituelle, ayant souffert de la pierre depuis sa naissance avec la fievre; il avoit le visage & le ventre boursouflés, & étoit fort maigre dans tout le reste du corps. L'heureux succès de ma premiere opération engagea ses parens à me presser de le tailler, n'y ayant que ce moyen de le rappeller à la vie, & de le tirer de cet état douloureux où il languissoit depuis si longtems; je m'y déterminai quoiqu'avec répugnance, l'état du malade me paroissant d'un fort mauvais augure pour le succès. Il fut operé le 11 du même mois d'Octobre en présence de plusieurs Medecins & Chirurgiens, & nommément de M. Lange Professeur en l'Université. Je ne ferai point difficulté d'avouer que l'envie que j'avois de ménager cet enfant foible & délicat, & la crainte où j'étois qu'il ne mourût entre mes mains, firent

Digitized by Google

que lorſque je retirai le Lithotome caché, je manquai le ſphincter de la veſſie, en ne le dilatant qu'à moitié de ſa route & n'inciſai que l'uretre. Mon pere qui s'en apperçut porta le doigt dans la plaie, & ayant reconnu que la veſſie n'étoit point ouverte, il introduiſit lui-même la ſonde crenelée, & m'avertit de la faute que j'avois faite. J'employai de nouveau le Lithotome caché, & je fis une inciſion convenable. L'extraction de la pierre fut très-difficile, parce qu'elle étoit oblongue & fortement adhérente par une de ſes extrêmités à la partie laterale de la veſſie. Mais mon pere qui m'aidoit de ſes avis & qui reconnut, ainſi que moi, cette adhérence, chargea lui-même la pierre, & me la fit tirer, en faiſant doucement & ſans violence pluſieurs demi-tours. Elle entraîna avec elle par la pointe qui étoit adhérente, des mamelons charnus, mais une partie d'elle-même reſta dans le kiſte, ce qui fut reconnu viſiblement par toute l'aſſemblée, parce que cette pierre étoit rude & inégale, & entamée de l'épaiſſeur de deux lignes en cet endroit qui paroiſſoit moitié pierreux moitié charnu. Il n'en falloit pas moins pour déſabuſer quelques-uns des aſſiſtans qui nioient les adhérences des pierres dans la veſſie. Malgré cet accident

Digitized by Google

& le mauvais état du malade, la plaie se cicatrisa après une suppuration qui entraîna plusieurs escarres chargées de graviers, & l'enfant se rétablit à vûe d'œil.

J'ai fait la troisiéme opération trois jours après cette derniere dans la Salle militaire de l'Hôpital Saint Jacques, à un nommé Sainte-Foi, de la Compagnie de Monchan, Soldat du Régiment de Vaubecourt, âgé de 29 ans, qui avoit été mis en dépôt dans l'Hôpital quand son Régiment passa dans cette ville. Il étoit tourmenté de la pierre depuis quatre ans, & avoit un Certificat signé de M. Goulard Chirurgien Major de l'Hôpital militaire de Montpellier, par lequel il constatoit, qu'eu égard à une fievre intermittente accompagnée de crachats purulens, habituels depuis près d'une année, on avoit refusé de lui faire l'opération par le peu d'apparence qu'il y avoit de la réussite. Nous lui trouvâmes en effet une fievre qu'il nous dit être habituelle; mais comme il n'avoit point craché de pus depuis près d'un mois, & qu'il avoit une impatience extrême de rejoindre son Régiment dont il se voyoit en quelque façon abandonné, comme d'ailleurs je venois de faire en quatre jours deux opérations qui m'avoient très-bien réussi, quoique le dernier malade fût dans un état

Digitized by Google

qui rendoit le succès fort douteux, il fut le premier à me presser de lui faire l'extraction. Mon pere jugea à propos qu'il y eût avant tout une Consultation entre le Médecin de quartier & tous les Chirurgiens, soit de la ville, soit des Régimens qui s'y trouvoient en garnison. Le mauvais état du malade par rapport à sa fievre habituelle occasionna un partage de sentimens. Mais nous témoignant beaucoup de résolution & d'empressement à subir l'opération, il fut préparé par les remedes généraux, & je la lui fis le 14 du même mois en présence d'un grand nombre de Médecins & Chirurgiens. La faute que j'avois faite en dernier lieu, eu égard à la dilatation du Lithotome caché, me rendit attentif à en éviter une seconde, & l'opération eût été faite en une minute & demie, si la pierre qui étoit plate & d'un volume considérable, eût pu être chargée du premier coup; mais comme je l'eus saisie par sa partie la plus large, elle m'échappa à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'ayant chargée par sa partie plate, je la tirai à l'instant avec beaucoup de facilité. Depuis ce jour les douleurs du malade cesserent entiérement, la fievre disparut, il n'y eut plus de crachats purulens, & il

Digitized by Google

fut guéri sans le moindre accident en moins de six semaines.

On ne peut disconvenir, Monsieur, que le Lithotome caché n'ait des avantages réels sur tous les autres par rapport à l'opération de la taille, pourvu qu'il soit employé par des mains prudentes & exercées, & je suis si convaincu de son utilité que je suis déterminé à m'en tenir à cet unique instrument pour les opérations que j'aurai à faire dans la suite. J'espere l'employer avec de nouveaux succès au printems prochain sur deux sujets que j'ai refusé de tailler cet hyver pour attendre une saison plus favorable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, le 17 Août 1755.

MOnsieur.... a commencé la séance par la lecture de la premiere partie d'un mémoire intitulé, Exposition succincte d'un nouveau systême du monde, où l'on explique par l'impulsion d'un fluide les phénomenes que M. le Chevalier Newton a expliqués par l'attraction.

Digitized by Google

Après avoir montré que selon Newton même, la gravité peut être causée par l'impulsion d'un fluide, il vient à la définition de la lumiere, qu'il prétend être ce fluide, & qu'il fait consister, comme lui, dans des corpuscules extrêmement déliés, qui partent du soleil & des étoiles, successivement & en droite ligne, & dont la vîtesse est si grande, qu'ils parcourent l'espace qui est entre le soleil & la terre en sept ou huit minutes. Il tire de cette définition trois corollaires qui servent de fondement à son systême.

1°. Le soleil & les étoiles envoient des corpuscules sur tous les points sensibles du Ciel & des planetes. En effet, il n'y a aucun de ces points où l'on ne puisse les voir.

2°. La lumiere a une grande force, puisqu'elle a tant de vîtesse.

3°. Les rayons de la lumiere se croisent, ou vont en direction contraire sans se détruire.

Avec ce peu de principes, il explique non seulement les phénomenes que Newton a expliqués par l'attraction, mais encore ceux des planetes qu'il attribue à l'action immédiate du Créateur.

La pesanteur des corps vers la terre, dans ce systême, est l'effet de l'impulsion

Digitized by Google

des rayons du soleil & des étoiles, dont la force est constante & accélératrice ; constante, parce que les astres envoient toujours une même quantité de lumiere. Accélératrice, parce que les rayons de la lumiere allant infiniment plus vîte que le corps, il en reçoit continuellement de nouveaux coups.

Les corpuscules qui composent les rayons de la lumiere étant extrêmement déliés, pénétrent dans les pores des corps les plus compactes, agissent sur chacune de leurs parties, & conséquemment en raison de leur masse.

Plus les corps qui tombent sont éloignés des astres, & plus leur gravité est grande, à cause que la colonne de lumiere qui les presse est plus grande. Delà vient que ces corps tombent moins vîte sous l'équateur que vers les poles, sur les hautes montagnes que dans les vallées ; que la lune elle-même gravite sur la terre, en raison inverse du quarré de sa distance à son centre, & que les autres planetes gravitent sur le soleil en même raison.

La distance où les planetes sont du soleil, est l'effet de la force de ses rayons, & de ceux des étoiles qui ont la même direction que les siens. Ces rayons les élevent chacune à proportion de leur masse ; com-

Digitized by Google

me la force d'un mortier posé perpendiculairement à l'horizon feroit monter des bombes de différens poids à des hauteurs différentes. La planete poussée d'une part par les rayons du soleil, & repoussée de l'autre par les rayons des étoiles en direction contraire, parvint à la fin à un point où les deux forces étant égales, elle resta en équilibre.

Dans cet état, si les rayons qui venoient du côté de l'Occident furent plus forts que ceux qui venoient du côté de l'Orient, elle dut aller d'Occident en Orient : & si ceux qui venoient du côté du Septentrion furent plus forts que ceux qui venoient du côté du Midi, elle dut descendre du Septentrion au Midi. Le nombre inégal des étoiles dans les différentes plages du Ciel, leur différent éloignement, & leur différente grandeur rendent ces suppositions plus que probables.

En supposant de même que la force des rayons qui pousserent la planete d'Occident en Orient où sa force projectile fût un peu moins grande que la force de ceux qui la repousserent du Septentrion au Midi, ou que sa force de gravité, elle dut pénétrer dans l'intérieur du cercle décrit du centre, par le premier point

Digitized by Google

de la projection, & s'approcher de ce centre Or en s'approchant du centre, sa vîtesse augmenta; & elle décrivit une ellipse de la maniere dont l'explique Newton dans ses principes.

La différente excentricité des ellipses, des planetes, vient encore de ce que les torrens de lumiere qui les poussent du côté de l'Occident, sont moins forts les uns que les autres; moins forts, par exemple, à l'élévation de Mercure qu'à celle de Venus.

L'interception des rayons des étoiles qui repoussent les planetes vers le soleil, cause le mouvement de leur aphélie. Si la terre, par exemple, se trouve en conjonction avec Jupiter, la force qui la repousse vers le soleil étant comme amortie par l'interposition de ce grand corps, celle qui fait qu'elle s'en éloigne, en devient un peu plus grande, ayant un peu moins de résistance à surmonter. La terre s'élevera donc un peu plus haut. Or, si la terre s'éleve un peu plus haut, son orbe en sera un peu plus étendu, & il lui faudra un peu plus de tems pour arriver à son aphélie que dans la précédente révolution.

L'inégale pesanteur des parties de la terre cause l'obliquité de son axe sur le plan de son orbite.

Digitized by Google

L'inclinaiſon de cette orbite vient de ſa figure ſphéroïdale.

Enfin ſon mouvement diurne eſt l'effet des rayons du ſoleil qui la pouſſent dans ſon hémiſphere intérieur, & de ceux des étoiles en direction contraire qui la repouſſent dans ſon hémiſphere extérieur, à peu-près comme le mouvement contraire des deux mains fait tourner un fuſeau, lorſque l'une le pouſſe en avant, & l'autre en arriere.

Monſieur ... n'ayant pas eu le temps de lire la ſeconde partie de ſon Mémoire qui traite du mouvement de la lune, de la préceſſion des équinoxes, du flux & du reflux de la mer & des cometes, il en a donné l'extrait pour être joint à celui-ci.

Pluſieurs expériences prouvent l'exiſtence d'une force agiſſante au centre de la terre. Cette force repouſſe en ligne droite les corpuſcules lumineux qui s'inſinuent dans ſon globe ; & ce ſont ces corpuſcules qui ſoutiennent la lune à une certaine diſtance de la terre ; comme les rayons du ſoleil & des étoiles qui ſont en même direction, ſoutiennent les planetes à une diſtance de cet aſtre proportionnée à leur maſſe.

Le mouvement de la lune dans ſon orbite a la même cauſe que celui de la terre.

Digitized by Google

On peut supposer ces deux globes d'une pesanteur égale, ou à peu-près égale. Il s'ensuit delà que le point d'équilibre de la lune seroit l'écliptique, ou à peu-près, si elle n'étoit point assujettie dans l'atmosphere de la terre; & que quand elle s'en éloigne dans la partie inférieure de son orbe, elle doit y être repoussée par la force du soleil, & dans sa partie supérieure par les étoiles en direction contraire.

Son orbe est alors applati, comme le seroit un ballon pressé entre deux plans: Or, dans cette pression, son rayon vecteur s'accourcit depuis les quadratures jusques aux sisygies, & s'allonge depuis les sisygies aux quadratures. Ce qui ne peut être sans que sa vîtesse augmente & diminue à mesure que le rayon vecteur augmente & diminue; & delà vient que la lune va plus vîte des quadratures aux sisygies, & plus lentement des sisygies aux quadratures. Delà vient encore le mouvement de son apogée; & les différentes excentricités de son orbe.

L'inégale pesanteur des parties du corps de la lune fait que cet orbe est incliné sur le plan de l'écliptique; mais les rayons du soleil qui poussent la terre d'une part, & les rayons des étoiles en direction con-

Digitized by Google

traire qui la repoussent d'une autre, venant à la rencontrer, la ramenent tant soit peu dans ce plan, à peu-près comme une girouette est ramenée dans la direction du vent qui souffle.

La force oblique du soleil & des étoiles est cause des différentes inclinaisons de l'orbite de la lune, aussi-bien que du mouvement de ses nœuds.

Son orbe est plus étendu en hyver qu'en été, parce qu'alors étant plus proche du soleil, elle en est moins repoussée vers la terre, & la terre moins repoussée vers elle. Voyez ci-devant l'article de la pesanteur des corps vers la terre.

Pour la précession des équinoxes elle est produite comme le mouvement des nœuds de la lune, par la force du soleil & des étoiles qui ramene la terre du plan de l'écliptique dans celui de l'équateur.

On ne parlera que des principaux phénomenes du flux & reflux de la mer. Les autres sont des suites de ceux que l'on va expliquer, & on les en déduira facilement.

Comme la lune en passant sous le Méridien, intercepte une partie des rayons, soit du soleil, soit des étoiles, qui poussent la terre dans l'écliptique, les rayons qui passent à côté, continuant de presser

Digitized by Google

les eaux de la mer, elles ne peuvent manquer de se porter sous la lune, où elles trouvent moins de résistance, & d'y former une protubérance, qui donne à la terre la forme d'un sphéroïde.

La force des rayons qui pousse la terre dans l'écliptique, étant en partie diminuée par l'interposition de la lune, elle doit se porter vers celle-ci par la force des rayons en direction contraire; mais comme par ce déplacement de la terre, la pression des eaux qui sont directement sous le Méridien par derriere, est moindre à cause que la résistance qu'apporte la terre, est moindre, la pression des eaux latérales étant d'ailleurs la même, elles doivent former en s'allongeant, une protubérance, pareille à peu près à celle qui est du côté où est la lune.

Les marées sont plus hautes aux nouvelles lunes que dans les quadratures, à cause que les eaux qui sont à côté du Méridien, sont non seulement pressées par les rayons des étoiles, mais encore par la partie des rayons du soleil, qui ne sont point interceptés; car ce corps du soleil est plus grand que celui de la lune, & d'ailleurs le soleil & la lune sont rarement dans la même ligne au tems des sisygies. Or la force des rayons du soleil, jointe

Digitized by Google

avec la force ordinaire des étoiles, doit faire une augmentation dans la pression des eaux des côtés qui doivent par conséquent monter plus haut dans la nouvelle lune que dans les quadratures.

Si les marées sont plus hautes en hyver qu'en été, c'est que l'orbe de la lune est alors plus étendu. Or, c'est un principe reconnu par les Sectateurs de Newton, que plus le cercle que la lune décrit est grand, plus les eaux ont d'agitation, & plus elles s'élevent. C'est par le même principe que les marées sont plus grandes aux nouvelles & pleines lunes des équinoxes qu'à celles des solstices.

Les cometes sont des corps, qui ayant trop peu de solidité pour se tenir en équilibre à une certaine distance du soleil, comme les planetes, sont poussées par l'action de ses rayons jusqu'au dessus de Saturne, & bien au delà.

Dans ces immenses régions elles peuvent trouver des étoiles disposées de telle sorte qu'elles ne les empêchent pas de continuer leur route; mais aussi elles peuvent à la fin rencontrer quelque étoile, qui leur étant directement opposée, ait assez de force pour les faire rebrousser chemin, & reprendre la même route qu'elles avoient tenue.

Digitized by Google

Cette dissertation fut suivie d'une autre de M. Chaussier, Doyen du College de Médecine de Dijon, & Membre de l'Académie, sur les coups de soleil.

Il manquoit à la Médecine une histoire détaillée des pernicieux effets du soleil sur les corps animés, qui dans certaines circonstances s'y trouvent exposés. C'est pour remplir le vuide que M. C. s'est déterminé à communiquer ses remarques & ses observations sur ce sujet.

Si une pratique nombreuse & étendue ne laisse que rarement au Médecin le tems de se livrer à des spéculations presque toujours superflues, sur la maniere dont les causes morbifiques agissent sur nous, elle lui fournit au moins l'occasion de saisir le génie des maladies qu'elles occasionnent; connoissance d'autant plus utile qu'elle peut seule le guider surement dans le choix de la méthode, & des remedes qu'il doit leur opposer. Laissant donc à part les recherches sur les circonstances qui doivent concourir pour déterminer les effets qu'il se proposoit de suivre, il s'est contenté d'en tracer la marche, & de communiquer les remarques que le grand nombre des malades qu'il a suivis, lui ont donné occasion de faire sur les maladies qui en sont les suites. Les effets étant toujours

Digitized by Google

proportionnés à leurs causes & aux sujets sur lesquels elles agissent, on doit s'attendre à trouver une grande diversité dans leur produit. Cependant, quelques variés qu'ils puissent être, ils ont toujours un caractere propre, & un signe qui les distingue essentiellement.

Sur quelque partie que le soleil porte ses impressions, il occasionne toujours une percussion, une trépidation, un ébranlement plus ou moins marqué, selon la situation & l'étendue des parties qui en sont affectées. Quoique leger, lorsqu'il n'y a que les cheveux, la barbe ou simplement l'épiderme d'affecté, l'ébranlement n'en est pas moins réel, mais il est très-vif, lorsque les graisses, les muscles, le périoste, &c. sont atteints.

Le soleil ne prive pas de la vie les parties sur lesquelles il agit, cependant il y produit des changemens considérables. Il blanchit souvent presque dans l'instant les cheveux & la barbe, & occasionne des taches blanches ou rousses à la peau, qu'il n'est pas possible d'enlever.

La trépidation qui est le premier effet du soleil, est bientôt suivie d'une sécheresse à la peau, d'une rougeur érésipélateuse, tantôt simple, tantôt compliquée d'œdeme ou de phlegmon, & d'une fie-

Digitized by Google

vre plus ou moins vive. Cet érésipele, soit simple, soit compliqué, a cela de particulier qu'il est rare qu'il se fixe sur la partie qu'il occupoit d'abord, & plus rare encore qu'il se termine par résolution. De l'explication des différens symptomes qui accompagnent les maladies, M. C. déduit les indications curatives générales, dont cependant on est souvent obligé de s'écarter. L'Auteur en fournira des exemples dans un second Mémoire.

M. l'Abbé Richard Académicien, Pensionnaire de la classe de Morale, lut ensuite un discours qui a pour titre.... *On juge mieux par sentiment que par réflexion.*...

La vraie Philosophie consiste à se connoître soi-même : ainsi point d'étude plus utile à l'homme que celle de l'homme, point de regles plus certaines de mœurs que celles qu'il peut tirer de cette connoissance. Il est naturel à l'homme de s'aimer & de chercher à se rendre heureux. Lorsque dans cette recherche, il suit des sentimens confus, des réflexions vagues, il ne se fixe à rien de sûr, il se méprend, il fait presque autant de fausses démarches que de pas ; mais quand il n'obéit qu'à un sentiment naturel & libre, à des idées justes, il va droit à la vérité. Conduit & éclairé par ces guides, il fournit sa carriere

riere avec feu, il travaille avec ardeur & persévérance à ce qui peut contribuer à sa perfection & à sa félicité. Si dans des momens plus tranquilles, il se rappelle le passé, il n'y voit rien qui puisse le troubler, il en a fait un usage convenable ; le présent lui plaît, il en connoît & en sent le prix ; l'avenir n'a rien qui l'inquiéte, son expérience lui fait prévoir les événemens sans les craindre. Il jouit avec plaisir de son existence, le tems est pour lui un bienfait sensible, c'est le plan sur lequel il éleve l'édifice de son bonheur ; mais pour cela il faut que ses opérations ayent pour base & pour direction, un principe invariable & lumineux sur lequel il puisse compter dans les différentes positions où il se trouve, il faut qu'il puisse toujours connoître la vérité & se décider pour elle : or point de moyen aussi sûr & aussi naturel pour la connoître, dans ce qui a rapport aux mœurs, que le sentiment.

On doit entendre par sentiment ce mouvement de la volonté qui se porte au bien & qui s'éloigne du mal, & par vérité le bien connu tel par le sentiment, indépendamment du préjugé & de la passion, d'où l'on tire cette regle générale de mœurs. . . tout objet qui affecte la volonté, de façon que la douleur ou le dégoût suivent de

Digitized by Google

près l'affection, n'a que l'apparence du bien....

Après avoir exposé en détail les preuves de sa proposition, & donné la solution de quelques objections spécieuses qu'on pourroit lui opposer, M. R. parle du scepticisme moral..... Ce scepticisme qu'il a plu à des Ecrivains modernes d'appeller le premier pas vers la vérité; qui doit être général, parce qu'il en est la pierre de touche, qui est l'unique fondement de la vraie Philosophie, parce qu'il apprend à examiner les choses & à en juger sans prévention.... Ces maximes sont autant de paradoxes... Qu'est-ce en effet que le scepticisme, sinon une inquiétude d'esprit & un déréglement d'imagination, qui assigne l'incertitude pour cause de la vérité, qui veut connoître & juger sans prévention, & qui fait présider la prévention à toutes ses démarches. N'y a-t'il pas des choses si vraies, si sensibles qu'elles affectent le cœur & entraînent l'esprit sans qu'il soit besoin de les examiner? A peine se présentent-t'elles que le caractere de vérité qui fait leur essence, brille & dissipe les ténebres de l'erreur.... Le sceptique est frappé de cette lumiere, mais il ne se rend pas, parce qu'il doute par principe; & que de

sentiment n'a plus de droit sur son cœur.

M. R. explique au long l'abus que le Sceptique fait de sa raison dont il reclame les droits en les violant de propos délibéré. Il fait voir les inconséquences dans lesquelles il tombe, en mettant en opposition ses principes avec sa conduite. Des preuves métaphysiques tirées de l'action de l'ame & de la nature de nos connoissances, donnent un nouveau jour à la proposition, après quoi il continue ainsi...

Si la raison dans l'homme, ou plutôt l'abus qu'il en fait, ne servoit pas trop souvent à dépraver le sentiment, nous n'aurions rien à dire à ce sujet; attentif sur ce qui se passe en lui, il verroit que le sentiment, quand il n'est point distrait par les sophismes d'une raison captieuse, répond toujours au vœu de la nature, & rend droit à sa destination. Il verroit que l'homme le plus simple est aussi clairvoyant sur ce qui le touche, & va aussi surement à ses intérêts que le plus habile, parce qu'il y va par sentiment. Mais voudroit-on pour cela l'obliger à faire tous les raisonnemens que suppose le jeu de l'amour-propre, & que peuvent à peine démêler les esprits les plus fins & les plus attentifs? ce seroit peine perdue. Il agit parce que son intérêt & son devoir le portent à agir;

il cede à l'impulsion du sentiment qui lui sert de guide, & qui l'éclaire d'une lumiere plus vive que tous les raisonnemens de la Philosophie.

On va plus loin encore, on fait honneur à l'esprit & à la réflexion de ce qui n'appartient qu'au sentiment & à la nature.... & pourquoi ? c'est que la nature qui n'aime point à faire de faux frais, dont l'action est uniforme & simple, ménage avec économie tous les mouvemens qu'elle nous donne ; elle ne nous les accorde qu'autant qu'ils nous sont utiles & nécessaires. L'habitude où l'on est d'éprouver ces mouvemens, & dont on ne connoît la force que lorsqu'on est attentif sur soi-même & que l'on s'examine avec soin, fait que l'on regarde comme un effet de la réflexion ce qui ne l'est que du sentiment. Ce qui suit est une exposition des effets du sentiment, par rapport au bien général de la Societé. On prouve combien il est supérieur à la raison dans la connoissance de nos vrais intérêts, même dans les choses qui nous affectent le plus.

Toutes les parties de ce discours sont tellement enchaînées les unes aux autres, qu'elles ne forment qu'un tout qu'il est impossible de décomposer sans lui faire perdre son prix. C'est la cause pour laquelle

Digitized by Google

on n'en a pas donné un extrait plus détaillé.

OUVRAGE COURONNÉ,
Sujet de 1756 *&* 1757.

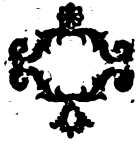
L'Académie qui avoit proposé pour sujet de Médecine de 1755, de déterminer la maniere d'agir du bain aqueux simple &c. a accordé le prix au Mémoire n°. 1, qui a pour devise, l'excellent remede que celui que l'instinct nous apprend, dont l'Auteur est M. Raymond Médecin à Marseille. Le Mémoire n°. 4, qui a pour devise, *Balsama sint agris & blanda papavera fessis, &c.* lui a aussi paru mériter de grands éloges, & elle l'eût même associé au triomphe, si l'Auteur n'eût traité avec un peu trop de négligence l'article des Bains froids. Au reste, quoique ce Mémoire n'ait obtenu que le second rang, l'Académie qui sçait lui rendre justice, reconnoît volontiers qu'il ne peut faire qu'honneur à son Auteur ; elle l'invite aussi-bien que M. Raymond, à mettre incessamment le Public en état de jouir du fruit de leurs recherches.

L'Académie propose pour le sujet de 1757, la question suivante. *Est-il plus nécessaire d'étudier les hommes que les Livres?*

Digitized by Google

Elle a annoncé celui de 1756, qui est de déterminer les causes de la graisse du vin, & de donner les moyens de l'en préserver ou de le rétablir.

Il sera libre aux Auteurs d'écrire en Latin ou en François, observant que leurs Mémoires ne passent pas trois quarts d'heure de lecture. Ils seront francs de port, adressés avant le premier Avril à M. Petit Greffier au Parlement, rue du vieux marché. Les Auteurs qui se seront fait connoître avant la distribution du prix, en seront par là même exclus; ils se contenteront d'écrire leurs noms sur un billet cacheté à part, qui ne sera ouvert que dans le cas où l'ouvrage sera couronné.



Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

NOus annonçons aux amateurs *le bonheur de Phaon*, Cantatille nouvelle, à voix seule avec symphonie, dédiée à son Altesse Sérénissime Madame la Duchesse d'Orléans, par M. le Chevalier d'Herbain, & gravée avec les parties de violon, séparées pour la facilité de l'exécution. Elle se vend à Paris, chez le sieur Bayart, à la Regle d'or, rue S. Honoré, Mademoiselle Castagneri, rue des prouvaires, à la Musique Royale & à la Croix d'or, rue du Roule.

Il doit paroître aussi incessamment trois ariettes détachées, paroles françoises, & musique dans le goût de celle des ariettes théâtrales d'Italie, à voix seule & grande symphonie, intitulées *Cloé*, *les Fleurs*, & *la Volage*, gravées avec les parties sé-

Digitized by Google

parées, comme la Cantatille *du bonheur de Phaon*. Elles se trouvent à Paris aux mêmes adresses, & sont du même Auteur si avantageusement connu par différens ouvrages de Musique, dont nous avons fait mention avec éloge dans notre Mercure de Mai 1755, à l'article des Beaux Arts.

Douze Sonates pour le Clavecin dans le goût d'Alberti, de la composition du sieur Sébastien Jerig, se vendent aux adresses ordinaires. Le prix est de dix livres.

PEINTURE.

EXPLICATION d'un Tableau, peint à l'encre de la Chine, représentant allégoriquement, Minerve *&* Mars élevant un Arc-de-Triomphe, à la gloire du Roi : *présenté à Sa Majesté, le 4 Janvier 1756, par le sieur Gosmond de Vernon, Auteur de l'Histoire Métallique des Campagnes du Roi.*

LE Roi est représenté dans ce Tableau avec sa cotte-d'armes, couronné d'Olivier, & ayant à ses côtés la Vérité & la Justice, comme les suppôts de son Trône. Cet Auguste Prince montre d'une main

Digitized by Google

la Vérité & la Prudence caractérisées sous la même figure, qui doivent être toujours l'objet des plus grands Rois ; & de l'autre il s'appuie sur le timon de son Empire, en regardant affectueusement la Justice qui lui présente ses attributs. On observe qu'il tient de cette même main une Couronne de Laurier, type particulier, qui exprime qu'il peut s'en couronner toutes les fois que son équité & son inclination pour la Paix ne l'en empêcheront pas. Un Lion couché à ses pieds, léche tendrement un Agneau qui repose dans son sein, & qui répond avec confiance aux caresses de ce terrible animal. Ce Lion, le symbole de la force & du courage, désigne par cet acte de douceur le CARACTERE DU ROY, qui pouvant étonner le monde, s'il le vouloit, ne cherche néanmoins à employer sa puissance redoutable, que pour se déclarer le Protecteur de l'innocence, & procurer l'union & le bien universel de tous les hommes.

On remarque sur le devant Minerve & Mars, qui voulant élever d'un commun accord *un Arc de Triomphe à la gloire du Roi*, le forment du côté de Minerve par un Olivier qui explique symboliquement combien le Roi aime la paix & la tranquillité publique ; & de l'autre côté le Dieu

de la Guerre appuyé sur la victoire, achève de le former par un Palmier qui s'unit à l'Olivier sur la tête du Monarque de la France ; image des Palmes immortelles dont cet invincible Prince s'est couvert, & dont il peut se couvrir dans toutes les occasions où l'on provoquera son courage. La victoire assise auprès de Mars, en offre les glorieux faits inscrits sur son bouclier. Proche de Minerve, on observe un Amour qui écrit sur l'Egide de cette Déesse, tous les biens que la bonté & la magnanimité du Roi ont faits à toute l'Europe, & qu'il répand incessamment sur ses Sujets. Autour de Minerve, sont les attributs des Sciences & des beaux Arts, qui sont aujourd'hui les nobles amusemens de ce grand Prince ; & c'est ce qui est désigné particulierement par le Génie de l'Architecture, qui présente à Mars le plan de l'*Ecole Royale Militaire*, où doivent s'élever tant de Guerriers, qui se consacreront un jour à la gloire du Roi & de la Nation. Le soin particulier de récompenser les talens s'offre sous l'emblême d'une corne d'abondance, sur laquelle ce même Génie est appuyé, qui pour couronner tous ses travaux, ne voit rien de plus digne de la grandeur de son Roi, que d'achever le *Louvre*, & d'en restaurer la magnifique *Colonnade* dont le

dessein est près de lui comme le plus beau monument qui existe sur la terre. Mars admirant tous ces prodiges, paroît remercier Minerve des avantages qu'il retire des Génies que sa sagesse a soin d'élever, & qui transmettront à la postérité la plus reculée, toute la splendeur du beau Regne de *Louis XV, le Victorieux & le Pacificateur.*

L'Olivier qui figure la Paix, environné de Guirlandes de Laurier, & le Palmier désignant la gloire, entouré de rameaux d'Olive, sont des images caractéristiques des vertus du Roi, qui réunit dans son Auguste Personne, l'heureux assemblage de la bonté & de la douceur de l'ame, avec tout ce que le courage a de plus grand & de plus intrépide. Le fond du Tableau est occupé par une Architecture d'Ordre Corinthien, surmontée des Trophées d'Armes qui font allusion aux Triomphes du Roi. On lit sur le Pied-d'estal cette inscription que la Vérité montre :

LUDOVICO XV.
FR. ET NAV. REG. CHRISTIANISS.
PATR. PATR. INVICTO, PACIFICO,
SUORUM DILECTORI DILECTISSIMO;
QUI ELIDENT VERITAS & JUSTITIA;
QUEM JUSTE CINGUNT LAUROS:
MAGIS TAMEN JUVAT OLEA.

Quem prosequuntur omnium
Amor, vota & admiratio.

C'est-à-dire,

A la Gloire immortelle de Louis XV, Roi Très-Chrétien, de France & de Navarre, à qui son amour pour ses sujets a mérité le titre de Bien-aimé, qui, quoiqu'invincible dans les combats n'en aime pas moins la paix; qui ne consulte que la Justice & la Vérité; qui ceint de lauriers leur préfere l'olive; & dont le nom est par toute l'Europe, chéri, loué & admiré.

Sur l'Egide de Minerve, on y voit ces mots tracés par l'Amour,

Pax exteris data;
Regno fancita, lex concordiæ;
Stirpi regiæ adjuncta soboles;
Instauratum nobili juventuti Gymnasium;
Restaurata domus regia.

Qui signifient :

Paix accordée par le Roi à ses ennemis; mesures que prend sa sagesse pour la donner aussi à ses sujets; accroissement de la Famille Royale; établissement d'une école militaire pour la jeune noblesse du Royaume; achevement du Louvre.

Digitized by Google

La Victoire présente sur son bouclier, ce qui suit,

Expugnatæ urbes Belgicæ;
Ipsa & prostrata Bergoma;
Devicta Mosa, territus Rhenus;
Transmeatæ Alpes;
Liberata Genua;
Tergemino certamine debellata gentium confœderatio;
Addita imperio Lotharingia.

Qui veut dire,

Conquêtes & victoires du Roi en Flandre; prise de Berg-op-Zoom; Heureux succès sur la Meuse, sur le Rhin; avantages remportés en Italie; Genes secourue & délivrée; batailles gagnées à Fontenoi, à Rocoux, à Laufeld; la Lorraine ajoutée à la France.

Autre Explication d'un Médaillon composé à l'occasion de l'heureuse Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, *présenté à Monseigneur le Dauphin, par le même Auteur, le 4 Janvier* 1756.

CE Médaillon a pour objet, de représenter la *France* & *l'Amour* au comble de leurs vœux, par l'heureuse naissance de Monseigneur le Comte de Provence.

Digitized by Google

Le milieu est occupé par un Palmier, symbole de la Gloire & de la Fécondité, entouré de branches de lys & de mirthes. On y voit attachés les écussons des armes de Monseigneur le Duc de Bourgogne & de Monseigneur le Duc de Berry. Deux amours s'empressent d'y placer l'écusson de Monseigneur le Comte de Provence, qui vient de naître.

Auprès du Palmier, on remarque la Déesse de la Fécondité, qui montre à l'Amour les Armoiries du jeune Prince, qu'elle vient de lui donner. Ce Dieu lui témoigne de sa part, en lui baisant tendrement la main, combien il est sensible au nouveau présent qu'elle lui fait.

La France, sous les traits de son auguste Maître, occupe le côté opposé. Elle est représentée armée, couronnée de laurier, & environnée de trophées d'armes. Elle regarde avec autant d'admiration que de reconnoissance, ce précieux don & ce nouvel appui que le Ciel lui accorde en ce jour. La colonne sur laquelle elle est appuyée, caractérise sa force & sa stabilité, comme sa lance, entourée d'un rameau d'Olivier, désigne tout à la fois combien le Roi est redoutable lorsqu'on l'oblige de prendre ses armes, & combien il est en même-tems bon, pacifique & magnanime.

Digitized by Google

On lit cette légende : *Amoris pignus, merces & vinculum*; c'est-à-dire, ce Prince naissant, fruit & récompense de l'Amour, en assûre aussi la constance & la durée. A l'Exergue : *Regius Provinciæ comes natus Versaliis, 17 Novembr. 1755. horâ mat. 4.* qui signifie, Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, né à Versailles le 17 de Novembre, à 4 heures du matin.

GRAVURE.

LE Passage d'Monsieur au Havre de Grace, gravé par le sieur Dertey d'après le tableau original peint par Bonaventure Peters, du Cabinet de Monsieur le Comte de Vence; se vend à Paris chez le sieur le Mire Graveur, rue Saint Jacques au Soleil d'or, vis-à-vis le Collége du Plessis; cette Estampe fait pendant avec les Pêcheurs à la ligne.

Il vient de paroître une Carte de l'Amérique Septentrionale en huit feuilles, par le Docteur Mitchel, traduite de l'Anglois par le sieur le Rouge, avec des Notes. Cette Carte étant très-détaillée on y trouve tous les Forts des deux Puissances, & elle devient très-instructive pour ce qui regarde les affaires présentes de l'Amérique,

Digitized by Google

prix 18 liv. sur papier fin, 12 liv. sur papier ordinaire.

Plus, le plan de la Ville, Port & Rade de Lisbonne jusqu'à Cascaes, avec différentes vues du désastre arrivé les 1[r]. Novembre & 21 Décembre dernier, accompagné d'une petite Carte de l'ancien & nouveau Portugal, en deux grandes feuilles, prix 3 liv.

Nouvelle Carte du Milanois en six feuilles, chef-d'œuvre de Géographie levé sur les lieux par plusieurs Ingénieurs, proposé par souscription; on prendra 12 liv. une fois payées pour ladite Carte, que le sieur le Rouge promet fournir dans le mois de Juillet; elle coutera 18 liv. à ceux qui ne souscriront point d'ici au premier Juin.

Les connoisseurs verront le dessein original toutes les après-dinées chez le sieur le Rouge Ingénieur Géographe du Roi, rue des Grands Augustins. Il se flatte qu'on le trouvera infiniment supérieur à tout ce qui a été publié jusqu'à présent sur cette partie.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE 17 Janvier les Comédiens François ont repris *Philoctete*, Tragedie de M. de Châteaubrun qu'on revoit toujours avec le même plaisir & la même estime, en attendant *la Coquette corrigée*, Comédie nouvelle en vers, en cinq Actes de M. de la Noue.

COMEDIE ITALIENNE.

LE 19, les Comédiens Italiens ont donné la premiere représentation de *la Pipée*, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, traduction d'*Il Paratajo*, intermede Italien. Cette Piece qui est suivie d'un nouveau divertissement fort joli, a été bien reçue du Public; le choix des Ariettes a surtout été applaudi. M. Clément en est l'Auteur.

Quelques personnes de Province nous ont écrit pour nous prier de leur donner

Digitized by Google

des nouvelles de l'Opera, ou du moins de leur apprendre les raisons de notre silence sur ce Théâtre : nous leur répondons ici que nous en avons une très-légitime, & que nous ne pouvons faire mention d'un Spectacle où nous n'avons point notre entrée. Comme l'Opera nous dispute un droit, ou nous prive d'une faveur dont tous nos prédécesseurs ont constamment joui ; qu'en conséquence nous ne sommes point à portée de le voir journellement pour en rendre un compte convénable, nous avons cru qu'il étoit plus sage de nous taire sur son sujet que de courir le risque d'en mal parler ; tout ce que nous pouvons faire en faveur de nos abonnés, est de leur dire succinctement que l'Académie Royale de Musique a donné *Roland* depuis le mois de Novembre jusqu'au 20 Janvier qu'il a rémis *Zoroastre*, ainsi que l'affiche & le bruit public nous l'ont appris.

Dans l'Almanach des *Spectacles de Paris*, à l'article des *Pieces nouvelles*, page 140, où se trouve *Deucalion & Pyrra*, Acte dont les paroles sont de M. *de Saint-Foix* & la Musique de M. *Girand*, ajoutez & de M. *Berthon*, qu'on a oublié de nommer.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU NORD.

DE STOCKHOLM, *le* 30 *Décembre.*

ENtre les différens effets que le tremblement de terre, du premier Novembre, a produits en Dalecarlie, on a remarqué que pendant la crue extraordinaire des eaux des lacs de Frixem & de Stora-Leed, le terrein des environs s'est affaissé avec un grand bruit, & qu'il s'est relevé à mesure que ces lacs sont rentrés dans leur lit. Les lettres de Wexio dans le Smaland marquent, que le 28 du même mois, à huit heures cinquante-une minutes du soir, on apperçut au ciel un globe de feu, dont le diametre apparent étoit de la grandeur de celui de la lune, lorsqu'elle est dans son plein. Ce globe courut rapidement du sud-ouest au nord-est. Ainsi que plusieurs cometes il traînoit après lui une queue lumineuse. Il se détacha de ce globe une portion, qui après s'être développée, remplit un très-grand espace, & répandit une clarté égale à celle du jour. La durée de ce phénomene fut de trente secondes.

Selon les avis reçus de la Gothie occidentale, le tremblement de terre du premier Novembre s'y est fait sentir avec beaucoup de violence. De très-gros arbres ont été renversés. En plusieurs endroits, les eaux ont paru mugir. Sur le lac de

Miorn, près de Gothenbourg, la plûpart des radeaux ont été emportés & dispersés de côté & d'autre.

DE COPPENHAGUE, *le 19 Déc.*

Le 10 Septembre, vers minuit, on sentit une violente secousse de tremblement de terre dans le district de Husewig. Il y en eut le lendemain plusieurs autres. Celle des deux heures après-midi renversa un grand nombre de maisons. On a perdu par ces accidens une quantité considérable de provisions d'hyver. Pendant presque toute la journée du 12, les eaux d'une petite riviere, qui coule près de Nord-Syssel, devinrent blanches comme du lait.

ALLEMAGNE.

DE TŒPLITZ, *le 9 Décembre.*

Une forte secousse de tremblement de terre se fit sentir ici le premier de ce mois. Elle ne causa aucun dommage, mais elle affecta singulierement les bains chauds de cette ville, qui, ayant été découverts en 762, n'avoient point éprouvé depuis près de mille ans le moindre changement. Sur le midi, l'eau de la source se troubla. Bientôt elle cessa de couler. Quelques minutes après elle revint à grands flots, mais fort épaisse, & aussi rouge que du sang. Pendant un quart-d'heure elle fut absolument froide. Elle reprit insensiblement sa limpidité & son dégré de chaleur ordinaire. Depuis cette secousse, la fontaine est devenue plus abondante. Lorsqu'on avoit vuidé les bains, il falloit huit heures pour les remplir, à présent il n'en faut plus que quatre. On soup-

Digitized by Google

çonne qu'il s'est formé une seconde source à côté de la premiere.

DE MUNICH, *le 20 Décembre.*

Il y eut ici le 9 de ce mois une légere secousse de tremblement de terre. Le même jour on en sentit une à Donawert. Elle a ébranlé le couvent des Capucins, & endommagé une partie des murailles de l'Abbaye de Sainte Croix. A Ingolstadt, les eaux des fontaines baisserent considérablement, & devinrent d'une couleur roussâtre. Le 11, on éprouva une nouvelle secousse en divers endroits de cet Electorat.

ESPAGNE.

DE CEUTA, *le 24 Novembre.*

Nous avons éprouvé le même tremblement, dont les lettres de Portugal rapportent des effets si funestes. Le premier de ce mois, à dix heures dix minutes du matin, nous eûmes une secousse qui dura environ trente secondes. Elle fut suivie peu après de quelques autres plus légeres, dont la durée fut de trois minutes. Les sept pointes du sommet de la montagnedes *Sept Freres* ont paru s'élever & s'abaisser, soit que ce mouvement ait été réel, soit que ce n'ait été qu'une apparence occasionnée dans les yeux des Spectateurs par le propre mouvement de leurs corps. La mer monta de la hauteur de sept pieds, & un quart-d'heure après elle baissa tellement, qu'il resta quantité de barques & de poissons à sec sur le sable. Ces flux & reflux se succéderent alternativement jusqu'au lendemain matin; mais à deux heures après-midi ils commencerent à diminuer par dégrés. Le 3, à sept heures du matin,

Digitized by Google

nous essuyâmes une nouvelle secousse assez vive, mais très-courte. Il y en eut une légere le 4, à deux heures après-midi. Le 5, à huit heures un quart du soir, nouvelle secousse plus forte que les deux précédentes. On en a eu encore quelques-unes depuis le 6 jusqu'au 16. Le 17, à dix heures & demie du matin, on en ressentit une autre plus considérable, accompagnée d'une horrible tempête. Pendant les secousses du premier de ce mois, les fontaines de cette ville & du château ont cessé de couler. Leurs eaux sont ensuite revenues avec autant de rapidité que d'abondance.

Les Maures qui bloquent cette ville, épouvantés par le tremblement, s'étoient réfugiés dans l'intérieur des terres. Ils sont revenus dans leur camp, depuis que leur premiere terreur est dissipée.

On mande de Tanger, que de même qu'ici, pendant le tremblement les fontaines ont tari, & qu'ensuite elles ont donné une grande abondance d'eau rouge comme du sang; que la mer sur la côte voisine a monté de cinquante pieds, & que ses eaux dans cette crue ont perdu presque toute leur amertume & toute leur salure.

De Belem, le 19 Décembre.

Les exemples de sévérité étant nécessaires pour réprimer les brigandages qui se commettent journellement dans ce Royaume, on a exécuté depuis quinze jours plus de deux cens personnes convaincues de différens délits. Quoique les tremblemens de terre n'ayent pas entiérement cessé, & qu'il y ait eu encore le 11 une secousse, les habitans de Lisbonne commencent à se remettre

de leur épouvante. Ils sont occupés à chercher dans les ruines de cette malheureuse ville ceux de leurs effets, qui ont échappé à la voracité des flammes, & à l'avidité des voleurs. Il regne quantité de maladies causées par la rigueur de la saison, & par les autres incommodités auxquelles les riches comme les pauvres, ont été exposés dans le désastre général. Sa Majesté ne s'est point encore expliquée, si elle feroit rebâtir Lisbonne, ou si elle sonderoit ici une nouvelle ville.

DE COMPOSTELLE, *le 22 Novemb.*

Cette ville n'a pas été exemte du fléau, qui a causé en plusieurs endroits tant de ravage; mais elle en a peu souffert. Celle de la Corogne a essuyé des allarmes plus considérables. Voici la copie d'une lettre écrite de ce port. « Le tremblement de terre du premier de ce mois s'est » fait sentir ici d'une façon très-violente. Il a duré cinq minutes. Tous les édifices en ont été » ébranlés; cependant il n'y en a eu aucun de » renversé. La mer pendant les secousses s'enfla » prodigieusement. En plusieurs endroits elle paroissoit bouillonner. A midi elle monta tellement, qu'on ne l'avoit jamais vue à une pareille hauteur. Depuis une heure jusqu'à une » heure & demie, elle monta & baissa sept fois. » On devoit avoir la basse mer à six heures du » soir, à sept heures & demie on ne l'avoit pas » encore. Peu après la mer baissa un tiers de plus » que dans les plus vives eaux. La pleine mer paroissant devoir venir à proportion, l'on craignit que la ville ne fût submergée. Les flux & » reflux ne cesserent que sur les dix heures du matin du jour suivant, que l'onde reprit enfin son » assiette ordinaire. »

Digitized by Google

DE CADIX, *le* 14 *Décembre.*

A quelque distance de ce port on a découvert depuis peu un rocher, qui jusqu'à présent n'avoit pas été apperçu des Navigateurs. On conjecture qu'il a été formé par les effets du dernier tremblement. Le vaisseau de guerre Anglois *le Bristol*, en allant au devant d'une flotte qui revient de Turquie, a heurté contre cet écueil. Ce bâtiment a été obligé de relâcher ici pour réparer le dommage qu'il a souffert.

DE MALAGA, *le* 10 *Décembre.*

On sentit le 27 du mois dernier à Cordoue une secousse assez forte. Il y en eut une ici le 29. Pendant plusieurs jours on a remarqué une agitation extraordinaire dans les eaux.

ITALIE.

DE NAPLES, *le* 6 *Décembre.*

Depuis trois semaines on a essuyé dans toute la partie méridionale de l'Italie des orages aussi fréquens que violens, qui ont causé de grands dommages, tant à la campagne que dans les villes, & beaucoup de naufrages sur les côtes.

DE ROME, *le* 16 *Décembre.*

En creusant la terre près d'Orte, on a trouvé un chandelier de la hauteur d'un homme, avec un grand piedestal en forme de pupitre. Ce chandelier est d'un métal de composition. Sa Sainteté a ordonné de fouiller dans l'endroit d'où l'on a tiré cette antiquité, pour voir si l'on n'en découvrira pas quelques autres.

DE

Digitized by Google

DE MILAN, *le 26 Décembre.*

Le tremblement de terre qu'on a senti ici le 9 de ce mois, a été plus effrayant que celui du premier Novembre. La bibliothéque Ambrosienne a éprouvé de si rudes secousses, qu'on l'a crue sur le point d'être renversée. Les murs du Collége de Breve ont été considérablement ébranlés, & la façade de la salle des exercices publics s'est entr'ouverte.

Le feu a pris ici le 28 du mois dernier, & tout le quartier de la porte du Tesin a été consumé par les flammes. Diverses lettres assurent qu'il y a eu au Grand Caire un incendie encore plus terrible. Que plus de six mille maisons ont été brulées, & que la perte causée par cet embrasement monte à vingt millions. Selon les nouvelles des côtes de Barbarie, la guerre continue vivement entre la Régence de Tunis & celle d'Alger. La Régence de Tripoli s'est jointe aux Tunisiens.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 15 Janvier.*

On a reçu avis qu'il y avoit eu à la Barbade, à Antigoa, & dans la plûpart des autres Isles sous le Vent, une agitation dans les eaux, semblable à celle qu'on a remarqué en divers endroits de l'Europe.

On écrit du village de Glonsow, près de la Wye dans le Comté de Hereford, qu'on y a été fort allarmé le 18 du mois dernier par une violente secousse de tremblement de terre, accompagnée d'un bruit souterrein affreux. Environ à cinq cens pas de ce village, un terrein de près

Digitized by Google

de deux arpens s'est abîmé. Selon les lettres de la nouvelle Angleterre, cette province n'a pas été exemte du fléau qui a causé tant de ravage en Europe & en Afrique. Le 18 Novembre, la ville de Boston a souffert plusieurs secousses, & il y est tombé un grand nombre de cheminées & de toits de maisons. Pendant ce tremblement, les eaux partout sont montées subitement de vingt pieds.

Le 6 Janvier, on expédia sept courriers pour différentes Cours. Il s'est tenu ces jours-ci plusieurs Conseils. Le Gouvernement a reçu de la Virginie, & de la nouvelle Ecosse des dépêches qui ont été tenues secretes, ce qui fait juger qu'elles ne sont pas favorables. Quelques lettres écrites de ces Colonies à divers particuliers, assurent que les Sauvages y ont fait de grands ravages. On a été instruit par les mêmes avis, que le 18 du mois de Novembre il y avoit eu de fortes secousses de tremblement de terre à Philadelphie & à la nouvelle York, ainsi qu'en d'autres endroits de la côte de l'Amérique Septentrionale, mais qu'elles n'avoient causé aucun dommage notable. Ces lettres confirment que les opérations militaires des Généraux Johnson & Shirley sont absolument suspendues. Depuis quelques jours on a commencé la vente des marchandises sujettes à dépérissement, qui sont à bord des vaisseaux pris sur les François. Elle se fait en présence des principales personnes des équipages de chaque bâtiment. On fait prendre aux Capitaines un duplicata de la note des marchandises, & du prix qu'elles sont vendues. Il est décidé que chaque Régiment de Dragons aura désormais un Escadron de Hussards. Chaque Compagnie des trois Régimens des Gardes à pied doit être portée de soixante-dix hommes à quatre-vingt-dix.

Digitized by Google

Les derniers avis qu'on a reçus de nos Colonies ne sont pas plus favorables que les précédens. On parle de faire passer quelques troupes à la Virginie, & l'on assure que le Roi a envoyé ordre de lever plusieurs nouveaux Régimens dans l'Amérique Septentrionale.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LETTRE à l'Auteur du Mercure, par M. l'Abbé Moreilhon, Prêtre, Docteur en Théologie, Curé de Portet, Jurvielle, & Pobeau, Diocèse de Commenges.

UN étrange phénomene, Monsieur, a répandu l'effroi dans ce coin de l'Univers. Il pourra mériter l'attention du Public, si vous daignez l'exposer à ses yeux dans un de vos recueils périodiques.

Le premier de ce mois, un vieux Pasteur conduisit ses moutons dans la prairie de Jurvielle. C'est un petit Bourg situé à l'extrêmité de la vallée de Larboust, dans la Généralité d'Auch, tout au pied des Pyrenées. Vers les onze heures du matin, ce Berger s'assit auprès d'une fontaine où il avoit accoutumé de faire ses champêtres repas. Il avoit déja bu de cette eau pure dans le creux de sa main, lorsqu'il vit tout-à-coup sa source se troubler, au point qu'il la crut changée en flots de sang.

Digitized by Google

Effrayé du spectacle il fuit d'un lieu qui avoit fait jusqu'alors ses plus cheres délices ; mais à peine a-t'il fait quelque pas, que le ruisseau qui serpente dans le vallon, lui présente un semblable prodige. Il appelle d'autres Pasteurs. Des cris mêlés de gémissemens se font entendre au loin. Un peuple nombreux accourt au bord du Ruisseau. On crie de plus en plus au miracle. La crainte redouble à chaque instant, & l'allarme vint me troubler dans les fonctions du saint ministere dont j'étois occupé.

Je voulois me convaincre par moi-même du sujet de la terreur publique. J'allai sur les lieux, & je vis qu'on ne m'en avoit point imposé. Les eaux du ruisseau étoient d'une couleur parfaitement ressemblante à celle d'un sang livide. Je remontai à la source, & par la verification exacte que j'en fis, je trouvai le long du vallon quatre fontaines qui avoient souffert le même changement. Non seulement le crystal de leurs eaux ne présentoit plus sa transparence ordinaire, mais leur goût & leur odeur étoient aussi changée ; & dans le courant cette liqueur déposoit une espece de limon ; tel que le mar du caffé au clair.

Ce n'est pas tout. L'émotion populaire me rendit témoin d'un autre prodige ; tandis que les quatre sources dont j'ai parlé, avoient pris une couleur rouge en coulant de *l'Ouest* au *Sud*, il y en a deux du côté de ce même vallon, dont les eaux étoient blanches, comme si l'on y avoit détrempé du plâtre. Je continuai mes observations vis-à-vis de ces fontaines qui coulent du *Nord* au *Sud*. Après les avoir examinées je trouvai que cette eau sentoit la vase, & que les parties crasses qu'elle entraînoit, étoient de la véritable argille.

Digitized by Google

Je m'informai si l'on n'avoit jamais vu un pareil changement dans ces fontaines, & des personnes âgées de quatre-vingts ans me certifierent qu'elles n'avoient point vu, ni même oui dire, que la diversité des saisons eût produit dans ces sources la moindre altération. Le tems étoit assez serein, & mes soins ne me mirent point à même de soupçonner quelque cause extérieure qui eût trait à cet événement.

Pendant environ six heures, le changement de couleur dans ces différentes fontaines fut toujours au même dégré, sans qu'il survînt aucune altération dans plus de vingt sources qui se trouvent au-dessus, au-dessous, & à côté, dans l'espace d'environ demi-quart de lieue que contient le vallon de Jurvielle. Dans la nuit, le prodige diminua, & vers les huit heures du lendemain matin les fontaines furent parfaitement rétablies dans leur état naturel.

J'avois auguré qu'un tremblement de terre ou des feux souterreins avoient pu occasionner le prétendu miracle. Mes conjectures se sont, à mon avis, trouvées plus vraisemblables, lorsque les nouvelles publiques ont annoncé les ravages arrivés par le tremblement de terre qui a eu lieu le même jour, premier Novembre à Séville, à Cadix, à Salamanque, à Ségovie, à Carthagene, à Valence, à Bilbao, & surtout à Lisbonne.

Mais comment les secousses de la terre ébranlée à l'embouchure du Tage & du Guadalquivir, ont-elles pu troubler des fontaines situées à quatre cens lieues de distance? Quand le tremblement de terre auroit été encore plus violent & plus étendu dans les provinces voisines du détroit de Gibraltar, se seroit-il communiqué jusqu'à l'extrêmité de la Gascogne? Les Pyrenées ne sont-

ils pas une barriere suffisante pour y mettre obstacle ? La communication a-t'elle pu se faire dans deux heures de tems, puisque le tremblement a commencé dans Lisbonne à neuf heures, & qu'ici les sources ont changé de couleur à onze heures du matin ? D'où vient la teinture rouge des quatre fontaines, & la couleur blanche des deux autres sources dont j'ai parlé, si les feux souterreins, la crue de la mer, ou l'ébranlement de la terre en sont la véritable cause ? D'où vient que les fontaines voisines sont demeurées dans leur état naturel ? Ne pourroit-on pas dire, en adoptant l'opinion commune, sur l'origine des fontaines, que celles-ci tirent leur source d'un grand reservoir, où il s'est fait quelque éboulement qui a communiqué à l'eau la différente couleur, selon la différente qualité du terrein ? Les fonctions rédoutables dont je suis surchargé, me rendent depuis long tems étranger à la Philosophie. Je n'ai donc garde de prévenir le jugement des Sçavans sur les questions proposées. Je me suis borné à constater les faits avec exactitude, & je me contente de les exposer avec simplicité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Marillon, Curé.

Ce 20 Novembre 1755.

Les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Esprit, tous en Manteau de deuil, s'étant assemblés le 2 de Janvier, vers les dix heures du matin dans le Cabinet du Roi, Sa Majesté sortit de son appartement pour aller à la Chapelle. Le Roi, devant qui les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en Manteau violet, le Collier de l'Ordre par-dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'Or. Sa

Digitized by Google

Majesté étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Clermont, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Comte d'Eu, du Duc de Penthiévre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Elle assista à la Messe de *Requiem*, que l'Archevêque de Narbonne, Prélat Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, célébra pour le repos des ames des Chevaliers morts pendant le cours de l'année derniere. Ensuite Sa Majesté fut reconduite à son appartement, ainsi qu'Elle étoit venue à la Chapelle.

Le 3, les Députés des Etats de Bretagne eurent audience du Roi. Ils furent présentés à Sa Majesté par M. le Duc de Penthievre, Gouverneur de la Province, & par M. le Comte de Saint Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat, & conduits par M. le Marquis de Dreux, Grand Maître des Cérémonies. La Députation étoit composée pour le Clergé, de M. l'Evêque de Nantes qui porta la parole; de M. le Comte de Polignac pour la Noblesse, & de M. Marion, Député du Commerce de Saint-Malo, pour le Tiers-Etat.

Le 4, Madame la Marquise de Broglie fut présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale.

M. de Machault, Garde des Sceaux de France, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département de la Marine, présenta le même jour au Roi M. le Chevalier de Tourville, Officier des Vaisseaux de Sa Majesté.

Les Officiers Généraux qui seront employés sur les côtes de l'Océan, depuis Dunkerque jusqu'à la frontiere d'Espagne, sous les ordres de M. le Maréchal Duc de Belle-Isle, sont:

LIEUTENANS-GENERAUX, Messieurs, le Marquis de Clermont-Gallerande, sur les côtes de

Saintonge, Païs d'Aunis & Poitou. Le Comte d'Estrées & le Duc d'Harcourt, côtes de Normandie & du Gouvernement du Havre. Le Prince de Soubize, côtes de Flandre. Le Duc de Chaulnes, côtes de Picardie & Calaisis. M. de Crémille, le Marquis d'Hérouville, côtes de Guyenne, de Bayonne & du Païs de Labour. Le Comte de Saint Germain, côtes de Flandre.

Marechaux de Camp. MM. le Duc d'Aiguillon, côtes de Bretagne. Du Barail, côtes de Flandre. Le Marquis de Dreux, côtes de Saintonge, Païs d'Aunis & Poitou. Le Marquis de Puysegur, côtes de Normandie & du Gouvernement du Havre. Le Marquis de Voyer, M. Lally, dans le Boulonnois. Le Marquis de Narbonne, côtes de Guyenne, de Bayonne & du Païs de Labour. Le Marquis de Cursay, côtes de Bretagne. Le Comte de Raymond, côtes de Normandie & du Gouvernement du Havre.

Le Maréchal Duc de Richelieu, à qui le Roi a donné le commandement général des côtes de la Méditerranée depuis la frontiere d'Espagne jusqu'au Var, aura sous ses ordres trois Lieutenans-Généraux, & deux Maréchaux de Camp.

Lieutenans-Generaux *employés sous les ordres de ce Maréchal.* Le Duc de Mirepoix, sur les côtes de Languedoc. Le Comte de Graville, côtes de Roussillon. Le Marquis de Maillebois, côtes de Provence.

Marechaux de Camp *qui serviront sous les mêmes ordres.* Le Comte de Moncan, côtes de Languedoc. Le Comte de Lannion, côtes de Provence.

On a annoncé l'année derniere, que l'Académie de Pau avoit proposé pour le Sujet du Prix qu'elle doit distribuer en 1756, *L'utilité des dé-*

Digitized by Google

couvertes faites dans les Sciences sous le Regne de Louis XV. Une des Pieces de Poésies qui ont été envoyées à cette Académie, a été adressée par la Poste à l'Abbé de Sorberio, ci-devant Secrétaire de la Compagnie, & on lit au bas cette Sentence, *Est aliquid sub Sole novum.* L'Auteur n'a pas joint à son Poëme le billet cacheté qui devoit contenir son nom, & sur lequel devoit être répetée la Sentence ci-dessus mentionnée. Il est averti qu'il ne peut entrer en concours s'il ne répare cette omission, en envoyant une autre copie de son ouvrage, accompagnée d'un Billet dans lequel il observe les deux formalités dont on vient de parler.

On a appris que le 21 du mois dernier il y avoit eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne. Plusieurs des maisons qui n'avoient été qu'ébranlées, ont été détruites. Leur chûte a fait périr encore plus de trois cens personnes. Nouvelle incertaine.

Sur la démission volontaire de M. le Duc de Bethune en faveur de M. le Duc de Charost son petit-fils, le Roi a accordé à ce dernier la Lieutenance-Générale de Picardie & du Boulonnois, ainsi que le Gouvernement des Ville & Citadelle de Calais.

On apprend de Luneville, que le Roi ayant nommé Commandeur Honoraire de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis M. de Baye, Brigadier de Cavalerie, Commandant les deux Compagnies des Cadets Gentilshommes du Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, Sa Majesté Polonoise a fait l'honneur à cet Officier, de le revêtir lui-même du grand Cordon rouge.

La nuit du 26 au 27 de Décembre, on sentit à Rocroy deux legeres secousses de tremblement de terre, la premiere à onze heures cin-

quante-six minutes, la seconde à minuit douze minutes. Elles s'annoncerent par un bruit sourd de peu de durée, & le Ciel, au rapport des sentinelles qui étoient pour lors en faction, parut tout en feu.

M. Rouillé, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangeres, écrivit le 21 du même mois à Monsieur Fox, Secrétaire d'Etat du Roi d'Angleterre, la Lettre suivante.

Monsieur, c'est par ordre du Roi mon Maître, que j'ai l'honneur d'envoyer à votre Excellence le Mémoire que je joins ici, &c.

« Il n'a pas tenu au Roi que les différends con-
» cernant l'Amérique n'ayent été terminés par les
» voies de la conciliation, & Sa Majesté est en
» état de le démontrer à l'Univers entier par des
» preuves authentiques.

» Le Roi, toujours animé du désir le plus sin-
» cere de maintenir le repos public & la plus par-
» faite intelligence avec Sa Majesté Britannique,
» a suivi avec la bonne foi & la confiance la plus
» entiere la négociation relative à cet objet.

» Les assurances que le Roi de la Grande Bre-
» tagne & ses Ministres renouvelloient sans cesse
» de vive voix & par écrit, étoient si formelles
» & si précises sur les dispositions pacifiques de Sa
» Majesté Britannique, que le Roi se seroit re-
» proché le moindre doute sur la droiture des in-
» tentions de la Cour de Londres.

» Il n'est guere possible de concevoir com-
» ment ces assurances pouvoient se concilier avec
» les ordres offensifs, donnés en Novembre 1754
» au Général Braddock, & au mois d'Avril 1755 à
» l'Amiral Boscawen.

» L'attaque au mois de Juillet dernier, & la
» prise de deux vaisseaux du Roi en pleine mer &

» sans déclaration de guerre, étoient une insulte » publique au pavillon de Sa Majesté ; & elle au- » roit témoigné sur le champ tout le juste ressen- » timent que lui inspiroit une entreprise si irrégu- » liere & si violente, si elle avoit pu croire que » l'Amiral Boscawen n'eût agi que par les ordres » de sa Cour.

» Le même motif avoit d'abord suspendu le » jugement du Roi sur les pirateries que les vais- » seaux de guerre Anglois exercent depuis plu- » sieurs mois contre la navigation & le commer- » ce des sujets de Sa Majesté, au mépris du droit » des gens, de la foi des traités, des usages éta- » blis parmi les nations policées, & des égards » qu'elles se doivent réciproquement.

» Le Roi avoit lieu d'attendre des sentimens » de Sa Majesté Britannique, qu'à son retour à » Londres elle désavoueroit la conduite de son » Amirauté & de ses Officiers de mer, & qu'elle » donneroit à Sa Majesté une satisfaction propor- » tionnée à l'injure & au dommage.

» Mais le Roi voyant que le Roi d'Angleterre, » bien loin de punir les brigandages de la Marine » Angloise, les encourage au contraire, en de- » mandant à ses Sujets de nouveaux secours con- » tre la France, Sa Majesté manqueroit à ce qu'el- » le doit à sa propre gloire, à la dignité de sa » Couronne, & à la défense de ses peuples, si » elle différoit plus long-tems d'exiger du Roi » de la Grande Bretagne une réparation éclatante » de l'outrage fait au pavillon François, & des » dommages causés aux Sujets du Roi.

» Sa Majesté croit donc devoir s'adresser direc- » tement à Sa Majesté Britannique, & lui deman- » der la restitution prompte & entiere de tous les » vaisseaux François, tant de guerre que mar-

» chands, qui, contre toutes les loix & contre tou-
» tes les bienséances, ont été pris par la Marine
» Angloise, & de tous les Officiers, Soldats, Ma-
» telots, Artillerie, Munitions, Marchandises, &
» généralement de tout ce qui appartenoit à ces
» vaisseaux.

» Le Roi aimera toujours mieux devoir à l'é-
» quité du Roi d'Angleterre qu'à tout autre moyen
» la satisfaction que Sa Majesté a droit de recla-
» mer : & toutes les Puissances verront sans dou-
» te dans la démarche qu'elle s'est déterminée à
» faire une nouvelle preuve bien sensible de cet
» amour constant pour la paix, qui dirige ses
» conseils & ses résolutions.

» Si Sa Majesté Britannique ordonne la resti-
» tution des vaisseaux dont il s'agit, le Roi sera
» disposé à entrer en négociation sur les autres
» satisfactions qui lui sont légitimement dues ; &
» continuera de se prêter, comme il a fait précé-
» demment à un accommodement équitable &
» solide sur les discussions qui concernent l'Amé-
» rique.

» Mais si, contre toute espérance, le Roi d'An-
» gleterre se refuse à la réquisition que le Roi lui
» fait, Sa Majesté regardera ce deni de justice
» comme la déclaration de guerre la plus authen-
» tique, & comme un dessein formé par la Cour
» de Londres, de troubler le repos de l'Europe.

M. Fox a fait à M. Rouillé la réponse qui suit, & qui est datée de Whitehall, le 13 Janvier.

Monsieur, j'ai reçu le 3 de ce mois la lettre dont votre Excellence m'a honoré, en date du 27 du mois passé, avec le Mémoire dont elle étoit accompagnée. Je n'ai pas tardé à les mettre devant le Roi mon Maître, & c'est par ses ordres que j'ai l'honneur d'informer votre Excellence que Sa Ma-

Digitized by Google

jesté continue de souhaiter la conservation de la tranquillité publique ; mais quoique le Roi se prêtera volontiers à un accommodement équitable & solide, Sa Majesté ne sçauroit accorder la demande qu'on fait de la restitution prompte & entiere de tous les vaisseaux François, & de tout ce qui y appartenoit, comme une condition préliminaire à toute négociation ; le Roi n'ayant rien fait dans toutes ses démarches, que ce que les hostilités commencées par la France en tems de pleine paix (dont on a les preuves les plus authentiques), & ce que Sa Majesté doit à son honneur, à la défense des droits & possessions de sa Couronne, & à la sureté de ses Royaumes, ont rendu juste & indispensable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le 18 M. le Duc de Charost prêta serment entre les mains du Roi, pour la Lieutenance-Générale de Picardie & du Boulonnois, & pour le Gouvernement des Ville & Citadelle de Calais.

Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine vinrent le 19 de Janvier à Paris, pour rendre à Dieu leurs solemnelles actions de graces, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Comte de Provence. Ce Prince & cette Princesse arriverent sur les trois heures & demie après-midi à l'Eglise Métropolitaine, & furent reçus à la porte de l'Eglise par l'Abbé de Saint-Cupery, Doyen du Chapitre, à la tête des Chanoines. Ayant été conduits dans le Chœur, ils assisterent au *Te Deum*, auquel le Doyen officia. En sortant, ils firent leur priere à la Chapelle de la Vierge. De l'Eglise Métropolitaine, Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine se rendirent à celle de Sainte Geneviéve. L'Abbé, à la tête de sa Communauté, les reçut à la porte de l'Eglise. Lorsque ce Prince & cette Princesse furent entrés dans le

Chœur, on célebra le Salut. La Châsse de Sainte Géneviéve étoit découverte. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, en arrivant à l'Eglise Métropolitaine & à celle de Sainte Géneviéve, ont trouvé une Compagnie des Gardes Françoises & une des Gardes Suisses sous les armes. Le soir, ce Prince & cette Princesse retournerent à Versailles. Le peuple est accouru partout en foule sur leur passage, & a témoigné par ses acclamations la joie que lui causoit leur présence.

Sa Majesté voulant qu'il soit pourvu au remplacement des Soldats, qui manquent dans les Bataillons de Milice, & en même-tems à la levée de l'augmentation qu'Elle a résolu de faire dans ces Bataillons, a ordonné ce qui suit. ARTICLE I. Les Bataillons de Milice, qui sont actuellement composés de cinq cens hommes en dix Compagnies, seront portés à cinq cens quatre-vingt-dix hommes chacun, formant le même nombre de dix Compagnies, dont une de Grenadiers de cinquante hommes, une de Grenadiers Postiches de soixante, & huit de Fusiliers de pareil nombre; les neuf Compagnies, tant de Grenadiers Postiches que de Fusiliers, devant être augmentées chacune de dix hommes. ART. II. Entend Sa Majesté, que, conformément aux ordres qu'Elle a donnés pour suspendre la délivrance des congés d'ancienneté aux Cavaliers, Dragons & Soldats de ses troupes, il ne soit également délivré aucun congé d'ancienneté aux Soldats de ses Bataillons de Milice pendant la présente année; se réservant de régler ceux qui devront être expédiés dans la suite. ART. III. Veut Sa Majesté, qu'il soit incessamment procédé par le sieur Berryer, Lieutenant-Général de Police de la Ville de Paris, & par les Intendans des Provinces & Généralités du

Royaume, ou leurs Subdélégués, à la levée tant des remplacemens qu'il y a à faire pour completer le fonds actuel des Bataillons de Milice de leurs Départemens, que des quatre-vingt-dix hommes d'augmentation par Bataillon, ensorte qu'ils puissent être assemblés aussi-tôt que Sa Majesté le prescrira.

L'honneur qu'a la Provence, de voir porter son nom au troisiéme petit-Fils de France, faisoit à la Ville d'Aix une loi de célébrer la naissance de ce Prince, par des réjouissances éclatantes. La Fête fut annoncée le 12 de Décembre par plusieurs troupes de Trompettes, de Tambours & de Tambourins qui parcoururent la Ville. Le 14, on chanta le *Te Deum* dans l'Eglise Métropolitaine. Un Bucher fut allumé dans la Place des Prêcheurs. Devant l'Hôtel du Gouvernement, dont la façade étoit illuminée avec autant de goût que de magnificence, s'élevoit un Arc de Triomphe, sous lequel le Duc de Villars fit distribuer des viandes au peuple pendant quatre heures consécutives. Toute la nuit, il coula des quatre angles du Buffet quatre Fontaines de vin. Une Cavalcade d'environ deux cens Citoyens, divisés en quatre Compagnies différemment habillées, se promena dans les principales rues. Trois de ces Compagnies, l'une de Masques de divers caracteres, l'autre de Cavaliers Turcs, la troisiéme vêtue d'un riche uniforme militaire, précédoient un Char orné de dorures & d'emblêmes, & rempli de Symphonistes. Au fond de ce Char, on voyoit deux personnes, dont l'une représentoit la *Provence* tenant dans ses bras un Enfant, & l'autre le Roi *René*, qui régardoit cet enfant avec complaisance. La quatriéme Compagnie, habillée à la Chinoise, suivoit le Char. Chaque Compagnie avoit ses Instrumens,

Digitized by Google

ses Etendards & ses Officiers ; & la bride du cheval de chaque Cavalier étoit tenue par un Valet masqué, lequel portoit un flambeau. Quinze Bergeres & autant de Bergers se rendirent chez M. le Duc de Villars, en chantant l'événement qui causoit l'allégresse publique, & en exprimant la leur d'une maniere d'autant plus touchante, qu'elle étoit plus naïve. Il y eut au Gouvernement un souper somptueux, & l'on y servit huit tables, composant ensemble deux cens cinquante couverts. M. le Duc de Villars donna le lendemain dans la Salle de l'Hôtel de Ville un Bal, pendant lequel on distribua des rafraîchissemens de toute espece. Le 21, ce Seigneur a la tête des Consuls & du Corps de Ville, assista à la Messe, que la Ville fit chanter dans l'Eglise des Dominicains. A l'entrée de la nuit, on tira dans la Place de l'Hôtel de Ville, un feu d'artifice qui dura trois quarts d'heure. La face de cet Hôtel étoit illuminée en lampions & en pots à feu. Toutes les personnes de distinction y souperent. Cette Fête, dans laquelle la Noblesse & le peuple ont fait éclater à l'envi leur zele & leur joie, sera mémorable particuliérement pour les pauvres. La Ville en a habillé & diversement secouru un très-grand nombre, & M. le Duc de Villars a répandu ses largesses sur tous ceux qui se sont présentés.

Pendant le cours de l'année derniere, il est mort à Paris vingt mille vingt-une personnes : il s'y est fait dix-neuf mille quatre cens douze baptêmes, & quatre mille cinq cens un mariages ; & il y a eu quatre mille deux cens soixante-treize Enfans Trouvés.

Le 22, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à quatorze cens livres : les Billets de la premiere Loterie Royale, à huit cens vingt-cinq ;

Digitized by Google

& ceux de la troisiéme Loterie, à six cens dix-huit. Ceux de la Seconde n'avoient point de prix fixe.

BENEFICES DONNÉS.

Le Roi a donné l'Abbaye Réguliere & Elective de Marback, Ordre de Saint Augustin, Diocèse de Basle, à Dom Hergott, Religieux de cette Abbaye, & celle de Cordillon, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Bayeux, à la Dame de Banneville, Religieuse dudit Ordre.

Mariage & Morts.

MEssire N..... Marquis de *Bréhant*, Brigadier d'Infanterie, & Colonel du Régiment de Picardie, épousa le 17 Novembre au Château de Bercy, Demoiselle N..... *Taschereau* de *Baudry*, fille de feu Messire Gabriel-Taschereau de Baudry, Conseiller d'Etat ordinaire, & Intendant des Finances, mort le 22 Avril 1755. Le jour du mariage le Régiment de Picardie donna à la Garnison de Valenciennes un souper, qui fut suivi d'un bal auquel toute la Ville fut invitée.

Louis-Charles, Comte de *la Mothe-Houdancourt*, Maréchal de France, Grand d'Espagne de la premiere Classe, Chevalier des Ordres du Roi, Chevalier d'honneur de la Reine & Gouverneur de Gravelines, est mort à Paris le 3 Novemb. âgé de 68 ans. Le Roi a disposé de la charge de Chevalier d'honneur de la Reine, vacante par sa mort, en faveur du Comte *de Saulx-Tavannes*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Gouverneur du Châ-

Digitized by Google

teau du Taureau en Basse-Bretagne, & l'un des Menins de Monseigneur le Dauphin.

Le 27 Novembre, mourut dans ses terres de Normandie, Louise-Elisabeth de *Melun*, Marquise de *Langheac*; elle avoit épousé en premieres noces Alexandre-Théodose, Comte de *Melun*, Mestre de camp du régiment Royal, son cousin germain, mort en 1739; & en secondes, *Gilbert-Allire*, Marquis de *Langheac*: de ce mariage elle laisse trois filles, & deux du premier, seul reste de la derniere branche de son illustre maison: (1) Charle-Alexandre-Albert de Melun, Vicomte de Gand, grand pere de la Marquise de Langheac, en étoit l'auteur. Il étoit fils puîné de Guillaume de Melun, Prince d'Epinoi, & d'Ernestine de *Ligne-Aremberg*, & avoit pour frere 1°. Alexandre-Guillaume, Prince d'Epinoi, dont par la mort de son petit-fils, Louis, créé Duc de Joyeuse, tué par un cerf à Chantilli le 31 Juillet 1724, tous les biens passerent à sa sœur, Anne-Julie-Adelaïde, Princesse de Soubise. 2°. François-Philippe de Melun, Marquis de Richebourg, dont la postérité masculine s'est pareillement éteinte, par la mort de Philippe Marquis de Richebourg, Grand d'Espagne de la premiere classe, & celle de Guillaume Comte de Beaussart, aussi Grand d'Espagne, ses petits-fils. Le Vicomte de Gand, par Renée *de Rupiere* sa femme, fut pere de trois fils; Alexandre l'aîné, Marquis de Melun, épousa Elisabeth de *Rohan-Gué-*

(1) *Robert, Moine de S. Remi de Rheims, écrivant en 1089, dans son Histoire d'Antioche, Contemporain de Guillaume de Melun, dit le Charpentier, par sa valeur & par sa force, le dit issu de race royale.*

Digitized by Google

menée, dont une fille unique, Louise-Armande, mariée avec Gabriel Vicomte de Melun, le troisiéme des freres de son pere, mort en 1740, Lieutenant général des armées du Roi, Commandant à Abbeville; c'est de ce mariage qu'étoit issue la Marquise de Langheac; & son premier mari, de celui de Charlotte de *Monchy-Senarpont*, avec Ambroise Comte de Melun, autre frere de son pere, & grand pere, tous trois fils du Vicomte de Gand.

Marie-Louise-Victoire de *Gramont*, épouse d'Antoine Duc de Gramont, Pair de France, Souverain de Bidache, Brigadier d'Infanterie, Gouverneur & Lieutenant-Général de Navarre & de Bearn, mourut à Paris le 11 de Janvier, âgée de trente-trois ans.

Messire Louis-Antoine *du Fos*, Marquis de Mery, est mort le 12 au château de la Taule en Picardie, dans sa cinquante-sixiéme année.

Messire Henri, Comte de *Bukeley*, Chevalier des Ordres de Sa Majesté, & Lieutenant-Général de ses armées, est mort en cette ville le 14.

Dame Jeanne-Thérese-Pélagie d'*Albert*, veuve de Messire Louis de Guilhelm de Castelnau de Clermont Lodeve, Marquis de Sessac, Maître de la Garde-robe du Roi, est morte en cette ville le 14, dans la quatre-vingt-uniéme année de son âge.

Geneviéve de *Gontaut-Biron*, veuve de Louis Duc de Gramont, Pair de France, Lieutenant-Général des armées du Roi, Gouverneur & Lieutenant-Général de Navarre & de Bearn, & Colonel du Régiment des Gardes Françoises, mourut à Paris le 15, agée de cinquante-neuf ans.

Le Pere Jean-Baptiste Radominski, Confesseur de la Reine, est mort à Versailles le 18, âgé de soixante-dix ans. Il étoit de la Compagnie de Jesus, & Polonois de Nation.

Digitized by Google

AVIS

BEchique souverain, ou syrop pectoral approuvé par Brevet du 24 Août 1750, pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérées, oppression, foiblesse de poitrine, & asthme humide. Ce Béchique ayant la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poumon, d'adoucir l'acrimonie de la lymphe en tant que balsamique, & rétablir les forces abattues, en rappellant peu-à-peu l'appétit & le sommeil, comme parfait restaurant, produit des effets si rapides dans les maladies énoncées, que la bouteille taxée à six livres, scellée & étiquetée à l'ordinaire, est suffisante pour en procurer toute l'efficacité avec succès.

Il ne se débite que chez la Dame veuve Mouton, Marchande Apothicaire de Paris, rue saint Denis, à côté de la rue Thevenot, vis-à-vis le Roi François.

AUTRE.

LA veuve du sieur Bunon, *Dentiste des Enfans de France*, donne avis qu'elle débite journellement chez elle, rue sainte Avoye, au coin de la rue de Braque, chez M. Georget son frere, Chirurgien, les remedes de feu son mari, dont elle a seule la composition, & qu'elle a toujours préparés elle-même.

Sçavoir ;

1°. Un Elixir anti-scorbutique qui affermit les dents, dissipe le gonflement & l'inflammation

Digitized by Google

des gencives, les fortifie, les fait recroître, dissipe & prévient toutes les afflictions scorbutiques, & appaise la douleur des dents.

2°. Une eau appellée Souveraine, qui affermit aussi les dents, rétablit les gencives, en dissipe toutes tumeurs, chancres & boutons qui viennent aussi à la langue, à l'intérieur des levres & des joues en se rinçant la bouche de quelques gouttes dans de l'eau tous les jours, & elle la rend fraîche & sans odeur, & en éloigne les corruptions; elle calme la douleur des dents.

3°. Un Opiat pour affermir & blanchir les dents, dissiper le sang épais & grossier des gencives, qui les rend tendres & mollasses, & cause de l'odeur à la bouche.

4°. Une poudre de corail pour blanchir les dents & les entretenir; elle empêche que le limon ne se forme en tartre, & qu'il ne corrompe les gencives, & elle les conserve fermes & bonnes; de sorte qu'elle peut suffire pour les personnes qui ont soin de leurs dents, sans qu'il soit nécessaire de les faire nettoyer.

Les plus petites bouteilles d'Elixir sont d'une livre dix sols.

Les plus petites bouteilles d'eau Souveraine sont d'une livre quatre sols, mais plus grandes que celles de l'Elixir.

Les petits pots d'Opiate sont d'une livre dix sols.

Les boîtes de poudre de Corail sont d'une liv. quatre sols.

Digitized by Google

ERRATA.

pour le second Volume de Janvier.

PAge 21, *lig.* 19, au lieu de ensuite, *lis.* en Suisse.

Page 81, *lig.* 16, un Enigme, *lis.* une Enigme.

Pag. 91, Poésies del Signor Abbate Pietro Metastasio, *lis.* Poésie del Signor, &c.

Page 101, *lig.* 9, l'heure du passa-, *lis.* du passage.

Page 180, *lig.* 21, au lieu de c'est tout, *lis.* c'est tout dire.

Page 188, *lig.* 18, au lieu de paroissent, *lis.* paroissoient obscures.

Page 189, *lig.* 11, au lieu de Saturne, *lis.* Juturne.

Page 215, *lig.* 12, un cartouche en forme de médailles, *lis.* en forme de médaillon.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Février, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Janvier 1756.

GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ETrennes d'un Berger à sa Bergere, page 5
Les Graces de l'Ingénuité, Nouvelle, 9
La Souche & le Marronnier, Fable, 50
Etrennes à M. de Fontenelle de l'Académie Françoise, 52
Examen de la Surdité & de la Cécité, par un Sourd, 53
Portrait du Roi, 70
Vers à M. D***, par M. de Bastide, 72
Dissertation du même Auteur sur les égards qu'une femme doit à un galant homme qui lui fait une déclaration d'amour, 75
Vers d'un garçon Perruquier à ses pratiques, 89
Les Songes, Tirade chantante, 91
Lettre adressée à l'Auteur du portrait de l'honnête homme, 97
Mot de l'Enigme & du Logogryphe du second volume de Janvier, 99
Énigme & Logogryphe, ibid.
Chanson, 102

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, 103
Extraits, précis ou indications des Livres nouveaux, 122
Lettre au sujet de Messieurs Guis & Guys, 131
Lettre d'un Professeur de l'Université de Paris, à M. de Saint-foix, 133
Réponse de M. de Saint-foix, 136

Digitized by Google

Réponse de Dom Pelletier à la lettre qui lui a été adressée dans le premier Mercure de Décembre, 137
Lettre de M. de Chevrier à Dom Pelletier, 141
ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.
Grammaire. Observations sur les différens sons de la lettre T, avec les moyens de les fixer, 145
Médailles, 148
Physique. Lettre sur le tremblement de terre arrivé à Lisbonne, 149
Histoire naturelle. Anecdote singuliere au sujet d'un Lion marin, 163
Médecine. Mémoire au sujet de l'héméralopie, par M. Fournier, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, 168
Chirurgie. Lettre au Frere Côme, au sujet de son Lithotome caché, 174
Séance publique de l'Académie des Sciences, & Belles-Lettres de Dijon, 180
ART. IV. BEAUX ARTS.
Musique. 199
Peinture. Explication de deux Tableaux allégoriques, par M. Gosmond de Vernon, 200
Gravure. 207
ART. V. SPECTACLES.
Comédie Françoise. 209
Comédie Italienne. *ibid.*
Avis au sujet de l'Opéra, *ibid.*
ARTICLE VI.
Nouvelles étrangeres, 211
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 219
Bénéfices donnés, 233
Mariage, & Morts, *ibid.*
Avis. 236

La Chanson notée doit regarder la Page 1[illegible].

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
MARS. 1756.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 36 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays

Digitized by Google

étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

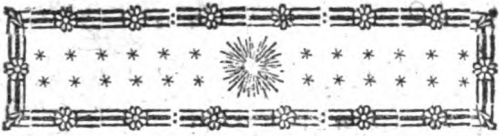
On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lution; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

Digitized by Google



MERCURE
DE FRANCE.
MARS. 1756.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LE PAPILLON ET LE LIERRE.
FABLE.

UN Papillon las à la fin,
D'avoir, ſans fruit & ſans deſſein;
Courtiſé les fleurs d'un partere,
Alla ſe repoſer dans un boſquet voiſin.
A ſes regards ſurpris s'offrit un jeune Lierre
A l'écorce d'un Chêne étroitement uni.
Sur ſon attachement d'abord il fut honni,

Digitized by Google

L'inconſtant Papillon lui déclara la guerre.
Quoi ! lui dit l'inſecte léger,
Prétends-tu ſur ce tronc paſſer toute ta vie
Sans ſonger à te dégager ?
Briſe la chaîne qui te lie ;
Rends hommage aux nouveaux appas
De la tige tendre & fleurie
Du Tilleul qui te tend les bras :
Ce jeune Ormeau, ce beau Lilas
Ont de quoi piquer ton envie ;
Renonce à la ſotte manie
D'être conſtant juſqu'au trépas ;
Ma félicité t'en convie.
Je n'éprouve un charmant deſtin
Qu'en paſſant des fleurs d'un jardin
Aux fleurettes de la prairie.
Dans l'eſpace d'un ſeul matin,
Jouet d'une inconſtance heureuſe,
Je porte mon vol incertain
Tour à tour ſur la Tubéreuſe,
La Violette ou le Jaſmin ;
Et bientôt je cours à la Roſe
La plus nouvellement écloſe,
Que j'abandonne pour le Thyn.
J'en ai trop entendu, lui dit d'un ton modeſte,
Le Lierre qui l'interrompit ;
Par cette morale funeſte
Je ne ſerai jamais ſéduit.
Ces propos ſémillans, cet air brillant & leſte,

Digitized by Google

Sont tout-à-fait hors de saison ;
Des maximes que je déteste
Va porter loin de moi le dangereux poison.
Tes charmantes couleurs, l'éclat de ta parure,
Tes amours, tes plaisirs ne durent qu'un printems :
Mais lorsque la rigueur des hyvers & des ans
Semble ravager la nature
Par les efforts les plus cruels,
Elle respecte la verdure
De mes feuillages immortels.
Ce n'est qu'aux seuls coups de la hache
Qu'on voit enfin céder les nœuds que je chéris;
Et mon sort, lorsque je péris,
Est de mourir où je m'attache.
Il est doux de sçavoir former
Un attachement véritable ;
On ne devient jamais aimable
Qu'en ne cessant jamais d'aimer.

Heureux, heureux le cœur qui me prend pour modele
Dans le choix d'un objet digne de ses désirs !
Ce n'est que dans les feux d'une ardeur éternelle
Que l'on trouve de vrais plaisirs.

Par M. le Chevalier de Pierres de Fontenailles.

Digitized by Google

SOLIMAN II.

ANECDOTE TURQUE.

C'Eſt un plaiſir de voir les graves Hiſtoriens ſe creuſer la tête pour trouver de grandes cauſes aux grands événemens. Le Valet-de-chambre de Silla auroit peut-être bien ri d'entendre les Politiques raiſonner ſur l'abdication de ſon maître ; mais ce n'eſt pas de Silla que je veux parler.

Soliman II épouſa ſon Eſclave au mépris des Loix des Sultans. On ſe peint d'abord cette Eſclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de ſa gloire : les plaiſirs variés mais faciles du Serrail lui étoient devenus inſipides. Je ſuis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines careſſantes. Ces Eſclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'eſt à des cœurs nourris dans le ſein de la liberté, qu'il ſeroit doux de faire aimer l'eſclavage. Les fantaiſies d'un Sultan ſont des Loix pour ſes Miniſtres. On promit

Digitized by Google

des ſommes conſidérables à qui ameneroit au Serrail des Eſclaves Européennes. Il en vint trois en peu de tems, qui, pareilles aux trois Graces, ſembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modeſtes, des yeux tendres & languiſſans, un eſprit ingénu & une ame ſenſible, diſtinguoient la touchante Elmire. L'entrée du Serrail, l'image de la ſervitude l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumiere ; il la raſſure avec bonté. Elle leve ſur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main ; il la ſoutient lui-même, elle le ſuit d'un pas chancelant. Les Eſclaves ſe retirent : & dès qu'il fut ſeul avec elle, ce n'eſt pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inſpirer. Oubliez que vous avez un Maître ; ne voyez en moi qu'un Amant. Le nom d'Amant ne m'eſt pas moins inconnu que celui de Maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en fremis encore, que j'étois deſtinée à vos plaiſirs. Hélas ! Eh quels plaiſirs peut-on avoir à tyranniſer la foibleſſe & l'innocence ? Croyez-moi, je ne ſuis point capable

Digitized by Google

des complaisances de la servitude ; & le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie ; & en respectant ma vertu, ma jeunesse, & mes malheurs, méritez ma reconnoissance, mon estime & mes regrets.

Ce discours d'une Esclave étoit nouveau pour Soliman, sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je fais mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins, s'il ne me seroit pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'Esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuves, après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes ! & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Digitized by Google

Quelques momens après, elle vit entrer des Esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le Sultan; ce sont des vêtemens, non des parures qu'on vous présente; rien ne sçauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire, en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, répliqua le Sultan: je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit; & le Sultan s'apperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le désir de plaire.

Le mois d'épreuves se passa en galanteries timides de la part du Sultan, & du côté d'Elmire, en complaisances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour, sans qu'elle s'en apperçut. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & jusqu'au deshabillé: bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette. C'étoit-là que se formoit le plan des amusemens du jour & du lendemain. Ce que l'un proposoit étoit précisément ce qu'alloit proposer l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur des larcins d'idées. Elmire dans ces disputes ne s'appercevoit pas des petites négli-

Digitized by Google

gences qui échappoient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere mise imprudemment, &c, ménageoient au Sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il sçavoit, & c'étoit beaucoup sçavoir pour un Sultan, qu'il y a de la maladresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est allarmée, & que pour la vaincre il faut l'apprivoiser. Cependant plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il sentoit redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il se rend chez Elmire suivi de ces présens. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole & vous dire adieu pour jamais. Quoi! dit Elmire tremblante, c'est demain! je l'avois oublié. C'est demain, reprit le Sultan, que livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes. Vous êtes donc bien cruel à vous même de m'en avoir fait souvenir? Hélas! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre dou-

Digitized by Google

leur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, & que si pour vous marquer ma reconnoissance, il ne falloit que prolonger de quelque tems mon esclavage ..... Non, Madame, je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurois connue, & plus il me seroit affreux de vous perdre : ce sacrifice me coutera la vie ; mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puisse votre patrie en être digne ! Puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grace, c'est de vouloir bien accepter ces présens comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, Seigneur, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je n'accepte point ces présens. Je pars ; vous le voulez : mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux sur Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire : adieu Soliman. Ils se dirent tant & de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie, lui avoient paru si délicieuses avec Elmire,

Digitized by Google

qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas ; mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dèslors le défaut qu'ils avoient eus : ils devinrent trop faciles & bientôt après languissans. Leurs jours si remplis jusqu'alors, commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire, voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une Esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix. Elmire à cette proposition sentit bien qu'elle étoit perdue : mais contraindre un Amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira, & l'on fit venir l'Esclave.

Délia, (c'étoit le nom de la Musicienne) avoit la taille d'une déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébene, & sa peau la blancheur de l'yvoire. Deux sourcils hardiment dessinés, couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses levres du plus beau vermeil, laisserent voir deux rangs de perles enchâssées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le Héros sentit élever son ame au souvenir de ses triomphes. Son orgueil encore plus que son goût, applaudissoit aux accens de cette voix écla-

Digitized by Google

tante qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le Théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations liées par des nuances insensibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentiment. Ses sons, tantôt expirans sur ses levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour à tour les soupirs de la pudeur & la véhémence du désir; & ses yeux encore plus que sa voix animoient ces vives peintures.

Soliman hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer & le gouter avec délices! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respiroit à peine. Qu'elle est heureuse, disoit-elle tout-bas à

Digitized by Google

Soliman d'avoir une voix si docile ! Hélas, ce devroit être l'organe de mon cœur ! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les Zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la Tourterelle, disoit Délia : elle est fidelle, mais elle est triste. Voyez la Fauvette volage : le plaisir agite ses aîles ; sa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'Amour. L'onde ne se glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la terre qu'il soit possible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux, tous le préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras, on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos désirs, il trouvera partout l'Amour, partout il le laissera sur ses traces.

Elmire ne put dissimuler plus long-tems son dépit & sa douleur. Elle se leve & se retire : le Sultan ne la rappelle point ; &

Digitized by Google

tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes en répétant mille fois : ah l'ingrat ! ah le perfide ! Soliman charmé de sa divine Cantatrice, va réaliser avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendresse où elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela est juste, dit le Sultan : qu'on la renvoye dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne-foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse : mais dès qu'il eut le tems de la réflexion, il s'apperçut qu'elle étoit plus pétulante que sensible, plus avide de plaisir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail sous ses loix. Pour nourrir son illusion, il invitoit quelquesfois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impression s'en affoiblissoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere, lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal Ministre du Serrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus possi-

Digitized by Google

ble de contenir l'indocile vivacité d'une de ces Esclaves d'Europe ; qu'elle se mocquoit des défenses & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de sanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'Etat la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman, graces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes sans doute, le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être Esclave. Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'est ainsi qu'on l'avoit nommée) respectez, s'il vous plaît, le Ministre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous sont point connues : en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. Obéissez ! est-ce là de la galanterie turque? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes. Respectez le Ministre de mes volontés ! Vous avez donc des volontés ? & quelles volontés, juste ciel ! si elles ressemblent à leur Ministre, un vieux mons-

tre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer; voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse. Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles. Bientôt il va nous peser l'air & nous mesurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires! Est-ce vous qui lui ordonnez de nous en interdire l'entrée? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal! le ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi, le Sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards & le jeu de sa phisionomie. Par Mahomet, disoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits, mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraiche & tapissée de rose, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste & bien

Digitized by Google

prise, tout cela donnoit à son étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les Grands dans ces situations, ont la ressource du silence, & Soliman ne sçachant que lui répondre, prit le parti de se retirer en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette Esclave audacieuse. C'est un enfant, répondit le Sultan, il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane, avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil, il fit venir le chef des Eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal dans la cour de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Ministre, les femmes de Roxelane se hâterent de l'éveiller. Que me veut ce singe, s'écria-t'elle, en se frottant les yeux? Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur baiser la poussiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame. Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de poussiere, & je ne prends point du thé si matin.

Digitized by Google

L'Eunuque se retira sans repliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le Sultan : Pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi, lui-dit-il, on a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Çà faisons la paix ; imitez-moi, vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. Vous l'oubliez, tant pis ; je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une Esclave ? oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ? C'est là que l'on connoît l'amour, c'est-là qu'il est vif & tendre ; & pourquoi ? parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, & ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'ame, flétrit l'imagination, réfroidit le désir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or, si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus il est difficile d'aimer son maître,

Digitized by Google

ſurtout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne ! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude ; mais vous devez à votre tour .... Je dois, & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi de ces termes humilians. Ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. Mais Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes ? Qui vous êtes, & qui je ſuis ? Vous êtes puiſſant, je ſuis jolie ; nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je ſuis maître, & vous êtes eſclave. Oui, je ſçais que vous m'avez achetée ; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête-homme pour vouloir en abuſer. Après tout vous êtes mon maître, parce que ma vie eſt en vos mains, mais je ne ſuis plus votre eſclave, ſi je ſçais mépriſer la vie ; & franchement la vie qu'on mene ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeſte, s'écria le Sultan ! Me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer

Digitized by Google

mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane, ces Gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtans, si difformes, sont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? Ces Gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cens femmes sur lesquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes, lui demanda-t'elle en confidence ? c'est une espece de faste que m'impose la dignité de Sultan. Mais qu'en faites-vous, s'il vous plait ? car vous n'en prêtez à personne. L'inconstance, répondit le Sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point, a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amour d'être fidele, & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage ; elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatissant vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez un simple particulier dans ma patrie, j'aurois pour vous quelque foiblesse ; car au fonds ce n'est pas vous que je hais, c'est ce qui

Digitized by Google

vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque chose d'un François ; & j'en ai aimé sans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi. Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde. Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie pour cesser de l'être avec vous ? En vérité ces Turcs sont plaisants... Et vous n'avez pas été sage ? O ciel ! que viens-je d'entendre ? je suis trahi, je suis désespéré. Ah ! qu'ils périssent, les traîtres qui ont voulu m'en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane, les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage. Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le Sultan se retira furieux ; & il disoit en lui-même : Je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise. On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sçait plus ce qu'il

dit.

Digitized by Google

dit. Seigneur, lui représenta l'Eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins, est-ce une chose si rare ? D'ailleurs, qui sçait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ?... Que dis-tu ? Quoi ! seroit-il possible ?.. C'est cela-même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités : c'est une feinte, c'est une ruse. Ah ! la perfide. Dissimulons à notre tour: je veux la pousser à bout. Ecoute : va lui dire que je lui demande à souper ce soir. Mais non, fais venir la Cantatrice, il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue. Quoi ! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence. Mais, Madame, il trouvera mauvais ... Lui ! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon... Mais il m'a semblé qu'il désiroit de vous voir tête à tête. Tête à tête !

Digitized by Google

Ah! Nous n'en sommes pas là ; & je lui ferai bien voir du pays avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui ? Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie. Allons, approchez, saluez Madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi doucement. Je n'aime pas qu'on appuie sur la reconnoissance. A merveille ! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons, voyez comme il a profité ; je ne désepere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un écolier par une Esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le souper d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le Sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soli-

Digitized by Google

man croyoit être à Paris. La bonne tête, s'écrioit-il ! la bonne tête ! De l'Europe elle tomba sur l'Asie, ce fut bien pis. La morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le Serrail eut son tour, & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des Noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'Histoire cette circonstance de son regne, mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée, elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman, il lui en donna un sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia, en le lui présentant, c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir ; vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute, dit le Sultan outré de dépit ; & présentant sa main à la Cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls, je vous avoue

Digitized by Google

lui dit-il, que cette étourdie me confond; vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi; je n'ai pas le courage de m'en fâcher : en un mot, j'en suis fou, & je ne sçais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractere. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne soit plus tems. Elle sçait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coutera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible, & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé bien! dit le Sultan, essayons de la galanterie. Dans le Serrail dès lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet, mais elle la recevoit comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois, comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disoit-elle; mais il y manquoit quelque chose. Eh quoi? Des hommes & de la liberté. Soliman étoit au désespoir, il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne sçais plus ce qui peut la tou-

Digitized by Google

cher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos Alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à travers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour. Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y soit sensible ? Je l'espere, dit Délia ; les femmes de mon pays aiment la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman : oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous sçavez aimer ? La gloire & les grandeurs les seuls biens dignes de toucher une ame, sont pour vous seul ; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon partage, & vous voulez que je vous aime ! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois sa cabane, & je serois contente. Il a un trône, je veux partager son trône, ou il n'est pas mon amant. Si

Digitized by Google

vous ne me croyez pas digne de régner sur des Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, & bien plus absolues que je ne le serois ici; car c'est sur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas, lui dit le Sultan, de l'air du monde le plus tendre? Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez: & que trouvez-vous donc de si extravaguant à vouloir régner avec vous? est-on faite de maniere à déparer un trône? & croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets & ses alliés? Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus penser. N'y plus penser; oh! je vous réponds que je ne penserai à autre chose, & que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin, elle avoit déja fait le dessein de son diadême, elle n'étoit plus indécise que sur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle se fit porter des étof-

Digitized by Google

ses superbes pour ses habits de cérémonie ; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée ; mais la contradiction la plongeoit dans une tristesse mortelle, & pour l'en retirer il étoit obligé de flatter son illusion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il saisissoit ces momens pour lui parler d'amour, mais sans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes ses réponses étoient déja préparées pour les harangues des députés sur son avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les Etats du Grand Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes, & qu'on bâtit des salles d'Opéra, qu'on supprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien, qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la société, & qu'on bannît tous les gens intéressés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amusa quelque tems de ces folies ; cependant il bruloit du plus violent amour sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenoit furieuse, & vouloit se donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle ; car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul pri-

Digitized by Google

vé du bonheur d'aſſocier à mon ſort une femme que j'eſtime & que j'aime. Toús mes Sujets peuvent avoir une épouſe légitime, une loi bizarre ne défend l'Hymen que pour moi. Ainſi parloit l'amour, mais la politique le faiſoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raiſons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laiſſer manquer au vôtre ; mais nos mœurs... ce ſont des contes... Nos loix... ce ſont des chanſons... Les Prêtres... de quoi ſe mêlent-ils ?... Le peuple & les ſoldats... que leur importe ? en ſeront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouſe ? Vous avez bien peu d'amour, ſi vous avez ſi peu de courage ; elle fit tant que Soliman eut honte d'être ſi timide. Il fait venir le Muphti, le Viſir, le Caimacan, l'Aga de la mer & celui des Janiſſaires, & il leur dit : J'ai porté auſſi loin que je l'ai pu la gloire du Croiſſant, j'ai affermi la puiſſance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompenſe de mes travaux que de jouir au gré de mes Sujets d'un bonheur dont ils jouiſſent tous. Je ne ſçais quelle loi qui ne nous vient pas du Prophéte, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial ; je me vois par-là réduit à des eſclaves que je mépriſe, & j'ai

Digitized by Google

résolu d'épouser une femme que j'honore. Préparez mon Peuple à cet Hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance; mais s'il osoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'Assemblée reçut les ordres du Sultan dans un respectueux silence, & le peuple suivit cet exemple. Soliman transporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Mosquée, & il disoit tout bas en l'y conduisant: Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les loix d'un Empire?

ODE

Présentée au Roi de Pologne, Duc de Lorraine, le jour de la Dédicace solemnelle de la Statue du Roi de France son Gendre, dans la nouvelle Place Royale de Nancy; par le R. P. Leslie, Jésuite.

IL luit enfin ce jour d'allegresse & de gloire,
Où STANISLAS, aux yeux de son Peuple enchanté,
Consacre de LOUIS les traits & la mémoire
A l'immortalité.
Embellis cette fête, ô céleste Uranie,
Descends en ces beaux lieux dignes de tes regards,
Appelle les neuf Sœurs, le gout & le génie,

Digitized by Google

Au triomphe des Arts.
De leurs efforts divins tout offre ici l'empreinte.
Vois ces Places, ces Arcs, ces Temples, ces Palais,
Quelle cité rassemble en une même enceinte
Tant de travaux parfaits ?
Un Roi, que tu formas, & que son Peuple adore,
Digne image du Dieu qui créa l'Univers,
Comme lui, du néant a d'un mot fait éclorre
Ces miracles divers.
Il commande, & la pierre à ses ordres docile,
S'éleve, flotte en l'air, & se place à sa voix ;
L'Artiste voit le fer souple comme l'argile
Se plier sous ses loix.
Quel prodige ! Des dons de Flore & de Pomone,
Quand l'Aquilon fougueux dépouille nos guérêts,
Vulcain les fait renaître, & ce fer qu'il façonne,
Nous rend tous leurs attraits. (1)
Le bronze sous la main d'un nouveau Praxitele,
Bouillonne, coule, & montre un Héros à nos yeux,
Dans l'essai de son art il en offre un modele (2)

(1) Les Ouvrages en fer du sieur Lamour, qu'on voit aux quatre coins de la Place Royale & autour de la Statue de Louis XV, sont des chef-d'œuvres de l'Art ; cet Artiste a rendu les fruits, les fleurs, tout ce qu'il a imité de la nature, avec une vérité surprenante.

(2) Le Roi qui aime à créer les talens, & qui n'emploie que ses Sujets pour ses Ouvrages, a.

Digitized by Google

A nos derniers neveux.
Nancy, ton Fondateur qu'on vit au diadême,
Joindre comme mon Roi, les talens, les vertus,
Le Grand Charles (1) étonné te cherche dans toi-même,
Et ne te trouve plus.
Tel à l'aspect de Rome, agrandie & brillante
Des chef-d'œuvres vantés du second des Césars,
Romulus eût jadis de sa ville naissante,
Méconnu les remparts.
Ces monumens pompeux, leur noble Architecture,
Ces merveilles de l'Art, Grand Roi, sont tes bienfaits;
Tu n'en cimentas point l'odieuse structure
Du sang de tes Sujets.
Par tes dons prodigués, ranimant l'industrie,
Tu hâtas dans les Arts leurs progrès éclatans,
Ils te durent leur gout, leur aisance, leur vie,
Leurs succès, leurs talens.
Tes peuples sont heureux, de ton regne l'histoire
Est celle des bienfaits; c'est peu pour ton grand cœur,

fait fondre la Statue de Louis XV, par le sieur Guibal; c'est en ce genre le coup d'essai de cet Artiste.

(1) C'est Charles III, Duc de Lorraine, dit le Grand, qui a fait bâtir la Ville-neuve de Nancy, où est la Place Royale.

Digitized by Google

Tu veux les illuſtrer, & qu'aujourd'hui leur gloire
Egale leur bonheur.
Reine de nos Cités, en ce jour mémorable,
Leve ta tête altiere, & vois dans le lointain,
D'avides Spectateurs une foule innombrable,
Accourir dans ton ſein.
Que vois-je? Eſt-ce Nerva, que ſon amour pour Rome,
Porte à charger Trajan du bonheur des humains,
Qui pour mieux l'aſſurer, inſtalle ce grand homme
Au trône des Romains?
C'eſt le meilleur des Rois, qui d'un peuple fidele,
Veut tranſmettre à LOUIS, & l'amour & la foi;
Qui maître de nos cœurs, lui-même les appelle
Aux pieds de ce grand Roi.
C'eſt moins en lui l'époux d'une fille qu'il aime,
Un Roi dans les revers, ſon généreux appui,
Qu'une ame, des vertus dignes du Diadême,
Qu'il honore aujourd'hui.
Oui, ce bronze animé, du Héros de la France,
M'offre l'air noble & grand, les graces, la bonté,
J'y vois de la douceur une heureuſe alliance
Avec la Majeſté.
De cet air triomphant précédé de la foudre,
Enchaînant la victoire à nos fiers étendards,
Des Belges effrayés il réduiſoit en poudre
Les nombreux boulevards.
Ou tel, plus grand encore au ſort de ſes conquêtes,

Digitized by Google

Immolant ſes lauriers au bien de ſes Sujets,
Dans l'Europe agitée il calma les tempêtes,
Et ramena la paix.
Le voilà des François la gloire & les délices;
Pere tendre, ami ſûr, homme aimable & grand Roi,
Peuples, voilà le Prince, à qui les cieux propices
Deſtinent votre foi!
Mais aux âges futurs, puiſſantes deſtinées,
Réſervez la douceur de vivre ſous ſes loix,
Et du fil de nos jours prolongez les années
Du plus chéri des Rois.
Que du moins à l'envi notre reconnoiſſance
Sur le bronze immortel conſacre auſſi ſes traits
Dans ces lieux embellis par ſa magnificence,
Et pleins de ſes bienfaits!
Nancy, puiſſe en tes murs ſon image chérie,
A nos derniers neveux rappeller chaque jour
Du peuple pour ſon Roi, du Roi pour la Patrie
Et le zele & l'Amour!
Qu'adorant dans ſes traits ſon cœur noble & ſublime,
La Lorraine attendrie embraſſe ſes genoux;
Que des Arts ranimés la main ſçavante exprime
Tout ce qu'il fait pour nous!
Touchés à cet aſpect, les Peuples d'âge en âge,
Lui vouant, à l'envi, leurs cœurs reconnoiſſans,
Viendront porter en foule aux pieds de ſon image
Leurs vœux & leur encens.

L. J.

Digitized by Google

SUITE

De l'Examen de la Surdité & de la Cécité, par un Sourd.

Confinons donc le Sourd dans son cabinet au milieu d'une bibliotheque bien choisie ; c'est l'endroit où il sera le plus à son aise & le plus agréablement. Avec du génie, une imagination fertile, beaucoup de connoissances acquises, du bon sens, de l'amour pour le travail, & du goût, il évitera l'ennui, & pourra même faire de bons ouvrages. Mais je soutiens qu'ils seront toujours éloignés de la perfection à laquelle il pourroit atteindre, à raison de ce qui lui manquera de ce commerce d'ame à ame, de cette communication de pensées & de sentimens qui en font naître en nous qui nous étonnent quelquefois nous même. M. *de Voltaire* conviendra de bonne foi qu'il y a dans ses ouvrages telle pensée sublime qui ne se seroit jamais présentée à lui dans son cabinet, malgré le feu de son beau génie, & qu'une conversation avec des esprits très-communs lui a suggérée. M. *de la Mothe* (1),

(1) Cependant M. le Sage sourd, a mis au jour

Sourd, ne nous auroit pas donné tout ce que M. *de la Mothe*, Aveugle, nous a laissé.

Tels que puissent être les ouvrages du Sourd, il est certain qu'ils sont la seule ressource qu'il ait pour *tuer le tems*; qu'il est réduit, comme je l'ai déja observé, à se faire une dissipation (1) de ce qui fait pour tous les autres hommes un objet d'application, un travail. Isolé, réduit à lui-même & aux livres, il est privé de toutes les douceurs & de tous les avantages de la société. Que l'on y réfléchisse; sans les occupations qu'il sçait se former, toute sa vie seroit absolument de niveau avec celle des brutes, si la raison & le sentiment réunis ne lui faisoient voir & sentir toute la dureté de sa situation; distinction bien cruelle. Cela seul rend cette situation d'autant plus affreuse qu'on a presque toujours l'injustice de blâmer le

des Ouvrages très-agréables tels que le Diable Boiteux, Gilblas; des Comédies où brille la gaieté, comme Crispin rival de son maître, Turcaret, &c. M. le Sage aveugle auroit-il mieux réussi?

(1) La lecture des brochures du jour, ne fait qu'un amusement très-frivole. Ou, si c'est une occupation, c'est celle d'un petit Maître, ou d'une jolie femme. Un Sourd peut s'y appliquer, sans contention d'esprit, & y trouver la même dissipation que dans les conversations du monde.

Digitized by Google

Sourd de sa sensibilité. Pour démontrer combien on est injuste, & combien sa sensibilité est naturelle & raisonnable, je me contenterai de rapporter une petite anecdote qui égayera un moment cette triste dissertation.

Je me trouvai il y a quelques années dans une Ville où l'on donnoit beaucoup de bals. Je m'étois masqué plusieurs fois, & ma surdité m'avoit toujours fait reconnoître. Une fort aimable Dame m'en fit quelques plaisanteries. Je me piquai au jeu, & je pariai contr'elle qu'au premier bal je me masquerois sans être reconnu. Je fis faire six masques, six dominos, & six paires de pantoufles pareils & propres pour ma taille. Tout fut exécuté dans le plus grand secret. Dans le bal même je proposai à six de mes amis de venir chez moi se masquer. Ils y vinrent sans être prévenus de mon dessein. Je les fis habiller, & je leur mis dans chaque oreille un tampon de cotton avec une emplâtre pardessus qui enveloppoit l'oreille exactement. Ils arriverent au bal dans cet équipage. On prit pour moi le premier auquel on parla; enfin on s'apperçut qu'ils étoient tous sourds. Il fut question de décider lequel des six étoit moi. On en étoit là lorsque je parus déguisé en Courier;

Digitized by Google

je joignis la troupe qui, sur des signes convenus, me faisoit telle ou telle question à laquelle je répondois, & lorsque je les questionnois ; réponse de Sourd. La préocupation que j'étois sous un des six dominos, fut confirmée, & éloigna l'attention qu'on auroit pu porter sur le Courier qui, pour la détourner encore, distribua une douzaine de lettres aux Dames. Les menuets dansés, on se démasqua l'un après l'autre, & je finis cette plaisanterie. On en soupçonnoit un autre sous mon masque, & l'on rit beaucoup de la façon dont je m'y étois pris pour gagner mon pari. Mais mes six amis m'avouerent que quoique mon idée les eût beaucoup divertis, ils souffroient impatiemment de ne pas entendre ce qui se disoit autour d'eux. *Cela n'a duré qu'une heure, leur dis-je; jugez donc de ce que je dois souffrir.*

Qu'un Aveugle est moins à plaindre! Dès que de deux maux on doit éviter le pire, ne doit-il pas se féliciter que l'accident qui lui a enlevé la vue, ne lui ait pas plutôt fait perdre l'ouie? Il auroit perdu tous les plaisirs les plus sensibles de l'ame, la dissipation la plus sûre, le remede le plus certain que puisse trouver contre la fatigue de l'étude, un beau gé-

Digitized by Google

nie qui travaille au bonheur des autres ; enfin la ressource la plus puissante que puissent trouver contre l'ennui les gens même les plus incapables de reflexion. L'Aveugle tout entier à la société, jouit de tous ses charmes les plus sensibles. Il peut lui être d'une utilité fort étendue & très-précieuse. Ne parlons plus de M. de la *Mothe*, que nous avons déja cité. Combien de Magistrats devenus aveugles ont continué de remplir leurs places au Palais, & en ont été les lumieres. Assemblées de Finances, Compagnies de Commerce, Conseils d'Etat, où ne peut-il pas être utile ? Si la *Cécité* ne lui permet pas d'entrer dans certains détails, qui d'ailleurs ne conviennent pas toujours aux grands génies, conçoit-on quelque affaire à la tête de laquelle il ne puisse être, & qu'il ne puisse conduire supérieurement & facilement ? En peut-on dire autant d'un Sourd ? Un Aveugle enfin, continuellement dissipé par tout ce qu'il entend & tout ce qu'il a à y répondre, n'a pas le tems de se replier sur lui-même, & de penser à son malheur : aussi les Aveugles sont-ils ordinairement féconds en saillies, & remplis d'une gaieté charmante.

Ne dissimulons rien : la *cécité* a ses inquiétudes, & elles sont terribles sans dou-

Digitized by Google

te : mais qu'un Aveugle soit assez heureux pour trouver un parent, un ami, un domestique d'une probité assez reconnue pour lui donner sa confiance, ses inquiétudes, qui dès-lors ne peuvent être que momentanées, sont bien légeres, & doivent paroître bien douces auprès de celles qui environnent sans cesse un Sourd. (1) Qu'on examine dans la position que l'on voudra la vie de l'Aveugle & celle du Sourd, la vie de l'Aveugle est toujours bien plus en sûreté que celle du sourd.

Pour rapprocher toutes nos idées, supposons deux hommes d'un mérite parfaitement égal, l'un Sourd & l'autre Aveugle ; l'Aveugle aura plus fréquemment compagnie, on ira le voir avec plaisir, on n'ira chez le Sourd que par bienséance. On pourroit dire que c'est parce qu'il y a plus de dépense de poitrine à faire chez l'un que chez l'autre, & que l'on s'aime. Mais M. l'Abbé *Trublet* ne nous en

(1) On peut voir ce que M. *de Fontenelle* a dit de M. *le Febvre*, neveu de M. *de la Mothe*, dans sa Réponse au Discours de M. l'Evêque de Luçon, successeur de M. de la Mothe dans l'Académie Françoise. Je sçais un gré infini à M. de F. de cet endroit de sa Réponse. Le neveu étoit bien louable, & l'oncle étoit bien heureux. M. *de la Mothe* oublioit sa *Cécité* avec M. *le Febvre* ; mais auroit-il oublié de même la surdité ?

Digitized by Google

a-t'il pas donné une raiſon plus fine, en nous diſant : « Qu'un homme qui n'eſt » qu'eſtimable, n'eſt jamais auſſi eſtimé » qu'il eſt digne de l'être, & que l'hom- » me aimable eſt toujours plus eſtimé » qu'il ne vaut. » On peut, ce me ſemble, appliquer fort naturellement cette maxime aux deux privations de la vue & de l'ouïe, car un Aveugle peut être très-eſtimable & très-aimable, au lieu que l'homme très-eſtimable & très-aimable, qui devient Sourd, en perdant l'exercice de la faculté qui lui donnoit le plus d'occaſion d'être aimable, ne nous paroît plus qu'eſtimable. L'homme aimable eſt déſiré & recherché, c'eſt beaucoup pour l'homme eſtimable s'il eſt conſideré. Un des prodiges de la vie de M. de Fontenelle & de ſa perſonne, c'eſt que ſa gaieté ſe ſoit ſoutenue contre ſa ſurdité, ainſi m'en parlent tous ceux qui ont l'avantage de connoître cet homme admirable.

Mais revenons ; il eſt naturel que le Sourd, plus iſolé que l'Aveugle, ſoit au moins toujours ſérieux ou rêveur, ſouvent triſte & mélancolique, tandis que l'aveugle jouit de toute ſa gaieté. Il me paroît donc qu'il n'y a pas à balancer entre ces deux ſituations, qui ont tant d'influence ſur le bonheur de la vie & ſur la ſanté.

Digitized by Google

On ſent aſſez que tout ce que j'ai dit ne regarde que ceux qui ne ſont affligés de leurs infirmités qu'après avoir eu le tems de recevoir une bonne éducation, de perfectionner leurs lumieres naturelles, & d'acquérir des connoiſſances; car ſur les Sourds & les Aveugles nés, en quelque état que le hazard les faſſe naître, la queſtion ne me paroît pas problématique. Un Aveugle né eſt ſuceptible d'une très-bonne éducation, & d'acquérir par-là bien des reſſources. Un Sourd de naiſſance eſt incapable de recevoir aucune inſtruction morale. Il eſt abſolument eſclave de la nature & des paſſions; où ne portent-elles point quelquefois? (1)

Je dois ici prévenir une objection que pourroit m'attirer l'eſpece de prodige qu'a operé M. *Pereyre*: il a inſtruit, m'a-t'on aſſuré, un jeune homme ſourd & muet de

(1) Quelque eſprit qu'eût un homme né ſourd & muet, & avec quelque habileté qu'on l'inſtruisît, on ne pourroit lui communiquer par l'écriture qu'une très-petite partie des penſées que nous nous communiquons ſi facilement les uns aux autres par la parole. A plus forte raiſon l'art d'écrire, tel que des hommes nés ſourds & muets pourroient abſolument l'établir entr'eux, ſeroit très-imparfait. M. Trublet, Eſſais de littérature & de morale, chap. de la converſation, tome premier, page 31 de la cinquieme Edition.

Digitized by Google

naiſſance, & entre beaucoup d'autres choſes, il lui a très-bien appris les principes de la morale. Ne doutons point du ſecret de M. *Pereyre*; mais qu'il me ſoit permis de faire quelques réflexions qui, en ſuppoſant même des ſuccès ultérieurs à cet exemple conſtaté, ne pourront que confirmer ce que j'ai avancé. M. *Pereyre* a une méthode qu'il a imaginée, ou du moins beaucoup perfectionnée, & qu'il a communiquée à deux de ſes freres. Ils en ſont extrêmement jaloux avec raiſon, & ſemblent craindre que des yeux philoſophes, en obſervant bien leur éleve, ne devinent le ſecret. Tous les Sourds & Muets de l'univers ſont donc réduits à avoir recours à ces trois perſonnes pour recevoir quelque inſtruction. C'eſt un cas unique que mille accidens peuvent empêcher de ſe multiplier, & qui ne tire point le Sourd de naiſſance de la poſition cruelle où j'ai dit que le réduiſoit ſon infirmité. Pour anéantir ma propoſition, il faudroit que la méthode en queſtion fût généralement connue, & à la portée de tout le monde, des maîtres qui ſe chargent de l'inſtruction de la jeuneſſe, des peres qui n'ont pas le moyen de donner des maîtres à leurs enfans; ſans cette derniere condition ſurtout, il n'y aura que les gens riches

Digitized by Google

qui participeront au bénéfice de la méthode, & alors ce sera une chose particuliere à un état privilégié par le caprice de la fortune, dont on ne pourra rien conclure pour le général. D'ailleurs, très-peu de Sourds & Muets ont autant d'esprit naturel qu'en a l'admirable éleve de M. *Pereyre*. Il paroit aussi d'un excellent caractere. Mais poussons plus loin nos réflexions.

Les choses extraordinaires usurpent souvent au premier coup d'œil des droits sur notre admiration : L'expérience & la réflexion qui peut quelquefois l'anticiper, forment le creuset qui réduit l'admiration au degré mérité.

Quelque excellente que puisse être la méthode en question, elle ne peut embrasser les détails d'instruction que reçoit un homme qui a le sens de l'ouie. Il est fort probable que M. *Pereyre* est bien du tems avant que de faire entrer dans l'ame de ses éleves les perceptions & les idées si aisément communiquées par la voie ordinaire de la parole. Combien plus de tems encore lui faut-il pour faire concevoir, pour faire sentir les différences & les rapports des idées entr'elles, les nuances dont est suceptible chaque idée ! sera-t'il bien aisé de faire concevoir à ces éleves la différen-

Digitized by Google

ce du préjugé au jugement, du sentiment à l'imagination, de l'esprit au génie, de la superstition à la piété, de la misantropie à la probité? Nous nous dispenserons de citer des rapports, des différences, des nuances beaucoup plus difficiles encore. Mais ne peut-on pas croire que l'éducation de ces éleves, réduite dans un cercle très-étroit de notions communes, en fera des hommes à préjugés, & rien de plus? Supposons la promulgation de la méthode au point que nous avons indiqué plus haut, & que les Sourds en retirent tous les fruits imaginables, & deviennent des sçavans; il n'en résultera pour eux qu'un moyen de dépérir plus vîte par leur application à l'étude qui sera assidue, & par conséquent d'autant plus contraire à leur santé, qu'ils auront plus d'esprit naturel, & par-là plus d'espérance d'acquérir beaucoup de lumieres, & de connoissances par l'étude. Un Aveugle né sera donc toujours moins à plaindre, puisqu'il peut sans travail, sans application, en se dissipant par la conversation & par les lectures qu'on lui fait, acquérir toutes les connoissances dont le préalable seul doit être un travail très-dur, très-assidu, & souvent très-rebutant pour le Maître & l'éleve sourd de naissance. L'objection par elle-

Digitized by Google

elle-même ne peut donc, de quelque côté qu'on l'envisage, que faire pencher la balance en faveur de la *Cécité*.

Je suis très-sourd, & de plus j'ai la vue si courte que je ne distingue pas à quatre pas de moi qui est l'homme que je vois. Depuis long-tems j'ai fait une sérieuse attention sur moi-même pour me mettre en état de décider laquelle des deux infirmités m'affectoit le plus. Je puis dire avec vérité qu'il s'en faut infiniment que tout ce que je perds à ne point voir, me cause autant de peine que ce que je perds à ne point entendre.

Mais, me dit-on, *ce que vous n'entendez pas, le plus souvent ne vaut pas la peine d'être entendu.* A la bonne heure; ce sont cependant ces riens, ces bagatelles, ces sottises, si l'on veut, dont je vois rire ce profond Géometre qui est sorti de son cabinet pour les venir entendre, & se remettre par-là de la fatigue que lui ont causé ses calculs. J'apperçois un Moraliste qui y donne attention, les médite, & va se retirer chez lui pour en faire la matiere d'une instruction. Un Poëte me semble les saisir, & se félicite d'en pouvoir faire une épigramme ou un trait de Comédie. Si la nature a donné à un Sourd un sentiment assez vif pour saisir ces différens

Digitized by Google

objets dans une ſociété, il faut convenir qu'il ne lui eſt pas poſſible de penſer que tout ce que l'on dit, ne ſoit pas intéreſſant par quelque côté. Il ſouffre donc de ne point entendre. L'Aveugle n'eſt point dans ce cas; il peut s'amuſer, amuſer, & plaire infiniment dans un cercle. Or, qui n'aime à plaire? le Sourd qui a le plus de mérite, doit ſentir que ſon état n'excite tout au plus que de la pitié & de la compaſſion; ce ſentiment eſt humiliant pour l'orgueil & pour l'amour-propre; mais qui peut ſe défaire de l'un & de l'autre aſſez entiérement, pour qu'il ne s'en éléve pas quelque mouvement douloureux dans notre ame? *Qu'il ne s'y expoſe pas*, dira-t'on; qu'il s'épuiſe donc par le travail & la méditation.

Après ces réflexions, paroîtra-t'on ſurpris de ce que je penſe ſur la *Surdité* & la *Cécité?* Mais je déclare que j'aurois la plus ſincere obligation à l'Aveugle qui voudroit ſe donner la peine de détruire mon ouvrage, & me laiſſer ſans réplique. En m'éclairant, il me feroit jouir de la douceur d'être moins malheureux que je ne crois l'être.

Tout ſe réduit à ſçavoir: *Si un Sourd doit ſouhaiter d'être plutôt aveugle: ſi un Aveugle doit préférer d'être Sourd.* Je dois

Digitized by Google

me défier de mon opinion, parce que je dois craindre, je le repéte, la séduction du sentiment rigoureux de ma surdité. Si je ne dois pas m'y livrer & penser en conséquence, qu'on me donne des moyens & des raisons pour le combattre; je n'en trouve que pour le supporter. Ceux qui n'ont aucune de ces deux infirmités, pourront me dire que le sentiment de l'une & de l'autre dépend beaucoup du caractere & des passions de l'homme aveugle ou sourd. Je l'accorderois volontiers, si je pouvois me dissimuler que les passions quelconques ont un but, & que le moyen le plus assuré qu'elles emploient pour y parvenir, est *le désir de plaire*. Un Sourd y trouve des difficultés insurmontables; & d'ailleurs la surdité le force à une retraite presque absolue. S'il n'a pas de goût pour ce genre de vie, pour la retraite, que ne souffrira-t'il pas? Si elle est de son goût, il s'y desséchera & épuisera par le travail, l'étude & la méditation, tandis qu'un Aveugle entretiendra sa santé par la gaieté que la société lui inspirera. Enfin, pour soutenir la retraite avec agrément, il faut de l'acquis d'un genre ou d'un autre, ou quelque talent poussé au moins à un certain point de perfection, de l'esprit, de l'imagination, du génie,

du goût, de l'amour pour le travail, ou tout au moins quelque partie de tout cela. On pourra alors se faire des occupations, mais d'autant plus fatiguantes qu'elles seront sans dissipation. Combien d'hommes parmi les véritables Sçavans même, ont-ils, je ne dis pas une santé, mais des facultés intellectuelles à l'épreuve d'une pareille application ?

Ceux qui me connoissent personnellement, m'objecteront que je me livre aux affaires & à la société, & que je n'ai point l'air mélancolique, quoique rêveur, & conséquemment que je ne souffre point, ou que je souffre peu. En adoptant jusqu'à la conséquence, je demanderai si l'on a vu beaucoup de Sourds de mon espece; & enfin si l'on imagine qu'il ne m'en ait rien coûté pour parvenir au point de ne jamais laisser appercevoir le sentiment de mes souffrances. La carriere que j'avois entreprise, & la nature de ma fortune m'ont forcé jusqu'ici de rester dans le grand monde, & j'ai travaillé pour m'y rendre supportable. J'avoue que je voudrois quelquefois avoir assez d'acquis ou de naturel pour me rendre agréable une entiere retraite. La supporterois-je ? je n'ose l'assurer, & je la crains. Absolument livré à moi-même, je craindrois de tomber dans

Digitized by Google

la mélancolie, & d'aller jusqu'à la misantropie. J'ai donc lieu de croire qu'*aveugle* je serois moins à plaindre, puisque la table, les concerts, la conversation, les lectures que je me ferois faire, pourroient sans travail & sans application, successivement, continuellement & agréablement me distraire du sentiment de mes maux.

Je vais finir par un conseil dont je me suis bien trouvé. Que les Sourds tâchent de prendre assez sur eux pour ne point paroître inquiets, & pour n'être jamais *questionneurs*. L'inquiétude est insultante pour les autres & pour eux-mêmes, & les questions qui dérangent une conversation sont toujours rebutantes. Qu'ils attendent qu'on les questionne, c'est sûrement le meilleur moyen de ramener à eux la conversation, s'ils sont dignes qu'on prenne cette peine. Par cette conduite ils éviteront beaucoup de ridicules, s'ennuieront sans doute, mais il faut prendre patience. Est-on sourd pour rien? Quant aux Aveugles, qu'ils se félicitent, qu'entre tant de maux dont la Providence pouvoit les accabler, elle les ait affligés d'une privation qui doit leur paroître fort légere, dès qu'elle les laisse jouir de tous les avantages d'être aimables, s'ils sont tels par leur esprit & par leur caractere.

Digitized by Google

A MONSIEUR DE BOISSY,
Auteur du Mercure.

Salut à l'Auteur du Mercure.
Bon jour, bon an, bonne ſanté ;
Toujours de la légereté :
Mais c'eſt chez vous un don de la nature.
Rabattons ſur d'autres ſouhaits
Que de tout mon cœur je vous fais.
Puiſſiez-vous ramaſſer ſans ceſſe
Et (comme on dit) à pleine main,
Les productions du Permeſſe
Dont profite l'eſprit humain!
Daigne Apollon, & les doctes Pucelles,
Vous conſerver le Juge des bons vers !
Puiſſe Pégaſe ſur ſes aîles,
Vous tranſporter au bout de l'univers !
Cueillez partout des fleurs nouvelles,
Et formez-en mille & mille bouquets
Pour parer le ſein de nos belles;
Et par des chanſons immortelles
Egayez nos divins banquets.
En parcourant toute la terre,
Prenez le nom des ſublimes Auteurs ;
A leur tête, placez Voltaire ;
Et me nommez de ſes adorateurs.
C'eſt (à mon ſens) le vrai Dieu du Génie,

Digitized by Google

On le connoît à son front radieux ;
Il a porté son vol audacieux
Dans la région d'Uranie,
Et de la main de Polymnie
Son nom est écrit dans les cieux.
D'Hébé, de Flore & de Pomone,
Recevez les dons tour à tour.
A la clarté du flambeau de l'amour,
Allez, petit-fils de Pleïone,
Embellissez ce terrestre séjour.
Rappellez-nous les heureux tems d'Astrée,
Chantez, Louis & ses vertus ;
Que par ses soins notre riche contrée
Jouisse encor du siecle de Titus.

Dallet, l'aîné.

A Vallognes, ce 20 Décembre, 1755.

VERS

A Madame la Comtesse de Stainville, Ambassadrice de France à Rome, le premier jour de l'An 1756.

LE destin trop souvent de ses faveurs avare,
Devint un jour prodigue, & voulut que les Dieux,
Eglé, fissent en vous un assemblage rare
De leurs dons les plus précieux.

Digitized by Google

Apollon vous donna l'esprit & la justesse ;
Les neuf Sœurs, leurs talens, le goût & la finesse ;
Junon mit dans vos yeux une noble fierté ;
Diane, la pudeur ; Minerve, la sagesse ;
Hébé, le doux sourire, & l'air de la jeunesse.
Sans mes dons, dit Plutus, céleste Comité,
Les vôtres ne sont rien : j'y joindrai la richesse ;
Et moi, dit Jupiter, la libéralité.
Flore, sçavante en l'art d'embellir la nature,
Se chargeoit de votre parure.
Je te dispense de ce soin,
Lui dit Venus ; Eglé n'en aura pas besoin,
Je lui fais don de ma ceinture.
Il vous manquoit encor un présent de son fils.
Au milieu des jeux & des ris,
Les graces, le talent de plaire
Laissent un vuide dans le cœur ;
L'amour en votre faveur
Embrassant Hymen son frere
Voulut que leur paix sincere
Cimentât votre bonheur.
Stainville est votre époux, Du Châtel votre mere :
Je vois vos cœurs unis par le plus doux lien :
Eglé, quel vœu pour vous me reste-t'il à faire ?
Que les Dieux ne vous ôtent rien.

Digitized by Google

LETTRE

D'un Bourgeois de Bordeaux, à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, en lisant votre Mercure, j'ai trouvé une lettre de l'illustre M. Rousseau, où il se défend contre ceux qui osent attaquer les nouveautés étonnantes de ses systêmes. Je n'entre point dans toutes ces discussions ; mais je ne feindrai pas d'avouer que j'ai été surpris de la hauteur Stoïque & Lacédémonienne avec laquelle il nous traite. Il nous insinue avec une clarté assez dure, que son dessein n'est ni de nous amuser, ni de nous instruire. Je lui répons d'abord qu'il fera l'un & l'autre malgré lui, par la seule raison que nous nous occupons à le lire. Chose qu'il ne sçauroit empêcher. Tout le fruit qu'il pourra tirer de sa mauvaise intention pour nous, c'est de nous dispenser de lui être reconnoissans, puisqu'il ne nous éclaire qu'en protestant qu'il ne veut pas nous éclairer. C'est un vrai larcin que nous lui faisons.

Mais je demande quelle raison lui avons-nous donnée de se fâcher contre nous ? Si quelqu'un de nos concitoyens a mérité

sa colere par quelques petits dilemmes embarrassans, mais point incivils, toute la ville qu'il proscrit n'a point de part à cela. Une chose bien certaine, c'est que nous admirons son éloquence comme tout le reste du monde, preuve assez évidente que nous valons quelque chose. Comment peut-il avoir la cruauté de foudroyer ainsi ses admirateurs.

Il semble nous apprendre qu'il n'écrit que pour Geneve, cela veut dire qu'il n'aime qu'elle. J'avouerai que j'avois cru jusqu'ici que le vrai philosophe étoit l'ami du monde entier; qu'il regardoit tous les hommes comme des freres. Qu'il aime Geneve, à la bonne heure; mais nous osons le prier de nous aimer un peu, tous Bordelois que nous pouvons être: car après tout que sçait-il? Peut-être sommes-nous des hommes?

Il seroit mieux, dit-il, de demander à ceux qui ne sont pas Genevois, & qui ne me goûtent point, pourquoi ils lisent mon ouvrage, que de leur expliquer pourquoi il est fait? Les termes dont il se sert pour dire cela, ont un air sentencieux, mais j'ai bien peur qu'ils n'en ayent que l'air. Il est très-sûr que tout le monde le goûte & l'admire, Genevois ou non, ainsi il se fonde sur une hypothese fausse. Sup-

Digitized by Google

posons, comme lui, l'impossible. Supposons, dis-je, qu'il eût fait un ouvrage où l'utile & l'amusant ne se trouvassent point, & qu'il dit à ceux qui s'en plaindroient, pourquoi le lisiez-vous ? Mais, Monsieur, pourroit-on lui répondre : Je ne prévoyois pas, en prenant votre livre, qu'il ne devoit m'amuser ni m'instruire. La réponse seroit bonne, personne n'étant devin.

Cependant quand je réfléchis à sa sentence, je crois y démêler une idée trop fiere pour être la sienne. Ne voudroit-il pas dire, qu'il est peu de gens qui doivent le lire, c'est-à-dire qu'il en est peu qui soient dignes de le faire; & puis en cherchant quels sont ces mortels privilégiés, il semble que ce sont les Genevois & ceux qui le trouvent instructif & amusant, ou pour dire la chose comme elle est, ceux qui sont ses approbateurs. Voilà une idée qu'on ne doit pas attribuer à un philosophe aussi modeste & aussi bon Logicien que lui. Il est donc de l'équité de convenir que sa sentence ne signifie rien.

Au reste, il ne nous a pas appris à quoi peuvent servir ses systêmes, & quel a été son but en écrivant. J'ai écrit, dira-t'il, pour donner aux Genevois de fortes raisons d'aimer leur gouvernement, pour leur inspirer l'humanité, l'amour de la

patrie & de la liberté, & l'obéiſſance aux loix.

Je crois donc entendre M. Rouſſeau parlant ainſi à ſes concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos ſemblables, car nous avons eu tort de ſortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une femelle & la nourriture. Aimez votre patrie, puiſqu'il eſt vrai que nous devrions n'en avoir jamais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous ſommes à plaindre de n'être plus dépendans d'un Lion ou d'un Ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin obéiſſez aux loix, puiſque vous étiez faits pour n'obéir à aucune. Si les Genevois n'avoient pas de meilleures raiſons pour être bons citoyens, nous n'aurions pas admiré comme nous faiſons, la ſageſſe de leur gouvernement & la pureté de leurs mœurs.

Je ſçais bien qu'il pourroit répliquer, comme Agamemnon ; *Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins*, ſurtout devant des Adverſaires obſcurs & indignes de moi, tels que vous êtes, vous dont je craindrois de relever la baſſeſſe, ſi je deſcendois juſqu'à elle. De plus, que m'importe qu'on m'approuve, ou qu'on me

condamne ? Mes Approbateurs sont la raison & la vérité, (*à Dieu ne plaise que cela soit*,) je n'attends rien de personne. Je foule aux pieds les critiques & les suffrages : *Si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ.* Tous ces sentimens ont une majesté philosophique qui éblouit ; mais je soupçonne qu'ils sont trop métaphysiques pour être réels. La nature a mis dans nos cœurs un violent désir d'être estimé de ses semblables ; & je croirois fort que sans ce désir-là, personne ne se feroit imprimer, pas même M. Rousseau. De plus, répéter mille & mille fois qu'on méprise l'estime des hommes, c'est répéter qu'on méprise les hommes mêmes. Or, comme le mépris dérive toujours d'une comparaison relative à sa propre personne, dire qu'on méprise les hommes, c'est dire en termes couverts, qu'on se croit plus qu'eux. Il seroit pourtant un peu violent de se croire le premier homme du monde.

L'affectation est toujours ridicule. Il y en a, ce me semble, à se proclamer philosophe par un certain ton altier & crud, qu'on prend un peu trop dans notre siécle. Du moins pour l'être, on ne doit pas traiter son monde d'une maniere si hautaine, car alors il paroîtra qu'on a plus de colere que de philosophie.

Digitized by Google

Pourquoi, par exemple, répondre par des injures; (le titre de bel esprit en est une de la maniere que M. Rousseau le donne)? Pourquoi, dis-je, ne pas répondre par des raisons? Il n'en avoit point, dira-t'on, il ne falloit donc pas répondre.

Je connois des gens qui ont cru appercevoir dans ses écrits une humeur fort éloignée de cette douceur gracieuse & liante, qui doit être comme l'habit de la véritable vertu. Je n'ai garde d'être de leur avis, & je suis persuadé que M. Rousseau est aussi aimable par son caractere, qu'il est estimable par ses mœurs, & admirable par ses écrits; mais je suis obligé de convenir que cet avis où il répond si durement, a été écrit dans quelque quart-d'heure d'inquiétude, & je gagerois que sa santé n'étoit pas bien disposée dans ce moment-là.

Je finirai par l'avertir que l'indisposition où il pouvoit être alors, lui a empêché de faire assez d'attention à la lettre qu'on lui écrit, ensorte qu'il ne lui a pas fait l'honneur de l'entendre. On ne l'exhorte pas à quitter les discussions politiques pour faire des Opera, on s'intéresse trop à sa gloire pour exiger de lui une pareille chute; on croit même que la littérature perdroit tout, s'il n'étoit que poëte; & qu'en cas qu'il ne fût que Musicien,

Digitized by Google

la musique ne gagneroit pas autant que l'éloquence a déja gagné à être cultivée par lui. On a voulu lui dire seulement, qu'il vaut mieux ne faire qu'amuser, que de donner des instructions fondées sur des principes aussi dangereux que les siens, d'où dérive naturellement la conséquence que l'homme n'a été fait ni pour une morale, ni pour une religion; conséquence que la droiture pieuse de son cœur désavoueroit assurément. Du reste, on l'exhorte à poursuivre ses recherches, & surtout à prétendre aux découvertes neuves, sans aimer les nouveautés. Cet avis, ce n'est point les Bordelois seuls qui le lui donnent, les Genevois, j'ose le dire, le lui donnent aussi.

Je ne crois pas avoir rien dit de choquant à M. Rousseau; & je viens de relire ma lettre pour voir s'il m'est échappé la moindre chose qui démentît les sentimens d'estime, d'admiration, & même de respect, dont je suis pénétré pour lui. Je suis même si assuré de la noblesse & de la candeur de ses sentimens, que je suis persuadé qu'il consentira lui-même à ce que cette lettre soit insérée dans votre Mercure; honneur que je vous supplie de lui accorder.

De Bordeaux, le 14 Janvier 1756.

Digitized by Google

Je remercie très-humblement M. de Boissy, de la bonté qu'il a eue de me communiquer cette piéce. Elle me paroît agréablement écrite, assaisonnée de cette ironie fine & plaisante, qu'on appelle, je crois, de la politesse, & je ne m'y trouve nullement offensé. Non seulement je consens à sa publication, mais je désire même qu'elle soit imprimée dans l'état où elle est, pour l'instruction du Public & la mienne. Si la morale de l'Auteur paroît plus saine que sa logique, & ses avis meilleurs que ses raisonnemens, ne seroit-ce point que les défauts de ma personne se voient bien mieux que les erreurs de mon livre? Au reste, toutes les horribles choses qu'il y trouve, lui montrent plus que jamais, qu'il ne devroit pas perdre son tems à le lire.

ROUSSEAU.

A Paris, le 24 Janvier 1756.

ODE

Sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence.

C'Est toi, grand Rousseau, que j'appelle:
Descends du céleste séjour:

Digitized by Google

Viens guider l'effort de mon zele
Qui m'anime dans ce beau jour.
Nouveau Pindare de la France,
Viens soutenir par ta présence
La foiblesse de mes accens :
Prête-moi ta sublime lyre ;
Le nom de Bourbon qui m'inspire
Est digne des plus nobles chants.

Le Ciel en ta faveur s'explique,
France, il te comble de ses dons.
Et pour la sûreté publique,
Etend la race des Bourbons.
Au milieu d'une paix profonde,
Auguste, le maître du monde,
Ne fut que le pere des Arts :
Mais dans un temps aussi tranquile,
Des Muses Louis est l'asyle,
Et le pere de nos Césars.

Un fils de Pallas vient de naître ;
Sa grandeur éblouit nos yeux :
Nous voyons enfin reparoître
L'heureux siecle de ses ayeux.
Louis, tout annonce ta gloire ;
Ta valeur fixa la victoire ;
Ton nom enchaîne les destins ;
Et dans l'éclat qui t'environne,
Trois Princes soutiennent le thrône
Qui fait le bonheur des humains.

Digitized by Google

Muses, descendez du Parnasse ;
Venez instruire cet Enfant ;
Qu'il soit la gloire de sa race,
De la paix qu'il soit le garant.
Doctes Filles de la Déesse
Qui préside aux bords du Permesse,
Et qui forme les cœurs guerriers ;
Oui, vous seules pourrez en faire
Un Héros, un Monarque, un Pere,
Et joindre l'olive aux lauriers.

Que fais-je ? la raison m'éclaire ;
Prêtons l'oreille à ses leçons.
Par quelle audace, téméraire,
Osai-je chanter les Bourbons ?
Ah ! Je reviens de mon délire,
Mes doigts abandonnent la lire,
Cessez, ma Muse, vos concerts ;
Pour oser imiter Pindare,
Je craindrois, malheureux Icare,
De périr au milieu des Mers.

Si, sensible à votre tendresse,
Le Ciel couronne tous vos vœux,
François, par des chants d'allegresse,
Montrez que tout vous rend heureux.
De vos cœurs suivez le langage,
Offrez-lui ce sincere hommage,
C'est l'amour qui vous l'a dicté.

Digitized by Google

Mais toi, trop heureuse Provence ;
A célébrer cette naissance
Fais servir ta vivacité.

Par un Professeur des Humanités au College de l'Université de Valence, tenu par les Prêtres de la Congrégation du Saint Sacrement.

VERS

Au sujet d'une petite figure d'émail représentant l'Amour tenant un cœur dans sa main, que Mademoiselle de Li... avoit eu la bonté de me donner.

CE cœur qu'on voit dans votre main ;
Dieu de Paphos, sans doute, nous dénote
Que vous êtes des cœurs l'aimable souverain ;
Vous n'avez pourtant pas encor soumis Linote.
Cette beauté bravant vos traits vainqueurs,
N'a pas même daigné conserver votre image,
Mais si jamais elle vous rend hommage,
Sçachez que vous aurez le plus parfait des cœurs.

Cos... d'Arles, Docteur en Médecine.

Digitized by Google

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, le Public a sous les yeux un phénomene auquel un Journaliste aussi empressé que vous l'êtes à saisir tout ce qui peut l'intéresser, doit l'avertir de donner une attention particuliere, sinon afin qu'il jette la vue sur un objet qui ne peut manquer de la tenir déja fixée, du moins afin qu'il se confirme dans l'idée que cet objet mérite d'attacher ses regards.

Je ne crois pas qu'aucun siecle ait fourni jusqu'à présent l'exemple de trois freres qui se soient distingués, l'un dans la Poésie, l'autre dans la Peinture, & le troisieme dans la Musique. C'est ce que nous voyons dans le nôtre. Il y a même une circonstance qui rend ce phénomene encore plus intéressant. Ces trois freres sont fils d'un Musicien célébre (*J. Aubert*, Intendant de la Musique de M. le Duc, premier violon de l'Opéra, Auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde). Le fils aîné de cet homme habile, héritier de ses talens, l'un des meilleurs sujets de l'orchestre de

Digitized by Google

l'Opéra depuis l'âge le plus tendre, vient de réunir tout nouvellement la place du premier violon, qu'avoit son pere, & celle de Batteur de mesure. Il paroît depuis quelques semaines un excellent livre de symphonies de sa composition, dédié à Madame la Marquise de Villeroi, où l'on trouve un morceau extrêmement gouté du Public, sur lequel a été fait un pas de deux dansé à l'Opéra, par M. & Mlle *Lany*, dans l'Acte Espagnol, de l'Europe galante.

La Musique du pas de six qui a reçu cet hiver de si justes applaudissemens dans le dernier acte de Roland, est encore de lui. Le livre de Symphonies dont nous venons de parler, est le deuxiéme Œuvre de l'Auteur. Le premier a été dédié à Madame Adélaïde. Voilà l'aîné des trois freres.

Le second, d'après qui sont gravées deux jolies Estampes nouvelles dans le gout de M. *Chardin*, annoncées avec éloge dans le Mercure du mois de Décembre dernier, intitulées, l'une *le Billet Doux*, & l'autre *la Revendeuse à la Toilette*, a fait plusieurs tableaux qui décorent les appartemens de Monseigneur le Dauphin à Choisy. Il excelle dans le dessein, surtout pour les sujets familiers, où il joint les graces

au naturel ; mérite qui a manqué souvent à ceux qui y ont le mieux réussi.

Plusieurs fables d'un genre tout nouveau, insérées successivement dans le Mercure, telles que le *Miroir* & le *Merle*, dont celui de Juin 1755 fait l'éloge, en prévenant le Public favorablement pour le recueil que l'Auteur annonce ; celle de l'*Ours Philosophe*, donnée peu de tems après; & tout récemment celle intitulée *les Rêves*, insérée dans celui de Décembre, font assez connoître celui des trois freres qui s'applique à la Poésie. Il est le plus jeune des trois, & travaille depuis quatre ans à un ouvrage périodique, qui sans exiger des talens supérieurs, en demande toujours beaucoup pour devenir aussi intéressant qu'il l'est dans ses mains.

Les talens de ces trois freres se prêtent mutuellement les secours qu'ils se doivent. Les vers au bas des Estampes du Peintre, & l'épître en vers mise en tête des symphonies du Musicien sont du jeune Poëte. Je transcrirai, si vous voulez bien, cette derniere adressée à Madame la Marquise de Villeroy, à qui le Musicien a eu l'honneur de montrer son Art.

Vous, pour qui l'harmonie a de si doux attraits ;
Et qu'un sentiment sûr éclaire,

Digitized by Google

Pour connoître, approuver, seconder ses succès,
Mes travaux recevront un glorieux salaire,
Si vous applaudissez à ces foibles essais.
Favorite des Dieux, vous ne sçûtes jamais
Combien il en coûte pour plaire.
Flatté de vous guider dans un art plein d'appas,
J'ai vu le Dieu du goût vous offrir sa couronne,
Et semer des fleurs sous vos pas;
Ces fleurs qu'il nous vend cher, prodigue, il vous les donne;
Je nommerois mille vertus,
Qui surpassant ces dons ne vous coûtent pas plus.

Si vous pouvez rendre ma lettre publique, je serai charmé, Monsieur, que l'amitié ait contribué en quelque chose à la gloire de ces trois personnes, en leur rendant un témoignage que vous devez approuver d'autant plus qu'il n'est nullement fardé. Je n'ai fait qu'exposer à vos yeux la vérité toute simple.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 30 Décembre 1755.

Digitized by Google

VERS

Envoyés à M. le Baron de Marchais, le premier Janvier 1756, par Mademoiselle d'Oph...

RECEVEZ, cher Marchais, l'offrande la plus pure ;
Rien ne sçait vous toucher que les vrais sentimens,
Et préférant toujours au plus sublime encens
Les vœux qui sont dictés par la simple nature
Dont vous sçavez si bien distinguer les attraits,
Vous donnerez le prix à tous ceux que je fais.
C'est plus pour vous donner un gage
De mon parfait attachement,
Que pour suivre un commun langage
D'un trivial arrangement
Admis par un ancien usage.
Je vous rends en ce jour le plus sincere hommage ;
De ma reconnoissance il est un sûr garant,
De vos bienfaits il est l'ouvrage.
Que mon cœur ne peut-il s'expliquer davantage !
Mais on en dit assez quand on dit ce qu'on sent.

Monsieur,

MOnsieur Dubois désavoue les vers insérés sous son nom, dans le volume du mois d'Août dernier, pag. 47. La publication de ce désaveu est un peu tardive, mais M. Dubois nous la fait demander d'une maniere si pressante, que nous ne pouvons lui refuser cette satisfaction. Nous lui avons cependant l'obligation d'avoir rétabli le premier vers que nous avions reçu ainsi tronqué

Mon tendre hommage à celle

Nous allons redonner la piece entiere, afin qu'on l'ait plus correcte.

Vers à Madame de Forgeville.

J'offre mon tendre hommage à celle
Qui tous les jours à Fontenelle
Consacre sa voix & ses yeux :
Pour prix d'un soin si précieux,
Puisse l'amie être immortelle !
Puisse l'ami, rival des Dieux,
Toujours charmant, toujours fidelle,
Oublier son rang dans les cieux
Pour vivre ici-bas avec elle !

Voici d'autres vers où l'on forme à peu près le même souhait pour ce grand homme.

Digitized by Google

VERS

Sur l'indisposition dont M. de Fontenelle a été attaqué dans le mois de Janvier.

SUr ce Mortel autant aimé qu'aimable,
Et dans tous les temps admirable;
Viens, Déesse de la Santé,
Porter ton souffle secourable.
Que par nos vœux il y soit arrêté,
Et qu'enfin la divinité
Renouvellant, au gré de notre envie,
Le fil précieux de sa vie,
Lui laisse l'immortalité
Qu'elle a donné à son génie!

*Par Mlle. des T*** de B.*

AUTRES

Sur le Portrait que Madame de Forgeville a donné du caractere de M. de Fontenelle.

DE ce Sage formé pour instruire & pour plaire,
Sous les yeux de la vérité
Minerve a peint le caractere
Pour servir de modele à la postérité.

Digitized by Google

Seconde Lettre de M. Voisin, à M. le Prince, de &c. (1)

MOnsieur, j'ai eu l'honneur de vous annoncer dans ma premiere Lettre que je considérois les Princes & les autres grands Seigneurs sous trois points de vue : sous le premier, comme particuliers dans l'intérieur de leurs maisons & de leurs Terres; sous le second, comme peres de famille; & enfin sous le troisieme, comme membres de la Société & hommes d'Etat; ces trois parties qui divisent ma préface, sont aussi le plan analytique de mon ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

Le Prince ou le grand Seigneur considéré comme particulier dans l'intérieur de sa maison & de ses terres.

Son premier soin doit être de connoître exactement son revenu, pour juger du nombre des Officiers & des domestiques qui lui sont nécessaires, relativement à son usage journalier, ou à la nécessité de représenter quelquefois extraordinairement.

(1) Voyez le premier Volume du Mercure de Décembre.

Digitized by Google

L'économie ne permet pas que la dépense égale toujours la recette. Cet équilibre entr'elles pourroit à la fin, par des accidens imprévus, faire pencher la balance du côté de la dépense; ce qui opéreroit une diminution de revenus, & peut-être de fonds, à moins qu'on n'y remédiât par une prompte réformation.

La dépense d'une pareille maison doit donc être noble, mais toujours au dessous des revenus, & j'explique par le détail à combien on peut fixer la réserve de la recette, afin que le Prince ou le grand Seigneur ne se trouve jamais, quand il survient des extraordinaires, étonné, embarrassé ni inquiété par la crainte de les devoir ou de ne les pouvoir payer, sans diminuer l'ordinaire.

Comme on ne peut trop s'opposer à ce que la dépense ordinaire, une fois réglée, sorte de sa fixation, il faut avoir la même précaution d'empêcher la diminution des revenus & l'attention de les augmenter, sans néanmoins faire aucun préjudice à personne, & sans diminuer les libéralités raisonnées du Prince, ou du grand Seigneur.

Voilà la base générale sur laquelle doit être établie une maison.

L'exemple de plusieurs Princes dont on

Digitized by Google

ne peut trop admirer les vastes connoissances en matiere d'arrangemens, & d'une noble économie, démontreroit, s'il étoit nécessaire, que le détail n'est point indigne d'un Grand. Si tous ceux qui lui appartiennent sont convaincus de sa capacité & de sa résolution d'entrer dans ce détail, de la connoissance qu'il a, ou qu'il veut acquérir des regles de la subordination qui doit subsister entr'eux pour son service, de la nature & de l'étendue des devoirs de chacun d'eux, suivant son emploi, aucune inattention ni mauvaises vues, ne les écarteront de ce qu'ils doivent faire. Le dernier domestique, craignant & aimant son supérieur, ne s'attachera qu'à lui plaire; & ainsi une satisfaction solide régnant dans toute la maison, & arrivant par degré jusqu'au grand Seigneur, il jouira d'une tranquillité & d'une abondance, qui lui ouvriront les mains pour distribuer des récompenses méritées.

Tout dépend donc de la certitude où sont ceux qui composent la maison d'un Prince ou d'un grand Seigneur, qu'il est également capable & résolu d'éclairer leur conduite; chacun d'eux se renfermera alors, avec autant de zele que de fidélité, dans ses fonctions, surtout s'il en est bien

Digitized by Google

instruit ; & c'est pour ne lui rien laisser ignorer à cet égard, que j'en trace le tableau dans la premiere partie de l'ouvrage, en commençant par les Officiers du premier rang, jusqu'aux domestiques de l'état le plus inférieur inclusivement, soit de la ville, soit de la campagne.

S'il est vrai que par subordination d'emploi, & par exactitude de service, tous les Officiers & domestiques d'un Prince, cooperent à sa satisfaction ; il est également vrai qu'il doit être l'ame de cet heureux concours ; c'est l'intelligence laborieuse du grand Seigneur qui, (si elle ne forme pas elle même le plan irrévocable de leurs fonctions) anime du moins, excite & soutient leurs talens & leur bonne conduite ; au lieu qu'un Prince, ou un grand Seigneur qui, par indolence, ou par une hauteur déplacée, refuse d'entrer quelquefois dans le détail de ses affaires, ouvre un vaste champ au travers ruineux d'Officiers ou domestiques mal choisis, surtout de ceux qui ont la principale administration.

Ce sont donc encore une fois, cette intelligence du Prince ou du grand Seigneur, son goût pour les réflexions économiques, & sa fermeté qui deviennent le ressort liant de la correspondance harmonieuse de sa maison.

Digitized by Google

Ce feroit abuſer de mon principe, que d'imaginer qu'il doit s'accabler d'ennui par un détail de bourgeois indigent, ou peut-être d'avare. Je ſouhaite ſeulement qu'on le ſçache ſeulement capable de tout voir, qu'il examine même de tems en tems ſans gêne & ſans humeur, & que s'il n'a pas des heures & des jours fixés de travail, du moins il ne refuſe & ne differe jamais le tems de ſon loiſir qu'on lui demande pour conférer ſur l'intérêt de ſes affaires, & ſur l'examen des propoſitions de juſtice & de bienſéance.

Après avoir fait le tableau des différentes dépenſes de la maiſon d'un Prince ou autre grand Seigneur, ſoit qu'il vive garçon, ſoit qu'il ſe marie, de maniere que ces dépenſes, quoiqu'au deſſous de ſes revenus, lui faſſent cependant honneur, j'entre dans le détail de ces mêmes revenus.

Les Princes & les grands Seigneurs en ont ordinairement de pluſieurs ſortes : les uns proviennent des charges qu'ils ont à la Cour, ou des penſions du Roi, ou des rentes ſoit ſur la Ville, ſoit ſur les Etats, ſur le Clergé, ou ſur les Communautés ; les autres conſiſtent en location de maiſons, ſoit à Paris, ſoit dans les Provinces : enfin les autres, & ce ſont les plus

Digitized by Google

dignes d'attention, procédent du fruit de leurs terres.

Ceux-là exigent de moi un détail scrupuleux pour parvenir à les bien connoître & à les augmenter en contribuant même à l'aisance des Vassaux & des Censitaires du Prince ou du grand Seigneur.

Je ne me contente pas de faire voir que le bon ordre de ses archives, & la connoissance exacte de ses terres, sont les deux premiers moyens de le familiariser avec le détail de tous les droits de ses domaines, soit utiles, soit honorifiques; mais je lui présente encore à cet égard une méthode si facile qu'elle peut en quelque sorte lui servir d'amusement, même dans des instans de loisir : non que je veuille faire d'un Grand un Titrier de profession, (il se doit en général à des objets plus nobles & plus importans), mais pour le mettre en état, par cette méthode qui est à la portée de tout le monde, de suivre quelquefois de l'œil, & de vérifier sans embarras les arrangemens du garde de ses archives.

Les Titres d'une Terre une fois constatés, examinés, extraits & distribués relativement à chaque espece de droits, de maniere qu'ils se présentent presque d'eux-mêmes sous la main, quand on le désire, je développe au Prince ou au grand

Digitized by Google

Seigneur, une méthode également aisée de l'opération du terrier, & les moyens solides d'en abréger les longueurs : son objet, quand il est suivi avec intelligence, est de ressusciter des droits presque oubliés ou inconnus, quoique légitimes & non prescrits, de renouveller & de vérifier la perception des autres, sans cependant que les Vassaux & les Censitaires puissent se plaindre de l'ombre même de la persécution.

Deux hommes qui se réunissent quelquefois en un seul, sont également nécessaires à cette opération importante ; le Commissaire à Terrier, qui peut être aussi nommé Notaire pour la réception des déclarations, & le Géometre chargé d'après les observations du Commissaire, de lever les plans.

Comme les fonctions de Commissaire exigent autant d'équité que d'intelligence, on ne sçauroit être trop circonspect dans le choix qu'on en fait : de ce choix dependent souvent, ou la tranquillité de l'opération qui s'exécute sans contestation, ou une involution de procès à charge au Prince ou au grand Seigneur.

Les devoirs de ce Commissaire à Terrier ne sont fondés, ni sur le caprice, ni sur un travail arbitraire : ils sont appuyés sur

Digitized by Google

des maximes & sur des principes que tout le monde ne connoît pas, & que je réduis dans une pratique si facile, qu'avec l'habitude de déchiffrer les anciennes Ecritures, tout le monde peut la suivre sans crainte de se tromper; en sorte que le Prince même ou le grand Seigneur puisse, quand il le voudra, vérifier par amusement, si son Commissaire s'égare ou non.

Tranquille sur le compte du Commissaire, par la réflexion qui a accompagné son choix, il doit donner la même attention à celui du Géometre préposé pour lever les plans.

Ce n'est pas assez pour l'amélioration des Terres du Prince, que l'opération du Terrier soit réguliérement faite & consommée avec succès; il faut qu'il prenne, par une curiosité digne de lui, connoissance de leur nature & de leur propriété. Elles consistent ordinairement en terres labourables, en prés & sainfoins, en luzernes, en vignes, en bois & en étangs, & quelquefois même aussi en rivieres.

La culture des Terres est un objet assez intéressant pour mériter quelqu'étude de la part du grand Seigneur: je la lui facilite par des principes de Physique soutenus d'expériences, qui prouvent qu'indépendamment de l'intempérie des saisons, sou-

Digitized by Google

vent ce sont l'ignorance, ou la mauvaise habitude, & l'entêtement des Agriculteurs qui s'opposent à l'abondance & à la bonne qualité de la récolte. Le mal général vient de ce qu'on s'attache trop peu à connoître la différence des climats & des terreins.

Comme je crains, Monsieur, de vous dérober trop de momens à la fois, je ne reprendrai la suite de cette premiere Partie, que pour le courier du 8 de ce mois.

VERS

Sur l'éloge de M. de Montesquieu, fait par M. d'Alembert.

Lorsque de Montesquieu, de ce Sage célebre,
Dont la perte cause nos pleurs,
Nous lisons l'éloge funebre,
Où la noble éloquence, en peignant les douleurs
De l'Europe encor désolée,
Rassemble sur son mausolée
Les lauriers immortels & les plus belles fleurs,
Notre admiration justement se partage
Entre le sujet & l'ouvrage.

Digitized by Google

VERS
AU ROI DE PRUSSE.

HEros fameux par la conquête
D'un Pays heureux sous tes loix,
Grand Roi, tous les Dieux sur ta tête
Ont versé leurs dons à la fois.
Bon soldat, Général habile,
Tu joins à la valeur d'Achille,
De Lycurgue tous les talens :
Né pour régner & pour écrire,
Tu réunis le double Empire
Des Plutarques & des Trajans.

Par M. de Lanevere, ancien Mousquétaire, du Roi ; à Dax, le 17 Janvier 1756.

VERS

A Mademoiselle Brohon, sur sa nouvelle intitulée Les Graces de l'Ingénuité. *Elle est dans le Mercure de Février.*

JE ne connois que votre esprit,
Je pourrois dire, & votre caractere,

Digitized by Google

Car je le vois dans cet écrit,
Qui sûrement aura le don de plaire,
A qui le sentiment est cher . . . à qui le lit.
Vous, qui de la charmante & tendre Mélanie
Avez si bien dépeint les graces, la candeur,
Pouvez-vous croire qu'on oublie
Que c'est du fonds de votre cœur,
Bien plus encor que de votre génie,
Que vous avez tiré ce tableau séducteur ?
Pour moi je n'en veux pas connoître davantage ;
L'esprit & le cœur ont de quoi
Tourner la tête la plus sage.
Nature a, j'en suis sûr, complété son ouvrage ;
Et si je le voyois, . . . que seroit-ce de moi ?

RONDEAU,

*Par Madame ** pour une jeune Demoiselle qui étoit fort incommodée d'un mal de gorge, peu de jours avant son mariage.*

UN mal de gorge est chose bien cruelle,
Lorsqu'il atteint jeune & tendre pucelle,
A qui l'amour, sans aucunes faveurs,
Fait ressentir ses désirs, ses langueurs :
Ce triste état est celui de Lucelle.
Fils d'Apollon, tu ne peux rien pour elle :
De tes suppots la pédante sequelle

Digitized by Google

Loin de guérir, augmente en jeunes cœurs
Un mal de gorge.
Toi seul, amour, peux soulager la belle,
Qui de tes feux périt comme Semele.
Par tes bienfaits, par de douces erreurs,
Métamorphose en plaisirs enchanteurs,
Ce mal affreux, ce mal que l'on appelle
Un mal de gorge.

LE mot de l'Enigme du Mercure de Février est les *Gans*. Celui du Logogryphe, *Minotaure*, dans lequel on trouve *Noé*, *Metra*, *Tir*, *Troie*, *nuit*, *Arouet*, *amant*, *Mein*, *Marne*, *Amour*, *taie*, *Antoine*, *noir*, *roi*, *orme*, *automne*, *rime*, *Ino*, *Aman*, *Amri & Joram*, *moi & toi*, *or*, *Timon*, *Etna*, *Oëta*, *Jon*, *Erato & Uranie*.

ENIGME.

SAns être Evêque j'ai ma crosse,
Sans être Berger j'ai mon chien;
Et sans être Magicien
J'ai ma baguette & ma fureur atroce.

Par M. Contant.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE

VEux-tu sçavoir quelle est mon origine ?
Il te faut consulter un bon Chef de cuisine ;
On me connoissoit peu chez nos sobres aïeux,
Mais peut-être que toi ne me connois pas mieux.
Un fin gourmet m'a donné l'existence.
L'Académie a confirmé mon nom,
Toujours Comus préside à ma naissance,
Ce qui sans doute augmente mon renom.
Neuf pieds complets composent ma structure ;
Pour me trouver combiné avec mesure.
J'enferme en moi ce qui m'offre à tes yeux,
Qui plus que moi souvent est précieux ;
Ce qu'une blonde, avide de fleurettes,
A dans sa poche ou bien sur sa toilette,
Qui lui fournit ce moyen tant vanté,
De corriger, d'animer sa beauté.
Ce qu'une fille à quinze ans seule occupe,
Dont aisément sans craindre d'être dupe,
Elle offriroit une part cependant,
Si le bon mot fixoit son tendre amant.
Ce qui soutient Royaume ou République.
Terme expressif de crainte, ou de douleur,
Note connue en plein chant, en musique.
Un animal utile & ravisseur,
Dans le Pérou, une grande riviere :
Mais terminons ici notre carriere.

Digitized by Google

Mon dernier pied commence l'alphabet,
Et je contiens un grand coup de piquet.

ENIGME.

JE suis, ami Lecteur, un être original :
Je fais le bien, jamais le mal ;
Je me plais pourtant dans le vice,
Et ne connois point la vertu.
C'est un malheur ; mais que veux-tu ?
Je suis faite pour le caprice.
J'accompagne partout le Roi,
Sans jamais sortir de la ville.
Je sers toujours l'orphelin, la pupille ;
Mais les tuteurs sont des monstres pour moi.
Je suis sensible dans la peine,
Encore plus dans le plaisir ;
Sans moi l'on ne sçauroit jouir,
Ni porter d'amoureuse chaîne.
Dans l'Univers je regne avec orgueil,
Rien ne sçauroit éviter ma puissance :
Mortel, j'assiste à la naissance,
Et l'on me retrouve au cercueil.

Jeson.

LOGOGRYPHE.

UN seul mot dans cinq pieds, sans y rien retrancher,
Vous en fournira cinq, si vous sçavez chercher :

Transposez-les si bien, qu'en prenant chaque lettre,
Vous commenciez celui que vous voüllez connoître.
Le premier en hyver sert dans notre maison,
Et devient inutile en toute autre saison.
Vous portez le second: quoiqu'en votre structure
Il soit essentiel, c'est souvent une injure.
Le troisiéme déplaît au goût, à l'odorat;
On peut le rejetter sans être délicat.
Sur mer le quatriéme aide à vaincre l'orage.
C'est dans ce seul endroit qu'on en peut faire usage.
Le dernier, cher Lecteur, est peut-être sur vous;
Car on le voit briller dans les plus beaux bijoux.

A Besançon; par un Officier.

Voici les quatre premiers vers d'un troisiéme Logogryphe que l'Auteur nous dispensera d'insérer dans notre recueil.

Quatorze lettres en cinq membres renfermées
Me font une des villes les plus renommées.
Capitale d'un Empire Puissant
Connue des anciens sous un nom différent.

Nous les citons exprès pour faire voir à quel point on porte aujourd'hui l'oubli des regles, & pour justifier les plaintes que nous avons faites à ce sujet dans le second volume de Janvier. Nous sçavons qu'une Enigme ou qu'un Logogryphe n'exi-

Digitized by Google

gent pas une exactitude scrupuleuse, mais on doit au moins observer la mesure. Souvent on n'est pas plus régulier pour des piéces d'un genre plus élevé. On y rime au hasard une prose des plus familieres, & l'on lui donne fiérement le nom de Stances, quelquefois même le titre pompeux d'Ode. Le pis est encore que cette licence regne jusques dans des ouvrages où brille d'ailleurs le vrai talent de la poésie. Nous sçavons qu'aux yeux de la raison une rime fausse, ou une syllabe de trop ou de moins, sont une petite tache, mais enfin c'en est une; & l'on est d'autant plus fâché de la trouver dans de jolis vers, qu'ils sont faits pour être retenus, & pour servir de modele.

CHANSON.

Amis, que le plaisir assemble
Dans ce sallon délicieux;
N'est-il pas vrai qu'il ressemble
Au séjour enchanté des Dieux?
Pour moi je dis avec franchise,
Qu'il est joli! qu'il est charmant!
Mais il auroit moins d'agrément
Sans l'éclat des beaux yeux de l'aimable Céphise.

Air.

Amis, que le plaisir assemble,
Dans ce Salon delicieux: N'est il
pas vray qu'il resemble Au sejour
Enchanté des Dieux! Pour moy je
dis avec franchise, Qu'il est Joli qu'il
est charmant; Mais il auroit moins d'agre
=ment Sans l'Eclat des Beaux yeux
de l'Aimable Céphi-se.

Mars 1756.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXTRAIT des Ouvrages lus à l'Assemblée publique de la Société Littéraire de Clermont en Auvergne, tenue le 25 Août 1755.

MOnsieur de Féligonde, Secrétaire de la Société, ouvrit la Séance par les éloges de MM. de Varennes, Sédilot & Bompart de S. Victor, Associés morts dans le cours de l'Année Littéraire.

L'Auteur passe rapidement sur les premieres années de ces Académiciens, pour entrer dans un plus grand détail de leurs talens & de leurs vertus ; il s'attache surtout à celles qui caractérisent particuliérement celui dont il fait l'éloge. Il dit, en parlant de M. de Varennes, « l'exactitude » à observer ses devoirs fut la vertu favo- » rite de notre Académicien : ceux de la » Religion, ceux de sa charge, (1), ceux

(1) M. de Varennes étoit Trésorier Général des Finances en la Généralité de Riom : il étoit beau-frere de M. Boyer, ancien Evêque de Mirepoix.

Digitized by Google

» de la Société l'enchaînerent tour à tour ;
» & l'habitude qu'il s'étoit faite de les rem-
» plir, les lui rendit comme naturels.
» Bon patriote, il étoit tout occupé du
» bien public ; on le voyoit prendre part
» aux événemens les moins caractérisés,
» mais dont il prévoyoit des suites utiles
» ou onéreuses à sa patrie ; l'agrandisse-
» ment de notre ville, la perfection du
» Commerce, la culture des Arts le tou-
» choient personnellement. Que de plaisirs
» ne ressentit-il point, lorsqu'il vit au mi-
» lieu de nos murs s'élever un Parnasse,
» &c » !

Dans l'éloge de M. Sedilot, l'Auteur, après avoir insinué que la santé chancelante de cet Académicien, & les occupations attachées à son état (1), pouvoient le dispenser des études & des travaux auxquels l'entraînoient son goût pour les Sciences ; « mais, dit-il, il ne fut jamais
» de prétextes pour les véritables amateurs
» des Lettres. Leurs progrès ou leur déca-
» dence, sont les seuls motifs qui les tou-
» chent. Ils travaillent avec assiduité, soit
» pour s'instruire, soit pour communi-
» quer les fruits de leurs veilles ; ils cher-
» chent avec avidité l'occasion d'applau-

(1) M. Sedilot étoit Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

» dir aux efforts des Candidats ; & en ex-
» citant leur émulation, de rectifier par
» une critique saine & judicieuse ceux qui
» dans leurs ouvrages s'éloignent du vrai
» beau ; ou s'écartent dans leurs études de
» la route qui y conduit. Tel fut le carac-
» tere de notre Académicien, &c ».

M. de S. Victor, dont l'éloge suivit celui de M. Sedilot, étoit né poëte : ses talens ne furent point enfouis, & il s'est fait une réputation dans sa patrie par les pieces de différens genres qu'il a donné au Public ; voici un trait de son éloge qui n'est point commun à tous les poëtes. « La So-
» ciété n'eut jamais à souffrir de M. de
» S. Victor ; de ces sortes de saillies, dont
» le venin distillé avec art, attire des ap-
» plaudissemens à un Auteur que l'on re-
» doute. La satyre n'eut aucun attrait pour
» lui, & moins encore ce genre de poésie
» qui servant de voile à une morale em-
» pestée, ne semble en déguiser les traits,
» que pour mieux en dévoiler les myste-
» res, & lui prêter de plus fortes armes.
» Notre Académicien sçut faire de ses ta-
» lens un usage moins pernicieux, & bien
» plus agréable ». Facile & plein d'enjouement, sa muse paroissoit née pour chanter les vertus, & non pour blâmer les vices. La douceur de son caractere, & ses

Digitized by Google

rares talens lui attirerent à l'envi l'amitié de ses concitoyens & les suffrages des gens de goût.

M. Dufraine pere, lut un Mémoire sur l'étendue & les bornes de l'Auvergne, la religion, le gouvernement, le commerce, les mœurs des Auvergnats, & sur l'état des Sciences dans cette Province aux tems les plus reculés, avant même que les Romains eussent fait la conquête des Gaules.

Le titre de ce Mémoire annonce un trop grand détail pour être susceptible d'extrait : l'Auteur a appuyé ses sentimens des autorités connues ; il a puisé dans les meilleures sources : il subsiste même encore quelques inscriptions, dont il appuie son sentiment sur la religion des anciens Auvergnats, qu'il ne regarde pas comme idolâtres. M. Teillard de Beauveseix lut une Dissertation sur une inscription datée de la dix-neuvieme année du regne d'Alaric II, fils d'Euric Roi des Visigots, découverte l'hyver dernier dans le lieu de Coudes en Auvergne ; il fit observer l'épithéte intéressante *Domini nostri*, qui y est donnée à Alaric ; les termes mêmes de cette partie du Mémoire de M. de Beauveseix, nous feront mieux connoître l'importance de cette observation. « Vous

Digitized by Google

» avez ſans doute, Meſſieurs, fait atten-
» tion à l'épithete *Domini noſtri* donnée à
» Alaric. J'eus l'honneur de vous rappor-
» ter il y a quelques années une autre inſ-
» cription où vous obſervâtes une pareille
» épithete donnée à Théodebert : elle étoit
» en effet remarquable : j'étois flatté de
» vous préſenter un monument qui con-
» couroit avec cette fameuſe médaille re-
» gardée comme unique, dans laquelle le
» Révérend Pere Daniel, M. le Préſident
» Hénault & tous les Sçavans, ont cru
» trouver de quoi fixer l'époque certaine
» de la ſouveraineté inconteſtable des Rois
» de France, & de leur parfaite indépen-
» dance des Empereurs. Nul autre Prince
» avant Théodebert, n'avoit oſé, diſent-
» ils, prendre une qualité dont les Empe-
» reurs étoient ſeuls en poſſeſſion, dont
» ils étoient extrêmement jaloux, & qu'ils
» regardoient comme la marque diſtinc-
» tive de leur ſupériorité ſur toutes les
» autres puiſſances de l'Univers. Leur rai-
» ſonnemens s'évanouiſſent aujourd'hui ;
» une pareille épithéte donnée à Alaric mort
» en 507, long-tems avant qu'il fût queſtion
» de Théodebert, détruit leur ſyſtême, &
» enlever en quelque façon à la médaille
» dont parle le P. Daniel, ce caractere
» intéreſſant dont elle a été en poſſeſſion
» juſqu'à ce jour ».

Digitized by Google

Cette dissertation fut suivie d'un Mémoire sur l'utilité d'une table de réduction des différens poids & mesures dont on se sert dans la Province d'Auvergne ; par M. de Vernines.

Le Commerce est l'ame d'un Etat, il en est la force, & y répand l'opulence ; il lie aussi tous les membres de la Société, quoique divisés par les mœurs, le caractere, & même le langage. Ces principes ne sont désavoués de personne. Une conséquence juste & naturelle est, selon M. de Vernines, que tout ce qui déguise les rapports qu'ont entr'eux les objets du commerce doit être écarté. C'est dans cette vue que j'ai cherché, dit-il, ce qui résultoit de la diversité prodigieuse qui se trouve entre les poids & les mesures, non seulement des différens Etats, mais encore des Provinces d'un même Royaume, & des villes d'une Province : cette variété est encore plus considérable en Auvergne que partout ailleurs. Les plus petits endroits different de leurs voisins ; il est même peu de denrées, qui n'aient leur mesure particuliere. Des sages réglemens ont souvent proscrit cet abus, mais les dispositions en ont toujours été éludées ; & puisque l'expérience nous apprend que les loix ont été sans vigueur, pour faire cesser ce désordre, voyons s'il

seroit

Digitized by Google

ſeroit poſſible d'y trouver quelque remede.

Une table où toutes les différences des poids & des meſures ſeroient évaluées & rapportées à une proportion connue, préſentera au premier coup d'œil une idée juſte de ce qu'on demande par rapport aux denrées.

La meſure des héritages doit auſſi entrer dans ce projet ; elle eſt tout au moins auſſi variée : la ſeptérée de terre, l'œuvre de vigne, celle de pré ne ſont nulle part les mêmes. Les villes, les bourgs, les villages même ont leurs uſages différens ; & ces meſures qui ne ſont conſignées nulle part, varient ſelon le caprice des Arpenteurs.

Après un détail circonſtancié de tous les inconvéniens qui réſultent de la variété dans les poids & les meſures, l'Auteur annonce qu'il entreprendra lui-même de mettre ſon projet à exécution ſous les auſpices de la Société dont il eſt membre.

M. Ozy, Aſſocié, lut des obſervations qu'il a fait ſur les eaux de la Bourboule en Auvergne.

Le village de la Bourboule eſt ſitué à une lieue des eaux du Mont-d'or, auprès du Château de Murat-le-Caire, ſur les bords de la riviere de Dordogne. Ce village eſt au bas d'une montagne terminée par un grand banc de rochers inacceſſibles,

Digitized by Google

au bas desquels sont trois sources d'eaux minérales chaudes, dont l'une bouillonne dans un bassin quarré d'environ trois pieds de diametre. La source n'est pas si considérable que celle du bain de César au Mont-d'or, mais elle est plus chaude. Le Thermometre y est monté à 41 degrés & demi au dessus de l'eau glacée, deux degrés & demi de plus qu'aux bains de César. Le degré de chaleur de ce bain est aussi plus considérable que celui des deux autres sources qui sont au dessus. Après avoir fait la description de ces sources, M. Ozy rapporte l'analyse scrupuleuse qu'il en a faite. Le goût salé qu'il a trouvé aux eaux de la Bourboule l'a engagé à les comparer à celles de Balaruc; le résultat de cette opération a été que les eaux de la Bourboule contiennent plus d'alkalis fixes que celles de Balaruc : celles-ci contiennent à la vérité un sel marin parfait, mais celles de la Bourboule, outre une partie de sel marin, renferment la base même de ce sel, qui est un alkali fixe naturel. Dix livres des eaux de Balaruc ont rendu une once & 48 grains de matiere saline, au lieu que celles de la Bourboule n'en ont donné que six gros.

Quant aux effets des unes & des autres, M. Ozy prétend qu'ils doivent être à peu

près les mêmes ; contenant toutes les deux la même nature de principes. La quantité de sel qui manque aux eaux de la Bourboule, est remplacée par la nature de celui qu'elles contiennent.

M. Ozy ajoute que ces dernieres doivent être supérieures dans les maladies où il s'agit de diviser les fluides & de donner du ressort aux solides ; leur sel alkali fixe étant sans contredit bien plus irritant que n'est le sel neutre des eaux de Balaruc.

Elles doivent être très-salutaires aux personnes qui sont sujettes à la néphrétique, pour expulser & dissoudre le calcul des reins & de la vessie, & même pour en empêcher la formation. Cette découverte peut être fort utile au Public.

M. Ozy conseille de préférer la source qui bouillonne dans le bain, tant à cause de son degré de chaleur que de la qualité du sel qui y domine. On en a déja fait d'heureux essais sur des paralytiques qui n'avoient reçu aucun soulagement du bain de César.

La Séance fut terminée par la lecture d'un Mémoire servant d'Introduction à un calendrier pour la ville de Clermont que le P. Sauvade, Minime, se propose de donner à ses Concitoyens ; il explique les principes d'astronomie nécessaires pour le

Digitized by Google

calcul du lever & du coucher du soleil. Le phénomene de l'inégalité des jours se réduit à deux chefs ; l'inégalité des différens jours dans le même endroit, & l'inégalité des mêmes jours dans différens endroits. Il faut rapporter la premiere inégalité au mouvement du soleil dans l'écliptique, & la seconde à la situation de l'horizon par rapport à l'équateur.

Pour passer au calcul du lever du Soleil, l'Auteur cherche, par les principes de la Trigonométrie sphérique, la différence ascensionnelle, laquelle ajoutée à 90 degrés, ou retranchée de 90 degrés selon l'hémisphere où le Soleil se trouve, donne l'arc semi-diurne, ce qui suffit pour déterminer le lever de cet Astre.

La différence du lever vrai au lever apparent, introduit le P. Sauvade dans la doctrine des réfractions astronomiques. Après avoir déduit l'effet de ces réfractions, l'Auteur établit que le plus grand jour de Paris excede celui de Clermont de vingt-six minutes, cinquante-deux secondes ; & au contraire, le plus petit jour de Clermont excede celui de Paris de vingt-cinq minutes, vingt-quatre secondes. Il termine son Mémoire, en avertissant que l'heure du lever apparent du soleil peut être calculée assez exactement ; mais il

n'en est pas de même pour le coucher. L'horizon de Clermont est découvert à l'Orient, mais la fameuse montagne du Puy de Dome, & la chaîne qui l'accompagne, nous dérobent la lumiere du Soleil avant qu'il soit sous l'horizon : elles font ainsi un effet contraire à celui de la réfraction. Le sentiment de l'Auteur est que ces montagnes doivent abréger de vingt-une minutes, quarante-huit secondes, le tems de la présence du Soleil aux plus grands jours de l'année.

EXTRAIT ou précis des erreurs sur la Musique dans l'Encyclopédie, brochure *in*-8°. annoncée dans le premier volume de Janvier.

De quelque autorité que soit le sentiment de M. Rameau dans un art où il est fait pour parler en maître, notre charge est de l'exposer simplement, & de nous tenir dans une parfaite neutralité : en conséquence nous donnons cet Extrait, tel que nous l'avons reçu sans l'adopter, ni pour le fonds, ni pour la forme.

M. Rameau admet deux principes dans la théorie de la Musique. Par le premier, l'harmonie est la génératrice de la mélodie. Le second exige que dans l'exécution on rende l'harmonie pleine, & qu'on fasse en-

tendre distinctement tous les tons qui composent un accord. Ce second principe se trouve contredit dans l'Encyclopédie, ouvrage dans lequel on s'est cependant fait gloire de copier M. Rameau en presque tout ce qu'il a dit sur la théorie d'un art qu'il a approfondi. C'est pour réclamer contre cette attaque que M. Rameau a fait l'ouvrage dont il est ici question. Il remarque que la seule objection qu'on lui fasse contre la plénitude de l'harmonie, est que les Italiens ne s'y assetvissent pas. Cette raison qu'on a fait valoir comme victorieuse *dans la lettre sur la Musique*, ne lui paroît pas convaincante : en effet elle ne sçauroit l'être pour un philosophe qui veut ne se décider qu'après de justes réflexions. Les Italiens peuvent mériter des éloges sans être regardés comme les modeles de la plus grande perfection. Quelques talens supérieurs qu'on leur attribue, la nature doit toujours leur être préférée. Aussi M. Rameau, pour combattre l'autorité qu'on oppose à ses principes, ne se contente pas de dire : Les François ne se plairoient point à une harmonie tronquée ; mais il rappelle ce qu'il avoit déja dit dans plusieurs de ses ouvrages ; sçavoir que la nature donne toujours une harmonie entiere, & qu'en conservant la plénitude des accords on ne fait que l'imiter.

Digitized by Google

Sans prétendre décider entre ces deux combattans, je me contenterai de remarquer que leurs armes sont fort différentes. L'Auteur de la partie musicale qui est dans l'Encyclopédie, a pour lui la pratique des Musiciens Italiens; mais M. Rameau s'autorise de la nature qu'on pourroit regarder comme la pratique de tous les hommes de goût.

M. Rameau observe aussi que c'est mal-à-propos qu'on a voulu insinuer dans la plûpart des articles de Musique qui sont dans l'Encyclopédie, que la mesure donnoit à la Musique sa principale expression. La mesure, dit-il, ne peut faire cet effet que sur les oreilles incapables de discerner le haut, le bas, le changement de mode & la justesse des accords. Ainsi réduire l'expression musicale à la seule mesure, c'est n'être encore qu'aux premiers élémens de l'art. Il cite à cet effet le chœur de *l'Amour triomphe*, qui est dans l'Acte de Pygmalion, & qui peut être exécuté sans mesure, sans perdre sensiblement de son expression.

M. Rameau ne faisant pas grace sur la moindre négligence, trouve encore des erreurs dans les articles de dissonnance, de chœur, de chromatique; mais ces détails n'étant guere susceptibles d'extraits, nous y renvoyons le Lecteur.

Digitized by Google

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

LA Faculté de Médecine me charge, Monsieur, de vous prier d'avertir le Public, qu'elle est fâchée de se trouver compromise par l'annonce qui se trouve dans le second volume du Mercure du mois de Janvier, page 87, d'une prétendue liqueur fondante, de M. Dienert, Médecin de la Faculté, la Compagnie déclare qu'elle desapprouve sa conduite à cet égard, & que d'ailleurs elle n'a encore aucune connoissance des vertus de son remede.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Chomel, Doyen de la Faculté de Médecine.

Ce 26 Janvier 1756.

Nous aurions inséré ce desaveu dès le mois de Février, mais il nous a été envoyé trop tard. On ne sçauroit user de trop de diligence, lorsqu'il s'agit de détromper le Public, & d'empêcher le cours d'un remede qui n'a point l'attache de la Faculté de Médecine. Il est surprenant qu'un Docteur, Régent de cette Faculté, ose faire imprimer & annoncer dans un ouvrage

public les vertus d'une liqueur fondante, qu'il dit avoir les suffrages de sa Compagnie, quand il sçait tout le contraire, & qu'il est sûr en conséquence d'en être hautement désavoué. Il est lui seul puni de nous en avoir imposé, ainsi qu'à tout Paris, nous n'avons que le chagrin d'avoir été surpris. Eh! qui ne l'auroit pas été par l'extrait d'un discours prononcé aux Ecoles de Médecine pour le *primâ mensis?*

Le précieux Cabinet de feu M. le Duc de Tallard sera incessamment exposé en vente au plus offrant & dernier Enchérisseur. La vente commencera le 22 Mars 1756. Il est composé d'un grand nombre de Tableaux originaux du premier ordre, peints par les plus grands Maîtres d'Italie, de Flandres & de France; de bustes & statues de bronze & de marbre, tant antiques que modernes; de tables & vases de porphyres, granites, albâtre orientale, marbres antiques, & autres marbres précieux d'Italie; d'une collection choisie de desseins & estampes des meilleurs Maîtres des trois Ecoles; de porcelaines anciennes; bijoux, & autres effets de la plus grande conséquence, dont on trouvera le détail dans un catalogue raisonné qui se

Digitized by Google

distribue à *Paris*, chez *Didot*, quai des Augustins, à la Bible d'or. *A Londres*, chez M. *Major*, Engraver the his R. St. the Prince of Wales, at the Golden head, in Chandoir stret near S. Martin 'Slane. *A Amsterdam*, chez M. *Fouquet junior*, sur le Heergnast de Romyus temp. steeg.

Dans les autres pays, il sera envoyé aux Ministres du Roi de France, & aux Consuls de la Nation de France.

» Les personnes qui avant la vente vou-
» dront voir le Cabinet, s'adresseront à
» M. le Marquis de Sassenage, Chevalier
» d'honneur de Madame la Dauphine, ou
» à Mdme la Marquise de Sassenage, niece
» & héritiere de M. le Duc de Tallard,
» demeurant à Paris en leur Hôtel, rue du
» Bacq, Fauxbourg S Germain; ou à M.
» Lacourlée, Avocat au Parlement, Exé-
» cuteur du testament de M. le Duc de
» Tallard, demeurant à Paris, rue des
» Fossés M. le Prince.

LETTRE de M. Desprez de Boissy, Avocat en Parlement, à M. le Chevalier de * * sur les spectacles.

Mille hominum species, & rerum discolor usus,
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

A Paris, chez la veuve *Lottin*, & J. H. *Butard*, rue S. Jacques, à la vérité.

L'Auteur a renouvellé dans sa lettre tout ce qu'on a dit tant de fois contre les spectacles. Il n'en parle même, de son propre aveu, que sur le rapport d'autrui. Nous sommes persuadés que s'il les connoissoit par lui-même, & surtout la Comédie dans l'état épuré où elle est aujourd'hui, il trouveroit d'aussi fortes raisons pour prendre sa défense, qu'il en a employées pour la condamner ; il verroit que sur la scene l'honnêteté regne dans l'action & dans les sentimens, ainsi que dans le langage, que les mœurs y sont respectées autant que la décence, & que la Comédie actuelle en est la véritable école. Nous osons avancer que les conversations du monde sont beaucoup plus libres, conséquemment plus dangereuses que celles du Théâtre, où l'on est souvent plus réservé que dans les lieux les plus respectables. Comme nous sommes trop intéressés à son apologie pour en être crus, nous laissons à d'autres le soin de la faire, & nous n'en dirons pas davantage, de peur qu'en nous recusant on ne nous réplique : *Monsieur Josse, vous êtes Orfevre.* Cependant, comme la différence de sentimens ne doit pas nous rendre injustes, nous ajouterons à la louange de l'Auteur, que sa lettre nous a paru très-bien écrite, & qu'à travers son extrême

Digitized by Google

rigueur pour la Comédie, nous avons cru entrevoir que ses vives censures tomboient plutôt sur l'abus du genre que sur le genre même. Il nous a même semblé qu'il exceptoit quelques ouvrages dramatiques, sans les nommer, de la proscription générale. Si cet Ecrivain estimable avoit mieux développé son intention, & qu'il n'eût attaqué ouvertement que l'abus, il eût réuni toutes les voix : il auroit eu même pour lui tous les partisans éclairés du Théâtre. Qu'il fasse grace au Misantrope, aux Femmes Sçavantes, au Philosophe Marié, au Glorieux, &c. les vrais connoisseurs lui abandonneront les Dom Japhets, les Jodelets, les Moulins de Javelle, les Vendanges de Surenne, & tant d'autres farces indécentes qui n'offensent pas moins la raison que la pudeur, & qui deshonorent le premier Théâtre de la Nation.

CONJECTURES PHYSICO-MÉCHANIQUES sur la Propagation des secousses dans les tremblemens de Terre, & sur la disposition des lieux qui en ont ressenti les effets. 1756. *Tange montes.... & conturbabis eos. Ps.* 143. ℣. 67.

Cet écrit nous vient de bonne main ; il est de M. Desmarests qui a déja fait ses

Digitized by Google

preuves dans ce genre, & se trouve chez *Ganeau*, rue S. Severin; *Duchesne*, rue S. Jacques; *Aumont*, place des Quatre Nations; & l'*Esclapart*, quai de Gêvres.

Nous annonçons une seconde fois le 4e, le 5e, & le 6e Tomes de l'Histoire du Diocèse de Paris, qui se vend chez *Prault* pere; par M. l'Abbé le Beuf, pour réparer l'omission qu'on a faite du mot Diocèse dans la premiere indication que nous en avons donnée le mois passé, p. 129, nous ajouterons que ces trois derniers volumes sont dignes des premiers, & qu'on ne peut sçavoir trop de gré à leur sçavant Auteur des recherches laborieuses dont il les a enrichis.

La Noblesse Commerçante, à *Londres*, & se trouve à *Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1756. Le Frontispice représente un Gentilhomme qui, las de traîner des jours inutiles dans l'indigence, montre un Ecusson, un casque d'Armoiries, & un Parchemin qui contient de vains titres. Il les abandonne, & va s'embarquer pour servir son pays en s'enrichissant par le commerce.

Cet ouvrage utile nous a paru écrit avec autant de vérité que d'esprit & de force.

Digitized by Google

L'Auteur y combat l'injuste préjugé, qui veut que le Commerce déroge à la Noblesse. Il emploie souvent pour le vaincre les armes du ridicule, mais ses traits les plus agréables cachent des raisons solides, c'est le bon sens qui fait des Epigrammes, & qui les fait pour le bien de l'Etat, & voilà les bonnes. Cet Ecrivain plein de feu & d'agrément, s'exprime quelquefois en Poëte, mais il raisonne en Philosophe, calcule en Géometre, & pour dire encore plus, il pense en Homme, & il écrit en Citoyen. Le but de son livre est d'engager nos Gentilshommes indigens, pour leur bien être & pour l'avantage de la Nation, à s'occuper du Commerce, & de montrer clairement que de leurs travaux on verra sortir une culture plus étendue, une population plus nombreuse, une consommation plus forte, une navigation plus grande : il tire ses preuves du sein de l'expérience, & puise ses exemples chez nos voisins. Ce n'est qu'en les imitant que nous pourrons les vaincre.

Les terres de leur Noblesse pauvre étoient incultes comme celles de la nôtre. Les cadets qui se sont jettés dans le commerce, ont remis en valeur les terres de leurs aînés, & relevé leurs maisons abattues. En étendant la culture, ils ont augmenté la population.

Digitized by Google

La pauvreté est trop souvent forcée au célibat ; notre Noblesse l'éprouve en France. Qu'elle s'enrichisse par le Commerce, elle se mariera. Une femme est une charge dans tous les autres Etats ; mais le Commerçant trouve dans la sienne une compagne de ses travaux. Peser, dit l'Auteur, mesurer, calculer, &c, tout cela n'excede point la portée du sexe, & quadre fort bien à l'ordre public ; ensorte que si le Commerçant manquoit de goût pour le mariage, il s'y porteroit par raison, ou par nécessité. Il va plus loin. Une Noblesse pauvre, ajoute-t'il, répand l'indigence & la stérilité sur tout ce qui l'environne. Elle laisse en pâturages le plus de terres qu'elle peut, parce que les pâturages ne demandent point de frais, & l'augmentation des pâturages diminue le nombre des hommes. Elle épargne la culture, & dès-lors il ne faut pas tant de cultivateurs. Que deviendront-ils ? ils viennent dans cette capitale remplir nos antichambres, assiéger nos tables, & partager notre luxe, perdre l'amour du travail, & les mœurs de la nature, & s'il n'y a pas assez de maîtres pour tant de valets, le brigandage est leur ressource. La Noblesse en retiendroit un grand nombre sur ses fiefs, si elle avoit assez de fortune pour les occuper ; & ils

Digitized by Google

s'y multiplieroient au lieu de s'anéantir dans la corruption. Nous dirons encore avec lui : *Défricher de nouvelles terres, c'est conquérir de nouveaux pays, sans faire de malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diametre ; le Législateur qui les peuplerois, seroit plus grand qu'un Conquerant.* Du Commerce naîtroit encore une plus grande consommation. L'Auteur déclare à ce sujet *qu'il ne prétend pas être l'apôtre du luxe*, mais qu'il ne donne ce nom qu'au luxe qui appauvrit l'état, & qui y est étranger. Quant aux fruits de notre crû, aux productions de nos fabriques, il est à souhaiter, dit-il, qu'il s'en fasse la plus grande consommation possible pour alimenter les Arts & les Manufactures. Celui qui thésaurise est un sujet pernicieux, parce qu'il prive l'état de la circulation qui fait sa vie. L'indigent qui ne consomme pas, est au même niveau : delà il passe à un plus grand objet, à la Navigation.

L'Angleterre, s'écrie-t'il, a poussé sa Noblesse dans la Navigation, portons-y la nôtre. Défendons notre Commerce comme on l'attaque ..... Tirons de cette Noblesse des Lieutenans, des Capitaines, des Armateurs, des Négocians qui couvriront la mer de vaisseaux, & qui arrache-

Digitized by Google

ront aux Anglois la balance du Commerce. Elle étoit de notre côté il y a quatre-vingts ans. Qu'arriveroit-il encore, si on le vouloit ? Ces Officiers de Marine marchande, après avoir fait la fortune de l'Etat & la leur, de quoi ne seroient-ils pas capables en passant sur la Marine guerriere ? L'Auteur prétend que non seulement la premiere est la nourrice de l'autre, mais qu'elle lui serviroit encore d'école.... C'est de son sein que sont sortis les *Miniac*, *les Ducasse*, *les Bart*, *les Dugué-Trouin*. Ce dernier nous apprit que l'expérience vaut bien la Noblesse. Notre Ecrivain attaque ensuite le préjugé. Le Czar Pierre, dit-il, eût plus de peine à couper la barbe aux Moscovites, qu'à en faire des hommes. *Le Commerce ne blesseroit-il pas l'honneur de la Noblesse ?* L'Auteur répond que cet honneur, tout délicat qu'il est, porte la livrée des Grands, sert dans leurs écuries & dans leurs antichambres. Un titre de Page, d'Ecuyer, jette un vernis sur ces fonctions domestiques. S'il ne faut que des mots pour décorer le Commerçant en faveur de la Noblesse, notre langue en fournira d'autant plus facilement que le Commerce ne présente rien de servile ; il ne dépend que de l'état & de lui-même. Mais que deviendroient nos privileges, interrom-

Digitized by Google

pront nos Gentilshommes, si nous commercions ? ils deviendroient ce qu'ils sont, leur répond l'Auteur. Vous pourriez, comme auparavant, afficher des armoiries, & murmurer contre les Bourgeois qui en prennent ; parler de vos ancêtres à ceux qui ne vous questionnent pas ; ... maintenir votre exemption de la taille, à condition de payer sous un autre nom ; prendre le froc ou la guimpe, selon votre sexe, dans des Cloîtres nobles, pour faire votre salut en gens de condition ; chasser sans ménagement sur les moissons des Cultivateurs, battre, assommer ces bonnes gens, & en cas de besoin être décapités au lieu de périr bourgeoisement par la corde. Il finit par s'élever avec autant de force que de solidité contre la loi de dérogeance. Le Financier, dit-il, qui fait un commerce d'argent, conserve sa Noblesse pure & sans tache. Un Gentilhomme peut faire & vendre du verre, & il ne pourra pas nous ouvrir un magasin de draps..... Quoi ! l'Esclave conserveroit sa Noblesse au milieu des services les plus vils, & l'homme libre la perdroit dans l'indépendance & l'honnêteté du commerce ? Laissons cet usage aux Barbares.... Est il bien vrai. *M. de Servan*, s'écrie-t'il, que mal-

gré vos armoiries, & votre qualité d'Ecuyer, vous prenez couleur dans une manufacture naissante au Puy-en-Velay? Est-il bien vrai que dans cet Hôtel de commerce, honoré des armes & de la livrée du Roi, vous passerez vos jours dans des travaux & des productions continuelles? Vous allez donc former un grand nombre d'ouvriers, occuper & nourrir quantité de pauvres familles, répandre de l'argent dans une province peu fortunée, augmenter la masse des richesses publiques. Si avec tout cela vous dérogez à votre Noblesse, comment faut-il faire pour la conserver, ou pour l'acquerir?

Il nous paroît que la cause du Commerce ne pouvoit rencontrer un Avocat plus éloquent; & que, si l'on consulte la raison, les services que le Négociant rend à la patrie, la pureté de la source des biens dont il l'enrichit, on jugera qu'il n'y a point d'état qui mérite plus de considération que le sien, quoiqu'il soit celui qui en ait le moins, grace au préjugé gothique qui nous domine.

Nous finirons avec l'Auteur par cette apostrophe à la Noblesse que la fortune a maltraitée; Devenez par le Commerce des Dieux tutelaires pour vos femmes & pour vos enfans; devenez pour la Patrie les

Digitized by Google

nourriciers des terres, la vie des Arts, le soutien de la population, l'appui de notre Marine, l'ame de nos Colonies, le nerf de l'Etat, les instrumens de la fortune publique. N'est-il pas tems de vous ennuyer de votre inutilité & de votre misere ? .... Vous craignez le mépris, & vous restez dans l'indigence ! Vous aimez la considération, & vous êtes nuls, victimes éternelles du préjugé qui vous tue ! Le regne de *Louis le Grand* fut le siecle du génie & des conquêtes. Que le regne *de Louis le Bien-aimé* soit celui de la Philosophie, du Commerce & du bonheur.

Ce livre estimable est de M. l'Abbé Coyer si heureusement connu par différens ouvrages, où la Philosophie est cachée avec tant d'art sous l'habit des graces, & les traits de l'enjouement.

VOLGARIZZAMENTO di Saggi sopra diverse materie di litteratura è di morale, del sign. Abbate Trublet, dell' Academia Reale delle Science Belle-Lettere di Prussia, Archidiacono è Canonico di S. Malo, tradotti in Lingua Toscana, da un Accademico della Crusca. All'illustriss. sign. Bali, Conte Luigi Lorenzi, Ministro di S. M. Christianissima, alla Corte di Sua M.Ca. in Toscana. 2 tom. *in*-12. *In Firenze*, nella

Stamperia Mouckiana, con approvazione. 1753.

Nous répétons cette annonce déja faite dans le Mercure de Mars 1754, où l'on trouve aussi la traduction de l'Epître Dédicatoire, pour avertir que *Briasson* a reçu de Florence des exemplaires de ce livre. Le même Académicien traduit encore le troisiéme volume des Essais de Littérature & de Morale; & nous ne manquerons pas d'annoncer cette suite, aussitôt que nous sçaurons qu'elle aura été imprimée. Cette traduction est également élégante & fidelle. Elle a été revue par le feu Comte *Allamani*, Seigneur d'un mérite si distingué, par M. le Bailly *Lorenzi*, & en grande partie par l'Auteur même des *Essais*, &c. à qui trois ans de séjour à Rome ont donné une assez grande connoissance de la Langue Italienne. Nous pensons que rien n'est plus propre à en faire connoître & sentir les finesses qu'une bonne traduction en cette Langue d'un ouvrage François bien écrit.

LA CARTE annoncée sous le titre de *Canada, Louisiane, & Terres Angloises, en quatre feuilles, par M. d'Anville*, ayant été retardée d'un mois par la gravûre, est actuellement rendue publique, & accom-

Digitized by Google

pagnée d'un Mémoire, par lequel l'Auteur donne l'analyse de la construction de cette Carte.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

MOnsieur, la lettre qu'un Anonyme a fait insérer dans le *Journal des Sçavans* du mois de Février dernier, au sujet de l'Imprimerie, & dans laquelle il paroît qu'il a eu particuliérement en vue de décrier la grande édition que l'on fait des *Fables de la Fontaine*, est si clairement dictée à cet égard par l'intérêt, le préjugé, ou l'envie de nuire gratuitement, que je ne puis me dispenser de vous supplier de me permettre d'y répondre tout de suite par la voie du Mercure. La défense de la vérité & de la justice m'animent; & j'espere que ces motifs donneront du poids à mes raisons, aux yeux des personnes désintéressées & vraiment connoisseuses dans l'Art de l'Imprimerie.

Avant que de commencer l'examen de la lettre de l'Anonyme, je serois presque tenté de lui demander s'il connoît réellement le vrai beau; ce beau simple que dans tous les genres un goût particulier & la na-

Digitized by Google

ture seule peuvent nous indiquer, & que si peu de personnes sont en état de distinguer; ou si au contraire, peu favorisé à cet égard, & se laissant trop dominer par l'habitude, la mode ou la passion, il ne prend pas pour ce beau, ce qui n'est que singulier ou nouveau. En effet, je serois peut-être d'autant mieux fondé à lui faire cette question, que je vois presque à chaque ligne de sa déclamation, qu'il est plein de préjugés & de faux principes, ou que son goût n'est pas encore épuré par l'expérience & la reflexion.

L'énumération & l'examen que le Critique fait des différens caracteres employés à l'impression des *Fables de la Fontaine*, donneroient presque lieu de croire qu'il est versé dans la connoissance de l'Art Typographyque, & qu'il l'exerce peut-être. On seroit même porté à penser qu'il cherche à s'attirer la confiance & le concours du Public, en décriant tous ses Confreres, & en faisant un étalage fastueux de toutes les qualités que doit avoir un bon Imprimeur, & qu'on devroit lui supposer, par conséquent, s'il étoit de cette Profession; mais avec un peu de reflexion, on découvre aisément qu'il n'est pas à beaucoup près aussi instruit qu'il veut le paroître. Suivons-le dans ses raisonnemens.

Digitized by Google

Ce qu'il dit d'abord au ſujet de la difficulté qu'il y a de trouver parmi les Ouvriers de l'Imprimerie, des gens capables d'exécuter parfaitement un ouvrage, eſt vrai, & la raiſon qu'il en donne eſt très-juſte; mais que devoit-il en conclure, ſi ce n'eſt qu'il ſera impoſſible d'imprimer un ouvrage parfait, & de porter l'Art au point où il paroît qu'il pouroit être pouſſé, tant que l'Imprimeur, quoique homme de goût, riche & zélé au point de tout ſacrifier pour la perfection de ſon Art, ne ſera pas le maître de ſon ouvrage. De plus, il faudroit qu'il fût Graveur, Fondeur, Compoſiteur & Preſſier, qu'il fît auſſi ſon encre, & l'on pourroit ajouter ſon papier, (car chacun ſçait combien la belle impreſſion dépend de ſa parfaite égalité & de ſes autres bonnes qualités) & dans ce cas même il reſtera encore loin d'une exacte perfection, parce qu'il y a de plus mille circonſtances locales, & de la part des *étoffes*, qui empêchent qu'on n'y parvienne, & qu'on ne ſçauroit éviter, ni même ſouvent prévoir, comme dans tous les autres Arts méchaniques: j'en appelle aux gens inſtruits.

» Dès le frontiſpice de cette grande édi-
» tion des *Fables de la Fontaine*, on ap-
» perçoit, dit l'Anonyme, des défauts qui
» décelent

» décelent le peu de goût des Ouvriers : » les noms des Libraires sont renfermés » par un crochet mal taillé, & celui de » l'Imprimeur est en petites capitales de » la plus mauvaise grace. » En vérité ce que l'on trouve à redire à ce titre est de bien peu de valeur, puisqu'il se réduit à un petit accessoire auquel peu d'yeux s'arrêteront, & qui d'ailleurs n'est pas certainement si mal que l'Anonyme le voit.

» Vient ensuite l'Epitre dédicatoire..... » pour laquelle l'Imprimeur a employé » un caractere maigre, mal formé & an- » tique, auquel il a joint des capitales trop » grasses..» Ce caractere antique & maigre est cependant d'un de ces Graveurs de réputation dont l'Auteur a voulu parler dans sa lettre; les capitales qu'on *y a jointes*, aux termes qu'il emploie, sont celles du caractere même; eh! pouvoit-on y en mettre d'autres ? Ajoute-t'on des lettres d'un autre corps ou d'un autre Fondeur dans un ancien caractere, & si celui ci paroît un peu maigre, ce n'est qu'en le comparant avec les italiques modernes qui pêchent peut-être par un défaut contraire.

» Après cela paroît pour l'Avertissement » un caractere de *Petit-Parangon*, fondu » exprès pour cet ouvrage : le mérite ne » consiste pas à faire fondre un caractere

Digitized by Google

» pour une édition ; mais à le bien choi-
» sir, & c'est précisément ce qu'on a ou-
» blié pour celui ci, qui seroit capable de
» ternir seul cette édition. Quels *a* ! quels
» *g* ! quelles *r* ! quels *&* ! Qu'on se donne
» la peine de jetter un coup d'œil sur
» chaque lettre en particulier, on en trou-
» vera plus de la moitié sans graces &
» d'une figure manquée. »

On sçait, sans doute, aussi bien que l'Anonyme, qu'il ne s'agit pas seulement de faire fondre exprès un caractere pour faire une belle édition ; aussi ne s'est-on déterminé pour celui avec lequel on a fait les *Fables de la Fontaine*, qu'après un examen le plus rigoureux, des essais réitérés, & une comparaison scrupuleuse de tous les plus beaux *Petits-Parangons* qui sont en France ; l'Editeur de l'ouvrage ne s'en est même pas rapporté à ses lumieres à cet égard, ni au conseil de son Imprimeur ; les amateurs les plus éclairés & du premier ordre, ont été consultés ; ils ont tous donné leur voix au caractere dont il s'agit, & il n'a eu la préférence que parce qu'il est réellement le plus parfait. En effet, qu'on examine avec soin les lettres sur lesquelles l'Anonyme fait des exclamations si grandes, & toutes les autres, & l'on verra qu'il y a certainement très-

Digitized by Google

peu de chose, ou même rien à y désirer, & que les seules lettres peut-être défectueuses en quelque chose, c'est le *p*, le *q*, & l'*st*, mais elles ont échappé à l'œil connoisseur de notre Critique.

La comparaison qu'il veut, quelques lignes après, que l'on fasse du *Petit-Parangon* avec le *Gros-Romain*, montre encore plus distinctement l'incertitude de ses lumieres. Que des yeux accoutumés à bien voir les choses, & à les juger sainement, fassent cette comparaison, & l'on verra si ce *Gros-Romain*, quoique le plus parfait de son espece, n'est pas de beaucoup inférieur au *Petit-Parangon*; quelles capitales sur-tout! combien peu de lettres d'un même œil & égales dans ce premier caractere; & malgré la docilité de l'habile Fondeur qui l'a fait, à se prêter à toutes ses corrections que l'on a exigées dans les poinçons, que n'y trouve-t'on pas à désirer! Mais l'Auteur de la lettre sur l'Imprimerie oseroit-il lui-même, malgré son ton affirmatif, se flatter que dans le nombre infini de caracteres qui composent la casse, & qui est même beaucoup plus grand à présent que du tems de nos Graveurs anciens, il fût possible de trouver une parfaite régularité; & y aura-t'il ja-

Digitized by Google

mais un Graveur assez hardi pour se flatter de faire près de cent cinquante lettres parfaitement égales dans leur forme, leur pente, leur œil, & leur alignement. Ce seroit comme si l'on demandoit autant de têtes semblables & exactement de la même grandeur à un Dessinateur; on sent quelle en est l'impossibilité.

» On voit ensuite pour la table une » *italique de Petit-Parangon*, sans déliés & » sans contours gracieux, encore plus im» parfaite que le *Romain* avec lequel elle » est assortie; ce qui rend la composition » de cette table lourde, pésante & désa» gréable. » L'examen des pieces peut encore faire juger aisément si l'Anonyme ne se trompe pas dans sa décision : cette *italique* est certainement très-belle, & fort correcte; si elle paroissoit lourde à quelques yeux, ce ne seroit que parce que le noir que jette l'*italique* plus que le *romain*, lui donne toujours quelque apparence de pesanteur qui n'est que relative, & très sûrement, une *italique de Petit-Parangon* dans le nouveau goût, ne seroit point plus légere, ni d'un contour plus gracieux; au contraire étant plus arrondie & formant des especes de petits talons derriere chaque lettre, elle paroîtroit plus

Digitized by Google

pesante. D'ailleurs, quoi qu'en dise l'Anonyme en plusieurs endroits, je ne crois pas qu'il soit encore bien décidé parmi les vrais Connoisseurs, si les nouvelles *italiques* doivent avoir absolument à tous égards la préférence, & ne sont plus analogues au *romain* que les anciennes, si elles sont plus naturelles, & si elles n'ont pas au moins autant de défauts.

» Cette édition commence par des vers » en l'honneur de Monseigneur le Dau- » phin. Voyez ces mots *à Monseigneur*, & » vous jugerez tout d'un coup que les let- » tres qui le composent ne devoient pas » trouver place dans un ouvrage d'apparat » comme celui-ci. » Mais ces lettres qu'ont-elles donc de si extraordinaire & de si négligé ? Elles sont de deux points de *Cicero* italique, & gravées par un de ces fondeurs modernes, dont l'Anonyme loue tant les nouvelles italiques. « Tous les re- » glets qui sont à la tête de chaque page... » sont négligés, mesquins, & trop serrés; » il falloit que le trait du milieu fût plus » gros, que les traits qui l'accompagnent » fussent plus fins & plus séparés. » On pourroit répondre ici ce que l'on a déja dit au sujet du choix du *Petit-Parangon*. Les reglets employés dans cette édition n'ont été préférés qu'après une comparaison ar-

Digitized by Google

tentive avec d'autres beaucoup plus gras; mais pour démontrer à l'Auteur de la lettre que son goût n'est pas encore bien épuré, examinons ces reglets & l'usage qu'on en fait dans l'impression.

Un *reglet*, ou pour mieux s'exprimer, (car l'Auteur ne se sert pas toujours des termes propres) un double ou un triple filet, se met ordinairement au haut des pages d'un ouvrage pour séparer le titre courant du reste de la matiere, ou bien à la tête d'un article, ou d'un chapitre, pour le rendre plus indépendant du discours précédent. Mais comme dans l'un & l'autre cas ce reglet devient, au goût des vrais Artistes, absolument inutile, puisque les blancs que l'on laisse, & la différence des caracteres qu'on emploie aux titres, séparent assez les matieres, on doit ne le considerer que comme un ornement; & en effet on met souvent à sa place des filets de vignettes. Or, dans ce cas, je demande si une page est véritablement ornée par un gros trait noir, qui n'a aucun rapport avec l'œil du caractere qui est dessous, & qui l'écrase le plus souvent? Dans les *Fables de la Fontaine*, pour ne pas trop heurter de front les préjugés, on a suivi presque tous les usages admis dans l'Imprimerie; mais comme la plûpart sont des abus,

Digitized by Google

& n'ont aucun bon principe pour fondement, on ne s'y est conformé qu'avec les précautions & les changemens nécessaires. Les triples reglets qu'on a employés, sont proportionnés au corps du caractere, c'est-à-dire que le filet du milieu est de la même force que le plein des capitales de deux points de Petit-Romain qui composent la premiere ligne du titre de chaque fable. Les deux petits filets du côté sont du tiers, & le vuide qui se trouve du gros trait à chacun des petits, est de la même étendue que ce gros trait. Qu'on juge à présent si ces triples filets sont *négligés & mesquins.*

» Les titres particuliers en tête de chaque » fable, ne tranchent pas assez sur le corps » de l'ouvrage; ils sont en petites capitales » de *Petit-Parangon*, qui par leur maigreur » paroissent plus petites que les lettres » courantes qui sont au dessous. » L'abus de faire de grands titres pesans est encore un de ceux que l'on a voulu éviter dans cet ouvrage, où ils auroient été d'autant plus ridicules que plusieurs des titres des fables sont forts longs : d'ailleurs, il est faux que les petites capitales dont il est question, soient maigres, ni qu'elles puissent se confondre avec le texte : elles s'en séparent parfaitement bien; & si elles pa-

Digitized by Google

roiſſent légeres, c'eſt que, ſuivant le bon goût, & pour leur donner de la grace, elles ont été *eſpacées* ; elles ſont d'ailleurs très-belles & bien formées. » Un autre défaut » non moins conſidérable, ajoute notre » Anonyme, c'eſt que chaque fable com- » mence par une lettre de deux points plus » petite que celles qu'on emploie ordinaire- » ment pour un *in*-12, &c.» On voit par ces mots que l'Auteur, malgré ſes connoiſſances, confond les *lettres de deux points* & les *lettres montantes*, quoique bien différentes, & qu'il eſt en outre plein du ridicule & peu naturel uſage qu'on avoit anciennement de mettre toujours des lettres de deux, trois, quatre, & même ſouvent cinq, ſix & huit points, au commencement des livres, & le plus ſouvent à chaque chapitre. Mais que des yeux accoutumés à juger des belles choſes, décident encore ici ; & malgré tous les efforts que la gravure en bois, & celle en taille-douce ont faits pour orner ces lettres, en leur faiſant prendre le nom de *lettres griſes*, qu'on juge ſi elles ont de la vraiſemblance, & s'il n'eſt pas contre tous les principes du bon goût de placer au commencement d'un diſcours une grande lettre qui écraſe le caractere qui la ſuit, qui ſemble ordinairement ne lui point appartenir, &

Digitized by Google

dont le pied eſt placé le plus ſouvent de façon à vous porter tout naturellement à commencer à lire par la ſeconde, troiſiéme ou quatriéme ligne, vis-à-vis de laquelle il ſe trouve. L'écriture la plus parfaite, qui a certainement dû être le modele de l'impreſſion, offre-t'elle aucun exemple de ce goût gothique ? Les belles pieces d'écriture commencent à la vérité par une grande lettre, mais elle eſt montante, elle ſort dans la marge, & ne rend aucune ligne plus courte que les autres, elle n'eſt enfin ni lourde ni trop grande; d'ailleurs, on pourroit encore objecter que les maîtres Ecrivains les y placent autant par habitude, & pour faire voir la légereté & la hardieſſe de leur main, que par aucune néceſſité. Si l'on eût ſuivi en tout le déſir de l'Editeur des *Fables de la Fontaine*, & qui eſt peut-être celui de tous les Artiſtes, on n'eût mis aucune grande lettre à la tête des fables; on les auroit commencées par une ſimple capitale de la caſſe, & l'on n'auroit pas fait plus mal. En effet, chaque fable, (& dans un autre ouvrage chaque chapitre,) ne ſe diſtingue-t'elle pas aſſez par ſon titre, ſans avoir beſoin de l'être encore par une choſe extravagante ? Mais en s'éloignant le plus qu'il a été poſſible de l'uſage admis de toute l'Im-

Digitized by Google

primerie depuis sa naissance, & dont cependant on commence à s'éloigner à Paris, on n'a pas voulu s'y soustraire tout-à-fait.

« Dans les faux titres, il se trouve des » lettres romaines trop larges ; d'ailleurs » quelle nécessité d'avoir multiplié ces » titres comme on a fait. M. de Montenault dit, (& cela est vrai) que c'est » pour éviter le désagrément d'ouvrir le » livre entre deux pages blanches qui auroient été occasionnées par la rencontre » des deux dos blancs des Estampes ». Que veut dire l'Anonyme par ces *lettres trop larges* ? Entend-il qu'elles sont trop larges proportionnellement à leur hauteur? Il ne les a pas bien examinées, car elles sont certainement dans un très-bon rapport. En second lieu, puisque M. de Montenault a eu de bonnes raisons pour faire mettre si souvent des faux titres, doit-on reprocher à l'Imprimeur, comme un défaut, le petit désagrément qui en résulte ? & ne doit on pas au contraire juger par cette chose, qu'une nécessité absolue, ou des sujétions que le Critique n'a pas senti, ont occasionné une partie des autres prétendus défauts qu'il releve ? Si, selon son conseil, par exemple, on eût commencé les fables qui ne tiennent

Digitized by Google

qu'une page, au *recto*, au lieu du *verso*, comment auroit-on fait pour celles qui en auroient tenu deux ? il auroit fallu que deux planches se trouvassent adossées, & par conséquent offrissent deux pages blanches, ce qu'on a voulu absolument éviter, & ce qui ne se trouve point, quoique l'Auteur l'avance affirmativement. Chaque estampe est placée exactement à la fin de la fable qu'elle représente, de sorte qu'après avoir lu la fable, on la voit dessinée, & on la relit, pour ainsi dire, une seconde fois dans l'Estampe, & avec beaucoup plus de plaisir que l'on n'en auroit eu en voyant des figures sans sçavoir ce qu'elles signifioient. Comment auroit-on d'ailleurs agi au sujet des fables qui ont plusieurs Estampes ; le premier moment auroit-il été placé vis-à-vis le *recto* où auroit commencé la fable, & auroit-on mis en rétrogradant les autres momens après : cet arrangement n'auroit-il pas été ridicule, puisqu'il auroit mis le Lecteur dans le cas d'examiner la derniere Estampe avant la premiere ? Feu M. de Boze, homme reconnu pour le plus sçavant & le plus zélé amateur de la Typographie, avoit très-bien senti tous ces inconvéniens ; & c'est lui qui décida qu'il falloit placer les Estampes comme elles le sont. C'est encore

d'après les conseils de ce curieux éclairé qu'on a fait tout ce qu'il étoit possible pour rendre cette édition des *Fables de la Fontaine* des plus parfaites en son genre.

Notre Anonyme, qui ne se lasse point de décrier le caractere employé à cet ouvrage, & qui apparemment n'est point ami du Fondeur qui l'a fait, y revient encore en parlant de la nouvelle édition du Poëme de *Lucrece* en Italien, & dit que le corps de ce dernier livre est d'un caractere beau & bien choisi, ce qui le rend supérieur, dans cette partie, aux *Fables*. Ce jugement prouve de plus en plus le fonds que l'on doit faire sur les connoissances de l'Auteur? Qu'on se donne la peine de jetter le moindre coup d'œil sur le *Saint-Augustin* avec lequel est imprimé le Lucrece Italien, on verra que ce caractere n'est point du tout en ligne, & que les lettres pour la plus grande partie, en sont infiniment inférieures, & plus mal dessinées que celles du *Petit Parangon* des Fables.

La justesse du goût & du discernement, & l'impartialité de l'Auteur, se dévoilent encore quand deux pages plus loin, il loue M. Gerbault du parti qu'il a pris de faire graver les principaux titres de son *Orlando furioso*; & convient que si l'impression de cet ouvrage est soutenue com-

me celle des huit premieres lignes qui sont sur son *prospectus*, il n'y aura rien de plus admirable en ce genre. Notre Critique ne pourra-t'il donc jamais se figurer que tout ce qui n'est point vraisemblable ou à sa place, ne sçauroit être absolument beau, ni de bon goût. Est-il naturel que des lettres de fonte se trouvent mariées avec des lettres gravées sur cuivre ? Le ton de l'impression en taille-douce peut-il jamais s'accorder avec celui de l'autre genre ? Les gens un peu au fait ne sçavent ils pas que quelques précautions que l'on prenne en faisant passer l'impression en lettres sous le rouleau de la presse en taille-douce, pour y ajouter les titres ou les vignettes gravées, l'impression s'écrase plus à ces endroits qu'au reste de la feuille, elle y devient nébuleuse & même boueuse, & le papier semble prendre un autre ton de couleur qui fait tache ? D'ailleurs plus un ouvrage est obligé de passer dans différentes mains, moins il est parfait, plus il s'en gâte, & par conséquent plus il en faut rebuter, & plus il coûte. Car malgré toutes les précautions que l'on peut prendre pour faire une belle édition d'un ouvrage, & surtout d'un ouvrage en vers & plein de fleurons en bois d'une difficulté infinie à bien tirer, étant impossible qu'il n'y ait beaucoup de

Digitized by Google

feuilles défectueuses dans quelqu'endroit, il faudroit absolument en sacrifier une grande quantité ; considération à laquelle la plus grande partie du Public, même des Amateurs, ne voudroit point avoir égard.

Notre Critique, en finissant son examen de l'édition des *Fables de la Fontaine*, ne peut se dispenser de rendre à M. de Montenault la justice qui lui est due au sujet des fleurons en bois dont il a fait orner cet ouvrage, préférablement aux vignettes & fleurons gravés en cuivre & imprimés en taille-douce, dont on a coutume de remplir les éditions modernes. On pourroit remarquer à cette occasion que si le but de cet Anonyme n'avoit pas été uniquement de dire du mal, il auroit bien dû, (s'il connoit véritablement l'art de l'Imprimerie & les difficultés de bien faire venir la gravûre en bois à côté de la lettre,) donner en même-tems quelques éloges à l'Imprimeur pour avoir surmonté ces difficultés, & pour avoir imprimé ces fleurons en bois d'une façon bien supérieure à tout ce qu'on en voit dans les autres livres. Mais on n'attendoit pas cette justice d'une personne dont le but n'est pas de reconnoître le mérite, quelque part où il se trouve.

Digitized by Google

Quant à ce qu'il voudroit qu'on n'imprimât tous les livres qu'avec des caracteres parfaits & des fontes neuves, sa proposition est absurde. Ces caracteres mis en œuvre par des ouvriers médiocres & sur du papier commun, ne feroient guere plus d'honneur à l'Imprimeur que des caracteres vieux ; il faudroit donc encore trouver & n'employer toujours que d'excellens ouvriers & de bon papier ; il faudroit aussi dans ce cas payer les ouvrages moitié d'avantage ; les trois quarts du Public le voudroient ils, ou même le pourroient-ils ? Ce malheur est moins sensible pour les curieux & les gens à leur aise, parce qu'on fait toujours quelque édition extraordinaire des ouvrages recherchés, & que par conséquent le grand & le petit, le sçavant & l'ignorant ne sont pas obligés de se contenter de la même impression, comme le dit l'Anonyme ; si cet inconvénient a lieu, ce ne peut être que dans les livres d'Eglise, ou de piété, qui sont ordinairement exécutés avec la plus grande négligence (comme il le sçait sans doute très-bien,) quoique le débit en soit beaucoup plus prompt, plus certain, & plus universel que celui de tous les autres ouvrages.

Si j'eusse voulu m'éloigner de mon objet principal, j'aurois pu reprendre encore

Digitized by Google

plus d'une erreur dans la Lettre de notre Critique ; mais j'aime mieux laisser le Public ajouter à mes raisons, que de paroître en avoir cherché d'étrangeres à la cause que je défends.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le second volume des Fables de la Fontaine se délivre aux Souscripteurs depuis quelques jours.

LE MIROIR des Princesses Orientales. Ouvrage de Madame Fagnan, dont nous avons rendu un compte favorable dans le second volume du Mercure de Juin, se vend actuellement chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

PRÔNES sur les Commandemens de Dieu, par M. Balet, ancien Curé de Gif, Prédicateur de la Reine, tom. IV & V. Panégyrique de Saints, par le même, tome IV. *A Paris*, chez *Prault* pere, quai de Gesvres, 1755. *in*-12.

JOMBERT, Libraire rue Dauphine, à reçu quelques exemplaires de la magnifique Histoire militaire du Prince Eugene de Savoye, du Duc de Malborough & du Prince de Nassau-Frise, enrichie des Plans nécessaires ; 3 grands volumes *in-fol.*

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

JETTONS DE

I

II

III

IV

Digitized by Google

L'ANNÉE 1756.

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MÉDAILLES.

Devises pour les Jettons du premier Janvier 1756.

TRÉSOR ROYAL.

UNe corne d'abondance au milieu d'un cercle ; symbole de l'éternité.

Légende. Æternitas.

Exergue. Trésor Royal.

1756.

PARTIES CASUELLES.

Un ancre.

Légende. Spes certa salutis.

Exergue. Parties casuelles.

1756.

MAISON DE LA REINE.

Un arbre qui s'éleve au dessus de plusieurs autres ; il est orné de guirlandes & de couronnes.

Digitized by Google

Légende. Dignior una coli.

Exergue. Maison de la Reine.

1756.

MAISON DE MADAME LA DAUPHINE.

Une aigle dans son aire & deux aiglons, dont l'un plus fort que l'autre, paroît en sortir davantage.

Légende. Laudatur simili prole.

Exergue. Maison de Madame le Dauphine.

1756.

EXTRAORDINAIRE DES GUERRES.

Un cheval aîlé prenant l'essor.

Légende. Velox arte novâ.

Exergue. Extraordinaire des Guerres.

1756.

ORDINAIRE DES GUERRES.

L'aigle fixant ses regards sur le soleil.

Légende. Hinc fortis in hostem.

Exergue. Ordinaire des Guerres.

1756.

CHAMBRE AUX DENIERS.

Un gros chêne au milieu de deux vents qui soufflent pour l'abattre.

Légende. Semper inconcussa vigebit.

Exergue. Chambre aux Deniers.

1756.

Digitized by Google

MARINE.

Un aigle s'élevant dans les airs, malgré les vents & l'orage.

Légende. Vis insita major.

Exergue. Marine.

1756.

BATIMENS DU ROI.

La façade du Louvre que l'on répare.

Legende. Mox hospite digna.

Exergue. Bâtimens du Roi.

1756.

MENUS PLAISIRS.

Des génies qui se jouent avec des instrumens de musique & des habillemens de bal.

Légende. Concessa voluptas.

Exergue. Menus plaisirs.

1756.

ARTILLERIE.

Un foudre & une épée croisés.

Légende. Meditamur certiùs ictum.

Exergue. Artillerie.

1756.

COLONIES.

Un essain qui sort d'une ruche pour en aller peupler une autre plus éloignée.

Digitized by Google

Légende. Sedem non animum mutant.
Exergue. Colonies.
1756.

HISTOIRE.

Lettre de M. d'Hozier-de Sérigny, Juge d'Armes de France en survivance, adressée à l'Auteur du Mercure, en forme de défi littéraire, signifié au corps entier de la Littérature, & singulièrement à ceux de ce corps qui s'attachent au genre Diplomatique.

J'Ai lu, Monsieur, dans le second Volume de Décembre mil sept cent cinquante-cinq de votre Journal, l'extrait d'une brochure qui a pour titre, *Mémoire critique sur un des plus considérables articles de l'Armorial Général*, ou plutôt des trois derniers volumes des Registres de la Noblesse de France, (ouvrage auquel j'ai cessé depuis quatre ans de donner mes soins) *dont on a rendu compte dans presque tous les Ouvrages périodiques*, & dont je suis l'Auteur, c'est-à-dire, des principaux articles, du nombre désquels est celui-là. Vous vous êtes contenté d'être le Rapporteur, d'après ce seul Mémoire, du Procès littéraire que

Digitized by Google

l'on m'intente, ſans avoir examiné dans mon ouvrage la ſolidité de mes raiſons, ſans doute effrayé de l'étude profonde qu'auroit demandé cette queſtion Diplomatique, qui en effet dépend d'une infinité de détails de littérature. Cependant, Monſieur, j'aurois été très flatté que vous euſſiez voulu entrer en lice avec moi : la belle réputation dont vous jouiſſez ne vous eût offert à mes yeux, que comme un adverſaire dont je me ſerois fait honneur. Mais que j'aille m'engager dans une diſpute contre un homme qui, parce qu'il me voit, & que je ne le vois point, oſe attaquer ma bonne foi, & m'accuſer de caprice & de partialité dans ce que j'ai avancé ſur le nom des anciens Seigneurs de Châteaux & de S. Chriſtophe, je n'en ferai rien : je veux, avant toutes choſes ſçavoir à qui j'ai à faire, & voir diſtinctement où doivent porter mes coups. D'ailleurs, je ne crains point que les fauſſes imputations d'un Anonyme faſſent la moindre impreſſion ſur ceux qui connoiſſent mon amour pour le vrai. Je crois auſſi être en droit, ſans trop d'amour-propre, de préférer aux critiques injurieuſes d'un homme qui n'oſe ſe nommer les éloges diſtingués & multipliés que les Auteurs des Journaux des Sçavans, de Trévoux & de Verdun, ont donné à mes Ouvrages.

Digitized by Google

Le morceau qui en fait partie, attaqué par le critique Anonyme, est un de ceux que j'ai maniés & remaniés diverses fois, suivant les divers degrés de connoissances que j'acquérois de jour en jour à mesure que je me formois dans le genre de critique Littéraire & Diplomatique. Aussi est-ce un des derniers que j'aie fait imprimer pour avoir le tems d'y réfléchir davantage, & de faire des recherches, quoiqu'il soit à la tête de mes trois volumes, ayant eu la facilité de le faire au moyen de ce que chaque article a son chiffre particulier. Et comme c'est un de ceux qui m'a le plus coûté de travail, je dois le défendre avec plus de vigueur & de vivacité que tout autre qu'on pourroit attaquer. Mais le temps est passé de se battre avec casque & visieres fermés : il me faut un adversaire connu : j'exige même qu'il soit honorable ; & pour en trouver un au moins de cette sorte, (mille & dix mille ne m'épouvanteroient pas : tant je suis sûr de la bonté de ma cause,) je propose un défi Littéraire au corps entier de la Littérature dans le genre Diplomatique, c'est-à-dire, à tous Membres des différentes Académies & Sociétés de Lettres qui sont dans le Royaume. Ceux qui par honneur pour le progrès des Sciences, qui doit être l'uni-

Digitized by Google

que objet de cette dispute, croiront devoir l'accepter, trouveront les raisons de mon adversaire Anonyme expliquées dans son Mémoire critique. Quant à mes Ouvrages qui forment la plus grande partie des trois derniers volumes des Registres de la Noblesse de France, ils sont entre les mains du Public depuis le 23 Avril 1752, jour auquel j'eus l'honneur de les présenter au Roi en présence de toute la Cour; & l'article qui est le sujet de la querelle, est celui qui ouvre le premier de ces trois volumes.

J'ose donc défier tout Auteur ou tout Sçavant, connu & estimé dans la République des Lettres, & qui ne sera pas homme à vouloir cacher son nom,

1°. De me prouver par les regles de la saine critique, celle des Du Chesne, des Du Cange, des Mabillon, des Baluze, &c. que je n'aie pas eu de très-bonnes raisons pour donner le nom *d'Aluye* aux anciens & puissans Seigneurs de S. Christophe en Touraine, connus très-certainement depuis l'an 1025, & même suivant toute apparence dès l'an 978; maison éteinte vers l'an 1260.

2°. De ne pas convenir avec moi de la solidité des raisons que j'apporte pour avoir droit de rejetter comme absolument

Digitized by Google

fausse la dénomination *d'Alès* ou *d'Alais* donnée sans preuves aux anciens Seigneurs de S. Christophe, par des Ecrivains trop modernes, & qui visiblement se sont copiés les uns les autres; si modernes, que le plus ancien d'entr'eux n'est autre que l'Hermite Souliers qui écrivoit en 1665, Auteur décrié par les faussetés sans nombre dont son ignorance a infecté notre Histoire Généalogique.

3°. D'infirmer les principes que j'ai posé pour que deux familles n'en fassent qu'une, ou (ce qui revient au même) pour que l'une soit un vrai rejetton de l'autre.

4°. De trouver à redire à l'application que j'ai faite de ces principes à la famille d'Alès-de Corbet, originaire de Touraine, établie dans le Blésois, & dans le Dunois; famille (& non Maison) dont le premier nom est *Alès* sans article, ce qui seul devoit être capable de lui interdire pour toujours l'idée de pouvoir appartenir aux anciens Seigneurs de S. Christophe, quand bien même il seroit aussi vrai qu'il est faux que ces Seigneurs ayent jamais été appellés *d'Alès*, soit de leur vivant, soit même au dessus de l'an 1665; famille cependant distinguée par des services militaires, & qui a contracté des alliances honorables, entr'autres celles de Brisay-Dénonville & de

Digitized by Google

de Courtarvel, Maisons d'ancienne Chevalerie, & qui sur cet article n'auront jamais de dispute avec moi : famille enfin qui, quelques recherches qu'elle ait faites jusqu'ici, n'a rien à montrer dont elle puisse se faire honneur au-delà d'un (1)

(1) Page 3 de l'Article d'Alès-de Corbet, j'ai écrit que « ce Jean Alès, Seigneur de Corbet, » étant Homme d'Armes en 1452, c'est-à-dire » servant alors dans l'une des quinze Compa- » gnies d'Ordonnances créées par Edit du Roi » Charles VII en 1445, pour la réforme de la Gen- » darmerie Françoise, c'étoit une raison de croi- » re qu'il pouvoit être noble d'extraction ; » & je me suis appuyé du témoignage du Pere Daniel qui dit dans son Histoire de la Milice Françoise (Tome I, page 210) « que les Gendarmes étoient » Gentilshommes, & qu'ils l'étoient tous encore » sous le regne de Louis XII.) » J'ignorois alors ce que le sçavant Auteur du nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire de France m'a appris depuis. Voici son texte. (*) « Tous les Hom- » mes d'Armes étoient Gentilshommes du tems » de Louis XII, c'est-à-dire tous ceux qui com- » posoient les Compagnies d'Ordonnances ; mais » il ne faut pas entendre par les Gentils- » hommes d'alors, les Gentilshommes issus de » race noble. Il suffisoit, pour être réputé tel, qu'un » homme né dans le Tiers-Etat fît uniquement » profession des armes, sans exercer aucun autre » emploi : il suffisoit à plus forte raison que cet » homme né dans le Tiers-Etat eût acquis un fief » noble qu'il desservoit par service compétent,

(*) *Tome II, page 573, Edition de 1756.*

Digitized by Google

Jean *Alès*, (& non *d'Alès*) Ecuyer, Seigneur de Corbet en partie par sa femme, & en partie par acquisition, Homme d'Armes en 1452, sixieme ayeul de Pierre d'Alès, dit l'*Abbé de Corbet*, Prêtre & Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Blois, aujourd'hui chef de la branche aînée de la famille, pere de M. d'Alès, Lieutenant des Maréchaux de France au Bailliage de Blois, ci-devant Lieutenant dans le Régiment de la Vieille-Marine.

Ici, Monsieur, je me dépouille de ma qualité de Juge de la Noblesse pour ne prendre que celle d'Historien ou d'homme de Lettres; & afin d'encourager ceux qui pourroient refuser le combat, par cette seule raison que la querelle ne regardant que la famille d'Alès-de Corbet, leur paroîtroit peu importante, je les prie d'observer que cette cause est cependant celle de la Littérature entiere; que l'Auteur anonyme ne raisonne que sur des principes faux, qui n'iroient pas moins qu'à nous

» c'est-à-dire qu'il suivît son Seigneur en guerre, pour être réputé Gentilhomme. Ainsi donc alors on s'ennoblissoit soi-même, & on n'avoit besoin ni de lettres du Prince, ni de posséder des offices pour obtenir la noblesse: un homme extrait de race noble, & le premier noble de sa race, s'appelloient également Gentilshommes de nom & d'armes ».

Digitized by Google

replonger dans l'abysme ténébreux, dont nous ont tirés tant de grands hommes du siecle dernier, entr'autres ceux que j'ai nommés plus haut; que ce sont leurs manes qu'il faut venger; qu'il est très-intéressant de ne pas laisser éteindre le flambeau de la critique; que c'est pour nous le feu des vestales à entretenir; qu'avec les lieux communs dont se sert l'Auteur anonyme, & qu'il a encore le malheur d'appliquer mal, & avec ses principes il n'est point de Gentilhomme de 200 ans, plus ou moins, qui ne pût prétendre à la plus haute ancienneté, & aux origines les plus illustres, sur une identité, ou même sur une ressemblance, sur une approximation de nom telle quelle; enfin, que c'est la cause de la haute Noblesse du Royaume, plaidée contre celle qui lui est beaucoup inférieure, comme l'est celle de la famille d'Alès-de Corbet.

Au reste, Monsieur, dans tout ce que je viens de dire, je ne prétens pas avoir répondu au Mémoire critique: il faudroit le redresser presque à chaque ligne, & je ne le ferai que dans le cas où il se présenteroit quelque adversaire, tel que je l'ai exigé en toute justice vers le commencement de cette lettre. Me conviendroit-il de prendre un autre parti dans quelque

Digitized by Google

circonſtance que ce fût ; mais aujourd'hui ſurtout que je dois tout mon tems à la commiſſion de confiance & importante dont Sa Majeſté m'a honoré depuis près de trois ans, & qui me conſtitue le Juge de la Nobleſſe des cinq cens Eleves de l'Ecole Royale-Militaire, ſous le titre de Commiſſaire du Roi pour la vérification des Preuves de leur nobleſſe.

Cependant dès aujourd'hui j'attaque le Critique ſur deux obſervations de ſon Mémoire, parce que ſans cela je craindrois qu'elles ne fiſſent quelque impreſſion ſur l'eſprit de certains lecteurs qui liſent communément ſans réflexion.

Je m'éleve donc avec force, 1°. contre ce qu'il dit d'un Geoffroi *de Ales* d'une charte de Saintes. Selon lui, j'ai employé par malice cette charte dans le §. des *d'Alès*, *Alès*, &c. en général. Hugues, (*de Aluia*) dit-il, (ou *de Aloia*, *de Aludia*, *de Aleia*, IIIe du nom,) Seigneur de S. Chriſtophe, vivant en 1062, eut un fils nommé Geoffroi, qui fut préſent à une charte antérieure à l'an 1081, & qui peut bien être le même que le Geoffroi *de Aleia* de l'an 1122. C'eſt auſſi, ſelon l'obſervation du Critique, le même que le Geoffroi *de Ales* de la charte de Saintes. Donc, conclut-il, le nom *d'Alès* eſt celui qu'ont

Digitized by Google

porté les Seigneurs de Saint Christophe.

Il y auroit sur cela, Monsieur, bien des choses à dire, & certainement trop pour pouvoir entrer dans cette lettre. Cependant je ne craindrai point d'avancer que c'est-là l'endroit le plus absurde du Mémoire critique, ainsi que celui d'Adelaïs, sœur de Geoffroi *de Aleia*, en confondant celui-ci avec le Geoffroi *de Ales* de la charte de Saintes, & en soutenant que l'autre est celle qui a donné son nom à la Ferté-*Alès*. Encore une fois, Monsieur, ces deux endroits demandent une réponse d'un si grand détail, que ce seroit excéder les bornes d'une simple lettre; mais du moins, je ne puis m'empêcher de vous faire observer en deux mots, que j'ai raison, aujourd'hui plus que jamais, de distinguer le Geoffroi *de Aleia*, fils de Hugues III, du Geoffroi de la charte de Saintes, puisque je suis en état de prouver qu'il y a grande apparence que le vrai nom de celui-ci étoit *de Claers*, & non *de Ales*, comme je l'ai supposé sur la foi d'une simple note que j'ai eue de cette charte de Saintes.

Le second endroit du Mémoire critique que j'ai ici en vue, & contre lequel je reclame hautement les lumieres & l'équité de nos Sçavans, est celui qui regarde le

Digitized by Google

Johannes d'Alée de la charte de 1225. L'Anonyme chante ici victoire en ces termes : » Une charte de Jean II..... est » bien plus précise. *Ego*, dit-il, parlant » lui-même, *Johannes* D'ALÉE ; on ne » dira pas qu'il se soit trompé, &c. » Non, Mais en rabaissant ce ton de suffisance de l'Auteur du Mémoire, on lui signifiera que cet *Ego* n'est point du texte de la charte ; & que quand il en seroit, il ne prouveroit nullement que c'est Jean II lui-même qui parle. Ne faut-il pas être bien peu versé dans la Diplomatique pour ignorer que la Noblesse de ce tems-là sçavoit à peine signer son nom ? qu'il lui étoit même inutile de le sçavoir, du moins par rapport aux chartes ? S'agissoit-il de faire expédier quelque donation à un Noble, Chevalier ou autre ? un Prêtre, un Clerc, ou un Notaire dressoit l'acte ; on le portoit ensuite au donateur qui, pour le rendre authentique, y apposoit son sceau ; & ce sceau, c'étoit sa signature, parce qu'alors l'usage étoit de ne point signer autrement : Or ce Clerc, ce Notaire, ce Prêtre devoit souvent estropier le nom propre ; & ce vice d'écriture devoit dominer, surtout lorsque ce nom n'étoit point d'usage dans la société. Les Seigneurs de Châteaux & de S. Christophe étoient con-

Digitized by Google

nus dans le Public sous le nom de leurs Terres; & delà le nom *de Alea* qui leur est donné par altération au lieu de *de Aluia* dans deux chartes des années 1218 & 1219; delà aussi le nom François *Dalée*, c'est-à-dire *d'Alée*, dans celle de 1225: car c'est précisément le même que le latin *de Alea*. Je laisse là les autres variations qui expriment le nom *d'Aluye*, puisque la Terre de ce nom a éprouvé les mêmes vicissitudes.

Ce ne sont donc pas les Notaires de ce tems-là (& ceci, comme nous ne le voyons que trop, doit s'appliquer aux Notaires & aux gens de pratique de ce tems-ci même) qui doivent nous déterminer sur la vraie façon d'écrire les noms de ceux pour lesquels les actes étoient dressés. C'est à la signature de ceux-ci, ou, ce qui revient au même, à leurs propres sceaux. Il est vrai que la charte de l'an 1225 du *Johannes D'ALEE* ne nous représente pas aujourd'hui son sceau, parce que ce sceau a été arraché ou s'est perdu: mais nous avons l'équivalent. Le même Jean est appellé dans une charte de l'an 1218 *de Alea*; voilà bien le *D'ALEE* du titre de l'an 1225. Cette charte de 1218 a un sceau: ce sceau est très bien conservé; & on y lit très-

Digitized by Google

distinctement *de Aluia*, quoique le Clerc qui a dressé l'acte ait mis en tête *de Alea*. Ce *de Aluia* de la légende du sceau est équivalent à la signature de Jean. Donc c'est à ce dernier mot qu'il faut s'en tenir pour déterminer le véritable surnom & du même Jean II, & de tous les anciens Seigneurs de S. Christophe.

A l'égard d'Adelaïs, & de quelque partie même que ce soit de mon Article D'ALUYE, je ne refuse point d'entrer en lice, s'il le faut; j'en ai proposé même le défi à quiconque voudra l'accepter, pourvu que ce soit un Adversaire honorable, tel que je l'ai demandé. Et pour lui donner dès-à-présent une premiere connoissance de mes preuves, avant qu'il se donne la peine de lire l'Article en entier, je vais en exposer ici le précis, en me bornant néanmoins aux principales.

1°. Le nom des anciens Seigneurs de S. Christophe ayant essuyé les mêmes vicissitudes que le nom de la Terre D'ALUYE, située sur le Loir, au Diocèse de Chartres, je leur ai donné, par cette raison, le nom D'ALUYE. Cette Terre est appellée dans les anciennes chartes *de Alluya*, *de Aloya*, *de Alogia*, *de Alodia*, *de Aleia*; & les différentes chartes qui concernent les Sei-

Digitized by Google

gneurs de Saint Christophe, les appellent aussi *de Aluia*, *de Aludia*, *de Aloya*, *de Alodia*, *de Aleia*, &c.

2°. Indépendamment des chartes, nous avons le double témoignage de l'ancien Historien des Comtes d'Anjou, & de l'ancien Historien des Seigneurs d'Amboise, qui vivoient l'un & l'autre vers l'an 1150. L'un parle de Hugues II, Seigneur de S. Christophe, sous l'année 1025 ou environ; l'autre parle de Hugues III, Seigneur de la même Terre, fils du précédent; & tous les deux les appellent *de Aluia*.

3°. Il y a un titre François de l'an 1260 ou environ, le seul qu'on ait dans cette langue, & dont j'ai vu l'original qui est conservé dans le Trésor des chartes. C'est un acte dressé dans le tems où les anciens Seigneurs de Saint Christophe ont fini. Il concerne Marguerite, héritiere des Baronnies de Châteaux & de S. Christophe, fille de Hugues VI, nommé sur les titres *de Aleia* ou *de Aloya*, & sur son sceau *de Aluia*; & ce même Hugues est appellé D'ALUE dans cet acte François.

4°. On a deux sceaux différens de Jean II, Seigneur de S. Christophe, & un autre de Hugues VI son fils, le dernier mâle de cette Maison qui ait été Seigneur de Saint Christophe; & sur ces trois sceaux qui

Digitized by Google

pendent à des chartes des années 1218, 1239 & 1245, la légende qui est autour, porte *de Aluia* très-distinctement. Or ceci seul doit passer pour décisif. Les noms s'alterent insensiblement dans les actes, parce que des Notaires différens suivent différentes ortographes. Mais il n'en est pas de même des sceaux, dont l'écriture est permanente; celui du pere passe au fils, il sert à plus d'une génération; & communément il n'y a que le nom de baptême à changer, s'il se trouve différent. Sur les sceaux de Jean II, & de Hugues VI son fils, Seigneurs de Châteaux & de Sains Christophe, on lit & il est impossible de lire autrement que *de Aluia*. Si nous avions leur propre signature, ne seroit-ce pas de quoi décider la question de maniere à n'y plus revenir? Mais leurs sceaux en tiennent lieu, & prouvent que s'ils avoient signé eux-mêmes, c'est absolument *de Aluia* qu'ils auroient signé; d'où il s'ensuit que c'est à ce dernier nom qu'il faut s'arrêter plus qu'à tout autre: Or *de Aluia* peut-il ne pas se traduire en François par *d'ALUYE?*

5°. Et il faut bien remarquer qu'au moyen de ces sceaux le nom *de Aluia* s'est toujours conservé sans altération depuis Hugues *de Aluia*, Seigneur de S. Christo-

Digitized by Google

phe qui vivoit en 1025, ainsi appellé par l'ancien Historien des Comtes d'Anjou, jusqu'au tems où ont fini ces Seigneurs; car ceci soutenu par le titre François d'environ l'an 1260, où Hugues VI est appellé *D'ALUE*, forme une démonstration à laquelle il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi qui puisse refuser de se rendre.

A des preuves de cette force, qu'oppose donc mon Adversaire anonyme? Voici un échantillon de ses objections; je ne choisirai pas les plus foibles.

Il y a, dit-il, un Jean *de Aluya* Ecuyer, nommé dans un acte sans date, arriere-vassal de l'Evêque d'Orleans; il y a aussi un Enguerrand *de Allogio*, du Bailliage d'Orléans en 1272; & il y a un Pierre *D'ALLES* ou *D'ALES*, aussi du Bailliage d'Orléans en 1338. Donc, conclut-il, *de Aluya* & *de Allogio*, c'est *D'ALE'S*; & cela parce qu'il y a eu des collatéraux des anciens Seigneurs de S. Christophe, & que ces trois-ci doivent être du nombre. Voilà ce que le raisonneur anonyme appelle un raisonnement. Faut-il après cela être surpris de lui entendre dire qu'il n'entend rien à ma Logique? A l'occasion de ce Pierre *D'ALLES* ou *D'ALES* qui n'appartient en aucune maniere, ni à Jean *de Aluya*, ni à Enguerrand *de Allogio*, com-

me on ne voit pas non plus que ces deux-ci appartiennent l'un à l'autre, j'ai eu tort de ne pas observer à la page 46 de l'article d'Aluye, qu'on ne peut pas déterminer si c'est D'ALLES précisément qu'il faut l'appeller, ou D'ALLE'S avec un accent, parce que les accens ne paroissent point, ou ne paroissent que très rarement dans les actes de ce tems-là; & cependant cette différence de prononciation qui indique nécessairement une différence de nom, indiqueroit aussi nécessairement une différence de famille.

Il y a eu, poursuit le Critique, un Geoffroi, fils de Hugues *de Aloia* IIIe du nom, & on trouve un Geoffroi DE ALES en 1153; donc c'est le même Geoffroi: donc *de Aloia* n'est autre que D'ALE'S. Il faut avouer que la Logique dont je me sers, ne tire point de pareilles conséquences. Mais indépendamment de cela, si ce Geoffroi DE ALES s'appelloit en effet DE ALES sans accent, au lieu de D'ALE'S avec un accent, si même au lieu de D'ALE'S il s'appelloit DE CLAERS, comme je l'ai observé plus haut, que devient le raisonnement de l'Anonyme, qui sans tout cela, & par lui-même, n'étoit déja que trop faux?

Il y a eu, dit-il encore, une Adelaïs,

Digitized by Google

fille du même Hugues IIIe *de Aloia*; & (selon lui) « c'est elle qui a laissé son » nom de famille à la Ferté-*ALE'S*; donc » *de Aloia*, c'est *D'ALE'S*. » Ici ce n'est point la conséquence que j'attaque, c'est le principe même que je nie, jusqu'à ce qu'on le prouve; & je défie qu'on en puisse jamais trouver la preuve. J'ai déja dit que c'étoit là un des endroits les plus absurdes du Mémoire critique.

Continuerai-je de passer en revue les objections de l'Anonyme? L'Hermite-Souliers, dit-il, (qui écrivoit en 1665) & plusieurs autres Auteurs, des faiseurs même de Dictionnaires, qui ont tous écrit après lui, donnent aux anciens Seigneurs de Saint Christophe le nom de *D'ALE'S*; donc c'est là leur véritable nom. L'Hermite-Souliers n'étoit point capable d'inventer une tradition; donc il y avoit une tradition réelle qu'il a suivie en donnant à ces anciens Seigneurs le nom de *D'ALE'S*. Le Pere le Long dit que Carreau (mort en 1708) a travaillé avec beaucoup de soin; donc il faut croire Carreau lorsqu'il dit que ces Seigneurs s'appelloient *D'ALAIS*. L'Hermite-Souliers écrit *D'ALE'S*, Carreau au contraire écrit *D'ALAIS*; donc celui-ci n'a pas copié l'autre. *ALOYE* est un des noms François de la terre d'Aluye;

Digitized by Google

donc dans ce texte Latin d'un hommage rendu par Marguerite Reine de Jérusalem, *Terram nostram Alloye*, *Braiocî*, *Basochie*, &c. *Alloye* est du François. Il ne paroît personne du nom D'*ALUYE*, ni sur aucun rôle de Ban ou Arriere-Ban, ni ..... Mais en vérité, c'en est trop ; & j'abuse de votre patience. Il faut cependant que je vous fasse part encore d'une nouvelle découverte que je viens de faire, très-importante dans la querelle présente.

Vous souvenez-vous, Monsieur, qu'à la page 7 du Mémoire critique, l'Anonyme dit, « qu'il étoit aisé à l'Hermite-» Souliers de tirer des lumieres de l'Abbé » de Marolles, Abbé de Villeloin, qui en » avoit beaucoup dans ces matieres, & » qui indépendamment des ouvrages im-» primés en avoit composé quatre volu-» mes *in-folio* (M. SS.) que je ne parois pas » connoître. » Il s'agit là, Monsieur, de sçavoir si j'ai bien ou mal fait de substituer le mot François D'*ALUYE* plutôt que D'*ALE'S*, au mot Latin *de Aluia* ; ou plutôt si l'Hermite-Souliers est en effet le premier qui ait traduit *de Aluia* par D'*ALE'S*, & s'il n'auroit pas été prévenu en cela par le sçavant Abbé de Marolles. J'ai donc fait la recherche des ouvrages de cet Abbé. J'ai trouvé entr'autres sa traduction de

Digitized by Google

l'ancien Historien des Comtes d'Anjou, & de l'ancien Historien des Seigneurs d'Amboise, qui vivoient l'un & l'autre vers l'an 1150, traduction qu'il avoit faite, dit-il lui-même, dès l'an 1666, & qu'il ne fit cependant imprimer qu'en l'année 1681, qui fut celle de sa mort. Or voici, Monsieur, ce que j'y ai découvert.

A la page 28, l'Abbé de Marolles parlant de Hugues II, Seigneur de Châteaux & de S. Christophe, qui vivoit vers l'an 1025, nommé *de Aluia* par l'Historien Latin, l'appelle Hugues D'ALLUYE; & remarquez, je vous prie, Monsieur, que cet Abbé sçavoit bien ce que c'étoit que la Terre de S. Christophe, & qu'il en parle comme un homme parfaitement instruit; car à la page 108, dans une note relative à cette page 28, il ajoute que *la Baronnie de Saint Christophe a aidé de notre temps à faire la Duché de Vanjour pour Madame de la Valiere; son château situé entre Amboise & Tours.*

A la page 78, parlant de Hugues III, fils de Hugues II, nommé aussi *de Aluia* par l'Historien Latin, & qui vivoit en 1062 & 1085; il l'appelle Hugues D'ALLUYE.

A la page 79, parlant de Jean I, présumé fils de Hugues III, vivant en 1118,

Digitized by Google

& nommé *de Aloia* dans l'Historien Latin, il l'appelle Jean D'ALUYE.

A la page 154, parlant de Hugues IV, fils de Hugues III, vivant aussi en 1118, & nommé de même *de Aloia* dans l'Historien Latin, il l'appelle deux fois Hugues D'ALUYE.

Aux pages 171, 172 & 176, parlant d'André I, fils de Jean I, ou de Hugues IV, vivant vers l'an 1155, & nommé *de Aluia* par l'Historien Latin, il l'appelle André D'ALUYE, ou D'ALUYE.

Voilà donc huit fois de suite que l'Abbé de Marolles, sans se démentir, donne le nom D'ALUYE aux anciens Seigneurs de Châteaux & de Saint Christophe, nommés en Latin *de Aluia* & *de Aloia*. Que ne l'ai-je sçu dans le temps, Monsieur, c'est à-dire pendant que je composois l'Article D'ALUYE? J'en aurois bien fait mon profit; & c'est ce qui prouve à quiconque connoît le cœur humain, que je n'en avois alors aucune connoissance. Graces soient rendues à l'obligeant Anonyme, de m'avoir mis sur la voie pour le mieux combattre: il s'est enferré là lui même. Mais souffrez, Monsieur, que je ne termine point cette lettre, quoique déja assez longue, sans faire encore quelques réflexions sur l'imprudence avec laquelle il m'a ren-

Digitized by Google

voyé à l'Abbé de Marolles.

1°. L'Abbé de Marolles étoit un homme de qualité, de la province de Touraine, c'est-à-dire de celle où les *d'Aluye* existoient il y a cinq cens ans, & où les *d'Alès*-de Corbet (*Alès* dans l'origine) faisoient leur demeure avant que d'aller s'établir dans le Dunois & le Blésois. L'Abbé de Marolles se connoissoit en gens de qualité; il avoit, selon l'Anonyme même, *beaucoup de lumieres dans les matieres généalogiques*, & (pouvoit-il ajouter encore) *le tact fin en fait de noblesse*, comme il le dit de la Roque & de Ménage? Nous avons ses mémoires imprimés en 1656. On y lit (pages 83 & suivantes, 252, 253 & 254) une longue énumération des gens de qualité ou des familles de Noblesse distinguée de sa province y résidentes alors, ou transplantées dans d'autres provinces. Il en nomme plus de cent soixante, & il n'y est fait aucune mention de la famille d'Alès-de Corbet, quoique de son tems ceux de cette famille jouassent un rôle plus brillant qu'ils ne font aujourd'hui. Mais faut-il s'en étonner? il ne leur connoissoit que deux cens ans de noblesse prouvée: peut-être n'avoit-il sous les yeux qu'une sentence de l'Election de Châteaudun, de l'an 1634, par laquelle René d'Alès IIe

du nom, Seigneur de Corbet, Gouverneur de Chambort & de Châteaudun, Ecuyer ordinaire de la Petite Ecurie du Roi, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, fut maintenu dans les privileges des Nobles comme *issu de noble lignée*, sur la représentation de ses titres produits seulement depuis Charles d'Alès son bisayeul, Ecuyer, Seigneur de Corbet, qui étoit *Archer des Ordonnances du Roi en* 1491, & dont la (1) femme fut *Gouvernante des enfans du Connétable de Montmorenci*, qualité qu'elle avoit sur son épitaphe qui se voyoit encore dans l'Eglise des Cordeliers de Senlis, le 16 Août 1636, date d'une lettre écrite à mon bisayeul par ce même René d'Alès. Il remontoit dans cette lettre jusqu'au pere de Charles : mais ce pere nommé Jean *Alès*, ne va pas plus haut que l'an 1452, tems où il servoit en qua-

(1) Elle s'appelloit Madelene *du Ceps*, ou *du Cès*, ou encore *du Saix*, &c. L'ancienneté de la maison du Saix en Bresse (dont les Seigneurs d'Arnens qui existent encore aujourd'hui,) maison que Guichenon (Auteur véridique) appelle illustre, & qu'il fait remonter jusqu'à Hugues du Saix, Chevalier, vivant en 1080, justifie le désir qu'a la famille d'Alès-de Corbet, que la femme de Charles d'Alès soit du sang de ces anciens Gentilshommes. Le fait est possible ; mais il n'est pas démontré.

Digitized by Google

lité d'*Homme d'Armes*. Il n'y avoit rien dans tout cela d'assez frappant pour engager l'Abbé de Marolles, homme éclairé, (l'Anonyme en convient lui-même) à donner rang, il y a cent ans, à la famille d'Alès-de Corbet parmi la Noblesse ancienne & distinguée de sa province.

2°. Comment néanmoins auroit-il pu s'en dispenser, s'il les avoit cru être véritablement du sang des anciens Seigneurs de Châteaux & de Saint Christophe, connus dès l'an 1025, & même très-vraisemblablement dès l'an 978 ? Il connoissoit MM. d'Alès-de Corbet, & il ne pouvoit pas ne les pas connoître, puisqu'il étoit de Touraine aussi-bien qu'eux, & qu'il les voyoit à la Cour, étant homme de Cour lui-même. Claude de Marolles son pere, & René d'Alès IIe du nom, Seigneur de Corbet, étoient l'un & l'autre & dans le même tems Gentilshommes ordinaires. L'Abbé de Marolles devoit sçavoir que l'Hermite-Souliers dans son Nobiliaire de Touraine avoit appellé *d'Alès* les anciens Seigneurs de Saint Christophe pour faire honneur à la famille d'Alès-de Corbet. Il avoit ramassé lui-même beaucoup de titres & de matériaux pour composer une histoire de Touraine; & dans ce dessein il avoit visité les Abbayes de cette province, entr'autres celle de la Clarté-Dieu, près S.

Digitized by Google

Christophe, dont il dit avoir vu les titres (page 82, de sa traduction de l'Histoire d'Anjou,) celle là même (remarquez bien ceci) d où j'ai tiré tant de chartes pour la composition de l'Article D'ALUYE, & où se trouve entr'autres celle de l'an 1225, qui fait mention du *Johannes* D'ALE'E dont l'Anonyme se prévaut tant, & si mal à propos. Enfin l'Abbé de Marolles a composé son ouvrage un an après que celui de l'Hermite-Souliers a vu le jour. Il a encore attendu quinze ans avant que de le faire imprimer; c'en étoit bien assez pour faire ses réflexions, & pour corriger sa traduction sur celle du Nobiliaire de Touraine, s'il avoit cru devoir le faire; car c'est là le dernier fruit de ses veilles, & il n'a voulu le donner au Public que dans sa maturité. Cependant il n'a rien corrigé; il a laissé là le D'ALE'S de l'Hermite-Souliers, & s'en est tenu constamment au mot D'ALUYE qu'il a répété jusqu'à huit fois. Que conclure de tout cela, Monsieur? bien des choses, mais entre autres que la tradition prétendue de l'Abbaye de la Clarté, suivant laquelle *de Almia* n'est autre chose que D'ALE'S, ou n'existoit pas du tems de l'Abbé de Marolles qui est le même que celui de l'Hermite-Souliers, ou qu'il ne l'a regardée que comme une fausse tradition.

Digitized by Google

3°. A l'égard de ses manuscrits, j'ai sous ma main les copies de plusieurs Généalogies manuscrites, qu'il avoit communiquées au célebre Pierre d'Hozier, Conseiller d'Etat, Juge d'Armes de France, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa Maison, mon bisayeul & son ami, dont il parle avec éloge sous l'année 1635 dans ses Mémoires imprimées en 1656, (pages 102 & 256,) où il vante sa *mémoire admirable*, où il le loue de la *connoissance particuliere qu'il avoit de la vraie noblesse & des Généalogies des anciennes Maisons*, & où il l'appelle *le premier homme de son tems dans cette sorte de curiosité*. Or ces manuscrits ne m'ont rien appris sur les anciens Seigneurs de Saint-Christophe. Mais je suis certain à présent du nom qu'il leur auroit donné dans ses Mémoires généalogiques, si nous en avions quelques-uns pour cette ancienne maison, dressés par lui-même, & non pas d'après le travail d'autres Auteurs. Nous y verrions que conformément à sa traduction de l'ancien Historien des Comtes d'Anjou, il les auroit appellés *d'Aluye*. Et dans la supposition qu'il les y eût nommés autrement, nous avons la preuve qu'il auroit cru dans la suite s'être trompé en cela, puisque dans le dernier de tous ses ouvra-

Digitized by Google

ges, celui qu'il fit imprimer l'année même de sa mort, quinze ans après l'avoir composé, seize ans après que l'Hermite-Souliers les appelloit D'ALE'S, il a cru néanmoins qu'ils ne s'appelloient point autrement que D'ALUYE, ou, ce qui revient au même, que leur véritable nom étoit exactement celui de la terre D'ALUYE dans le Perche-Goët.

N'est-il pas bien singulier, Monsieur, & en même-temps bien glorieux pour moi, qu'un Auteur distingué qu'on me reprochoit de n'avoir pas consulté, & dont on se promettoit de si belles choses, soit néanmoins précisément & entiérement de mon avis? Que l'Anonyme attaque donc maintenant, s'il l'ose, l'Abbé de Marolles lui-même, je le lui livre tout entier; & ce qui me console pour ce Sçavant dont je respecte la mémoire, c'est qu'il sera impossible à l'Anonyme de l'accuser, ni de jeunesse, ni d'incapacité. D'incapacité! il vient de recevoir l'encens de l'Anonyme même pour sa science & pour ses lumieres dans les matieres généalogiques. De jeunesse! il avoit quatre-vingts ans lorsqu'il imprima sa traduction de l'ancien Historien des Comtes d'Anjou.

Encore un mot, je vous prie, Monsieur, & je finis. On lit à la derniere page de l'avertissement qui précéde le Mémoire

Digitized by Google

critique de l'Anonyme, que *c'est à la famille* (d'Alès-de Corbet) *qui est personnellement intéressée* (dans cette querelle) *à solliciter, si elle le juge à propos, une justice plus entiere, que l'on est même étonné qu'elle n'ait pas déja demandée.* Ne diroit-on pas à l'entendre que le Roi & toute la Noblesse du Royaume sont pleinement convaincus que la famille d'Alès-de Corbet (*Alès* dans l'origine) descend des anciens & puissans Seigneurs de Châteaux & de S. Christophe; prétention insoutenable, ridicule & chimérique? Si cette famille a sujet de se plaindre qu'au delâ de son Homme d'Armes en 1452, je lui aie ôté, je ne dis pas cinq cens ans, je ne dis pas cent ans, mais une seule année, un seul jour de noblesse, elle avoit sans doute une voie très-légitime de se pourvoir, la seule même dont elle eût dû se servir en tout honneur. Au lieu de répandre ou de laisser répandre dans le Public une brochure sans approbation, sans permission visible, où sous le masque d'un Anonyme on ose attaquer ma bonne foi, elle devoit s'adresser au Roi même, & réclamer sa justice au pied du thrône. Après tout, il en est tems encore; & c'est là où je l'attends.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D'Hozier-de Serigny.

A Paris, le 20 Janvier 1756.

Digitized by Google

HISTOIRE NATURELLE.

Mémoire sur les Os fossiles, par M. l'Abbé de Brancas.

LEs descriptions des tremblemens de terre des *enfondremens* & des inondations extraordinaires, en diverses contrées, depuis plusieurs siecles, confirmeroient parfaitement que le cours perpétuel & variable des eaux, dans l'intérieur & sur la surface du monde terraquée, sert d'instrument à la sagesse & à la Providence divine pour la production de presque tous les phénomenes terrestres attribués *avant* nous au déluge, ou même à un feu central, ou à une mer centrale, ou bien à l'influence de la lune par une pression chimérique, ou une attraction encore plus absurde.

Ayant ailleurs montré que c'est à l'existence d'anciens canaux souterreins & sous-marins, qui ont des communications & une consistance fort durable, & au creusement & comblement de nouveaux conduits & réceptacles intestins, où les eaux déposent ce qu'elles entraînent de flottant, de maternel & d'hétérogene, où elles

elles contractent & resserrent trop l'air en diverses occasions, qu'il faut attribuer plusieurs singularités des marées & des courans de mer, l'origine des fontaines, des mines & carrieres, du moins de celles qui, après avoir été fouillées, sont renouvellées sans main-d'œuvre, la cause des volcans & de leurs déjections, des tremblemens de terre, des enfondremens, des exhaussemens & renversemens, des élancemens & translations de vastes quartiers de terrein, ainsi que de plusieurs vents ordinaires & extraordinaires & des tempêtes. Bornons-nous à établir ici que les atterrissemens & les comblemens internes des continens & de la mer, ainsi que les superficiels, n'ayant pas d'autre cause naturelle que la circulation des eaux, ne peuvent & ne doivent pas plus être attribués au déluge, que ceux qui viennent d'être découverts dans la Toscane, & que les volcans & les mines nouvelles.

La superficie des pleines, des vallées & des montagnes doit baisser par l'écoulement des eaux pluviales, qui conséquemment doivent altérer le bassin des mers par les parties matérielles qu'elles entraînent, à moins que les eaux saillantes sur le continent, avec divers ingrédiens, & les volcans par leurs déjections & laves, & les

Digitized by Google

vents par le ſable qu'ils emportent, ne faſſent compenſation. Par cette raiſon le lit des fleuves s'approfondit, & ſe rétrecit inſenſiblement, autant que le niveau des mers s'abaiſſe, malgré tout le matériel qu'entraînent continuellement dans leur baſſin, les eaux douces & ſalées, le reflux & les vents : ne devroit-il pas être relevé inſenſiblement, & à la longue comblé, ſi les eaux marines n'emportoient en partie ce materiel par des gouffres & des conduits, dans des cavités ſouterreines, d'où elles ſe filtrent tout au moins à travers différens terreins où elles s'épurent pour paſſer dans d'autres canaux qui les ramenent juſqu'aux ſources extérieures? (*Eccléſiaſte*, *chap.* 1, ℣. 7.)

Une lettre du Docteur *Tozzeti*, inſérée dans le premier volume du Journal Etranger de Décembre 1755, apprend que dans la vallée inférieure de l'Arno, de même que dans la ſupérieure qui eſt une province différente, & ſéparée de l'autre par ce fleuve, quantité d'oſſemens de divers animaux ont été trouvés épars & entaſſés horizontalement, avec des coquillages de mer, dans des couches de ſable & de craie ſemblables à celles dont ſont compoſées les collines & les montagnes de ces deux provinces? Qu'en conclure? ſeroit-ce que

Digitized by Google

c'eſt un amas fait au tems du déluge ? Ces oſſemens auroient-ils pu ſe conſerver depuis quatre mille ans, préexiſter en cette quantité, & être raſſemblés durant le déluge, réſiſter à tous les changemens ſurvenus dans le terrein par divers accidens ? n'y trouveroit-on pas d'oſſemens humains à proportion, & même de gros poiſſons cétacés, ou teſtacés qui auroient pu tout autant ne pas devenir pulvériſés, & du moins des os de volatiles, qui ne purent pas plus ſe ſauver du déluge hors de l'arche que les animaux terreſtres ? les poiſſons même l'auroient-ils pu, s'il avoit diſſous toute la terre en boue, ou pâte molle, pour la former tout à neuf ſuperficiellement & intérieurement, pour recompoſer ſes continens, ſes mers, ſes iſles, ſes fleuves, ſes ruiſſeaux & fontaines, ſes montagnes, ſes plaines, ſes vallées, ſes mines & carrieres, ſes diverſes couches de terrein & de matieres ? autrement trouveroit-on des coquillages, des oſſemens, des plantes dans des marbres, des rochers, des agathes, des porphyres ?

Vraiſemblablement le cours de l'eau des rivieres confluentes dans l'Arno, & par ce fleuve dans la mer, a ramaſſé tous ces oſſemens avec des ſables & de la craie, que les eaux pluviales entraînent de la

Digitized by Google

croupe & du sommet des montagnes des provinces situées au dessus de son cours entre ces deux vallées; & des débordemens en ont fait des atterrissemens à son embouchures dans la Méditerranée, & dans les endroits que le Docteur Tozzeti appelle des cimetieres d'animaux, qui originairement, s'ils en sont éloignés, étoient des vallons & de grands creux, où les eaux de ce fleuve ne se répandoient que par de fortes crues & des inondations.

Jugeons de ce qui est arrivé de tout tems avant & depuis le déluge, par ce qui arrive sous nos yeux? Après les grosses pluies tous les fleuves ont des eaux bourbeuses & pleines d'ingrédiens hétérogenes; les sédimens & les parties matérielles laissés à leur embouchure, où l'eau plus dense de la mer les repousse, & même dans des cavités & vallées éloignées, où un debordement les fait parvenir, y produisent des atterrissemens encore plus que dans leur propre lit, où il est ordinaire d'en voir former & détruire. Presque toutes les bouches des fleuves dans la mer sont dangereuses, à cause des hauts fonds qui y sont formés de cette maniere. En connoit-on qui n'en fournissent des preuves? Leurs eaux emportent sans cesse de toute notoriété, & selon la tradition constatée

Digitized by Google

par des actes publics, du terrein de diverses parties de leurs rivages, & forment ainsi dans leur lit, & encore plus vers l'embouchure, des atterrissemens considérables qui commencent par être des bancs de sable & de gravier.

Seroit-il étonnant d'y trouver avec des coquillages, & tous les débris que les eaux salées y rejettent une quantité de cadavres d'animaux de diverses especes que les inondations enlevent ? A en juger par les recentes du Rhône, de la Loire, &c. combien de ces animaux surpris dans les campagnes & dans leurs pâturages, sans pouvoir se sauver, sont entraînés dans la mer, ou du moins dans des cavités inondées, quand par de grosses & longues pluies, ou des fontes trop subites de la neige, des rivieres débordent rapidement, & font des irruptions dans les plaines, avec d'autant plus de force qu'elles trouvent plus de pente vers des vallées & des profondeurs, où leurs eaux se précipitent avec tout ce qu'elles entraînent. Faut-il d'autre cause, afin d'y découvrir des planches, des bois de charpente, & des débris des maisons ruinées & des meubles emportés, des arbustes & des arbres entiers, avec leurs branches & leurs racines, en un mot, des amas de tout ce que les eaux des rivieres

Digitized by Google

dans de fortes inondations ont enlevés, entraînés & abandonnés dans ces vallées & ces cavités qui en ont été comblées & atterrées insensiblement.

Des troupeaux de bêtes à laine & à cornes étant emportés avec des chevaux, & toutes les autres sortes d'animaux & de volailles domestiques, & même des bêtes fauves, leurs ossemens doivent être découverts dans ces atterrissemens, à mesure que les eaux les détruisent, après les avoir formés depuis plusieurs siecles. Des canaux souterreins dont l'existence & la communication sont bien prouvées dans nos *Ephémérides cosmographiques*, peuvent même faciliter leur transport sous des plaines & des montagnes fort éloignées, & jusques près de leur sommet, ou avec le laps de tems, ils sont découverts, ainsi que des coquillages.

Si l'on trouve aussi des os d'éléphant dans les collines & les terreins de la vallée inférieure & supérieure de l'Arno, qui probablement sont au dessous du niveau cylindrique de la mer, & même du cours de ce fleuve, est-ce une raison d'en induire qu'anciennement cette région de la Toscane nourrissoit des animaux de cette espece ? Il est plus naturel & plus probable d'en inférer que son climat n'ayant pas

Digitized by Google

plus changé que ſa latitude, ces oſſemens d'éléphant proviennent de ceux qu'en des ſiecles fort antérieurs, des armées d'Aſiatiques ou d'Africains, y avoient amenés, comme, par exemple, celle d'Annibal & qui par des irruptions & des inondations ſubites des rivieres confluentes dans l'Arno, ont été enlevés & entraînés, comme les autres animaux domeſtiques ou ſauves dont les oſſemens ſont reconnus mêlangés, ainſi qu'ils doivent être en ces cas; autrement des reſtes d'éléphans ſeroient trouvés dans d'autres endroits de la Toſcane, comme en Aſie & en Afrique, ſans l'avoir encore été dans aucuns cantons de l'Amérique.

Des bâtimens anciens, preſque entiers, ſont découverts de tems à autre à Rome & dans ſes environs, & dans toute l'Italie, après avoir été inhumés par des enfondremens à la ſuite des tremblemens de terre, & par des inondations fort réitérées. Ils deviennent exhumés à force d'enlever le terrein imminent & circonvoiſin, étant décélés en creuſant les fondemens d'édifices nouveaux. Les accidens éventuels doivent nous faire juger de ceux des ſiecles précédens & les atterriſſemens naiſſans ſous nos yeux, des atterriſſemens an-

Digitized by Google

ciennement formés par les dépôts, les sédimens & l'abandonnement de tout ce que les eaux entraînent & emportent en pareilles catastrophes.

Afin que des coquillages marins se trouvent mêlés dans ces crémens & atterrissemens, supposé qu'ils soient fort éloignés de la mer & de l'embouchure des fleuves, c'est assez, sans recourir, comme en cas de besoin pour certains endroits, aux conduits souterreins, qui en divers tems ont été creusés & comblés par les eaux mêmes sans main d'œuvre, ainsi que des carrieres & des minieres en sont formées, détruites & renouvellées, c'est assez, dis-je, que dans des tempêtes les ondes & les vagues surmontant les digues & les limites artificielles de la mer, & même les naturelles, qu'il leur est ordinairement défendu de franchir, ayent pu trouver une pente jusques vers ces comblemens. Si ces atterrissemens existent à l'embouchure, la cause de leur formation avec mixtion de coquillages marins & d'ossemens d'animaux qui se laissent surprendre par les eaux débordées, se présente d'elle-même dans les réflexions précédentes, sans recourir au changement successif & insensible, mais très-difficile, & presque impossible, des continens en

Digitized by Google

mer, & de leur bassin en continent.

Notre *explication du flux & reflux*, & nos *Ephémerides cosmographiques* ayant enseigné que la principale cause des phénomenes terrestres doit être reconnue dans la figure de la terre en cylindroïde arrondi, & bossué par ses bases qui figurent des portions d'un sphéroïde, & qui forment deux continens plus vastes que ceux qui sont connus dans sa rotation, & dans la facilité qu'ont les eaux en plusieurs plages de terres & de mer d'entrer dans un canal interne, qui en forme d'un immense siphon tortueux par les inflexions & la courbure de ses jambages, fait des angles de plus de quatre-vingts-dix degrés de longitude, & de sortir ainsi par son autre extrêmité, quelqu'élévation qu'elle puisse avoir au dessus du niveau marin : nous assurons d'après l'expérience & la vaie théorie des cieux & de la terre, que les eaux font occultement dans sa masse ce qu'on leur voit opérer sur sa surface à découvert ; qu'elles creusent & comblent des conduits internes comme externes ; qu'elles forment & détruisent des atterrissemens intestins comme superficiels, des carrieres & minieres de toute espece, & des amas de fossiles de tout genre que leurs sedimens avoient formés ; elles font multiplier les

Digitized by Google

coquillages dans (1) ces canaux concaves, comme dans la mer, puisque c'est dans le même élément, & que ces coquillages, à force d'y multiplier, les obstruent & remplissent, en forment ainsi ce qu'on appelle dans la Touraine & le Poitou, *des faluniéres*, c'est-à-dire des amas immenses de coquillages. Les eaux font ainsi circuler l'air & l'électre intérieurement, comme extérieurement; elles en introduisent plus ou moins dans ces conduits ou canaux intestins, & y causent avec des exhalaisons, divers météores. Leur crue extraordinaire y resserre souvent ces deux élémens mêlangés, & un trop grand resserrement les oblige à causer des tremblemens de terre, & tous les phénomenes simultanés *qui* ont été remarqués : la terre semble ainsi devenir de plus en plus un séjour dangereux & incertain.

(1) Pour trouver des coquillages sous toute contrée, à force de creuser, il suffit que les eaux creusent des conduits & autres souterreins, & les comblent ensuite, tant par des coquillers qui s'y multiplient, que par les sédimens qu'elles y entraînent & y déposent, ou par les éboulemens & les enfondremens qu'elles y produisent.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle.

L'Académie de la Rochelle tint, selon sa coutume, sa séance publique le seize Avril 1755. M. l'Abbé Delavau Prieur d'Aytré, Directeur, en fit l'ouverture par un Discours sur la Langue Latine, dans lequel il entreprit de prouver que cette Langue, telle qu'on la parle dans toutes les Ecoles de l'Europe, depuis la renaissance des lettres, est un nouvel idiôme dérivé de l'ancien Latin, qui a son usage & ses regles particulieres, « qui ressemble assez » au Latin de l'ancienne Rome, pour que » nous puissions le confondre quelquefois » avec lui, mais qui en différe si considé- » rablement, qu'un Romain du siecle d'Au- » guste auroit de la peine à l'entendre. »

Pour annoncer ce systême, M. Delavau traça une légere esquisse des révolutions de la Langue Latine. Vous sçavez, dit-il, Messieurs, « qu'elle n'étoit dans son prin- » cipe qu'un composé de différens jargons » des peuples grossiers qui environnoient » Rome naissante; qu'après plus de trois » cens ans elle n'avoit encore ni ortho-

Digitized by Google

» graphe, ni construction; qu'elle ne com-
» mença à se dépouiller de sa rusticité
» que sous les Scipions & les Lélius; que
» son état brillant dura tout au plus un
» siecle & demi; qu'après le regne d'Au-
» guste elle dégénéra peu à peu, s'altéra
» & se corrompit enfin entiérement, soit
» par l'election des Empereurs nés dans
» des provinces éloignées de la Capitale,
» soit par les irruptions des barbares qui
» ravagerent l'Italie, qui ensevelirent dans
» le même tombeau la gloire de l'Empire
» Romain & la gloire de la Langue Latine.»

Celle que les Sçavans y ont substituée, n'est pas cependant à méprisser, continue M. Delavau: elle est susceptible de divers degrés de perfection, & forme un lien d'union & de commerce infiniment précieux à la République des Lettres. Mais ce n'est plus la Langue de Rome brillante & polie, « puisqu'elle a perdu sa pureté
» originale, qu'elle a pris le goût d'un ter-
» roir étranger, qu'elle a changé la si-
» gnification primitive d'un grand nom-
» bre de ses termes, & qu'elle a adopté
» un nombre encore plus grand de mots
» de nouvelle fabrique. » Le détail de ces quatre preuves, & les exemples dont M. Delavau se proposoit de les soutenir, auroient passé les bornes d'un Discours

Digitized by Google

ordinaire ; il se fixa donc à la premiere, & voici comment il l'établit.

Il nous offre d'abord la brillante époque de la renaissance des Lettres au quinzieme siecle, où des Génies vifs & hardis excités par ces fameux Grecs échappés des ruines de la capitale de l'Orient, entreprirent de secouer le joug de la barbarie qui régnoit depuis si long temps en Europe. L'art typographique qui fut alors heureusement découvert, fit reparoître & multiplia les chef-d'œuvres de Rome : « on » en fit une étude suivie ; on s'appliqua » à corriger les fautes des manuscrits, à » éclaircir le texte des Auteurs, à creu- » ser leurs pensées, à discuter leurs ex- » pressions, à éplucher leurs mots & jus- » qu'à leurs syllabes ; & après s'être assuré » de leur méthode, autant qu'il étoit » possible, on ne craignit plus de s'élan- » cer dans la carriere de l'éloquence & » de la poésie. »

Le succès égala-t-il le zele & le courage de ceux qui y coururent ? Ils crurent avoir atteint la pureté & les graces originales de la Langue Romaine au siecle d'Auguste, & tous leurs efforts n'aboutirent qu'à faire éclorre en quelque sorte un nouvel idiôme, « qui tint une espe- » ce de milieu entre l'ancienne Langue

» Latine & leur langue maternelle, qui
» ne fut ni l'une ni l'autre, qui garda
» le fonds de la premiere pour les termes
» & les expressions, & prit beaucoup de
» la seconde pour le tour & l'arrange-
» ment .... que pouvoient-ils faire de
» plus? On ne compose point avec régu-
» larité dans une Langue étrangere; com-
» ment auroient-ils composé polimment
» dans une Langue morte? »

Cette comparaison devient fertile entre les mains de M. Delavau: il la présente sous toutes ses faces, & il en tire habilement toutes les inductions dont il a besoin pour prouver que le Latin moderne est bien loin de sa pureté originale. « Qu'un étranger, dit-il, sans sortir
» de son pays, veuille apprendre le Fran-
» çois; qu'il ait étudié avec soin nos livres
» élémentaires, & qu'il ouvre ensuite nos
» meilleurs Auteurs, les difficultés l'arrê-
» teront à chaque instant, tantôt sur la
» signification propre d'un mot, tantôt
» sur le tour singulier d'une phrase, sur
» l'application d'une regle ambiguë, sur
» le sens obscur d'une expression. Si après
» bien des veilles & des exercices, il li-
» vre au Public un essai de ses productions,
» combien de bévues, d'incongruités, de
» mots pris à contresens le Lecteur n'y

Digitized by Google

» appercevra-t-il pas ? Si sa diction n'est » tachée d'aucun vice grossier, combien » sera-t-elle gênée, rude, raboteuse & » éloignée du caractere & du génie de » la Langue Françoise ? »

Entre plusieurs exemples, M. Delavau en prend un dans la relation d'un voyage composé en François par un Capitaine Danois, & revue par l'Auteur de la derniere Histoire de Danemarck. Le Danois parle ainsi d'Alexandrie. *On peut dire avec raison que dans la nouvelle ville d'Alexandrie on rencontre* un pauvre orphelin, *à qui il n'est échu pour tout héritage que le nom respectable de son pere....* Le siege royal est devenu une maison d'esclaves.... *Ce n'est plus un phénix qui renaît de ses cendres, c'est tout au plus* une vermine *sortie de la boue ou de la poussiere, dont l'Alcoran a infecté tout le pays.*

» Dans ce peu de mots, combien de » fautes ? Chaque expression est Françoise, » la construction même de la phrase n'of- » fense aucune de nos regles ; cependant » l'ensemble n'est point François. On y » dit les choses d'un ton & d'un style qui » s'éloigne du vrai goût de la Langue. » L'Auteur n'ayant point employé les » mots dans leur acception naturelle, ils » présentent un double sens, & l'on n'est

» pas sûr de ce qu'il veut dire... Que
» signifie ce siege royal, qui dans Alé-
» xandrie est devenu une maison d'escla-
» ves? A-t-il entendu que le palais des
» anciens Rois, ou le lieu destiné à ren-
» dre la justice, a été converti dans une
» prison pour les esclaves malfaicteurs?
» Quelles images encore que cette vermi-
» ne sortie de la boue de l'Alcoran, & le
» pauvre Orphelin, pour dire que cette
» ville est déchue de sa premiere splen-
» deur!

Nos modernes Romains, continue M. Delavau, « font de pareilles fautes, & de
» plus grandes encore, parce qu'ils ne
» connoissent pas plus que le Danois les
» idées principales & les idées accessoires
» que les anciens Romains attachoient aux
» termes de leur Langue; ce sens fin & dé-
» licat, qui sans ôter aux mots le fonde-
» ment de ressemblance qu'ils ont entr'eux,
» y met néanmoins des différences essen-
» tielles. Il faudroit sçavoir distinguer les
» termes du style noble, de ceux du style
» bas ou familier; ceux qui sont de la
» prose ou de la poésie; ceux qui se disent
» au propre sans se dire au figuré, ou qui
» se disent au figuré sans se dire au pro-
» pre..... Les bons Auteurs ne peuvent
» donner toutes ces connoissances; ce sont

Digitized by Google

» des guides muets qui n'avertissent pas
» si l'on prend bien ou mal leur sens,
» quand on suit les regles, ou quand on
» s'en écarte.

Les Grammairiens dont nous ne manquons point, ne peuvent nous rassurer. « Ils nous ont donné leurs conjectures, » leurs préventions, leurs erreurs même » pour des oracles infaillibles ; ils ont » quelquefois pris l'exception pour la ré» gle, & il n'en est presque point qui ne » soit contrédite par les grands modeles, » d'où ils prétendent les avoir tirées .....

» On ne doit, disent-ils, se servir de » l'ablatif absolu, que lorsqu'il est indé» pendant du verbe qui l'accompagne, & » cependant Térence a dit, *Quis, se vi*» *dente, patietur amicum suum*, &c ; & Ovide, *Me duce, ad hunc finem, me milite, veni.*

« Selon eux, l'adverbe *magis* suivi d'un » nom substantif, demande toujours un » *quàm*, & jamais de comparatif. Cepen» dant Plaute a dit, *magis est dulcius* ; & » Columelle, *novellæ Gallicanæ magis eden*» *dis quàm excubandis ovis* utiliores *sunt*, » &c.

« Un verbe précédé de plusieurs noms » doit toujours être au pluriel. » Nous lisons néanmoins dans Ciceron ; *Mens &*

ratio, & consilium in senibus est; & dans Horace, *Cui pudor & justitia soror incorrupta fides, nudaque veritas, quando ullum* inveniet *parem*, &c.

Les Vocabulistes nous apprennent-ils plus sûrement la force & l'acception des mots ? Quel fonds peut-on faire sur leurs décisions ? « Les plus anciens sont postérieurs de plusieurs siecles à la belle Latinité ; & le *Novitius* qui a relevé tant de » méprises dans ses prédécesseurs, est-il » lui-même au dessus de toute critique ? » Il nous faudroit donc, poursuit M. Delavau, d'après M. l'Abbé d'Olivet, un » Dictionnaire Latin sur le modele de celui de l'Académie Françoise, commencé » par des Luciles, par des Gracques, des » Terences, des Lélius, des Scipions; continuée par des Lucreces, des Catulles, » des Salustes, des Titelives, des Cicerons; » achevé par des Virgiles, des Horaces, » des Pollions, des Mécenes, & des Ovides.

« C'est là que nous apprendrions l'unique maniere de bien exprimer chaque » chose, ce grand art de joindre & d'assortir les mots qui sont faits pour aller » ensemble, quand il est permis de se mettre au dessus des regles de la Grammaire » pour former un sens plus énergique, ou

» un son plus harmonieux. C'est là que
» nous puiserions le goût de ces inver-
» sions, qui caractérisent la Langue ; où
» nous prendrions l'unité du style qui ne
» souffre point les vers prosaïques, & qui
» ne défigure jamais la prose par des ex-
» pressions consacrées à la poésie ; qui ne
» permet point à l'Historien les afféteries
» des Catulles, des Properces, des Méce-
» nes, & qui bannit des ouvrages de goût
» les termes d'arts & de sciences réservés
» aux seuls Lucreces, aux Columelles, aux
» Vitruves. Faute d'un pareil flambeau nous
» sommes réduits à marcher au hazard, à tâ-
» tonner dans presque toutes les occasions,
» à faire souvent des faux pas.... Ce que
» nous pouvons faire de mieux, c'est d'em-
» prunter, autant qu'il est possible, le lan-
» gage des Auteurs qui ont excellé chacun
» dans son genre ; mais en croyant parler
» comme eux, on ne composera que des
» ouvrages formés de pieces disparates &
» mal assorties, &c. »

Quelque frappante que soit cette exposi-tion, M. Delavau a bien senti qu'elle n'entraîneroit pas d'abord tous les esprits; qu'en abandonnant les Vocabulistes & les Grammairiens comme des guides peu sûrs, plus capables même d'égarer que de faire parvenir au but de la belle & pure Latinité,

Digitized by Google

on lui opposeroit la lecture refléchie des grands modeles, comme un moyen infaillible d'en saisir toutes les beautés, à l'aide des regles de l'analogie; & cette objection qui le fait revenir sur ses pas, lui donne lieu de confirmer son systême par des solides réponses.

Les Auteurs de la sçavante antiquité ne sont pas, dit-on, des guides muets; leurs voix se fait entendre par leurs discours; puisque nous les lisons, nous les écoutons encore; en leur prêtant une oreille attentive, nous comprendrons aisément ce qu'ils nous disent.

Si la voix des anciens se fait encore entendre, répond M. de L. « par quelle » fatalité la voix de nos Ecrivains n'a-t-elle » pas le même avantage auprès des étran- » gers les plus attentifs? notre Langue a » pris la place de la Grecque & de la Ro- » maine: on la parle dans toutes les cours » & dans toutes les bonnes villes de l'Eu- » rope; l'estime générale qu'on en fait » annonce qu'on met tout en usage pour » s'y perfectionner; les étrangers recher- » chent avec empressement nos ouvrages; » ils ont entre les mains des Dictionnaires » & des Grammaires, composés par les » meilleurs maîtres; cependant on n'en » voit presque réussir aucun: ils n'écrivent

» point comme nos bons Auteurs ; ils n'at-
» teignent même presque jamais nos Au-
» teurs médiocres. Quelle apparence y a-t'il
» donc que les Etrangers, qui à leur ému-
» lation joignent tant de secours, se ren-
» dent ridicules dans leurs compositions
» Françoises, sans que celles des prétendus
» imitateurs de l'Eloquence & de la Poésie
» Romaine s'attirent le même reproche ;
» eux qui sont privés du flambeau des
» regles, & de la direction des maîtres ? ...

» Si la voix des Anciens se fait encore
» entendre, pourquoi donc leurs interpre-
» tes donnent-ils si souvent à leurs paroles
» des sens tout contraires ? l'un entend par
» *candidior barba*, la barbe blanche d'un
» vieillard ; l'autre le poil follet d'un jeune
» homme. *Amica silentia sua ;* c'est, selon
» quelques-uns, une nuit très-obscure, &
» selon d'autres, c'est un beau clair de lune.
» Celui-ci veut que *rupit aper plagas* signi-
» fie un sanglier qui se jette dans les toiles
» & s'y trouve pris ; celui-là dit, que c'est
» un sanglier qui les brise & s'en échappe ;
» & Quintilien, si voisin du siecle d'Au-
» guste, ne déclare-t'il pas hautement qu'il
» y a bien des endroits à deviner dans les
» Poëtes, & même dans les Orateurs de ce
» tems-là ? ...

Mais quand rien ne nous arrêteroit dans

Digitized by Google

la lecture des Anciens, delà à parler leur Langue avec la même pureté, il y a encore bien loin. Comment aurions-nous assez de pénétration pour découvrir les principes qui dirigeoient leurs compositions, & assez de précision pour les suivre d'un pas assuré au milieu des variations que nous trouvons dans les mêmes Auteurs ? si nous décidons du régime sur l'autorité d'un Poëte, un Orateur rend la décision incertaine. Ovide dit *nec latet*, Ciceron *mihi latet*; lequel de ces deux régimes est préférable ?

» Eussions-nous même saisi la maniere » de construire les mots selon leur régime, » nous ignorerions du moins l'art de les » ranger suivant leur convenance & dans » le goût de la Langue. Le Cardinal Bembo » se vantoit de n'avoir aucun terme qui ne » fût tiré de Ciceron, & Juste Lipse a » soutenu que souvent il ne parloit pas » Latin. C'est que plusieurs termes qui sont » Latins peuvent faire une phrase qui ne » soit pas Latine. Un seul mot changé ou » déplacé, suffit pour défigurer la plus belle » prose ou la plus belle poésie. . . . Que » l'on change un mot, dit Ciceron lui-» même dans cette période : *Nam neque » me divitiùs movent.* Qu'on y fasse la » moindre transposition, elle perdra toute » sa grace & toute sa force. . . . »

Digitized by Google

» Les loix de la gradation nous feroient » gâter une autre des plus belles périodes » du même Orateur. *Aderat junitor carce-* » *ris, carnifex Prætoris, mors terrorque so-* » *ciorum & civium Romanorum, sector sec-* » *tius.* Qui n'auroit cru qu'il falloit dire : » *terror morsque sociorum.* . . .

» Suivant cette regle de critique, com- » bien de beaux endroits les Scholiastes » n'ont-ils pas corrompus en croyant cor- » riger des fautes de copistes ? & pour nous » quelle source féconde de méprises & » d'erreurs ! &c. »

M. de L. met tout à profit contre les adversaires de son systême ; & en les combattant avec toute sorte d'égards, il les presse vivement par leurs propres aveus. » Il est impossible, dit l'un d'entr'eux, d'é- » galer les Anciens . . . une infinité de dé- » licatesse, soit dans les mots, soit dans les » tours, échappent aux regards les plus pé- » nétrans. Ce n'est pas assez, reprend M. » de Lavau, il faut convenir encore que » nous ne sçaurions distinguer ce qui est » exprimé délicatement, d'avec ce qui est » rendu bassement & d'une maniere im- » propre. . . . Virgile a dit, *Cæsâ jungebant* » *fœdera porcâ* ; ne seroit-il pas égal de » dire *cæso jungebant fœdera porco ?* non, » répond Quintilien ; vous rendriez basse-

Digitized by Google

» ment ce que Virgile a exprimé d'une ma-
» niere élégante. . . .

» Lucrece a fait feminin *funis*, unique-
» ment pour la cadence du vers. *Aurea de*
» *cœlo demisit funis in arva.* Il auroit pu
» dire sans changer la mesure, *aureus è cœlo*
» *demisit funis in arva.* Qui de nous trou-
» vera quelque chose de plus doux & de
» plus sonore dans la premiere façon de
» s'exprimer ? . . .

» Peut-être serions-nous tentés de croire
» que Lucrece n'a retranché de plusieurs
» mots, des lettres & quelquefois des
» syllabes entieres, que par une licence
» poétique qui ne doit pas être imitée;
» cependant Aulugelle nous avertit, que
» Ciceron, uniquement pour flatter l'orei-
» le, a mis *peccatu* pour *peccato.* Qui oseroit
» imiter cet exemple ? . . .

» C'est ainsi que le nombre & la cadence
» des périodes, l'harmonie & la conson-
» nance des mots nous échappent; comment
» nous seroit-il donné de les employer
» heureusement dans nos ouvrages Latins,
» puisque nous ne les sentons pas dans les
» ouvrages des Anciens, eux qui pour éviter
» un son désagréable, bravoient impuné-
» ment & solécismes & barbarismes ? &c.

Il n'est qu'un moyen, reprend M. de Lavau, pour bien sçavoir une Langue étrangere;

Digitized by Google

étrangere ; c'eſt de ſe tranſporter dans le pays où on la parle, ou de s'exercer long-tems avec des perſonnes qui la poſſédent naturellement. « La lecture des meilleurs » livres ne fera jamais un bon Ecrivain, » ſurtout dans une Langue morte. Quelque » exercé que l'on y puiſſe être, on ne peut » imaginer de nouveaux tours qui y ſoient » analogues ; il faut ſe borner à une imita- » tion ſéche & ſervile de phrâſes dont on » ne connoît point le méchaniſme, & c'eſt » s'interdire l'eſpérance de jamais écrire » avec pureté & délicateſſe. . . .

Les Romains eux-mêmes ont bien ſenti ces inconvéniens, lorſqu'ils ont voulu apprendre l'idiôme des Grecs. « Ils avoient » entre les mains leurs meilleurs livres ; » mais ils les jugerent inſuffiſans. Ils firent » venir de la Grece des hommes habiles, » qui furent pour eux un Dictionnaire vi- » vant & une Grammaire parlante ; mais » parce que le commerce de ces ſçavans » maîtres n'avoit encore qu'ébauché leurs » connoiſſances, ils voyagerent dans la » Grece même, & ſéjournerent ſurtout à » Athènes pour ſe perfectionner dans les » élégances Attiques. . . & n'eſt-ce pas en- » core ce que pratiquent les Etrangers qui » veulent ſaiſir les fineſſes de notre Langue, » & ce que nous pratiquons à notre tour,

» lorsque nous voulons apprendre les
» leurs ? . . .

» Où pourrions-nous prendre le goût
» des urbanités Romaines, cet usage de la
» cour & de la ville qui leur donna l'être ;
» cet usage, le pere & le tyran des Lan-
» gues, qui ne sçait ce que c'est que de
» plier sous les regles ? cet usage est éteint
» depuis plusieurs siecles ; il n'est plus au-
» jourd'hui ni pays qui le suive, ni natu-
» rels qui puissent l'enseigner. Ceux qui
» ont prétendu nous en instruire, y sont
» étrangers eux-mêmes. Que l'on remonte
» de maître en maître jusqu'à la renaissance
» des lettres, & qu'on voye quels sont les
» premiers restaurateurs de la Langue La-
» tine, des hommes sortis du sein de *la*
» barbarie. Leurs peres avoient perdu la
» trace de la tradition orale, par l'inter-
» valle des siecles d'ignorance ; leurs des-
» cendans n'ont pu nous la transmettre.

Aussi la correction & la politesse des Ecrivains de Rome sont-elles si peu connues, qu'il s'est élevé sur ce sujet des combats & comme une guerre civile entre les Sçavans des derniers âges. » Le P. Fabre, l'Abbé
» Desfontaines, Dryden, &c. sous les dra-
» peaux d'un ancien Cardinal, défendent
» le *culex* & le *coiris*, comme un fruit di-
» gne de la veine de Virgile, à en juger

Digitized by Google

» par la force de l'expression, & l'agrément
» des images. L'Abbé Goujet, le P. de la
» Rue, le P. Oudin, &c. sous les éten-
» dards d'un autre chef, soutiennent que
» ces deux pieces sont d'un Ecrivain bar-
» bare, sans goût & sans génie. Un fort
» parti met Quinte-Curce au siecle d'or
» de la Latinité : une faction aussi puissante
» le dégrade & le renvoie au siecle d'ar-
» gent. . . .

» Lorsque le célebre Pierre Pithou im-
» prima pour la premiere fois à Troyes en
» 1596, les Fables de Phédre, qu'il avoit
» tirées en manuscrit, de la poussiere d'une
» bibliothéque, les Sçavans de Rome mo-
» derne, à qui le P. Sirmond les présenta,
» rejetterent l'ouvrage comme supposé, &
» ce ne fut qu'à force de titres qu'ils en
» déclarerent le style digne d'un affranchi
» d'Auguste. Enfin un docte Anglois vient
» d'arracher tout d'un coup des Œuvres
» de l'Orateur Romain quatre harangues,
» que jusqu'ici on avoit préconisées, imi-
» tées, copiées sans le moindre scrupule.

De ces querelles littéraires, M. l'Abbé de Lavau conclud que nous ne pouvons juger sûrement ni du style des Littérateurs de Rome, ni de l'élégance de leurs écrits.

» Les contemporains de Quinte-Curce ne
» nous ont point parlé de lui, & nous ne

Digitized by Google

» ſçavons ſi ſon ſtyle eſt pur, ou s'il y a de
» l'alliage. Pollion a prétendu que celui de
» Tite-Live ſentoit un peu le terroir de
» Padoue, & il ne s'eſt pas mis en peine
» de nous en donner quelques exemples,
» pour nous apprendre à éviter ce vice de
» Province qu'il lui impute, &c.

» Ainſi les contemporains n'ayant point
» porté leur jugement ſur les expreſſions
» hazardées des meilleurs Auteurs, n'ayant
» point relevé leurs fautes, ou du moins
» leur critique n'étant point parvenue juſ-
» qu'à nous, ce qui eſt bon, ce qui eſt
» défectueux, nous eſt égal, & il doit ſou-
» vent nous arriver de copier une faute de
» langage, lorſque nous croyons imiter
» un tour élégant & heureux, &c.

M. de Lavau, en finiſſant ſon diſcours, avertit que par toutes ces réflexions, il n'a nullement entendu inſpirer du mépris pour le Latin moderne. Cette Langue, dit-il, toute récente qu'elle eſt, a ſes loix, ſes utilités, ſes agrémens. Elle a été illuſtrée par des Poëtes & par des Orateurs d'un vrai mérite, à quelques-uns deſquels il n'a manqué que d'être nés au bel âge des Romains pour les égaler en tout. Ainſi loin de la mépriſer, on doit la cultiver avec d'autant plus de ſoin, qu'elle eſt la clef de la Littérature ancienne.

La ſuite au prochain Mercure.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

LE sieur Salvator *Lanzetti*, Napolitain, au service du Roi de Sardaigne, vient de donner au Public six nouvelles Sonates, qu'il a composées pour rendre aux Amateurs l'exécution de celles qu'il avoit données auparavant plus facile. Sa supériorité pour le Violoncelle lui a mérité la plus grande réputation dans toute l'Europe. C'est lui qui a formé les deux plus célebres Cantatrices d'Italie. Sa Musique est agréable & mélodieuse. Les Sonates qu'il vient de faire graver avec privilege, forment le sixiéme œuvre. Le prix est de six livres quatre sols. On s'adressera au Portier de Messieurs de la Live, rue neuve Luxembourg, à Paris.

Digitized by Google

PEINTURE.

LETTRE A M. GAUTIER.

Vous me reprochez, Monsieur, l'Anonyme que j'ai gardé dans l'attaque que je vous ai faite. Je demeure d'accord qu'il y a quelque inégalité dans cette sorte de combat; aussi je ne balance point à convenir que j'ai honte de m'être caché : mais l'ayant fait, après cet aveu, il m'est encore moins possible de me découvrir. On rougit toujours de convenir d'un tort, quelque petit qu'il soit, & d'ailleurs cela ne fait rien au fonds des choses que nous avons à discuter ensemble.

Ne vous en prenez qu'à vous même du coup que je vous ai porté, & à l'ostentation avec laquelle vous vous louez à tout propos dans les Mercures, dans les Gazettes, & dans vos propres écrits. J'aime & respecte les Arts; je les regarde comme des Professions nobles qui ne doivent jamais être avilies par aucune espece de charlatanisme. C'est aux ouvrages à parler eux-mêmes en leur faveur, & jamais les Artistes ne doivent se vanter

Digitized by Google

ni se persuader d'avoir atteint le but qu'ils se proposent. C'est le propre des ignorans de croire facilement qu'ils y sont arrivés. Faites de belles choses, Monsieur, s'il vous est possible, & laissez-les louer au Public & aux Artistes, qui ont toutes les lumieres nécessaires pour en sentir les beautés, s'il y en a.

Vous vous plaignez que je regarde votre Art comme peu important, vous en faites l'aveu vous même, lorsque vous le bornez à l'Anatomie, à la représentation des plantes & de ce qui concerne l'Histoire Naturelle. Ce n'est pas le moyen de le mettre en parallele avec les autres Arts qui se proposent de représenter l'homme même. *Le Blon*, qu'il vous plaît de traiter avec mépris (quoique vos productions ne paroissent pas encore vous avoir acquis ce droit) en avoit conçu une plus haute idée : il prétendoit le porter au point où peut atteindre la Peinture : c'étoit sans doute trop présumer. En vous bornant à moins vous seriez plus sage ; mais ce seroit toujours diminuer de l'importance de cet Art, & ne le mettre, en le supposant à son plus haut degré, qu'un peu au dessus d'une enluminure bien peinte. Cette modestie ne se soutient pas long-tems ; vos ouvrages & les éloges que vous leur

Digitized by Google

prodiguez, tentent de prouver plus que vos discours : vous n'avez pu vous empêcher de prétendre à représenter des tableaux de figures avec les nuances fines des carnations. Il a été un tems où les essais de *Le Blon* donnoient des espérances de la possibilité d'un succès difficile dans ce genre : on eut lieu de croire que si quelque Peintre habile s'y appliquoit, cette invention seroit susceptible d'une réussite agréable. Nous verrons ci-après si les changemens que vous avez faits à sa maniere d'y procéder, y ont apporté cette perfection dont vous faites tant de bruit. Vous apportez comme une preuve de l'importance dont on a cru votre Art, les graces dont le Roi vous a honoré ; je la laisse sans réponse, elle n'est point sujette à mon examen. Seconde preuve, l'empressement du Public à acheter vos ouvrages. Je vous en fais mon compliment, & je souhaite de tout mon cœur qu'elle soit bien fondée sur la vérité. Ce qui pourroit la rendre douteuse, c'est l'activité que vous avez à réveiller le Public, apparemment endormi, par des annonces récidivées : de plus elle ne prouve pas autant que vous voulez bien le croire, & nous voyons tous les jours des fortunes faites sur des talens de nulle valeur.

Digitized by Google

Quant au rapport favorable fait par l'Académie des Sciences en enrégistrant les Lettres Patentes, sans aller chercher ce rapport qui ne diroit peut-être pas tout ce que vous croyez qu'il contient (car vous vous flattez aisément) il est bon que vous considériez que les Académies se renferment toujours dans ce qui est de leur ressort, & qu'ainsi il n'est pas vraisemblable que l'Académie des Sciences vous ait donné un certificat de bon coloris. C'est cependant ce qui feroit la perfection essentielle de votre talent. Il ne differe de la gravure en maniere noire, qu'en ce que vous y employez les couleurs; or il s'agit de sçavoir si vous les employez avec art, & c'est ce qu'assurément l'Académie des Sciences ne voudra jamais décider.

Si, dites-vous, *les Peintres & les Graveurs n'ont encore rien dit de favorable pour un Art si propre à représenter les tableaux dans toutes leurs beautés, il peut y avoir des raisons particulieres qui les obligent au silence.* Que voulez-vous faire entendre par ces paroles? Vous flatteriez-vous de leur causer de l'envie, & les croyez-vous assez lâches pour refuser leurs éloges à de véritables talens, par un sentiment si bas? Vous aveugleriez-vous jusqu'à ne pas voir

Digitized by Google

l'espace immense qu'il vous faudroit parcourir, avant que d'approcher d'assez près ceux d'entr'eux qui se distinguent, pour qu'ils en fussent incommodés ? Si les Peintres habiles qui font la gloire de notre siecle ne disent rien de favorable pour vous, méfiez-vous de vos talens & non pas de leurs lumieres, & moins encore de leur probité.

Venons maintenant à l'honneur de l'invention dont vous êtes si jaloux : elle consiste uniquement, je vous le répete, à avoir conçu qu'en gravant des planches de la même façon que la gravure en maniere noire, & les imprimant de diverses couleurs, on pouvoit observer telle proportion entre ces couleurs, qu'il en résulteroit toutes les teintes dont on auroit besoin pour imiter la peinture. C'est ce que *le Blon* avoit trouvé avant vous, & dont il a donné des preuves par divers ouvrages, entr'autres dans un portrait du Roi, & dans celui de M. le Cardinal de Fleuri. Ce qu'on y a ajouté depuis, & ce qu'on y pourra ajouter par la suite, ne peut, au cas qu'il réussisse, s'appeller qu'amélioration, à moins que de changer l'expression connue des termes de la Langue. Croyez-moi, Monsieur, renoncez à ce fastueux titre d'Inventeur, qu'on peut même contester à

Digitized by Google

Le Blon, & qui, pour dire le vrai, est de bien peu d'importance dans cette occasion, puisque c'est une invention si simple, qu'il suffit d'en avoir entendu parler, pour pouvoir en très-peu de tems exercer cet Art avec plus de succès que ses Inventeurs, en y joignant quelques talens plus étendus que les leurs. Vous aviez, dites-vous, travaillé à Marseille, & fait une coquille à Paris avant que de travailler chez *Le Blon*. Ce seroit une recherche trop difficultueuse, que d'en vouloir recueillir d'autres preuves que votre assertion : il seroit plus difficile encore de découvrir si c'étoit *avant que de sçavoir s'il y avoit un Le Blon dans le monde*, ou du moins que quelqu'un eût trouvé le moyen de produire des estampes imprimées en couleur par le secours de la gravure en maniere noire ; cependant ce grand secret est tel, que cela seul dit, tout le monde le sçait. Il reste seulement à examiner quel degré de talent on apporte dans l'exécution. Inutilement prétendrez-vous vous faire passer pour l'Inventeur, vous ne le persuaderez à personne. Ne vous seroit-il pas plus glorieux d'aspirer simplement à l'honneur de perfectionner un Art resté informe dans son enfance ? certes il y auroit de quoi

Digitized by Google

ſatisfaire l'ambition d'un Artiſte du premier ordre.

La magnifique comparaiſon que vous faites de votre talent avec la découverte du grand œuvre, outre qu'elle ne prouve rien, manque de juſteſſe de façon ou d'autre : ſi ce ſecret (vraiſemblablement impoſſible) étoit découvert, le plus ignorant une fois inſtruit des matieres qu'il y faut employer & du procédé, le feroit auſſi parfaitement que le plus ſçavant : en ce cas ce n'eſt plus un Art. Si votre talent eſt un Art, il ne ſuffit pas, & ce n'eſt même rien, que de ſçavoir le procédé; il y faut joindre des études & un degré de ſçavoir, qui puiſſe véritablement mériter l'eſtime publique. Le ſecret de peindre à huile, bien plus important que le vôtre, n'auroit pas acquis une grande eſtime à ſon Inventeur, ſi en même-tems il n'eût pas été un des bons Peintres de ſon ſiecle : en donnant à ſes tableaux le même degré de mérite que ſes Contemporains, il y ajouta un degré de force & de ſolidité qui excita la curioſité.

Le Blon, dites-vous, retouchoit ſes morceaux au pinceau. Je pourrois vous répondre que cela prouve ſeulement qu'il avoit ſenti le foible de ce nouvel Art, & qu'il y ſuppléoit par le ſecours d'un autre.

Digitized by Google

Mais la vérité est que *Le Blon* n'étoit pas assez habile Peintre, pour trouver dans le peu de couleurs qu'il employoit toutes les ressources qu'un grand Artiste en sçauroit tirer. Cette sorte d'Art ne pourra arriver à quelque degré de perfection, qu'autant que quelque Peintre, & même habile, voudra s'y attacher. Vous croyez avoir approché de cette perfection, parce que vous avez ajouté une planche imprimée de noir, c'est précisément ce noir qui gâte tout, qui répand sur ces ouvrages une couleur sale qui ne peut que déplaire infiniment, & qui n'en fait, à parler juste, qu'une enluminure d'autant moins supportable, qu'elle a les prétentions de la Peinture. Les Peintres bons coloristes, évitent de se servir de noir dans les carnations de la chair, & produisent les tons les plus bruns par le mêlange d'autres couleurs, il n'en entre au plus que dans les plus fortes touches, encore est-il mêlé avec d'autres couleurs qui le dominent. Je ne vous fais point un crime de ne pas sçavoir ceci, n'ayant pas été Peintre : mais je demande quel agrément peut avoir une sorte de Peinture où l'on voit percer un noir sale & bleuâtre à travers les demi-teintes qui devroient avoir le plus de fraîcheur. *Le*

Digitized by Google

Blon ſçavoit aſſez la peinture pour ne pas tomber dans ce défaut : c'eſt pourquoi il ne vouloit point forcer ſa planche de noir : il s'enſuivoit que comme la gravure en maniere noire a peu de profondeur, elle ne donnoit pas à ſes couleurs aſſez d'épaiſſeur pour produire le degré de force dont il avoit beſoin. Il tenta de donner des coups de burin pour y remédier ; mais on les voyoit trop ſenſiblement. Il crut mieux faire d'y ſuppléer par quelques coups de pinceau. Vous avez à la vérité tranché la difficulté par la force que donne votre planche noire. Mais le remede eſt pire que le mal.

Ceux qui ont travaillé avec *Le Blon*, ou après lui, ont bien ſenti qu'ils avoient beſoin d'une planche qui, ſans employer le noir, pût ombrer avec force : ce ne ſeroit pas une découverte bien difficile à faire, ni qui dût arrêter perſonne. Il ſuffit d'avoir la moindre connoiſſance de l'Art de la Peinture ; vous-même vous l'auriez peut-être faite ſans votre prédilection pour la couleur noire, fruit d'une connoiſſance de la théorie des couleurs qui vous eſt apparemment toute particuliere, & qui malheureuſement ne ſéduit pas dans la pratique. Ce qui paroît inconcevable, c'eſt que ce ſoit ſur cette façon d'opérer défectueuſe, que vous vous

Digitized by Google

donniez le titre d'Inventeur. Si vous aviez en effet trouvé la couleur qui convient, ce que je vous nie, ce ne seroit toujours qu'avoir perfectionné, ou bien il faut qu'un Art se puisse inventer plusieurs fois. En ce cas nous attendrons pour l'admirer, que quelqu'un se donne la peine de l'inventer de nouveau.

Pour prouver que vous sçaviez ce talent avant que de travailler pour *Le Blon*, vous alléguez que dès que vous avez travaillé pour lui vous avez gagné de l'argent ; mais tous ceux qui ont travaillé pour lui ont été payés, & ne l'auroient pas fait sans cela, d'autant plus que quelques-uns avoient d'autres talens dont ils interrompirent l'exercice pour lui prêter leurs secours. A peine *Le Blon* fut-il arrivé, qu'il trouva tout ce qui lui étoit nécessaire, puisqu'il n'étoit question que d'un genre de gravure, qui, quoique peu usité en France, est néanmoins très-usité, particuliérement à ceux qui ont étudié des talens plus difficiles. Sur quoi j'observerai que ce n'est point du tout un Art nouveau que ce que vous nous vantez tant, mais seulement une nouvelle façon d'employer un Art connu. Ces Artistes qui ont travaillé avec *Le Blon*, n'ont cependant point eu la vanité de vouloir se donner ensuite pour les Inventeurs,

Digitized by Google

quoiqu'ils y eussent au moins autant de droit que vous.

Si *Le Blon*, dites-vous, étoit l'Inventeur, il auroit laissé après lui des éleves, & vous êtes le seul qui travaillez en ce genre. J'ignore s'il y a quelqu'un en Angleterre qui ait suivi ce talent ; mais à l'égard de Paris, personne ne sçait mieux que vous la raison pourquoi ceux qui avoient travaillé chez *Le Blon* l'ont abandonné, & vous avez mauvaise grace à leur reprocher leur inaction, lorsque le privilege dont vous avez joui leur a lié les mains. M. *Blakey*, Peintre de mérite, & qui joint à la science de son Art les connoissances accessoires qui pourroient contribuer à la perfection de ce genre de travail, étoit alors disposé à s'y livrer, & l'on pouvoit en espérer beaucoup de succès. M. *Tardieu* (neveu du célebre M. *Tardieu*, Graveur de l'Académie Royale) étoit aussi fort en état de continuer. Depuis la mort de *Le Blon*, il s'y exerça conjointement avec M. *le Sueur*, habile Peintre, maintenant à la Cour de Prusse. Ils firent ensemble pour M. Sue Chirurgien, Professeur de l'Académie Royale de Peinture pour l'Anatomie, un morceau d'Anatomie d'un enfant qui étoit né avec les parties intérieures du

Digitized by Google

corps différemment placées de l'état naturel à l'homme : je puis citer ce morceau pour l'avoir vu, comme ce qui a été fait de mieux en ce genre. Je ne parle pas des parties du corps qui étant ouvert, ne présente que des objets de couleur entiere & facile à imiter, mais de la tête qui étoit peinte d'une couleur fraîche & pure, & prouvoit suffisamment que ce talent pouvoit être porté loin. Ces planches ont depuis été perdues pour avoir été gâtées par accident chez un Artiste à qui elles avoient été confiées ; mais je ne doute pas que M. Sue n'en ait conservé quelque épreuve. Si vous croyez en effet que personne ne puisse vous égaler dans ce talent, laissez la liberté à tout le monde de s'y exercer. Au reste je ne vous fais cette proposition qu'en supposant que vous le puissiez, sans nuire à votre fortune. Il est beau qu'un Artiste sacrifie ses intérêts à la gloire, mais on n'a pas droit de l'exiger.

Je laisse la subtile & inintelligible distinction que vous faites entre, *imprimer des tableaux*, & *faire des estampes coloriées*. Si vous voulez l'appeller ainsi, j'y consens, à condition que *Le Blon* aura aussi *imprimé des tableaux*.

Je laisse pareillement la nouvelle expli-

Digitized by Google

cation que vous faites de vos découvertes Physiques. Je vous prie seulement de remarquer que tout autre qui se croiroit Auteur à découvertes, & qui les verroit accueillies avec si peu d'estime de la part des Sçavans qui ont les lumieres nécessaires pour en juger, seroit assez sage pour se défier de leur probabilité.

Je viens à la maniere dont vous répondez à la question que je vous ai faites; sçavoir, quels sont les Académiciens qui ont approuvé vos ouvrages : vous l'éludez d'abord, en citant des noms de personnes respectables, & dont la connoissance dans les Arts est reconnue de tout le monde, que je n'ai point pu comprendre sous le simple titre d'Académiciens; mais ce qui est impardonnable vous les citez sans leur aveu, & je pourrois dire même contre leur volonté : il est vrai qu'il ne semble pas que vous y risquiez rien, & qu'il y a lieu de penser qu'elles croiroient se compromettre, si elles en faisoient un désaveu public. Cependant tous ceux qui ont l'honneur de les connoître, sont très-persuadés que l'approbation que vous supposez de leur part, est inalliable avec leur connoissance, & que vous n'avez pu l'imaginer que sur quelques politesses générales, dont un peu d'amour-propre vous

Digitized by Google

a fait augmenter la valeur. Sur ce fondement vous vous êtes un peu trop hâté de célebrer votre triomphe dans la Gazette. La preuve que vous en apportez, c'est que vos ouvrages sont restés long-tems exposés chez M. le Marquis de Marigny à la vue de tout le monde; elle est bien équivoque: ne seroit-ce point par négligence, & parce qu'on en auroit fait peu d'état. Prenez-y garde, elle est au moins aussi susceptible de ce sens que de l'autre. Ma demande avoit uniquement rapport aux Académiciens Artistes de Profession. Vous ne me citez que M. Slodtz qui en est fort peu satisfait, & que par conséquent je ne vous passe pas comme un suffrage. Votre fils est un jeune homme dont la réputation n'est point encore faite, ainsi je crois pouvoir parler franchement de ses ouvrages sans risquer de lui nuire, puisqu'à son âge on peut faire des progrès rapides, & réparer promptement les fautes où on est tombé. J'espere même que cette lettre lui sera utile, ne servît-elle qu'à l'empêcher de se livrer aux mouvemens d'un amour-propre dangereux. Le cri général des Académiciens qui se trouverent chez M. le Marquis de Marigny, lorsque vous eûtes l'honneur de lui présenter les ouvrages de votre fils, fut

Digitized by Google

un étonnement de voir chez le Protecteur des Arts, où les plus habiles ne présentent d'excellens ouvrages qu'avec la crainte que trop de lumieres n'y dévoilent des fautes ; ils furent, dis-je, surpris d'y voir paroître des choses si foibles, qu'ils ne feignirent point de qualifier de très-désagréables, surtout par le coloris. Je ne suis point surpris que vous n'en jugiez pas vous-même ainsi ; la tendresse paternelle, sentiment trop respectable pour pouvoir être blâmé, ne vous le permet pas : mais vous ne devez pas prétendre que les autres soient aveuglés de même. Au reste, je ne dis pas que ce soit absolument la faute de votre fils, la *plus* grande partie en doit être rejettée sur le peu de progrès qu'a fait jusqu'à présent cet Art, & sur l'excessive prétention d'avoir voulu l'élever jusqu'à représenter des tableaux de figures. Je chercherois à encourager votre fils s'il avoit pris un bon chemin ; mais comme il paroît que la route qu'il suit ne peut que l'égarer, je crois qu'il vaut mieux l'arrêter, & lui conseiller, s'il veut suivre ce talent, de chercher à l'inventer à son tour.

Ne pensez point, Monsieur, que par cette lettre, j'aie dessein de vous nuire : vous exercez seul votre talent ; ceux à qui

Digitized by Google

il peut être utile ne peuvent s'adresser qu'à vous. Je ne désire autre chose que de vous engager à le professer avec cette modestie honnête, qui seule donne du lustre aux Artistes d'un vrai mérite. Renoncez à ces *vanteries* superflues, & ne vous appliquez conjointement avec votre fils, dont la jeunesse donne beaucoup d'espérance, qu'à chercher les lumieres nécessaires pour perfectionner ce talent; de plus, je vous déclare que soit que vous répondiez ou non, c'est pour la derniere fois que j'entre en lice avec vous; la considération que j'ai pour l'illustre Auteur qui a bien voulu nous prêter la carriere, ne me permet pas de lui dérober une place qu'il peut facilement remplir d'une maniere plus intéressante pour le Public. Je suis, &c.

GRAVURE.

LEs batailles dans la Peinture exigent un génie bouillant, impétueux, le seul capable de soutenir la chaleur d'une action, où l'agitation, le désordre, l'horreur, doivent dominer. Mais ce n'est pas assez que l'enthousiasme préside à la composition, si par une exécution rapide on

Digitized by Google

n'empêche ce beau feu de s'éteindre, si le Peintre ne joint à l'Art difficile de faire rapidement beaucoup, de rien ; cet Art plus difficile encore, d'établir l'harmonie dans le désordre, même à l'aide du clair-obscur, l'agent le plus immédiat & de la plus indispensable nécessité, puisqu'il s'agit dans un sujet aussi étendu, de dégrader, placer les grouppes avec tant d'intelligence, qu'ils supposent la multitude sans l'admettre, qu'ils servent de repoussoirs au grouppe principal, où la lumiere & l'ombre arrêtées fortement, rendent toujours l'expression plus terrible.

Ce peu de mots suffit pour ébaucher le portrait d'un Peintre de bataille, il n'est pas besoin je pense de prévenir qu'il s'en trouve peu ; on le sent ainsi que l'estime qu'on doit à ceux qui réussissent dans ce genre. De ce nombre est Parocel le pere ; Auteur du tableau que M. de Marcenay vient de graver. Ce Peintre habile dans le clair-obscur, s'est servi d'un accident de lumiere surprenant : il feint que l'action se passe au soleil couchant pour avoir un ciel plus azuré, & donner par-là plus de valeur à des tourbillons de flammes produits par l'embrasement d'une Ville qui sert de fonds au premier grouppe très-rigoureusement ombré.

Digitized by Google

Il n'eſt pas poſſible qu'il en coute moins à créer l'eſpace & le grand nombre, moyennant une douzaine de figures, tant Cavalerie qu'Infanterie ; on croit voir une grande armée dans une vaſte campagne ſignaler ſes fureurs, & rendre ſa victoire complette, en exterminant le reſte des vaincus. Ce beau feu dont je viens de parler, répand partout ſa chaleur, & ſert d'excuſe aux négligences de détail qu'on peut remarquer dans ce tableau.

M. de Marcenay a dédié cette eſtampe, la treizieme de ſon œuvre, à M. de la Live de Jully, diſtingué par ſon affabilité & ſon amour pour les beaux Arts, qu'il ſatisfait tous les jours dans cette précieuſe collection des ouvrages des Peintres & Sculpteurs François, qui fait autant d'honneur à ſon bon goût que l'éloge de la patrie. C'eſt à quoi fait alluſion l'Epigraphe qui eſt à la ſuite de la Dédicace.

Cura tibi patriæ Archetypos *& templa tueri.*

On trouve cette eſtampe chez l'Auteur, rue des Vieux-Auguſtins près l'Egoût, vis-à-vis la deuxieme lanterne : & chez M. Lutton, Commis au Recouvrement du Mercure, rue Sainte-Anne.

Digitized by Google

Il paroît deux nouvelles Estampes, *la Curiosité* & *la Ruine*. La premiere est gravée d'après M. Pierre, par le Sieur Pelletier; & sa femme, dont le talent mérite d'être encouragé, a gravé la seconde d'après Vouvermans. Le prix de la Curiosité est de 8 s. celui de la Ruine est de 24. Toutes les deux se trouvent chez le Sieur Pelletier, rue Saint-Jacques, chez un Limonadier, vis-à-vis la rue des Noyers.

Le Sieur Beauvarlet vient de mettre au jour une nouvelle Estampe qui a pour titre, *la Cornemuse*; elle est gravée d'après Teniers, & se vend chez l'Auteur, rue S. Jacques, au Temple du Goût. On y trouve aussi une autre Estampe, intitulée *la Fureur bachique*, & gravée par le Vasseur, un de ses éleves, d'après Braor.

Le Sieur Rigaud, Graveur, vient de joindre à son Recueil des Vues des Maisons Royales, une nouvelle vue du Château Royal de Madrid, situé dans le Bois de Boulogne. Outre la collection des vues, on trouve chez lui des Marines & Paysages propre pour l'Optique. Il demeure rue Saint-Jacques un peu au dessus des Mathurins.

ARTS

Digitized by Google

ARTS UTILES.

TRAITÉ D'HORLOGERIE,

Par M. Lepaute.

NOUS avons annoncé ce Livre dans le Mercure du mois de Novembre dernier ; l'abondance des matieres que nous avions pour lors entre les mains, fut la seule cause qui nous empêcha de nous étendre sur cet ouvrage ; mais aujourd'hui que la voix publique, & surtout les applaudissemens des Artistes qui ne sçauroient être suspects, ont prévenu le jugement que nous aurions dû en porter, nous ne sçaurions différer de rendre justice à l'Auteur, & de faire connoître de plus en plus un ouvrage qui ne pourra manquer de devenir fort utile.

La Préface est une partie très-intéressante, soit par le style, soit par le sujet qu'elle traite. Après avoir montré l'utilité de l'Horlogerie, on y établit en abrégé l'Histoire de son origine & de ses progrès, à commencer depuis Anaximandre qui fit le premier des cadrans solaires à Sparte, 540 ans avant Jesus-Christ,

Digitized by Google

jusqu'aux pieces d'Horlogerie les plus fameuses que l'on connoisse de notre tems. On y trouve en abrégé la vie de M. Sulli, le Restaurateur de l'Horlogerie en France. Ce morceau est écrit d'un style à mériter d'être lu, & se trouve rempli d'Anecdotes les plus curieuses.

Le corps de l'ouvrage est divisé en deux Parties; la premiere, destinée à donner une idée élémentaire de toute l'Horlogerie, contient des descriptions claires & détaillées des Pendules & des Montres ordinaires, avec les figures des moindres pieces qui les composent, toutes les précautions que les Horlogers doivent observer dans la construction, ou celles qu'un Particulier devroit prendre pour bien choisir les ouvrages dont il a besoin, pour en juger sainement, pour en connoître les défauts, pour les conduire, les régler, les faire avancer ou retarder; tout y est expliqué avec un soin & une clarté suffisante, pour mettre une personne un peu adroite en état de remédier elle-même à de petits défauts dans une Montre ou dans une Pendule, sans le secours d'un Horloger, ou de n'être jamais trompé à cet égard. On trouve aussi dans cette premiere Partie, l'usage des tables d'Equation; c'est-à-dire, de l'inégalité du

tems vrai ou solaire, avec le détail des inégalités des mouvemens célestes qui en sont la source, expliqué avec toute la clarté & la netteté possible. La seconde Partie comprend d'abord des descriptions suivies de toutes les pieces d'Horlogerie qui se font aujourd'hui, telles que les Pendules & les Montres à sonnerie, à répétition, à équation, à réveil, & cela dans les constructions les plus parfaites & les plus modernes, car rien n'est plus sujet que l'Horlogerie à une révolution continuelle qui tend chaque jour à de nouveaux degrés de perfection.

L'Auteur a traité la matiere des échapemens, une des parties les plus délicates de l'Horlogerie, avec toutes les connoissances de théorie & de pratique, dont il avoit déja donné des preuves publiques en plusieurs occasions, la partie historique y est fort étendue.

Le nouvel échapement qu'il a imaginé, le plus parfait que l'on ait encore employé, y est décrit dans le plus grand détail, de même que le procédé qu'il emploie pour le construire avec la derniere exactitude.

Les Pendules à une roue, invention la plus singuliere que nous ait fourni l'Horlogerie depuis quelques années, n'y

Digitized by Google

ſont point oubliées. M. Lepaute en a décrit de trois ſortes entiérement différentes les unes des autres, avec des figures qui en font voir le mécaniſme : les Curieux trouveront de quoi ſe ſatisfaire pleinement à cet égard.

Enfin M. Lepaute auſſi amateur des Sciences & de la Théorie, que de la Pratique & des Arts, a voulu enrichir ſon ouvrage de quelques morceaux de Géométrie que M. de la Lande lui a fourni. Le premier eſt ſur les figures des dents des roues ; l'autre, ſur le calcul des nombres de dents qu'il faut donner à un rouage, pour lui faire faire les révolutions que l'on juge à propos ; le dernier, ſur le mouvement du pendule & ſur les centres d'oſcillations. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût ainſi accoutumer peu à peu les Artiſtes à ne pas s'effrayer du nom d'Algebre ou de Géométrie ; quel ſecours n'en tireroit-on pas !

Madame le Paute a part auſſi à cet ouvrage. Son application aux Sciences Mathématiques eſt déja connue de pluſieurs Sçavans ; & l'on ne ſera point ſurpris en voyant dans ce Livre une table des longueurs de Pendule qui eſt fort étendue, & qu'elle a calculée par le ſecours des Logarithmes.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE lundi 9 Février, les Comédiens François ont redonné l'*Orphelin de la Chine*, avec plus d'affluence que lorsqu'ils l'ont quitté. Ils l'ont joué le Mercredi 11, avec *Nanine*, Comédie du même Auteur, qui a eu ce jour là la gloire singuliere d'être également applaudi dans les deux genres. La chambrée étoit comble, & cette Tragédie a été continuée jusqu'au 23, que les mêmes Comédiens ont donné la premiere représentation de la *Coquette Corrigée*, Comédie en vers en cinq actes, de M. de la Noue.

Cette piece a été bien reçue, & réunit tout ce qui peut mériter l'estime du Public. Le coloris, les détails & les vers heureux soutiennent les premiers actes. Le sentiment & l'intérêt regnent dans les deux derniers, & surtout dans le cinquiéme. La conversion de la Coquette est préparée avec beaucoup d'art, & forme

Digitized by Google

un dénouement qui a été généralement applaudi avec justice. Mais un éloge aussi honorable pour l'Auteur que pour la piece, c'est qu'elle brille par les mœurs autant que par l'esprit. Nous ne devons pas oublier une circonstance singuliere. M. de la Noue a joué le principal rôle dans sa Comédie. Quelle situation pour un Auteur ! Il a sçu la peindre lui-même aux yeux du Public avec une éloquence modeste, dans une courte harangue qui a précédé la représentation de l'ouvrage ; elle a vivement intéressé pour lui, & reçu l'approbation universelle. Nous parlerons plus au long de cette Comédie dans le mois prochain.

COMEDIE ITALIENNE.

LEs Comédiens Italiens ont donné samedi 14, la *Pipée* pour la neuviéme fois. Elle est toujours bien accueillie. Mlle Catinon y joue non seulement avec grace, mais elle y chante avec justesse. Chaque jour développe en elle de nouveaux talens. Nous donnerons le plutôt qu'il nous sera possible l'extrait ou le précis de cet intermede. On a exécuté le 19, un nouveau Ballet pantomime de M. Dehesse. Il a pour

Digitized by Google

titre les *Artisans*, & a été justement applaudi.

On doit remettre samedi 28, *Ninette à la Cour*, avec des changemens considérables. Quoique dans sa nouveauté elle ait réussi en trois Actes, l'Auteur l'a réduite à deux. Il y a tout lieu de croire que l'action étant plus pressée, & les beautés plus rapprochées, la piece doit plaire encore davantage.

Monsieur Favart a toujours eu l'attention de consulter la voix publique sur ses ouvrages, & l'art de les perfectionner d'après elle. Cette voix seule est le guide & l'oracle des Auteurs qui ont des oreilles pour l'entendre, & le talent d'en profiter. Après cette Comédie parodiée de *Bertholde à la Cour*, nous annonçons le *Chinois* en un Acte, parodie nouvelle d'un autre intermede Italien qui porte ce titre.

OPERA COMIQUE.

L'Opéra Comique fit le 3 Février l'ouverture de son Théâtre par *Bertholde à la Ville*, le *Confident Heureux*, le *Bal Bourgeois*, &c. Le samedi 7, il donna *Nicaise* pour la premiere fois. Cet acte a beaucoup réussi; il est de M. Vadé. L'Acteur qui joue Nicaise, paroît être fait pour

le rôle, & mérite les applaudissemens qu'il y reçoit. Cette piece est suivie d'un Balet Pantomine, intitulé le *Berger Préféré*, qui termine le spectacle.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 2 Février, jour de la Purification, le Concert Spirituel commença par une symphonie. Ensuite *Jubilate Deo*, Motet à grand chœur de M. Mondonville. M. Richer, Page de la Musique du Roi, y chanta. Mdme Vestris de Giardini chanta deux airs Italiens. Deux Hautbois Etrangers jouerent un concerto. Mlle Dubois chanta un petit motet de M. Mouret. M. Balbastre joua sur l'Orgue l'ouverture de *Pygmalion*, suivie des Sauvages. Le Concert finit par *Exaltabo te*, motet à grand chœur de Lalande.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, *le 20 Décembre.*

SElon les avis reçus de Perse, Azad Kan ayant marché à Cashin, pour en réduire les Habitans qui s'étoient révoltés, Karum Kan s'est avancé vers Ispahan. A son approche, la Garnison qu'Azad Kan y avoit laissée, a abandonné la Ville après l'avoir pillée. Les mêmes nouvelles ajoutent qu'Achmet, Souverain des Aghuans, est entré en Perse avec une armée de cent mille hommes; qu'il s'y est emparé de quelques places, & qu'il poursuit vivement ses conquêtes.

Après la mort du Grand Visir Nidschangi Pacha, on a trouvé dans ses coffres trois millions d'écus, quoiqu'il n'ait été guere plus de deux mois & demi à la tête des affaires de l'Empire.

Il y a eu le 2 de ce mois un affreux incendie au Grand Caire. Dix mille maisons ont été réduites en cendres, & le feu ayant pris pendant la nuit, lorsque tous les habitans étoient livrés au sommeil, plus de trois mille personnes ont été la proie des flammes. On attribue ce malheur à la fureur d'une des femmes du Beglerbey. Jalouse de la préférence donnée à une de ses rivales par ce Pacha, elle a mis le feu au Sérail, contente de perdre la vie, pourvu que les deux objets de son ressentiment eussent le même sort. Ses projets de

vengeance n'ont point été remplis. Elle a péri, mais la rivale dont elle vouloit la mort, s'est sauvée ainsi que le Pacha. La perte causée par cet embrasement, monte à douze millions de piastres.

Selon les dernieres nouvelles reçues de Perse, Achmet, Souverain des Aghuans, après avoir laissé des Garnisons dans les places qu'il a soumises, est retourné précipitamment dans ses Etats, sur l'avis que des mécontens y avoient excité quelques troubles. Sédar Mahomet Chasan Kan, Gouverneur du Masanderan, a quitté le parti d'Azad Kan, pour se joindre à Karum Kam.

DU NORD.

De Coppenhague, *le* 8 *Janvier.*

On n'apprend point que les derniers tremblemens ayent causé de dommages dans aucune Ville de Danemarck. Les effets produits par les secousses ont été beaucoup moins sensibles sur terre, que sur les eaux. Celles d'un Lac du Comté de Laurvig ont éprouvé une agitation extraordinaire. Les liens d'un train de bois de charpente se sont rompus, & tout le bois a été dispersé. Quelques barques ont été jettées sur le rivage, mais une seule a été submergée par les flots.

De Drontheim, *le* 16 *Janvier.*

La petite vérole ayant fait ici beaucoup de ravage l'année derniere, M. Wachsmuth, Chirurgien, a cru rendre service à cette Ville, en y introduisant l'usage de l'inoculation. Il en a fait l'essai sur un de ses enfans, âgé de deux ans. Cette premiere expérience ayant réussi, on en aten-

Digitized by Google

té plusieurs autres. Elles ont eu toutes un égal succès, & il y a déja eu quarante enfans inoculés. Un jeune homme de vingt-deux ans, ne se souvenant pas s'il avoit eu la petite vérole, se l'est fait donner par la même méthode. L'inoculation n'a produit aucun effet, & le jeune homme n'en a point été incommodé.

ALLEMAGNE.

DE DRESDE, *le 2 Février.*

On apprend d'Erford, que la nuit du 13 au 14 de Janvier, pendant un violent ouragan, la terre s'est entr'ouverte dans le village d'Osermissen, & qu'il s'est formé un gouffre, dont l'ouvertute a 33 pieds de diametre. Sa partie inférieure est remplie d'eau, & l'on n'a pu en trouver le fond avec une corde de cinquante toises de longueur.

On écrit de Bilvenfels, de Bavenstein, d'Inwalde & d'Altenbourg, qu'on y a essuyé diverses secousses de tremblement de terre, & que plusieurs maisons en ont été fortement ébranlées.

DE HANOVRE, *le 28 Janvier.*

Depuis l'arrivée du dernier courier que la Régence a reçu de Londres, le bruit court qu'on sera une réforme de quelques hommes par Compagnie dans les troupes de cet Electorat. Comme il est extrêmement difficile d'empêcher la contrebande du tabac, on pense à supprimer l'imposition établie sur cette marchandise, & l'on y substituera une capitation modique, que payeront toutes les personnes au dessus de l'âge de seize ans.

Digitized by Google

DE COLOGNE, *le 26 Janvier.*

Ce matin, à trois heures cinquante-cinq minutes, on a essuyé ici pendant sept ou huit secondes une legere secousse de tremblement de terre, dont la direction paroissoit être de l'Ouest à l'Est.

ESPAGNE.

DE BELEM, *le 10 Janvier.*

Il y eut le 21 Décembre une nouvelle secousse de tremblement de terre. L'Hôtel qu'occupe ici le Comte d'Aranda, Ambassadeur Extraordinaire du Roi d'Espagne, fut considérablement ébranlé. Pour comble de malheur, le feu prit subitement au rez de chaussée & au premier étage avec une telle violence, que l'Ambassadeur & plusieurs de ses Domestiques coururent risque d'être la proie des flammes. Le Comte d'Aranda, en voulant sauver une cassette où étoient ses papiers les plus importans, a eu la main droite brûlée. Plusieurs des édifices, qui étoient restés sur pied à Lisbonne, ont été totalement détruits. Le Tage a submergé presque entiérement le territoire de la Ville ruinée. Par-là on a perdu en partie l'espérance de retirer de dessous les décombres les richesses qui s'y trouvent ensevelies. Il est difficile de peindre la désolation, dans laquelle ce nouveau désastre a jetté les esprits. Le découragement augmente à tel point, qu'il est impossible de suivre aucunes mesures. Les villes de Portugal, situées Près des frontieres de l'Espagne, ayant moins souffert que celles qui sont sur la côte, regorgent d'habitans qui sont allés y chercher asyle.

Depuis la violente secousse du 21 Décembre,

Digitized by Google

& cette qui l'a suivie le 25, on n'a presque point passé de jours sans en essuyer quelques-unes. Quoiqu'elles soient légeres, elles tiennent ici tout le monde dans l'épouvante. On passe l'hyver dans des barraques, ou sous des tentes. Douze Bataillons ont formé un camp, & ils détachent alternativement des patrouilles, pour empêcher les Brigands de troubler la tranquillité publique. Il paroît que la résolution est prise de rebâtir cette Capitale dans son même emplacement. Les rues de la nouvelle Lisbonne seront tirées au cordeau, & l'on donnera aux places publiques une décoration réguliere. Sa Majesté a pris de si justes mesures, qu'on ne croit pas qu'elle fasse usage des sommes qui lui ont été envoyées ou offertes par diverses Puissances.

Selon les avis du Royaume des Algarves, le désastre n'y est pas moins grand que das le Portugal. Plusieurs Villes sont en partie ruinées. Quelques Bourgs sont totalement détruits. La mer sortie de son lit, a inondé la largeur d'une lieue de pays le long des côtes. La pointe du Cap de la Baque s'est considérablement affaissée.

La flotte destinée pour Fernambouc mit à la voile le 4 Janvier. On lui a donné pour escorte un vaisseau Garde-Côte, parce que tous les magasins de la Marine étant réduits en cendres, on n'a pû équiper le vaisseau de guerre qui devoit la convoyer.

D'ANCÔNE, *le 23 Janvier.*

Sur la fin du mois dernier, on eut ici deux secousses de tremblement de terre, qui furent peu sensibles. Le premier de ce mois, on en sentit une plus considérable. Elle n'a cependant causé que très peu de dommage. Il y eut le 8 une légere secousse à Rimini.

Digitized by Google

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 9 Février.*

On fait monter à plusieurs millions sterlings les pertes que les sujets du Roi ont essuyées par le désastre de Lisbonne. Toutes les lettres d'Amérique ne parlent que des ravages causés par les Sauvages dans quelques-unes des Colonies Angloises.

Si l'on en croit les bruits publics, il a été stipulé par le Traité qui vient d'être conclu entre cette Cour & celle de Berlin, que la Grande-Bretagne payeroit au Roi de Prusse vingt mille livres sterlings pour indemnité des prises illégitimes faites sur les Prussiens par les Anglois pendant la derniere guerre, & qu'en conséquence Sa Majesté Prussienne acquitteroit le reste des dettes hypothéquées sur la Silésie.

On parle de former un camp dans la plaine de Finchley. Le bruit court que le Corps de troupes Hessoises à la solde de la Grande-Bretagne, doit être transporté incessamment en Angleterre. Le Gouvernement paroît être dans le dessein de lever encore six nouveaux Régimens. Les Amiraux Osborne, Mostyn & Townshend, firent voile de Spithéad le 31 du mois dernier avec quinze vaisseaux de ligne & quatre frégates. Ils seront joints à Plymouth par une Escadre de six vaisseaux & de huit frégates, que commande l'Amiral West. Ces Amiraux prendront sous leur convoi une flotte de deux cens navires marchands, qu'ils escorteront jusqu'à une certaine hauteur. L'Amiral Holbourne n'attend que ses derniers ordres pour partir de Portsmouth avec son Escadre. Il a arboré son pavillon à bord du vaisseau *le Prince Georges*, de quatre-vingt-dix canons. Sur la nouvelle

Digitized by Google

que le Roi Très-Chrétien a fait arrêter tous les bâtimens Anglois qui se sont trouvés dans ses ports, la Cour a envoyé ordre dans les différens ports de la Grande-Bretagne aux navires chargés pour la France, de suspendre leur départ.

Il paroît qu'on ne fera passer d'abord en Angleterre qu'une partie des troupes Hessoises qui ont été prises à la solde de la Grande-Bretagne. Le Gouvernement est dans la résolution d'augmenter l'Infanterie en Irlande, jusqu'à douze mille hommes. On y a envoyé ordre au Régiment du Lord Jean Murray, à celui du Général Otway, & à un Bataillon de Royal Ecossois de se tenir prêts à s'embarquer pour la nouvelle Angleterre. Les lettres qu'on reçoit de cette colonie, marquent que trois Officiers sont partis de Philadelphie pour faire construire dix Forts depuis la riviere de Delawar jusqu'à Wills-Creek, ce qui comprend une étendue de deux cens cinquante milles. Ces avis ajoutent que les Gouverneurs des différens établissemens de l'Amérique Septentrionale se sont rassemblés à la nouvelle Yorck, afin de concerter ensemble les opérations de la campagne prochaine. Si l'on en croit les mêmes avis, les six Nations Iroquoises se sont rangées du côté des François. Hier l'Amiral Boscawen partit pour Postmouth, où il va prendre le commandement d'une Escadre. Celle qui est sous les ordres des Amiraux Osborne, Mostyn & Townshend, arriva le 3 à Plymouth, & y fut jointe le même jour par celle de l'Amiral West. Elles mirent ensuite à la voile avec un vent favorable pour leurs destinations. Sa Majesté a nommé le Comte d'Albemarle, Major Général.

Deux Juifs, dont l'un se nomme Wolf Isaac Liebman, & l'autre Jacob de Nadan Lévi Son-

Digitized by Google

ſino, ont fait ici deux banqueroutes très-conſidérables. La diſette d'argent commence à être telle, que ſi deux navires chargés de piaſtres qu'on attend de Cadix n'arrivent pas bientôt, la conſternatiod ſera générale.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

PAr Lettres-Patentes octroyées aux Chanoineſſes d'Alix, le Roi (« voulant donner un témoi» gnage de la diſtinction qu'il a fait du Chapitre » noble d'Alix, & traiter favorablement un an» cien établiſſement avantageux à la Nobleſſe, » & qui s'eſt toujours ſoutenu avec dignité. ») a accordé aux Chanoineſſes de ce Chapitre de porter une médaille d'or émaillé, ſurmontée d'une couronne comtale, & attachée à un ruban ponceau qu'elles porteront en écharpe. La médaille eſt une eſpece de croix pattée, ſur laquelle d'un côté ſont ces mots pour deviſe, *Nobilis inſignia voti*; & de l'autre cette deviſe autour d'un Saint Denis, Patron de ce Chapitre, *Auſpice Galliarum Patrono.*

La Reine a choiſi pour ſon Confeſſeur le Pere Biégenski, de la Compagnie de Jeſus, & Polonois de nation.

Le Roi a donné ſon agrément au mariage de M. le Comte d'Egmont, Brigadier de Cavalerie, & Meſtre de Camp d'un Régiment de ſon nom, avec Mademoiſelle de Richelieu, fille de M. le Maréchal Duc de Richelieu, Pair de France,

Digitized by Google

Gouverneur de Guyenne, & premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté.

Les ravages causés dans Avignon par le débordement du Rhône, avoient empêché cette Ville, pour lors trop occupée de ses malheurs, de témoigner aussi-tôt qu'elle fut informée de la naissance de Monseigneur le Comte de Provence, la part qu'elle prenoit à cet heureux événement. Dès qu'elle a été délivrée de ses allarmes, un de ses premiers soins a été de faire éclater la joie que lui inspiroit la nouvelle faveur accordée par le Ciel aux François. Le 11 de ce mois, on chanta dans l'Eglise métropolitaine un *Te Deum* en Musique, qui fut annoncé par une salve générale de l'artillerie, & entonné par l'Abbé de Monpesat, Grand Archidiacre. M. Passionei, Vice-Légat, y assista, accompagné des Viguier, Consuls & Assesseur, du Corps de Ville, & des Magistrats des différens Tribunaux. Il fut aisé de s'appercevoir de la satisfaction que les principales personnes de tous les Ordres ressentoient d'être interpretes des sentimens des habitans, qui dans cette occasion parurent oublier toutes leurs calamités passées. Le soir on tira un feu d'artifice. Il y eut de magnifiques illuminations à l'Hôtel de Ville, à ceux des Viguier, Consuls & Assesseur, & à ceux du Duc de Gadagne, du Marquis de Perussis, du Vicomte de Cambis-d'Orsan, & du Marquis de Forbin. L'hôtel de Monpesat ne fut pas illuminé avec moins de goût & de dépense, & l'Abbé de Monpesat fit tirer plusieurs boîtes de fusées volantes. Le Marquis de Monpesat son frere a signalé pareillement son zele par les fêtes qui ont été données conséquemment à ses ordres dans ses terres du Languedoc & du Dauphiné.

Le 2 Février, Fête de la Purification de la Sain-

Vierge, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Esprit, s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le cabinet du Roi, Sa Majesté tint un Chapitre. L'information des vie & mœurs, & la Profession de foi de M. le Prince Camille, du Duc d'Harcourt, du Duc de Fitz-James & du Duc d'Aiguillon, qui avoient été proposés le premier Janvier pour être Chevaliers, ayant été admises, ils furent introduits dans le cabinet, & reçus Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel. Le Roi sortit ensuite de son appartement pour aller à la Chapelle. Sa Majesté, devant laquelle les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en manteau, le Collier de l'Ordre par dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'or. Elle étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Comte d'Eu, du Duc de Penthiévre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Les nouveaux Chevaliers en habits de Noviçes, marchoient entre les Chevaliers & les Officiers. Le Roi assista à la bénédiction des Cierges, & à la Procession qui se fit autour de la Chapelle. Après la grand'Messe célébrée par l'Evêque Duc de Langres, Prélat-Commandeur, Sa Majesté monta sur son Thrône, & revêtit des marques de l'Ordre les quatre nouveaux Chevaliers. Le Prince Camille eut pour parrein le Comte de Brionne. Le Maréchal Duc de Belle-Isle fut parrein du Duc d'Harcourt. Les parreins du Duc de Fitz-James & du Duc d'Aiguillon furent le Duc de Fleury & le Duc d'Ayen. Cette cérémonie étant finie, le Roi fut reconduit à son appartement en la maniere accoutumée.

Digitized by Google

M. le Marquis de Monteil, Colonel au Corps de Grenadiers de France, a été nommé par le Roi Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté auprès de l'Electeur de Cologne.

Le Roi a accordé à M. le Vicomte de Suzy, Lieutenant-Général des armées de Sa Majesté, Grand Croix Honoraire de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, & Major des Gardes du Corps, le Gouvernement des Ville & Citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, vacant par le décès du Comte de Bukeley, Lieutenant-Général, & Chevalier des Ordres de Sa Majesté.

Les Directeurs des Hôpitaux de Troye ayant supplié le Duc de Penthiévre, lorsqu'il passa par cette Ville au mois d'Avril de l'année derniere, de poser la premiere pierre du nouveau bâtiment qu'ils font construire pour l'Hôtel-Dieu. Ce Prince avoit chargé M. de Puget, Bailli de la Ville, de le représenter en cette occasion. Le 26 Janvier, jour fixé pour la cérémonie, les Directeurs s'assembleront vers les deux heures après midi en leur Bureau, où peu de momens après le Corps de Ville, suivant l'invitation qui lui avoit été faite, arriva, précédé & suivi de quatre Compagnies de la Milice Bourgeoise. Aussi-tôt qu'il fut entré, les Directeurs escortés de deux de ces Compagnies allerent prendre M. de Puget au Palais, & le conduisirent à l'Hôtel-Dieu. M. de Puget, au bruit des tambours, des trompettes, & de plusieurs salves de mousqueterie, posa sur la premiere pierre du nouveau bâtiment un marbre, sur lequel les armes de M. le Duc de Penthiévre sont gravées avec une inscription. Après la cérémonie, M. de Puget fut reconduit au Palais dans le même ordre. En y entrant, il fut salué d'une nouvelle décharge de Mousqueterie. Une

Digitized by Google

grande affluence de peuple se trouva à cette cérémonie, & on lisoit sur les visages de tous les habitans leur reconnoissance pour les libéralités dont M. le Duc de Penthiévre a daigné favoriser les Pauvres de la Ville.

Le Roi tint le 2 de ce mois, dans son Cabinet, un Chapitre de l'Ordre du Saint-Esprit. L'information des titres, vie & mœurs, & la Profession de Foi de M. le Comte de Stainville, Ambassadeur Extraordinaire du Roi auprès du Saint Siege; du Comte de Baschi, Ambassadeur du Roi en Portugal, & du Prince Louis de Wirtemberg, y furent admises; & Sa Majesté a envoyé à ces nouveaux Chevaliers les marques de ses Ordres, avec la permission de les porter.

Madame la Marquise de Pompadour a été nommée Dame du Palais de la Reine. En cette qualité, elle fut présentée le 8 à Sa Majesté par Madame la Duchesse de Luynes.

M. le Marquis de Verneuil ayant demandé la permission de se démettre de sa Charge d'Introducteur des Ambassadeurs, le Roi en a accordé l'agrément à M. de la Live de Jully.

Il est enjoint aux Officiers tant de l'Infanterie Françoise & Etrangere, que des Régimens de Dragons, de Troupes Légeres & de Volontaires, de même qu'aux Officiers des Bataillons du Corps Royal d'Artillerie & du Génie, & des Compagnies de Mineurs & d'Ouvriers, qui sont absens de leurs Corps, par congé ou par semestre, de s'y rendre le premier du mois d'Avril prochain. A l'égard des Officiers des Régimens de Cavalerie, tant Françoise qu'Etrangere, ils ne sont tenus de rejoindre leurs Corps, qu'à l'expiration de leur semestre ou de leurs congés.

Sa Majesté a jugé à propos de proroger jusqu'au

Digitized by Google

mois d'Avril prochain, le complet des Compagnies nouvelles de son Infanterie Françoise, dont elle a prescrit la levée par son Ordonnance du premier Août de l'année derniere.

AVIS

M. Gallonde, Horloger du Roi, avoit mis en loterie une Pendule singuliere & unique en son genre. On en fit le tirage le 27 de Janvier dernier, comme le Mercure du même mois l'avoit annoncé, & le numéro gagnant est cinq cens vingt-neuf.

ERRATA.

Pour le Mercure de Février.

Page 19, *ligne* 2, mépriser ses délices, *lisez*, mépriser les délices.

Page 46, *lig.* 30, j'ai sacrifié mon bonheur à celui de votre aimable fils, *lisez*, de votre aimable fille.

Page 52, *ligne* 5 & 6.

Et ne produis sous une écorce amer,
Qu'un fruit encore plus amere

lisez,

Et ne produis sous une écorce amere,
Qu'un fruit encore plus amer,

Page 75, *lig.* 6, M. Bastidea écrit, *lis.* M. de Bastide a écrit.

Digitized by Google

Page 100, *lig.* 19, encore faut-il qu'elle m'e chaîne, *lis.* encor faut-il, &c.

Page 122, *lig.* 21 & 22, les ouvrages à Anglo *lis.* les ouvrages Anglois.

Même page, *lig.* 23, nôtre goût, *lis.* à notr goût.

Page 210, *lig.* 19, qu'il a remis, *lis.* qu'elle a remis.

Page 222, *lig.* 24, Morillon, Curé, *lis.* Moteilhon, &c.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Mars, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 28 Février 1756.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LE Papillon & le Lierre, fable, *page* 5

Soliman II, anecdote Turque, 8

Ode présentée au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, 33

Suite de l'Examen de la Surdité & de la Cécité, par un Sourd, 38

Vers à M. de Boissy, 54

Vers à Madame de Stainville, pour le premier jour de l'an, 55

Digitized by Google

Lettre d'un Bourgeois de Bordeaux, à l'Auteur du Mercure, 57
Ode sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, 64
Vers sur une petite figure d'émail représentant l'Amour, 67
Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet de MM. Aubert, 68
Vers à M. le Baron de Marchais, 72
Vers à Madame de Forgeville, 73
Vers sur l'indisposition de M. de Fontenelle, 74
Seconde Lettre de M. Voisin, à M. le Prince de ***, 75
Vers sur l'Eloge de M. de Montesquieu, 83
Vers au Roi de Prusse, 84
Vers à Mademoiselle Brohon, sur sa Nouvelle intitulée, *les Graces de l'Ingénuité*, *ibid.*
Rondeau, 85
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure de Février, 86
Enigmes & Logogryphes, *ibid.*
Chanson, 90

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Extrait des Ouvrages lus à l'Assemblée publique de la Société Littéraire de Clermont en Auvergne, 91
Extrait, Précis ou Indication de Livres nouveaux, 101
Lettre à l'Auteur du Mercure au sujet de la grande édition des Fables de la Fontaine, 119

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Médailles. Devises pour les Jettons du premier Janvier 1756, 137
Histoire. Défi Littéraire signifié par M. d'Hozier-

Digitized by Google

de Sérigny, Juge d'Armes de France en survivance, au corps entier de la Littérature, & singuliérement à ceux de ce corps qui s'attachent au genre Diplomatique, 140
Histoire naturelle. Mémoire sur les os fossiles, par M. l'Abbé de Brancas, 168
Séance publique de l'Académie des Belles-Lettre de la Rochelle, 17

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique.
Peinture. Lettre à M. Gautier,
Gravure.
Horlogerie.

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Françoise.
Comédie Italienne.
Opéra Comique.
Concert Spirituel.

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 22
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 234
Avis. 237

La Chanson notée doit regarder la Page 90.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.

Digitized by Google

L

Ve
Ve
Ver
Seco
de
Vers
Vers a
Vers à
titulé
Rondeau
Explica
Mer
Enigm
Chan

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OCT 29 1932

4

Presented by

the Century Association

to the

New York Public Library

14 Jan 1905.

Digitized by Google

Digitized by Google